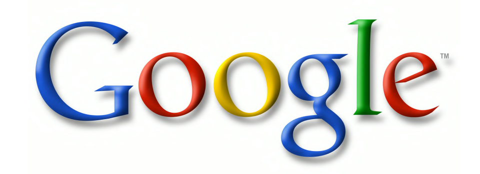
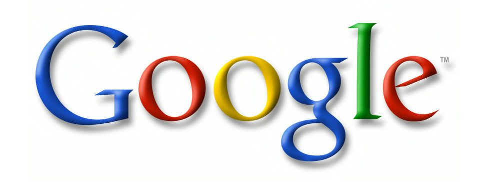



Google

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE
Directeur E. PEILLAUBE
IV

Principes de Linguistique psychologique

Essai de synthèse

par
Jac. van GINNEKEN
Docteur en linguistique de l'Université de Leyde

PARIS
Marcel RIVIÈRE
ÉDITEUR

LEIPZIG
Otto HARRASSOWITZ

AMSTERDAM
E. VAN DER VECHT

1907

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE

DIRECTEUR E. PEILLAUBE

IV.

PRINCIPES
DE
LINGUISTIQUE PSYCHOLOGIQUE

ESSAI DE SYNTHÈSE

PAR

JAC. VAN GINNEKEN
DOCTEUR EN LINGUISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LEYDE.

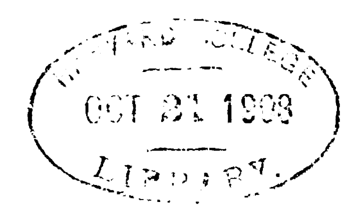
PARIS

E. VAN DER VECHT
AMSTERDAM

MARCEL RIVIÈRE
ÉDITEUR

OTTO HARRASSOWITZ
LEIPZIG

1907.


OCT 21 1908

INTRODUCTION

Je ne trouve pas de meilleure introduction à mon livre que la simple explication du titre : Principes de linguistique psychologique.

Et d'abord, qu'est-ce que j'entends par linguistique? La linguistique est pour moi "la recherche des causes plus profondes de tous les phénomènes linguistiques dans leur *devenir* intime".

Je dis "causes plus profondes", je n'entends donc point par là les explications faciles des grammaires philologiques ou des grammaires comparées. La philologie en effet ne peut trouver les causes plus profondes, parce que de parti pris elle *restreint* ses recherches à une ou deux périodes linguistiques de peu de durée. La grammaire comparée, telle qu'elle est à la mode de nos jours, a un champ de travail plus vaste il est vrai, mais elle *restreint* de parti pris sa méthode : elle ne s'occupe que de lois phonétiques ou d'actions analogiques ou d'emprunts.

Or il me semble qu'outre ces trois explications, il en faut encore beaucoup d'autres semblables pour pouvoir classifier, plus ou moins convenablement, tous les phénomènes linguistiques et c'est alors seulement que commence la tâche principale : la recherche des causes véritables des faits ainsi classifiés.

Dans cette recherche le *devenir* des phénomènes linguistiques est de la plus grande importance; ils sont dans un perpétuel *devenir*. Ils ne sauraient ni être ni exister, et si parfois nous nous servons quand même de ces termes, nous n'entendons par là que *devenir fréquemment* ou être continuellement engendré de nouveau. Car un phénomène linguistique n'a une existence concrète qu'au moment où la personne qui parle ou qui écrit s'exprime et que l'interlocuteur ou le lecteur

comprend. Aussi c'est une conception fausse que de regarder les expressions, les constructions ou les règles grammaticales comme des entités stables qui, tout en étant susceptibles de changements accidentels, seraient cependant dans leur essence à peu près invariables tant que la langue existe. Toutes les fois en effet qu'on emploie une expression ou une construction ou qu'on applique une règle, elles deviennent tout autre chose. Pour chaque individu qui s'en sert, la volition, l'automatisme et par suite la prononciation se modifient avec ses dispositions personnelles et momentanées comme le timbre, l'ampleur et la sphère de leur signification changent sous l'influence du milieu pour chaque individu qui les entend. Eh bien, les grammaires philologique et comparée n'ont pas l'idée de cette genèse toujours individuelle, concrète et intime d'une expression, d'une construction, d'une règle ou de quelque phénomène linguistique que ce soit; la philologie ne connaît que le code, abstrait, extrinsèque et autoritaire; la grammaire comparée ne s'occupe que de l'évolution collective également extrinsèque et abstraite se produisant d'un siècle à l'autre et de génération en génération.

Comme cependant toute science doit se baser sur les faits concrets, la linguistique commence pour moi par la genèse intime, concrète et individuelle de tous les phénomènes linguistiques; tandis que l'évolution extrinsèque, abstraite et collective ou la soi-disant histoire linguistique se trouve reléguée au second plan. Le code autoritaire a seulement de la valeur en tant qu'il appelle l'attention sur la fréquence d'une tendance linguistique déterminée et individuelle dans une certaine période donnée et qu'elle peut nous aider à reconstruire l'histoire linguistique.

Il suit de là que je ne restreins pas mes observations à une série de langues apparentées: tous les idiomes et dialectes, civilisés ou non, de n'importe quelle tribu ou quel peuple, tout me va. Je n'ai mis les langues indo-européennes au premier plan, que parce qu'elles sont mieux connues que les autres. Si de temps en temps je m'essaie à donner une solution à quelque problème purement historique de l'indo-européen, c'est seulement

pour montrer combien ces questions deviennent plus claires et plus faciles, lorsque nous les plaçons dans la lumière encore nouvelle pour elles de la réalité concrète.

***

C'est cette linguistique ainsi comprise que j'ai désignée dans le titre de cet ouvrage du nom de psychologique et cela non sans raison.

Si en effet nous prenons comme point central de nos recherches l'histoire de la genèse intime du mot parlé dans la personne qui parle, et l'évolution des mots perçus dans celui qui entend jusqu'à une compréhension parfaite des pensées ou des sentiments communiqués; si cette série éternellement variable de procédés psychiques constituent au fond l'objet complet de toute notre linguistique, je crois qu'il y a assez de raisons pour maintenir la qualification de "psychologique".

On a néanmoins soulevé des difficultés contre cette réunion étroite de ces deux termes de psychologie et de linguistique. Tel, et non le premier venu, voudrait avant tout mettre la linguistique générale en rapport avec les sciences sociales. Tel autre croit trouver une relation étroite entre la linguistique et l'esthétique. Et tout cela non pas sans fondement. Mais n'étant pas psychologues, ils ne s'aperçurent pas que cette science sociale aussi bien que cette esthétique concrète ne sont que deux petits terrains délimités arbitrairement sur le champ psychologique. Aussi je n'hésite pas à leur accorder que la linguistique générale est une science sociale et qu'elle est aussi du domaine de l'esthétique. Il reste cependant vrai que la linguistique comprend tout cela et infiniment plus encore; et fidèle à ma devise condamnant toute *restriction,* je maintiens mon premier titre de linguistique "psychologique".

***

Dans cet ouvrage j'ai voulu exposer les "principes" de cette linguistique psychologique. Mais qu'est ce que j'entends par ces principes? Tout ce qui est universellement humain, soit dans la personne qui parle, soit dans celle qui écoute; toutes les tendances et toutes les opérations qui se trouvent au moins virtuellement dans

chaque individu, ou — pour parler d'une façon plus abstraite et par là même plus claire peut-être pour la plupart des linguistes — les lois et les règles qui s'appliquent indistinctement à toutes les langues et sur lesquelles se fondent toutes les lois historiques de phonétique, de morphologie et de sémantique, dont toutes les actions analogiques ou irrégularités apparentes découlent, et qui ne manquent jamais de reproduire leur action dès que les conditions et les circonstances requises se présentent.

En regard de celle-ci il y a la linguistique psychologique spéciale ou typologie des langues. Elle a pour but de rechercher comment et pourquoi toutes ces tendances et opérations se sont pratiquement développées et combinées dans chaque groupe d'individus de telle façon particuliere à l'exclusion de toute autre, autrement dit: comment et pourquoi dans chaque communauté linguistique tel ou tel groupe de lois phonétiques, morphologiques ou sémantiques se sont combinées et devaient nécessairement se combiner avec une série d'actions analogiques respectives en un tout systématique que nous avons coutume d'appeler "une langue".

La linguistique psychologique générale est à la linguistique spéciale ce que la psychologie générale est à la psychologie individuelle. Mais comme on ne saurait cultiver sérieusement la psychologie individuelle sans connaître d'abord à fond les principes généraux, de même aussi les principes généraux de la linguistique psychologique doivent être d'abord posés et prouvés avant qu'on puisse aborder l'explication psychologique spéciale d'une évolution linguistique déterminée (1).

C'est pourquoi j'espère que mes lecteurs ne me croiront pas réfuté s'ils peuvent se référer à un fait linguistique quelconque que par hasard ils connaissent bien et qui,

(1) Que je ne prétende nullement me dérober à cette seconde partie de la linguistique psychologique, c'est ce qu'on peut voir suffisamment dans ANTHROPOS: Revue internationale d'ethnologie et de linguistique 1907, fasc. IV et V, p. 690 sqq., où j'ai inséré une étude préliminaire avec un questionnaire dans le but de rassembler les matériaux nécessaires.

après un examen superficiel, semblerait ne pas se concorder avec mon explication générale. Nous ne saurions, nous autres humains, connaître une chose *solidement* et *à fond* sans la comparer avec beaucoup d'autres de même nature.

Je crois avoir suffisamment expliqué ainsi le titre de cet ouvrage et par suite aussi mon intention.

***

Mais Wilhelm Wundt n'a-t-il pas voulu et réalisé déjà la même chose dans les deux premiers tomes de sa "Völkerpsychologie"? Voulu, oui, je le crois du moins, mais réalisé? décidément non. J'ai appris bien des choses dans l'ouvrage de Wundt, mais je n'hésite cependant pas à souscrire le jugement de Hales (Mind, tome XII, 1903, p. 239) : There is far too much theory and too little fact to please us. *The facts are quoted merely as illustrations of theories, not as proofs of them.* C'est pourquoi j'estime qu'il est de toute nécessité de faire de nouveau une revue universelle des faits et de rechercher *non pas* ce que ces faits *illustrent,* mais ce qu'ils *prouvent.* Je ferai évidemment mon profit des résultats certains obtenus par Wundt.

***

La première édition de ce livre a paru en deux parties, dans une revue flamande de l'Université de Louvain (Leuvensche Bijdragen, tome VI et VII, 1904-1906). Il va sans dire que cette traduction française a été soigneusement corrigée et considérablement augmentée, et cependant c'est avec une certaine appréhension que je livre mon ouvrage une seconde fois à la publicité, appréhension que je n'éprouvai pas la première fois.

La traduction française n'est pas de ma main.

Je l'ai revue, il est vrai, avec soin et nombre de fois, j'ai dû y apporter des corrections de toutes sortes si bien qu'en général le contenu est correct. Si par hasard quelques inconséquences en fait de ponctuation, d'abréviations et de citations, ou quelques termes moins heureux ont pu m'échapper, c'est qu'au cours de la traduction et de l'impression j'ai été continuellement ma-

lade, voilà ma seule excuse. La conviction que je faisais mon devoir en m'appliquant à mettre en pratique le "Prius vivere", voilà mon unique consolation.

* * *

Pour terminer, plus d'une fois déjà je vous ai témoigné ma reconnaissance, cher et honoré professeur UHLENBECK; mais comme ce livre pénétrera probablement plus avant dans le monde, je tiens à vous renouveler ici mes protestations de reconnaissance afin que ce livre qui sans vous n'aurait pu naître ne vive pas sans vous non plus.

Katwijk sur Rhin Octobre 1907.
près de Leyde,

ABRÉVIATIONS

ags.	anglo-saxon
alb.	albanais
all. (mod.)	allemand (moderne)
andal.	andalous
angl.	anglais
ar.	arabe
aram.	araméen
arm.	arménien classique
ass.	assyrien
att.	attique
b.all.	bas allemand
bal.	balūčī
b.lat.	bas latin
bret.	breton armoricain
bulg.	bulgare
cal.	calabre
cat.	catalan
celt.	celtique
corn.	cornique
crét.	crétois
cypr.	cyprien
dan.	danois
dor.	dorien
écoss.	écossais gaélique
éol.	éolien
éth.	éthiopien
esp.	espagnol
fal.	falisque
fr. (mod.)	français (moderne)
frioul.	frioulan
gall.	gallois
gāth.	gāthique
gaul.	gaulois
germ.	germanique
got.	gotique
gr.(class.)	grec classique
gr.m.	grec moderne
h.all.	haut allemand
hébr.	hébreu
holl.	hollandais
hom.	homérique
i.-e.	indo-européen
i.-ir.	indo-iranien
ion.	ionien
iran.	iranien
irl.(mod.)	irlandais (moderne)
it.	italien
lac.	laconien
lat.(class.)	latin (classique)
lesb.	lesbien
lett.	lette
lit.	lituanien
mac.	macédonien
m.angl.	moyen anglais
m.h.all.	moyen haut allemand
mil.	milanais
m.néerl.	moyen néerlandais
néerl.	néerlandais
norv.	norvégien
obw.	obwald (surselve)
ombr.	ombrien
osq.	osque
oss.	ossète
pāl.	pāli
pehl.	pehlvi
pers.mod.	persan moderne
pol.	polonais
port.	portugais
prākr.	prākrit
pré-i.-e.	pré-indo-européen
prov.	provençal
rhét.	rhétique
rom.	roman
roum.	roumain
russ.	russe
sémit.	sémitique
sic.	sicilien
sorab.	sorabe
skr.	sanskrit
suéd.	suédois
tch.	tchèque
véd.	védique

v.celt.	vieux celtique	v.isl.	vieil islandais
v.esp.	vieil espagnol	v.pers.	vieux perse
v.fr.	vieux français	v.pruss.	vieux prussien
v.germ.	vieux germanique	v.s(ax).	vieux saxon
v.h.all.	vieux haut allemand	v.sl.	vieux slave
v.irl.	vieil irlandais	zd.	zend

Un astérisque placé devant une forme indique qu'elle n'est attestée dans aucun texte, et qu'on ne la restitue que pour la clarté de l'exposition.

AJPh.	The American Journal of Philology.
AJPs.	The American Journal of Psychology.
Anz. IF.	Anzeiger für indogermanische Sprach- und Altertumskunde. Beiblatt der "Indogermanischen Forschungen".
Archiv	Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen.
BB.	(Bezzenbergers) Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen.
GGA.	(Göttinger) Gelehrte Anzeigen.
Gr. Wdb.	(Groot) Woordenboek der Nederlandsche Taal.
JAOS.	Journal of the American Oriental Society.
IF.	Indogermanische Forschungen.
KZ.	(Kuhns) Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.
Litbl.	Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.
MSL.	Mémoires de la Société de Linguistique de Paris.
NED.	(Murray's) New English Dictionary.
PBB.	(Paul-Braunes) Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur.
QF.	Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker.
ZDMG.	Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.
ZfdA.	Zeitschrift für deutsches Altertum.
ZPs.	Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane.

LIVRE PREMIER

LES REPRÉSENTATIONS DES MOTS ET DES CHOSES

CHAPITRE PREMIER

Les représentations des mots.

Il semble, que déjà vers 1740 DAVID HARTLEY ait compris, que nos images verbales se composaient de quatre éléments différents. Je n'ai pu mettre la main sur ses *Observations on Man,* et j'ignore donc les preuves sur lesquelles il a fondé cette conclusion. Mais ce que je sais bien, c'est qu'on peut la confirmer par des expériences simples et faciles sans autres moyens que du bon sens, et un peu de bonne volonté (1).

1. Premièrement la sensation du mouvement des organes de la parole, ou mieux *la représentation orale,* est un élément à part dans chacune de nos images verbales.

Qu'on tâche de se représenter, la bouche entr'ouverte, un mot, qui contienne des dentales ou des labiales, comme p. e. babiller et tête-à-tête. On n'y parvient qu'à demi, ou du moins on a la tendance de fermer la bouche, ce n'est que lorsqu'on la ferme en effet, et qu'on peut ébaucher les labiales et les dentales, qu'on y réussit sans peine.

Nous pouvons donc empêcher séparément la représentation orale, tandis que toutefois il reste une image ver-

(1) S. STRICKER : *Studien über die Sprachvorstellungen,* Wien, 1880, p. 9-10; R. DODGE : *Die motorischen Wortvorstellungen,* Halle, 1896, p. 9-41.

bale, mais evidemment il lui manque quelque chose pour être complet. Q. E. D.

2. De même pour la *représentation auditive.*

Faites vous jouer un morceau de musique sans paroles, qui vous soit assez nouveau et écoutez, ou si vous n'êtes pas musicien, écoutez simplement un bruit quelconque, qui frappe à ce moment votre oreille et tâchez alors de penser en même temps à un mot comme *hydrogène, oxygène,* etc.

Même résultat.

3. Regardez maintenant, par la fenêtre les maisons d'en face et fixez une des façades ou levez les yeux pour regarder fixement le ciel d'un bleu pur sans nuages et représentez-vous en même temps le mot *aphasie* ou *agraphie.*

Détournez alors vos yeux et voyez sans effort.

Cela vous réussit mieux, n'est-ce pas? Il s'agit donc d'une *représentation visuelle.*

4. Enfin prenez une plume à la main, avancez le bras et, par les mouvements du poignet, faites décrire à la main des cercles en l'air, de droite à gauche
←
O et tâchez alors les yeux fermés de vous représenter
→
le mot *maman* (sans majuscule).

Lorsque moi-même je fis l'expérience pour la première fois je fus surpris du résultat. Nous sommes encore en présence d'une *représentation graphique.*

— Mais, dira-t-on, je ne puis *jamais* percevoir une chose et me représenter en même temps une autre. — Croyez-vous? Respirez un peu d'eau de Cologne ou laissez la fumée d'un cigare se jouer autour de vos narines. Cela n'empêche pas le moins du monde votre représentation verbale. Ou si vous préférez pour exemple un mouvement, passez la main sur votre front ou croisez les bras, sentez-vous quelque empêchement?

Il se pourrait que quelques personnes réussissent moins bien ou d'une manière moins convaincante celle-ci ou celle-là de nos quatre expériences, et cela s'explique par le fait que, comme nous verrons plus loin, pour différentes personnes une ou deux des quatre représentations dominent tellement les autres qu'elles les effacent

tout à fait. Mais qu'on s'adresse alors à un autre. Avec quelques personnes intelligentes et un peu de pratique dans les affaires de cette nature cette preuve probante sera facile à constater.

5. En cas où l'expérience échouerait ou qu'elle n'offrirait pas une garantie suffisante à un penseur sceptique, les différentes aphasies prouvent notre quadruple thèse avec une certitude décisive (1).

En premier lieu la représentation motrice d'articulation.

Souvent le cas s'est présenté qu'un malade pouvait comprendre ce qu'il lisait ou ce qu'il entendait, et qu'il pouvait aussi exprimer ses pensées par écrit, mais qu'il ne pouvait pas proférer un langage intelligible. L'appareil vocal du malade n'était pas paralysé, ses cordes vocales n'étaient point affectées, il pouvait émettre de temps en temps des sons et des tons de toute sorte, mais non des paroles ni des phrases significatives. Son langage était comme le gazouillement d'un enfant d'un an, qui semble confier toutes ses joies, toutes ses peines à son oreiller, sans que ni lui-même ni personne au monde y comprenne rien. C'est ce qu'on appelle de

(1) D. Bernard: *De l'Aphasie et de ses diverses formes,* Paris, 1885; G. Ballet: *Le langage intérieur et les diverses formes de l'Aphasie,* Paris, 1886; Benno Erdmann: *Die psychologischen Grundlagen der Beziehungen zwischen Sprechen und Denken;* Archiv für systematische Philosophie, 1896, Bd. 2, p. 355-417; J. Collins: *The Genesis and Dissolution of the Faculty of Speech. A clinical and psychological Study of Aphasia,* New York, 1898; G. Störring: *Vorlesungen über Psychopathologie,* Leipzig, 1900, p. 110-182; W. Oltuszewski: *Psychologie und Philosophie der Sprache,* Berlin, 1901; Fernand Bernheim: *L'Aphasie motrice, La Parole,* 1901, p. 193 etc., 267 etc., 402 etc.; Dr. H. Charlton Bastian: *Über Aphasie und andere Sprachstörungen,* übersetzt von Dr. M. Urstein, Leipzig, 1902; Dr. H. Sachs: *Gehirn und Sprache,* Wiesbaden, 1905. Dr. J. Grasset: *Le psychisme inférieur,* Paris, 1906, p. 128 sq. Faisons remarquer ici, une fois pour toutes, que je ne m'engagerai pas dans l'anatomie du cerveau et dans la localisation des divers centres, parceque, d'après le Dr. Marie: *Révision de la question de l'aphasie,* Semaine médicale du 23 Mai 1906, p. 241, les résultats les mieux garantis sont encore loin d'être établis avec certitude. Je me mets ici tout à fait au point de vue de Pierre Janet: L'anatomie du cerveau et la psychologie sont deux sciences, qui très souvent peuvent s'entr'aider, mais qui ne laissent pas de conduire fréquemment, chacune sur son propre terrain, à des conclusions indépendantes et sûres.

noms différents, surtout de celui d'*aphasie motrice* ou *atactique* ou *aphémie.*

Mais si de toutes les images verbales la représentation orale, par quelque affection cérébrale suffisamment localisable, peut seule être supprimée, sans préjudice des autres, il s'ensuit que cette représentation orale existe aussi séparément dans l'homme normal.

6. Il y a aussi des cas où l'on peut encore exprimer sa pensée en parlant ou en écrivant, et où l'on comprend aussi ce qu'on lit, mais non *ce qu'on entend.*

On n'est pas sourd, la perception de chaque bruit est aussi nette qu'autrefois, ainsi que celle de mots parlés, mais on ne les comprend pas, ils frappent l'oreille du malade comme un vain bruit, comme le craquètement bonasse de la cigogne.

Cela s'appelle *aphasie sensorielle* ou *surdité verbale,* et en suivant ici le même raisonnement de tout à l'heure on arrive à une conclusion analogue, c. à d. que la représentation auditive est aussi un élément à part dans chaque image verbale.

7. Ensuite il arrive qu'on peut encore s'exprimer en parlant, ou en écrivant, mais que cette fois on comprend bien ce qu'on entend mais non *ce qu'on lit* pas même ce qu'on vient d'écrire soi-même. On n'est pas aveugle, on distingue aussi bien qu'autrefois toutes les couleurs, et aussi les lettres imprimées ou écrites, mais on ne peut pas les lire, on ne les comprend pas. Ce ne sont pour le malade que des points et des traits, comme l'écriture cunéiforme des Assyriens pour un fils de paysan.

Cette maladie s'appelle *alexie* ou *cécité verbale.* La représentation visuelle a donc aussi une existence propre.

8. Enfin il est arrivé qu'une personne pouvait tout comprendre aussi bien en lisant qu'en entendant, et qu'elle pouvait s'exprimer très bien en parlant, mais non *par écrit.* Sa main n'était pas raide, elle n'avait pas de crampes ou quoi que ce soit, elle tenait très bien la plume ou le crayon et traçait des traits à volonté, mais non des lettres ni des mots. Ses productions graphiques étaient comme le griffonnage d'un petit garçon qui a vu son père écrire des lettres et qui, avec une plume et de l'encre, s'est mis à écrire sans se douter le moins du monde de ce que c'est qu'écrire.

On a donné à ce défaut-là le nom d'*agraphie*. La représentation graphique enfin est donc aussi un élément à part dans l'image verbale.

Je sais très bien que Déjerine et Mirallié nient l'existence indépendante de l'agraphie, mais *il n'y a ici qu'une différence graduelle;* aussi leur accordons-nous volontiers que les trois premières affections maladives constituent des unités plus naturelles et plus faciles à distinguer, mais le fait que souvent les quatre formes de représentations verbales se manifestent dans des hallucinations ou des impulsions respectivement spontanées et distinctes est pour moi la preuve décisive de leur existence séparée, psychologique pour le moins (1), ce dont d'ailleurs Pitres, Brissaud, Grasset, Bastian, Wundt et Störring ne doutent pas un moment.

Combinaisons des représentations verbales.

9. Nous venons de prouver par des raisonnements peremptoires l'existence absolue de la représentation orale, auditive, visuelle et graphique dans toute image verbale de l'homme normal civilisé. Cependant il ne s'ensuit pas que ces quatre éléments ne puissent pas avoir des rapports très intimes. D'ailleurs les mêmes faits de perte de langage nous mettent formellement en garde contre cette conclusion prématurée.

Dans les cas d'affaiblissement d'un des quatre groupes, nous avons souvent l'occasion de remarquer la manifestation de ce rapport, qui dans l'état normal restait caché.

10. Tel ce cultivateur sourd-verbal, qui portait sur lui une liste de tous les mots qui se rencontraient ordinairement dans la conversation avec ses valets. Sans cette liste il ne comprenait pas une syllabe, mais en regardant sa liste il reconnaissait chaque mot qu'il entendait à l'aide de l'image visuelle (2).

Un autre sourd-verbal devait toujours articuler lui-

---

(1) J. Séglas: *Des troubles du langage chez les Aliénés*, Paris, 1892, p. 112, 116, 125, 146, 246; E. B. Leroy: *Le langage*, Paris, 1905, p. 186 sq.

(2) Abercrombie cité dans Ballet, p. 106.

même les mots qu'on lui adressait. Il comprenait ce qu'alors il entendait à l'aide de son image orale (1).

Le même par une combinaison pareille de l'image graphique et auditive pouvait comprendre ce qu'il entendait.

On a donc ici l'influence des représentations visuelle, orale, et graphique sur la représentation auditive.

11. Ordinairement les aveugles-verbaux réussissent mieux à déchiffrer l'écrit que l'imprimé, parce qu'en retraçant avec l'index les lettres écrites, ils s'aident de l'image graphique (2).

---

(1) FRÄNCKEL dans BALLET, p. 106; H. STRUYCKEN: *Woordbegripsdoofheid.* Nederlandsch Tijdschrift voor Geneeskunde, 1898, t. II, p. 799 sq. Des exemples fort intéressants pris dans la langue vivante ont été fournis par C. HESSELING dans "Taal en Letteren", XI, 1901, p. 465, etc. Qu'on nous permette d'en citer un. Avec une régularité infaillible certains auteurs français, en reproduisant le français des Allemands et des Alsaciens, leur font prendre les consonnes sonores pour les sourdes et inversement. On peut citer dans les romans de Gyp p. e. par douzaines des phrases comme celle-ci: Il ne beut bas fifre; le gapinet agduel; l'imbôt sur le refenu est imbossiple à édaplir, et tans dous les gas à abbliguer. Elle est drès pien la bedide tanseuse, n'est-ce bas? Elle a les blus peaux bichoux te Vrance, etc. On dirait que les gens, qui selon Gyp peuvent prononcer aussi bien les sourdes que les sonores qui aiment à prendre les allures de l'aristocratie française, sont incités par une force mystérieuse à prononcer *beut* et *bas* au lieu de *peut* et *pas,* mais *peaux pichoux* au lieu de *beaux bijoux.* Après les expériences de l'abbé ROUSSELOT, il est hors de doute que Gyp et ses compatriotes *entendent mal* et que ces Allemands ne disent ni *beut* et *bas,* ni *peaux* et *pichoux,* mais quelque chose entre les sonores et les sourdes du français. Les Français donc interprètent ce qu'ils entendent réellement selon leur propre représentation orale. Où ils prononcent ordinairement un *p,* ils entendent quelque chose qui se rapproche de leur *b* et l'identifient avec cette consonne; par contre où ils prononcent eux-mêmes un *b* ils entendent quelque chose qui selon leur propre prononciation ressemble tout autant à un *p* et ils croient l'entendre.

Un autre exemple emprunté au français. Dans beaucoup de dialectes on dit à peu près *ti* au lieu de *ki* p. e. le tiuré (curé), le cintième (cinquième). Or Molière dans son "Don Juan" fait continuellement dire au Paysan Pierrot *ki* pour *ti,* p. e. quien (tiens), piquié (pitié), etc.

L'explication est la même que ci-dessus. Où Molière lui-même disait *ki* il entendait quelque chose qui ressemblait à *ti* et où il voulait *ti* c'était *ki* qu'il croyait entendre, il l'interprétait faussement par sa représentation orale à lui, au fait on prononce dans ces dialectes quelque chose entre *ki* et *ti.*

(2) BALLET, p. 136 et plusieurs autres exemples dans STÖRRING, p. 155.

Un autre aveugle-verbal ne pouvait lire sur une page posée devant lui que les mots et les lettres qu'il entendait prononcer en même temps (1).

Un autre de ce genre lut au bout d'un certain temps les mots *Buch* et *Schere*, qu'il avait pourtant écrits lui-même, abusivement *Burg* et *Schwert*. Lorsqu'on le pria de transcrire encore une fois les deux premiers mots il était apparemment au point de vue visuel sous l'influence de sa parole intérieure. Il écrivit encore *Burg* et *Schwert*, tandis qu'après quelques moments il écrivit sous la dictée exactement *Buch* et *Schere* (2).

Telle est l'influence des représentations graphique auditive et orale sur la représentation visuelle.

12. Ballet lui-même dans un accès d'aphasie atactique ne pouvait pas même retrouver les mots de la vie journalière. Il lui vint sous les yeux un parapluie, aussitôt il tâcha de dire le nom de l'objet, mais en vain; tout à coup il se rappela le mot imprimé et aussitôt le mot parlé suivit comme une décharge (3). D'ailleurs le même rapport se manifeste indubitablement quand nous lisons à haute voix sans refléchir.

D'autres aphémiques peuvent immédiatement reproduire oralement un mot qu'on a prononcé devant eux, tandis que spontanément, lorsqu'ils en ont besoin, ils ne peuvent proférer une seule parole (4). Ici se range aussi l'écholalie (5).

---

(1) Bernheim dans Ballet, p. 136.

(2) Brandenburg : *Homonyme rechtseitige Hemianopsie mit Alexie* dans Graefes Archiv f. Ophthalmologie, 1889, Bd. 33, Abt. 3, p. 97, etc.

Un autre exemple de ce groupe peu représenté dans la pathologie, est le cas cité par R. Dodge *op. cit.* p. 68. Un bègue écrivait les mots comme il les bégayait (c'est donc l'influence de l'image orale sur l'image graphique, ces cas-là se présentent en abondance). Mais ce qui est plus curieux, c'est qu'en relisant ce qu'il avait écrit il ne trouvait rien d'étrange dans la représentation visuelle *be be be beurlaubt*. Il s'agit évidemment de l'influence de la représentation orale.

(3) Ballet, p. 141.

(4) Herz dans Ballet, p. 151, cf. p. 148.

(5) Pierre Janet : *L'automatisme psychologique*, Paris, 1889, p. 45, etc.; H. Fischer : *Du rappel de la parole chez les Aphasiques*, Orléans, 1887, p. 39, etc.

Voit ne pouvait jamais dire le nom d'une chose qu'il ne l'écrivît d'abord avec le doigt, l'orteil ou la langue (1). On voit donc ici la connexion active de la représentation visuelle, auditive et graphique avec la représentation orale.

13. Enfin il y a des agraphiques qui ne peuvent pas écrire spontanément, mais bien sous la dictée (2). Toute écriture mécanique sous la dictée prouve la même chose.

D'autres peuvent très bien copier, mais non écrire ce qu'ils veulent (3). En copiant à la hâte nous n'employons tous que ce même rapport.

Féré (4) voulait écrire dans un protocole savant *poumon droit,* mais il écrivit *poumon 3.* Il n'y a pas de confusion possible entre les représentations graphiques de *droit* et de *3,* mais bien entre les représentations orales en français. Le bègue nommé ci-dessus, comme nous l'avons dit, bégaye et écrit: *be be be beurlaubt* sans hésiter et proprement (5). D'ailleurs il y a plusieurs hommes normaux, surtout des enfants, qui doivent articuler à voix basse tous les mots pour qu'ils puissent les écrire.

Enfin par tout ce que nous avons allégué ici il est certain que les représentations auditive, visuelle et orale peuvent influencer la représentation graphique.

Il est donc évident qu'en pratique (6) *chaque représentation verbale a une connexité réciproque avec chacune des autres.*

Différences de structure verbale.

14. Cependant il paraît que telle connexion peut être d'une influence plus marquée et d'une plus haute importance que telle autre.

---

(1) Sommer: *Zur Psychologie der Sprache.* ZPs., 1891, vol. 2, p. 151, etc.

(2) Charcot dans Ballet, p. 164.

(3) Pitres dans Ballet, p. 164.

(4) Séglas, op. cit., p. 252.

(5) Dodge, op. cit., p. 68.

(6) Je me croyais obligé d'ajouter encore cette restriction ici, parce que le troisième cas du § 11 ne me paraît à moi-même pas

Ainsi il me semble qu'à priori le rapport réciproque de la représentation auditive et orale peut être regardé comme le principal et le plus important.

Mais WUNDT (1) et STÖRRING (2), plus ou moins à l'exemple de BASTIAN, ont voulu établir sur une petite statistique vague de données insignifiantes toute une hiérarchie parmi ces connexions.

Il me semble pourtant que le nombre des malades bien examinés est encore trop petit en proportion de la conclusion à faire pour l'*homme normal* en général.

Comme d'autres exemples pour chacun de mes 12 cas (§§ 10-13) ne feraient pas défaut, je crois que provisoirement nous pouvons utiliser toutes les connexions possibles dont nous pourrions avoir besoin dans l'histoire du langage et nous devrions alors, me semble-t-il, attendre les résultats futurs de la linguistique historique pour les ranger d'après leur plus ou moins de fréquence et d'après leur importance psychologique (3).

15. D'autant plus qu'il s'agit de savoir s'il peut être question de l'*individu normal* dans cette hiérarchie.

CHARCOT en avançant sa thèse que chez la plupart des hommes une des quatre représentations verbales joue le rôle principal ne l'a pourtant pas fait sans preuve (4).

---

trop certain; et d'autre part cette restriction peut suffire parce que justement ce cas-là, par sa nature même, ne se présentera guère.

(1) WUNDT: *Völkerpsychologie. Die Sprache.* Leipzig, 1900, I, p. 521, etc. 2de édition: p. 560 etc.

(2) STÖRRING, op. cit., p. 160, 175, etc.

(3) Un exemple frappant à ce sujet est l'influence de la représentation visuelle sur la répresentation orale. Selon WUNDT et STÖRRING cette connexion n'est pas du tout une des plus fortes; mais EMIL KŒPPEL dans son étude interessante: *Spelling-pronunciations*, QF. 89, Strasbourg 1901. a prouvé, du moins pour l'anglais moderne, que justement celle-ci est d'une importance prépondérante dans le développement historique des sons. cf. §§ 21 et 24.

De plus c'est pour moi un fait certain que nos langues modernes auraient perdu déjà beaucoup plus de désinences si elles n'avaient pas été conservées par l'orthographe historique, c. à d. par la représentation visuelle.

(4) Récemment encore A. FICK se fondant sur de nouvelles données se déclara un partisan convaincu de la théorie de CHARCOT, qui surtout en Allemagne a trouvé des antagonistes. Archiv für Psy-

Et ce remplacement du personnage principal doit amener nécessairement un changement dans ses rapports avec les rôles secondaires.

En passant sous silence la question s'il faut distinguer trois, quatre ou cinq types, nous pouvons bien regarder comme une vérité établie hors de tout doute raisonnable que par rapport à la suprématie d'un des quatre groupes de représentations verbales, il y a aussi des types très différents (1).

16. Non seulement l'image verbale diffère dans sa structure d'individu à individu, il semble encore que la nature de certaines langues demande des structures toutes particulières.

Il y a des langues monosyllabiques, celles d'Indo-Chine p. e. Ici se présentent naturellement nombre d'homonymes. La distinction est basée sur la hauteur du ton, la modulation vocale ou la mélodie verbale; chaque mot a un ton à lui.

Or les cas européens d'aphasie montrent que, souvent avec la perte des représentations de l'articulation, les hauteurs de ton et les mélodies restent, et que quelquefois sans aphasie atactique l'amusie se déclare pourtant (2).

De tout cela on conclut à bon titre que dans le centre auditif et dans le centre de Broca il y a pour la hauteur des tons et leurs intervalles un appareil spécial qui ne coïncide pas avec les centres de la parole.

---

chiatrie, vol. 37, 1903, p. 217, etc. De même Bastian, op. cit., p. 29, etc., avec quelque réserve. Mais la dispute me semble vidée tout de bon par les matériaux abondants de cas normaux dans Aug. Lemaitre: *Observations sur le langage intérieur des enfants.* Archives de Psych. IV, 1904, p. 159, etc.

(1) Voir à ce sujet surtout le livre le plus récent sur cette matière : G. Saint-Paul : *Le langage intérieur et les paraphasies (La fonction endophasique)*, Paris, 1904.

La fonction endophasique ne me paraît pas du tout être un centre spécial, séparé de la mémoire verbale. Je cherche la raison de cette assertion de Saint-Paul dans la connaissance imparfaite de la psychologie générale dont l'auteur fait preuve. L'endophasie n'est que l'automatisme de la structure personnelle du mot. Du reste un livre riche en expériences et en faits.

(2) Bastian, op. cit., p. 404-427; F. Bernheim, op. cit., p. 217-226; Richard Wallaschek : *Psychologie und Pathologie der Vorstellung*, Leipzig, 1905, p. 17-111; Marinesco : *Des amusies.* Semaine médicale, 1905, p. 49.

Il nous faudrait donc supposer pour les Indo-Chinois une autre structure verbale telle qu'une cinquième représentation entrerait en jeu.

Sans voir personnellement l'utilité immédiate ni même la certitude de ce que nous venons de démontrer — pour cela il faudrait être soi-même Annamite ou Chinois et avoir appris des langues européennes, ou bien on aurait dû étudier des cas d'aphasie dans les cliniques chinoises — j'ai cru devoir relever ce point, parce que le principe, sans doute juste au fond, illustré pratiquement ainsi, pourrait peut-être engager quelque linguiste à une application plus féconde.

17. Il sera bien inutile de m'arrêter au fait que chez les peuples non-civilisés les représentations visuelle et graphique des lettres manquent. Mais ce qui vaut toujours la peine d'être remarqué c'est qu'ici, selon la supposition très plausible de WUNDT (1) (supposition cependant qui aurait besoin d'être prouvée par des cas pathologiques), la sensation motrice et la représentation visuelle des gestes stéréotypés viennent remplacer les deux représentations absentes.

Ceci contiendrait peut être l'explication de la facilité vraiment étonnante avec laquelle beaucoup d'Indiens du Nord de l'Amérique ont appris à lire et à écrire leur propre langue (2).

L'importance de la gesticulation dans l'entente des langues non-civilisées a été clairement et irréfutablement mise au jour par CARL ABEL : *Linguistic Essays*, London, 1882.

Chez les sourds-muets (3), qui apprennent à comprendre la langue parlée en regardant le mouvement des lèvres, il existe à côté de la représentation visuelle de la lettre celle des parties de la bouche, qui dans l'articulation leur montrent des mouvements différents et des positions variées. Les représentations orales ce-

---

(1) *Die Sprache*, I, p. 519, etc.

(2) ALEXANDER F. CHAMBERLAIN : *Acquisition of written language by primitive peoples*, AJPs., vol. 17, 1906, p. 69 sq.

(3) M. FRIEDEBERGER : *Zur Psychologie der Sprache, mit besonderer Rücksicht auf die Zungensprache der Taubstummen*, Bern, 1896, p. 54, etc.

pendant sont pour eux de beaucoup les plus importantes.

Selon SURBLED, ONUFROWICZ et PIOGER (1) ces représentations visuelles de l'articulation seraient aussi à constater chez l'enfant à côté des représentations auditives, avant que les représentations orales aient pu se développer. Je n'oserais point nier ce fait, mais il est difficile de le contrôler. En tout cas plus tard ces représentations visuelles de l'articulation diminuent considérablement en importance vis-à-vis des représentations visuelles des lettres. Mais comme la première ébauche (2) de certains sons est d'une grande importance pour les répétitions postérieures, il se pourrait toutefois qu'il y eût des faits phonétiques qui en dépendent.

18. Une différence beaucoup plus remarquable et plus générale semble exister entre la structure intime des consonnes et des voyelles. JAMES BYRNE en effet, dont les analyses psychologiques sont si fines, a observé que la *représentation auditive* domine pour les *voyelles* et la *représentation orale* pour les *consonnes* (3). Or cela s'accorde parfaitement avec les données expérimentales. D'un côté en effet les explosives produisent en général sur l'oreille une impression bien faible comparée à celle des voyelles (4), tandis que de l'autre l'articulation des explosives est sentie très fortement en comparaison de celles des voyelles (5). Comme partie les fricatives se trouvent encore ici comme partout entre les deux.

---

(1) Dr. SURBLED : *Génèse cérébro-psychique du langage articulé,* Arras, 1897, p. 10, etc.; LEROY : *Le langage,* p. 40.

(2) H. PAUL : *Prinzipien der Sprachgeschichte*[3], Halle, 1898, §§ 43 et 44, p. 58, etc,

(3) JAMES BYRNE : *Principles of the structure of language*[2], London, 1892, I, p. 12-13.

(4) ROUSSELOT : *Phonétique expérimentale et surdité,* La Parole, 1903, p. 1 sq.; ZWAARDEMAKER et QUIX : Onderzoekingen phys. laboratorium, Utrecht, 1904, série 5, vol. 5, p. 1 sq.

(5) C. JACOBJ : *Untersuchungen über den Kraftsinn.* Archiv für experimentelle Pathologie und Pharmakologie, 1893, vol. 22, p. 76-77; H. EBBINGHAUS : *Grundzüge der Psychologie,* I, Leipzig, 1902, p. 364-65, 2de édition p. 384.

Catégories psychologiques de mots déduites de ces faits.

19. Dans un seul et même individu civilisé toutes les images verbales n'ont pas du tout été ébauchées de la même manière (1).

Cela dépend souvent en premier lieu du temps où pour la première fois un mot se présente à notre esprit. Un garçon p. e. peut dans son enfance déposer toute sa mémoire verbale surtout dans les représentations auditives; mais en avançant en âge, un talent remarquable et une prédilection intense pour les mathématiques s'éveillent en lui. Le plus souvent ces études mènent à la suprématie des représentations visuelles (2). Or vers le temps qu'il fait la connaissance p. e. d'*une surface de Riemann* ou des *quaternions* sa manière de fixer des mots dans sa mémoire est devenue autre, mais l'ébauche primitive de la manière antérieure reste naturellement telle qu'elle était.

20. Deuxièmement ce fait se présente dans les langues étrangères, que de nos jours on apprend surtout dans les livres, donc avant tout par les représentations visuelles (3). Pensez ici à la disparition systématique des langues étrangères chez les aphasiques (4). Or lorsqu'on emploie un mot emprunté à une langue étrangère dans sa langue maternelle, la structure intérieure de l'image de ce mot ne change pas pour cette raison, et chaque linguiste comprend aussitôt la valeur que cette différence intérieure de termes propres et étrangers peut avoir pour la linquistique historique. C'est sur le sentiment vague de cette difference psychologique que repose aussi, du moins au commencement, la tendance à l'épuration de la langue.

21. Troisièmement il est évident qu'on a des images verbales autrement constituées pour le dialecte qu'on a

(1) M. A. van Melle : *Over Aphasie,* Amsterdam, 1900, p. 46.

(2) Ballet, op. cit., p. 483; Harald Höffding : *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience,* Paris, 1900, p. 196.

(3) Höffding, op. cit., p. 195.

(4) D. Bernard, op. cit., p. 189, etc.; A. Koutchinsky : *L'Aphasie amnésique,* Montpellier, 1900, p. 26, etc.

entendu et parlé comme enfant dans la maison paternelle, mais qu'on n'a jamais écrit ni lu — et pour la langue qu'on a apprise à l'école dans les livres.

Les mots du dialecte sont surtout des représentations auditives ou orales tandis que les mots appris à l'école ou par la lecture sont avant tout des représentations visuelles (1). Cela s'accorde entièrement avec le fait que quelques sourds-verbaux n'ont gardé que leur dialecte (2). Qu'on se rappelle aussi cet autre fait que dans l'hypnose ou l'hystérie la pure langue enfantine revient souvent (3).

Or dans la langue écrite on emprunte continuellement des mots aux dialectes. Mais pour les individus de tel dialecte les mots qu'on y emprunte ne manquent pas de garder leur structure primitive, car il est clair que la représentation graphique, qui vient de naître, ne peut en aucune façon faire concurrence à la représentation auditive ébauchée dès l'enfance et toujours employée. Cependant pour des lecteurs appartenant à d'autres dialectes les mots deviennent et restent provisoirement des vocables qui sont exclusivement du domaine de la langue écrite, par conséquent des représentations visuelles.

22. Quatrièmement les aphasies prouvent avec évidence qu'un nom propre du moins pour celui qui le porte a une structure toute particulière.

---

(1) "L'influence que l'orthographe exerce sur la prononciation est devenue surtout sensible au XIXe siècle lorsque la culture, jusqu'alors réservée à une élite, a été démocratisée par les écoles et par les livres: grâce à l'avènement de la démocratie, le français a pris un caractère plus livresque qu'autrefois; il a été manié par une foule d'*hommes nouveaux*, manquant souvent de tradition orale et s'en rapportant en bien des cas à la lettre imprimée; les nouveaux lettrés se sont recrutés dans le fond des provinces, parmi les paysans parlant dialecte ou même dans des régions où le français doit s'apprendre tout entier comme une langue étrangère: c'est un fait connu que les Bretons par exemple, ont une tendance à faire entendre toutes les lettres, à prononcer *debout* avec un *t*, *talus* avec une *s*, etc." NYROP-PHILIPOT: *Manuel phonétique du français parlé* [2], Copenhague, 1902, § 170.

(2) D. BERNARD, op. cit., p. 190, etc.

(3) PIERRE JANET: *L'automatisme psychologique*, p. 131, etc.

Un sourd-verbal p. e. ne comprend rien par l'ouie, excepté son nom.

Un aveugle-verbal reconnaît son nom quand il le voit.

Un agraphique peut le plus souvent très bien mettre sa signature.

Mais aucun aphémique ne peut prononcer son nom, quand même il aurait gardé beaucoup d'autres mots.

Et cette différence remarquable s'explique facilement (1). Nous entendons, voyons et écrivons assez souvent notre nom, mais quant à le prononcer cela ne nous arrive guère (2).

On comprend que d'après cette donnée on *pourrait* dresser de longues listes de mots — et j'espère qu'on *voudra* le faire vu l'utilité d'un tel travail — où les mots sont rangés selon qu'ils entrent ou n'entrent pas dans le langage parlé ou écrit de certains groupes de personnes. Cette remarque se rapporte à tous les cas indiqués ici.

23. Cinquièmement les images verbales des chiffres occupent une place toute particulière (3). Beaucoup d'aveugles-verbaux et d'agraphiques ont gardé malgré leur défaut la capacité de lire et d'écrire correctement des chiffres de tout genre. Et par contre BASTIAN parle de deux cas où la cécité verbale et l'agraphie se bornaient justement à l'impuissance de lire et d'écrire des chiffres.

Quelques faits dans MIRALLIÉ (4) nous fournissent la conjecture fort probable qu'à ce sujet différents mots ordinairement abrégés dans l'écriture et exprimés par un seul signe très simple marchent de front avec les chiffres. En se rappelant combien souvent des abréviations de tout genre se rencontrent dans les écrits anciens et modernes on comprendra facilement l'importance de cette remarque.

---

(1) FREUD dans MIRALLIÉ : *De l'Aphasie Sensorielle,* Paris, 1896, p. 44 ; cf. p. 46 et 47.

(2) Cette preuve la plus frappante pour le *Princip der Functionsübung* de WUNDT au sujet des images verbales on la cherche en vain chez cet auteur. Cf. *Die Sprache,* I, p. 508 sq., 2de éd., p. 547 sq.

(3) BASTIAN, op. cit., p. 401, etc.

(4) MIRALLIÉ, op. cit., p. 37.

24. Si après tout il m'était permis de tirer quelques conclusions audacieuses et pourtant réactionnaires au fond, je voudrais avancer:

que parmi les promoteurs du développement historique de la langue (1) les quatre représentations verbales occupent donc la première place, du moins de nos jours; quantitativement les deux dernières sont, il est vrai, d'une moindre importance, mais d'une importancc essentiellement égale aux autres (2);

que la restriction des changements dans la forme des mots au domaine de la phonétique est absolument arbitraire pour toutes les langues où la lecture et l'écriture ont quelque importance;

que pour nos langues modernes c'est *exagérer énormément* (au plus bas mot) que de prétendre ce que H. PAUL (3) a déclaré si radicalement: "daß das Geschriebene nicht die Sprache selbst ist, daß die in Schrift umgesetzte Sprache immer erst einer Rückumsetzung bedarf, ehe man mit ihr rechnen kann". DODGE, op. cit., p. 45 et 46, a donné la preuve expérimentale d'une loi orthographique et non phonétique. De même on peut expliquer 50 fois sur 100 l'*haplologie* comme *haplographie.* WUNDT: *Die Sprache,* I, p. 374, fut le premier à le signaler, mais FR. STOLZ a fourni sur cette matière les preuves concluantes dans ses *Sprachpsychologische Spähne* (4). L'analogie aussi est parfois un phénomène orthographique et non phonétique. Les Anglais p. e. écrivent et lisent: cou*l*d (m.angl. coude) d'après wou*l*d et shou*l*d, mais ne prononcent ni n'entendent le *l* dans aucun des trois mots.

---

(1) H. PAUL: *Prinzipien der Sprachgeschichte* [3], Halle, 1898, p. 25.

(2) Ce fut déjà la conclusion de GEORG V. D. GABELENTZ: *Die Sprachwissenschaft* [2], Leipzig, 1901, p. 135: "Wo aber gelesen wird, da nimmt eben das Auge am Sprachbewußtsein teil. Laut- und Schriftbilder sammeln sich in zwei parallelen Inventaren, und die optische Sprache ist ebenso tatsächlich, ist ebenso gut eine Sprache wie die akustische."

(3) *Prinzipien* [3], § 262, p. 348.

(4) Zeitschrift für die Österreichischen Gymnasien. 1903, vol. 54, p. 491, etc.

Ainsi forei*g*n (fra. forain) et sovereig*n* (fra. souverain), avec *g*, d'après rei*g*n (lat. regnum): deli*gh*t, avec *gh* (v. fra. deliter), d'après ri*gh*t et ni*gh*t; *w*hole (ags. hál), *w*hore (ags. hóre), *w*hoop (m. angl. houpen), avec *w*, d'après des mots comme *who* e. a. où cette lettre est étymologiquement juste, mais où on ne l'entend pas non plus (1). Nous voyons se produire un phénomène analogue dans les nombreux *h* allemands non-étymologiques, qui selon les règles les plus récentes de l'orthographe sont condamnés à disparaître. Pour l'orthographe officielle du néerlandais de Vries et te Winkel recouraient à ce phénomène, qui est, nous l'avons vu, tout à fait dans les habitudes de la langue, pour établir une règle dans des cas douteux (2);

enfin que les lois *phonétiques* sans exception doivent être regardées comme étant impossibles pour nos langues modernes et, du moins de ce point de vue, comme invraisemblables pour des temps moins civilisés; car *le même* son est l'effet de deux structures de représentations verbales *très différentes:* un mot qui extérieurement est complètement égal à un autre, peut néanmoins appartenir à une catégorie psychologique différente.

M. Colinet m'a objecté que ces conclusions lui semblent un peu hâtives parce qu'il ne peut pas croire, que l'évolution des langues littéraires dépend autant: "de la très faible minorité, chez qui les images de l'écriture ont peut-être une importance égale aux images acoustiques"; tandis que: "chez le grand nombre l'élément acoustique l'emporte(rait) certainement sur l'élément visuel."

Je suis enchanté de pouvoir m'en reposer pour la réponse à d'autres plus compétents en la manière.

1° W. Braune a prouvé pour l'allemand, que la prononciation correcte ne dépend que de la *seule* orthographe (3).

---

(1) Benjamin Ide Wheeler: *Analogy and the scope of its application in language*, Ithaca, 1887, p. 32.

(2) *Grondbeginselen der Nederlandsche spelling*[3], Leiden, 1873, p. 24 et passim.

(3) W. Braune: *Über die Einigung der deutschen Aussprache*, Halle, 1905. Cf. O. Behaghel: *Der Einfluß des Schrifttums auf den Sprachschatz*, Ztschr. d. deutschen Sprachvereins, 1903, t. 18, p. 35 sq. et p. 68 sq.

2° Pour l'anglais la chose n'est pas aussi avancée, mais le livre de KŒPPEL, cité à la page 9, et les appendices très nourris de faits, qui lui font suite suffisent pleinement à prouver ce que nous avançons (1).

3° Pour le français enfin où le mouvement est le moins prononcé je donnerai deux citations, qui rendent tout commentaire superflu.

"Au moyen-âge on disait et écrivait régulièrement *oscur*, plus tard, des préoccupations savantes provoquent l'orthographe *obscur*, mais les grammaires remarquent expressément, que le *b* de ce mot ne se prononce pas; pourtant dans la dernière moitié du XVII[e] siècle, le *b* finit par s'introduire dans la prononciation. De la même manière s'expliquent s'*abstenir, abstiner, adjuger, adversaire, advenir*, pour s'*astenir, astiner, ajuger, aversaire, avenir;* notez qu'on a retenu cette dernière forme populaire à côté de *advenir.* La graphie *ch* offre un autre exemple. Au moyen-âge on écrivait et prononçait *cirurgie, arcevesque,* au temps de la renaissance ces graphies sont remplacées par *chirurgie, archevesque;* et on finit par donner au groupe *ch* sa valeur phonétique habituelle, et la chuintante remplace la sifflante." (2)

"Comme nous venons de le voir (cf. note (1) à la page 14), l'influence exercée par la langue écrite correspond à un affaiblissement plus ou moins considérable de la tradition orale. Dans plusieurs cas, ce double phénomène se laisse observer très nettement et nous pouvons même en indiquer la cause avec précision.

Par exemple: beaucoup de Français s'obstinent maintenant — malgré les protestations des dictionnaires et des orthoépies — à prononcer le mot *gageure* comme il s'écrit, c'est à dire à le faire rimer avec *heure* et non avec *mesure.*

Pourquoi la prononciation traditionelle de ce mot s'est-elle affaiblie, laissant le champ libre à l'influence

(1) LUICK: Anglia-Beibl., tome XIV, p. 305 sq.; KRUISINGA: Litbl., tome 26, p. 102 sq.; W. HORN: Engl. Studien, tome 30, p. 122 sq.; idem: Archiv f. d. Stud. d. neueren Sprachen, tome 114, p. 431; idem: Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte, Straßburg, 1905, QF., p. 69 sq.

(2) KR. NYROP: *Grammaire historique de la langue française,* I[2], Copenhague, 1904, § 119.

orthographique? C'est que le mot *gageure* a cédé peu à peu la place au mot *pari*, concurrent plus heureux dans la lutte pour l'existence; *gageure* est en train de devenir rare et livresque. De même, si beaucoup de Français prononcent aujourd'hui le *g* de *legs*; c'est que ce mot est plutôt technique et qu'on lui préfère souvent les synonymes approximatifs comme *donation, fondation*, etc. La réaction de l'orthographe s'observera donc surtout dans les mots rares et vieillis, dans les noms propres, dans les termes savants, bref dans tous les cas, où le livre est un guide plus fréquent, que la conversation.

Souvent aussi ces prononciations trop complètes sont le résultat d'un pédantisme plus ou moins conscient; en faisant sonner le *p* des mots *sculpter, dompter, exemption* on prouve qu'on a fait des dictées à l'école et qu'on est au courant de certaines orthographes compliquées. Mais au lieu de railler ce pédantisme naïf, il est plus juste et plus philosophique d'y voir la tendance instinctive du peuple à chercher une harmonie entre la langue parlée et la langue écrite, tendance naturelle, logique et à laquelle il serait temps de donner quelque satisfaction en simplifiant l'orthographe." (1)

Quoiqu'il en soit, je n'hésiterai pas un seul instant naturellement à reconnaître que dans les périodes linguistiques plus anciennes où ceux qui se sont adonnées à l'étude des langues indo-européennes ont porté de préférence leurs investigations, la représentation orale et la représentation acoustique sont beaucoup plus importantes que n'importe quelle autre; tellement même que je m'en tiendrai presque exclusivement dans cet ouvrage à ces deux, vu l'insuffisance des matériaux pour les autres.

25. Pour cette raison cependant il nous faudra faire une analyse un peu plus détaillée de ces deux représentations. Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la représentation orale ou acoustique d'un mot, d'une consonne ou d'une voyelle, tout comme si ces représentations constituaient des atomes psychologiques qui

(1) Nyrop-Philipot: *Manuel phonétique du français parlé* [2], Copenhague, 1902, § 170 sq.

défiaient toute analyse ultérieure. Or rien n'est moins vrai. L'opération de la parole met en moyenne une petite centaine de muscles en mouvement (1). Chacun de ces muscles doit donc être mis ou maintenu au moins dans *une* position déterminée par les fibres nerveuses correspondantes, lors même que nous ne voulons bien prononcer qu'une seule voyelle ou consonne déterminée. Mais alors il faut que la représentation motrice ou orale embrasse, du moins implicitement, toutes ces représentations partielles, en d'autres termes, la représentation orale est une opération extrèmement compliquée.

Il n'en est pas autrement de la représentation acoustique. Ce n'est nullement le lieu ici de déterminer avec certitude par quelle partie d'organe et par quelle opération les diverses qualités de son se transmettent au cerveau; ce qui est certain c'est que, ici encore, la perception et par suite la représentation est une chose extrèmement complexe. Les complications de la représentation auditive sont par nature essentiellement différentes des complications de la représentation orale.

Cependant étant donnée notre faculté d'association, la chose ne pouvait en demeurer dans cet état. D'abord nous nous entendons parler nous-mêmes; puis il a été constaté que le fait d'entendre parler les autres exerce une influence décisive sur notre manière de parler à nous. Pour ces raisons il est clair que non seulement ce seront précisément les complications de mouvements articulatoires qui produisent sur l'oreille un bruit distinctement perceptible, qui reviendront le plus souvent; mais encore que la différence entre les différents sons parlés suivra précisément les lignes où par la nature de l'ouïe humaine se trouvent aussi les sphères de la perception la plus claire.

Maintenant que l'acoustique nous a appris que l'oreille humaine distingue en premier lieu et surtout les bruits des tons, et les différents timbres des sons les uns des autres, il est assez facile à comprendre que dans toutes les langues du monde il se manifeste d'abord une dif-

(1) Rousselot : *Principes de phonétique expérimentale,* tome I, Paris 1897, p. 233-304.

férence entre voyelles et consonnes et en second lieu une différence de timbre. Aussi ce sont là les éléments linguistiques qu'on regarde généralement comme les plus stables.

Paraissent plus tard comme des moyens phonétiques plus mobiles la quantité et la hauteur du ton et tout à fait en dernier lieu l'accent d'intensité. Tout cela en parfait accord avec l'organe de l'ouïe qui saisit aisément les nuances de quantité et de ton et ne distingue qu'avec une certaine difficulté les différents degrés d'intensité (1).

L'évolution du sentiment rhythmique aussi de l'enfant commence par la quantité pour n'aborder que plus tard la hauteur de ton et l'intensité (2).

Nous verrons dans notre dernier livre comment les trois dernières représentations forment avec les deux autres les cinq accents ou qualités de la voix, qui embrassent toutes les nuances que peut revêtir la voix humaine et dans le domaine desquels se meut toute l'évolution historique des sons.

CHAPITRE SECOND

Les représentations des choses.

26. Nos mots cependant ne sont pas des mots purs et simples; à nos images verbales correspondent les images des choses.

Dans le cas le plus simple des représentations intuitives des choses sont liées mécaniquement avec nos représentations verbales ou leurs complications.

Cela est aussitôt évident pour tout psychologue de profession. Je ne veux citer qu'un seul exemple intéressant de ma propre observation toute récente. Il n'y a pas longtemps on m'avait informé qu'un périodique, auquel je me suis abonné, changerait d'éditeur.

Or cette nuit je rêvais qu'on m'envoyait le premier numéro de ce nouvel éditeur. Il va sans dire que je

(1) Ebbinghaus: *Grundzüge der Psychologie,* I, Leipzig, 1902, p. 285, 287, 465; 2de édition : p. 302, 304, 488.

(2) C. R. Squire: *A Genetic Study of Rhythm,* AJPs., tome 12, 1902, p. 509 et 540.

regardais aussitôt le frontispice et là je lisais : Amsterdam, J. BLAUW (néerl. blauw signifie *bleu*). Sans tarder je feuillète le fascicule, mais voilà que je m'aperçois tout à coup que tout est imprimé *en bleu;* lettres, illustrations, traits verticaux entre les colonnes, tout était bleu. Je trouvais cela fort étrange surtout pour un périodique scientifique. Mais en m'éveillant je n'y trouvais plus rien d'étrange : Le nom de J. BLAUW avait suscité mécaniquement en moi la représentation intuitive.

Evidemment ces représentations intuitives peuvent être non exclusivement des images visuelles, mais aussi des représentations de sons, des sensations de toucher, de température, de mouvement, de goût et d'odorat. *Intuitif* ne veut dire ici, qu'une certaine vivacité de la représentation, qui fait que ce qu'on se représente intérieurement ressemble tant soit peu à une perception réelle.

Eh bien, chez un enfant les mots : *maman, tic-tac, grandir* font naître respectivement la vision intuitive de la mère, la perception nette du bruit sec et régulier de l'horloge et la sensation vive du mouvement des petits bras levés au dessus de la tête, des représentations mécaniquement associées à ces mots (1).

C'est pourquoi chaque mot objectif que comprend l'enfant suscite en lui *une seule* représentation *intuitive* (2).

Chaque mot objectif qu'il prononce est l'expression d'*une seule* représentation *intuitive* (3).

Bientôt, lorsque les organes de l'articulation et la

---

(1) E. F. W. MEUMANN : *Die Sprache des Kindes,* Zürich, 1903, p. 47, etc. Voir du reste toute la bibliographie sur la langue de l'enfant donnée à la fin du livre.

(2) Que chez l'enfant aussi certaines représentations *commencent* par être vagues et compliqués, nous ne le nions nullement. Mais il nous semble que H. SACHS et d'autres exagèrent dans le sens opposé, lorsque par réaction contre la méthode simpliste ils refusent de reconnaître tout caractère de simplicité à toutes les représentations enfantines.

(3) Il va de soi qu'ici l'intelligence ne tarde pas à jouer un rôle. Cependant pour ne pas nuire à la clarté nous négligeons encore ici ce facteur, pour autant qu'il est possible et ne nous occupons que des changements et des associations ayant rapport aux représentations sensitives elles-mêmes. Cette même remarque s'applique à tout ce qui suit. Le livre suivant traite de l'influence intellectuelle.

faculté de s'exprimer se développent, cette représentation associée à l'image verbale *ne reste plus seule* et dans bien des cas non plus *intuitive*.

Ces deux développements seront en premier lieu le sujet de ce chapitre.

Commençons par la deuxième comme étant la plus difficile.

Le développement des représentations intuitives jusqu'aux représentations moins intuitives (1).

27. Peu à peu le petit commence à comprendre outre quelques mots isolés, des mots-phrases et à employer lui-même de petites phrases; c. à d. à enchaîner ses images verbales et ses représentations intuitives de choses en deux séries parallèles, dont les membres sont liés les uns aux autres. Plus souvent ces séries reviennent, plus vite elles sont parcourues; plus l'enfant commence à parler, plus il devient économe de son énergie psychique. Le temps et l'énergie disponibles pour chaque membre diminue donc toujours. Cependant comme il faut toujours un certain minimum de temps et un minimum fixe d'énergie pour que nous ayons conscience d'une représentation (2) et qu'il faut que ces minima soient d'autant plus grands à mesure que la représentation est plus intuitive ou plus complète, ces membres ne peuvent plus à la longue être tous représentés complètement.

Peu à peu le nombre des représentations intuitives décroit (3) et chacun de nous peut facilement observer en soi-même jusqu'à quel point elles peuvent décroître.

---

(1) Ce n'est qu'après coup que j'ai connu: *L'image mentale, Évolution et dissolution* par le Dr. JEAN PHILIPPE, Paris, 1903, livre riche en expériences, mais pauvre en idées nouvelles.

(2) HERMANN EBBINGHAUS: *Grundzüge der Psychologie*, I, Leipzig, 1902, p. 680; 2de éd. p. 717; STEPHAN WITASEK: *Über willkürliche Vorstellungsverbindung*, ZPs., vol. 12, 1896, p. 185; ALFRED BINET: *L'étude expérimentale de l'intelligence*, Paris, 1903, p. 89 et 137.

(3) MEUMANN, op. cit., p. 60, etc.

Ouvrez un livre (1) que vous n'ayez jamais lu, qui ne soit pas une œuvre d'art et qui ne traite pas précisément de vos occupations ou de vos études quotidiennes — sans cela il y a des influences perturbatrices — et lisez une demi-page avec la même vitesse qu'à l'ordinaire et avec aucune autre intention que celle de comprendre ce qui y est dit.

Repassez alors les yeux fermés dans votre mémoire ce que vous aurez lu et voyez si des représentations intuitives ont surgi dans votre imagination. Peut-être quelques unes par-ci par-là.

Reprenez votre lecture et demandez vous à chaque nom d'une chose concrète si vous en avez une représentation intuitive, à chaque verbe concret si dans votre imagination vous avez vu, entendu ou senti l'action. — Quel sera le résultat?

Une majorité écrasante de mots qui signifient des choses concrètes et qui pourtant pendant la lecture se sont glissés devant votre esprit sans que vous en ayez eu l'intuition (2).

Pourtant vous avez tout compris. Et cela par des représentations *non*-intuitives.

Sans doute, reprend quelqu'un mais *par l'intelligence* ou si vous voulez *par une aperception.* — Fort bien, par l'intelligence; mais par l'intelligence seule? Je croyais que l'intelligence ou si vous voulez une aperception objective ne pouvait se passer d'une représentation et bien qu'il soit certain que dans quelques cas spéciaux (3) les images verbales peuvent y suppléer, on ne saurait trouver aucune raison, pour laquelle *ici* avec des objets concrets, les images verbales auraient pris la disposition de provoquer l'aperception des représentations de choses même après leur disparition. Vraiment le cas représenté ainsi me fait même l'effet d'une contradictio in terminis.

Les représentations de choses peuvent s'affaiblir, elles peuvent même, nous le verrons plus tard, devenir *tout*

(1) Comparez le résultat d'expériences pareilles dans BINET, op. cit., p. 96, etc.

(2) TH. A. MEYER: *Das Stilgesetz der Poesie,* Leipzig, 1901, p. 10, etc,

(3) Voir § 76 ci-après.

à fait inconscientes, mais elles *restent* le lien entre l'image verbale et l'aperception (1).

Il en est de même pour les vers médiocres. Lorsqu'un poétereau ou un poète-rhéteur me régale d'une description, je n'en vois absolument *rien* (2).

La même chose arrive dans la vie journalière. Si je prie le domestique de m'apporter mes bottes, parce que je veux sortir, je ne me représente pas plus intuitivement *son* action de les chercher que la *mienne* de sortir; pas même les bottes (3).

Et pourtant je sais très bien ce que je veux et ce que je dis, et pour cela il faut des représentations. Donc in casu des représentations *non*-intuitives.

28. Il en est de même de la plupart des choses concrètes et encore d'un plus grand nombre d'actions concrètes.

La raison de cette différence (4) est évidente, puis que je peux voir p. e. les bottes d'un seul coup d'œil et que je peux aussi me les représenter dans le temps minimum; mais que p. e. les actions de *chercher* et de *sortir* ne peuvent être vues ou reconnues que dans un laps de temps qui dure, et ne peuvent donc être représentées que dans un temps plus long que le minimum.

29. La représentation devient encore moins intuitive, lorsque moi-même je n'ai jamais vu la chose ou l'action concrète en question. Car alors je suis obligé de ramasser parmi les représentations sensitives existantes une nouvelle complexion (5) et pour cela faire il me faut encore *plus* de temps et *plus* de force psychique.

---

(1) Cf. A. Goldscheider : *Über zentrale Sprach-, Schreib- und Lesestörungen*, Berliner klinische Wochenschrift, 1892, p. 100, 2, et R. Gætschenberger : *Grundzüge einer Psychologie des Zeichens*, Regensburg, 1901, p. 102, etc.

(2) W. Kloos : *Veertien jaar literatuurgeschiedenis*, Amsterdam, 1896, passim. Cf. Th. A. Meyer, op. cit.

(3) Witasek : *Über willkürliche Vorstellungsverbindung*, l. l., p. 185.

(4) Binet, op. cit., p. 90.

(5) Alexis Meinong : *Hume-Studien*, II, Wiener Sitzungsberichte, philos.-hist. Klasse, vol. 101, 1882, p. 657, etc.; idem : *Phantasie-Vorstellung und Phantasie*, Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik, vol. 95, 1889, p. 200-218.

30. De cette manière l'intuition peut même se rapprocher de zéro, comme limite. Ce cas se présentera lorsque la représentation intuitive d'un objet que je n'ai jamais vu demande la division d'une représentation sensitive, qui du moins chez moi est indivisible. Lorsque p. e. un étudiant me raconte qu'il a vu dans un café-concert un artiste jouer d'un violon bleu-clair, il m'est tout de même impossible, à moi qui voyais toujours des violons jaunes, rouges ou bruns et qui les voyais souvent, parce que je joue moi-même du violon, quelque bonne volonté que j'y mette, de me représenter aussitôt et vivement une telle chose (1). Mais je le comprends parfaitement, il s'agit donc ici d'une représentation à peu près absolument non-intuitive.

C'est à ce degré le plus inférieur que se trouvent aussi les mots qui traduisent e. a. une représentation sensitive tout intérieure, p. e. douleur, gaieté, fatigue, aversion, colère etc. et aussi les verbes de la même espèce. Nous n'avons qu'à les regarder pour comprendre que ce n'est que fort rarement qu'en les entendant ou en les lisant (2) nous nous représentons intuitivement et vivement leur signification. Cela arrive presque exclusivement dans ce que les Allemands appellent *ästhetische Einfühlung*. Dans tous les autres cas la représentation qu'éveille un mot de cette nature reste à peu près non-intuitive (3).

31. Binet réussit à faire exprimer par ses deux filles ces différents degrés en chiffres. Chaque représentation reçut selon le degré d'intuition une note de 0 à 20.

Zéro signifiait une représentation à peu près *non*-intuitive.

Vingt désignait une représentation intuitive, c. à d. une représentation aussi vive que la perception.

On peut le consulter (4) pour voir combien les individus diffèrent encore sous ce rapport. Je ne fais qu'observer, du reste tout à fait d'accord avec Binet lui-

(1) Voir d'autres exemples dans Meinong, op. cit.

(2) Voir §§ 46, 47 ci-après.

(3) Witasek : *Zur psychologischen Analyse der ästhetischen Einfühlung*, ZPs., vol. 25, 1901, p. 5, etc.

(4) Binet, op. cit., p. 109, etc.

même, que la plupart des hommes civilisés se trouvent à ce sujet au côté d'ARMANDE, c. à d. qu'elles resteront le plus souvent au dessous de *cinq* (1).

L'enquête bien connue de GALTON peut servir d'illustration : Je trouvai non sans étonnement, dit M. GALTON, que la grande majorité des hommes de science, auxquels je m'adressai prétendèrent que „l'imagerie mentale" leur était inconnue. "C'est seulement", disait l'un d'eux, "par une figure de langage que je compare mon souvenir d'un fait à une scène, à une image mentale, visible pour l'œil de mon esprit, etc. En réalité, je ne vois rien". Les membres de l'Institut de France montrèrent, en général, la même absence de représentations imagées dans leur pensée.

Les représentations absolument non-intuitives.

32. Mais arrivés à la limite zéro, nous touchons à la dernière extrémité. Car lorsque l'intuition disparaît tout à fait, *il n'y a* plus de représentation, et il ne nous reste que l'*analogon de la représentation dans l'inconscient* (2), c. à d. une "central erregte Empfindung" qui n'a pas assez de temps ni de force pour se faire sentir à la conscience. Ce sont là encore des forces non-négligeables dans le système psychologique du mécanisme de la langue. C'est pourquoi il leur faut donc un nom, eh bien donnons leur sur l'exemple de HUME, qui les a relevées le premier, comme surnom l'ancienne addition péripathétique d'*in potentia* (3) et parlons donc de représentations *in potentia* ou *potentielles*.

---

(1) Les expériences de CORDES dont nous avons à parler plus loin (Philos. Studien, XVII) ne sont pas normales sur ce point, comme il le reconnaît lui-même, p. 45.

(2) Qu'on ne se fâche pas, si à cause de la concision j'emploie quelquefois pour cette idée le nom de *représentation inconsciente*. Ce nom ne *prétend* rien, mais ne fait que *dénommer*. Il ne prétend pas qu'il y ait en effet des représentations sans conscience, il ne fait que dénommer les analoga des représentations dans l'inconscient, dont l'existence est la conclusion logique des faits conscients, comme nous le verrons tout à l'heure.

(3) DAVID HUME : *Treatise of human nature,* I, 1, sect. 7, éd. Green and Grose, London, 1874, vol. I, p. 328, "in power"; GOTTFRIED LEIBNIZ : *Meditationes de cognitione, veritate et ideis,* ed. Gerhardt,

Celles-là nous les rencontrons toujours dans les noms de choses très complexes, qui tombent sous la perception des sens. Prenons p. e. la *Sonate pathétique* de BEETHOVEN, lorsque nous nous servons de ce terme dans une conversation sur la musique. Le temps manque absolument pour qu'aucune mélodie se reproduise si vaguement que ce soit dans notre esprit. Mais nous comprenons fort bien ce dont il s'agit, et nous nous sentons capables de suivre et d'indiquer aussitôt le développement du motif principal dans toutes ses phases. De même p. e. pour *la guerre de cent ans, les vacances de cet été, l'an '48,* le nom de notre résidence, etc., etc. En employant ou en entendant employer ces mots-là nous nous sentons tout à fait disposés à voir passer dans notre esprit toute une série de représentations correspondantes, ce qui ne manque pas d'arriver dès-que notre attention n'est plus fixée par quelque chose de plus important. La série des dispositions correspondant à ces mots-là jouissent donc d'une sorte de préférence

---

Bd. IV, p. 423; GEORGE BERKELEY: *Philosophical Works,* ed. Campbell Fraser, Oxford, 1871, vol. I, p. 150, 426, et vol. II, p. 301; HEYMANN STEINTHAL: *Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft* [2], Berlin, 1881, p. 233, etc., "Bereitschaft einer Gruppe zur Apperception"; G. F. STOUT: *Analytic Psychology,* London, 1902, I [2], p. 78 et passim "implicit apprehension"; BENNO ERDMANN: *Sprechen und Denken,* Archiv f. syst. Philos., II, 1896, p. 394, "unbewußte Erregung von Bedeutungsdispositionen"; L. DUGAS: *Le psittacisme et la pensée symbolique,* Paris, 1896, p. 123-160, et les citations de TAINE, CLAY, NOËL, LALANDE et RIBOT à cet endroit, "la pensée potentielle", "un schème opératoire", "un savoir potentiel"; HERMANN EBBINGHAUS, op. cit., p. 55 et 56, 2de éd. p. 62, "Vorstellungen in Bereitschaft"; RICHARD GÆTSCHENBERGER, op. cit., p. 5 et 6, p. 102-105, "Bereitstellung einer Vorstellung".

Celui qui cherche du moins quelques-uns de ces passages s'apercevra que de beaucoup la plupart des auteurs cités identifient la *représentation in potentia,* donc quelque chose d'inconscient, avec l'acte intellectuel, qui, comme nous le verrons plus tard, l'accompagne souvent, mais qui évidemment est sans aucun doute conscient. HUME, BERKELEY, EBBINGHAUS (?) et les Français cités, à l'exception de TAINE, font encore pis en prétendant que la représentation in potentia serait une idée universelle (idea universalis). La raison pour laquelle elle ne l'*est* pas et qu'elle ne *peut* l'être, on peut la chercher, si l'on veut dans WILLIAM JAMES: *The Principles of Psychology,* New York, 1890, vol. II, p. 48-49, et surtout dans ALFRED BINET, op. cit., p. 135-154.

aux autres. Eh bien, des dispositions se trouvant dans cet état de préférence, nous les appelons : des *représentations potentielles*. Voici deux beaux exemples dans CORDES (Philos. Studien, 17, p. 51) : "Donchéry" — Ich associierte den ganzen Komplex von ZOLAS *Débâcle*. "Medici" — Ich dachte an die ganze kunsthistorische Epoche, die durch den Namen repräsentiert ist.

33. Tout le monde conçoit facilement combien cette abréviation de travail profite à l'économie de notre cerveau. Au lieu de 3789.57353 nous mettons *a*, tout comme dans l'algèbre, et nous travaillons avec notre *a* comme si tous ces chiffres nous étaient continuellement présents à l'esprit. Je trouverai probablement plus tard l'occasion d'expliquer comment la langue surtout rend sous ce rapport des services importants au développement de notre intelligence.

Cependant il ne sera peut-être pas inutile de démontrer par un cas médical, quelle serait notre misère, si nous n'avions que des *représentations potentielles*, et qu'il nous fût impossible de les convertir par un travail intérieur en des représentations actuelles. Alors nous aurons en effet prouvé une fois de plus par la pathologie la réalité de nos représentations potentielles, qui plus tard nous serviront de point de départ à bien des développements ultérieurs.

34. VOIT le garçon-brasseur de Würzburg (1) comprend apparemment tout ce qu'on lui dit, aussi bien que toute autre personne. Quand on parle de feuilles d'arbre, il sait très bien ce dont il s'agit, tout comme nous, quand nous parlons de la guerre de cent ans. Il peut les indiquer, les choisir parmi plusieurs autres choses, etc. Mais ce qui pourrait arriver à bien des gens qui aiment à dire leur mot sur la guerre de cent ans, si l'on se prenait à les interroger d'un ton d'examinateur sur ce sujet, arrive à VOIT pour tous les mots lorsqu'on le soumet à un examen systématique.

"Les feuilles d'arbre, quelle couleur ont-elles?" VOIT ne le sait pas. Et de même pour toute autre chose. Il

(1) Voir la bibliographie dans G. WOLFF : *Über krankhafte Dissoziation der Vorstellungen*, ZPs., vol. 15, 1897, p. 1, etc..

sait ce dont vous parlez, il comprend ce que vous demandez, mais il ne connaît aucune qualité concrète de l'objet en question s'il ne la remarque pas au moment même (mais si un arbre est visible, il regarde aussitôt et répond juste). WOLFF cite une foule d'exemples et des particularités vérificatrices de toute sorte. Nous sommes donc forcés de conclure que VOIT a bien associé des représentations à ses images verbales, mais ce sont des représentations absolument non-intuitives, potentielles par conséquent, que lui cependant ne peut pas, comme nous, convertir en des représentations conscientes. Cette explication est d'autant plus sûre que WOLFF en résumant tous les autres phénomènes ne peut s'arrêter à aucune autre conclusion que celle-ci: les défauts particuliers de VOIT sont causés par une défectuosité de son attention (il emploie ici le mot *aperception;* nous y reviendrons), qui évidemment chez nous ne laisse pas de faire paraître aussitôt toutes les particularités intuitives.

35. Mais le phénomène que nous rencontrons ici chez VOIT et que nous appelons à bon droit pathologique, est-il en effet si extraordinaire? Si nous voulons y regarder, le même fait s'offre de tous côtés à notre observation dans la vie de tous les jours. C'est du *Psittacisme* (1) que nous voulons parler. En effet on ne saurait réfuter les Nominalistes, ceux du moyen-âge et les modernes (2), d'une manière plus honorable et en même temps plus écrasante qu'en leur donnant raison. Du moins, tant qu'ils emploient la première personne et qu'ils parlent d'eux-mêmes. Vraiment il n'est pas si rare de rencontrer des gens dont les paroles sont le plus souvent "meri flatus vocis", qui ne se fondent sur aucune représentation consciente.

Qu'on lise l'article fort intéressant du Prof. J. SI-

(1) L. DUGAS: *Le Psittacisme et la pensée symbolique,* Psychologie au Nominalisme, Paris, 1896.

(2) C'est une pierre dans le jardin de M. FRITZ MAUTHNER, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache,* 3 vol., Stuttgart und Berlin, 1901, 1902. Voir e. a. vol. III, p. 621, etc., et vol. I, p. 2 et 3.

KORSKI (1) pour voir comment se rangent ici d'une part les auteurs psychopathiques et d'autre part favorablement les décadents-rhéteurs et les symbolistes.

C'est l'exagération du principe de l'économie que nous avons exposée dans toutes ses phases différentes. Les représentations intuitives, ou mieux : ce qui naturellement était chez l'enfant une représentation intuitive, restait mécaniquement associé à l'image verbale. Le manque seul de temps et d'énergie psychique empêchait la reproduction complète et ainsi il s'en produisait une qui était moins intuitive. Mais si par accident ou volontairement elle attirait l'attention, c. à d. si l'on y donnait de l'énergie psychique ou un temps suffisant, alors — et cela va sans dire — elle se mettait à rayonner dans toute sa netteté intuitive.

"Je l'ai vu à force d'y penser", disait MARGUERITE BINET (2).

Cela n'empêche pas qu'il arrive quelquefois à chacun de nous, que nous ne pouvons pas nous représenter vivement ce que nous connaissons fort bien, et même que nous n'y parvenons presque pas.

"J'ai fait un effort, mais je n'ai pas pu", disait ARMANDE (3).

Voilà ce que c'est que de nous contenter toujours d'une indication et de ne regarder jamais la chose elle-même, non plus dans notre imagination; à la fin même nous ne comprenons plus notre propre indication. Cela se présente naturellement pour des choses que nous n'avons jamais vues de nos propres yeux, mais dont nous avons souvent entendu dire le nom (4). Tout le monde en trouvera facilement des exemples dans son entourage à lui; celui qui en désire davantage, n'a qu'à lire le livre de DUGAS.

---

(1) *Die russische psychopathische Literatur als Material zur Aufstellung einer neuen klinischen Form der Idiophrenia paranoides*, Archiv für Psychiatrie, vol. 38, 1904, p. 259, etc.

(2) ALFRED BINET, op. cit., p. 85.

(3) ALFRED BINET, op. cit., p. 84.

(4) JOHN LOCKE : *An essay concerning human understanding*, Book III, Chap. II, No 7, 40th ed., London, 1877, p. 325 et passim. tout le 3e livre; GOTTFRIED W. LEIBNIZ : *Nouveaux essais*, III, II, § 2-6, dans l'édition de GERHARDT, vol. V, p. 265, etc. Cf. le § 29, etc.

C'est donc ainsi que de nos jours nous trouvons en nous et autour de nous l'image verbale associée très nettement à une représentation inconsciente, qui même par une attention soutenue ne saurait plus rappeler dans notre esprit aucune qualité, aucune particularité. Mais alors nous comprenons aussi comment et pourquoi les noms de choses étrangères, de maladies, de plantes, d'animaux, de villes, de rivières et de montagnes sont si souvent confondus. J'en trouve un exemple typique dans le mot gotique pour chameau : *ulbandus,* littéralement : *éléphant.*

36. Nous pouvons encore remarquer une application générale de cette série de phénomènes dans notre langue de tous les jours. Et cette application vaut bien la peine d'être mentionnée ici, parce que nous devons nous en servir, lorsque nous allons installer toutes ces petites roues psychologiques derrière le cadran de la langue : je parle de la composition.

Or une des deux parties du mot composé attire presque toujours particulièrement l'attention, tandis que l'autre s'efface avec la même constance (1).

Ainsi dans angl. charcoal, plum-pudding, wheelbarrow etc. la première partie reste décidément inconsciente chez tout le monde. Qu'on me comprenne bien : je dis en les employant dans la conversation ordinaire ou en les rencontrant dans la lecture ; car lorsque, après tout ce qui précède, on lit ces mots détachés l'un après l'autre, il est clair que l'attention est éveillée.

Ne dites pas que la deuxième partie comme étant la principale gardera toujours le plus longtemps sa valeur significative. Car p. e. dans angl. waterproof, gentleman, sun-shade etc. la deuxième partie est certainement pour la majorité fort peu intuitive pour n'en pas dire davantage. Pour les verbes formés par composition ce cas se présente souvent, p. e. angl. blindfold, white-wash etc. (2).

---

(1) O. Ganzmann : *Über Sprach- und Sachvorstellungen,* Berlin, 1902, p. 26, etc.

(2) Pour des raisons différentes tout cela n'est pas si évident en français que dans les langues germaniques. On peut néanmoins citer

Nous nous écarterions pour le moment trop de notre chemin, si nous allions ici étudier les causes de ce phénomène; nous ne constatons que les faits. Mais on prévoit déjà que nous avons ouvert ici la voie à une foule de conclusions et d'applications.

Ainsi nous avons donc étudié brièvement toutes les phases de l'existence des représentations associées à l'image verbale, prouvé suffisamment, je l'espère, la réalité de leur jeunesse, de leur âge mûr et de leur vieillesse et sans doute indiqué assez clairement l'importance de cette biographie pour l'explication des phénomènes linguistiques (1).

Développement de plusieurs représentations de choses associées à une seule image verbale.

37. Pour le moment nous ne nous occuperons plus de tous ces détails afin d'obtenir ainsi un coup d'œil sur l'ensemble et pour faire une sorte de dénombrement. Car c'était là le second point que nous avons promis de regarder de plus près dans ce chapitre.

Le procès du développement, qui tout à l'heure demandait avant tout notre attention, se comprend ici aussitôt lorsque nous connaissons le commencement et la fin. Au § 26 nous avons vu le commencement : chez l'enfant chaque mot correspond à une seule représentation sensitive; considérons maintenant la fin.

Il arrive qu'à une seule image verbale s'associent plusieurs représentations fort distinctes. Cela se voit aussitôt dans les mots à double signification (homonymes), comme p. e. poêle, vase, mousse, faux, etc. C'est aussi le cas pour bien des noms propres. Il y a dans une seule famille souvent plusieurs cousins ou cousines qui ont le même prénom. Mais enfin le même

---

quelques exemples. Ainsi la première partie est fort peu intuitive dans : *maint*enir, *sage*-femme, *basse*-cour, *vin*aigre, *cerf*-volant ; de même la deuxième partie dans pain-*d'épice*, char-*à-bancs*, chou-*fleur*, montagne-*russe* et les formes verbales dans : *porte*-cigare, *porte*-lettres, *porte*-feuille, etc.

(1) Voir encore : H. M. Stanley : *Language and Image*. Psychological Review, vol. 4, 1897, p. 71 sq. : E. W. Scripture : *The elements of experimental Phonetics*, New York, 1904, p. 135-162.

cas se présente pour tous les noms d'objets et tous les verbes. Un *chapeau* peut être de soie, ou chapeau melon ou chapeau mou ou chapeau de paille. Je passe sous silence les chapeaux de dames. On peut *frapper* de la main avec un marteau, avec une canne, avec un "bat", avec tout ce que l'on veut, sur et contre toutes les choses possibles.

Il y a donc beaucoup de mots auxquels sont attachées plusieurs représentations sensitives qui ont souvent fort peu de rapports entre-elles.

38. Mais ces représentations distinctes peuvent être composées à leur tour d'un nombre plus ou moins grand d'éléments.

Ainsi il est évident qu'il y a des mots qui ne correspondent qu'à la représentation simple d'un seul sens, comme p. e. *rouge.*

D'autre part nous ne pouvons p. e. *voir* du *velours,* que nous n'ayons en même temps une représentation du *toucher* doux et caressant que produit l'étoffe, et contrairement (1): Aussi le mot velours n'est-il pas associé à une seule ou à chacune des deux représentations mais à la complication de toutes les deux.

39. D'ailleurs toutes les représentations plastiques d'objets tangibles sont chez tous ceux qui ne sont pas aveugles-nés en même temps des représentations du toucher et de la vue; elles forment une complication dans laquelle celle de la vue prédomine, (ce qui est e. a. démontré par le fait que, lorsque dans l'obscurité nous tâtons devant nous avec un bâton, nous ne projetons pas notre représentation dans la main, siège du toucher, mais au bout du bâton) (2).

Rien n'empêche donc de supposer que les images verbales de tous les objets pareils sont associées à la complication des représentations des deux sens.

40. Cette conclusion cependant n'est pleinement conformée que par la pathologie.

Au toucher Voit (3) sait aussitôt dire si l'objet est

(1) Wilhelm Wundt: *Grundzüge der psychologischen Psychologie* [5], vol. III, Leipzig, 1903, p. 541, etc.

(2) Wilhelm Wundt, op. cit., vol. II, p. 461, etc.

(3) G. Wolff, loc. cit.

chaud, froid ou *brûlant*. Le *tonnerre,* lès *coups de cloche,* la *sonnerie du réveille-matin* il sait les nommer tous, s'il les entend.

Ce sont toutes des qualités, des perceptions qui tombent sous un seul sens et des mots qui y correspondent.

Les mots : *lisse, rude, pointu, tranchant, émoussé* au contraire Voit ne sait pas les trouver, à moins qu'il ne subisse les deux perceptions disparates de la vue et du toucher à la fois.

Chacune des deux représentations éveille l'autre aussitôt dans un cerveau normalement attentif, et ainsi nous autres, nous ne pouvons pas distinguer si c'est une seule, ou chacune ou la complication des deux représentations qui est associée à l'image verbale.

Par Voit cependant, chez qui aucune des deux représentations ne peut éveiller l'autre, nous voyons le plus clairement possible que ce n'est pas une seule représentation, ni toutes les deux qui sont associées à l'image verbale, mais plutôt la complication des deux (1).

41. La prédominance des représentations visuelles aussi est évidente chez Voit (2).

Quand on lui fait tâter, les yeux bandés, une clef, il n'en peut pas trouver le nom, mais quand on la lui met dans la poche et qu'on la lui fait tâter pendant qu'il peut voir partout dans la chambre, alors tel objet qui ressemble tant soit peu à une clef ou à l'anneau d'une clef suffit pour lui suggérer aussitôt le mot. Quand on lui montre la clef sans qu'il la touche, il peut aussi la nommer à l'instant.

Il en est de même pour son *anneau de mariage,* son *doigt,* ses *dents.*

Le mot peut donc être provoqué par la complication des deux, et par la représentation visuelle seule, mais non par la simple représentation tactile.

(1) L'explication que Störring propose pour les cas pareils (op. cit. p. 156) est une hypothese faite pour le besoin de la cause, sans aucun fondement. Des deux voies d'une valence plus faible les faits ne nous disent *rien.*

(2) Pour la prédominance des autres représentations sensitives voir : A. Adler : *Beiträge zur Kasuistik und Theorie der Aphasie,* Breslau, 1889, p. 47. Moely : Berliner klinische Wochenschrift, 1890, p. 377, etc. Bonhoeffer : Archiv für Psychiatrie, vol. 37, 1903, p. 590, etc. Sachs, op. cit., p. 110-111.

Le même fait se présente dans la complication des représentations visuelles et auditives dans laquelle celle-là prédomine. C'est le cas p. e. pour les mots: *violon, trompette, cloche* et *tambour.*

42. Enfin il y a aussi un petit nombre de mots qui ont deux associations avec des représentations particulières; ainsi chez VOIT le mot *vent* seul est associé au sentiment des bouffées d'air qui lui arrivent, et aussi à la vue des feuilles d'arbre en mouvement, sans que ces deux représentations puissent avoir aucune influence l'une sur l'autre.

En voilà assez sur le cas de VOIT.

43. Or avec ces données pour base, nous pouvons poser les premiers termes d'une progression auxquels tous les autres cas possibles se joignent comme termes suivants.

Le *signe* + signifie *associé avec* ....

Des *crochets* [] renferment une complication.

Nous avons placé *entre parenthèses* () ce qui peut faire défaut, c. à d. le membre le plus faible d'une complication.

(1) [Image verbale] + Représentation visuelle;

ou celle d'un autre sens, p. e. *foudre* pour la vue, *tonnerre* pour l'ouïe, *chaleur* pour le toucher, *aigre* pour le goût, *moisi* pour l'odorat, etc.

(2) [Image verbale] + [Représ. visuelle + Représ. tactile],

p. e. *lisse, dur, rude, tranchant, émoussé, velours,* etc.

(3) [Image verbale] + [Représ. visuelle (+ Représ. tactile]),

p. e. *clef, doigt, dent,* etc.

(4) [Image verbale] + [Représ. visuelle (+ Représ. auditive]),

p. e. *violon, tambour, trompette, cloche,* etc. (pour ceux qui jouent de ces instruments évidemment encore (+ une représentation motrice).

(5) Représentation tactile + [Image verbale] + Représentation visuelle, + Représentation auditive,

p. e. *vent.*

(6) Représentation tactile + [Image verbale] + [Représ. visuelle + Représ. auditive],

p. e. chez moi-même (1) : *pluie, grêle,* etc.

(7) Représentation auditive + [Image verbale] + [Représ. visuelle (+ Représ. tactile]),

p. e. chez WOLFF (2) et les personnes sur lesquelles il a fait ses expériences : *montre,* etc.

(8) Représentation visuelle *a* + / Représentation olfactive + [Image verbale] + [Représ. visuelle *b* + Représ. auditive],

p. e. chez moi-même : *gaz.* La représentation visuelle *a* est celle de la flamme jaune, *b* celle de la flamme bleue, associée au bruissement.

(9)
(Chapeau de soie) Représ. visuelle *a* +
(„ mou) „ „ *b* +
(„ melon) „ „ *c* +
(„ de paille) „ „ *d* +
(„ de dames) „ „ *e* +
[Image verbale (chapeau)] + [Représ. tactile *a* + Représ. motrice] de la main en saluant, + Représ. tactile *b* (autour de la tête).

Un composé n'étant plus senti comme tel, p. e. *court-pendu* (3) pour un marchand de pommes :

(10)
Représ. visuelle de la pomme +
Représ. gustative / Représ. olfactive } compliquées +
[Image verbale (court-pendu)] + Représ. tactile de son poids. / + Représ. motrice des doigts courbés.

Enfin un composé assez récent :

(11) Représentation visuelle + [Image(s) verbale(s) (arc-en-ciel)] + Représentation visuelle.

---

(1) Il va sans dire que sous ce rapport chaque individu peut différer. WOLFF cite à ce sujet un exemple significatif. Chez un petit villageois la représentation de la cloche consiste exclusivement dans le son, chez le sacristain e. a. aussi dans la représentation motrice de tirer la corde, chez l'enfant d'un fondeur de cloches surtout dans la représentation visuelle. loc. cit., p. 33.

(2) loc. cit., p. 33. (3) EBBINGHAUS, op. cit., p. 529. 2de éd. p. 553.

De cette manière la direction du développement ultérieur est suffisamment indiquée. Il est clair qu'il faudrait poursuivre cette liste beaucoup plus loin, pour qu'elle comprît tous les cas possibles. Ce sont surtout les noms de personnes et de choses de la vie de tous les jours qui sont accompagnés d'une longue suite d'associations et de complications conformes et disparates. Tout le monde comprend facilement, comment ces deux développements peuvent donner lieu à un grand nombre de catégories psychologiques de mots.

44. Nous voici donc au bout de notre étude de ces deux développements.

Nous avons vu comment une représentation d'intuitive qu'elle était devenait une représentation potentielle (in potentia).

Nous avons vu aussi comment plusieurs représentations s'associaient peu à peu à une seule image verbale.

Cependant il y a entre ces deux développements un rapport qu'il s'agit de relever.

En effet la représentation potentielle (in potentia) permet qu'un seul mot puisse signifier des choses différentes et pourtant dans chaque cas particulier (pourvu qu'on parle un langage intelligible) ne désigner qu'une seule chose, parce qu'il n'y a qu'une seule des représentations qui devienne consciente.

D'autre part l'accroissement des représentations de choses qui s'associent à une seule image verbale est justement un élément puissant pour dépouiller les représentations intuitives de leur vivacité embarrassante (1). De cette manière elles se favorisent réciproquement.

Il s'agit maintenant de regarder de plus près cette coopération pratique des deux phénomènes, qui tout d'abord semblent avoir si peu d'affinité.

Le chemin de l'image verbale aux représentations des choses.

45. Autrefois on regardait le plus souvent la langue exclusivement par rapport à celui qui parle. Celui qui

(1) Sachs, op. cit., p. 85.

écoutait la comprenait, il est vrai, mais ce n'était pas toujours lui qui parlait.

Cependant depuis que nous avons voulu expliquer psychologiquement les phénomènes linguistiques, il se trouva bien vite que c'était justement dans celui qui écoutait ou plutôt dans celui qui comprenait, qu'on rencontrait les plus grandes difficultés et que là justement il y avait beaucoup à profiter pour la conception scientifique de la langue.

Philipp Wegener (1) a bien mérité de la science en insistant le premier sur ce point et en ouvrant énergiquement une nouvelle voie dans cette direction. Ottmar Dittrich (2) allait plus loin encore en indiquant à plusieurs reprises comme le désidératum de la philologie psychologique : *une syntaxe psychologique de celui qui parle et une autre pareille de celui qui écoute, élaborées strictement séparées jusque dans les derniers détails.* Bien qu'il me semble que cet auteur ait un peu exagéré — car, puisque continuellement chaque interlocuteur parle et écoute à la fois, ces deux syntaxes ne manqueront pas d'être parallèles — dans le traitement séparé des fonctions fondamentales de celui qui parle et de celui qui écoute, je suis la même route que lui. On s'en est déjà aperçu et on s'en apercevra encore souvent dans la suite.

46. Nous commençons donc ici par *l'entente du mot* chez celui qui écoute. A cet effet Alfred Binet a décrit des expériences excellentes dans son chapitre : Du mot à l'idée (3), où je renvoie ici une fois pour toutes. On peut se renseigner là sur le procédé qu'il a suivi dans ses expériences et sur leur différence avec les listes d'associations de mots (4) publiées si souvent. Les expériences de Cordes (5), que nous consulterons

(1) Ph. Wegener : *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens,* Halle, 1885, p. 63, etc.

(2) Voir e. a. Philosophische Studien, tome XIX, 1902, p. 93, etc.

(3) *L'étude expérimentale de l'Intelligence,* p. 70, etc.

(4) On trouve une Bibliographie chez W. Wundt : *Grundzüge der physiologischen Psychologie* [5], III, Leipzig, 1903, p. 546-48.

(5) G. Cordes : *Experimentelle Untersuchungen über Associationen,* Philosophische Studien, tome 17, 1901, p. 30-78.

aussi se rapprochent beaucoup plus de la méthode de BINET.

Sur le chemin du mot à la représentation des choses il faut distinguer quatre phases intermédiaires :

1° D'abord on entend le son, sans qu'on ait conscience de rien de plus. "D'abord, le mot ne me dit rien par lui-même. Je n'entends que le son, comme si c'était n'importe quoi — j'entends le mot, sans que je le comprenne, pour ainsi dire" (1). C'est la *perception brute* de M. LEROY (2).

2° On comprend le mot. (Une adhésion indicative de l'image verbale, comme on comprendra facilement après la lecture du chapitre suivant) (3). "On comprend le mot, cela signifie que le mot paraît familier, on s'y habitue : on se le répète sans penser à rien de particulier". C'est la *perception différenciée* de M. LEROY (4). C'est l'*"identification primaire"* de WERNICKE (5). Aussi M. HUEY l'a très bien décrit pour la lecture comme "an indefinable recognition of the visual form of the word as familiar, and accompanying the word is usually mentally pronounced" (6).

3° Puis on remarque une lutte entre les différentes représentations (c'est alors l'adhésion indicative des représentations des choses in potentia, *chacune separément).* "Je me demande à quoi il faut que je pense. Exemple : pour voiture; faut-il penser à l'omnibus qui passe ici, ou bien à la voiture de la mère R....?" — "Il n'y a

(1) Cf. CORDES, op. cit., p. 34 et 36-37, β, γ.

(2) E.-B. LEROY : *Le langage.* Essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction, Paris, 1905, p. 54 sq.

(3) Dans une première lecture on peut sauter tout ce que j'ai mis entre parenthèses, sans que cela nuise en aucune manière à la marche du raisonnement, cependant je ne pouvais manquer de relever ici quelques faits qui confirment assez bien les thèses de notre livre suivant. Et dans une deuxième lecture tout le développement en sera d'autant mieux compris.

(4) E.-B. LEROY : *Le langage,* p. 63.

(5) *"Der zwischen Hören und Verstehen eingeschobene geistige Vorgang der in dem Erkennen des Gehörten ohne gleichzeitiges Verstehen besteht."*

(6) EDM. HUEY : *Psychology and Physiology of reading,* AJPs., XII, p. 303.

pas encore d'images et je sais pourquoi il n'y en a pas: quand il y a plusieurs choses à chercher, par exemple *maison*, il y a plusieurs maisons, il faut choisir; alors. j'y pense sans rien me représenter comme image."

Les expériences de CORDES (p. 50-52) ne sont pas moins concluantes: "Allgemeine Erregung, es schien allerlei kommen zu wollen, es trat aber nichts erkennbar hervor". — "Erde" — Mutter Erde, dabei aber ein ganzer Hexensabbat von Vorstellungen moderner Dichtungen. — "Stahl" — "Eine Menge von Reproduktionen, usw."

HUEY rapporte: The word was rather apt to suggest some line of poetry which would often be but dimly suggested, leaving the subject with a vague and tantalizing feeling of something which he could not get (1).

4° Une seule représentation intuitive se dégage.

"Pour chapeau je me suis dit: Voyons chapeau, qu'est-ce que je vais penser? Je vais penser à notre chapeau. Mais je ne me le représentais pas d'abord. (Enfin) j'ai pensé à notre chapeau *bleu*."

47. Ce sont là des expériences artificielles et dans la réalité des cas pareils ne se présentent que lorsque nous lisons des titres ou des inscriptions. Cependant cela n'empêche pas qu'étant plus simples et pourtant aussi naturelles, elles nous fournissent une excellente méthode pour analyser plus exactement *les rapports intimes de la compréhension du mot.*

Dans l'usage journalier le cas 1° est supprimé apparemment; au fond (cf. CORDES, p. 35) cependant les cas 1° et 2° coincident ou peu s'en faut.

Souvent le cas 4° est supprimé de même, (non que l'adhésion ne s'adressât pas à une seule représentation, mais) de façon que l'intuition de cette seule représentation reste tout près de zéro.

48. Mais ce qui peut-être a le plus intrigué le lecteur — du moins c'est pourquoi j'ai rapporté des citations plus détaillées — c'est le cas 3°. Celui-ci ne se présente presque jamais dans la vie pratique. Et on aurait même peine à croire la véracité de ces expériences, si elles ne nous étaient pas rapportées par trois

(1) EDM. HUEY: ibidem, p. 304.

savants conscientieux, dont chacun d'ailleurs *ignorait tout à fait* les résultats obtenus par les autres.

D'où vient qu'*ici* tant de représentations in potentia se pressent sur le seuil de la conscience et qu'en lisant ou en écoutant la seule représentation voulue se présente à notre esprit?

Je ne sais pas de meilleure introduction à ma réponse qu'une anecdote fort instructive des "Fliegende Blätter" (Bd. 49, N° 1220):

In einem Coupé eines Eisenbahnwagens sitzen sechs Personen, einander völlig unbekannt, in lebhafter Unterhaltung. Es wird bedauert, daß einer von der Gesellschaft an der nächsten Haltestelle aussteigen muß. Ein Andrer äußert, ihm sei ein solches Zusammensein mit gänzlich Unbekannten am liebsten, und weder frage er jemals, wer oder was seine Reisegefährten seien, noch auch sage er bei solcher Gelegenheit, wer oder was er sei. Da meint einer, wenn ihm auch die Anderen nicht sagen wollten, was sie seien, so mache er sich doch anheischig, dies herauszubringen, wenn ihm nur jeder eine ganz fern liegende Frage beantworten wolle. Hierauf ging man ein. Er nahm aus seinem Notizbuche fünf Blätter, schrieb auf jedes eine Frage, und übergab jedem Gefährten eins mit der Bitte, seine Antwort darauf zu schreiben. Nachdem man ihm die Blätter zurückgegeben hatte, sagte er, sowie er eine Antwort gelesen hatte, ohne Bedenken zu dem einen: Sie sind Naturforscher; zum andern: Sie Militär; zum dritten: Sie Philologe; zum vierten: Sie Publizist; zum fünften: Sie Landwirt. Alle gestanden, er habe Recht. Jetzt stieg er aus und ließ die fünf zurück. Jeder wollte wissen, welche Frage der andere bekommen habe; und siehe da, es hatte ihnen allen nur eine und dieselbe Frage vorgelegen. Sie lautete: "*Welches Wesen* zerstört das wieder selbst, was es hervorgebracht hat?" Hierauf hatte der Naturforscher geantwortet: Die Lebenskraft; der Militär: Krieg; der Philologe: Kronos; der Publizist: die Revolution; der Landwirt: der Saubär (1).

C'est clair comme le jour, le mot vague "Wesen"

(1) Cf. H. Steinthal: *Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft* [2], Berlin, 1881, § 128.

avait éveillé dans chacun des voyageurs un tout autre groupe de représentations. Ce dont l'un s'était aussitôt avisé, l'autre n'y songeait pas du tout. Pourquoi pas? Justement parce qu'ils vivaient tous dans une sphère intellectuelle toute différente, parce qu'ils venaient tous de milieux tout différents, et c'est aussi pourquoi le rusé pouvait en toute sûreté tirer ses conclusions.

Car toutes les représentations in potentia ne sont pas d'une valeur égale.

Quelques-unes qui se sont très souvent formées dans l'esprit, ont beaucoup plus d'énergie que les autres, aussi les supplantent-elles facilement.

Ainsi on emploie dans toutes sortes de langages, propres à certaines conditions ou à certains métiers, une foule de termes généraux qui pourtant dans ces langages ont une signification toute spéciale et qui ne sont jamais malentendus (1).

Mais des *représentations in potentia* qui ne disposent pas d'une plus grande énergie psychique *continue* peuvent aussi temporairement supplanter les autres, dans certaines circonstances.

Et ici la doctrine de HERBART sur les groupes d'apperceptions nous peut être fort utile (2).

Or il est de fait que des groupes entiers de représentations de même provenance et de même nature forment une unité plus étroite, une alliance pour ainsi dire dans le monde de nos représentations (3). Quand nous parlons de certaines choses prises dans un rapport déterminé, il est évident que parmi la multitude de représentations in potentia qui peuvent être éveillées par chaque mot, celles qui appartiennent au même groupe l'emportent de beaucoup sur les autres.

---

(1) Voir e. a. NYROP-VOGT: *Das Leben der Wörter,* Leipzig, 1903, p. 86, etc. On l'a remarqué depuis des siècles, mais comme le fait est fort évident, je peux m'abstenir d'en citer une littérature plus étendue.

(2) Voir e. a. le livre de STEINTHAL que nous venons de citer. Le chapitre suivant montrera que nous ne souscrivons point du tout à tout ce qui est avancé là à ce sujet.

(3) G. F. STOUT: *Apperception and the movement of Attention,* Mind. 16, 1891, p. 28, etc., où tout cela, appliqué à la langue, a été traité beaucoup plus en détail. Voir aussi Idem: *Analytic Psychology*[1], tome II, p. 110, etc.

Mais une autre personne qui de loin saisit un mot quelconque, l'entend tout de travers. Et c'est ainsi que nous comprenons psychologiquement une foule de faits comiques journaliers : des devinettes, des calembours, des bons mots.

Nous pourrions ici ajouter un grand nombre de particularités à ce sujet, mais ces choses là sont assez connues et ont été demontrées déjà suffisamment par d'autres. Ce n'est que pour être complet que nous nous y sommes arrêtés un moment.

49. En même temps elles nous ont facilité la transition à une autre série de faits qui ont été examinés encore moins souvent. Pourtant nous ne ferons que les effleurer, car on n'a qu'à les dire pour qu'elles soient aussitôt comprises et acceptées.

De même que nos représentations de choses ont formé des groupes, nos représentations verbales elles aussi se divisent en des catégories dont les éléments sont plus étroitement liés entre eux.

Ainsi p. e. (la construction des images verbales à part) *une langue étrangère* que nous savons, du moins si nous la savons à fond. Cela paraît dans toute son évidence dans les aphasies, lorsqu'on oublie p. e. une langue, tandis que l'autre reste intacte. Voir la bibliographie citée aux pages 3 et 13 (1).

Puis les représentations verbales associées à chacun des mots de cette langue étrangère sont aussi plus intimement liées. Et c'est ainsi que nous comprenons l'emploi d'une foule de figures et de locutions traduites (2).

La langue poétique (3) forme elle aussi un de ces complexes isolés dans notre cerveau.

(1) Un exemple expérimental nous est fourni par une observation de CORDES, op. cit., p. 51, "farel" — "es drängte nach französischen Wörtern". Enfin le nom propre *Sorel* surgit.

(2) Cf. WUNDT : *Die Sprache*, I, p. 576, etc.; II, p. 522-23.

(3) WORDSWORTH avait déjà très bien remarqué cela pour l'anglais : *The poetical Works of* —, Warne & Co., Londres, sans date, Observations, p. 318, etc. : "It is supposed that by the act of writing in verse an author makes a formal engagement that he will qualify certain known habits of association; that he not only thus apprises the reader, that certain classes of ideas and expressions will be found in his book, but that others will be carefully excluded.

Un rimailleur a-t-il par hasard rencontré une idée, il ne se servira pas pour l'exprimer du terme propre; non, il aura recours à l'expression figurée, au cliché traditionnel. Les Précieux et les Précieuses du siècle de Louis XIV nous en offrent un exemple illustre à tous égards.

Mais les conséquences du phénomène ne s'arrêtent pas là. Tout homme a attribué à certains mots déterminés des significations plus ou moins modifiées qui lui sont propres. Ce sont surtout des personnes d'un caractère fort et prononcé qui y excellent. Quand nous rencontrons journellement une telle personne, quand nous sommes amis et quand nous nous comprenons mutuellement, il se développe aussi en nous un rapport plus étroit entre ses mots et ses représentations à lui. Or si lui emploie un tel mot, la représentation in potentia qu'il a l'habitude d'y attribuer l'emporte sur les autres. Cependant lorsqu'une autre personne emploie le même mot dans la conversation, l'ombre de cette signification ne nous entre pas dans l'esprit.

C'est là le type ordinaire, disons le type familier d'un fait de beaucoup plus important : l'influence que les grands poètes excercent sur la langue de leurs temps. Victor Hugo et ses disciples en France et Bilderdijk (1) en Hollande prouvent l'importance de cette influence.

50. En voyant que de cette manière et encore de bien d'autres manières un mot déterminé peut évoquer en nous des représentations qui *au fond* ne rendent pas la signification généralement reconnue du mot, nous nous étonnerons moins des faits que L. DUGAS a désignés à juste titre par le nom de *parafantaisie* (2).

Il trouva qu'assez souvent dans plusieurs de ses sujets un mot faisait naître une représentation tantôt plus, tantôt moins différente de celle que la signification du mot aurait dû suggérer.

"Quand j'ai prononcé le mot *tambour,* B. a entendu le son d'une *cloche,* puis il a établi un rapprochement

(1) DE JAGER : *De invloed van Bilderdijks dichtwerken op onze taal,* nieuwe reeks, Mij. d. Ned. Letterk., V, 1847.

(2) L. DUGAS : *Recherches expérimentales sur les différents types d'images,* Revue philosophique, 39, 1895, p. 285, etc.

entre la cloche de son ancien collège et le tambour du lycée où il est présentement élève.

Ainsi les mots *rose, héliotrope* évoquent chez P. les idées de *robe rose,* de *robe héliotrope,* le mot musique évoque l'idée de *bal.*

Une *bonne sœur* évoque chez B. *le son vague d'un cantique.*

De même G. entendant le mot: *éponge mouillée* a la vision rapide d'une *épange ordinaire non mouillée.*

Je lui (P.) cite un nom de lieu: *Locmaria.* Comme on accède à ce lieu par un bac, il "se voit passant ce bac avec deux dames en deuil, et ce n'est pas là un souvenir mais une fiction!"

Quelqu'un fera peut-être la remarque que les sujets de Dugas étaient des garçons de 16 à 20 ans. C'est là justement l'âge de l'imagination effrénée et d'ailleurs on ne saurait se fier aux observations personnelles de ces sujets peu expérimentés.

C'est pourquoi j'ai répété les mêmes expériences avec des personnes fort instruites entre 25 et 40 ans, tous des hommes scientifiques et qui, exercés par la nature de leurs études, pouvaient faire preuve d'une grande exactitude dans leurs observations personnelles.

Eh bien au mot *eau-de-Cologne* G. voyait aussitôt *la réclame de Sanders* très connue en Hollande. Z. *une bouteille pentagone* et E. *un flacon avec le nom de Jean Farina.*

Au mot *pluie* G. voyait des *vitres mouillées,* Z. *la couleur grise.*

Au mot *lait* G. voyait *le pot-au-lait.*

Au mot *pont* E. entendait *le tramway passer le pont.*

En entendant le mot: *bruyère* Z. voyait *la maison* qu'il avait habitée quelques années auparavant et où il y avait une bruyère dans le voisinage.

Au mot *pomme* le même (il est professeur) voyait *un livre d'arithmétique* où, disait-il, il n'y a cependant que très peu de problèmes qui traitent de pommes.

Voilà 10 exemples sur 150 où l'association accessoire l'emporte sur l'association propre (1). D'ailleurs il y

(1) On voudra bien me pardonner ici en faveur de la concision cette expression inexacte et d'autres de même nature.

en a parmi les 140 qui restent, encore 30 au moins où l'on peut remarquer une déviation vers l'association indirecte. Et cela dans les circonstances les plus *favorables.*

Il me semble que tout cela nous permet de conclure que souvent nos images verbales sont associées à des représentations sensitives toutes différentes de celles avec lesquelles elles étaient liées originairement.

Quelque temps après j'eus l'occasion de répéter ces expériences avec quelques individus moins philosophiquement disciplinés, et alors le nombre des parafantaisies fut de beaucoup plus grand, un peu moins de 20 %.

Ces expériences avaient été faites déjà, lorsqu'il me vint sous la main le livre déjà souvent cité d'ALFRED BINET, qui avec nombre d'exemples vint confirmer ma conclusion. Voir e. a. p. 83, etc., p. 101, etc.

Le chemin de la représentation d'une chose à l'image verbale.

51. Ce phénomène assez innocent dans celui qui écoute, est d'une importance beaucoup plus grande dans celui qui parle.

BINET (p. 20 sq.) fit écrire à ses deux fillettes des petites listes de mots quelconques. Puis il les interrogea sur les sensations intérieures, les pensées et les intentions qu'elles avaient eues à chaque mot.

Alors une différence remarquable se fit aussitôt jour. C'est que si, en entendant et aussi en voyant un mot (comme nous avons appris de CORDES) *nombre* de représentations et de pensées répondaient en nous à l'appel; chaque mot n'exprimait au contraire qu'une seule idée, et aussi une seule représentation ou manière de voir déterminée, lorsque nous le prononçons ou l'écrivons (p. 72).

Mais cette représentation ne se trouvait pas du tout être toujours la signification ordinaire du mot, mais souvent quelque chose qui avait un certain rapport avec la signification ordinaire. Très souvent un mot *abstrait* exprime une représentation *concrète.* Une autre fois c'est toute une scène, dont un détail très petit est nommé, p. e.:

Connaissance. — A pensé à quelqu'un qui perd connaissance, une jeune fille étendue sur un fauteuil (Point de souvenir, mais fiction pure).

Voiture. — A vu une voiture renversée, près d'un pont à Paris: il y avait beaucoup de monde autour.

52. Je ne sais pas ce qu'en ont pensé mes lecteurs, mais quant à moi, la conformité avec ce que nous avons appelé parafantaisie me frappa tout d'abord.

Malgré moi j'eus la conviction que justement ces représentations secondaires, réveillées par un mot d'une autre signification, se serviraient aussi de ce mot-là pour s'exprimer.

Il est à regretter que BINET n'ait pas songé à cette conclusion. Peut-être il y a dans ses matériaux, qu'en tout cas il ne publia qu'en partie, encore d'autres faits qui peuvent la confirmer. Mais quoi qu'il en soit, j'ai l'espoir vague d'avoir trouvé dans ces faits l'explication psychologique des synecdoques et des métonymies (1).

Rien de plus facile que de dire avec W. JERUSALEM: "Jede Metapher beruht auf einer Ähnlichkeitsassociation, jede Metonymie auf einer Contiguitätsassociation" (2). Qu'il dût y avoir un rapport entre ces groupes de faits psychologiques et stylistiques est assez évident. Mais comment en effet un Romain parvint à dire *tecta* au lieu de *domos*, voilà ce que je crois comprendre mieux qu'auparavant après avoir examiné tous ces cas (3).

53. On peut aussi poser la question d'une autre manière et raisonner ainsi : A chaque représentation de

(1) Voici deux ouvrages à consulter encore trop peu connus: E. MARTINAK : *Zur Psychologie des Sprachlebens*, Zeitschr. f. d. österr Gymn., 49, 1898, p. 1. etc.. surtout p. 18, etc. (un fort bel article): KARL SCHEFFLER : *Das etymologische Bewußtsein mit besonderer Rücksicht auf die neuhochdeutsche Schriftsprache*, I, Programm des neuen Gymnasiums in Braunschweig, Ostern 1897, p. 13 sq.

(2) W. JERUSALEM : *Die Psychologie im Dienste der Grammatik*, Wien, 1896, p. 12.

(3) E. STERN dans son travail *Tropus und Bedeutungswandel* s'exprime ainsi: Die Bedeutung der Tropen für das Sprachleben beruht weniger in ihrem ästhetischen Reiz als vielmehr in dem Umstand, daß sie auf dem Gebiet der Wortwahl das wirksamste Auskunftsmittel sind, das dem Individuum zur Verfügung steht, wo das gegebene Sprachmaterial für seine besonderen Zwecke nicht ausreicht.

chose que nous voulons exprimer, une foule de ***représentations verbales in potentia,*** viennent assiéger l'esprit. Tout le monde qui à la prétention de pouvoir exprimer ses perceptions intérieures d'une manière originale (1) se trouve à tout moment placé devant ce choix pénible.

Mais ces représentations verbales ne se valent pas non plus en énergie psychique.

Quelques-unes ont une autorité plus stable, p. e. des mots ou des termes favoris, des chevilles qui se rencontrent dans la conversation de tout le monde.

D'autres au contraire n'ont que ***temporairement*** plus d'énergie psychique, p. e. parce que le groupe auquel elles appartiennent est en activité.

Quand nous parlons anglais et que nous voulons indiquer qu'une chose est verte, l'image verbale de ***green*** a plus d'énergie psychique que le français ***vert.*** Dans le commerce d'un ami, comme celui dont nous avons parlé ci-dessus, nous employons aussi ses mots ***à lui;*** et les amis de BILDERDIJK ou les adorateurs de HUGO se mirent même à faire cela partout et toujours. Voir l'étude citée ci-dessus.

Un jour j'ai été frappé moi-même par un exemple intéressant, qui prouve comment certaines perceptions, inconscientes même, peuvent parfois prêter une énergie psychique momentanée à une seule représentation verbale. Il était environ trois heures et gaîment le soleil luisait dans ma chambre. Je vais à mon voisin. Je frappe à la porte, j'ouvre et dis: "Bonsoir". Je suis étonné de mon propre salut, et ce n'est qu'alors que je m'aperçois qu'à cause de la chaleur mon ami a baissé les deux jalousies, et qu'il fait par conséquent très noir dans la chambre. Si ce n'avait pas été le cas j'aurais dit naturellement: *"Bonjour!"*

Il est clair qu'avec le petit nombre d'exemples et de théories que contiennent les dernières pages de ce chapitre je n'ai pas voulu faire une semantique complète.

Essayer d'employer une tout autre méthode que celle qui jusqu'ici a été suivie dans cette matière par les psychologues-linguistes, voilà mon intention.

(1) De beaucoup la plupart des hommes emploient la première petite phrase automatique venue qui se présente à leur esprit.

LIVRE SECOND

L'INTELLIGENCE ET SON ADHÉSION

54. Nous avons déjà souvent parlé d'attention et d'énergie psychique. Est-ce là l'intelligence?

De nombreuses ambiguités et incorrections dans les termes techniques: Attention *Aufmerksamkeit, Apperzeption* et *Enge des Bewußtseins* donneraient presque lieu à le penser.

Et pourtant il s'agit de distinguer exactement (1).

L'énergie psychique n'est qu'un réveil ou une situation plus favorable des dispositions de la représentation sensitive. L'attention au contraire c'est l'énergie psychique, plus la conscience de soi. Et la conscience de soi, c'est l'intelligence.

Une représentation se trouvant donc dans le domaine de l'attention a toujours aussi de l'energie psychique.

Mais chaque disposition resprésentative qui a de l'énergie psychique ne se trouve pas pour cette raison dans le domaine de l'attention. Les cas pathologiques, surtout le dédoublement *apparent* de la personnalité le prouvent d'une manière décisive (2).

(1) W. James: *The Principles of Psychology,* New York, 1890, I, p. 402-459; G. F. Stout: *Apperception and the movement of Attention,* Mind, 16, 1891, p. 22, etc.; Th. Ribot: *Psychologie de l'Attention*[4], Paris, 1898; H. Ebbinghaus: *Grundzüge der Psychologie,* I, Leipzig, 1902, p. 569-606; W. Wundt: *Grundzüge der physiologischen Psychologie*[5], III, Leipzig, 1903, p. 320-377. C'est sur ces auteurs que je me fonde, ils ne suivent pourtant pas tout à fait le même raisonnement que moi.

(2) Pierre Janet: *L'automatisme psychologique,* Paris, 1889, p. 305, etc.; S. Landmann: *Die Mehrheit geistiger Persönlichkeiten*

55. L'écueil sur lequel a infailliblement échoué la théorie de tous ceux qui refusent de voir dans l'intelligence autre chose que le groupement des représentations sensitives, c'est l'explication de la *conscience,* du *moi* (1). Ils ont beau faire s'enchaîner ou se détacher, faire combattre ou concourir des représentations ou des sentiments, tant qu'ils ne supposent pas une nouvelle force, qui conçoit un tel enchaînement, un tel concours comme une unité, cela reste une pluralité, ce qui s'oppose à l'expérience qu'a tout le monde de son moi un et indivisible. Car bien que chacune de mes paroles soit prononcée à l'aide de représentations et d'associations qui changent sans cesse, c'est toujours *moi* qui les prononce toutes, et cela signifie non seulement qu'elles sortent toutes par la même bouche, mais aussi et surtout qu'intérieurement elles sont toutes pensées, visées et voulues par *le même moi* (2).

56. — Fort bien, mais est-ce que la pensée, l'intention, ou la volonté d'une telle représentation ne peut pas être elle-même une autre représentation? — Soit; pourvu que cette autre représentation ait connaissance
1° d'elle-même
et 2° de *toutes les autres* consciences momentanées. (Car en disant qu'elles *se connaissent réciproquement* on n'avance point la question d'un seul pas, ce seront toujours plusieurs "petits moi" (3) séparés.) Et dans ce cas, pour éviter la confusion j'aime mieux appeler "cette autre représentation", qui diffère si essentiellement de toutes les autres, d'un autre nom.

Mais quelque nom que nous donnions ou refusions à la chose, inévitablement elle s'impose à nous *comme*

in einem Individuum, Stuttgart, 1894; Alfred Binet : *Les altérations de la personalité,* Paris, 1892; C. Piat : *La personne humaine,* Paris, 1897, p. 38-101.

(1) James : *Psychology,* op. cit., I, p. 158, etc.

(2) Les paroles de la *vraie* deuxième personnalité (souvent la première intervient encore) sont absolument automatiques (voir la littérature citée tout à l'heure et ci-dessous livre IV, chap. I) et ne sont donc point du tout pensées, ni visées, ni voulues.

(3) J. Geyser : *Grundlegung der empirischen Psychologie,* Bonn, 1902, p. 50, etc.

une force qui immédiatement a conscience de ses propres actes (1).

57. — Mais, disent COMTE et SPENCER, et après eux leur objection est devenue lieu commun : aucun *organe* ne peut être en même temps sujet ot objet d'une connaissance, d'une notion. Une seule chose qui en même temps, sous le même rapport serait "agens" et "patiens", une action qui serait à la fois action et réaction d'elle-même, voilà qui s'oppose à toutes les lois fondamentales de la dynamique.

Et ils ont parfaitement raison.

— C'est ce que nous ne comprenons pas, poursuivent-ils, *donc* c'est impossible : cela doit être illusion. —

Et voilà où ils n'ont pas du tout raison.

Moi, je dis : *donc,* voici une force, qui s'oppose à toutes les lois valables et prouvées pour le monde sensible, mais non au-delà. Nous nous trouvons ici en face d'une nouvelle force : quelque chose de *non*-sensible, de transcendental.

58. Cependant, dit EBBINGHAUS (2), pour donner la parole au plus clair des modernes : tant qu'il ne s'agit pas ici de choses prouvées directement, mais de choses qu'on ajoute par manière de *conjecture,* il vaudra toujours mieux chercher une explication qui réclame moins d'efforts de notre bon vouloir intellectuel. —

Mais d'abord (3) toute preuve *psychologique* qui ne se fonde pas sur les procès du système nerveux périphérique est rejetée gratuitement au rang de conjecture; comme si des faits psychiques ne pouvaient être prouvés, tant qu'ils ne sont pas vérifiés par une "autorité" hors du camp psychologique; comme si *l'état actuel de la science physiologique,* — car c'est là l'autorité que nous avons en vue, — pouvait nous prescrire ce qu'à ce sujet il nous serait permis de pouvoir prouver (4).

(1) TH. LIPPS : *Einige psychologische Streitpunkte,* ZPs., 28, 1902, p. 145, etc.

(2) EBBINGHAUS, op. cit., p. 36.

(3) Comme TH. LIPPS remarque à juste titre dans l'article que nous venons de citer.

(4) Cf. la note ci-dessus chez le § 5.

59. Mais deuxièmement, — et c'est là que gît le lièvre — on fait entrer en campagne le bon vouloir personnel comme auxiliaire ; comme si le sentiment mesquin de ce qu'un seul individu ou un petit groupe d'individus aimerait ou n'aimerait pas à croire, eût *aussi* voix au chapitre, quand il s'agit des questions les plus importantes concernant le savoir humain et la vérité (1).

Qu'on prenne son parti,.... mais celui qui ne veut pas rapetisser *la nature presque impénétrable aux proportions de ses propres petites notions arrogantes;* mais celui qui ne veut pas se livrer les yeux bandés, mains et pieds liés à l'illusion de l'infaillibilité de son intelligence bornée; mais celui qui veut voir et continuer à voir les yeux ouverts, toucher la réalité d'une main sans entraves et en toute liberté aller chercher les vérités les plus éloignées jusque dans les derniers recoins, me permettra, j'espère, de ne pas me soucier de cette susceptibilité moderne et — qu'il croie ou non — il voudra bien sans prévention vérifier ce qui va suivre, comme il l'a fait pour ce qui précède, sur *les faits* et non sur *son bon vouloir intellectuel.*

CHAPITRE PREMIER

L'adhésion ou l'assentiment.

60. — L'acte de cette force transcendentale peut être nommé en français d'un terme significatif : *l'adhésion* (2).

(1) Voir encore nombre de faits et de raisonnements nouveaux en faveur de notre conclusion dans J. Geyser : *Grundlegung der empirischen Psychologie,* Bonn, 1902, passim.

(2) L'ancien terme *idea* et le nom moderne d'*apperception* donnent lieu l'un et l'autre à une foule de malentendus. Je préfère désigner l'acte fondamental, primordial de l'intelligence par le terme néerlandais *beaming.* Le verbe *beamen,* étymologiquement signifie *dire oui, amen.* C'est reconnaître, avouer la réalité, la vérité d'une communication. Il est difficile à traduire en français. Les mots qui s'en rapprochent le plus sont le verbe *adhérer* et surtout le substantif *adhésion,* qui a pris un sens à peu près identique dans *donner son adhésion.* Le terme *assentiment* quoiqu'ayant un sens plus précis s'en rapproche aussi. Selon les besoins de la phrase, nous emploierons tantôt l'un, tantôt l'autre, dans le sens technique attribué ici au verbe *beamen.*

Adhérer, c'est être du parti, du sentiment de quelqu'un (1), s'attacher complètement à une opinion (2). Mais par une métaphore pas trop risquée nous pouvons dire aussi que, par la force supra-sensible qui est en nous, nous adhérons à nos propres perceptions et à nos propres représentations.

Lorsqu'un chien — qu'il s'appelle Hector — reconnaît son maître après une longue absence et qu'il saute autour de lui en remuant la queue, le maître dit souvent: Oui, c'est lui, Hector, c'est bien lui.

Ou lorsqu'une fermière vient donner à manger à ses porcs et que les philosophes grogneurs annoncent à grand bruit leur appétit on peut l'entendre dire: Voilà, ils auront de quoi manger.

Dans ces deux cas le maître et la fermière ont adhéré à une fonction cérébrale purement sensitive du chien et des porcs, je veux dire à un groupe de représentations réveillées par une perception.

Cependant nous remarquons ici, qu'une telle adhésion contient plus que ce à quoi elle adhérait: c. à d. la notion consciente de l'objectivité. L'homme sépare les animaux de leur entourage, ici: du maître et de la nourriture, et dit du maître objectif qu'il est le même qu'auparavant et du marc qu'il va être versé dans l'auge; l'animal au contraire ne se dinstinguait pas de son entourage: il n'a aucune notion d'objectivité, il a des perceptions et des représentations et il accomplit les actes où ces perceptions et ces représentations le poussent (3).

Le chien et le maître sont tous deux en nous, le grognement des porcs et l'adhésion de la fermière ont à la fois leur "analogon" dans notre intérieur.

Nous aussi, nous avons une nature animale avec des perceptions et des représentations, des assimilations, des complications et des actes qui en résultent.

---

(1) Cf. Littré, *Dictionnaire; adhésion* action d'adhérer, de donner son assentiment.

(2) Cf. Hatzfeld-Darmesteter, *Dictionnaire général de la langue française* in voce.

(3) En fait de psychologie comparée je souscris sans aucune réserve aux conclusions d'Erich Wasmann; voir surtout: *Instinct und Intelligenz. Vergleichende Studien. Die psychischen Fähigkeiten der Ameisen.*

Mais en outre nous avons en nous une autre force plus spécifiquement humaine, par laquelle nous connaissons et savons d'une manière nouvelle et plus parfaite que nous ne le pourrions en vertu de notre nature animale : Nous avons conscience de nos perceptions et de nos représentations, et ainsi nous nous séparons de notre milieu, nous reconnaissons l'objectivité comme telle : nous *adhérons* à notre connaissance sensitive (1).

61. Mais s'il en est ainsi, il est fort probable que nous exprimons aussi dans la langue autre chose que des perceptions et des représentations, et que nous devons mettre *l'adhésion* en ligne de compte comme cause psychique de la langue.

C'est ce que nous allons prouver d'abord.

Encore une fois, la question est de savoir : si les images verbales et les représentations de choses, comme nous les avons étudiées dans les deux chapitres précédents, peuvent suffire à notre langage? ou bien si en outre il y a encore là-dessous un autre élément significatif et vivant : l'adhésion, que nous venons de décrire? Voilà notre réponse : elles ne suffisent pas. Les faits linguistiques font nettement supposer l'adhésion.

62. Premièrement et surtout dans les noms de toutes sortes de choses imperceptibles : p. e. l'éther, les ions, l'énergie potentielle, nous n'avons de ces choses aucune représentation propre. Certes au commencement nous nous aidons bien de certaines représentations : des globules, c'est un élastique qui se resserre autour d'un objet, mais notre conception de ces choses n'est pas du tout attachée à la représentation, au contraire, pour qu'elle soit quelque peu juste il faut qu'elle s'en détache tout à fait ; et après un peu de pratique elle se détache

(1) Cf. pour toute cette analyse : Th. Lipps : *Leitfaden der Psychologie,* Leipzig, 1903, V^e^ chapitre, surtout p. 58, etc. J'avais déjà écrit tout cela avant que j'eusse lu l'ouvrage de Lipps et je crois que dans une image radicalement différente, lui dans : "Die Forderungen des Gegenstandes", moi dans mes "adhésions" nous avons mis en évidence les deux côtés d'un même fait, et que nos deux raisonnements s'adaptent fort bien. Pour la bibliographie sur ce sujet et son appréciation voir le petit ouvrage, fort riche en matière, d'Adolf Dyroff ; *Über den Existenzialbegriff,* Freiburg i. Br., 1902.

en effet de toute représentation; nous faisons entrer ces conceptions dans nos calculs, tout à fait comme si c'étaient des choses perceptibles, et notez le bien, *dans la conviction intime de leur réalité.*

Certes, si l'on était mal intentionné, on pourrait soutenir que la représentation dont on s'est servi au commencement reste toujours associée à l'image verbale. mais qu'elle devient de moins en moins intuitive, jusqu'à devenir inconsciente. — Quant à moi j'estime cet état intermédiaire fort invraisemblable ici — mais en tout cas: il y a une adhésion: on ne saurait expliquer *la conviction intime de la réalité* par cette représentation pure et simple.

63. Je voudrais pourtant séparer tout à fait et en toute certitude l'adhésion de toutes les représentations de choses. Alors son essence secrète se montrerait encore plus nettement.

Eh bien, il y a encore d'autres mots de la signification réelle desquels tout réaliste naïf — et en pratique tout le monde — est pleinement et intimement convaincu, et auxquels pourtant dans l'état normal des choses, jamais aucune représentation objective n'est associée: ce sont tous les noms de relations.

Prenons p. e. *cause.* Aucun Européen du XXe siècle n'a appris à comprendre ce mot par une ou plusieurs représentations, mais plutôt par l'usage, dans la langue de son milieu. Par la comparaison plus ou moins attentive des différentes phrases nous avons commencé par en deviner le sens, puis à l'employer, quelquefois à raison quelquefois à tort; au premier cas on nous a compris tout de suite, dans l'autre on nous a fait remarquer que ceci ou cela n'était pas une cause, jusqu'à ce que enfin nous ayons en saisi le sens juste. Eh lorsque dans la plénitude de mon ardente conviction, je déclare ici que je vois la *cause* du monde universel dans un Dieu Créateur; qui osera alors me contester que j'adhère à une influence *vraiment réelle* de ce Créateur sur notre univers?

Et ainsi nous avons ici certainement une image verbale sans une représentation de chose associée, mais avec une disposition d'adhésion.

64. La science actuelle est à cette heure encore impuissante à déterminer en quoi consiste au fond une telle disposition conduisant du domaine sensitif au transcendental (1); mais ce n'est pas là une raison pour nier son existence et pour avoir recours à quelque monisme ou à quelque parallélisme psycho-physique. Ce qu'il y a de certain, c'est que : lorsque nous rencontrons le mot *cause* dans un contexte, c'est d'abord l'image verbale qui est éveillée et *puis* l'adhésion. Quand nous comprenons que quelque chose est la cause d'un autre fait, c. à d. quand nous avons l'adhésion, il n'est pas du tout *nécessaire* que nous éveillions l'image verbale : *cause,* mais nous *pouvons* le faire sans peine. Cependant en se fondant sur ces données, ce serait folie de faire des deux une seule réalité, ce serait agir on ne peut plus arbitrairement que de croire parallèles ces deux faits successifs. Et le seul parti raisonnable et sage à prendre c'est de leur attribuer à toutes deux *une existence indépendante* à cause de leur caractère individuel, et *une fonction de se déterminer l'une l'autre* à cause de leur rapport réciproque. Si cette fonction se trouve dans l'*une* des deux, *dans* toutes les deux ou *entre* les deux, nous l'ignorons, et c'est pourquoi nous choisissons le terme le plus neutre : une disposition.

Ce serait agir aussi prématurément que ci-dessus pour la loi de l'action et de la réaction, de dire que la loi de la stabilité de l'énergie s'opposerait à cette explication. D'abord nombre de combinaisons sont possibles, où l'énergie du monde sensitif n'est pas augmentée; mais deuxièmement, quand même par l'influence de cette force non-sensitive l'énergie serait augmentée, cela ne serait contraire à aucune vérité arrêtée : la loi de l'énergie est exclusivement prouvée pour des systèmes de quantités purement physiques, *sans* forces extérieures suragissantes. Mais ici il y a une force extérieure, la force psychique non-sensitive, et il se trouve que le système physique n'est pas clos.

---

(1) Cf. tout de même Alois Höfler : *Psychologie,* Wien und Prag, 1897 (un livre trop peu connu), p. 195, etc., p. 257, etc.; Stephan Witasek : *Über willkürliche Vorstellungsverbindung,* ZPs., XII, 1896, p. 185, etc.

Autres preuves.

65. Nous avons vu au § 62 qu'il est pour le moins possible que trois faits psychiques : l'image verbale, la représentation de chose et l'adhésion, correspondent à un mot grammatical. Plus tard nous rencontrerons encore pour ce cas le plus ordinaire des faits en abondance.

Au § 63 nous avons tâché d'éliminer la représentation de chose, de sorte que dans l'image verbale *cause* il nous restait la complication beaucoup plus simple de l'image verbale et de l'adhésion.

Maintenant nous voulons aller plus loin encore et exclure aussi l'image verbale, alors, si ce sont nos adversaires qui ont raison, il ne doit plus rien nous rester. Voyons donc.

On se rappelle — et si non, on saura maintenant — que Voit ne pouvait trouver les noms des choses que lorsqu'on les lui faisait écrire. On l'empêche d'écrire de quelque manière que ce soit et on place devant lui une guitarre et une trompette. Sommer lui demande s'il connaît un seul nom qu'il pourrait donner à toutes les deux ; il fait signe que non. Puis Sommer lui demande si ces deux objets vont ensemble, s'il pourrait leur donner un nom compréhensif ; il fait signe qu'oui.

"Ohne das zusammenfassende *Wort* zu kennen, *weiß* Voit die *Zusammengehörigkeit* der Dinge ; er weiß, daß sie zusammen begriffen werden können — oder viel mehr, *er begreift sie wirklich zusammen, ohne das zusammenfassende Wort nennen zu können.*"

Et dès qu'on lui laissait les mains libres, il trouvait en écrivant le nom d'*instruments de musique,* et il en était de même pour :

Gewehr	— Kanonen	:	"Schießwaffen".
Bottich	— Obstmühle	:	"Kelterzeug".
Sichel	— Gießkanne	:	"Hausgerät".
Haue	— Hippe	:	"Werkzeug".
Zimmer	— Keller	:	"Gebäulichkeit".
Gabel	— Messer	:	"Besteck" (1).

(1) Rob. Sommer : *Zur Psychologie der Sprache,* ZPs., vol. II, 1891, p. 150, etc.

66. De même que chez Voit, avant qu'il pût dire les mots, il ne nous est resté *que l'adhésion.* Les mots que Sommer lui fit écrire après servent uniquement de contrôle. Ainsi nous avons suffisamment réfuté l'erreur inconcevable qui sert de base au dernier grand ouvrage de Max Müller (1) et il nous est permis de conclure que : L'adhésion dans son essence est indépendante de *l'image verbale.*

67. Maintenant, retournons au cas le plus complet, celui des trois faits : l'image verbale, la représentation de chose et l'adhésion, pour démontrer que dans ce cas-ci l'adhésion dans son essence est aussi indépendante de la *représentation de chose.*

Binet dans ses expériences avec Armande et Marguerite (2) prouva que souvent en entendant un terme général il se forme vaguement une représentation indécise, assez peu intuitive et n'empruntant le plus souvent à l'image réelle qu'une ligne ou une couleur quelconque. Il y a là des observations exquises (3). J'y renvoie le lecteur. Je ne donne que la conclusion :

"Maintenant, de telles images constituent-elles en elles-mêmes une pensée générale? Je ne le crois pas; pour qu'il y ait pensée générale, il faut quelque chose de plus : *un acte intellectuel* consistant à utiliser l'image. Notre esprit, s'emparant de l'image, lui dit en quelque sorte : puisque tu ne représentes rien en particulier, je vais te faire représenter le tout. Cette attribution de fonction vient de notre esprit, et l'image la reçoit par délégation. En d'autres termes, la pensée du général vient d'une direction de la pensée vers l'ensemble des choses, c'est pour prendre le mot dans son sens étymologique, une *intention de l'esprit.*"

68. Et qu'il faille qu'il en soit ainsi c'est ce que nous montrent de nouveaux faits, où un terme abstrait, qui

(1) Max Müller : *The science of Thought,* Londres, 1894. Traduit en allemand sous le titre de : *Das Denken im Lichte der Sprache.*

(2) Binet : *Étude expérimentale,* op. cit., p. 139, etc.

(3) Voir encore une série d'expériences antérieures de même nature dans W. James : *Psychology,* op. cit., II, p. 44-49, menant à la même conclusion : the use of either picture by the mind to symbolize a whole class of individuals is *a new mental function,*

pourtant est fort bien compris, s'associe à une représentation qui n'a aucun rapport avec l'idée en question: L'incohérence, ridicule au premier abord, entre le sujet d'une adhésion abstraite et la représentation de chose qui l'accompagne ordinairement est la meilleure preuve de l'essence indépendante et séparée de toutes les deux.

SIDGWICK p. e. en parlant de *valeur* voit toujours *un homme qui pose quelque chose sur une échelle.*

Un Américain en entendant le terme *au dessus* voit toujours un *précipice,* etc., etc. Probablement ce phénomène n'est pas si maladif ou si rare qu'on le croirait d'abord, dit BINET (1), il ne s'agit que de se surprendre en ces irrégularités.

69. Examinons maintenant des cas un peu plus concrets. Jusqu'ici nous ne parlions le plus souvent que de mots abstraits; il se pourrait que ces fonctions intellectuelles abstraites ne fussent que des séries fort compliquées de représentations et que pour éviter ces combinaisons sans solution nous eussions inventé notre terme arbitraire d'adhésion transcendentale.

S'il en est ainsi, il faut, cela va sans dire, que dans les cas simples où il n'y a qu'une seule ou qu'un petit nombre de représentations intuitives, nous ne puissions retrouver une seule trace de cette fameuse adhésion et que tout puisse être expliqué par ces représentations simples.

Pour que nous ayons des cas qui soient assez simples, nous remontons à la première *Vorstufe* de la langue purement humaine: le langage d'action, qui se sert de signaux.

Nous considérons la personne à qui l'on communique quelque chose: le destinataire.

Il voit ou il entend le signal: puis il se forme en lui la représentation intuitive ou non-intuitive de ce qui est signalé.

Et est-ce fini alors?

Nous serions bien à plaindre, en ce cas.

Prenons un cas plastique.

(1) *Étude expérimentale,* op. cit., p. 100, etc., où l'on trouvera aussi la bibliographie sur ce phénomène. Comparez encore W. Ch. BAGLEY: *Apperception of the spoken sentence,* AJPs., 12, p. 118-122.

Deux amis — ce sont des voisins d'en face — sont convenus de tirer tout à fait le rideau, lorsqu'ils sont dans leur chambre. De cette manière ils ne trouvent jamais visage de bois, puisque chacun peut voir de son logis si l'autre est chez lui.

Mais lorsque l'un des deux en se plaçant devant la fenêtre voit le rideau d'en face tiré tout à fait et qu'il ne fait autre chose que se *représenter* son ami dans sa chambre, il me semble que le but spécial de la convention n'est pas du tout atteint.

Ou bien que serviraient les signaux des chemins de fer, si le disque, indiquant que la voie n'est pas libre, n'opérait rien dans le mécanicien si non la représentation de la voie non-libre et s'il n'avait que *l'idée* plus ou moins nette de l'arrêt du train.

Ou bien est-ce que les soldats de Xénophon, en entendant de leurs chefs de file le joyeux θάλασσα! θάλασσα! se seraient mis à courir seulement parce qu'ils se représentaient la mer si vivement?

Non. Le rideau tiré, le disque de chemin de fer et le mot θάλασσα voulaient et devaient dire davantage.

Il fallait et on voulait que dans l'ami, dans le mécanicien, dans l'hoplite une adhésion s'éveillât: Oui, mon ami *est* chez-lui maintenant, la voie n'*est* pas libre, *la voilà* en effet cette mer si longtemps attendue.

Dans l'ami, le mécanicien et l'hoplite naissait donc, outre la représentation reproduite, une adhésion, en d'autres termes, pour tout ce procès de signification l'association entre les *représentations* du signal et de ce qui était signalé ne suffisait *pas*, ce n'est que le rapport entre la *représentation* du signal et l'*adhésion* à ce qui est signalé qui rend la communication possible (1).

70. Et ce qui est vrai pour le mot concret θάλασσα, est vrai aussi p. e. pour les verbes impersonnels marquant l'état de l'atmosphère, pour passer maintenant sous silence d'autres cas. Le *pluit* latin est une adhésion simple (2).

---

(1) Eduard Martinak: *Psychologische Untersuchungen zur Bedeutungslehre,* Leipzig, 1901, p. 57, etc.; un petit livre d'un mérite non commun.

(2) A. Marty: Vierteljahrschr. f. wissensch. Philos., Bd. 8, 18, 19; Fr. Miklosich: *Subjektlose Sätze*[2], Wien, 1883; Chr. Sigwart: *Die*

71. Dans le même exemple nous pouvons encore faire ressortir d'une autre manière l'inutilité de l'association de la représentation pure et simple.

Supposez que lors de la convention l'un des amis fût entre deux vins. Il avait peu de tension psychologique : L'association pouvait donc se faire, la disposition d'adhésion non. Le lendemain, lorsqu'il se lève il a mal au cheveux, par hasard il regarde la maison d'en face et tout à coup il s'avise que ce rideau tiré a un rapport quelconque avec la présence de l'ami, mais il ne se rappelle pas à ce moment si cela signifie qu'il est chez lui ou qu'il n'y est pas (1). A quoi nous servirait un tel langage d'association pure?

Ou encore : La convention date de six-mois. Mais l'été est venue et l'homme, qui demeurait au midi, propose un autre moyen, qui est accepté. Par une seule et nouvelle convention la disposition d'adhésion a été séparée de la représentation du rideau, mais l'association mécanique des représentations subsiste et pourtant maintenant le rideau tiré ne signifie plus rien.

Ainsi donc nous venons de voir comment non seulement on peut retrouver l'adhésion dans les faits linguistiques les plus simples, mais encore comment elle se détache partout nettement comme la seule chose essentielle.

72. Et encore elle se montre non seulement dans le simple signal, dans le mot impersonnel ou le mot-

Impersonalien, Freiburg i. Br., 1888 ; PULS : *Über das Wesen der subjektlosen Sätze,* Flensburg, 1888-89 ; CHR. GEBHARDT : *Zur subjektlosen Konstruktion im Altfranzösischen,* Halle a. S., 1895 ; M. JOVANOVICH : *Die Impersonalien,* Belgrad, 1896 ; A. LUDWIG : *Über die absoluten Verbalformen des Sanskrit,* Sitzungsberichte der königl. Böhm. Ges., 1897, VII ; LARS LINDBERG : *Les locutions verbales figées,* Upsal, 1898 ; G. THÜSSING : *Gedanken und Bedenken,* Feldkirch, 1902 ; H. HIRT : *Über den Ursprung der Verbalflexion im Indo-Germanischen,* IF., 17, 1904, p. 36-85 ; HOLGER PEDERSEN : *Neues und Nachträgliches,* KZ., 40, 1905, p. 129 sq. ; E. RODENBUSCH : *Bemerkungen,* II, IF., 19, 1906, p. 263 sqq.

(1) Cf. BINET : *L'étude expérimentale,* op. cit., p. 92 : Chose curieuse, une phrase négative, comme : *nous n'irons pas demain à S...,* donne à Marguerite une petite image d'un coin de rue de S..., et elle n'a aucune image relative à la négation. Voir ci-dessous livre III, chap. II.

phrase en soi, mais aussi et continuellement dans des locutions de toutes sortes.

"Beaucoup de phrases", écrit BINET (1) en commençant le compte-rendu de ses expériences à ce sujet, "quoique comprises ne produisent *aucune image* appréciable; d'autres donnent lieu à des *images incomplètes, fragmentaires; aucune n'a fait jaillir une image assez complète pour comprendre le sens de la phrase entière.* C'est peut-être une des expériences qui démontrent le mieux le contraste entre la richesse de la pensée et la pauvreté de l'imagerie."

Et après chaque expérience nous trouvons toujours la même conclusion: "Mettons bout à bout les images de Marguerite, cela ne reconstitue pas du tout le sens de la phrase que j'ai prononcée (2)" .... "Si comme documents on n'avait que les images, il serait impossible, en vérité, de reconstituer le sens de la phrase (2)" .... "Qu'on se rende compte de tout ce qui n'a pas figuré en image dans cette pensée! (3)" .... "L'image n'a été qu'une partie toute petite de cette pensée, et pas la plus importante (3)".

73. Il en est ainsi non seulement dans celui qui écoute; mais dans celui qui parle, dans celui qui raconte aussi les représentations ne forment-elles qu'une partie toute petite, tout insignifiante de ce qu'il dit consciemment.

"Il me semble," dit BINET, à propos d'un de ses cas, "que cette série d'images illustre la pensée à peu près aussi sommairement que cinq images dans un livre illustrent vingt pages de récits de voyage (4)" .... "On a pu remarquer quel nombre considérable il y a eu de réflexions sans images (5)" .... "Ce qui ressort avec évidence, c'est que, chez certains sujets comme les nôtres, l'image n'a pas le rôle primordial qu'on s'est plu à lui attribuer (6)" .... "Nous pouvons conclure, par conséquent, que l'image n'est qu'une petite partie du phé-

(1) *L'étude expérimentale,* op. cit., p. 89.
(2) - - - - p. 91.
(3) - - - - p. 93.
(4) - - - - p. 94.
(5) - - - - p. 95.
(6) - - - - p. 102.

nomène complexe auquel on donne le nom de pensée (1). "L'esprit n'est pas, à rigoureusement parler, un *polypier d'images,* si ce n'est dans le rêve ou dans la rêverie (2)."

"Dans nos observations précédentes," conclut BINET (2), "l'image était presque toujours visuelle, et elle ne mirait presque toujours que des objets matériels. J'ai peine à comprendre, qu'on puisse trouver en images mentales l'équivalent de cette pensée si simple exprimée par Marguerite : je vais être en retard pour la leçon! Je m'imagine volontiers quelqu'un qui court, ou une élève effarée qui regarde avec désolation son livre, mais ce n'est là que du symbolisme. Comprendre, affirmer, etc., sont, à proprement parler, des actes intellectuels et non des images."

74. WILLIAM JAMES, afin d'ajouter un autre témoignage, conclut de la même manière.

"We saw (in Chapter IX, The stream of Thought) that the image per se, the nucleus, is functionally the least important part of the thought.

The added consciousness is an absolutely positive sort of feeling, transforming what would otherwise be mere noise or vision into something *understood;* and determining the sequel of my thinking, the later words and images in a perfectly definite way (3)."

Et finalement pour faire traduire notre dernière pensée par un autre, nous laissons la parole à ALFRED FOUILLÉE : "Auparavant, dit-on, l'organisme ne se voyait pas fonctionner; maintenant il se voit, et c'est tout. — Théorie inexacte, fondée sur une comparaison contestable. Pour l'être qui dit moi, la conscience devient aussitôt un facteur de sa propre évolution : dire *moi,* ce n'est pas simplement 'constater', c'est commencer à réagir, c'est se faire centre d'attraction, c'est imprimer une unité de direction à ce qui était d'abord épars et sans lien intime; c'est poser sa personnalité et, dans une inévitable antithèse, poser la personnalité des autres; c'est, mystère inexplicable, par un seul et même acte, entrer en soi et sortir de soi, puisque la pensée

(1) *L'étude expérimentale,* op. cit., p. 103.
(2) - - - - p. 104.
(3) *Psychology,* op. cit., I, p. 472.

ne peut se connaître sans connaître autre chose, ni connaître autre chose sans se connaître elle-même.

Si donc vous faites abstraction de la pensée et de la conscience quand il s'agit de l'homme, vous mettez de côté la marque propre de l'homme et du caractère humain (1)."

J'ai peine à me représenter que celui qui examine les expériences sur lesquelles se fondent les raisonnements que nous venons d'alléguer, ne souscrive pas à la conclusion que voici :

L'adhésion, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, est l'*essentiel* de la pensée, même dans le récit concret le plus simple, aussi bien pour celui qui parle que pour celui qui écoute.

CHAPITRE SECOND

Les Catégories grammaticales.

75. Il me reste une dernière preuve générale en faveur des adhésions que je veux tirer du fait : qu'il est impossible d'expliquer la différence des catégories de mots et de leur signification par les représentations seules.

Au son : *scie* répond le même complexe représentatif (2) que dans : *je scie* et *ma scie.* Et personne n'hésitera à convenir qu'en français il y a ici une différence importante de signification.

De même pour une foule d'autres exemples : *voyage, cours, coupe, fatigue, élève, montre.*

Puis les mêmes représentations répondent aux mots : *espoir* et *j'espère, beau* et *beauté, blanc* et *blancheur, douze* et *douzaine, paix* et *paisible, fin* et *final,* etc.

Or cette preuve n'aura de force qu'en tant que nous pourrons démontrer comment nos adhésions peuvent fort bien expliquer cette différence.

76. Mais quelle idée, m'objectera un grammairien de la nouvelle école, avez-vous donc des catégories de

(1) A. Fouillée : *Tempérament et Caractère*[3], Paris, 1901, p. 107-108. Cf. aussi l'Introduction de *la Psychologie des Idées forces* du même auteur.

(2) K. Goebel : *Die grammatischen Kategorien,* Neue Jahrbücher, V, p. 189, etc.

mots dans la langue? N'est-il pas évident que ce ne sont que des divisions factices pour aider la jeunesse à se familiariser peu à peu avec les constructions vivantes de la langue toujours changeante? C'est le régime du bon plaisir: sans aucune peine on inventerait une toute autre collection de catégories.

Non, déclare un autre dans le camp de BECKER. Ce ne sont que des divisions fondées sur la logique métaphysique, le substantif indique une substance, l'adjectif un accident, le verbe une action, etc. etc.

Puis la grammaire historique fait ressortir d'abord la différence morphologique. Quelques-uns sont alors de l'avis de DELBRÜCK et affirment qu'il faut prêter à une telle classe morphologiquement caractérisée une signification fondamentale qui réspond à l'ancienne signification du suffixe en question.

Une autre école: celle de MORRIS (1) c. s. s'y oppose et déclare que les catégories ont acquis leur forme et leur signification par l'adaptation.

Provisoirement je ne réponds aux deux premiers que ceci: ils sont dans l'erreur tous les deux: toute ma démonstration le prouvera, même sans que nous ayons besoin de nous y arrêter spécialement.

77. Quant aux deux autres parties, je vais tâcher de les réconcilier.

Je prends comme point de départ ce principe général, que des résultats constamment pareils font supposer aussi des causes toujours pareilles.

Or je trouve pour beaucoup de catégories de mots, dans presque toutes les langues du monde, pour peu qu'elles aient atteint un certain degré de développement, une constance frappante.

En effet on retrouve avec des différences accidentelles des noms et des verbes dans des langues de toutes sortes. Et ceux-ci se divisent encore presque partout en substantifs et en adjectifs, en modes et en temps.

Arrêtons-nous là pour le moment. Les mots de ces catégories diffèrent presque partout dans leur formation et leur traitement grammatical. Sous ce rapport les

(1) E. P. MORRIS: *On Principles and Methods in Syntax,* New York-London, 1901, Chap. I, IV, V, IX.

catégories ne sont donc pas constantes. Nous n'avons donc pas à faire le choix entre l'adaptation et l'agglutination. Toutes les deux sont possibles. Il y a des preuves pour l'une et pour l'autre.

Mais tout de même il y a constance dans l'essence de leur signification. Il faut donc qu'il y ait une cause constante. Il s'agit de la trouver.

Eh bien, nous venons de voir que, même dans l'emploi le plus simple du mot, l'adhésion doit être regardée comme l'élément de beaucoup le plus important. Il ne nous paraît donc pas trop audacieux, si nous tâchons de ramener la distinction des principales catégories de mots à des différences de l'adhésion.

Quand donc dans la suite nous parlerons de la *signification fondamentale* d'une catégorie de mots, nous n'y entendons *pas du tout:* la signification qu'a voulu exprimer celui qui le premier a employé ce genre de mots. Quelquefois en effet il en aura été ainsi, quelqcfois non. Mais ce que nous entendons par la signification fondamentale d'une catégorie de mots c'est: une différence d'adhésion, qui peu à peu se présentait nettement à l'esprit chez différents peuples et qui involontairement faisait naître une uniformité, aussi dans la forme, pour tous les mots qui devaient donner expression à une telle adhésion.

78. Des influences perturbatrices de toutes sortes ont agi sur ce développement. Il ne faut donc pas nous attendre à rencontrer un parallèle si frappant et si complet, si exact jusque dans les moindres détails, de sorte qu'en nommant les divisions des adhésions, on voie aussitôt avec certitude à laquelle des catégories de mots chaque sorte d'adhésion sert de base. Ce serait du reste par trop surprenant, puisqu'enfin le développement des faits psychologiques dans l'histoire humaine n'est pas si simple.

Mais ce que nous voulons, c'est: examiner en premier lieu la division la plus évidente des adhésions; puis démontrer comment les principales catégories de mots aussi bien dans leur forme et dans leur sémantique, que dans leur emploi historique et actuel font penser chacune avec une évidence frappante à une des sortes d'adhésion déjà nommées.

Enfin il s'agira de trouver des exceptions et des contradictions apparentes, mais aussi d'en fixer les raisons psychologiques.

L'accomplissement entier de cette promesse nous conduira fort avant dans le dernier livre de cet ouvrage. Quels que soient les problèmes qu'en attendant nous aurons à examiner, je prie le lecteur de suspendre son jugement décisif sur le reste de ce chapitre jusqu'à ce que lecture soit faite de mes dernières pages sur l'automatisme psychologique.

79. Donc examinons les différentes sortes d'adhésions. Quand dans des circonstances ordinaires nous percevons quelque chose, nous adhérons en vertu de notre nature consciente à ce qui a été perçu : "oui, c'est là ce que je perçois." Et dans le développement ultérieur de nos idées, nous reconnaissons par la réflexion, qu'au fond cette forme simple renfermait ce que nous pouvons dire maintenant en termes plus abstraits : j'adhère à la réalité présente et en même temps à la manière d'être de ce qui a été perçu, à l'existence pratique.

Il est évident qu'en démontrant ici la légitimité de l'immediata illatio : *percipi est esse,* nous nous écarterions trop de notre sujet; nous n'avons qu'à établir le fait psychologique et à comprendre comment notre conscience *non*-sensitive suffit, par son adhésion à ce qui a été perçu par la voie sensitive, pour expliquer le fait.

80. Cependant le procès ne s'arrête pas là; car selon les lois de l'association des représentations il se présente à notre esprit, outre les choses que nous percevons, d'autres aussi, fournies par notre souvenir, et il se peut que nous prenions plus d'interêt à celles-ci qu'à celles que nous percevons immédiatement. C'est ainsi que l'attention est fixée sur la représentation, en d'autres termes : *nous avons la conscience de telle représentation.*

Cette dernière phrase montre déjà nettement que l'*adhésion de la représentation* — quoiqu'elle se fonde sur le même acte de la conscience et qu'elle soit indiquée par le même nom général — est d'une tout autre nature que l'*adhésion de la perception.* Car ici nous n'adhérons pas à ce que nous percevons immédiatement, ou métaphysiquement : *à ce qui est là réellement et*

actuellement (1), mais plutôt nous reconnaissons ce que nous nous représentons, ce que nous avons perçu autrefois, ce que peut-être nous pouvons percevoir de nouveau — métaphysiquement: le *possible,* l'essence (2).

Or nous espérons donner à toutes les deux un nom intelligible, si dans la suite nous désignons la première par *adhésion de réalité* et l'autre par *adhésion de potentialité.* Nous employerons aussi *assentiment réel et assentiment potentiel.*

81. On s'étonne peut-être que je n'aie pas choisi les termes moins recherchés d'adhésions de perception et de représentation. Mais il se présente des cas où la perception pour une raison ou pour une autre donne lieu au doute. Et dans ce cas nous avons à l'occasion d'une perception non une adhésion de réalité, mais de potentialité. Par contre une pure représentation peut quelquefois refléter indubitablement la réalité. En effet lorsque nous percevons une chose ou un fait p. e. vingt fois par jour, il va sans dire, que — métaphysiquement à raison ou à tort, cela n'importe pas pour le moment — en fixant notre attention aussi sur la représentation pure, nous allons adhérer non seulement à la possibilité de la chose ou du fait, mais effectivement à leur réalité toute pure. Une telle représentation a alors une disposition à l'adhésion de réalité et équivaut sous ce rapport à une perception.

A. Meinong par son excellente monographie *Über Annahmen* (3) a le mérite d'avoir de nos jours remis en évidence la différence psychologique entre ces deux adhésions. Qu'on voie ce travail pour nombre de faits de tout genre. Sa terminologie et ses divisions cependant ne me satisfont pas toujours.

Nous ne citerons qu'un seul exemple de la vie journalière qu'on ne saurait expliquer sans cette différence d'adhésions.

Il arrive quelquefois, qu'en écoutant un vantard naïf, qui exagère sans le savoir lui-même et qui donne

---

(1) L. W. Stern : *Psychische Präsenszeit,* ZPs., tome 13, p. 325.

(2) Voir une distinction analogue, mais réservée à tort à l'imagination, dans Spencer : *Principles of Psychology,* § 458.

(3) ZPs., Ergänzungsband, 2, Leipzig, 1902.

effectivement son récit comme l'expression d'une série d'adhésions de réalité, nous entendons tout cela fort bien et sciemment et y adhérons — sans le croire toutefois, donc — par une adhésion de potentialité.

Nous trouvons le contraire dans les mensonges. Ici le menteur a fort bien conscience de son récit, il y adhère — il sait, cependant que le fait *n'est pas* arrivé comme il le dit, donc — par une adhésion de potentialité. L'entendeur qui est de bonne foi cependant donne parfois dans le panneau, il apprend sciemment le récit, il y adhère — mais, qui pis est, le croit par dessus le marché, donc — par une adhésion de réalité.

82. Dans son dernier grand livre (1) Pierre Janet a précisé nettement l'idée de la tension psychologique, répondant à un grand nombre de faits évidents. Plus le stade de la psychasthénie est avancé, plus le malade est incapable de faire des actes psychiques. Or il y a une régularité assez fixe dans la disparition de ces actes : quelques-uns manquent régulièrement déjà au début de la maladie, d'autres se conservent plus longtemps avec la même régularité. Se fondant sur ses nombreuses observations, le pathologue renommé établit une *hiérarchie des fonctions psychiques*. Ainsi pour certaines fonctions il nous faut pouvoir disposer de la plus forte tension psychique. Pour peu que nous souffrions plus ou moins de la psychasthénie, notre maximum de tension diminue : et les fonctions les plus importantes de la hiérarchie de Janet nous sont impossibles. Quand la maladie devient plus grave, le maximum de tension décroît continuellement et peu à peu les fonctions psychiques plus élémentaires même périssent.

83. Or c'est un fait remarquable, et — pourvu que nous voulions rester fidèles au culte des faits — de la plus haute importance pour nous autres psychologues, que Janet après de longues recherches et d'hésitations — non dans les théories, mais dans l'abondance de ses faits — a cru devoir placer en tête de sa liste hiérar-

---

(1) Pierre Janet : *Les Obsessions et la Psychasthénie,* Paris, 1903, I, p. 443, etc.

chique une fonction portant un nom tout nouveau: *la fonction du réel.*

Les représentations et leurs adhésions restent jusque dans la dernière phase de la maladie, elles deviennent même plus intuitives et plus vives, mais l'adhésion de réalité quitte la partie : Nous avons donc ici une preuve pathologique pour l'existence indépendante de l'adhésion de réalité.

84. Cependant nous rencontrons ici un fait qui nous rend l'application pratique de cette division très facile.

Il est en effet fort surprenant qu'un psychasthénique, bien que la plupart de ses facultés soient déjà réduites à l'inactivité par la tension psychique insuffisante, puisse tout de même raisonner si longtemps par abstraction et tant bien que mal soutenir des disputes métaphysiques de toutes sortes.

Evidemment nous remarquons ici aussitôt, ce que nous savons déjà par notre propre expérience, que justement dans l'emploi de termes abstraits et métaphysiques en *-tion, -té,* etc., nous ne nous payons d'ordinaire pas d'une adhésion de réalité, mais que nous nous contentons d'une adhésion de potentialité. Et nous voilà encore avancés d'un petit pas.

85. Mais ce qui pour nous, fait surtout la valeur des observations de Janet, c'est leur ressemblance frappante avec des phenomènes d'aphasie. Wolff (1) p. e. avait remarqué chez Voit et Weiss que tous les deux pouvaient trouver beaucoup plus facilement des mots abstraits que des mots concrets. D'ailleurs dans toutes sortes d'aphasies (2) nous retrouvons le même phénomène, mais d'une manière encore beaucoup plus typique : d'abord les noms propres disparaissent, puis

---

(1) Wolff : *Über krankhafte Dissoziation der Vorstellungen,* loc. cit., p. 68.

(2) Littérature et faits dans Kussmaul : *Die Störungen der Sprache.* Ziemssens Handbuch, XII, 1876, p. 163, etc.; D. Bernard : *De l'Aphasie,* op. cit., p. 185, etc.; G. Ballet : *Le langage intérieur,* op. cit., p. 144, etc.; A. Koutchinsky : *L'aphasie amnésique,* Montpellier, 1900, passim. Qui est-ce qui voudrait réunir in extenso les matériaux à ce sujet? Tous les auteurs nommés ici ne font que résumer.

les substantifs concrets, puis les abstraits et ce n'est qu'alors que les adjectifs commencent à disparaître. Pour des raisons faciles à comprendre quand on sera plus avancé dans la lecture de ce chapitre (cf. p. 74) les verbes disparaissent le plus souvent encore plus tard; mais dans ceux-ci c'était l'Indicatif qui tombait le premier. Alors ils parlent longtemps par Infinitifs jusqu'à ce que enfin ceux-ci périssent aussi.

Il suffit de donner ici comme exemples quelques périphrases curieuses.

Au lieu de "ma tante" un malade de Gairdner dit: "ma plus proche parente du côté maternel". Donc des substantifs abstraits seuls et des adjectivs. Un malade de Piorry voulait demander son chapeau: "Donnez-moi mon .... ce qui se porte sur la ...." Donc plus de trace de substantifs ni d'adjectifs. Une malade de Deleuze lui souhaitait le bonjour en disant: "souhaiter le bonjour"; l'arrêta avec le mot: "arrêter", lui racontait que son mari allait venir, disant: "mari venir". Donc plus d'Indicatif, ni Impératif. Rien qu'un Infinitif.

On a risqué toutes sortes d'explications (1) désespérées de ces faits, mais aucune qui tôt ou tard ne fût insuffisante, vis-à-vis de nouveaux cas. Je crois qu'en rangeant tous ces cas dans la nouvelle doctrine de Janet, et en les étudiant par rapport à notre distinction entre les adhésions de potentialité et de réalité, nous nous serons rapprochés beaucoup plus de la vérité. Ainsi ils seront un appui de plus, lorsque tout à l'heure, nous allons prouver les proportions que voici:

Substantif: Adjectif = Présent de l'Indicatif: beaucoup d'autres Modes et Temps = Adhésion de réalité: Adhésion de potentialité.

Mais reciproquement leur explication sera aussi appuyée par ces proportions que nous prouverons indépendamment.

86. Cependant il faut caractériser une autre différence dans les adhésions.

---

(1) Ribot: *Les maladies de la mémoire* [2], Paris, 1883, p. 165, etc.; B. Delbrück: Jenaische Zeitschrift für Naturwissenschaft, XX, 1887, p. 91; W. Wundt: *Die Sprache,* op. cit., I, p. 517-18, et aux endroits cités par cet auteur; L. Sütterlin: *Das Wesen der sprachlichen Gebilde,* Heidelberg, 1902, p. 54, etc.

L'école de HERBART a eu surtout le mérite d'avoir fait ressortir que nos perceptions antérieures d'un seul et même objet ont une grande influence sur nos perceptions renouvelées.

Au fond cependant l'expression de cette idée est inexacte; car nos sens ne perçoivent rien que ce qui leur est offert par la réalité; mais c'est notre *adhésion* à cette perception qui diffère.

En effet par l'association les représentations des perceptions antérieures s'éveillent aussitôt, et alors nous adhérons à la fusion de ces représentations anciennes avec la perception nouvelle.

Cette adhésion a cette qualité caractéristique que nous n'adhérons pas à une seule perception, mais pour ainsi dire, à une anthologie de plusieurs : la dernière par rapport à toutes les précédentes, nous l'appelons donc à bon droit : *une adhésion relative.*

L'opposition s'offre toute seule : c'est l'adhésion d'une perception sans aperception (dans le sens de HERBART) ou c'est l'adhésion d'une perception qui n'est pas sciemment assimilée (d'après le terme de WUNDT) par les précédentes; c'est une adhésion à quelque chose de nouveau : *une adhésion absolue* (1).

Il faut bien distinguer ici. Chaque phénomène extérieur dont on connaît le nom, et qu'on a déjà aperçu plus d'une fois — qu'il soit une action ou une chose — est évidemment aperçu dans le sens de HERBART, mais pour cette raison on n'y adhère pas encore relativement. C'est que l'adhésion relative — dans le cas primitif du moins — exige formellement, que le rapport de la perception, ou de la représentation nouvelle à l'ancienne *devienne conscient comme telle.*

Ce serait peine perdue de citer des faits ou une bibliographie sur cette différence. Toutes les psychologies après 1850 abondent en ce genre de renseignements. Et le changement apporté dans la formule de la thèse de HERBART est amplement justifié par les raisonnements

(1) Peut-être pourrions-nous formuler la même distinction en employant les termes déjà cités de M. LEROY. L'adhésion absolue serait notre assentiment à une *perception brute,* et l'adhésion relative reviendrait au même que l'assentiment à une *perception différenciée.* Mais je n'ose pas encore me prononcer définitivement.

préparatoires de ce livre, et est d'ailleurs d'un usage général chez tous ceux qui outre les représentations reconnaissent un autre élément plus élevé de la conscience.

Verbe : nom = adhésion absolue : adhésion relative. Preuves de la morphologie et du sentiment de la langue.

87. Nous venons de voir qu'ordinairement dans une aphasie croissante ou guérissante les noms disparaissent plus vite et reviennent plus tard que les verbes.

Est-ce qu'on ne devrait pas chercher aussi la cause de ce fait dans la tension plus haute de l'énergie psychique que demandent les noms?

Déjà STEINTHAL (1) avait compris qu'il fallait une fonction psychique plus compliquée pour les noms que pour les verbes.

D'autre part il est aussi hors de doute que l'adhésion relative est plus compliquée que l'adhésion absolue.

N'y aurait-il pas un rapport entre les deux?

Oui.

88. Car si nous avons conscience d'un *fait* sans plus, nous adhérons absolument à ce fait seul.

Mais si nous avons conscience d'une *chose* c. à d. de quelque chose qui restait à peu près égal à soi-même dans toutes sortes de perceptions antérieures, nous adhérons à ce que nous percevons actuellement par rapport aux perceptions antérieures ou relativement.

L'*adhésion absolue d'un fait* voilà donc l'essentiel psychologique du *verbe*.

L'*adhésion relative d'une chose* voilà donc la signification fondamentale du *nom*.

89. Mais essayons de bien comprendre notre terminologie et de ne pas penser exclusivement par des mots.

Ce que subjectivement nous appelons une seule perception momentanée, actuelle et pure s'appelle objectivement un fait. Il n'est donc pas absolument néces-

---

(1) H. STEINTHAL : *Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*², Berlin, 1881, § 555, et ce qui précède, "Le nom demande une aperception de plus".

saire que ce soit dès le commencement un changement ou un mouvement mécanique, il se peut que ce soit un état de repos, bref, il se peut que ce soit tout ce que nous percevons *à la fois* sciemment dans un seul effort de l'attention.

La catégorie psychologique (1) des *choses* est *secondaire* par rapport à celle des faits, car elle suppose *dans un fait* l'élimination de phénomènes, présents aussi dans des faits antérieurs. Il est évident que l'aperception de HERBART est aussi secondaire par rapport aux perceptions pures : en d'autres termes, notre adhésion absolue est plus primitive que la relative.

Aussi est-ce là la raison pour laquelle tous les substantifs et tous les adjectifs ont à l'origine une signification prédicative, ayant rapport à un fait.

Cette catégorie psychologique de *faits* répond complètement aux vocables primitifs ou *bases,* dont le verbe aussi bien que les noms se sont développés (2), un état de choses que nous retrouvons encore dans plusieurs langues non-indo-européennes, qui n'ont pas encore nettement distingué le verbe du nom et qui les déclinent ou les conjuguent tous les deux de la même manière.

---

(1) Je dis : psychologique. Celle-ci ne s'accorde pas du tout avec la catégorie métaphysique. En effet comme nous verrons dans la suite beaucoup d'accidents, tous les adjectifs p. e. se rangent bien dans la première, mais non dans la dernière catégorie.

(2) H. JACOBI : *Compositum und Nebensatz,* Bonn, 1897, p. 2, et passim ; N. v. WIJK : *Der nominale Genitiv singular im Indogermanischen,* Zwolle, 1902, p. 19, 24, 83, et passim ; H. HIRT, loc. cit., IF., 17, 1904, p. 36-85.

La signification verbale pure se conserve le plus longtemps à la 3e personne. En moi-même je distingue par trop facilement ce qui est passager de ce qui reste ; dans les personnes de mon entourage (2e personne) de même, dans les personnes plus éloignées de mon milieu et surtout dans les choses inanimées, il faut pas mal d'étude pour le faire. C'est pourquoi toutes sortes de Participes sanscrites et slaves ont une valeur prédicative sans copule, c'est pourquoi en indo-européen la 3e pers. est restée si longtemps sans suffixe personnel et qu'elle l'est encore dans différentes langues. Nous sentons encore nettement cette signification d'adhésion sans aucune pensée accessoire dans les verbes impersonnels marquant l'état de l'atmosphère. L'article cité de HIRT donne encore lieu à bien d'autres conclusions. Cf. encore H. WINKLER : *Zur Sprachgeschichte,* Berlin, 1887, p. 30 etc.

90. Lorsque l'adhésion relative se développe, nous ne tardons pas à séparer de chaque fait journalier plusieurs choses constantes.

Nous ne pouvons avoir conscience que d'un seul fait à la fois, mais nous pouvons fort bien nous représenter sciemment plusieurs choses ensemble.

C'est pourquoi le nom a un Pluriel et que le verbe comme tel n'en a pas. Avec le nom nous employons des numéraux, avec des verbes ce serait absurde.

Un fait embrasse pour nous tout l'espace chaque fois conscient, une chose n'occupe qu'une partie déterminée de cet espace.

C'est pourquoi les suffixes des cas locaux sont la caractéristique des noms.

Une chose dure pour nous tout le temps qui nous est à chaque moment conscient, un fait ne dure qu'une partie déterminée de ce temps.

Cela fait que nous trouvons comme forme caractéristique des verbes : l'indication déterminée du temps.

91. Plus on perçoit cependant, plus grand sera le nombre de détails de faits qui deviennent constants et qui s'ajoutent aux choses.

Aussi avec le développement de la civilisation et de l'intelligence le nombre des noms s'accroît-il d'une manière inquiétante.

Et moins il reste de détails constants dans les faits, plus ces faits parviennent à être exclusivement des mouvements, des changements, des états passagers.

Aussi trouve-t-on, d'accord avec cela, que dans les grammaires de toutes les langues indo-européennes développées le verbe exprime au fond le mouvement, le changement ou l'état passager.

Les mouvements et les changements sortent de choses et y aboutissent.

De là vient que dans les noms les cas Passif et Actif se sont développés et plus tard les cas grammaticaux (1).

---

(1) C. C. UHLENBECK : *Agens und Patiens im Kasussystem der Idg. Sprachen*, IF., 12, 1901, p. 170, etc.; N. v. WIJK : *Der nominale Genitiv Sing.*, op. cit., § 95; H. SCHUCHARDT : Museum, 10, 1903, c. 398; K. BRUGMANN : *Kurze vergleichende Grammatik der Idg. Sprachen*, III, Straßburg, 1904, § 860, Anm.; H. HIRT : IF., 17, 1904,

Mais il n'y a que le nouveau, l'extraordinaire, le changement et le mouvement qui nous intéressent à la longue.

C'est ainsi que le verbe devient le moment principal dans la phrase; sur ce fait-là tous sont d'accord. Mais encore — et c'est une observation qu'on a faite moins souvent — les formes verbales avec leurs éléments temporels se déterminent eux-mêmes, mais empruntent aux noms leurs suffixes des cas locaux pour définir le mouvement.

Nos significations fondamentales psychologiques du verbe et du nom s'accordent donc déjà excellemment avec leurs caractères morphologiques et fonctionnels. Spontanément ceux-ci se développent de celles-là.

92. Mais notre sentiment actuel de la langue peut rendre témoignage également.

Dans *j'estime* j'exprime l'adhésion d'un fait momentané, d'un effort actuel de mon attention.

Mais *mon estime* indique, qu'il y a déjà plus ou moins longtemps que j'ai ce sentiment, que la personne ou la chose n'a pas cessé de la mériter, donc quelque chose d'indéterminé quant au temps.

Das *Jésus fut crucifié entre deux larrons* le mot *crucifié* est une forme verbale et exprime une action momentanée. Mais le *Crucifié* est un nom, même un nom de personne, que nous connaissons depuis longtemps.

Dans: *Le soleil se levant dans toute sa splendeur éclairait le paysage*, le mot *levant* est une forme verbale. Mais *le levant* est un nom, le *Levant* même le nom d'une contrée spécialement connue sous ce nom.

Lorsqu'on dit de quelqu'un: *Comme ouvrier cet homme ne vaut rien*, ou bien lorsqu'on dit ironiquement à une bonne qui a laissé tomber de la vaisselle: *Allons bon, maladroite, brise tout*, les dernières parties de ces deux phrases ne deviennent pas immédiatement des substantifs. Mais lorsqu'on voit que l'homme en question n'est

---

p. 54, etc.; H. Schuchardt: *Über den aktivischen und passivischen Charakter des Transitivs*, IF., 18, 1905, p. 528; C. C. Uhlenbeck: *Zur Kasuslehre*, KZ.. 39, 1905, p. 600 sq.; Holger Pedersen: *Neues und Nachträgliches*, KZ., 40, 1905, § 25 sq.; E. Rodenbusch: *Bemerkungen zur Satzlehre*, IF., 19, 1906, p. 254 sq.

en effet propre à rien, ou que la maladresse de la bonne devient un défaut, la perception de ces actions est renforcée par une foule de souvenirs et nous finissons par appeler l'homme *un vaurien* et la bonne une *brise-tout*.

93. On trouve le même procédé dans d'autres langues que le français (1), p. e. en grec (2) ἀρχέ-κακος, ἀρχεσί-μολπος et tant d'autres.

On remarquera toujours que l'objet nommé d'un tel nom est aperçu par de nombreuses perceptions d'une même action, que, en d'autres termes, la signification du verbe est ici une adhésion relative.

Mais, remarquera quelqu'un, il va sans dire qu'on n'appelle pas un objet d'après ce qui ne s'est présenté qu'une seule fois, mais plutôt d'après un fait qui arrive continuellement.

Certes, mais il est toujours bon de dire que jamais et nulle part une forme verbale définie ne se rencontre en composition avec un nom, et n'acquiert une force nominale, que justement ici où par hasard (!) la forme verbale s'était égarée dans la catégorie psychologique des adhésions relatives.

Ainsi notre raisonnement nous a conduit insensiblement à un argument sémantique — que le lecteur bienveillant appuie notre thèse de nouveaux arguments puisés dans son propre sentiment de la langue — et il y a à ce sujet encore autre chose qui pourra confirmer notre thèse.

La preuve sémantique.

94. En effet, si — pour donner d'abord une idée de la marche de notre démonstration — nous allions voir

---

(1) Louis Meunier : *Les composés qui contiennent un verbe à un mode personnel en latin, en français, en italien et en espagnol*, Paris, 1875. Trois cents pages bien remplies de materiaux ; A. Darmesteter : *Traité de la formation des noms composés*, Paris, 1895, p. 146, etc.

(2) W. Clemm : *De compositis Graecis quae a verbis incipiunt*, Gissae, 1867 ; Leopold Schröder : *Über die formelle Unterscheidung der Redeteile im Griechischen und Lateinischen mit besonderer Berücksichtigung der Nominalcomposita*, Leipzig, 1874, p. 382, etc. Cf. les exemples marqués d'un * ; Osthoff : *Das Verbum in der Nominalkomposition*, Jena, 1878 ; Jacobi : *Compositum und Nebensatz*, op. cit., p. 46-82.

que 1° justement ces sortes de noms qui dans leur signification se rapprochaient le plus de l'adhésion absolue devenaient le plus facilement des verbes, que 2° au contraire ces verbes seuls qui par leur nature ou leur fonction expriment une adhésion presque purement relative devenaient des noms et que finalement 3° justement ces séries de formes qui se trouvaient exprimer une transition entre l'adhésion relative et absolue hésitaient continuellement entre la nature nominale et verbale, — il nous serait permis pour ces raisons seules de conclure à la justesse de nos significations fondamentales psychologiques.

95. Eh bien, il est possible de fournir en effet cette preuve.

1° De tous les noms ce sont bien les compléments nécessaires des verbes qui se rapprochent le plus de la signification de l'adhésion absolue. Car quelques verbes sont si vides de sens que leurs objets, des compléments prédicatifs ou adverbiaux, nous disent beaucoup plus de l'action que ces verbes eux-mêmes. Eh bien, dans ces cas ces compléments, bien que en plus grande partie encore des noms, ont presque la signification d'une adhésion absolue.

En premier lieu donc : les compléments adverbiaux.

Mettre en joue p. e. Par l'omission de l'article après la préposition nous sentons aussitôt qu'il ne s'agit pas ici de *la* joue, comme je la connais de mes perceptions antérieures, mais de quelque chose de nouveau placé contre ou près de cette joue, donc d'une adhésion absolue. Et ainsi de même pour toutes les expressions pareilles.

Aussi trouve-t-on souvent que ces expressions sont employées simplement sans verbe.

Rats *en campagne* (1) aussitôt (Lafont. I, 9) = Les rats se mettent aussitôt en campagne.

---

(1) J'espère que personne ne s'avisera de dire que nous avons ici affaire à des ellipses. Voir une petite critique, mais efficace et décisive, de l'abus de ce terme dans P. PEETERS : *Etudes*, tome 69, p. 239. Et puis PAUL : *Prinzipien* [4], chap. 18.

Pain *à discrétion* = On peut se servir à discrétion de pain.

Tout *à la pointe de l'épée* (Lafont. I, 5) = Vous devez vous procurer tout à la pointe de l'épée.

Le tout *à pied* = Nous avons fait tout le voyage à pied.

Le sabre *au poing* = Ils avaient le sabre au poing.

Dans les derniers exemples nous rencontrons même un régime; donc plus d'idée d'une adhésion relative. Comment le pied que je connais aurait-il *le tout* pour régime? Mais il y a l'adhésion absolue, quelque chose de nouveau, un mouvement avec ce pied. Alors tout s'explique seul.

Une deuxième classe de mots dans les mêmes conditions sont les compléments prédicatifs et les objets, (surtout souvent les objets effectifs (1)), quand ils dominent intrinsèquement la signification verbale, p. e.:

Il la rend *heureuse*. On le proclama *roi*. Il perd *courage*. Il fait *fausse route*. Il court *le cachet*. Il y ajoute *foi*. Etc.

Que les prédicatifs (2) ne signifient pas une adhésion relative, mais absolue, cela ne laisse pas d'être évident pour quiconque comprend ces termes.

Ce qui les distingue particulièrement c'est qu'ils ne déterminent pas leurs sujets comme ayant telle ou telle qualité constante, mais seulement comme ayant ici et en ce moment telle ou telle qualité.

Mais souvent on adhère aussi aux régimes causatifs et indirects en même temps qu'au verbe.

---

(1) On connaît sans doute cette distinction. Tailler des arbres, des diamants, *arbres, diamants:* objets affectifs. Tailler le vêtement en plein drap, *vêtement:* objet effectif. Voici la définition: Objets affectifs existent déjà et subissent l'action verbale. Objets effectifs sont produits par l'action verbale. L'article de Paucker cité dans le paragraphe suivant développe largement toutes ces idées.

(2) Nous parlerons plus tard d'une autre sorte de soi-disant prédicatifs (des noms employés comme prédicats), qui du reste confirment complètement notre règle. A cause d'une difficulté apparente ils doivent être traités ailleurs. Voir ci-dessous le passage sur les jugements analytiques.

Il court *un danger*. v. fr. il va *le pas*, il sent *le tabac*, il s'adonne *au jeu*, il s'applique *à l'étude*. Au bout du compte il n'y a même aucune définition du régime en général qui tienne, excepté celle-ci : un complément fixe qu'il faut ajouter, pour qu'on ait une idée quelque peu juste de la signification du verbe.

Aussi DELBRÜCK (1) donne-t-il à bon droit comme définition des verbes transitifs, que ce sont des verbes qui en vertu de l'usage sont accompagnés d'un complément direct. Tout à fait d'accord avec cela l'objet, dans plusieurs langues non-indo-européennes (2), est marqué *dans le corps* de la forme verbale, tout comme les pronoms sujets dans l'indo-européen; l'objet quasi-substantif devient même dans quelques langues la partie centrale du verbe.

Il suffit, je crois, pour prouver que l'objet se rapproche très souvent de l'adhésion absolue.

96. Dans une étude (3) — oubliée, à ce qu'il paraît — C. VON PAUCKER a prouvé pour le latin avec des matériaux complets, que *tous les* dénominatifs proviennent des fonctions nominales nommées (4). Et sur ce modèle tout le monde peut trouver lui-même la preuve pour toute autre langue indo-européenne.

---

(1) *Grundriß, Syntax*, I, p. 376.

(2) Les phénomènes analogues en indo-européen sont : 1° *l'inclination*, pensez p. e. à l'italien, 2° le pronom objet, pour peu que cela puisse se faire, s'introduit entre les deux éléments du verbe, entre le praeverbium et le verbum (cf. IF., XIV, p. 420, etc.), entre le pronom sujet et le verbe (langues romanes), entre l'auxiliaire et le verbe principal (germanique, surtout en flamand). Dans mon dernier livre je répondrai aux objections qu'on pourrait faire à ce que j'avance ici et à tout mon raisonnement sur l'objet; — 3° le *n*-infixe des verbes? il se pourrait que ce fût le même pronom *ne*, qui dans la déclinaison faible a la vertu d'individualiser et que nous rencontrerons plus tard inopinément sur de tout autres terrains. Voir pour le moment : K. BRUGMANN : *Die Demonstrativpronomina der Idg. Sprachen*, Leipzig, 1904, § 37. La signification, pour autant que nous pouvons la retrouver, le fait supposer aussi. DELBRÜCK appelle la nature de l'action des *n*-verba *terminative*, p. e. comme chercher, apporter, etc.

(3) C. VON PAUCKER : *Materialien usw. Die verba denominativa auf -are*, KZ., Bd. 26, 1883, p. 261, etc., surtout 294-301.

(4) Parmi celles-là je compte *tous les* prédicatifs, donc aussi les prédicats nominaux. Voir la note 2 de la page précédente.

Pour le complément indirect je citerai seulement les parasynthétiques comme : lat. eradicare, lat. vulg. aboculare : fra. aveugler, etc. Les exemples en abondent dans presque toutes les langues européennes.

Et ainsi je crois pouvoir quitter la démonstration qui devait servir à prouver que *justement ces sortes de noms deviennent volontiers des verbes, qui dans leur signification se rapprochent le plus de l'adhésion absolue.*

97. Ensuite nous avons promis la conclusion justement opposée pour les verbes qui deviennent des noms.

2° Nous avons déjà donné la preuve la plus frappante et la plus universelle dans les composés avec une forme personnelle verbale comme élément premier. Je crains cependant qu'il n'y en ait pas encore assez qui m'accordent que ces formes verbales ont en effet acquis une valeur nominale. Bien que je veuille en donner la preuve convaincante ci-après dans le livre sur l'automatisme psychologique, il y a encore d'autres faits qui parlent assez clairement en faveur de notre assertion.

Avant tout les anciens composés synthétiques indo-européens (1). Ici la forme verbale est le second élément d'une composition nominale, de sorte que personne ne niera ici la nature nominale de cette forme verbale. Mais ce second élément était-il à l'origine en effet un vrai verbe? La forme de l'accusatif dans différents composés sanscrits est déjà assez suggestive. Mais comment expliquer d'ailleurs que ce second élément ne se présente à peu près jamais comme un mot isolé? Pour d'autres difficultés je renvoie à Jacobi. Le fait qu'ici un verbe devenait nom est, à mon avis, indiscutable après ses raisonnements.

98. Mais la définition de Jacobi, — qui à ce sujet a d'autant plus de valeur comme témoin irrécusable qu'évidemment il ne se doutait pas le moins du monde de notre théorie — montre nettement que ces verbes exprimaient déjà une adhésion presque purement relative. Or il dit (2) : "Die synthetischen Komposita legen der Person oder Sache, zu deren näheren Bestimmung

(1) H. Jacobi : *Compositum und Nebensatz,* op. cit., Kap. 1, 2, 3, 4.

(2) Op. cit., p. 23.

sie gesetzt werden, ***eine zeitlich unbestimmte, immer wesentliche Eigenschaft bei.***" Tout commentaire est inutile. C'est une qualité connue qu'on a en vue et non un fait nouveau.

99. La transition d'un second prédicat de la phrase principale à une phrase relative nominale repose originairement sur le même phénomène (1). La valeur nominale d'un tel verbe dans la phrase relative indo-européenne (2) se fait sentir encore grammaticalement dans les attractions et dans l'accentuation nominale du verbe indo-européen dans la phrase relative (3). Ce dernier fait est sans doute la preuve la plus convaincante que nous puissions fournir ici, mais l'élaboration nous mènerait à des questions auxquelles nous reviendrons plus tard (4), donc : A bon entendeur salut!

100. Tous les nomina agentis aussi, formés de radicaux purement verbaux se rangent ici. Car on ne donne pas tel nom d'agent à une personne à cause d'une action qu'elle a faite une seule fois, mais parce qu'on la lui a vu faire continuellement. En d'autres termes, lorsqu'on formait le nom d'agent la forme verbale signifiait déjà :

---

(1) Ibidem, p. 24, etc. Qu'on fasse surtout attention à ce que dit JACOBI sur la signification de la phrase relative sanscrite. DE SAUSSURE déjà l'avait remarqué, voir SPEYER : *Sanscrit Syntax,* Leyden, 1886, nº 455. Est-ce qu'il en est peut-être aussi ainsi dans d'autres langues indo-européennes ? Assurément plus ou moins en français, lorsqu'on ne met pas de virgule avant le pronom relatif. Voir NYROP-PHILIPOT : *Manuel phonétique,* Copenhague, 1902 p. ; PAUL : *Prinzipien,* op. cit., § 97. D'autres grammairiens emploient, je crois, dans la même signification les termes : *immanente und spezifische Relativsätze.*

(2) Voir pour le vieux-irlandais : HOLGER PEDERSEN : KZ., tome 35, p. 373-400. Aussi en basque la forme personnelle de la phrase relative est-elle déclinée selon tous les caprices des cas et du nombre. Qui plus est : La phrase relative *dun* = *qui a cela* devint un suffixe adjectif constant équivalant aux suffixes sanscrites *-in-* et *-vant-*, *-mant-*. Voir sur la nature nominale des formes verbales relatives dans différentes langues du monde : JACOBI : op. cit., Kap. 3.

(3) De même encore dans quelques constructions anglaises : the man I saw yesterday's son e. a.

(4) Voir pour le moment le bel essay de STEINTHAL : *Assimilation und Attraktion, psychologisch beleuchtet,* Zeitschr. f. Völkerpsych. und Sprachwissenschaft, Bd. I, 1860, p. 93-179 ; mais surtout JOH. SAMUELSSON : *Kasus-Assimilationen und Satzwörter im Latein. Eranos,* V, 1903, p. 53, etc.

"il fait cela toujours, j'ai vu cette action déjà tant de fois chez lui" : une adhésion relative.

Tout cela me donne quelque droit de conclure que *ces verbes seuls deviennent des noms qui, soit par leur nature soit par leur fonction, indiquent déjà une adhésion presque purement relative.*

101. 3° Enfin : la différence entre l'adhésion relative et absolue n'est pas un abîme : comme partout il y a ici aussi des transitions de toutes sortes. Mais on ne saurait attribuer au seul hasard que les formes qui occupent en premier lieu ces transitions hésitent justement aussi entre la nature nominale et verbale. Il va sans dire que ce sont les Participes et les Infinitifs que j'ai en vue.

A tous deux je voudrais donner la signification fondamentale, psychologique de *prédicatif.* Par sa qualité d'être un déterminatif du sujet (une chose), ce prédicatif se range parmi les adhésions relatives, par sa qualité d'être le déterminatif du fait il se range parmi les adhésions absolues, mais la dernière tendance est la plus forte.

Aussi voyons-nous encore quelque fois percer la signification permanente dans l'adjectif verbal indo-européen en -to-s (invictus, invincible, etc., dans différentes langues) (1), mais presque toujours l'adhésion absolue des faits l'emportait.

Les Participes présents et passés parvenaient quelquefois à l'état de noms d'agents, quand le même prédicatif était applicable à une seule personne dans des actions de toutes sortes, p. e. : mendiant, got. berusjos, weitwods, mais le plus souvent ils continuaient à signifier quelque chose d'accidentel, un fait, mais toujours tel ou tel fait d'une personne permanente.

Je ne crois pas que l'infinitif ait été un nom abstrait d'action en indo-européen. Dans sa signification finale et de supin il était naturellement *prédicatif,* dans l'accusatif avec l'Infinitif de même à l'origine (2), au § 809

(1) BRUGMANN : *Grundriß,* II, p. 207, etc.

(2) Cf. BRUGMANN : *Abrégé de grammaire comparée,* op. cit., § 807, etc. Pour le Participe, voir là aussi. Les significations principales y sont bien indiquées et en peu de mots.

Brugmann rassemble encore beaucoup de cas qu'au sens précis du mot il appelle "Praedikativ". Que l'Infinitif avec les verbes auxiliaires soit prédicatif, cela au fond est aussi évident que pour les Participes au même cas, qui cependant par l'intermittence de leur accord sont plus convaincants : Cf. je les ai vus. J'ai vu les enfants.

Et ainsi la preuve sémantique pour la signification fondamentale du verbe et du nom, que nous avions en vue, a été indiquée dans ses traits principaux.

102. Nous ajoutons ici un seul fait.

C'est que *dans la phrase narrative la plus simple* chaque affirmation se bifurque en deux adhésions successives de la même réalité (1). La première, le sujet, est une adhésion relative, la deuxième, le prédicat, une adhésion absolue. A côté de cette forme de phrase, il y en a beaucoup d'autres qu'il nous faut laisser de côté pour le moment.

103. Et ainsi je crois avoir directement et indirectement, *in germine* du moins, fourni la preuve de mon assertion que la distinction entre l'adhésion absolue et relative répond tout à fait aux catégories grammaticales indo-européennes de nom et de verbe. Où il n'y a *pas* d'adhésion absolue, il n'y a *pas* de verbe non plus : *plus* ou *moins* une adhésion est absolue, *plus* ou *moins* le caractère du mot est verbal. On peut raisonner de la même manière, comme nous avons vu pour l'adhésion relative et le nom. *Donc la cause psychologique du verbe et du nom sont les adhésions absolue et relative.*

Substantif : adjectif = adhésion de réalité : adhésion de potentialité.

Preuves empruntées à la morphologie et au sentiment de la langue.

104. Maintenant nous allons examiner la même chose pour les adhésions de réalité et de potentialité. (Voir § 80, etc.)

---

(1) Lazarus : *Leben der Seele*, tome II, Berlin, 1878, p. 272-178 ; Adolf Stöhr : *Die Vieldeutigkeit des Urteiles*, Leipzig-Wien, 1895, p. 38, etc. ; idem : *Algebra der Grammatik*, Leipzig-Wien, 1898, p. 51, etc.

Y a-t-il dans la langue, d'abord parmi les noms, une différence grammaticale répondant à cette distinction psychologique?

Oui. Le nom se divise en substantif et en adjectif. L'adhésion de réalité se fait sentir dans le substantif, l'adhésion de potentialité dans l'adjectif.

La disposition de la preuve est identique à celle de notre démonstration donnée ci-dessus (1).

105. En premier lieu donc l'adjectif a ses degrés de signification. Justement *parce que* ce qu'on exprime n'est qu'une possibilité, cette possibilité peut être réalisée à un degré plus ou moins haut; mais le substantif n'a pas de degrés de signification (2), ce qu'on désigne par un substantif est ou n'est pas.

Deuxièmement le substantif à son propre cas local, l'adjectif ne fait que s'accorder avec lui, où souvent même il ne le fait pas.

Le substantif seul est sujet ou objet ou pour ne pas nous borner à l'indo-européen : le substantif seul a un cas actif et passif. Evidemment. Comment une action réelle pourrait-elle sortir d'une possibilité ou aboutir? Le cas local pour la même raison. Des potentialités n'ont pas lieu.

Troisièmement un nombre. On ne peut compter que des choses réelles. Il y a toujours infiniment de *choses*

---

(1) Une fois pour toutes je renvoie ici à l'étude excellente de VICTOR HAMMARBERG : *Des adjectifs et des participes substantivés en ancien français,* Stockholm, 1903. De beaucoup moins de valeur est : ED. GERBER : *Die Substantivierung des Adjectivs im XV. und XVI. Jahrh.* (pour l'anglais seul), Göttingen, 1895.

(2) Nous avons cité p. 89, note 4, quelques-uns des cas rares qui se présentent. Les autres datent du temps où le substantif et l'adjectif n'étaient pas encore séparés. Car, comme nous avons supposé pour le nom et le verbe que l'adhésion absolue comme primaire était la seule à l'origine, mais plus tard fut sensiblement différenciée par le développement de l'adhésion relative, de sorte qu'il ne lui resta, à celle-là, à peu près que des mouvements, des changements ou des états passagers, de même il faut que l'adhésion de réalité comme primaire ait été la seule à l'origine, mais qu'elle n'ait été sentie dans sa pleine signification spéciale que plus tard par le développement de la potentialité. Chez des enfants de 4 ou 5 ans cette différenciation n'est le plus souvent pas encorce accomplie. Leurs jeux p. e. ont tout le sérieux de la réalité. Voir à ce sujet A. MEINONG : *Über Annahmen,* p. 40, etc.

possibles. On saurait bien compter des *possibilités*, mais c'est une abstraction, dont nous parlerons tout à l'heure quand nous traiterons des jugements analytiques.

Quatrièmement le substantif a un genre, et il n'a qu'un seul genre, c. à d. on estime la chose signifiée d'après sa manière d'être constante et générale, on lui donne une place fixe dans son appréciation (1). L'adjectif n'a pas de genre, ou tout au plus il s'accorde en genre avec son substantif, en d'autres termes il a autant de genres qu'il y en a dans une langue. La qualité désignée elle-même n'a pas de place fixe dans le milieu environnant, c'est une possibilité, qui peut se réaliser tantôt ici tantôt là, ce n'est pas une réalité séparée.

Cinquièmement, le substantif a un article, un déterminatif, pour indiquer que ce qui est désigné a une place fixe dans son attention. L'adjectif n'a d'article, qu'au seul cas où il est employé substantivement. C'est ainsi qu'il se formait dans toutes sortes de langues indoeuropéennes, mais surtout en germanique: des noms d'agents et toute la déclinaison faible des adjectifs, parce qu'ici le suffixe *-ne* comme déterminatif individualisait (2).

Ainsi les particularités morphologiques et fonctionnelles s'accordent encore une fois à merveille avec nos catégories psychologiques.

106. Mais notre propre sentiment de la langue peut encore rendre témoignage, car bien que cela semble difficile à cause des nombreuses transitions, le sentiment de cette différence est pourtant très vif en nous. Il ne

---

(1) Nous reviendrons sur ce point-là au livre suivant. Je renvoie pour le moment à Lucien Adam: *Du genre dans les diverses langues*, Paris, 1883; Raoul de la Grasserie: *La catégorie psychologique de la classification révélée dans le langage*, Revue philos., 45, 1898, p. 594-624. Voir aussi du même auteur: *De la catégorie du nombre*. op. cit., p. 94, etc., et passim; H. Winkler: *Weiteres zur Sprachgeschichte*, Berlin, 1889, p. 1-87; W. Wundt: *Völkerpsychologie, Die Sprache*, op. cit., II, p. 19-24.

(2) Osthoff: *Forschungen im Gebiete der idg. nominalen Stammbildung*, II, Jena, 1876; J. Vondráček: *Sprachvergleichendes zu dem bestimmten Artikel*, Braunau, 1883.

s'agit que de lui donner l'éveil. Quant à moi j'y réussis surtout dans la transition.

Quelqu'un dit p. e. à son ami : *Quel bon vent vous amène, mon bon?* Distinctement on sent dans le deuxième *bon* un surplus de signification (1) : outre les qualités possibles et ses nuances de sentiment, il a maintenant aussi le sens de la personnalité réelle de l'ami. Aussi est-ce là une des raisons mal interprétées (2), pour lesquelles la *conception* scolastique de la langue veut voir ici à tort et à travers une ellipse.

Ou si l'on veut le contraire du phénomène? Employez un substantif adjectivement. Il n'a plus toute sa plénitude : un des éléments de signification se perd irrévocablement : l'existence réelle de la chose désignée (3).

Voilà le maître. Il est maître de la situation. Le maître autel.

La preuve sémantique.

107. Mais nous voulons aussi faire parler le sentiment de la langue des temps antérieurs par les faits sémantiques. Et cela nous sera beaucoup plus facile que pour le verbe et le nom.

1° D'abord ces substantifs seuls sont avant tout devenus adjectifs qui, pour la cause que l'on voudra (4), ont pris la signification d'une pure adhésion de potentialité : ce sont les abstraits.

DELBRÜCK le dit expressément (5) et cite comme exemples le sanscr. tapúṣ chaleur, chaud ; vápuṣ beauté, beau, etc.

PAUL (6) donne aussi des exemples, cependant sans souscrire formellement à la règle, e. a. v.h.all. schade et fruma ; et WILLMANNS (7) p. e. v.h.all. brăcha, etc.

(1) PAUL : *Prinzipien*[3], op. cit., § 249.

(2) Une deuxième c'est l'automatisme d'adj. + subst. Voir notre dernier livre sur l'automatisme psychologique.

(3) PAUL : *Prinzipien*[3], op. cit., § 250.

(4) Voir encore ci-dessous notre chap. sur les jugements analytiques.

(5) *Grundriß, Syntax,* I, § 198, a. A. J. WACKERNAGEL : *Altindische Grammatik,* II, I, Göttingen, 1905, p. 1 sq.

(6) *Prinzipien*[3], op. cit., § 250.

(7) *Deutsche Grammatik,* II, op. cit., § 386, I.

MEYER-LÜBKE (1) constate le fait formellement: "l'adjectif prend la place d'un substantif *abstrait.*" De même WALTER OTTO avec nombre de beaux exemples (2).

En m'appuyant sur ces analogies et sur la nature primaire de l'assentiment réel je range ici encore les riches matériaux réunis par BRUGMANN sous le titre: Suffixgleiche Adjectiva und Abstracta (3).

108. Mais outre les abstraits (4) il y a encore un autre emploi de substantif qui approche souvent assez près de la signification d'une adhésion de potentialité. Ce sont encore les prédicatifs. En effet un déterminatif qui n'est attribué au sujet ou à l'objet de la phrase qu'en vue du prédicat est perçu plus ou moins comme exprimant une possibilité. De là vient que dans différentes langues modernes l'emploi prédicatif est le pont que doivent passer tous les substantifs pour entrer dans le domaine des adjectifs.

109. 2° Deuxièmement ces adjectifs seuls deviennent substantifs qui avaient déjà pris la signification d'une adhésion de réalité presque pure.

C'est en premier lieu le contexte qui souvent en est la cause, lorsque le sens montre suffisamment à quel être réel cette qualité, n'étant que possible en soi, est attribué (5). Or dans ce cas-là un tel adjectif substantivé ne devient un vrai substantif que lorsque la qualité possible soit s'efface, n'est plus sentie comme telle (6),

---

(1) *Grammaire des langues romanes,* III, op. cit., p. 12.

(2) WALTER OTTO: *Über die lateinischen Wörter auf* -īca, -īcus, -īcius, -īx *und Verwandtes,* IF., XV, 1903, p. 9, etc.

(3) *Grundriß,* II, op. cit., § 158. Voir aussi son *Abrégé de grammaire comparée,* op. cit., § 423-25.

(4) Ici je range enfin quelques noms propres, qui par l'usage sont parvenus à exprimer des adhésions de potentialité d'une vertu ou d'un vice, p. e. Salomon, un idéal de sagesse e. a. C'est par ces emplois qu'on peut s'expliquer aussi les comparatifs: Poenior (dans Plaute), Neronior, Salomonior (bas lat. 12e s.) et le superlatif en italien moderne Rossinissimo. Cf. Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik, XIII, p. 280-81.

(5) OTT: *Die Substantivierung des lateinischen Adjektivums durch Ellipse.* Programm, Rottweil, 1874; BRUGMANN: *Grundriß,* II, p. 437; DELBRÜCK: *Grundriß, Syntax,* III, § 50, p. 133-134. Voir aussi J. S. SPEYER: *Vedische und Sanskrit Syntax,* in BÜHLERS *Grundriß,* § 3, Anm.

(6) WILLMANNS: *Deutsche Grammatik,* II, § 298, N° 3.

comme p. e. in altum, la haute mer, merum (vinum) = du vin pur, soit — et cela se présente surtout pour des personnes — qu'elle est assimilée à l'existence réelle de la chose nommée (1), p. e. juvenis, vindex, servus, major : maire, senior : sire, seniorem : seigneur, etc.

110. Deuxièmement ce cas se présente, lorsque des adjectifs pour une raison quelconque ne peuvent être dits que d'une seule chose déterminée; en d'autres termes, lorsque nous ne pouvons nous représenter la qualité possible, que réalisée dans cet objet spécial (2); ainsi festa (dies) : fête, ficatum (jecur) : foie, mais surtout dans des adhésions techniques : (la) tangente, (la) verticale, (le) potentiel, (l') Indicatif, (le) Subjonctif, etc.

111. 3° Enfin, de même que, les adhésions relatives et absolues, les adhésions de potentialité et de réalité ont certaines formes de transition qui hésitent entre les deux. Et parallèles avec celles-là nous trouvons aussi dans la langue une série de mots qui flottent entre la nature adjective et substantive.

Ici se placent évidemment en premier lieu les mots qui ne s'emploient que prédicativement. Que leur signification se trouve entre nos deux adhésions, nous l'avons déjà démontré ci-dessus. Mais ils hésitent aussi dans leur forme, car dans quelques langues ils s'accordent, dans d'autres non; et bien qu'ils soient le plus souvent *perçus* comme adjectifs, ils n'admettent pour la plupart pas de degrés de signification. Voici quelques exemples français : *capot, maître, fat, drôle, farce, crâne, canaille,* des noms de couleurs : *chamois, lilas, mauve, orange,* etc., puis une foule de mots Participes d'origine (3).

112. Les adjectifs employés substantivement au neutre logique avec l'article singulier *le,* ou au pluriel avec

(1) Meyer-Lübke : *Grammaire,* III, § 124.

(2) Delbrück : *Grundriß, Syntax,* III, p. 135; M. Bréal : *Essai de Sémantique,* Paris, 1897, p. 166-67; surtout : A. Darmesteter : *La vie des mots,* op. cit., p. 55-57.

(3) Voir Delbrück : *Grundriß, Syntax,* III, p. 15, etc., et les autres endroits où il renvoie lui-même.

l'article *les* se trouvent dans les mêmes conditions : p. e. le beau, le juste, les belles, les justes. D'une part il semble que ce soient des adhésions de potentialité : une qualité possible comme telle, ou toutes les personnes possibles qui possèdent une certaine qualité ; d'autre part on a souvent en vue un groupe réel, déterminé de personnes ou de choses spécifiées par cette qualité. Or à cette duplicité psychologique répond leur caractère vague dans la langue. Car bien que par l'article qui les précède et par leur déclinaison ils paraissent être perçus comme substantifs, je ne connais aucune langue où des mots dans cette fonction soient devenus des substantifs réels (1).

Ainsi nous avons donc fourni la preuve sémantique, du moins dans ses traits principaux.

113. Encore un fait pour conclure.

Il est certain qu'il y a eu en indo-européen une période où les différences morphologiques entre le substantif et l'adjectif n'existaient pas encore (2).

Y avait-il peut être un autre indice morphologique?

114. Oui, la vṛddhi, qui est surtout restée féconde en sanscrit (3). Car dans différentes langues indo-européennes nous retrouvons cet allongement de la voyelle du radical, lorsqu'un mot eut une signification abstraite ou potentielle.

skr. mánas, intelligence; mānasás, intellectuel.

gr. ἄνεμος, vent; ἠνεμόεις, venteux.

lat. avis, oiseau; ōvum, ce qui a rapport à l'oiseau, œuf.

---

(1) VICTOR HAMMARBERG : op. cit., p. 24-26; H. BALSER : *De linguae graecae participio in neutro genere substantive posito,* Leipzig, 1878. A ce sujet surtout il faut consulter l'étude citée plus haut de ED. GERBER.

(2) JACOBI : *Compositum und Nebensatz,* op. cit., p. 3-4, 107, etc.

(3) P. VON BRADKE : Z. D. M. G., 40, p. 361; KRETSCHMER, KZ., Bd. 31, p. 456; J. SCHMIDT : *Die Urheimat der Indogermanen,* p. 26; BECHTEL : *Hauptprobleme,* p. 175; STREITBERG : IF., Bd. 3, p. 379, etc.; C. C. UHLENBECK : PBB., Bd. 22, p. 189, etc., 545, etc. Mais surtout un point de vue tout à fait nouveau et de bons matériaux dans CARL DARLING BUCK : *Brugmann's Law and the vṛddhi,* American Journal of Philology, XVII, 1896, p. 445-472. Enfin W. SCHULZE : *Ahd. suagur.,* KZ., 40, 1906, p. 400 sq.

letto-slave *u̯orno-s, corbeau; *u̯ōrnā, qui ressemble au corbeau, corneille.

got. hana, coq; v. saxon hōn, qui a rapport au coq, poule.

Alors le changement des suffixes pourrait être expliqué par le fait que ces abstraits ont été interprétés comme adjectifs.

115. Mais si l'allongement de la voyelle du radical en indo-européen avait cette fonction psychologique, et surtout si BUCK a raison en voyant dans ce changement de forme non exclusivement un fait secondaire, mais aussi un fait absolument primaire, pourquoi les suffixes, qui sous tous les rapports montrent un changement identique de forme et de signification, n'auraient-ils pas fait la même chose?

Ou quelle objection pourrait on faire à l'assertion que la formation de ce que les grammairiens appellent "le féminin" par l'allongement de i̯e à i̯ē, soit un phénomène analogue? Le rapport des radicaux en $^{e}/_{o}$ à ceux en ā, quelque obscur qu'il soit d'un point de vue phonétique, se range sans doute psychologiquement dans le même cadre.

Pourquoi l'allongement du got. *qinō* ne serait-il pas de même nature que celui du got. *qēns?*

La signification purement féminine aussi bien que le sens collectif se laissent fort bien dériver de l'adhésion de potentialité.

En effet chez tous les peuples non-civilisés la femme n'est toujours que celle qui tient de l'homme, quelque chose qui est dans un rapport intime avec l'homme; et les collectifs ne sont qu'une autre vue de la même potentialité, parce que toujours ils ne signifient que la "(mögliche) gesamtheit der eigenschaften des stammwortes" (1), donc encore la potentialité et non la réalité.

(1) J. SCHMIDT: *Die Pluralbildungen der Idg. Neutra,* Weimar, 1889, p. 24. Qu'il en soit de même dans les langues sémitiques, surtout pour les mots en īm a déjà été démontré à bon droit à mon avis par ERNEST MEIER: *Die Bildung und Bedeutung des Plurals in den Semit. und Idg. Sprachen,* Mannheim, 1845, et LUDWIG TOBLER: *Über den Begriff und besondere Bedeutungen des Plurals bei Substantiven,* Zeitschr. f. Völkerpsychologie u. Sprachw., 14, 1883, p. 416.

Une analogie intéressante nous est offerte par le thème pronominal *sio qui en germanique comme en celtique ne s'emploie que pour le singulier féminin, et pour le pluriel de tous les genres. Cf. aussi le skr. amī (1) et l'ags. héo, hie, hí.

Mais que cette hypothèse-vṛddhi soit vraie ou non, en tout cas l'opposition entre les collectifs, qui par eux-mêmes peuvent avoir une signification singulière ou plurielle, et les substantifs concrets, qui ne peuvent *pas* avoir cette double signification, forme encore une classe nombreuse de vieux noms indo-européens qui viennent confirmer que notre distinction entre les adhésions de potentialité et de réalité est en effet une force vivante dans la langue.

116. Enfin en m'appuyant sur les matériaux et la démonstration de VAN WIJK (2) j'admets que l'adjectif indo-européen de la forme normale s'est développé du Rectum oxytonon, qu'à l'origine il a donc été tout à fait identique à ce qu'est devenu le génitif des substantifs. Le moment où notre distinction psychologique devenait consciente était le point où ils se séparaient. Lorsque désormais on percevait encore le rapport d'un tel Rectum avec l'emploi absolue du Nominatif, de l'Accusatif, du Locatif, ou avec l'emploi également attributif, mais pourtant autrement caractérisé des autres cas, les grammairiens l'appelaient un génitif; lorsqu'au contraire on y adhérait comme à une potentialité pure, il se perdait dans la détermination de la réalité à laquelle il se rapportait, il s'accordait et devenait adjectif (3).

---

(1) BRUGMANN : *Demonstrativpronomina*, loc. cit., p. 111.

(2) *Der nominale Genitiv Singular*, Zwolle, 1902, § 19-33.

(3) Un excellent parallèle nous est fourni par l'explication de SOMMER du Génitif Sing. latin-celtique des radicaux -o en -ī, qui à été aussi appuyée par HIRT (IF., 17, p. 49). Jugī p. e. serait donc a l'origine une forme nominative et renverrait à un ancien collectif féminin jugi̯ē. Conformément à l'*u̯l̥ku̯os u̯l̥ku̯īku̯e *le loup et ce qui appartient au loup* de V. MICHELS (Germania, 36, p. 133) il nous faudrait donc traduire *Lupī pes* par *le pied appartenant au loup.* Mais alors il me prend envie de séparer aussi le Nominatif Plur. populī de la forme vieux-latine poploe et de le rattacher au Gén. Sing. collectif primitif. Dans PLAUTE et dans les inscriptions on trouve pourtant aussi de ces radicaux des pluriels en -ēs, eis et -īs.

117. Et ainsi nous avons vu que là où l'on *ne* sentait *plus* ou *pas encore* de différence entre l'adhésion de potentialité et de réalité, il n'y avait pas *non plus* de différence grammaticale entre l'adjectif et le substantif et que *plus* ou *moins* on sentait la différence psychologique, *plus* ou *moins* la différence grammaticale se faisait valoir. Nous pouvons donc conclure sans crainte: qu'il faut chercher la *cause* psychologique de la différence grammaticale entre le substantif et l'adjectif dans le sentiment de la différence entre les adhésions de réalité et de potentialité.

Indicatif: Subjonctif et Optatif =
= Présent: Prétérit et Futur =
= Duratif: Perfectif et Aoriste =
= Assentiment réel: Assentiment potentiel.

118. Ce que nous avons fait pour les adhésions relatives et le nom, nous l'avions promis aussi pour l'adhésion absolue et le verbe.

Cependant notre preuve ne pourra pas être si régulière qu'elle l'était jusqu'ici. Car une abondance de formes s'est développée, si inépuisable, tant étudiée de tous les côtés, en revanche si hétérogène, que si nous voulions poursuivre quand-même la méthode suivie jusqu'ici, ce livre ne finirait pas.

Nous serons donc obligés de nous borner à énumérer toutes les catégories grammaticales de verbes dues à la différence entre l'assentiment réel et potentiel chaque fois avec une preuve succincte.

119. Or en premier lieu l'Indicatif présent exprime une adhésion de réalité, le Subjonctif et l'Optatif une adhésion de potentialité.

Alors nous aurions un nouveau parallèle à côté du *Neutrum plurale* = *Femininum Sing* de JOH. SCHMIDT. Alors nous aurions en outre un premier point d'appui pour oser comprendre l'identité si longtemps désirée de la terminaison -es, -s du Pluriel indo-europ. avec la terminaison -s du Gén. Sing. Mais nous reviendrons sur ce point.

Nous avons ici pour nous le témoignage de tous les grammairiens ou peu s'en faut, à cause de l'évidence immédiate de la vérité avancée.

Cependant la plupart voient *originairement* dans l'Optatif un mode du désir, et DELBRÜCK et les siens aussi dans le Subjonctif un mode de la volonté (1). Ce n'est pas moi qui veux le nier. Mais l'un n'est pas incompatible avec l'autre. Lorsque donc LATTMANN (2) vint déclarer qu'il faut que toutes ces significations de désir et de volonté se soient développées de la potentialité, ou lorsque MUTZBAUER (3) avec des matériaux complets menace de prouver que du moins l'Optatif est certainement à l'origine un mode du sentiment, — pour laisser maintenant de côté DITTMAR (4) et la littérature américaine (5) à ce sujet — j'ai placidement pris note de tout cela et j'ai conclu que par cette méthode syntactique et sémantique *seule,* ce problème ne saurait être résolu.

120. J'ai donc cru devoir prendre ici un autre chemin, le chemin morphologique, tout en ne perdant pas de vue les résultats syntactiques et sémantiques déjà obtenus.

Or le Subjonctif se présente sous deux formes :

soit, et c'est là la règle, avec une voyelle thématique longue, p. e. grec φέρωμεν, sanskr. bhárāt, futur lat. ferēs;

soit, et c'est aussi une exception bien documentée, avec une voyelle thématique brève, lorsque l'Indicatif est athématique p. e. au futur lat. *eris, erit* à côté de *es* et *est.*

Dans des cas pareils l'idée s'impose que l'une des deux formes est née de l'autre et alors celle qui se présente le plus souvent et qui plus tard parvenait même à remplacer peu à peu l'autre, réclame na-

(1) *Grundriß, Syntax,* et œuvres précédentes; dernièrement au mépris de toutes les nouvelles objections: Neue Jahrbücher, 1902, p. 317, etc.

(2) Neue Jahrbücher, 1903, p. 410, etc.

(3) Philologus, Bd. 62, 1903, p. 626, etc.

(4) Neue Jahrbücher, 1900, p. 158, etc.

(5) Les auteurs principaux dans MORRIS: *On principles and methods,* p. 14, et passim. Voir aussi dans l'article de LATTMANN.

turellement la priorité. Si nous admettons qu'il en est ainsi, l'exception se laisse facilement expliquer en disant que par la fréquence de l'allongement d'une voyelle à cause de la contraction, on prenait cette voyelle longue aussi comme le produit de la contraction d'une voyelle thématique double et que le groupe formel (1) du Subjonctif se différenciait donc comme Indicatif avec intercalation d'une voyelle thématique ou tout simplement un Indicatif allongé d'une manière quelconque (2).

Jusque-là ce n'est qu'une hypothèse comme tant d'autres, elle explique les faits; on ne saurait faire aucune objection, mais rien ne la prouve bien positivement. Pour peu que nous y réfléchissions, une lumière inattendue ne tarde pas à se répandre.

La forme primitive du Subjonctif se trouverait donc dans la voyelle thématique allongée. Or il est simplement impossible de penser ici à un degré long mécanique. La seule chose donc qui nous reste, c'est la vṛddhi.

Or, la vṛddhi verbale nous la possédons déja dans les aoristes à allongement : lat. frēgi : got. brēkun, lat. ēdi : got. frēt, lat. ēmi : ags. nōm, lat. vēni : ags. cwōm.

Et justement la vṛddhi était aussi dans les noms le caractéristique des formes avec une signification de potentialité; l'Optatif ne serait alors qu'un Subjonctif très ordinaire des verbes avec un suffixe en-i̯e, qui tout comme dans les noms en signe de la potentalité changeait ici en-i̯ē (3). Mais est-ce que le rapport de °/₀ à ā, qui ne paraît être explicable par aucune apophonie mécanique, aurait peut-être aussi une telle signification dynamique? Car ce rapport aussi est parallèle dans le

---

(1) PAUL : *Prinzipien* [3], § 12.

(2) Ce fait peut être regardé comme établi depuis que M. SOLMSEN a produit quelques exemples d'un Aoriste conjonctif engendré par l'α allongé de l'indicatif. Voir Rheinisches Museum, tome 59, 1904, p. 162-169.

(3) Pour des raisons physiologiques, morphologiques et sémantiques je regarde i̯e/i et d'autres vocables pareils avec i comme un réflexe de sentiment, qui dans le développement ultérieur de la langue devint un vocable conscient pour le sentiment, et plus tard un suffixe avec la même signification. Par cette interprétation la différence de signification entre l'Optatif et le Subjonctif est placée peut-être dans un jour nouveau.

nom et le verbe : Dans les noms il forme des collectifs et des féminins, dans les verbes le Subjonctif italoceltique en -ā, donc partout des potentialités (1).

Skr. jánī : got. qinō : qēns = Optatif : Subjonctif : aoriste à allongement.

— "Seulement" — "Mais" — "Mais !" —

Oui, moi-même je vois aussi bien des *mais*, qui au cas où tout cela serait vrai, attendent une réponse. Mais je ne me croyais pas obligé d'étouffer sous les cendres de mes propres objections cette suite de pensées, qui, il y a déjà quelque temps, flamboyaient dans mon esprit en réfléchissant sur les problèmes en question. Qui sait? Peut-être mes difficultés ne sont pas des difficultés pour d'autres et réciproquement. S'il se présentait en effet des obstacles insurmontables, je céderais volontiers la place à quelque chose de mieux.

121. La différence entre la ratio recta et obliqua n'est pas autre (2). Est-ce que le propre de la raison indirecte n'est pas justement qu'on ne se prononce pas sur la réalité de ce qui est dit? Oui, cette construction curieuse avec ses Optatifs, ses Subjonctifs et ses Infinitifs dans les langues classiques, avec ses phrases commençant par *que* et *si* dans les langues modernes est — c'est notre sentiment de la langue qui nous le dit (3) — une catégorie nettement distinguée pour les adhésions absolues de potentialité.

122. Troisièmement : Le Futur et le Passé n'ont pas exclusivement et non plus primitivement rapport au temps, ils expriment *aussi* et depuis plus longtemps la potentialité (4) : "Cela est arrivé, cela peut encore ar-

(1) En guise d'illustration je remarque encore que les adjectifs sanscrits en *-in*, qui sont kṛt, ont souvent la vṛddhi, surtout dans les radicaux à *a*, grah : grāhin. Le plus souvent ils signifient : ayant —, *-eux*. *Quelquefois ils ont une signification future.* Cf. § 122 et pages suivantes.

(2) P. CAUER : *Grammatica militans* *, op. cit., p. 138, etc. : "innerlich abhängige Sätze".

(3) A. MEINONG : *Über Annahmen,* op. cit. Voir l'index sur "Conjunctiv" et "Daß-Sätze".

(4) T. ROORDA : *Over de deelen der rede* *, Leeuwarden, 1864, p. 36-46 et 72-3. L'auteur l'appelle *cogitatif,* mais il définit ce mode tout à fait comme nous notre potentialité.

river, cela arriverait-il?" Et que peu à peu l'idée métaphysique du temps ait pris le pas sur la potentialité n'exclut pas que celle-ci toujours dans différentes circonstances vient maintenir son ancienne supériorité et que dans plusieurs faits sémantiques l'ancienne hiérarchie renversée se fait encore sentir. Les phrases: "Il en *sera* ainsi, pour sûr" (1), "Si j'*avais* dit un mot, on vous *chassait* (aurait chassé)" sont encore *purement* potentielles. Faut-il que je rappelle les Futurs védique, grec et latin avec la forme du Subjonctif (2), ou les propositions irréelles conditionnelles en grec avec leur Prétérit-Indicatif, le Conditionnel en roman et en sanscrit: une complication du Futur et de l'Imparfait, l'Aoristus gnomicus et l'aoriste analogue dans les comparaisons d'Homère (3)?

Nous avons déjà mentionné la vṛddhi des aoristes à allongement dans le § 120.

123. Une illustration frappante de la façon dont de notre adhésion subjective de potentialité *Je-me-représente-cela* pouvaient se développer aussi bien le Futur que le Prétérit, nous l'avons dans le radical indo-eur. *men-*, qui signifie dans toutes sortes de langues aussi bien *avoir l'intention* que *se souvenir.* Oui, le sanscrit mányate et le grec μέμονα sont devenus de vrais verbes auxiliaires, l'un pour le Futur et l'autre pour le Prétérit. Voir Delbrück: *Grundriß, Syntax,* II, p. 469.

---

(1) A. Stöhr: *Die Vieldeutigkeit des Urteiles,* op. cit., p. 3-22; W. Jerusalem: *Urteilsfunction,* op. cit., p. 134-138, et *Die Psychologie im Dienste der Grammatik,* Wien, 1896, p. 9. Tous les deux font plus valoir le *sentiment* de l'attente. Nous en parlerons dans notre chapitre suivant. Ici c'est plutôt l'élément *intellectuel* qui nous intéresse.

(2) Jusqu'à quel point les temps et les modes se confondent, voir dans Raoul de la Grasserie: *De la catégorie du Temps,* Paris, 1888, passim, et idem: *De la catégorie des Modes,* Louvain, 1891, passim; ou de plus vieille date: L. Tobler: *Übergang zwischen Tempus und Modus, ein Kapitel vergleichender Syntax in Zusammenhang mit Formenlehre und Völkerpsychologie,* Zeitschr. f. Sprachw. u. Völkerps., II, p. 29, etc. Voir surtout pour l'indo-eur. G. Herbig: *Aktionsart und Zeitstufe,* IF., VI, p. 170, et dans les environs: "*Ursprünglich bilden Tempus und Modus eine einheitliche Masse.*"

(3) G. Herbig, loc. cit., p. 249-50; Paul Cauer: *Grammatica militans*[2], p. 100-106. Cf. Delbrück: *Grundriß, Syntax,* II, p. 301, 343, etc.

124. Qu'il me soit permis de m'arrêter encore un moment aux auxiliaires *avoir* et *être*, qui dans différentes langues ont été employés ou sont encore en usage comme l'expression du passé et du futur en même temps (1).

Le français a: *j'aimer-ai* à coté de *je les ai aimés*, du verbe *avoir*.

Le latin a: amābō et amābam, (de l'indo-eur. bheuā = être (2).

Comme ils sont éminemment subjectifs! Ils dégradent l'action principale jusqu'à n'être qu'une possession personnelle, qu'une qualité personnelle, pas l'ombre d'une reconnaissance de réalité hors de nous, mais la marque infaillible d'une représentation ou d'une imagination qui n'est que personnellement consciente: l'adhésion de la potentialité. Et ainsi nous comprenons aussi leur confusion dans des langues de toutes sortes.

125. Nombre de significations particulières de l'Imparfait grec et latin s'expliquent alors.

Mais la bibliographie énorme sur les temps dans les langues classiques, que je n'ai pas du tout étudiée en entier, m'exhorte à la prudence à ce sujet.

Aussi ne veux-je citer qu'un petit passage de W. Jerusalem, qui ici, après tout ce que nous venons d'avancer, aura probablement plus de force convaincante que dans le contexte original.

"Das Imperfectum bezeichnet, so heißt es, meistens eine in der Vergangenheit dauernde oder sich wiederholende Handlung. Der Psychologe wird nun darauf aufmerksam machen, daß es keineswegs darauf ankommt, ob die Handlung *wirklich* gedauert oder sich wiederholt hat, sondern darauf, daß der Redende sie als solche *vorstellt*. Man würde also, glaube ich, weit richtiger die Regel so formulieren: Das Imperfectum wird im La-

---

(1) Voir le livre cité tout à l'heure de Raoul de la Grasserie: *De la catégorie du Temps* et *Du verbe être et de ses diverses fonctions*, Paris, 1887.

(2) Involontairement je pense ici à l'aoriste en *s* et le futur en *s*. Cf. ce qui est démontré au § 139 sur l'indo-eur. ese-. Et remarquons au moins en passant qu'il y a aussi un Subjonctif en *s* comme l'a démontré R. Thurneysen: *Zu den irischen Verbalformen sigmatischer Bildung*, KZ., 1892, tome 31, p. 62-102.

teinischen und Griechischen gewählt, wenn der Redende eine vergangene Handlung *in ihrem Verlaufe* **darstellen** will, d. h. wenn er will, daß sie als solche vom Hörenden **vorgestellt** werde" (1).

En tout cas il faut qu'on fasse bien attention à cette distinction. Le fait que c'est effectivement une réalité qu'on a en vue, n'exclut pas qu'on veut *surtout* faire sentir cette réalité comme représentée.

Dans un tel cas il y a pour ainsi dire à la fois une adhésion de réalité et de potentialité; et celle des deux qui l'emporte fixe l'expression dans la langue. (Au fait il n'y a évidemment pas deux adhésions à la fois, mais elles se confondent. Cependant cela revient au même pour l'intelligence de la langue.)

Dans les noms j'aurais déjà pu relever le même fait, surtout dans les cas de vṛddhi. En effet il est assez clair que, lorsqu'un Indo-Européen parlait d'une femme, d'une corneille, ou d'un œuf déterminés, c'était effectivement souvent une réalité qu'il avait en vue. Aussi est-ce là la raison pour laquelle ces mots sont devenus plus tard le plus souvent des substantifs. Mais cela n'empêche pas que très souvent cette réalité ne fût surtout comprise comme une potentialité comme: celle qui tient de l'homme, celui qui tient du corbeau, ce qui tient de l'oiseau; et c'est là ce que la vṛddhi fait entendre.

126. Il n'est pas de ma compétence de dire si la conjugaison définie et indéfinie en hongrois, si le Parfait et l'Imparfait sémitiques (2) et les modes fictifs, dubitatifs et conjonctifs de différentes langues font supposer la même distinction; mais le peu que j'en sais me le fait du moins supposer (3).

---

(1) W. Jerusalem: *Die Psychologie im Dienste der Grammatik*, Wien, 1896, p. 7.

(2) Prof. De Lagarde: *Bildung der Nomina*, Göttingen, 1889, p. 6. Cet auteur donne les définitions suivantes: Das Perf. dient zum Ausdruck dessen, was wir unmittelbar empfinden. Das Imperf. dient zum Ausdruck dessen, was wir durch Vergleichung und Vorstellungen erkannt haben.

(3) A cause de l'étendue et du caractère spécial du sujet, je m'étais proposé de passer sous silence dans cette étude les propositions interrogatives. Mais ici je ne puis m'empêcher de relever

127. Nous verrons dans notre dernier livre que les assentiments potentiels occupent évidemment parmi les oxytons indo-européens un rang très important, pour ne pas dire monarchique. Ne pourrait-on pas partir de là pour expliquer la mutabilité d'accent dans les verbes?

Pour moi je tiens pour établi que dans l'indo-européen primitif deux formations verbales se présentaient côte à côte, dont l'une avait l'accent sur la première et l'autre sur la dernière syllabe de la base. Il n'est pas nécessaire évidemment que ces deux formations aient eu toutes les personnes et tous les nombres. Je regarde cela même comme fort peu probable.

128. On les appelle ordinairement: la formation du présent et la formation de l'aoriste. Je me contenterai de ces dénominations, pourvu du moins qu'on veuille prendre aoriste dans le sens large, *indéterminé,* que lui accordent ordinairement les grammairiens grecs (1) et de ne pas lui substituer aussitôt notre acception moderne d'aspect perfectif.

---

que la différence psychologique longtemps cherchée entre les questions avec et sans mot interrogatif ne se trouve que dans la différence entre les adhésions de potentialité et de réalité. Certes dans toutes les questions domine le désir d'être renseigné, le sentiment joue toujours un rôle. Mais ce désir qui domine s'appuie sur la base de l'adhésion. Les questions avec un mot interrogatif comme: *Qui frappe?* ont pour base une adhésion de réalité: *Il y a quelqu'un qui frappe.* Dans celles sans mot interrogatif: *L'a-t-il battue?* nous trouvons au fond une adhésion de potentialité: *Ce serait possible.* J'arrivai à cette conclusion e. a. par la lecture de beaucoup de remarques justes et fausses de: O. Imme: *Die Fragesätze nach psychologischen Gesichtspunkten eingeteilt und erläutert,* Cleve, 1879-81; W. Jerusalem: *Urteilsfunction,* p. 169-176; Paul: *Prinzipien* [3], p. 121-22: Karl Groos: *Experimentelle Beiträge zur Psychologie des Erkennens,* ZPs., Bd. 26, 1901, p. 148-49; A. Meinong: *Über Annahmen,* p. 51-54; E. T. Owen: *Interrogative thought and the means of its expression,* Transactions of the Wisconsin Academy, vol. 14, 1903, p. 393-471.

(1) Et dans celui du vieux slave d'église. Meillet dit à la fin d'une forte étude sur les aspects de la traduction de l'évangile: Le perfectif comme l'aoriste grec exprime l'action en dehors de toute idée de durée; il se prête par suite également à indiquer l'action pure et simple envisagée dans son ensemble, ou le commencement d'une action, ou enfin une action achevée; mais il est chimérique d'essayer d'attribuer au perfectif par lui-même aucun de ces sens particuliers. A. Meillet: *Etude sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux-slave,* Paris, 1902, p. 100.

Car elle est absolument non prouvée encore l'opinion de beaucoup de savants que dans les temps reculés de l'indo-eur. primitif le présent aurait eu une signification catégoriquement durative et l'aoriste une signification catégoriquement perfective.

On comprendra donc que je suis fortement tenté d'y substituer autre chose: à savoir ma distinction entre réalité et potentialité.

Dois-je résister à la tentation?

J'ai laissé s'écouler une année depuis que la pensée m'en est venue, mais finalement j'ai cru devoir céder.

Ce sont surtout les articles de HOLGER PEDERSEN (1), et de HANS MELTZER (2) qui m'ont fait pencher de ce côté. A la question si l'indo-européen — entendez la langue qui précédait immédiatement la dispersion des peuples — a connue les différents aspects, PEDERSEN répond: "daß die Aktionsarten in der Idg. Ursprache überhaupt keine grammatische Rolle spielen" (l. l., p. 223).

HANS MELTZER est un peu plus prudent dans sa réponse et dit (l. l., p. 210):

"Nach all dem dürfen wir wohl mit gutem Grunde annehmen, daß dem Idg. der Ausdruck der Aktion zu Gebote stand, werden uns jedoch davor hüten, bestimmen zu wollen, wie weit die Neigung und Fähigkeit dazu reichte."

A vrai dire, cette conclusion m'a étonné. Je m'étais attendu en effet, après la critique exercée par lui sur les arguments en question (p. 207-209), à cette conclusion:

"Nous pouvons admettre pour de bonnes raisons que le caractère perfectif ou duratif se faisait sentir plus ou moins clairement *dans l'un ou l'autre* verbe, mais devons rejeter non moins décidément l'existence de deux *catégories* caractérisées comme telles dans l'indo-européen avant l'émigration des peuples."

Eh bien, si ces catégories de signification étaient seulement, au cas le plus favorable, en train de *se former* dans la dernière période de l'indo-européen, il est impossible que ce soit *elles* qui aient occasionné dans le

(1) *Zur Lehre von den Aktionsarten*, KZ., 37, p. 219-250.

(2) *Zur Lehre von den Aktionen, besonders im Griechischen*, IF., 17, p. 186-278.

pré-indo-européen (que H. HIRT se plaît à reconstruire) une séparation aussi fondamentale dans le vocalisme et dans toute la construction des bases.

129. Mais peut-être pourraient-elles alors renvoyer à des catégories plus anciennes?

Parfaitement et leur forme nous montre la voie à suivre.

MELTZER écrivait déjà que le perfectif et le duratif ne peuvent en tout cas être nés qu'après la séparation du verbe et du nom. Mais le pré-indo-européen ne connaissait pas encore cette séparation. Si donc nous voulons rechercher dans ces temps primitifs des catégories correspondantes il faut que celles-ci soient en tout cas de nature :

1° à se rencontrer dans les verbes aussi bien que dans les noms.
2° à nous montrer leur signification et leur formation tant dans les verbes à venir que dans les noms.
3° à ressembler dans leur formation à nos aspects.
4° à manifester une signification d'où se dégage sans peine celle des aspects.

130. Eh bien, nos groupes d'assentiments réels et potentiels satisfont à toutes ces exigences.

1° Ils sont possibles dans le nom aussi bien que dans le verbe. Cf. § 104, etc., § 118, etc.
2° Ils manifestent leur signification spécifique et leur formation originale dans le verbe et dans le nom de plus tard. Ibid.
3° Une de leurs formations, à savoir le principe de l'oxytonaison et de la barytonaison (pour ne pas parler des autres), est parfaitement identique.
4° Les significations durative et perfective se dégagent sans peine de la réalité et de la potentialité.

Nous devons nous arrêter un peu plus longtemps à ce quatrième point.

Il va de soi que les catégories de l'assentiment réel et de l'aspect duratif sont les plus anciennes (1).

---

(1) E. RODENBUSCH : *Beiträge zur Geschichte der griechischen Aktionsarten,* IF., 21, 1907, p. 122-23 sq.

Nous n'avons donc à démontrer que, lorsque les assentiments potentiels se séparent des assentiments réels, les prémiers dégagent graduellement dans les thèmes verbaux la signification perfective.

131. Cette évolution est, par rapport à l'idée, aussi facile à comprendre qu'elle peut l'être.

Par une forme verbale perfective "bezeichnet man die Erreichung des Abschlusses der Handlung und zwar auf der Zeitstufe der wenn auch noch so weit erstreckten und dadurch *farblos gewordenen Gegenwart*" (1). SARAUW parle même d'une "*abstrakte Gegenwart*" (2). RODENBUSCH l'énonce encore plus explicitement: Die präsentische Aktionsart, die die ursprüngliche Ausdrucksweise repräsentiert, geht darauf aus, einen Vorgang naturgetreu so wiederzugeben, wie er sich abspielt; *die aoristische Aktionsart nimmt eine irgendwie geartete Reduktion des Vorstellungsinhaltes vor.* (loc. cit. p. 123 et 143.)

Au fond tout assentiment est potentiel, du moment qu'il ne concerne pas l'objet immédiatement présent et pour le lieu et pour le temps.

On le voit: le *perfectif* est une espèce du genre *potentiel.*

132. Mais nous voyons dans la pratique aussi cette consubstantiation partielle confirmée par les faits.

Nous avons rangé plus haut (§ 122) l'aoriste gnomique parmi les assentiments dont le caractère potentiel saute aux yeux. Mais STREITBERG a démontré avec évidence dans sa conférence bien connue du congrès philologique de Dresde que les aoristes avec leur accentuation sur la deuxième syllabe du thême peuvent avoir une signification nettement future ou impérative. HIRT ensuite a assimilé non sans raison (3) le Subjonctif avec cet Injonctif d'aoriste, tandis que nous nous sommes efforcés à notre tour (voir le § 120) d'y rattacher l'optatif comme troisième élément (4).

(1) H. MELTZER, l. l., p. 739.

(2) KZ., 38, p. 161 sq.

(3) IF., 12, p. 212 sq.

(4) Cf. N. FLENSBURG: *Die einfache Basis ter- im Idg.*, Lund, p. 90 sq., où il essaie de prouver que les seṭ-bases avaient primitivement une signification perfective et les aniṭ-bases une signification

Nous avons rapporté déjà en note (§ 126) les définitions de DE LAGARDE des aspects perfectifs et duratifs en sémitique. Et ces définitions ne parurent-elles pas identiques à nos assentiments de réalité et de potentialité?

Désire-t-on le voir de plus près dans les périodes de langue qui soient plus à notre portée? Ne voyons-nous pas en slave, en celtique et en germanique se manifester une signification de possibilité, de potentialité, presque en même temps que l'aspect perfectif?

Pour le celtique consulter THURNEYSEN, KZ. 37, p. 52 sq.

Pour le slave et le celtique SARAUW, KZ. 37, p. 161 sq.

Pour le germanique je rappellerai seulement ici : 1° l'emploi des infinitifs perfectifs en ga-, gi-, ge-, après les auxiliaires de mode, après *mogen* et *kunnen* surtout, 2° le ge- généralisant; pour le reste je renvoie aux *faits* et à la *bibliographie* cités par H. VAN SWAAY, dont je ne partage ordinairement pas les *considérations* (1).

133. Je rapporterai encore pour finir un fait significatif emprunté à la langue actuelle. Lorsque nous examinons au point de vue de l'aspect les dénominatifs plus récents nous sommes frappés par ce fait, que ceux qui dérivent d'adjectifs et de subjectifs abstraits sont presque tous *perfectifs*, tandis que ceux qui dérivent de substantifs concrets sont en grande majorité duratifs.

Dans mon édition hollandaise j'ai prouvé cette thèse avec un matériel suffisant d'exemples néerlandais. Cependant comme l'aspect est chose délicate par excellence je n'ose pas entreprendre la même chose pour d'autres langues. Mais chacun pour soi peut réunir dans les matériaux des grammaires une aussi bonne série d'exemples frappants pour sa propre langue, ou mieux encore pour son propre dialecte.

134. Tous ceux qui croient avec WUNDT et HIRT que le verbe indo-européen est né du nom, trouvent ici un argument décisif en faveur du fait que le perfectif

---

durative. Voir aussi W. SCHULZE : *Lit. kláusiu und das indogermanische Futurum,* Sitzungsber. d. Akad. d. Wissensch. zu Berlin, 1904, p. 1434 sq.

(1) H. VAN SWAAY : *Het prefix ga-, gi-, ge- en de Aktionsart*, Utrecht, 1899, § 41 et 52.

remonte à la potentialité et le duratif à la réalité, argument qui dispense de plus longs raisonnements.

On a déjà pu voir dans ce qui précède et lire expressément dans le § 89 qu'en cette question je me sépare entièrement de WUNDT. Son raisonnement à perte de vue sur ce sujet (1) ne me paraît qu'une simple dispute de mots, où il ne s'est pas donné la peine de pénétrer plus avant dans les significations psychologiques intimes du verbe et du nom.

Aussi son argumentation ne prouve-t-elle autre chose qu'il y a eu un temps où conjugaison et déclinaison ne s'étaient pas encore constituées distinctement. L'argumentation de HIRT (2) ne porte pas plus loin. Eh bien, je leur accorde cela. Même je me suis efforcé de me former une conception claire et nette de ces mots primitifs ou bases et de leurs catégories primaires.

Les mots primitifs étaient, abstraction faite du sentiment, des adhésions absolues, se scindant bientôt en adhésions réelles et potentielles. Elles donnèrent, comme nous le montrerons encore une fois plus loin, naissance aux adhésions relatives. La catégorie primitive cependant continuait toujours d'exister.

Et c'est ainsi que se développèrent le verbe et le nom, comme nous l'avons démontré abondamment. Eh bien les faits que nous venons de citer fournissent dans ce système aussi une preuve frappante en faveur de notre thèse. Si en effet les verbes, actuellement formés d'adjectifs et de noms abstraits, c'est à dire d'adhésions potentielles, sont tous perfectifs; si les verbes formés de substantifs concrets, c'est-à-dire d'adhésions réelles, sont presque tous duratifs : il est tout naturel de conclure par analogie que tous les perfectifs sont formés eux aussi de bases potentielles et que tous les duratifs primitifs ont été engendrés par les bases réelles.

Cela n'est plus seulement admissible, mais *certain,* du moment que les deux couples ont une particularité morphologique très caractèristique commune, in casu : l'accentuation. Nous disons certain pour autant qu'on

---

(1) *Die Sprache,* II, p. 9 et 129 sq.

(2) *Über den Ursprung der Verbalflexion im Idg.,* IF., 17, p. 36-85.

peut parler de certitude quand il s'agit de faits préhistoriques. Et ainsi je crois pouvoir conclure du moins pour l'indo-européen que dans le verbe aussi la différence entre l'assentiment réel et potentiel se fait sentir partout et toujours.

Les jugements analytiques.

135. Ce n'est que maintenant que nous avons l'occasion de nous occuper d'une exception, qui dans sa complexité d'irrégularités cohérentes semblerait presque anéantir tout ce qui a été démontré ci-dessus, et à laquelle nous avons dû renvoyer à plusieurs reprises.

Carl Svedelius a été le premier qui dans son livre fort méritoire: *L'analyse du langage,* Upsala, 1897, dans un but purement linguistique, ait attiré l'attention sur la différence importante entre ce qu'il voulait nommer des *communications de procédé* et des *communications de relation.* Pourquoi ces deux noms si singuliers et cependant non tout à fait exacts? S'il se fût mêlé un peu de philosophie, il aurait su que les péripatéticiens depuis des siècles avaient déjà connu sa distinction retrouvée et la désignaient par des noms différents, surtout: *justicia synthetica* et *analytica.* Kant a joué sur ces idées pour mettre à l'abri ses judicia synthetica à priori. Que depuis la distinction n'en soit pas devenue plus claire pour les profanes, cela s'entend; passe encore ces termes mais, qu'un savant, fort instruit du reste, crût pouvoir *inventer* encore une fois cette différence en 1897?... Voilà une chose contre laquelle je proteste par l'emploi des noms anciens.

Judicia analytica sont des vérités éternelles que le bon sens reconnaît aussitôt, pourvu qu'on comprenne les termes: p. e. Sous le même rapport un tout est plus grand que sa partie.

Judicia synthetica sont des vérités pratiques, qui bien qu'on comprenne les termes, demandent encore de nouvelles connaissances extérieures pour que nous puissions les former: p. e. L'éléphant du Jardin zoologique est mort.

Cette différence est ici d'une grande importance pour nous, parce que apparemment les jugements analytiques dérangent tout notre raisonnement.

136. Or d'abord ils ont le plus souvent comme sujet, donc comme substantif: une possibilité pure.

Deuxièmement nous employons presque toujours avec une telle possibilité l'article, un déterminatif que toujours nous avons cru pouvoir réserver aux réalités seules.

Troisièmement le verbe: la copule abstraite n'a en aucune manière la signification d'une adhésion réelle absolue, car elle s'emploie justement pour le temps *il*limité.

Eh bien, ces exceptions loin de renverser notre thèse la confirmeront et l'appuieront.

137. En tout cas il faut croire que les judicia analytica sont un développement postérieur, parce qu'ils supposent un degré de civilisation beaucoup plus élevé, même la pensée philosophique (1).

Dans HOMÈRE p. e. où dans nombre de sentences l'occasion s'offrait en effet, on n'en saurait trouver que fort rarement des exemples tout purs; c'est toujours l'Aoristus gnomicus: Voilà comment cela s'est passé souvent, sans doute la même chose arrivera, ou un Présent avec la vague signification temporelle de: *le plus souvent* et *toujours,* ou bien sans verbe et alors nous n'avons pas à nous en soucier.

138. Lorsque les jugements analytiques commençaient à être en vogue — en tout cas longtemps, très longtemps avant HOMÈRE — des *raisons* intellectuelles contribuaient à concevoir dans un jugement pareil les noms comme substantifs.

Car une abstraction *comme telle* a cela de commun avec les choses, qu'elle est durable. Les abstractions font partie du système d'idées que nous avons toujours à notre disposition. Et lorsque plus tard l'emploi déterminatif des articles devenait de plus en plus général

(1) SVEDELIUS, op. cit., p. 37-39. Pour la rareté des termes abstraits chez les peuples sauvages voir: H. STEINTHAL: *Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft* [2], Berlin, 1881, p. 404 sq.; H. SPENCER: *The principles of Sociology,* I, London, 1877, p. 100 sq.; G. CURTIUS: *Grundriß der griechischen Etymologie* [5], Leipzig, 1879, p. 97 sq.; A. VIERKANDT: *Naturvölker und Kulturvölker,* Leipzig, 1896, p. 232 sq.; H. OSTHOFF: *Vom Suppletivwesen der idg. Sprachen,* Heidelberg, 1899, passim; F. SCHULZ: *Psychologie der Naturvölker,* Leipzig, 1900, p. 74 sq.

pour nous désigner quelque chose de déterminé que nous avions encore à notre disposition, soit par l'entourage soit par la conversation précédente, on s'explique facilement que nos abstractions aussi aient pris cette forme (1).

Puis : marquer les différentes relations qui existent entre les idées d'un même groupe, ce qui est la fonction caractéristique des judicia analytica, ne consiste qu'à leur indiquer leur place par rapport aux autres dans le système. C'est ainsi que se forme une "Wertcategorie" (2), il est vrai beaucoup plus vague, mais toujours pareille à celle qui donnait leur genre au substantifs concrets. Et ainsi nous avons, à côté de l'image intérieure *sensitive* que nous avons du monde, ou plutôt derrière celle-ci une autre qui ne l'est pas.

139. Mais reste la difficulté des copules. Car la différence linguistique essentielle entre les judicia analytica et synthetica — comme Svedelius l'indique très justement et le défend contre des objections qu'on lui avait faites (3) — se trouve dans le fait que la forme personnelle du verbe dans les analytica ne *contient absolument aucun circonstanciel de temps*. Notez-le bien : *absolument aucun*. Donc non plus un de nature vague : *le plus souvent, toujours*. Ceux-ci font encore nettement supposer l'induction *sentie,* et tant que l'induction est *sentie,* il n'y a pas de judicium analyticum.

Nous concluons immédiatement de ce qui précède que la copule n'est pas un vrai verbe (4). Or si cette conclusion de théorie est confirmée par les faits ce sera une nouvelle preuve pour la justesse de nos thèses.

Les faits la confirment en effet; car *la copule primitive est un pronom*. Nous le voyons encore si distinctement en basque, où la copule *da* ne peut être rangée

---

(1) K. Goebel : *Die grammatischen Kategorien,* Neue Jahrbücher, 1900, p. 193.

(2) K. Goebel, loc. cit., p. 188.

(3) *L'analyse du langage,* p. 34, etc.

(4) Cf. Paul Regnaud : *Origine et philosophie du langage,* Paris, 1888, p. 279-80.

dans aucun verbe, mais est identique au pronom préfixé à tous les verbes transitifs (1).

En vieil égyptien (2) c'est encore plus évident, si c'est possible, puisque ici la copule diffère encore selon le genre et le nombre et que ses modifications sont toutes parallèles au vieux pronom démonstratif.

En Haussa (3) les trois pronoms personnels remplissaient les fonctions de la copule, selon que la 1[re], 2[e] ou 3[e] personne était sujet. Peu à peu cependant le pronom de la 1[re] personne eut le dessus, de sorte qu'à présent les deux autres ont disparu.

Dans un glossaire de l'Yquita (fin du 18[e] siècle) les trois pronoms personnels *quija* = *ego*, *quiaja* = *tu*, *ino* = *ille* sont aussi donnés dans les significations respectives de *sum*, *es*, *est* (4). Dans quelques textes sommaires du 18[e] siècle en Tzotzile tout pareillement (5).

Le Nahuatl et la langue d'Encounter-Bay répètent le pronom personnel, par manière de copule devant le nom prédicat.

Les préfixes marquant le genre dans les langues du groupe Bantou remplissent la même fonction. Bref il en est ainsi dans toutes les langues où le nom prédicatif est conjugué.

Or est-ce qu'il ne nous serait pas permis de supposer la même chose en indo-européen? On trouve tout de même en sanscrit et souvent les pronoms personnels

---

(1) Voir maintenant : C. C. Uhlenbeck : *Karakteristiek der baskische Grammatica,* Verslagen en Mededeelingen d. Koninkl. Academie Amsterdam, 1906, p. 37 sq., et pour beaucoup d'autres langues : A. Trombetti : *L'unità d'origine del linguaggio,* Bologna, 1905, p. 136 sq.; idem: *Come si fa la critica di un libro,* Bologna, 1907, p. 28 sq.

(2) V. Ancessi : *L's causatif et le thème n dans les langues de Sem et de Cham,* Paris, 1873, p. 91, etc.; M. Durand : *Le pronom en égyptien et dans les langues sémitiques,* Journal Asiatique, 9[me] série, tome 5, 1895, p. 416, etc.

(3) R. de la Grasserie : *Du verbe être,* Paris, 1887, p. 122-3.

(4) P. v. Hooff, S. J. : *Bij de Yquitos voor 150 jaren.* Feestbundel P. J. Veth, p. 113, etc.

(5) Comte de Charencey : *Abrégé de Grammaire de la langue Tzotzile,* Revue de Linguistique, 19, 1896, p. 174.

employés comme copules. Voir AD. HOLZMANN : *Grammatisches aus dem Mahābhārata,* Leipzig, 1884, p. 34.

Peut-être aussi dans les formes, très anciennes en ce cas, du type *yaṣṭāhē.* Voir la bibliographie et encore une autre explication possible de ce fait dans O. BÖHTLINGK : *Die erste Person Sing. Medii des umschriebenen Futurs im Sanskrit,* IF. VI, 1896, p. 342, etc. En revanche *asmi* et *asi* se présentent aussi en sanscrit dans la signification de *je* et de *tu,* et *asti* est souvent une simple particule équivalant à notre *or.* Faits et littérature dans SPEYER : *Syntax,* § 311, § 2 et § 3, et *Vedische und sanskrit Syntax:* BÜHLERs *Grundriß,* p. 75. Pareil phénomène se voit aussi en vieux irlandais; d'où viendrait autrement le *d* dans les formes du Praesens indicativi conjuncti? Le pronom général de la 3ᵉ personne c'est le *d.* Eh bien ce pronom redoublé servait de copule à la 3ᵉ pers. du sing. — Il formait en outre avec les désinences personnelles les autres formes du verbe être. Le moyen irlandais a encore conservé comme copule les pronoms personnels purs (1).

Dans deux langues d'allures fort anciennes, le latin et le lituanien, la copule occupe regulièrement une autre place dans la phrase que les autres verbes. Ceux-ci se trouvent à la fin de la phrase, la copule suit immédiatement le sujet (2).

Mais il me semble que l'étymologie fait supposer la même chose.

Il nous est certainement permis de regarder le *se démonstratif, à cause de sanscr. asaú : lat. is-te : ombr. es-to (3) et par analogie avec *me : *eme, *k̂e : *ek̂e, *ne : *ene, comme étant originairement *ese.

Le radical du verbe indo-eur. *être* est vu les formes *és-ti, *sé-nti, etc. aussi *ese (4).

D'où ce pronom a-t-il donc reçu ses terminaisons personnelles? Cela ne fait pas la moindre difficulté.

---

(1) THURNEYSEN : *Über einige Formen der Copula im Irischen,* Zeitschr. f. celt. Philologie, I, p. 1 sq., IF., Anz. IX, p. 121-92.

(2) Voir les faits, non le raisonnement, dans J. WACKERNAGEL : *Über ein Gesetz der idg. Wortstellung,* IF., I, 1892, p. 427-29.

(3) W. LINDSAY : *The latin language,* Oxford, 1894, p. 480.

(4) Cf. v. WIJK : *Der Nominale Genetiv Sing.,* p. 3, etc.

Car du temps où la copule naissait, une forme fixe, comme nous verrons dans notre dernier livre, s'était déjà établie pour mettre en rapport des substantifs : la forme personnelle du verbe.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le pronom *ese suivît cette tendance.

C'est une pure analogie, une contamination, si l'on veut, comme on peut en citer une foule. Or d'après ces deux formes *es-ti et *sé-nti, qui se présentent dans toutes les langues indo-européennes, que je sache, se développait peu à peu, dans la plupart des langues du moins, tout un paradigma Praesens Indic. et Conj. Mais pour les autres temps et modes le "Suppletivwesen" devait le plus souvent prêter assistance. Le verbe *être* continue toujours à s'identifier *davantage* avec les autres verbes. Tout comme en arabe, le prédicat est déjà senti comme objet dans plusieurs langues modernes : je la suis, pas : je suis elle; angl. it was him; holl. : als ik hem was, etc. Comparez aussi DELBRÜCK, *Grundriß, Syntax,* I, p. 370 sq.

140. Et ainsi nous croyons avoir démontré que cette couche secondaire de phrases analytiques, dont évidemment les parties sont devenues productives à leur tour (1), ont emprunté toutes leurs catégories aux couches primaires synthétiques, et cela pour des raisons très faciles à concevoir dans la norme indiquée. Et cette couche secondaire loin de démentir la primaire, comme elle semblait faire d'abord, la présuppose plutôt comme base nécessaire, la confirme donc.

Enfin je fais remarquer que par le progrès de la civilisation et de la pensée scientifique, le nombre des substantifs ayant une signification abstraite et compliquée s'accroît de plus en plus. L'exemple le plus frappant est certainement le sanscrit scientifique (voir IF. 14, p. 236). WUNDERLICH relève encore une différence marquante entre le style nominal (donc secondaire) et le style verbal (donc primaire) dans GOETHE (Faust) et WAGNER.

---

(1) E. a. dans les dénominatifs nés d'adjectifs employés comme prédicats.

Une troisième différence typique entre les adhésions et comment elle se montre dans la langue.

141. Il nous faut encore ajouter une troisième grande catégorie aux précédentes.

Lorsque nous nous rappelons le développement des représentations des choses, comme nous l'avons examiné dans notre chapitre précédent, l'expérience nous apprend que nous pouvons adhérer à toutes ces phases.

Tant que les représentations de choses, pour rester dans la terminologie de BINET, s'approchent de zéro, il ne se présente pas de nouvelles difficultés. Evidemment notre adhésion devient moins détaillée, à mesure que les détails diminuent dans la représentation. Cependant au moment où nous avons atteint zéro, en d'autres termes, s'il ne reste qu'une représentation in potentia, sans aucune intuition, nous avons le fait remarquable que STÖRRING (1) a caractérisé, très justement pour son interprétation à lui, par le nom de "*Gegenstandsvorstellung*", mais que, conforme à la démonstration donnée ci-dessus et à celle qui va suivre immédiatement nous voulons nommer *adhésion indicative*. L'adhésion d'une représentation plus ou moins intuitive sera nommée dorénavant: *adhésion significative*.

On se rappelle du livre précédent (note 3 du § 32) que presque tous ceux qui jusqu'à présent avaient relevé l'existence des représentations in potentia les identifiaient ou plutôt les confondaient avec l'acte de l'intelligence, que maintenant nous avons reconnu comme l'adhésion indicative.

142. C'est pourquoi je donne d'abord une description aussi fidèle que possible de ces faits psychologiques selon TH. MEYER et WITASEK, qui les ont analysés le plus exactement, pour déduire ensuite de *ces données-là* ma distinction entre les représentations in potentia (WITASEK la nomme *unanschauliche Vorstellung* tout court) et l'adhésion indicative.

Prenons pour avoir un exemple pratique le résultat

(2) STÖRRING : *Vorlesungen über Psychopathologie,* Leipzig, 1900. Voir l'index in voce *Gegenstandsvorstellung,* j'ai oublié de noter la page.

psychique d'entendre dire: *Sonate pathétique.* Cf. ci-dessus le § 32.

"Les représentations des séries de tons sont *indiquées, non reproduites.* C'est ainsi qu'il naît en nous *la connaissance de quelque chose qui est perceptible par l'oreille,* sans aucune imagination de l'ouïe, *la connaissance d'une perception antérieure,* sans que l'imagination n'y soit pour rien, une *indication nette et claire,* de sorte qu'il paraît impossible que nous confondions la chose désignée avec une autre, mais toujours, *sans que nous ayons aucune notion distincte du contenu indiqué*" (1).

"La connaissance intuitive donne une image de la chose, achevée jusque dans les détails, tandis que la connaissance indicative ne fait qu'insérer cet objet dans la pensée par un symbole, un signe, une indication. L'une est à l'autre comme un portrait aux lettres du nom, ou comme la reproduction phonographique d'un morceau de musique à la mélodie imprimée sur des portées de musique ou comme la solution constructive d'un problème géométrique à la solution analytique.

La connaissance indicative est comme le billet de banque, qui sans valeur aucune en soi-même, n'emprunte sa valeur extrinsèque qu'à l'or de la banque dans lequel on peut le convertir dans des circonstances favorables, in casu l'attention. La connaissance intuitive au contraire a comme le louis d'or son prix et sa valeur en soi-même" (2).

Qu'est-ce que nous avons donc dans cette connaissance indicative. Aucun détail sensitif (3), pas la moindre intuition? Donc une représentation inconsciente ou une représentation in potentia.

D'autre part: une indication subjectivement claire (3);

---

(1) Th. Meyer: *Das Stilgesetz der Poesie,* Leipzig, 1901, p. 34.

(2) Stephan Witasek: *Zur psychologischen Analyse der ästhetischen Einfühlung,* ZPs., Bd. 25, 1901, p. 4.

(3) Alfred Binet: *L'étude expérimentale de l'intelligence,* Paris, 1903, chap. VI: La pensée sans images. Passim. La réponse d'Armande à une question sur la raison des représentations non-intuitives est encore fort intéressante, chap. VII, p. 129: Voilà la vraie raison; on se contente d'une image imprécise parce qu'on *sait* ce qu'elle représente.

on sait ce qu'on se représente. Donc conscience, donc adhésion.

Mais une seule et même chose ne saurait être à la fois consciente ct inconsciente. Il y a donc ici deux faits psychiques différents: uné représentation inconsciente et une adhésion consciente.

Il sera bien inutile de démontrer expressément que celle-ci peut être aussi bien une adhésion de potentialité que de réalité. Cela dépend de ce que la représentation a une disposition à l'adhésion de réalité ou non.

143. La transition entre la représentation in potentia ou la disposition privilégiée et la disposition dépossédée ou irrévocable n'offre plus de difficulté. Cf. le § 35.

Voit avait fort bien conscience de savoir ce que c'était qu'une feuille et pourtant il ne savait aucun détail sensitif et il ne parvenait pas non plus à s'en souvenir: sa représentation était donc inconsciente, même irrévocable, et pourtant il en avait en effet une *adhésion de réalité*.

Il en est plus ou moins de même des auteurs psychopathiques, des vrais Psittacistes et des Nominalistes, mutatis mutandis aussi des réthoriqueurs et des symbolistes.

144. Nous avons vu dans le chapitre précédent que la force intuitive des représentations peut changer et varier selon les individus, et même selon leurs dispositions psychiques momentanées (1).

Toutefois pour des raisons extérieures il peut y avoir quelque régularité.

D'abord il se peut que dans certaines circonstances *il ne vaille pas la peine* de nous représenter l'objet et d'y adhérer significativement, c.-à-d. lorsque les deux interlocuteurs comprennent sans cela ce dont il s'agit.

Deuxièmement lorsque l'*automatisme de la langue* exige à tel endroit de la phrase un mot avec une signification d'adhésion d'une nature déterminée (p. e. absolue ou relative) et que pour d'autres raisons nous trouvons

(1) Binet: *L'étude expérimentale de l'intelligence*, p. 95-96.

le moment peu propre à nous mettre en frais d'attention pour ce mot.

De ces deux cas se développe toute une série de catégories de mots dans la langue. Une fois pour toutes je renvoie ici à R. DE LA GRASSERIE : *Des mots auxiliaires, supplétifs et explétifs,* Paris, 1901, passim.

145. Ainsi lorsqu'on parle d'une ou de plusieurs personnes connues, on les appelle par leur nom propre (1), par un pronom personnel, démonstratif ou indéfini. Ceux-ci peuvent désigner la réalité, le genre, le nombre, sans donner la moindre idée de leurs qualités : *je, celle-ci, l'autre, quelqu'un.*

De même pour des choses ou des lieux de notre entourage, ou des sujets concrets aussi bien qu'abstraits qu'on a toujours à sa disposition ou sur lesquels on avait pour le moment fixé l'attention. Pensez aux pronoms relatifs et anaphoriques.

On comprend déjà par les cas nommés qu'une adhésion indicative de potentialité aussi n'est pas rare. Les pronoms possessifs, démonstratifs et indéfinis : *mon, son, tel, même,* des adverbes : *ainsi, comment, couci-couci,* et toutes les sortes de noms de nombre (2) fournissent des exemples en foule, qui presque tous par leur concordance nominale trahissent nettement leur nature d'adhésions de potentialité, sans faire paraître rien de leur signification fondamentale.

Tous ces exemples se rangent dans notre première catégorie d'adhésions indicatives.

Parmi celles de la deuxième il faut compter nombre de parties de la phrase que, depuis quelque temps on s'est mis à nommer fort significativement : des sujets *provisoires* ou *vides,* des objets *vides,* des circonstanciels *vides* (3).

(1) BINET : *L'Étude expérimentale,* p. 83-84 ; O. GANZMANN : *Über Sprach- und Sprachvorstellungen,* Berlin, 1901, p. 15.

(2) Tous les noms de nombre, les plus bas exceptés, sont des adhésions indicatives de potentialité. Après tout ce qui précède toute preuve sera superflue. On ne se représente jamais cent choses, et cent n'a pas non plus de réalité en soi.

(3) C. H. DEN HERTOG : *Nederlandsche Spraakkunst* [2], Amsterdam, 1903, I, § 14, § 21, etc. ; J. VERDAM : *Middelnederlandsch Woordenboek,* III, c, 407.

Dans les verbes impersonnels météorologiques le sujet grammatical est de cette catégorie, un sujet vide.

Nous avons un sujet provisoire dans *il* faut, *il* me tarde de...., *il* m'en coûte de...., etc.

On a des objets vides dans : *l'*emporter sur qqn, *le* céder à qqn, *l'*échapper belle, etc., *s'*en aller, *s'*apercevoir, *se* repentir et ainsi dans tous les verbes réfléchis propres.

Parmi les compléments vides je compte : Il *y* va de.., *y* voir clair, *en* rester là, c'*en* est fait, que le Prof. VERDAM d'un point de vue historique a désigné par le nom peu flatteur *d'excroissances.*

146. Jusqu'à présent nous n'avons nommé ici que des mots exprimant des adhésions relatives, mais les adhésions absolues ne font pas non plus défaut.

L'auxiliaire suppléant *faire* (1) p. e. est un type expressif de notre première sorte. De même *ainsi* dans la signification de : *comme ça* p. e. en apprenant à quelqu'un, à faire quelque chose. D'ailleurs dans bien d'autres cas comme : *faire* bonne mine, il *fait* beau, *courir* risque, *tirer* vengeance, etc., etc. (2) le verbe vide ne fait qu'indiquer le temps et le mode, dans d'autres langues encore le sujet et l'objet, mais sans trahir rien de sa signification spéciale; ou plutôt au fond ils n'ont plus de signification propre, ils ne font qu'un avec le substantif, qui à lui seul donne la signification à l'expression complète.

Enfin il en est de même pour tous les verbes auxiliaires (quelques-uns ont une signification où entre le sentiment, mais nous en reparlerons) et sous ce rapport le basque — du moins parmi les langues qui me sont connues — est sans rival.

Dans *faire* comme verbe suppléant et quelques autres, il est clair qu'ils sont de la première catégorie (3).

---

(1) Cf. surtout l'anglais. Pour l'allemand voir H. WUNDERLICH : *Der deutsche Satzbau* [2], Stuttgart, 1901, I, p. 167.

(2) Voir tous les exemples de même nature cités au § 95.

(3) Dans les phrases interrogatives anglaises cependant de la deuxième. Cf. OTTO JESPERSEN : *Progress in language,* London, 1894, § 73-74 où l'on trouvera encore quelques autres exemples intéressants.

Dans *faire* bonne mine, etc., la raison, et par conséquent la classification sous 1° ou 2° n'est pas aussitôt claire. Nous y reviendrons, mais en basque avec sa conjugaison difficile il est évident que l'automatisme verbal compliqué exhortait à l'économie dans le nombre des verbes. Le petit nombre qui restaient en sont venus presque tous à l'état de purs mots formels (1).

147. Il va sans dire que ma deuxième classe d'adhésions indicatives est absolument secondaire, tandis que ma première peut être nommée au même degré primitive.

Qu'on compare enfin avec cet exposé sommaire sur l'adhésion indicative l'explication succincte aux pages 294-95 de l'article déjà cité de C. von Paucker (KZ., 26), laquelle semble être obscure d'abord, mais qui après une étude sérieuse se trouve être claire comme le jour. Il est remarquable de voir comment notre synthèse psychologique construite tout à fait indépendamment de lui, confirme l'analyse de son sentiment de la langue et comment, réciproquement celle-là est confirmée par celle-ci.

148. Et enfin de même que la phrase narrative la plus simple contient deux adhésions hétérogènes sous le rapport de la conscience de l'aperception (de Herbart) (en d'autres termes : une adhésion relative et absolue), ainsi ces mêmes adhésions sont dans des circonstances normales aussi intuitives à un degré différent. Le sujet, une adhésion relative, est aussi une indicative. Le prédicat, une adhésion absolue, est une significative. La preuve? Les formes personnelles du verbe, dont quelques unes du moins sont assurément nées par composition d'un radical verbal et pronominal. Cf. le § 102.

Consultons encore une fois le § 36. Alors nous apprenons, eu égard à ce qui a été démontré ici, que dans un mot composé on adhère toujours significativement à

---

(1) Voir encore sur d'autres langues R. de la Grasserie : *Des diverses fonctions des verbes abstraits,* Mém. d. l. Soc. d. Ling., XI, 1900, p. 27, etc.

un des deux éléments, tandis qu'on n'adhère qu'indicativement à l'autre. Et ainsi nous voyons ici la première analogie entre la composition et la phrase, qui examinée plus en détail dans notre dernier livre apportera une lumière et une vie nouvelles dans des matériaux morts et obscurs de toutes sortes (1).

Difficultés générales et conclusion.

149. J'ai passé un peu plus vite sur ces derniers cas, parce que en effet ce que nous venons de démontrer est fort simple et généralement reconnu. Mais aussi parce que ici en fin de compte et avec plus de force que jamais des difficultés se seront présentées à mes lecteurs. Celles-ci cependant, pour garder quelque ordre dans le développement de nos idées, ne peuvent être résolues que dans notre dernier livre.

Je veux pourtant les formuler ici, pour détourner dès maintenant le soupçon que j'aurais négligé des points d'une si haute importance.

Premièrement.

"Tout cet exposé de la signification des parties du discours est sans valeur aucune, puisque ces parties du discours empruntent surtout leur signification spéciale à leur fonction dans la phrase" (2).

Il s'ensuit immédiatement que *deuxièmement:*

„Vu l'unanimité des psychologues et des linguistes il est indubitable que la phrase seule est une unité primaire dans la langue et que le mot n'est qu'une abstraction secondaire."

C'est à peu près en ces termes que BRUGMANN dans son *Abrégé de Grammaire comparée,* p. VII, Remarque,

---

(1) Tout cela était déjà écrit, lorsque le petit livre intéressant, mais un peu hâtif, du Dr. JAN VON ROZWADOWSKI: *Wortbildung und Wortbedeutung,* Heidelberg, 1904, me vint entre les mains. Bien que je ne puisse souscrire à tout ce qu'il dit, je me réjouis tout de même de la conformité frappante de son idée fondamentale avec cette partie de ma démonstration.

(2) Voir en attendant une éclatante réfutation de cette opinion dans JOHN RIES: *Was ist Syntax? ein kritischer Versuch,* Marburg, 1894, p. 102, etc.

a tâché de mettre hors de combat le livre le Ries que nous venons de citer.

Je ne suis pas pédagogue et je n'ai jamais enseigné ni la Grammaire ni la Syntaxe. Je ne puis donc pas juger de la partie méthodologique dans la démonstration de Ries. Mais ce dont je peux juger fort bien — c'est que Ries dans la conception parallèle de "Wort" et de "Wortgefüge", *tous deux* comme des unités grammaticales et psychologiques, a *raison,* tout à fait *raison,* malgré tous les idolâtres de la phrase que personne, linguistes et psychologues ensemble, ne peut définir. C'est que je me promets de prouver solidement dans mon dernier livrre.

150. Enfin pour résumer:

Je ne prétends pas du tout que *tous les* verbes signifient *toujours* une adhésion absolue, ni que *tous les* noms expriment toujours une adhésion relative. *Il est certain qu'il n'en est pas ainsi.*

Je ne prétends pas non plus que le premier Indoeuropéen qui a employé un adjectif ou un Subjonctif eût en vue une adhésion de potentialité, etc. *C'est bien possible, mais cela importe peu.*

Je crois seulement avoir prouvé que les catégories de mots dont il a été question ont pour signification fondamentale les adhésions données, en d'autres termes, que la différence qui peu à peu s'est fait sentir entre ces adhésions, a été la cause pour laquelle ces catégories se sont différenciées et ont subsisté; où si elles devaient périr pour une raison quelconque, pourquoi elles ont reparu sous une tout autre forme mais avec la même signification.

Je réunis ici dans un schéma les principaux résultats de ce livre.

151. Ce qui doit avoir frappé le lecteur c'est que dans ce livre nous avons effleuré presque toutes les parties du discours variables par la déclinaison ou la conjugaison, mais que nulle part ou peu s'en faut, nous n'avons parlé des *indeclinabilia.*

Aussi est-ce aux indeclinabilia que le livre suivant est consacré presque en entier.

Adhésions dans la langue.	**Absolues** (verbes).		**Relatives** (noms).	
	-de Réalité.	*-de Potentialité.*	*-de Réalité.*	*-de Potentialité.*
Significatives.	Indicatif prés. Duratif.	Indic. Fut. et Prét. Subjonctif. Optatif. Aoriste et Perfectif.	Substantifs.	Adjectifs.
Indicatives.	Auxiliaires de temps.	Auxiliaires de mode.	Pron. personnels etc. Noms propres.	Pron. possessifs etc. Noms de nombre.

LIVRE TROISIÈME

SENTIMENT ET APPRÉCIATION

152. On a longtemps débattu la question de savoir (1) si le sentiment de la joie et de la douleur était une qualité accessoire de la perception objective ou bien une fonction autonome de la conscience. Les cas récents expérimentaux et pathologiques (2) cependant ont démontré que d'abord la perception et le sentiment ne se manifestent pas en même temps — dans les incitations plus légères la perception objective précède ordinairement, dans des lésions plus graves nous sentons d'abord la douleur — et deuxièmement que dans des circonstances de toutes sortes elles peuvent se présenter séparément, aussi bien une perception de par sa nature fort pénible *sans douleur,* qu'une douleur, — où pourtant la perception joue ordinairement un rôle — *sans perception.*

Mais selon le principe déjà plus d'une fois cité ces fonctions là sont autonomes qui peuvent se manifester indépendamment les unes des autres, donc aussi celles dont il s'agit ici.

153. Nous avons donc appris à connaître un nouvel élément psychique à côté de la perception objective : le sentiment de la joie et de la douleur. Aussi longuement qu'on a disputé et qu'on disputera encore sur l'essence du sentiment, tous les psychologues modernes convien-

(1) Voir l'ancienne littérature dans J. J. URRÁBURU : *Institutiones philosophicae,* vol. V, Vallisoleti, 1897, p. 782, etc.

(2) Voir une exposition succincte et un peu de littérature moderne dans HARALD HÖFFDING : *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience,* Edition française rédigée par LÉON POITEVIN, Paris, 1900, p. 295, etc.

nent que la joie et la douleur en sont les manifestations typiques. C'est donc dans celles-là que suivant la bonne méthode il faut que nous cherchions notre définition pour en éprouver ensuite la valeur sur un domaine plus étendu.

Toutes les impressions perçues *représentent* quelque chose, répondent à une réalité placée vis-à-vis de moi. Mais les sentiments de la joie ou de la douleur ne représentent *rien*, ne constituent pas la connaissance d'un non-moi réel.

Je perçois ne peut signifier que *je perçois* **quelque chose.**

Je ressens de la joie ou de la douleur signifie *je* **me** *sens* **moi-même** *en joie ou en douleur*, ou ne signifie rien.

Les impressions perçues constituent mon κόσμος νοητός, l'image objective que j'ai du monde.

La joie ou la douleur, bref les sentiments, constituent mon moi, comme je le ressens immédiatement dans tous les moments de ma vie consciente.

Et voilà que nous avons déjà donné notre définition. Les sentiments sont des qualités, des expériences momentanées du moi; les sentiments sont des dispositions du moi, comme nous les éprouvons ou les ressentons immédiatement à chaque moment (1).

154. Examinons maintenant les autres sentiments, pour voir s'ils répondent à la définition que nous avons trouvée, et observons en même temps continuellement les éléments psychiques les plus voisins, pour voir si peut-être là notre définition est aussitôt en défaut. Si elle passe par cette filière, nous pouvons la nommer universelle et exclusive, elle sera donc bonne.

Prenons le sentiment de la *certitude*. J'ai p. e. examiné la loi physique de la conservation de l'énergie, j'ai ob-

---

(1) La théorie du sentiment avancée ici est en plus grande partie celle de THEODOR LIPPS, professeur de psychologie à Munich.

En gros traits elle était assez évidente, et bien d'autres s'en étaient sans doute déjà avisés (voir e. a. M. LAZARUS : *Das Leben der Seele* [2], Bd. I, Berlin, 1876, p. 284, etc.), mais c'est le mérite indubitable de LIPPS de la défendre contre toutes les difficultés évidentes, même de la formuler ainsi toujours plus exactement et de la prouver avec plus de certitude. Voir surtout : *Das Selbstbewußtsein, Empfindung und Gefühl*, Wiesbaden, 1901 ; *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, Leipzig, 1902, et *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig, 1903.

servé les expériences qui la démontrent, j'ai vérifié les calculs, j'ai bien considéré les difficultés qu'on y a opposées, et j'ai fini par adhérer à la loi. Mais à cette adhésion se joignait un sentiment de certitude indiscutable : Aucun doute ne peut plus se glisser dans mon esprit, je me sens sûr et certain. Qu'est-ce que je ressens maintenant? La conservation de l'énergie? Non, j'y adhère. Mais je me sens certain moi-même : le moi dont j'ai directement conscience en ce moment.

Le *sentiment de la tendance* est aussi très important. Je m'avise d'un dessein. La représentation me devient intuitive. J'adhère à la possibilité. Et je désire le réaliser. C'est ce que je sens. Mais encore qu'est-ce que je sens? le dessein? la possibilité? non je sens mon moi intime dans la disposition du désir. Mais voilà que des obstacles s'opposent. On me contrarie. Mes efforts sont déjoués. Mais si alors mon désir était fort, il grandit encore au lieu de céder à l'opposition. Je persiste donc tout de même. Et ce n'est qu'alors que je sens mon aspiration lutter contre l'opposition. Qu'est-ce que je sens alors? L'opposition immédiatement? Non je la connais, j'y adhère, mais immédiatement je ne sens que mon moi intime s'opposer, résister aux obstacles, aspirer malgré l'opposition.

Et alors, si j'ai su choisir mes moyens avec prudence, et que mon moi ait persisté fermement dans son aspiration, je finis par réussir : mon dessein se réalise. Maintenant je n'adhère plus à sa possibilité, mais à sa réalité et *je me sens content, satisfait.*

De la même manière j'ai des sentiments de tous mes actes conscients, le sentiment de laisser aller ma pensée au gré de ma fantaisie, le sentiment de l'attention, du caprice ou du doute, d'être forcé par l'évidence, de reconnaître, d'avoir oublié, etc. Non que ce soient eux-mêmes des sentiments, mais plutôt toujours une disposition de mon moi intime qui leur est propre, un *sentiment* se joint à eux.

155. Enfin : ce sentiment est une abstraction, tout comme l'adhésion consciente est une abstraction. Il n'y a de réel dans tous deux que la totalité simple de l'adhésion objective et du sentiment subjectif conscients dans chaque moment. C'est pourquoi il n'était pas tout

à fait correct de dire que les impressions perçues constituent seules l'image que j'ai du monde, car cette image du non-moi suppose aussi le moi de la conscience et du sentiment. Il n'était pas non plus tout à fait juste de dire que les sentiments seuls constituent mon moi, ils le font bien en grande partie, parce qu'ils ne sont que pure conscience subjective, mais toujours l'adhésion objective consciente contient et révèle aussi ce moi (1). Cela n'empêche pas cependant que nous pouvons distinguer pour des raisons valables deux ordres de fonctions:

Un qui s'adresse au *non-moi:* l'ordre de l'assentiment.

Et un autre qui se confond avec le *moi* et y reste renfermé: l'ordre du sentiment (2).

156. Cependant il ne faut pas perdre de vue qu'ici *moi* signifie le *moi* immédiatement conscient de chaque moment et *non* le substratum permanent, c. à d. l'*âme humaine.* Ainsi p. e. un moment après avoir éprouvé un sentiment déterminé, nous pouvons y repenser, alors ce sentiment appartient au *non-moi de ce moment-là* et nous pouvons y adhérer, mais non le ressentir (3).

Or cette différence entre le sentiment immédiat et l'adhésion à un sentiment amenée par la réflexion est d'une haute importance.

Car c'est justement par cette réflexion que nous parvenons à analyser et à distinguer beaucoup plus délicatement les différents sentiments qu'ils ne se manifestent ordinairement au moi immédiat. Mais encore une fois un tel sentiment délicat d'analyse n'est plus un sentiment mais une adhésion à un sentiment.

157. Beaucoup parmi mes lecteurs s'étonneront peut-

---

(1) Voir ci-dessus § 60.

(2) Par un raisonnement analogue à celui que nous avons donné pour l'adhésion, il s'ensuit que le sentiment lui-même est aussi un acte non-sensitif.

(3) E. B. TITCHENER: *Affective Attention,* Philosophical Review, III, 1894, p. 429, etc.

Cependant il est possible que dans des circonstances favorables et par la "Tendenz des vollen Erlebens" (LIPPS: *Vom Fühlen, Wollen und Denken,* p. 88, etc.) une telle adhésion de sentiment se convertisse dans le sentiment lui-même: Ainsi en réfléchissant sur un jugement, ce jugement est souvent rendu de nouveau; ainsi en repensant à une émotion violente ressentie, cette émotion renaît le plus souvent.

être de ne trouver ici rien de tous les mouvements des nerfs et des muscles, qui selon plusieurs constitueraient au fond toute l'essence des sentiments. Non que je nie que dans les *coarser emotions* — pour employer le terme de WILLIAM JAMES — la perception intérieure, respectivement la représentation de ces mouvements musculaires, ne constituât pas une partie intégrante du phénomène d'avoir conscience de ces sentiments. (Les observations de PIERRE JANET *Les Obsessions et la Psychasthénie*, l. l. p. 539 nous offrent une confirmation remarquable de ce caractère double dans notre sentiment. D'après lui les émotions où prédomine l'élément inférieur rabaissent le niveau mental tandis qu'au contraire celles où l'élément supérieur prédomine l'élèvent.) Au contraire, ci-dessus au § 30 nous avons déjà parlé des *représentations* de la douleur, de l'enjouement, de la fatigue, de l'aversion, de la colère. Et par celles-là nous n'entendions que les représentations des mouvements spéciaux et des situations particulières de certains muscles qui ordinairement accompagnent les sentiments nommés. Cela n'empêche pas cependant que l'essence spécifique des *coarser* aussi bien que des *subtler emotions* ne soit pour l'homme — car pour les animaux nous savons qu'il n'en est pas ainsi — dans la conscience du moi. Aussi est-ce pourquoi dans ces *principes* nous nous en occupons presque exclusivement.

Plus tard cependant je compte démontrer, comme WUNDT l'a déjà essayé çà et là, que les mouvements musculaires des sentiments ont aussi de l'influence sur le langage, à savoir sur la formation des mots et la mélodie de la phrase.

158. Encore une observation pour finir. Je m'imagine aisément que plus d'un refuserait d'approuver la démonstration que nous avons donnée dans ces pages, parce qu'il croit le mot *sentiment* mal choisi pour les faits psychologiques décrits ici. Mais je suis d'avis que si cette difficulté se présente, il ne faut pas s'en prendre à moi, mais plutôt aux significations nombreuses et divergentes du mot même. Je me suis pourtant servi de ce mot, parce que pour moi je ne voyais pas de raison suffisante pour m'écarter de l'usage général des psychologues modernes. Toute-fois je propose à celui qui dés-

approuverait l'emploi du nom de le remplacer par la périphrase : *conscience directe et subjective de soi.*

Le sentiment est une cause de langage.

159. Tout comme nous avons séparé le sentiment de la joie et de la douleur comme un élément de conscience à part de la perception et de l'adhésion, nous pouvons encore une fois prouver par la pathologie que la nuance de sentiment que nous pouvons remarquer dans plusieurs *mots* constitue un élément indépendant de signification à côté des représentations et des adhésions.

Car il y a beaucoup de cas d'aphasie où la personne atteinte ne peut plus exprimer aucune représentation dans des mots, mais où elle peut encore fort bien faire connaître sa douleur ou son déplaisir par des jurons ou d'une autre manière. On ne m'en voudra pas, si je ne donne pas ici le compendium de la littérature à ce sujet (1). Que celui qui s'y intéresse s'en donne à cœur joie.

Comme exemple je ne veux citer que VOIT, qui, comme WOLFF (2) nous rapporte, ne pouvait jamais nommer objectivement une chose sur l'odorat ou le goût simple, mais qui était bien capable d'exprimer l'impression que la perception faisait sur son sentiment. Quand dans des circonstances spéciales on lui fait boire de la *bière* — notez le bien, lui le garçon-brasseur bavarois — il ne peut pas dire ce qu'il boit, mais pas un instant un *gut!* fort content ou un *schlecht!* dédaigneux ne se fait attendre.

De même il peut bien nommer du *café* et du *sucre* en les goûtant *doux* et *bon,* mais il lui est impossible de les nommer par leurs noms objectifs. En sentant du gaz d'éclairage il déclare que *ça pue,* mais comme quoi, il ne saurait dire.

L'exemple le plus frappant s'est bien présenté, lorsque WOLFF lui donna un jour un verre de vin d'Alicante.

---

(1) BERNARD, op. cit, p. 182, etc.; BASTIAN, op. cit., p. 381, etc., d'ailleurs tous les auteurs cités au premier chapitre en fournissent des exemples. Voir spécialement à ce sujet J. HUGHLINGS-JACKSON : *On affections of Speech,* Brain, II, p. 203, etc., 323, etc.

(2) WOLFF, op. cit., p. 27, etc.

Voit le goûte et dit aussitôt : *gut, gut, sehr gut!* En prenant les airs d'un vrai connaisseur il laisse couler le vin sur la langue et puis en goûtant plus intensivement tout à coup le mot *tokay* surgit. Donc un mot objectif tout de même? Grammaticalement oui, mais psychologiquement un mot de sentiment tout pur. En effet, car d'abord le vin doux d'Espagne ne ressemble point du tout au vin odoriférant de Hongrie, mais deuxièmement Voit ne connaît pas le tokay et il ne l'aime pas trop, à preuve que, lorsque Wolff par manière d'expérience corrective lui donna à boire du vrai tokay ni mot d'adhésion ni expression de sentiment ne surgit. Il ne l'avait jamais bu, mais la consommation de ce vin par d'autres personnes avait prêté pour lui à ce nom la signification de sentiment de ce qu'il y a de plus délicieux, de meilleur.

Mais si le langage du sentiment peut subsister, il faut que dans l'état normal il soit aussi un élément à part à côté du langage de l'adhésion.

160. Qu'il soit dans *la nature de l'homme* de nommer des choses de toutes sortes non d'après leur apparence objective et notre adhésion, mais d'après l'impression subjective qu'elles éveillent dans notre sentiment, E. Meumann (1) le prouve d'une manière convaincante par le langage des enfants.

C'est un fait qu'on a relevé plusieurs fois — et on en a tiré des conclusions d'une trop grande portée — que les enfants emploient de préférence des mots d'une signification extrêmement générale. Une étude plus attentive cependant a appris que tous ces mots ne signifiaient autre chose qu'un sentiment agréable ou désagreable. Ils emploient tel terme-ci pour ce qu'ils aiment, tel terme-là pour ce qu'ils n'aiment pas (2). *Et c'est là le premier emploi de la langue, qu'ils n'ont pas appris de*

---

(1) E. Meumann : *Die Sprache des Kindes*, p. 53-59, et la littérature donnée là. Voir aussi l'exemple frappant de Laura Bridgmann dans W. Jerusalem : *Die Urteilsfunction*, Wien - Leipzig, 1895, p. 99, etc.

(2) Ceci est particulièrement évident chez Fernande Roussey pour les mots *bè* et *kä*, La Parole, 1899, p. 797-98.

leur entourage. C'est une qualité intrinsèque de la nature humaine.

Non sans raison j'insiste un peu sur cette conclusion. Plus loin nous rencontrerons des faits qui feraient dresser les cheveux à plus d'un étymologiste ou sémasiologiste, mais maintenant j'espère n'être accueilli qu'avec un étonnement approbatif.

161. Peu à peu cependant ces mots enfantins de sentiment passent à l'état de mots d'adhésion. Et c'est ce que dans la suite nous verrons arriver aussi à plusieurs reprises dans le langage développé de l'homme (1). Mais en revanche nous verrons aussi que des mots d'adhésion deviennent des expressions du sentiment (2), bref un échange continuel entre les deux. De ce fait-là la cause psychologique est aussi évidente (3).

Prenons par exemple : *un arc tendu* et *avoir l'esprit tendu.* Il est clair que *tendu* dit de *l'esprit* repose sur un *sentiment* de tension, d'effort, et ajouté au mot arc se fonde sur une *adhésion* objective. Cependant ce n'est pas à tort que nous employons le même mot dans les deux cas. Car au fait objectif de *tendre l'arc* s'ajoute nécessairement aussi un sentiment de tension, d'effort qui génériquement est analogue à celui de l'esprit qui emploie toutes ses forces.

J'ai soif. C'est un fait physique objectif. *La soif de la vengeance.* C'est un sentiment subjectif. Et pourtant tous les deux s'appellent *soif,* parce qu'au fait physique du picotement de la gorge altérée s'ajoute toujours un désir d'étanchement qui ne diffère qu'accidentellement du sentiment qu'éveille le désir de se venger.

Cette pomme est aigre. Ses discours m'ont aigri. La même opposition que ci-dessus. Mais aussi la même concordance. Au fait physique de la présence d'acides chimiques sur ma langue répond un état d'âme. Et

---

(1) Voir pour le moment W. Wundt : *Völkerpsychologie,* Die Sprache, II, p. 535 c. ; 2de éd. p. 564.

(2) Voir pour le moment W. Wundt : *Völkerpsychologie,* Die Sprache, II, p. 534 b. ; 2de éd. p. 563.

(3) Lipps : *Das Selbstbewußtsein,* Kap. 6, Möglichkeit der Verwechslung von Gefühlen und Empfindungen.

c'est précisément cet état d'âme qui est exprimé par le deuxième exemple.

Cette potion est *amère*. Pleurer *amèrement*. L'explication est tout à fait parallèle.

Je suis las. Je suis las d'attendre (1). La première phrase adhère à la sensation des muscles qui s'épuisent de plus en plus par un excès de travail. Mais à cette sensation se joint toujours le sentiment d'*en avoir assez*. Et c'est là justement la signification de la deuxième phrase.

Le travail est fini. Enfin! A l'adhésion du fait qu'une tâche difficile a été remplie se rattache toujours un sentiment de satisfaction. Et c'est là aussi la signification où a abouti notre *enfin* (2).

162. Toutes des métaphores! disait autrefois le philologue, il y en a par centaines. Et il avait raison, surtout quant à la dernière partie de l'assertion. Mais est-ce que cela nous apprenait quelque chose? Maintenant que nous avons examiné la cause psychologique de ces figures nous savons davantage, bien davantage.

Nous savons maintenant que le sentiment est une puissance vivante dans le langage. Nous comprenons qu'à côté de la ressemblance objective des choses, la concordance du sentiment subjectif peut être la cause réelle pourquoi nous appelons un fait déterminé de tel nom et non d'un autre et qu'*ainsi c'est à cause du sentiment que les mots peuvent peu à peu changer de signification.*

163. Mais alors est-ce que la dénomination des philologues était même tout à fait juste, lorsqu'ils désignaient les mots employés pour des faits objectifs comme des locutions *propres* et les expressions du sentiment comme des manières de parler *figurées?* On pourrait toujours se demander: Est-ce que toutes les deux n'ont

(1) La même proportion de signification se retrouve dans sanscr. çâmati et çâmyati.

(2) Ce que nous avançons ici pour les métaphores de la vie quotidienne a été prouvé depuis longtemps pour les images poétiques: Ce n'est pas autant une ressemblance objective qui les fait naître qu'un sentiment d'une nuance semblable qui les suggère. Voir e. a. KLOOS: *Veertien jaar literatuurgeschiedenis,* passim.

pas également droit au nom de *propre?* Ou plutôt, les expressions de sentiment n'ont-elles pas des titres beaucoup plus valables, puisqu'elles signifient *exclusivement*, ce qui se trouve être la signification vivante du mot, tandis que les mots d'adhésion adjoutent quelque chose d'accidentel?

Et bien que *ici* et *pour le moment* peut être la réponse à cette question doive être négative, parce que avec notre éducation scolastique nous sommes presque obligés d'apprendre la langue de notre milieu *d'abord* pour nommer les faits objectifs — je vois *en général* une foule de raisons pour répondre carrément et franchement "oui". Pourtant *pour le moment* cela nous écarterait trop de notre but.

Je ne voulais ici que poser la question, parce qu'en attendant elle aiguise notre esprit pour des cas où un même examen devra aboutir à un *oui* beaucoup moins attendu d'abord, mais à la fin prouvé avec une évidence beaucoup plus frappante.

"En s'obstinant à réserver le langage à la manifestation exclusive de la pensée, on rétrécit son objet en réalité beaucoup plus étendu, et du même coup on rend inexplicable tout ce qui dans le langage dépasse ce but trop resserré. Mille particularités de sa structure et de son fonctionnement sont alors condamnés à demeurer lettre-close ou à recevoir des explications de haute fantaisie." (1).

164. Les divers sentiments que nous étudierons comme facteurs sémantiques du langage se réduisent à trois espèces.

1° *Le sentiment de la connection, ou de l'association* toujours très faible et de peu de durée, et dont la nature n'est guère perceptible qu'à la réflexion.

2° *Les sentiments qualitatifs,* d'une intensité moyenne et dont la qualité distinctive est perçue spontanément.

3° *Le sentiment de l'intensité,* toujours très fort et de longue durée et dans lequel les qualités distinctives se confondent, dominées qu'elles sont par la quantité.

(1) PAUL PEETERS, S. J.: *Langage et pensée,* Revue des questions scientifiques, 1897, tome XI, p. 149.

CHAPITRE PREMIER

Le sentiment de connection.

165. Et maintenant les faits de langage dont il s'agit. D'abord un cas typique.

Nous disputons. Mon adversaire croit alléguer un motif péremptoire, mais.... je peux le tourner contre lui. Avec quelque satisfaction il développe son raisonnement. Je le regarde tranquillement, mais intérieurement je bous d'impatience. Comme un coup de foudre ma bonne chance m'est apparue et j'y ai adhéré. Mais maintenant je ne la vois plus, je suis au plus haut degré de tension.... et à peine a-t-il achevé de parler, que je sonne à la charge avec mon: *Aussi est-ce pourquoi*.... Par ces mots le sentiment de tension que j'éprouve se décharge, et alors je me rappelle nettement pièce à pièce tout mon raisonnement, j'y adhère et je l'énonce.

Cet exemple typique se présente dix fois, cent fois avec des variations sans nombre dans chaque conversation, dans chaque pièce écrite ou imprimée, et le caractère distinctif de tous ces cas est une sorte de sentiment de rapport causé par une adhésion qui s'impose ou dont l'effet se fait encore sentir au moment qu'on en écoute ou en énonce une autre.

Toutes les conjonctions, toutes les prépositions, toutes les particules ont pour signification fondamentale un tel sentiment de rapport ou d'association. Leur fonction logique est d'une nature figurée et accidentelle (1).

C'est ce que nous voulons prouver.

166. Cependant non en examinant pièce à pièce la dérivation de toutes ces particules dont l'étymologie est

---

(1) On trouve un pressentiment de cette vérité, cependant sans preuves décisives, dans ALBRECHT KRAUSE : *Die Gesetze des menschlichen Herzens*, Lahr, 1876, p. 86, etc.; WILLIAM JAMES : *The principles of Psychology*, New York, 1890, I, p. 243, etc.; idem : *Text-book of Psychology*, London, 1892, p. 160, etc., et comme emprunts à eux par plusieurs autres : e. a. les hypothèses d'une si grande portée de KRAUSE dans M. LAZARUS : *Das Leben der Seele*[2], Berlin, 1878, p. 318-319, et les jugements apodictiques de JAMES, dans L. DUGAS : *Le psittacisme*, p. 143; et enfin sans en indiquer la source (peut-être l'auteur l'ignorait-il) dans W. WUNDT : *Völkerpsychologie*, Die Sprache, I, p. 546-47.

si difficile à arrêter. Alors le résultat obtenu resterait toujours fort hypothétique. Non, bien que nous ne dédaignions pas les étymologies probables, nous voulons avant tout étudier leur développement historique dans l'usage vivant des langues que nous connaissons à fond. Nous verrons alors comment tous ces faits incompréhensibles par la logique deviennent aussitôt clairs et naturels, lorsque nous les étudions du point de vue des expressions du sentiment, pour tirer enfin nos conclusions.

167. Rien n'est plus ordinaire dans la psychologie que les associations des représentations et par conséquent celles des adhésions. Et pourtant ce fut une sorte de révélation, lorsque WILLIAM JAMES dans son chapitre : *The stream of Thought,* cité tout à l'heure, vint démontrer énergiquement que de fait cette association n'est pas une enfilure de grains à un long fil, mais plutôt l'ondoiement d'un fleuve. Beaucoup de flots se montrent les uns à côté des autres, l'un n'a pas disparu que l'autre se relève. C'est plutôt une action et un frottement réciproques. Dans l'état normal il n'y en a jamais un seul, mais toujours il y en a beaucoup ensemble, mais le plus souvent il y a un petit groupe dominant qui chaque fois cède le pas à un autre.

Or nous sentons l'action réciproque de ces adhésions. Sur ce fait-là se fondaient les *Feelings of tendency* et les *Feelings of relation* de JAMES. Cependant vu les matériaux linguistiques j'ose mettre en doute que ces termes nous fournissent une bonne classification. Mais il est certain qu'ainsi il a semé une nouvelle idée, une nouvelle poignée de vérités sur les champs fertiles de la science, qui rapportera sa moisson trente, soixante, cent fois autant.

WUNDERLICH (1) est, que je sache, le premier qui sciemment ou inconsciemment s'avançant dans la même voie, reconnût avec JAMES l'expression du sentiment des associations dans le *et* copulatif. Et il ajouta aussitôt cette remarque fort juste : *und* dans un récit naïf le

(1) Dr. H. WUNDERLICH : *Der deutsche Satzbau* [2], Stuttgart, 1901, I, p. XXVIII, et II, p. 411.

montre indubitablement (1), *und* comme premier mot d'une ballade fait ressortir l'aisance, la succession naturelle des adhésions qui vont venir. Une illustration frappante.

Cependant c'est Lipps (2) qui le premier a analysé ce sentiment dans toute sa rigueur psychologique : Mon moi éprouve quelquefois très nettement le passage *d'*une perception momentanée *à* la représentation d'un autre objet. Je vois p. e. une personne dont j'ai fait la connaissance l'autre jour. Aussitôt je me sens porté par cette perception à la représentation de son nom. Nous avons donc ici contrairement à tous les autres un sentiment spécifiquement nouveau, dont la marque distinctive frappante est le passage *de ... à*, senti immédiatement et à la fois.

Le *point de départ* et *la tendance vers un but* fondus en un seul sentiment des plus simples.

168. C'est ce que nous retrouvons aussi dans la langue :

et, ou	*de .... à*
néerl. en, et : m.néerl. ende : h.all. und : angl. and	got. anda- : unþa-, de ... à
skr. vā : grec ἠϝέ : lat. -ve : au(t), ou	skr. áva : lat. au(ferre) : v.sl. u-, u, de ... à
angl. too, aussi	angl. to, vers : all. zu
grec δέ, lie le reste à ce qui précède	grec -δε : zd. da, vers
lat. et, et	grec ἔτι, puis, ensuite

(1) La même idée a été exprimée excellemment par G. v. d. Gabelentz : *Die Sprachwissenschaft* ², p. 465 : Kurze Sätze, eintönig mit einem *Und, Und da* verbunden, walten bei uns in den Reden der Kinder und Ungebildeten, anderwärts z. B. bei den Semiten, den Bantu, den Malayen, in der ganzen Sprechweise vor. Etwas Kindliches und Ungebildetes hat nun diese Manier allerdings, dafür aber auch etwas Inniges. Jeder neue Satz erscheint wie ein neuer Entschluß, *die Conjunction, die diesen Entschluß ausdrückt, fast wie eine Interjection, die zum Mitempfinden einlädt.* Darin erblicke ich die Innigkeit.

(2) *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, p. 102-103.

Quant à -ca, -τε, -que, -h, qui évidemment sont identiques au pronom interrogatif-relatif, nous concluons dès maintenant, que la signification la plus ancienne de ces pronoms renferme donc le sentiment de connexion qu'il y a dans *et*. Ce qui fait aussi que la conjonction *et* et le pronom relatif jouent aux quatre coins dans plusieurs langues. Pensez p. e. au m.néerl. et au latin. Nous reviendrons encore à ces pronoms.

169. Or les associations sont ramenées à deux grands groupes : c. à d. les associations de *ressemblance* et celles *d'expérience.*

Arrêtons-nous d'abord aux premières.

N'oublions pas qu'il s'agit ici d'une ressemblance, c. à d. d'une égalité *partielle.* Or une égalité partielle est en même temps inégalité.

Nous trouvons le développement de la signification de *l'égalité* dans :

sentiment d'association	*adhésion d'égalité*
lat. ceu (formé de *ce-ve), ou ceci	lat. ceu, comme
skr. iva (formé de *i-ve), ou ceci	skr. iva, comme
grec καί, et	lit. kaĩ, kaĩp, comme
skr. vitarám, ensuite	all. wieder : néerl. weder, de nouveau (de quelque chose d'analogue)
skr. áva, à partir de	grec αὖ, de nouveau

170. Celui de la signification de *l'inégalité* dans :

sentiment d'association	*adhésion d'inégalité*
roum. ci, pron. relatif	roum. ci, "sondern"
v.esp. ca, pron. relatif	v.esp. ca, "sondern"
esp. que non, pron. relatif + négation	esp. que non, mais non
grec ἔτι, puis: got. iþ, ensuite	got. iþ, mais

sentiment d'association	*adhésion d'inégalité*
got. afar, après	h.all. aber, mais
got. þan, après	got. þan, cependant
v.isl. auk, aussi	v.h.all. ouh, cependant
néerl. behalve, en outre	néerl. behalve, excepté
m.néerl. echter, puis	néerl. mod. echter, néanmoins, cependant
m.néerl. nochdan, puis	néerl. mod. nochtans, néanmoins : all. mod. dennoch
lat. autem (forme secondaire de aut), ou	lat. autem, au contraire
skr. ā́d, ensuite, après	lit. ō, signification intermédiaire entre *et* et *mais* (Kurschat)
skr. ápi, aussi : arm. ev, et	skr. ápi, mais
skr. ca, et	skr. ca, mais
skr. atha, et après	skr. atha, mais

171. Mais rappelons-nous ce que nous avons dit ci-dessus (§ 156) sur l'analyse du sentiment. Ici nous devons regarder cela de plus près. Par la réflexion sur le sentiment, disions-nous, naît une adhésion de sentiment. Or cela a tant d'importance dans la langue, parce que ici à cause du rapport de celui qui parle à celui qui écoute les adhésions de sentiment coïncident continuellement avec les sentiments eux-mêmes. En effet quand nous entendons d'un brutal emporté les mots : Enfer et damnation !, c'est assurément une manifestation de son sentiment. Mais est-ce qu'il nous communique ce sentiment? comme nous nous communiquons nos adhésions? Pas du tout. Nous concluons qu'il faut que cet homme soit très furieux, mais ce n'est pas une raison pour nous mettre en colère nous-mêmes. Qu'est-ce que ce mot énergique éveille en nous? Non un sentiment, mais une adhésion de sentiment.

Il en est de même de ces particules pour le sentiment de la liason.

Et comme nous sommes tous tour à tour celui qui parle et celui qui écoute et que l'image auditive est étroitement liée à l'image orale, les mots de sentiment finissent peu à peu par ne signifier, aussi dans celui qui parle, que des sentiments réfléchis, c. à d. des adhésions ou des idées.

Et dans ces adhésions de sentiment se développent alors toutes les analyses et les distinctions ultérieures, ici entre l'*égalité* et l'*inégalité*.

172. Mais dans toutes ces analyses délicates le sentiment a fini par perdre ses propres mots, et maintenant il tâche de les recouvrer. Alors le sentiment lui-même se remet à employer toutes sortes de termes avec des significations logiques et des significations d'adhésion les plus spéciales, au petit bonheur évidemment. Et cette lutte entre le sentiment et l'adhésion fait naître le phénomène si étrange que des mots qui expriment l'égalité prennent la signification de l'inégalité.

Mais au fond il n'en est pas ainsi. A l'origine ce sont tous des mots pour le sentiment de liaison et le sentiment les emploie comme tels pêle-mêle, mais l'adhésion de sentiment a fait des distinctions que le sentiment ne reconnaît pas. Et c'est pourquoi nous trouvons :

égalité	*inégalité*
fr. tout de même, autrefois: de la même manière	fr. tout de même, aujourd'hui : néanmoins, pourtant
all. wieder, de nouveau	all. wider (étymologiquement identique à wieder): skr. vitar, opposition
angl. again, de nouveau	angl. against, en opposition
m.h.all. sō, de la même manière	all. mod. sonst (forme secondaire de sō), autrement, opposition
néerl. evenwel, étym. égalité	néerl. evenwel, aujourd'hui : cependant, opposition
lat. rursus, à nouveau	lat. rursus, cependant

égalité	*inégalité*
lat. tam, de la même façon	lat. tamen (forme secondaire, v.lat. tam), cependant, opposition
gr. ὅμως, καὶ ὥς, étym. de la même façon	gr. ὅμως, καὶ ὥς cependant, opposition
skr. punar, de nouveau.	skr. punar, mais, pourtant.

173. Les faits dans l'association d'expérience sont tout à fait parallèles. L'association d'expérience diffère de celle de ressemblance en ce que deux représentations s'éveillent l'une l'autre non parce qu'elles se ressemblent, mais parce que autrefois elles se sont trouvées souvent ensemble dans la conscience. Telles sont p. e. les représentations d'une cause et d'une conséquence (toutes deux dans leur signification la plus générale).

Nous avons ainsi deux adhésions de sentiment. Toutes deux reposent sur le même sentiment de liaison, comme les deux τε dans ἀνδρῶν τε θεῶν τε ont rapport au même sentiment; le premier lie ἀνδρῶν à θεῶν qui va venir, le second lie θεῶν à ἀνδρῶν, qui n'a pas encore disparu de la conscience. Ici cependant ils sont différenciés parce que la relation n'est pas la même des deux côtés, comme p. e. aussi en grec: μέν — δέ. L'adhésion saisit naturellement cette différence.

Or nous trouvons développé la signification de *cause* dans:

sentiment d'association	*idée de cause*
got. iþ, ensuite	got. iþ, car
got. þan, ensuite	got. þan, car: h.all. denn, car
osq. íním: ombr. enem, alors	lat. enim, car
lat. quod, quia, relatifs	lat. quod, quia, parce que
gr. ἄρα, comme l'on devait s'y attendre (1)	gr. (γ)άρ, car
germ. auk, aussi	got. auk, car

(1) Cf. P. Cauer: *Die Kunst des Übersetzens* [3], Berlin, 1903, p. 62.

174. La signification de *conséquence* est développée dans :

sentiment d'association	*idée de conséquence*
néerl. derhalve : h.all. deshalb, de là ... à	néerl. derhalve : h.all. deshalb, par conséquent
néerl. vandaar, à partir de là	néerl. vandaar, par conséquent
all. hiernach, demnach, sonach, autrefois : puis	all. hiernach, demnach, sonach, par consequent
lat. donique, d'à présent jusqu'à	rom. dunque, donc (voir KOERTING in voce)
lat. itaque, et ainsi	lat. itaque, donc
v.lat. igitur, ensuite	lat. cl. igitur, donc
rom. poi, puis = post, après	esp. pues, par conséquent : fr. puisque
rom. loco, luec = loco (cf. illico), aussitôt	esp. luego, par conséquent

175. Ces distinctions de cause et de conséquence sont encore toutes des adhésions et des réflexions de sentiment. Le vrai sentiment n'y trouve plus son expression, mais il reprend ses droits, et voilà la logique embarrassée encore une fois d'expliquer :

conséquence	*cause*
v.lat. einem, par conséquent	lat. cl. enim, car
v.h.all. danne, donc	h.all. mod. denn, car
lat. quare, pourquoi, par conséquent	fr. car (en v. fr. liaison de pur sentiment. MEYER-LÜBKE, III, § 595, et KOERTING in voce)
h.all. drum, c'est pourquoi, par conséquent	h.all. drum, parce que
gr. διότι, c'est pourquoi	gr. διότι, parce que
m.néerl. want, donc	néerl. want, car
m.néerl. bedi, c'est pourquoi	m.néerl. bedi, parce que

176. La nature illogique du sentiment se montre encore avec plus de force, lorsqu'il embrouille tranquillement les conjonctions de cause avec les conjonctions concessives. Et pourtant celles-ci sont l'opposé logique de celles-là, car une concession donne la raison du contraire de la phrase principale.

Cependant ne perdons pas de vue ici que le sentiment concessif, de même que le sentiment causal, est double. Dans la subordonnée concessive nous sentons la principale, et dans la principale nous sentons encore l'antithèse qu'exprime la subordonnée. P. e. *Pour* grands *que* soient les rois ils (n'en) sont *(pas moins)* ce que nous sommes. Le concessif *pour* ... *que* fait pressentir la principale qui va suivre, et dans l'adversatif *pas moins* le sentiment entend l'écho de la subordonnée qui précède.

adhésion concessive	*adhésion de cause*
Homère : περ, bienque	Homère περ, puisque ; signification fondamentale : aussi (1)
lat. cum, quoique	lat. cum, puisque (signification fondamentale : lorsque)
lat. enim, néanmoins (2)	lat. enim, c'est à dire, car
fr. avec : nonobstant	fr. avec : au moyen de
fr. pour : nonobstant	fr. pour : à cause de
m.néerl. ook, mais	m.néerl. ook, car, etc (exemple frappant de pur sentiment)
brab. daarom, cependant	brab. daarom, pour cette raison
got. raihtis, mais, cependant	got. raihtis, car
got. allis, néanmoins (3)	got. allis, car, c'est à dire
it. però, nonobstant	it. però, c'est pourquoi

(1) PAUL CAUER : *Die Kunst des Übersetzens*, p. 66 ; *Grammatica militans* [2], Berlin, 1903, p. 50, 53, 44. Les explications ingénieuses, sans être superflues, supposent cependant, semble-t-il, notre théorie, surtout pour que la démonstration soit évidente.

(2) Archiv f. lat. Lexikographie und Grammatik, 14, 1905, p. 270-73.

(3) L'exemple le plus frappant est la liaison d'Homère : ἀλλὰ .... γάρ. L'explication de CAUER (p. 64) ne semble point suffisante.

Comparer la composition allemande mitohne, et l'expression anglaise without.

177. Je pourrais encore faire ressortir comment les conjonctions finales sont *évidemment* des mots de sentiment, puisqu'elles expriment la tendance du moyen au but. Je pourrais démontrer comment les conjonctions de lieu, de temps et de manière se confondent continuellement, et peuvent remplir encore d'autres fonctions logiques de toutes sortes, de sorte qu'elles prouvent à l'évidence que leur signification fondamentale est ailleurs que dans le lieu, le temps ou la manière. Je pourrais indiquer que les conjonctions conditionnelles (1), voir sansc. ca, (*ca íd) ced = et que; lat. si, sic = de même; germ. als (de cette manière = de même) remontent aux particules les plus simples pour le sentiment de liaison, qui probablement revenaient dans les deux propositions.

Je pourrais aussi avec PAUL CAUER mettre sur le tapis l'une après l'autre toutes les particules grecques. Les conjonctions roumaines "ca, că, să, de" donneraient lieu à de belles analogies (2). Je pourrais m'étendre non sans utilité sur la concordance entre les conjonctions de temps: h.all. während, fra. cependant et le mot anglais tout à fait vide de sens: whereas. Enfin je pourrais encore fournir tant de détails, mais jamais je ne serais complet. C'est pourquoi je crois le mieux résumer ma démonstration pour prouver que toutes les conjonctions et les particules sont au fond des mots de sentiment, en traitant succinctement le radical pronominal relatif, dont tôt ou tard des conjonctions de toutes sortes se sont développées.

Pour la commodité je me conforme ici à l'exposition que donne DELBRÜCK du développement aryen-grec. Voir *Grundriß, Syntax*, III, Kap. 45.

---

(1) Voir une genèse psychologique délicate du *sentiment conditionel* dans LIPPS: *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, p. 127-130; cf. M. BRÉAL: *Les commencements du verbe*, MSL., XI, p. 268 sq.

(2) Cf. MEYER-LÜBKE: *Grammaire des langues romanes*, III, § 567. Du reste on trouve à divers endroits du chapitre IV encore une riche moisson d'exemples pour compléter nos listes. Voir p. e. p. 660-661. Egalement dans LUDWIG TOBLER: *Conjunctionen mit mehrfacher Bedeutung.* Ein Beitrag zur Lehre vom Satzgefüge, PBB., V, 1878, p. 358-388, et dans A. LESKIEN, *Litauische Partikeln und Konjunktionen*, IF., 14, 1903, p. 89-113, et certainement dans le grand ouvrage qu'il promet dans cet article.

178. Le relatif aryen-grec yad: ὅ exprime à l'origine exclusivement et aussi plus tard principalement le sentiment de liaison avec la principale qui s'impose, lorsque la proposition relative précède. Lorsque celle-ci suit, le relatif exprime le sentiment de liaison avec la principale qui se fait encore sentir, ou du moins le sentiment de transition entre les deux propositions.

Alors toutes les significations s'expliquent simplement toutes seules.

Les cas des §§ 146, 147, où yád ὅτε sont des conjonctions de temps, s'expliquent par une association d'expérience.

yáj jāyathās tád áhar .... apibō .... le jour *où* (lorsque) vous étiez né, vous buviez.

yáj jāyathās tát pṛthivī́m aprathayaḥ .... *lorsque* vous étiez né, vous étendiez la terre.

Aussitôt qu'on pense au jour de cette naissance, la pensée de l'action de boire et d'étendre la terre s'impose respectivement. Et le sentiment de cette domination de la pensée, contenue dans la principale, donne sa nuance à toute la subordonnée qui précède par son expression dans le mot yád au début et par son accent sur le verbe.

Les premiers cas du § 148 s'expliquent à leur tour par une association d'inégalité ou d'opposition.

δισθανέες ὅτε τ'ἄλλοι ἅπαξ θνήσκουσ' ἄνθρωποι morts deux fois, bien que les autres humains au contraire ne meurent qu'une fois.

Nous nous opposons aussitôt à ce fait de mourir deux fois, puisque nous savons que: Statutum est *semel* mori. Et l'énonciation de cette opposition repousse tout le reste, s'exprime dans ὅτε et alors l'adhésion victorieuse elle-même prend la parole (1).

Les exemples suivants du § 149 peuvent être expliqués par l'association d'expérience de la cause.

Ζεῦ πάτερ, οὐκέτ' ἐγώ γε μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν τιμήεις ἔσομαι, ὅτε με βροτοὶ οὔ τι τίουσιν.

Père Jupiter, non je ne serai certainement pas re-

---

(1) Et ainsi le titre du § 137 [1] ibidem: "Die Verbindung ist ungenau" peut être changé en: Exemples très frappants du sentiment adversatif de liaison.

specté par les dieux immortels, puisque les mortels même me méprisent.

Avant que Neptune invoque Père Jupiter, il est déjà tourmenté par la pensée du mépris des mortels. Et cela a encore une conséquence plus sérieuse. Cette conséquence il s'en décharge d'abord en paroles, mais en attendant le motif de cette conclusion l'inquiète, il le le sent et dans la transition ce sentiment se révèle un moment dans le mot ὅτε, pour ensuite adhérer encore au fait triste lui-même.

§ 149 nous donne des exemples de l'emploi explicatif.

pravā́cyaṃ çaçavadhā́ vīryàṃ tád índrasya kárma yád áhiṃ vivṛçcát.

Louée soit toujours l'action héroïque, l'œuvre d'Indra, qu'il a écrasé le dragon.

Dans cet exemple on voit d'abord nettement, la représentation non-intuitive; puis plus de détails: l'œuvre d'Indra; enfin l'adhésion complète détaillée. Et le sentiment de ce progrès se révèle dans tád et yád.

Le § 150 avec ses "locker angeknüpften Kausalsätzen" ne contient pas de matériaux homogènes. Les phrases interrogatives se rangent, je crois, parmi les explicatives précédentes. Les phrases consécutives expriment le sentiment de la conséquence et font donc pendant aux causales, déjà expliquées.

Ensuite les phrases temporelles-conditionnelles du § 151. Ici le rapport d'association est encore la simultanéité, comme ci-dessus, plus tard aussi de faits fort hypothétiques. Ainsi p. e. yád agnē syā́m ahám tvám, tvám vā ghā syā́ ahám, syúṣ ṭē satyā́ ihā́çíṣaḥ: si moi, Agni, j'étais de vous ou si tu étais de moi, vos prières seraient ici exaucées.

Moi je t'exaucerais Agni, voilà ce qu'il veut dire, mais dans ce cas il faudrait qu'il fût Agni. Cette dernière condition précède, mais le yád du commencement prouve que ce n'est pas là l'essentiel, que la phrase principale lui est déjà nettement présent à l'esprit.

Enfin le § 152. "Das Verhältnis ist final."

Ces phrases aussi s'expliquent d'abord par l'emploi explicatif; p. e. índraṃ nárō nēmádhitā havantē yát pāryā yunájatē dhíyas tā́ḥ. Dans le combat les hommes

prient Indra qu'il fasse siennes leurs prières. Voir ci-dessus.

Mais plus tard l'association entre le moyen et le but se montre ici. yán nūnám açyā́m gátim mitrásya yāyām pathā́. Pour obtenir maintenant un refuge, je voulais marcher sur le chemin de Mitra.

Il veut un refuge, quel qu'il soit; mais le moyen est maintenant le chemin de Mitra. Et avant de parler de son refuge il exprime son sentiment du seul moyen qui s'impose.

Puis nous trouvons au § 153 l' "Erklärung der verschiedenen Bedeutungen".

Je ne suis pas si naïf de croire que j'ai convaincu le lecteur avec ce petit nombre d'exemples. Mais s'il est d'avis que ma thèse vaut la peine d'être examinée qu'il ouvre Delbrück et qu'il examine un cas après l'autre, avec le contexte, si c'est possible, et qu'il lise alors surtout dans ce dernier paragraphe 153 l'explication de Delbrück de tout ce développement. Et alors j'espère tout de même ébranler quelques-uns dans leur "Ignoramus" et d'autres dans leurs conceptions logiques; surtout ceux qui savent l'art de s'assimiler les sentiments d'un vieux texte.

179. Il faut tenir compte de ce que Paul Cauer observe si justement:

Scheinbar einen ganz geringen Gehalt von eigner Bedeutung haben die Partikeln; in Wahrheit sind sie nichts weniger als leer. In ihnen drängt sich gerade .... das .... zusammen, was in der Seele den Untergrund für die nacheinander ausgesprochenen Sätze bildet, und nur von Zeit zu Zeit in ein paar dazwischen geworfenen Silben sich Geltung und Ausdruck verschafft. In besonderer Art wichtig sind diejenigen kleinen Wörter, die dazu dienen, Sätze zu verbinden. Eine gut gewählte Konjunktion leistet etwas Ähnliches wie im großen eine geschickte Wendung des Übergangs: *in beiden tritt ein inneres Verhältnis vorangehender und nachfolgender Gedanken hervor,* beide trennen zugleich und verbinden: es sind die Gelenke im Körper der Rede (1).

(1) *Die Kunst des Übersetzens,* p. 57.

Den Sprachgebrauch, und in erster Linie den ältesten, muß man durchforschen, um den Sinn der Partikeln *herauszufühlen*. Auf diesem Wege aber läßt sich doch ein gutes Stück weiter kommen, als die meisten zu glauben scheinen (1).

Wir vergröbern die Idee (solcher Wörtchen), indem wir sie in Worte fassen, aber wir können sie leise *nachfühlen*, wenn wir uns an die Stelle des Redenden denken (2).

180. Mais non seulement yád et ὅ(τε), aussi yắd, yátrǎ, yáthā, yadắ, yádǐ, yắvat et gr. ὡς, ἧος, οὗ, οἷ (ἵνα) etc. se sont développés du même pronom relatif.

En latin le pronom interrogatif (3)-relatif quis, que nous avons rencontré déjà ci-dessus comme particule indo-eur. pour le sentiment de liaison, donna naissance au nombre respectable de conjonctions suivantes : qui(n), qui(vis), quam(vis), tamquam, (post)quam, (ante)quam, quisquis, quamquam, quo(ad), quan(do), ut(?), ubi, quia, quod, quom, quo, quon(iam), quo(minus) pour ne citer que les principaux (4). Et en roman il en est tout à fait de même.

En attendant il sera évident que, outre les pronoms indo-européens *i̯o et *k̂u̯o traités jusqu'ici, je regarde aussi le pronom *to, là où il remplit les mêmes fonctions anaphoriques et correlatives, comme une expression du sentiment de liaison. Mais de là se développaient en germanique toutes sortes de conjonctions et de particules, dont je ne nomme ici que les principales en allemand : daß, denn, dann, doch, da, damit, nachdem, etc. Et ainsi de suite dans toutes sortes de langues.

Assez pour prouver que, *si* le pronom relatif est un mot de sentiment, les conjonctions sont dans leur signification fondamentale aussi des expressions de sentiment.

---

(1) *Die Kunst des Übersetzens*, p. 59.

(2) Ibidem, p. 64.

(3) Dans le problème du pronom interrogatif et de tout ce qui s'y rattache, je peux impossiblement prendre position ici, car cela demanderait tout seul tout ce qui me reste de place.

(4) Voir E. P. Morris : *On principles and methods in Latin Syntax*, New York-London, 1901, p. 150-182.

181. Nous pouvons encore renforcer cette conclusion en démontrant que beaucoup de conjonctions ne remontant pas au pronom relatif peuvent être réduites avec une certitude suffisante à un mot radical de sentiment. Nous ne rappelons ici que licet, quamvis quamlibet etc. Nous démontrerons dans la suite comment c'est aussi le cas pour bien d'autres conjonctions primaires et secondaires dans différentes langues.

Les prépositions.

182. Je ne sais pas si je réussirai à choisir parmi le grand nombre de faits, que nous offrent les prépositions indo-européennes, justement autant que le permet la dimension de cette étude, et en même temps assez pour convaincre le lecteur de la justesse de ma thèse sur le sentiment.

Comme pour les conjonctions je m'en rapporte — et ici avant tout — à une étude approfondie des matériaux due à DELBRÜCK, qui sur ce point, contrairement à son chapitre sur les conjonctions, peut être nommée très détaillée. Et pour celui qui désire davantage, je le renvoie au livre formidable de POTT: *Etymologische Forschungen*[2], erster Teil: Die Präpositionen, ou plutôt d'abord à MEYER-LÜBKE et à GRIMM. Il va sans dire que j'avais posé ma thèse avant de commencer "ad hoc" un examen des matériaux. Mais ce que je trouvais là: une multitude accablante de petits faits, — des preuves et des indices — a définitivement établi ma conviction avec une solidité qui me paraît être inébranlable. J'espère que ceux qui jugent ma thèse de quelque importance, voudront répéter cette expérience sur eux-mêmes.

Pour être plus clair je la formule encore une fois.

Toutes les prépositions comme telles sont au fond dans celui qui parle des mots de sentiment, et spécialement du sentiment d'association (1). Avec cela je ne nie pas que, pour des gens instruits surtout dans la langue écrite, mais aussi dans la conversation, elle ne puissent avoir une signification logique. Cependant cette signification est

(1) Voir les citations de JAMES et LIPPS au § 168.

presque toujours (1) née par une réflexion sur le sentiment dans celui qui écoute. En tout cas le sentiment pur emploie aussi très souvent ces prépositions prétendues logiques fort *il*logiquement.

183. Le premier fait qui semble nous indiquer ce résultat est une signification qu'il nous faut supposer pour bien des vieilles prépositions, c.-à-d. *à l'égard de, par rapport à.*

Qu'on se rappelle que ces idées abstraites incolores s'emploient à présent *exclusivement* dans la langue scientifique. Le peuple ne les connaît pas. La langue familière de la bonne société non plus. Et Homère, les ṛṣi de l'Inde les auraient bien connues et employées sans cesse. Ce serait une absurdité dans la psychologie des peuples.

Mais lorsqu'on se dit que: *à l'égard de, par rapport à* signifient la réflexion abstraite sur un sentiment de liaison, tout devient clair comme le jour.

184. Une deuxième signification que bon gré mal gré nous devons attribuer à beaucoup de prépositions indoeuropéennes, c'est l'idée complexe *de .... à,* qui à présent même ne s'est pas encore fondue en une seule adhésion. Mais nous avons vu ci-dessus (§ 168) que c'est là justement l'analyse typique du sentiment de liaison le plus simple. Nous acceptons donc volontiers cette signification.

185. Fort bien, dit peut être quelqu'un de mes lecteurs, défenseur zélé de la Syntaxe raisonnée, mais ce n'est que l'effet des cas, qui suivaient, tantôt un locatif ou un accusatif, tantôt un ablatif.

D'abord il n'en est pas toujours ainsi. Il y a différentes prépositions qui sont suivies de cas très inattendus dans les deux significations *(de* et *à).* Mais deuxièmement, en partie la remarque est certainement fondée;

---

(1) Avec cette restriction j'ai en vue les cas où une préposition est p. e. un participe d'origine. Souvent ce participe lui-même est alors un mot de sentiment, mais souvent aussi il garde sa signification d'adhésion primitive plus longtemps qu'il n'est permis: car de telles expressions n'entrent jamais comme prépositions dans le domaine populaire. Cf. W. MEYER-LÜBKE: *Grammaire des langues Romanes,* Paris, 1900, tome III, p. 482.

et alors c'est justement une preuve en faveur de notre thèse. "Die echten Präpositionen sind von dem Kasusbegriff so zu sagen verschlungen," dit DELBRÜCK (1). Moi je voudrais formuler le fait d'une autre manière, car alors je l'aurais expliqué en même temps : Dans ce temps les prépositions n'avaient pas de signification objective ni logique, les suffixes des cas au contraire en avaient déjà une pour la conscience reflêchissante de la langue (2). Il n'est donc pas étonnant que, si l'on veut prêter une signification logique à une préposition, on soit obligée de l'emprunter au cas (3) auquel elle appartient (4). Il n'est pas étonnant non plus que, lorsque, déjà en ce temps, on se mettait à réfléchir sur une telle phrase, la préposition parût renforcer cette même signification logique du cas. C'était là aussi l'opinion des anciens grammairiens.

186. Quelques prépositions — pensez au sanscr. á, gr. περί, got. bi — peuvent littéralement signifier *tout;* logiquement bien entendu. Ajoutez encore qu'en sanscrit à côté d'á se présente une "hervorhebende und verbindende Partikel" tout à fait identique. Alors je crois pouvoir dire avec une certitude suffisante, qu'á n'a qu'une seule signification, c.-à-d. celle du *sentiment de liaison* (5).

---

(1) Ici on néglige encore un élément puissant dans le développement de la signification des prépositions. Les gestes de ceux qui parlaient plutôt que les suffixes des cas, auront sans doute exprimé les différents rapports locaux.

(2) Je crois que WALTER NAUSESTER *(Denken, Sprechen und Lehren,* I, Die Grammatik, Berlin, 1901) a raison pour les langues modernes, mais qu'il a tort pour les langues classiques.

(3) Nous en avons un exemple frappant en Arménien : la préposition i *suivie du datif ou de l'accusatif* signifie *in, ad;* suivie de l'ablatif elle signifie *ex.*

(4) J'aurais pu suivre tout à fait le même raisonnement pour les conjonctions, qui surtout dans les langues anciennes empruntent nettement leur signification logique aux modes et aux temps du verbe.

(5) Comme un échantillon de la façon dont les Panlogiciens se représentent ces faits, je cite un petit échantillon de l'ouvrage bien connu de C. P. MASON : English Grammar, *170th to 176th thousand,* London, 1898, p. 119. (D'ailleurs dans DELBRÜCK je pourrais recueillir des choses aussi curieuses) "The ancient meaning of *with* is *from.* The notion of *separation* passed into that of *opposition* from which *with* derived its ordinary Anglo-Saxon meaning of *against.*

187. Puis il y a dans toutes les langues différentes prépositions, qui à côté des significations locales et temporelles les plus divergentes se trouvent avoir aussi celles de la *cause*, du *moyen* et du *but*. La cause p. e. gr. ὑπο, got. us; moyen: angl. by, franç. par; but: lat. ob, all. mod. um. Il va sans dire que dans DELBRÜCK e. a. on ne trouve ces significations qu'à la fin d'une longue série de développements. L'idée de *cause*, de *moyen* et de *but*, c'est là leur raisonnement, suppose un degré assez élevé de civilisation. Et ils ont raison. Mais est-ce qu'il serait donc vraiment impossible d'éprouver un *sentiment* de liaison entre des idées, qui ici expriment par hasard la cause et la conséquence, le but et le moyen, peut être longtemps avant que ces mêmes particules eussent développé par la réflexion la signification de rapports de temps ou de lieu?

188. Mais *la cause*, le *moyen* et le *but* nous conduisent à de nouveaux faits. — Car plusieurs conjonctions ont ces mêmes significations. Mais si les conjonctions sont des mots de sentiment, est-ce que des prépositions avec la même signification seraient autre chose? Si *avec* dans toutes les langues indo-eur. peut remplacer *et*, est-ce qu'alors l'un serait un mot d'idée et l'autre un mot de sentiment?

189. Cependant les prépositions et les conjonctions ne correspondent pas seulement dans leurs significations. Dans plusieurs langues toutes sortes de mots sont en même temps préposition et conjonction *aussi pour la forme*, ou bien elles se transforment lentement l'une dans

---

Opposition implies *proximity*, and *proximity* suggests *association*, and so *with* came by its modern sense, as in: Come *with* us. In this sense it denotes *attendant circumstances*. Among the *attendant circumstances* of an action is the *instrument* with which it is performed. Hence another of the common meanings of *with*." Baste! Après un tel raisonnement on s'attendrait à ce que maintenant toutes les significations seraient clairement développées. Mais tant s'en faut! Et s'il avait dit: *Ags.* wiđer, wiđ *signifie le sentiment qu'on éprouve quand, pendant qu'on dit quelque chose, encore un autre fait nous vient dans l'esprit qui y a rapport*, il aurait pu ajouter: *Dans le cours des siècles cette signification est restée* précisément *la même, seulement autrefois on avait coutume de refléchir plus sur le contraste entre les deux idées et maintenant plus sur la conformité et la liaison.*

l'autre sans le moindre arrêt perceptible. En anglais — pour ne pas aller chercher nos exemples de trop loin — nous le voyons continuellement. *Till, untill, before, ere, after, for, without* peuvent se rencontrer sans différence de signification comme préposition et comme conjonction. *But,* originairement une préposition (encore dans *but that?),* est à présent une conjonction; et la signification logique de l'une n'est pas plus originale que celle de l'autre. *Save, except, than* (cf. m.h.all. *wan),* à l'origine des conjonctions, se comportent continuellement comme des prépositions et ont alors la même signification. Je parle un peu plus amplement de ce rapport entre la préposition et la conjonction, parce que j'ai lu quelque part — sans l'ombre d'une preuve, cela s'entend, et c'est pourquoi je ne me rappelle plus l'endroit — que JAMES avec sa thèse sur le sentiment avait certainement raison pour les conjonctions, mais qu'il se trompait aussi certainement pour les prépositions. C'était un Français, qui citait JAMES d'après une critique dans la Revue Philosophique. S'il avait su l'anglais, JAMES aurait eu peut-être tout à fait tort!

190. Probablement on trouvera aussi un argument contre ma thèse dans les préfixes (1). Il est vrai, pour des raisons qui seront expliquées dans le livre suivant, ici la signification de sentiment ne se montre pas si nettement, du moins dans les périodes ultérieures du développement de la langue. A l'origine cependant elle se montre aussi bien que dans les prépositions, comme nous le verrons bientôt. Mais d'ailleurs à côté de ceux-là il y a *surtout* dans des langues plus modernes un groupe, peut être plus petit mais certainement aussi significatif, de préfixes intensifs, péjoratifs et négatifs qui s'opposent à toute explication logique. En revanche ils se rangent fort bien dans le cadre de notre thèse, la suite de ce livre le prouvera avec évidence.

191. Plusieurs prépositions enfin dégénèrent tôt ou tard en expressions du sentiment pur d'intensité (2).

(1) Je ne saurais concevoir comment DELBRÜCK peut voir ici un emploi plus antique que dans les prépositions.

(2) K. v. GARNIER : *Die Präposition als sinnverstärkendes Präfix im Rigveda, in den Homerischen Gedichten und in den Lustspielen des Plautus und Terenz,* Leipzig, 1907.

Comparez : lat. per, gr. διά-, ζα-, germ. durch, throughout, in-, h.all. ur-, lat.-rom. extra, ultra, supra, gr. ὑπερ-hyper-, germ. über, lat. ex-, gr. ἐκ-, περι-, lat.-rom. trans, tra-, très; lat. ad-, germ. too, zu = nimis, lat. prae, ags. ær (d'abord = ante, prép. de temps). Mais presque tous les mots d'où proviennent ordinairement de telles particules d'intensité sont, on le sait et nous le prouverons dans la suite (1), des mots de sentiment. Donc ceux-là aussi.

192. Et ainsi j'ai sommé, il me semble, succinctement de près ou de loin, bien des prépositions pour rendre témoignage de leur signification de sentiment.

Mais suivons pour les frapper toutes, si c'est possible, le même procédé dont nous nous sommes servis pour les conjonctions, et disons :

De la base pré-ind.-eur. *perēi̯ *perā ou quel que soit le nom qu'on lui donne sont nés des prépositions et des préfixes de toutes sortes et de toute nature. Eh bien cette racine révèle toujours et à tout moment sa signification fondamentale de sentiment.

D'ailleurs plusieurs des prépositions ne remontant pas à *perēi̯ peuvent être ramenées avec une certitude suffisante à des racines pour le sentiment.

Enfin aucune explication logique ne saurait lever le coin le plus petit du voile qui couvre tous ces secrets, tandis que notre explication fondée sur le sentiment non seulement explique les lignes principales du développement, mais en outre autorise complètement toutes les exceptions et leur rend justice.

193. Donc : *perēi̯.

Cette base se présente d'abord comme indo-eur. *peri.

J'examine docilement toutes les catégories de DELBRÜCK (2).

---

(1) Voir ci-dessous chap. III.

(2) Seulement je me permets de consulter les textes pour compléter les exemples en ajoutant pour les préfixes le substantif qui y a rapport et pour les prépositions aussi le verbe, s'il y en a. Les exemples comme DELBRÜCK les donne quelquefois ont toute l'utilité des paradigmes de la déclinaison dans la syntaxe. Puis il ne faut pas perdre de vue que je parle ici de la signification qu'ont les mots

§ 284. I. Comme préfixe.

1. ἄστυ περιπλομένων δηΐων, des ennemis qui *in*vestissent la ville. Sentiment de liaison entre la ville et les ennemis en action. Qu'ils s'agitent ***autour*** de la ville pour la garder *dans* le cercle de leurs forces vives la réflexion le déduit de l'idée d'*ennemis*.
2. dvārakām paridhāvati. Il *par*court la ville de Dv. Item (+ geste).

3a. paryādhātar = le frère cadet qui avant son frère aîné a fait son ādhāna. Sentiment de liaison entre l'adhésion du cadet qui accomplit l'ādhāna et la représentation dominante du frère aîné qui ne l'a pas encore fait.

3b. 1. nā́drayaḥ pári ṣántō varanta, les rochers environnants ne vous gênaient pas. Sentiment de liaison entre celui à qui l'on parle et les rochers; l'adhésion de lieu déduite de la signification de várati qui veut dire justement: ***gêner de tous côtés, cerner, environner.***

2. prācīnēna mánasā barhánāvatā yád adyā́ cit kṛṇávaḥ kás tvā pári, si vous vous mettez maintenant au travail avec une ferme volonté persistante, qui vous arrêtera? Le sentiment de liaison naît de l'obsession d'une nouvelle représentation ou adhésion vis-à-vis de l'autre. Du côté de la première cette obsession amène naturellement un empêchement. De là cette signification.

3. nákiḥ sudā́sō rátham páry āsa, personne ne surpasse (en vitesse) le char de Sudā. Sentiment de liaison entre la représentation de la vitesse du char de Sudā et de toute autre représentation de vitesse qui veut tâcher de naître dans l'esprit.

4. Ici nous pouvons du moins nous passer à peu près de l'objet, le préfixe ne signifie qu'un degré supérieur.
   pári-vand, pári-jñā, pári-vid, louer fort, savoir en détail, connaître bien. Du sentiment de liaison

---

pour *celui qui parle,* puisque la signification dans celui qui écoute repose presque toujours sur la réflexion du sentiment.

d'une adhésion avec une autre, qui ne parvenait pas à se présenter à l'esprit, se développait un sentiment d'empêchement, mais alors, selon la loi de l'accumulation (Stauungsgesetz) (1), la première adhésion acquiert une plus grande intensité. Le sentiment de cette intensité est exprimé en pári.

5. ἐπεὶ περίδυσε χιτῶνας, car il leur avait arraché leurs cottes d'armes. Le préfixe n'exprime que le sentiment de liaison entre eux et leurs cottes d'armes. Le contexte décidera s'il les leur ôte ou les leur en revêt.

Nous avons vu dans le numéro précédent comment il s'ensuivait de l'empêchement vaincu une intensité active pour l'adhésion dominante. Ici le sentiment du même fait psychique se manifeste, mais porté par les adhésions vers un autre élément : la répulsion passive de la représentation qui d'abord s'imposait (2).

II. Comme préposition (p. 711).

1. Tout est clair par ce qui précède.

2. μάρναντο περὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν .... ils se battaient près de la porte de Scée. Encore un vrai sentiment de liaison pure, des adhésions de lieu ou de but conscient empruntées à μάρναντο, illustrées par un geste.

Les autres exemples de *protection* font naturellement supposer un sentiment de superiorité de l'adhésion dominante sur la faiblesse de la deuxième. Voir ci-dessus.

3. rátham yē cakrúr mānasah pári d'hyáyā. DELBRÜCK traduit : "welche den Wagen gemacht haben aus ihrem Geiste heraus mit Kunst" et très justement, pourvu qu'on veuille observer que *heraus* ne fait ici

---

(1) On peut la formuler brièvement ainsi : Quand un procès psychique est interrompu ou arrêté dans son cours naturel, ou bien quand à un moment quelconque un élément étranger survient, il se forme, justement au moment où l'interruption, l'arrêt ou l'élément étranger se fait sentir, une accumulation de force psychique, une concentration d'énergie psychique. Voir de plus amples détails dans LIPPS : *Leitfaden*, p. 109, etc.

(2) Cf. sur l'opposition entre le sentiment de l'activité et de la passivité LIPPS : *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, Kap. II.

que renforcer la signification ablative; pári exprime encore ici l'intensité pure. Cf. I, 4.

Dans les exemples grecs de p. 714 *uniquement* le sentiment de liaison sans rien de plus. Lat. per et lit. per̃, sub 1° et 2° de même.

3° Sentiment de motif, et en outre probablement l'adhésion de ce sentiment. Enfin per̃ dans la signification de *plus de*. Cf. ci-dessus II, 2 : "Les autres exemples, etc."

La deuxième forme indo-eur. est *pro.

§ 285. I. *pro comme préfixe.

"Der ursprüngliche Sinn scheint zu sein: *etwas vor sich liegen lassen und sich dann abwenden.*" Par exemple! et ils exprimaient tout cela ensemble par: *pro! Des hommes de génie ces Indo-Européens!

Je veux trier de la manière suivante la matière désordonnée que DELBRÜCK nous présente ici :

1. Les verbes intransitifs composés avec *pro.

L'exemple latin: prōminentes ōrae, des côtes s'avançant dans la mer, me paraît fort typique. La signification s'explique comme: le sentiment de la prédominance de l'adhésion du sujet, ici: les côtes, vis-à-vis de la représentation à demi consciente de la mer environnante.

On comprendra sans peine après tout ce qui précède que la signification figurée d'*exceller,* de *surpasser tous les autres* ne s'est pas développée de celle que nous venons d'expliquer, mais parallèle à elle. Cf. ci-dessus au § 284, I, 3b, 3.

Le sentiment de liaison existe ici entre *ce sujet-ci et tous les autres sujets possibles* de son entourage.

2a. Les verbes transitifs avec *pro = en avant. tēlum quod latēbat prōtulit, la flèche cachée il la produisit maintenant. Tout comme sub 1°. Seulement c'est l'*objet* qui est ici l'adhésion dominante.

Le sentiment de liaison existe donc ici entre *cet objet-ci et tous les autres objets ou compléments possibles.*

De même pour les significations figurées.

b. Des verbes transitifs avec *pro = en bas, hors de.

Arbor corruit et multam prostrāvit pondere silvam. L'arbre tomba par terre et lourdement il abattit

une grande partie des broussailles. Tout comme sub 1°. Seulement ici le sujet (arbor corruens) est l'adhésion dominante, et le sentiment de liaison existe ici entre *le sujet et l'objet* (multam silvam).

Il est clair que de la même manière les significations de got. fra- et de l'all. ver- p. e. dans frakunnan, et verachten se sont développées.

Il me semble que tout le *ramassis* d'exemples se range facilement sous ces trois cas.

II. *pro comme préposition:

1a. devant. Cf. ci-dessus § 285, 1.

b. pour, en faveur de, la protection. Cf. § 284, II, 2.

c. pour, au lieu de, comme.

prō frumentō pecuniam solvere, payer de l'argent pour du blé.

Simplement un sentiment de rapport de liaison avec une association d'expérience.

prō damnātō esse, être comme condamné. Sentiment de liaison entre *la personne en question* et un *condamné,* avec une association de ressemblance.

2. lit. prõ = (le passage) devant, au delà de (comme j'aurais pu dire aussi pour le préfixe) peut être parallèle à la signification de *par,* comme Delbrück dit très justement, cf. § 284, I, 2, mais se range ailleurs sous surpasser. Voir e. a. § 285, 1, 2, 3.

La forme *pro se présente aussi avec un allongement comme *proti (πρός).

§ 287. I. Comme préfixe.

a. skr. práti, contre, à la rencontre de. Sentiment de liaison de deux représentations, qui surgissent ensemble par une association d'expérience. Ici se range aussi l'emploie adverbial de πρὸς δέ dans Homère, dans la signification de: cependant, d'ailleurs.

b. práti, comme; comme ci-dessus mais par une association de ressemblance.

II. Comme préposition.

Tous les cas cités ici ont été déjà traités, excepté, peut-être skr. práti varam, selon votre désir, un *pur* sentiment de liaison entre l'adhésion de l'action

et celle du désir. Je fais encore observer que dans πρός avec l'ablatif et l'accusatif la signification "de.... à" nommée ci-dessus se montre très nettement.

Une troisième forme est *p°rǎ.

§ 293. Encore rien de nouveau, excepté là où got. faur se rencontre avec παρά, un cas qui n'est pas traité par Delbrück.

§ 300. Je peux dire la même chose de párā.

Donc seulement le grec παρά.

I. Comme préfixe.

1. à côté de, près de.

χλαῖναν, ἥ οἱ παρεχέσκετ' ἀμοιβάς, le manteau qui ordinairement se trouvait à côté de lui pour changer d'habit.

Evidemment ce deuxième manteau se trouvant tout prêt à côté de lui est lié ici par une association d'expérience à la représentation d'Ulysse. Le sentiment de cette liaison est exprimé ici par la particule παρ'.

L'emploi n'est *pas* figuré mais aussi original pour le sentiment de liaison dans : τινί τι παραβάλλω, je compare deux choses entre elles.

2. le mouvement le long de quelque chose.

παρά τε ῥείων χθόνα Σούσων. La rivière qui.... et qui coule le long du pays des Susi. Il y a ici le même sentiment, mais les circonstances changent à la réflexion, c. à d. le *près de* logique est changé en *le long de,* parce que dans le mouvement ils restent *l'un près de l'autre.*

3. (le passage) devant, traité ci-dessus.

4. à l'encontre de, préf. contre-,

p. e. παραβαίνειν δίκην. *Contre*venir à la loi, manquer à son devoir.

Ici la représentation de l'action coupable s'oppose à la conscience.

παρα- et contre- signifient ici le sentiment de cette liaison.

5. contraire à (un état antérieur),

p. e. παραπείθειν τινά, faire changer qqn. d'avis.

Ici l'opposition se montre entre la représentation de la disposition antérieure d'une personne et sa manière de voir actuelle. Le sentiment de cette liaison est rendu par *παρα-*.

II. Comme préposition.

1. de, de la part de.

   Τρωσὶν δ' ἄγγελος ἦλθε ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις πὰρ Διός. Alors comme messager vint aux Troïens de la part de Jupiter Iris aux pieds légers comme le vent. L'action de ***descendre du*** trône élevé de Jupiter se trouve en Διός; mais nous sentons le rapport intime des représentations de Jupiter et d'Iris dans πὰρ.

2. près de. Tout comme I, 1, parlant physique de la place, aussi bien psychiquement de proximité ou de comparabilité dans l'esprit.

3. vers. Dans les cas ordinaires *παρά* renforce simplement la signification de l'accusatif, comme nous l'avons déjà vu ci-dessus. Mais dans quelques expressions le sentiment de liaison l'emporte.

   Dans παρὰ μικρόν, παρὰ τοσοῦτον, il ne s'en fallait que peu, il s'en fallait de tant p. e., il est clair qu'il y a une collision entre la perception et la représentation et que nous éprouvons un sentiment net de saisissement, que nous analyserons dans la suite plus en détail. Cf. παρόμοιος, presque égal.

4. à côté de, le long de, comme ci-dessus.

5. des rapports de toutes sortes avec des circonstanciels de temps; la plupart sont aussitôt clairs: παρ' ἓξ μῆνας, régulièrement au bout de six mois, tous les six mois. Le sentiment de liaison entre le fait et l'intervalle de six mois.

6. à l'encontre de, comme ci-dessus.

7. après un comparatif. Le sentiment de liaison entre le plus grand et le plus petit. Cf. grec. ἤ (ἦϜε = ou), fr. *de* ou *que*.

Je conviens aussitôt qu'il y a encore d'autres rapports qui peuvent être exprimés par des prépositions. Mais si ces 30 cas se laissaient expliquer par le sentiment, je suis d'avis qu'il en sera de même pour les autres.

194. Il nous reste à montrer que plusieurs prépositions, sans affinité avec la racine traitée ici, remontent pourtant à des mots radicaux de sentiment. Plus tard nous en rencontrerons encore bien d'autres. Qu'il suffise de citer ici les exemples suivants : fr. touchant, à force de, h.all. trotz, fra. en dépit de, angl. despite of, h.all. ungeachtet, fra. grâce à, it. mercè, prov. gramaci (grand merci), it. pena (sous peine de), obwald : mur (per amore de), fra. malgré, près, après, presso de pressé, russe : chotja (voulant), fra. faute de, etc., etc.

Ainsi nous avons donc fourni au moins l'ébauche d'une preuve qu'en indo-européen les prépositions sont dans leur signification fondamentale des mots de sentiment, le reste est accidental.

195. Et serait-ce seulement le cas en indo-européen? Pour commencer par le basque, nous y rencontrons le vocable *-ko,* qui est :

1° suffixe du comparatif. Plus tard nous apprendrons à voir dans tous les comparatifs des expressions de sentiment.
2° suffixe du génitif avec les noms d'êtres inanimés;
3° suffixe pour former des adjectifs de substantifs;
4° suffixe du futur dans le nom verbal;
5° suffixe du but dans le nom verbal (pour);
6° suffixe de l'ablatif de temps (depuis);
7° il se combine avec ra = vers, gora = en haut, etc.

Puis je donne la parole à GEORG VON DER GABELENTZ (1) :

Am schwersten begreifen wir — maintenant nous n'aurons plus tant de peine à le faire, j'espère — wie Empfindungslaute (selon notre définition il veut parler de mots de sentiment) zu solchen logischen Zwecken tauglich werden konnten. Dürfen wir jedoch aus geschichtlichen Tatsachen auf vorgeschichtliche Vorgänge schließen, so liefern ostasiatische Sprachen wenigstens dafür Beispiele, daß dieselben Laute jetzt als Casuszeichen, jetzt als Empfindungsäußerungen dienen können. Im Chinesischen ist *hû* bald Laut der Frage und des Zweifels, bald Präposition der allgemeinen Beziehung,

(1) *Sprachwissenschaft* [2], p. 347.

iū (ū) bald eine Präposition von ähnlicher Bedeutung, bald eine Interjektion. Im Mandschuischen fällt das Genetivzeichen *ni* lautlich mit der Partikel des Fragesatzes zusammen. Und im Japanischen sind *wo, ka (ga), mo* und *na* zugleich Empfindungslaute und Hilfswörter für logische Beziehungen. Jetzt scheint das Objekt im weitesten Sinne als ein Erstrebtes durch Rufe der Frage, der Klage, des Begehrens, jetzt Zugehörigkeit, Abhängigkeit und Urheberschaft als ein Zweifelhaftes, nur zu Erschließendes durch Fragelaute bezeichnet worden zu sein, — vertritt doch noch bei uns oft genug der Fragesatz den bedingenden.

Wundt (1) appuie ce jugement avec des citations d'ouvrages sur des langues océaniennes et américaines dont je ne peux pas disposer à ce moment :

Nicht immer läßt sich jedoch der Ursprung derselben (Präpositionen) ergründen, namentlich dann, wenn sie von sehr unbestimmter Bedeutung sind und häufig erst durch die Beifügung anderer Wortformen, die dadurch ebenfalls in Partikeln übergehen, einen näher bestimmten Sinn empfangen.

Comme échantillon d'un mot qui peut signifier tout ce qu'on veut, logiquement bien entendu, je cite de Seidel (2) la postposition japonaise *ni*. Cette particule n'a pas moins que les significations suivantes :

1° le lieu (dans, en, à);
2° le lieu où l'on va, où l'on entre (all. hinein);
3° le but (à, pour);
4° le temps; pour répondre à : quand;
5° le régime indirect;
6° quelquefois le régime direct;
7° la personne intéressée à q. c. (une sorte de datif);
8° l'objet personnel de verbes causatifs;
9° la cause ou le sujet réel de verbes passifs;
10° la manière dont q. c. se fait;
11° le propriétaire avec le verbe *aru;*
12° une addition (avec, et);
13° la mesure (conformément à, suivant);

---

(1) *Die Sprache,* II, p. 103. 2de éd. p. 109 sq.
(2) A. Seidel : *Grammatik der Japanischen Umgangssprache* [2], Wien, 1900, § 282.

14° un nombre qu'on prend trop grand (p. e. *au dessous de* mille, *à peu près cent);*
15° le prédicat nominal avec le verbe *naru*.

Qu'on ne prétende donc pas que le grand nombre de significations soit une particularité des prépositions indo-européennes.

On trouve un état tout exceptionnel en javanais (1). Cependant je ne peux pas encore en juger définitivement. Cette langue est très pauvre en vraies prépositions telles que les nôtres. C'est-à-dire il y a bien des mots ou des tournures de phrases qui signifient *à* ou *avec*, mais ce sont des verbes, et ceux-là exagèrent par trop la signification logique à nos oreilles. De l'autre côté il y a des vocables qu'ils emploient au lieu de nos prépositions, mais qui logiquement ne signifient absolument rien que le rapport le plus pauvre.

Quel autre exemple nous faut-il encore pour comprendre que *nos* prépositions sont au fond de **faibles nuances de sentiment, à travers desquelles rayonne la lueur pâle d'une adhésion!**

196. WUNDT (2) aussi a eu déjà l'idée d'une analogie secrète entre les particules et les interjections. Il sera bien inutile de prouver que ces dernières sont des mots de sentiment. Nous finissons donc par citer ses paroles et les faits qu'il donne:

"Zu dieser äußeren Analogie kommt noch als ein inneres Moment des Zusammenhangs aller dieser stabilen Wortformen, daß in solchen Sprachen, in denen eine große Zahl primärer Partikeln auf einer allem Scheine nach ursprünglicheren Entwicklungsstufe anzutreffen ist, eine sichere Grenze zwischen ihnen und den Interjectionen oft nicht gezogen werden kann, weil beide entweder vollkommen gleich lauten; oder weil interjectionale Elemente in die Bildung zusammengesetzter Partikeln eingehen. So gibt es in den polynesischen Sprachen namentlich Interjectionen der Verwunderung, des Zurufs zur Erweckung der Aufmerksamkeit, welche lautlich vollständig mit Partikeln, die ein *dort* oder *dann*

(1) Voir T. ROORDA : *Beknopte Javaansche Grammatica* [3], Amsterdam, 1882, § 225, etc.
(2) *Die Sprache,* II, p. 205. 2de éd. p. 210.

oder selbst ein *sondern* ausdrücken, übereinstimmen. In den Mande-Negersprachen finden sich gewisse emphatische Partikeln, die, einem Worte beigefügt, diesem den verbalen Charakter verleihen, oder auch bloß die in jenem ausgedrückte Vorstellung verstärken können."

J'ai gardé ces paroles pour la fin, parce qu'elles nous conduisent à des problèmes qu'il nous semblait ne pas devoir traiter dans ces "Principes". Pourtant je veux poser ici à la fin cette question: Si les prépositions sont des mots de sentiment, est-ce qu'alors les suffixes des cas auraient été *à l'origine* autre chose? Nous en avons aussi une preuve directe, tout à fait parallèle à notre raisonnement sur les "prépositions" qui signifient tout. C'est que déjà en indo-européen toutes sortes de cas se confondaient et se remplaçaient. Voir à ce sujet le livre important d'EDOUARD AUDOUIN: *De la déclinaison dans les langues indo-européennes,* Paris, 1898.

CHAPITRE SECOND

Les sentiments qualitatifs.

197. Mais, me dira plus d'un de mes lecteurs, il est pourtant indéniable que beaucoup de prépositions, de conjonctions, de particules sont nées d'*adverbes de lieu et de temps, de manière et de mode.*

Et ce n'est pas moi qui le nierai.

Mais alors il est aussi clair que bien des conjonctions et des prépositions ne sont pas originairement des mots de sentiment.

Cela est vrai *en partie.*

Il y a en effet beaucoup d'adverbes nés d'un complément objectif de lieu ou de temps et qui d'abord n'avait pas d'autre signification que celle-là; p. e. fra. chez = maison, lez = côté.

Mais.... pour qu'un tel adverbe devienne préposition ou conjonction, il faut qu'il ait d'abord perdu pas mal de sa signification objective d'adhésion, il faut qu'il ait emprunté pas mal d'expression de sentiment au tonique fixe de son entourage.

Et lorsqu'après cela il devient préposition ou conjonction, eh bien, il ne fait que prouver notre thèse une fois de plus.

Mais d'ailleurs il y a une raison de plus pour examiner ici les adverbes par rapport à la signification de sentiment. C'est que dans ces mots-là nous pourrons, beaucoup mieux que ce n'était le cas pour les particules, distinguer *différentes sortes* de sentiment.

Nous traiterons successivement ici:

1° le sentiment de la certitude,
2° „ „ „ l'identité,
3° „ „ „ la diversité,
4° „ „ „ la tendance,
5° „ „ „ la résistance,
6° les sentiments de l'orientation de la pensée.
7° les sentiments des sensations spécifiques.

Rappelons nous d'abord ce que nous avons dit dans le § 164. Les sentiments qualitatifs sont d'*une intensité moyenne* et *leur qualité distinctive est perçue spontanément.* Les deux définitions donnent lieu à une remarque.

Quant à l'intensité pour être moyenne, elle n'est pas égale chez toutes. D'une manière générale on pourrait établir comme suit cet ordre de succession. Les sentiments de l'orientation de la pensée sont les plus faibles et quelquefois se rapprochent des sentiments de connection. Vient ensuite le sentiment de la résistance, puis celui de l'identité, celui des sensations spécifiques, celui de la tendance, celui de la diversité et finalement le sentiment de la certitude, qui au point de vue de l'intensité ne le cède souvent que bien peu aux sentiments d'intensité. J'ai pensé à les traiter dans cet ordre, mais je doute que cette gradation soit aussi suggestive qu'elle est logique. Je ne dis pas qu'il ne faille préférer cet ordre à une seconde lecture, mais je crois l'ordre que nous avons choisi plus persuasif pour quiconque abordera notre sujet pour la première fois.

La qualité distinctive qui est perçue spontanément n'est pas elle non plus aussi prononcée chez toutes. Plus elle se rapproche des sentiments de connection ou d'intensité, moins elle devient spécifique; et ce sont les moyens termes de la série citée, l'identité, les sensations spécifiques, la tendance, la diversité, qui ont cette particularité au plus haut degré. Aussi l'adhésion du sentiment s'y laisse-t-elle, en pratique, distinguer difficilement du sentiment lui-même. Cette distinction, très impor-

tante pour le sentiment de connection et d'intensité, perd graduellement de sa valeur à mesure qu'elle s'approche du milieu. Aussi nous la laisserons provisoirement de côté ici.

Le sentiment de la certitude.

198. Commençons par quelques exemples où le sentiment de *la certitude* se montre nettement et où pourtant la signification primitive (1) logique de temps ou de lieu est aussi évidente.

toujours, jamais	*absolument, point du tout*
m.néerl. altijd : à tout moment	17e siècle, altijd : absolument
m.néerl. altoos : constamment	17e siècle, altoos : bien sûr, certainement (point du tout)
m.néerl. immer, emmer : chaque fois, toujours	17e siècle, immer : absolument, à tout prix, surtout (point du tout)
angl. never : jamais	angl. (plus tard) never : point du tout
m.néerl. nooit : à aucun moment	néerl. (plus tard), nooit : point du tout
it. non .. già : jamais	it. (plus tard) non .. già : point du tout
prov. no .. ja : jamais	prov. no .. ja : point du tout
esp. no .. jamas : jamais	esp. no .. jamas : point du tout
skr. nú ná : pas pour le moment	skr. nú ná : point du tout

(1) Provisoirement j'admets ici de bonne foi d'après mes auteurs que la signification logique est toujours plus ancienne et plus originale. Le reste de mon livre montrera pourquoi dans la plupart des cas je voudrais en douter. Aussi dans la connexion de toute ma démonstration je n'ai *besoin* que de ce seul fait, que ces deux significations et toutes les autres suivantes soit se présentent en même temps, soit se sont developpées les unes des autres.

Il est, ce me semble, évident que dans tous ces cas la signification primitive et la signification postérieure ne se rencontrent que dans le sentiment oppressant de la tendance à assurer, à convaincre, en un mot : du sentiment de la certitude.

199. De même dans :

toujours	*tout à l'heure*
lat. semper, vfr. sempres : toujours	v.fr. sempres (plus tard) : aussitôt
lat. continuo : sans cesse	lat. continuo : aussitôt
fr. incessamment : continuellement	fr. incessamment : aussitôt
m.h.all. alle wīle : toujours	suisse et dialectes : alleweile : tout récemment, à l'instant même
prov. ancsé : toujours	prov. ancsé : immédiatement

D'autant plus que les deux séries de *toujours* et *de tout à l'heure* sont toutes deux également dans un rapport réciproque avec encore une autre signification logique, qui aussi se rattache exclusivement à elles par le sentiment oppressant de la tendance à assurer.

200. Je veux dire la signification de : *en tout cas, pourtant, au moins, du moins, überhaupt.* En effet nous employons ces mots, quand, après des paroles qui rendaient par trop peu notre intention, nous désirons inculquer mais aussi cette fois d'autant plus énergiquement ce que nous savons et ce que nous voulons dire exactement. Eh bien :

toujours, partout	*du moins, überhaupt, etc.*
fr. toujours : à tout moment	fr. toujours : cependant; quand même (faites toujours). Comparez : h.all. mod. immer et skr. abhí
v.fr. toutes voies : partout	fr. toutefois : cependant
néerl. mod. áltijd : à tout moment	néerl. mod. altíjd : du moins

toujours, partout	*du moins, überhaupt, etc.*
néerl. (17e s.) altoos : continuellement	néerl. (17e s.) altoos : du moins, n'est-ce pas?
m.néerl. emmer, immer(s) : en tout temps	m.néerl. emmer, immers : du moins, cependant (dial. ommers : du moins, n'est-ce pas?)
h.all. mod. immerhin : à partir de ce moment continuellement	h.all. mod. immerhin : en tout cas, toutefois
angl. still : toujours, sans cesse	angl. still : cependant, néanmoins
angl. throughout : toujours, partout, tout à fait	angl. throughout : überhaupt
néerl. overal : en tout lieu	m.néerl. overal : en général (überhaupt)
h.all. überall : partout	h.all. überall : du moins, en tout cas, absolument
it. tuttavia : en tout lieu, constamment	it. tuttavia : néanmoins
lat. omnino : tout à fait	lat. omnino : en un mot; absolument (pas) (überhaupt)
lat. saltem : en général, dans son ensemble	lat. cl. saltem : du moins
got. allis : de tout	got. allis (chez ULFILA) : überhaupt

tout à l'heure	*du moins, überhaupt, etc.*
v.fr. entresait : aussitôt	norm. antresiais : sans plus, ohne Umstände
m.néerl. althans (altehands) : aussitôt	néerl. mod. althans : du moins
m.bas all. overhovedes, halsoverkop : précipitamment, dare-dare. Voir *Mnl. Wdb.*, V, 2089.	h.all. mod. überhaupt
prov. ad estros : aussitôt	prov. ad estros (à l'origine) : sans réserve

Ainsi le développement des adverbes de temps et de lieu en des expressions pour le sentiment de la certitude est hors doute.

201. Mais des mots exprimant purement et simplement une ardeur, une chaleur intérieure peuvent aussi passer à la signification de *maintenant* et de *tout à l'heure*. Et c'est là une preuve éclatante de ce que j'avance, comme je n'avais pas rêvé de pouvoir en fournir. En effet dans l'examen de ces mots j'ai trouvé la série analogique suivante :

animé	*aussitôt*
skr. ōṣam : brûlant	skr. ōṣám, aussitôt, rapidement
lat. tostum : rôti, chaud	it. tosto ; prov. tost ; fr. tôt, bientôt, plus tôt
néerl. heet : chaud	néerl. op heeter daad : au moment de l'action, en flagrant délit
lat. vīvācius : animé	v.fr. vias : aussitôt ; prov. viatz : rapidement
grec γρήγορα : animé	grec γρήγορα : aussitôt

Et ces exemples gagnent encore en force démonstrative par leurs pendants :

paresseux	*tard*
grec ἀργός (ἀεργός) : paresseux	grec ἀργότερα : tard, plus tard
grec βραδύς : lent, paresseux	grec mod. βραδύ : l'heure avancée, le soir
v.lat. serus : lourd, ennuyeux	lat. cl. serus, serum : tard ; fr. soir
lat. tardē : lourdement, lentement	esp. ptg. tarde : soir, soirée (1)

(1) Voir aussi Tobler : *Innere Sprachformen des Zeitbegriffes*, Zeitschr. f. Völkerpsych. u. Sprachw., III, 1865, p. 299.

H. PAUL (1) montrait déjà avec des exemples évidents que des assurances ou des expressions de la certitude devenaient enfin des conjonctions. Ainsi all.mod. allerdings, freilich, nämlich, wohl, zwar, got.: raihtis, lat.: certe, verum, vero, scilicet, videlicet, etc. De même le grec: εἶ, αἴ (2); et aussi les conjonctions basques (3) et arabes (4) de la même signification.

Le sentiment de l'identité.

202. Je voudrais caractériser un autre sentiment par l'expression significative: *cela me convient.*

Quelque divergentes que soient les différentes théories sur le sentiment, tous les philosophes depuis ARISTOTE sont d'accord (5) que le sentiment agréable repose sur une convenientia, une convenance; le sentiment désagréable sur une discrepantia, une disproportion entre la perception et le moi.

Occupons-nous d'abord du sentiment agréable.

Quand une perception que j'ai déjà faite autrefois, revient; ou plutôt, quand dans l'esprit par des perceptions et la liaison associative une représentation (donc une vieille perception) se forme qui comme toujours veut se transformer en une perception réelle, j'éprouve, quand j'y réussis, immédiatement un sentiment de soulagement, un sentiment de résonnance, un sentiment de reconnaissance, une diminution d'oppression, un surgissement spontané, inattendu de l'adhésion (6).

203. C'est pourquoi nous trouvons dans des langues différentes une liaison entre les mots, pour *égal, conforme, convenant* d'un côté et *agréable, beau, favorable* de l'autre.

---

(1) *Prinzipien*[4], § 260, p. 345.

(2) P. CAUER: *Grammatica militans*[2], p. 146.

(3) W. J. VAN EYS: *Dictionnaire Basque-Français,* Paris-Londres, 1873, p. 93, sub voce *ea,* et p. 46 sub voce *bai.*

(4) H. RECKENDORF: *Zur allgemeinen Syntax,* IF., X, 1899, p. 188.

(5) EBBINGHAUS: *Psychologie,* p. 544.

(6) LIPPS: *Vom Fühlen, Wollen und Denken,* p. 96, et dans les environs, et p. 146, etc.

égal	*agréable*
v.isl. líka : ressembler ags. lícian : ressembler v.h.all. līchēn : ressembler	got. leikan : plaire angl. like : plaire, aimer néerl. lijken : plaire
m.néerl. gaden : ressembler, convenir	m.néerl. gaden : plaire (comp. gading)
lat. aequus : pareil, plat, uni	lat. aequus : favorable, bienveillant
germ. glad : uni	germ. glad : joyeux, agréable
m.h.all. slëht : égal, uni	m.h.all. slëht : doux, aimable
lat. commodē : conforme, convenable	lat. commodē : facile, bon, aimable (comp. commodum, commodāre)
v.isl. sama : convenir v.irl. samail : ressemblance skr. samás : égal, identique	got. samjan : plaire v.irl. sam, sáim : repos, calme, aimable skr. sā́ma : amabilité
grec ἔοικε : cela ressemble, il convient	grec ἔοικε : c'est agréable, cela plaît (1)
grec ἀραρίσκω : convenir	grec ἀρέσκω : plaire ; ἀρετή : vertu
v.isl. byrja ; h.all. gebühren : convenir m.néerl. na gebore, à mesure que, conforme	got. gabaurjaba : volontiers got. gabaurjōþus : plaisir, délice
fr. à l'avenant : conformément	fr. une fille avenante
grec νοστέω : revenir, revoir, retourner chez soi	grec νόστιμος : ce qui vient bien, ce qui est prospère
skr. náçati : atteindre ce qu'on recherchait, ce qu'on désirait	germ. Vergnügen, geneugte, etc. : plaisir, délice

(1) Cfr. e. a., I, 399. εἰκυῖαν ἄκοιτιν, épouse avenante.

égal	*agréable*
skr. vanáyati : habituer, incliner à (1)	skr. vánati : aimer, desirer
skr. úcyati : être habitué	skr. úcyati : aimer à faire qlq. chose

204. Mais à l'origine qu'est-ce que *vérité, authenticité* autre que la conformité (2) d'une nouvelle perception avec une perception antérieure, maintenant devenue représentation? Et quand des gens illettrés emploient-ils le verbe *être* substantivement, si ce n'est dans des phrases comme : Oui, c'est lui; ce sont eux, etc? Et il est évident que ces phrases ne signifient qu'une conformité entre la perception et la représentation.

vrai	*agréable*
skr. satyás; got. sunjis : réel, vrai	skr. sánt-, sáttamas : bon, vertueux, le meilleur
v.h.all. wār : vrai, réel	v.h.all. wāra : bienveillance
lat. vērus : vrai, réel	v.isl. vaerr : aimable, agréable
irl. fír : égal	irl. fír : digne, bon
skr. vásati : demeurer (à l'origine : c'est cela)	skr. vásus : bon, agréable; grec εὖ, adv.
got. wisan : être	got. wisan : se réjouir; got. vis : beautemps; got. wizōn; skr. vas; lat. vescor : avaler, faire bombance
i.e. *wes : être	v.sl. veselŭ : joyeux
skr. bhávati : c'est cela	skr. bhūti- : le salut, le bien-être

(1) L'habitude n'est autre chose que le résultat, sur les êtres vivants, d'impressions identiques et fréquentes.

(2) néerl. gelijk hebben : avoir la vérité.
germ. *slecht*, proprem. égal, uni, plain; simple, sincère, disant la vérité.
angl. plain, propr. égal, uni; sincère, disant la vérité.

vrai	*agréable*
m.néerl. vray, fray = waar(1)	m.néerl. vray : joyeux, agréable, beau
néerl. mod. heusch : sincère, vrai, réel	m.néerl. heusch : gentil, charmant

205. Lorsque par la voie de l'expérience une combinaison de choses est devenue peu à peu une unité dans la représentation, la perception de cette même combinaison extérieure profite de cette unité psychique et nous éprouvons la même aisance, la même satisfaction (2).

De là vient que toutes sortes de mots ont pris pour ce même sentiment de satisfaction la signification de *tout à fait, tous ensemble.*

tout	*agréable*
skr. sárvas : tous ensemble, tout à fait	lat. salvus, salvēre : être en bonne santé, salus : salut
grec ὅλος, entier	grec οὖλος : prospère ; οὖλε, salvē
néerl. heel : entier	germ. hails : prospère, sain
skr. kévalas : entier	grec κοῖλυ· τὸ καλόν (Hesych.)
v.sl. cělŭ : entier	v.pr. kailūstiskan : santé
angl. sound : tout à fait	angl. sound : sain, vrai
lett. wessels : entier	lett. wessels : sain, v.sl. veselŭ : joyeux
lat. sānē : tout à fait	lat. sānus : sain, prospère (3)

(1) La dérivation du fr. vrai ne semble point insoutenable. Voir *Mnl. Wdb.*, II, 845, et Franck, 255. J'espère même la réhabiliter ainsi.

(2) skr. samás, égal, uni, chacun, arm. amēn, tous ensemble, tout à fait ; got. ibns, ags. ëmn, égal, uni ; lat. imāgo, imitāri, etc., lat. omnis, tout. Voir sur gr. τόσος, πᾶς et lat. tōtus : M. Bréal : MSL., XIII, pp. 106 sq., 377 sq. Lipps : *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, p. 150-151. Cf. lat. integer et gr. ἀτεχνῶς.

(3) Voir K. Brugmann : *Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität in den indogermanischen Sprachen*, Leipzig, 1894.

Et ainsi je crois avoir démontré comment différentes conjonctions et prépositions d'égalité : sám, σύν, cum, als, comme, etc., aussi par rapport à leur signification qualitative peuvent être de vrais mots de sentiment. Seulement, comme nous l'avons vu ci-dessus (§ 171), et comme notre expérience quotidienne nous apprend : très souvent la réflexion s'y mêle, et nous ajoutons une adhésion à ces faibles sentiments.

206. Rappelons-nous ce que nous avons dit au § 202 quant au surgissement spontané de l'adhésion et nous comprendrons aussi les adverbes et les conjonctions de temps qui vont suivre.

sentiment d'identité	*déjà, bientôt*
v.irl. cuan, agréable ; h.all. mod., schön : beau	h.all. mod., schon : déjà
h.all. mod., gleich : égal	h.all. mod., gleich : aussitôt ; comp. sogleich
néerl. reeds : (autrefois) uni, égal (voir Franck)	néerl. reeds : déjà
néerl. al : tout, entier	néerl. al : déjà
néerl. spoedig : comme on s'y attendait	néerl. mod. spoedig : bientôt
lat. sānus : sain, etc.	v.h.all. sān ; m.néerl. saen ; got. suns ; angl. soon
got. haldis : plutôt ; m.néerl. houde : volontiers	m.néerl. houde : aussitôt, immédiatement

Mais terminons, bien qu'il y ait encore une foule de conclusions à tirer.

207. Une seule encore comme transition à ce qui va suivre.

Nous avons vu que les conceptions : *égal, vrai, tout à fait, tous ensemble* sont nées le plus souvent de la réflexion sur un sentiment de satisfaction par l'identité. Ne serait-ce pas aussi le cas pour la conception de l'unité ?

Quand nous voyons un arbre, nous ne sentons pas le besoin de le compter. Mais quand nous voyons

d'abord un arbre et peu après un autre, l'occasion se présente de faire une réflexion sur le sentiment de satisfaction par l'identité et de se dire : Tiens, voila hors de moi deux arbres ; et dans mon moi intérieur ils se rencontrent en une seule adhésion (1). Il se peut donc fort bien qu'à l'origine les mots pour *un* aient signifié le sentiment de satisfaction par l'identité (2). C'est même un fait pour l'indo-européen, dans gr. εἷς μία, ἕν, sanscr. sakṛt, gr. ἅπαξ, lat. simplex, semel, got. similē, qui remontent tous au même mot primitif que sanscr. samás. Sanscr. ékas : un, est très probablement identique à lat. aequus ; lat. solus à gr. ὅλος ; et gr. οἶϜος signifie aussi bien *égal* que *seul*.

Que cela serve d'introduction au paragraphe suivant, où nous en viendrons peut être à la conclusion que le nom de nombre *deux* repose aussi sur un mot de sentiment.

Le sentiment de la diversité.

208. Nous allons maintenant nous occuper du sentiment désagréable : une discrepantia, une disproportion entre mon moi intérieur avec tout ce qu'il contient et une nouvelle perception.

A l'association calme, dans laquelle les représentations et les adhésions naissent dans l'esprit toujours préparées dans leur milieu approprié, s'oppose l'adhésion non-préparée et les sentiments de surprise (3), d'étonnement et d'effroi (4).

Un autre sentiment ne différant pas beaucoup de cette première sorte, du moins n'en étant pas nettement séparé, est celui du désappointement par la diversité.

---

(1) Lipps : *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, p. 105-106, 149-151. Lipps : *Leitfaden*, p. 63-64.

(2) Un seul bel exemple comme preuve démonstrative :

Sanscr. nâsate : se réunit ; sanscr. nāsatyas : guérissant, sauveur, germ. nasjan, nasjands, etc., identiques à gr. νέομαι : retourner, mot primitif de νόστος, νοστέω.

(3) Par la qualité propre de la nouvelle représentation, elle peut évidemment finir par devenir agréable, et nous appelons cette sorte du nom de *surprise*. Nous ne nous occuperons plus de celle-là.

(4) Lipps : *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, p. 104.

Jede Vorstellung schließt die Tendenz in sich des vollen Erlebens ihres Gegenstandes, dit THEODOR LIPPS (1). Il n'est donc pas étonnant qu'une représentation, née de perceptions préparatives et du rapport associatif (2), produise un sentiment d'oppression si elle ne peut pas s'assimiler à la perception, ou bien si elle ne peut pas renaître pleinement. Et ce sentiment d'oppression sera d'autant plus fort, selon que la représentation déçue possédait plus d'énergie psychique (2), ou selon que les perceptions préparatives par la force de l'habitude avaient promis avec plus de certitude la réalisation effective.

Alors j'éprouve un sentiment immédiat d'oppression, un sentiment de dissonnance, un sentiment d'ignorance, de vide, un accroissement de tension, un empêchement, un retardement, un enragement inattendus de l'adhésion.

209. Nous retrouvons cela nettement dans la langue, lorsque nous rencontrons tant de mots qui signifient *autre chose* et en même temps *quelque chose de désagréable, de défavorable.*

autre chose	*chose désagréable*
gr. ἄλλος : autre	gr. ἄλλως : en vain
lat. alienus : d'autrui	lat. alienus : nuisible, ennemi
m.h.all. sonst : autre, autrement	h.all. mod. umsonst : en vain
lat. secus : autrement	lat. secus : mal
lat. ambo; gr. ἄμφω : tous deux ; ἀμφίς : séparément	gr. ἀμφίς : aussi péjoratif ; germ. *um* sein Geld bringen ; *om*komen, etc.
lat. bis : une seconde fois lat. bisvidūta : vu deux fois	rom. préfixe péjoratif (1) : fr. bévue ; vfr. belloi : injustice ; it. bisleale : déraisonnable

(1) LIPPS : *Vom Fühlen, Wollen und Denken,* p. 88-94.

(2) - - - - - - - p. 103-104, p. 92-93.

(3) DARMESTETER : *La vie des mots* [8], Paris, 1899, p. 101, etc.

autre chose	*chose désagréable*
lat. dis- : séparé en deux	lat. dis- : souvent sens préjoratif; displicēre : déplaire (de même pour les langues romanes)
lat. du- : double, deux fois	irl. du- : mauvais, mal
got. tuz- : vers deux directions (1)	gr. δύς- : mauvais, mal
néerl. tus(schen) : en deux	skr. duṣ- : mauvais, mal
gr. δεύτερος : le second	gr. δεύομαι : manquer de
all. tauschen ; néerl. tuischen : échanger	skr. dōṣas : faux pas, défaut ; all. täuschen
skr. dvíṣ : deux fois ; got. twis : séparé	skr. dvēṣṭi : haïr, néerl. twisten : se disputer
zd. dvaē-, baē- : deux	zd. dvaēšah : haine ; phl. bēš : douleur
skr. ví ; gr. διά- : séparé ; cf. viṃçatíṣ (lat. vīgintī)	skr. vi- ; gr. διά : préfixe avec sens péjoratif
lat. vānus : contre l'attente, vide	rom. en vain, h.all Wahn, néerl. waan
skr. ūnás ; got. wans : insuffisant (comparer l'opposition avec la totalité)	néerl. wan- : préfixe péjoratif (2)
got. missaleiks : différent	got. missadēþs : méfait, manquer
v.lat. moitāre ; got. maidjan : changer	got. gamaiþs : faible, mutilé ; v.h.all. kameit : sot ; ags. gemæd : fou.
v.sl. mĕna : changement	v.sax. mēn : fausseté, méfait, parjure
skr. mithás : alternant	zd. miþah : mensonge ; skr. míthū : faux
skr. alīkás : autrement	skr. alīkás : faux, mensonger

(1) Seulement dans : tuzwērjan : douter. D'après unwērjan, être fâché, wērjan signifie être disposé, et tuzwērjan, pencher vers deux côtés. Comp. h.all. zer-, m.néerl. te-, v.h.all. zir-, zur-.

(2) Serait-il si audacieux de poser cette proportion : viṃ(çatiṣ) : dvi = ūn(ás) : dvā et de rattacher encore ces mots au nom de nombre *deux?*

autre chose	*chose désagréable*
skr. anyáthā : autrement	skr. anyáthā : faux, inexact
got. laus : contre l'attente	got. laus : chétif; ags. léas : faux, trompeur
v.fris. lās, v.sax, v.h.all. lōs : vide	h.all. lōs : audacieux, léger; néerl. : loos, rusé
lat. frustum, morceau	lat. frustrā, frustrāri : frustrer
gr. θραῦσμα : morceau	lat. fraus : duperie

Comme ayant de l'affinité avec les mots nommés je cite encore les prépositions sanscr. abhi, lat. ob, germ. bi et les conjonctions, gr. ἄλλα, le parallèle angl. or de other (voir Murray sub voce) = h.all. oder, dan. eller, et beaucoup d'autres de même nature.

210. Un sentiment qui est dans un rapport très étroit avec celui dont nous parlons (1) est sans doute la gêne que nous éprouvons, lorsqu'une perception est sur le point de s'assimiler avec la représentation toute prête, mais lorsqu'apparemment elle hésite encore.

Et cette gêne s'exprime souvent si fortement que parfois nous ne laissons deviner que par le contexte si en fin de compte on en est venu à une assimilation ou non. *A peine* suppose le plus souvent que oui; *presque* et *assez* que non. Eh bien, les conceptions de *à peine* et de *presque,* et *assez* reposent toutes deux souvent sur la réflexion de ce même sentiment de gêne. Examinons d'abord les mots qui signifient *à peine, presque pas.*

à peine	*sentiment desagréable*
skr. kṛcchratas : difficilement, avec peine	kṛcchrás : lamentable. kṛcchrám (*kṛpsrá) : misère, danger. kṛpatē : déplorer, lamenter. kṛpaṇás : pauvre misérable. kṛpā : pitié.

(1) Un petit exemple démonstratif, comme introduction : gr. i. 540, ἐδεύησεν δ'οἰήιον ἄκρον ἱκέσθαι, il a *failli* frapper le gouvernail.

à peine	*sentiment desagréable*
gr. μόγις : à peine	μόγος : effort. μόχθος : misère. μοχθέω : s'efforcer, s'épuiser. μοχθηρός : soucieux. μοχθηρία : impraticabilité, scélératesse.
gr. μόλις : à peine	μῶλος : effort, peine. μῶλυς : fatigué, paresseux. μωλύω : priver de ses forces. lat. mōles : masse. mōlior : se donner beaucoup de peine. molestus : ennuyeux, importun.
gr. ταπεινῶς : à peine	ταπεινῶς : abattu, découragé. skr. tápyati : souffrir, étre chaud, être harcelé. tápas : harcellement, chaleur. av. taftō : emporté.
lat. aegrē : avec peine	lat. aegrē : douloureux, pénible, difficile. lat. aeger : souffrant, languissant, soucieux. lat. aegrescere, s'attrister. lat. aegrimōnia : chagrin.
fr. à peine	fr. peine. peiner. pénible. pénurie.
angl. hardly : à peine	angl. hardly : dur, difficile, âcre. angl. hardgot : chèrement achevé. v.h.all. harto : très, fort. m.néerl. harde : très, fort. gr. κάρτα : très, fort ; κρατύς : fort, violent. lit. kartús : amer. skr. kaṭúṣ : douloureux, aigu.
h.all. schwerlich : à peine	h.all. schwere : fardeau, maladie, punition. v.h.all. swārī : lourdeur, misère. swēro : douleur, tumeur. m.néerl. swaer : douloureux, malade. zwēre : douleur, maladie. néerl. mod. zweer : tumeur.
h.all. kaum ; m.-néerl. cume (m.-	m.h.all. kūm : faible, fatigué, épuisé. m.néerl. kumen : gémir. v.h.all.

à peine	*sentiment desagréable*
h.all. kūme) : à peine	chūmig : faible, lamentable, souffrant. chūmōn : oppresser, accabler.
néerl. nauw(elijks) : à peine	m.néerl, naeu : étroit. m.h.all. genouwe : étroit. m. bas all. genaw : chiche, pauvre.
néerl. ter nauwer *nood :* à peine	germ. nauþs : nécessité, oppression. m.néerl. noot : douleur, tristesse. nodelyc : soucieux, nécessiteux. node : par force, difficile. néerl. mod. : noode : à contre-cœur. v.h.all. ginōti : très, fort. m.h.all. genōte : très, fort.
néerl. amper (mot non pas emprunté au Malais; voir Gr. Wdb. sub voce) : à peine	v.isl. apr : âcre, mordant. h.all. Ampfer : oseille. v.h.all. ampfaro : amer, piquant. ags. ompre : oseille. lat. amārus : amer. amāritūdo : amertume. skr. amlás : aigre.

Que voyons-nous donc? Tous remontent à des mots qui signifient *un sentiment de gêne.* Que ce sentiment soit emprunté primitivement à une oppression ou à une âcre amertume, cela ne fait provisoirement rien au fait.

211. Voyons maintenant les mots pour *presque, assez.* Pour des raisons qu'on comprendra dans la suite, je possède moins d'exemples.

presque	*sentiment desagréable*
gr. ἄγχι : presque	gr. ἄγχω : oppresser. skr. aṃhúṣ : étroit; aṃhatíṣ : angoisse, misère. lat. angustus : étroit, oppressé; angor : fr. angoisse. got. aggwus : étroit. germ. angst, etc.
gr. σχεδόν : presque	gr. σχολῇ : avec peine, à peine : σκεθρός : chiche, à peine. skr. sáhate : s'efforcer

presque	*sentiment desagréable*
lat. paene : presque	lat. paena : peine, souffrance; me poenitet : je regrette; pēnuria : pénurie. rom. peine, pena, etc.
fr. près de : presque	lat. pressio : pression pressare, premere : dompter, réprimer.
néerl. tamelijk	m.néerl. tamen : s'imposer un sacrifice; temmen : dompter. lat. domāre : dompter. gr. δαμάω : dompter. skr. dāmyati : dompter.

212. Voyons maintenant les mots pour le doute, un sentiment analogue à ceux qui forment la base des deux listes précédentes.

doute	*autre*
gr. ἐν δοιῇ : en doute	gr. δοιώ : deux. Comp. δέδοικα
lat. dubium, dubitāre : doute(r)	lat. du- : deux
germ. tweifls : doute	i.-eur. dvi- : deux
skr. iba : doute	got. iftuma : le suivant
got. ibai, etc. : peut-être (1)	gr. ἐξαπίνης : inattendu, inespéré
skr. ápi : peut-être	skr. ápi : encore

Ainsi je crois avoir ramené à des mots de sentiment un grand nombre de conjonctions et de prépositions, aussi dans leur signification qualitative. C'était là le seul but de ce paragraphe. Quelle famille nombreuse de mots que celle de ápi, ἐπί!

213. Enfin quelques mots encore de la même signification et d'une origine toute différente.

(1) C'est la seule signification qui puisse avoir été le point de départ de toutes les autres.

quelquefois	*peut-être*
néerl. soms : de temps en temps, entre temps	néerl. soms : peut-être (Comp. altijd [toujours] — zeker [certainement])
dial. (Tilbourg) dik : souvent	dial. (Tilbourg) dik : peut-être
néerl. somwijlen : de temps à autre	néerl. somwijlen : peut-être
flamand altemet : quelquefois	flamand altemet : peut-être
got. ufta ; h.all. oft : souvent	got. uftō ; m.néerl. ofte : peut-être, ou
h.all. etwa : plus ou moins, quelque part	h.all. etwa : peut-être (Comp. nl. overal [partout] = zeker [certainement])
h.all. irgend : quelque part	h.all. irgend : peut-être
m.néerl. enich : quelque	m.néerl. enich : parfois, peut-être

Maintenant nous comprenons aussi les deux expressions si embarrassantes au premier abord : irgendeiner, irgendwo = (lat. *ali* -quis, etc.) qui que ce soit, où que ce soit, etc. Psychologiquement nous en comprenons fort bien l'origine du sanscr. -caná, lat. -cunque, got. hun, germ. -gin, puisqu'il nous a fallu supposer comme signification fondamentale de tout ce groupe un *sentiment de gêne.* Ces vocables signifient littéralement et nettement : *l'embarras* du choix. Et est-ce que le pronom indéfini interrogatif *k$^{u̯}$e signifierait souvent autre chose (1) ?

Le sentiment de la tendance (2).

214. Outre le sentiment de la certitude qui par sa nature ne souffre pas de pendant, nous avons traité

(1) Voir A. Meillet : *Note sur lat. plerīque,* MSL. X, p. 271, etc.

(2) Le sentiment est désigné en néerlandais par *streven,* all. *streben,* intraduisible en français ; *streven* a un sens très général et couvre le sens des termes français *tendre, aspirer vers, s'efforcer de, lutter pour arriver à,* etc. Voir le § 154.

les deux sentiments contraires, ceux de la satisfaction par l'identité et du désappointement par la diversité.

Il convient d'en examiner ici encore deux autres, aussi bien pour les vues nouvelles qu'ils nous ouvriront eux-mêmes, que parce qu'ils complèteront beaucoup le concept des deux précédents.

En effet avant d'arriver à la satisfaction par l'identité entre l'attente et l'adhésion réelle qui doit suivre, un *effort* vers ce but a le plus souvent précédé.

Et s'il s'agissait de quelque chose d'important, une difficulté, un *effort contraire,* une *résistance* est survenue, qui s'opposait à cet *effort* vers l'identité, qui même quelquefois le paralysait tout à fait, de sorte que le sentiment de la diversité commençait.

Nous avons donc ici deux nouveaux sentiments : celui de l'*effort* ou de la *tendance* et celui de la *résistance* ou de la *répugnance,* ayant respectivement rapport à celui de l'identité et à celui de la diversité.

215. En premier lieu donc l'*effort.*

Ce que c'est que l'*effort, la tendance,* nous l'avons déjà vu ci-dessus (§ 154). Je ne fais ici qu'ajouter que ce sentiment admet aussi beaucoup de nuances, que nous avons coutume d'indiquer dans la langue par les termes : désirer, attendre, réfléchir, étudier, interroger, examiner, tâcher, languir, craindre, espérer, hésiter, risquer et vouloir (1). Et si quelqu'un de mes lecteurs s'étonnait peut-être de quelques-uns de ces exemples, qu'il sache enfin, qu'au fond la tendance n'est que l'énergie de faits psychiques qui les pousse à persister, et qu'il n'est pas du tout nécessaire que cette tendance de chaque fait psychique s'accorde avec la tendance active de notre moi. Ainsi toute passion déraisonnable est évidemment une tendance, mais ce n'est pas encore une raison pour nous laisser aller à chaque passion (2).

(1) A plusieurs reprises (pp. 98, 101, 117) j'ai déjà indiqué que ce même sentiment fait le fond des significations de l'Optatif, de l'Impératif, de l'Injonctif et de l'Interrogatif. Pour le moment je n'ai rien à y ajouter.

(2) Pour le reste je renvoie à l'examen très minutieux des sentiments de la tendance dans Lipps : *Vom Fühlen, Denken und Wollen,* Kap. II, IV, V, VI. Une seule observation encore : De même

216. Or il s'agit d'abord de voir dans quelle signification d'adhésion les mots pour l'*effort* se présentent ordinairement dans la langue. Et c'est, pour trancher le nœud, dans l'adhésion des mouvements corporels et des attitudes qui demandent la force. Il va sans dire que dans l'action de *se diriger vers,* de *se hâter vers,* de *se pencher sur,* de *presser contre* l'homme moins-réfléchissant avait presque toujours beaucoup plus nettement conscience de son désir, de son envie, de son effort vers son but que de cet emploi assez indifférent de son corps. Voir ci-dessus § 161.

217. Il y a pourtant un mouvement et une attitude demandant la force qui sont liés beaucoup plus intimement avec le vrai sentiment de l'effort contre toute résistance, et qui par conséquent sont le plus employés par les psychologues dans leurs expériences. Je veux dire le sentiment de *soulever,* de *lever,* et l'attitude d'*être chargé,* de *soutenir q. c.,* de *porter q. c.* Car ici la résistance est palpable et mesurable: le poids lui-même. Il n'est donc pas étonnant que surtout ces mots d'adhésion et d'autres pareils alternent avec les expressions du sentiment de l'effort.

218. Parmi les différentes manières d'être chargé, de porter quelque chose, il y en a cependant une seule qui par son caractère naturel et général, — puisqu'elle est sentie par toutes les mères dans les seins et le ventre —, exprimera probablement aussi dans son nom nettement le sentiment de l'effort.

219. Maintenant il nous faut encore diviser d'une manière générale les sentiments de l'effort en deux sortes, par rapport au but poursuivi.

En effet nous pouvons faire des efforts pour *avoir* ou pour *faire* et nous pouvons faire des efforts pour *connaître* ou pour *savoir.*

---

que *espérer* est une tendance active de notre attente vers quelque chose de favorable, *craindre* est la tendance passive de notre attente vers quelque chose de défavorable; et de même que *risquer* est encore une tendance active vers de nouvelles actions plus ou moins contre le froid calcul, *hésiter* est la tendance passive de persister dans le même état, plus ou moins suivant le froid calcul.

Le but ou l'objet de désirer, d'attendre, de languir, de craindre, de risquer, d'espérer et de vouloir ce sont des *choses*, des *faits* ou des *personnes*.

Mais nous réfléchissons, nous étudions et nous demandons *pour obtenir la vérité*.

Tout le monde sait comment dans la langue un rapport continuel se fait remarquer entre ces deux catégories. *Chercher* et *recherche*, *studeo* et *étudier*, *trouver* et *controuver*, *prendre* et *comprendre*; les exemples abondent.

220. On a dit souvent, je crois, que *pouvoir* et *savoir*, qui alternent dans différentes langues, se rangent dans la même catégorie, mais rarement on l'a bien compris.

Et pourtant ce n'est pas si difficile. Analysons un peu.

Quand l'effort pour avoir ou pour faire quelque chose passe outre, malgré la résistance, nous sentons dans cette persistance de notre énergie : une supériorité, le sentiment de *pouvoir* (1).

De même lorsque notre désir de savoir sent que toutes les contradictions qui s'élèvent doivent fléchir et disparaître devant lui, nous sentons, justement en surmontant ces difficultés, que nous comprenons la vérité, que nous *savons* (2).

De la réflexion sur tous ces sentiments primaires sont nées les autres significations de ces mots.

221. Enfin il nous reste de relever que les sentiments de pouvoir et de savoir, et d'ailleurs de tous les efforts qui réussissent à vaincre tout à fait leur résistance, sont des *sentiments agréables*.

En revanche l'effort est souvent un combat dur et pénible contre une résistance de force égale, de sorte qu'il est facile à comprendre que nous verrons quelques mots pour le sentiment de l'effort prendre la signification d'un *sentiment désagréable*.

222. Notre exposé aurait été beaucoup plus clair, si après chacune de ces distinctions psychologiques nous aurions chaque fois inséré les faits linguistiques correspondants. Mais comme alors nous aurions été obligés de nommer deux, trois fois les mêmes mots et surtout comme

(1) Lipps : *Leitfaden*, p. 273.
(2) Lipps : *Leitfaden*, p. 241.

alors nous aurions dû renoncer à l'aperçu du développement de signification que nous offre quelquefois un même radical, nous nous sommes écartés cette fois de notre méthode habituelle.

Nous donnons maintenant dans un seul tableau tous les faits qui trouvent leur explication dans les analyses psychologiques précédentes.

Toutefois nous commençons par les plus simples et passons peu à peu aux rapports plus compliqués.

Sentiment désagréable, à contre-cœur, douleur, souffrir, se fatiguer.

Sentiment agréable, volontiers, joie, plaisir, jouir.

Le sentiment pur de l'effort : s'efforcer, vouloir, oser, but, salaire, gagner.

Mouvements corporels et positions demandant l'effort(1).

Soulever, lever, être chargé, soutenir, porter.

Des seins lourds, un ventre lourd, être enceinte, enfanter (naître), produire.

Avoir le dessus, l'emporter, pouvoir, énergie, être fort.

Comprendre, savoir, connaître.

Il n'y a encore que très peu de litérature sur ce sujet. Voir e. a. C. ABEL : *Linguistic Essays,* p. 23-78 ; D. BRINTON : *The conception of love in some American languages, Essays of an Americanist,* Philadelphia, 1890, p. 410 sqq. ; A. F. CHAMBERLAIN : *Sulle significazioni nella lingua .... Kootenay dei termini che denotano gli state e le condizioni del corpo e dell'animo,* Archiv. per l'antrop. e la etnologia, Firense 22, 1893, p. 393 sqq. Idem : *On the words for anger in certain languages,* AJPs. 1895, p. 583 sqq. et encore quelques petits articles du même auteur dans les années suivantes de la même revue. Quoique sans matériaux linguistiques, les études suivantes sont bien plus suggestives : G. STANLEY HALL : *A study of Fears,* AJPs. 8, p. 147-249 ; G. STANLEY HALL and A. ALLIN : *The Psychology of Tickling, Laughing and the Comic,* AJPs. 9, p. 1-41 ; G. STANLEY HALL : *A study of Anger,* AJPs 10, p. 516-592 ; G. STANLEY HALL and F. SAUNDERS : *Pity,* AJPs. 12, p. 534-591 ; A. BORGQUIST : *Crying,* AJPs. 17, p. 149-205.

(1) Celui que se connaît un peu en physiologie sait qu'ici se range aussi : avoir chaud.

mouvements corporels	*sentiment de la tendance*
lat. attractus : attiré	fr. attrait
néerl. (17e s.) tocht : secousse, tiraillement	néerl. (17e s.) tochten : désirer ardemment
néerl. trekken : tirer	néerl. *trek* in hebben : désirer
néerl. rukken : tirer	néerl. verrukking : ravissement
m.néerl. tergen : tirer	néerl. tergen : taquiner, agacer, tourmenter angl. to tarry : tarder
lat. lacio : tirer	lat. lacesso : taquiner, agacer (Comp. allicio, illicio, deliciae, illecebrae)
angl. to draw : tirer	angl. to drawl : tarder; néerl. dralen
all. ziehen : tirer	all. zögern : retenir, tarder
bas all. talmen : insister, redemander	néerl. talmen : tarder
m.néerl. terden : fouler aux pieds got. trudan : fouler aux pieds	néerl. tarten : braver (1) all. trotzen : braver (1)
néerl. verlangen : allonger	néerl. verlangen : désirer
néerl. reikhalzen : tendre le cou	néerl. reikhalzen : désirer
lat. pendicare : pendre	fr. pencher, penchant
all. hangen : pendre got. hāhan : pendre	all. Hang : penchant skr. çañkatē : craindre lat. cunctari : tarder
skr. ṛṇōti : se lever	skr. ártham : but
lat. exprimo : presser lat. pressio : pression	lat. exprimo : exprimer fr. pression morale
néerl. dringen : presser	néerl. drang (aandrang) : impulsion
néerl. drijven : pousser	néerl. drift : passion, emportement, poussée
lat. tendo : tendre lat. tentare : tâter	lat. contendo : affirmer (cf. contentiones) lat. tentare : essayer (comp. attentare, pertentare)
lat. teneo : tenir	lat. tenax, pertinax : obstiné

(1) Je pèche ici contre les lois phonétiques, mais pour de bonnes raisons; car si jamais, on peut appliquer ici ce qui a été observé par plusieurs auteurs, c.-à-d. que sous l'influence d'un sentiment très vif les consonnes aussi bien que les voyelles — j'aimerais à dire : — s'endurcissent. En effet celui qui, dans l'état d'âme dont il est question ici, voulait dire en m.néerl. *terden;* prononçait sans doute *tarten* (brauer); et le vieux-germain qui dans les mêmes circonstances pensait à **trŭdan* le transformait par sa passion en **trŭttan,* ce qui en h.all. devait aboutir nécessairement à *trotzen.* Est-ce que pour la même raison angl. to tarry, néerl. *tergen,* h.all. *zergen,* ne pourrait pas être mis en rapport avec angl. to draw, néerl. *dregen* et *dragen?*

expertus : expérimenté	lat. perītus : capable	lat. pario : enfanter; parens : mère	lat. operio; aperio : porter sur, ôter de	πέρνημι : exporter	lat. parāre : acheter; lat. pretium : prix, pretiosus; skr. aprāta- : sans récompense lat. -perior : essayer	
	irl. con-icim : je puis		gr. ἐνεγκεῖν : porter			germ. ganah; all. Vergnügen : plaisir, etc.
skr. jānāti : savoir	germ. kunnan : savoir et pouvoir	skr. jánati : enfanter arm. cnanim : enfanter				
gall. gwn : savoir				irl. do-gníu; gall. gwna : faire	irl. ar-gníu : préparer	
γιγνώσκω : savoir		γίγνομαι : naître				
lat. (g)nōsco : savoir		lat. (g)nāscor : naître				
	got. mag : je puis	germ. *magan : enfanter			germ. *magan : verbe auxiliaire de l'optatif	néerl. mogen : aimer
	lat. queo : pouvoir	gr. κοέω : être enceint				
	skr. çváyati : devenir fort					
	skr. pátyate : être maître de skr. pátis, πόσις, δεσπότης : seigneur lat. posse	lat. (ne)pōs, (na)pāt : (petit)fils		(πέτομαι, peto, impetus, etc.?)	lat. potior : s'emparer de rom. puisse, etc. : verbe optat.	
			fr. peser, pesant		fr. penser	

savoir	*pouvoir*	*enfanter*	*porter*	*mouvement*	*tendance pure*	*agréable*	*désagréable*
	lett. spars : énergie v.pr. sparts : fort			angl. to spurn : fouler aux pieds	angl. to spurn : mépriser		
				skr. sphuráti : fouler aux pieds, repousser	skr. spr̥ṇōti : gagner		
				lat. sperno : repousser	lat. sperno : mépriser		
	lett. spirgt : devenir fort			gr. σπέρχομαι : se hâter, sauter	skr. spr̥hayati : être zêlé (comp. spārhas, spr̥hā)		
				skr. spūrjati : s'échapper en brisant	gr. σπαργή élan, impulsion		
		gr. σπαργάω : s'enfler, etc.			gr. σταργάω : désirer ardemment		
				gr. κλίνω : pencher	κλίμα : penchant		
				lat. inclīnare se pencher sur	lat. inclīnatio : penchant		
				skr. çráyati : appuyer		skr. çrīs : bonheur	
				got. hneiwan : pencher	néerl. all. neigen : être favorable à		
		lat. enixus : l'enfantement		lat. (g)nītor, (g)nixus : se pencher	lat. (g)nītor s'efforcer (comp. nīsus et enixe)		
				gr. ὀρέγω : allonger	gr. ὀρέγω : désirer		
				germ. rikan : rassembler	germ. recht : droit		

			lat. dirigo: diriger	rom. droit m.nd. rake: attention, intérêt	néerl. raak: touché, comme on avait espéré; mnl. rake, bonheur	
	germ. bairan: enfanter; got. bērusjōs: parents; got. barn: enfant; lit. bernas: jeune homme	germ. bairan: porter; skr. bhárati: porter		skr. bháras: prix, gain	got. gabaurjaba: volontiers	
		lat. fero: porter		lat. ferri: être emporté de colère	lat. fors, fortuna: bonheur	
russ. poborótĭ: prévaloir			lat. ferio: frapper	irl. bara: colère lit. bariù: insulter russ. borótĭsja: lutter		
			lat. ferveo: être chaud	lat. fervor: ferveur; lat. furor: fureur	v.isl. byrr: vent favorable	v.sl. burja: tempête
	v.irl. bruinne: poitrine		got. brinnan; néerl. barnen: brûler; v.irl. brennim: bouillir	m.néerl. broust; néerl. mod. bronstig: instinct sexuel		
	gr. φέρμα: fétus;	gr. φέρω, φορέω: porter				
	germ. borst: poitrine		v.isl. brjóta; ags. bréotan: sortir en brisant			

savoir	*pouvoir*	*enfanter*	*porter*	*mouvement*	*tendance pure*	*agréable*	*désagréable*
m.lat. talentum : volonté et intelligence			skr. tulayati : lever lat. tollo : soulever; lat. tuli : je portai; gr. τάλαντον : poids		gr. τλῆναι, τολμάω : risquer, oser v.irl. tailo : salaire; irl. tol : volonté gr. τάλαντον : volonté		lat. tolerare; germ. þulan : souffrir
v.lat. tongēre : savoir	v.lat. tongēre : dominer, prévaloir				lit. sténgtis : s'efforcer, s'apposer à; germ. þagkjan : réfléchir		
germ. Sinn : perspicacité, intelligence				v.h.all. sinnan; got. sniwan : se diriger vers	v.h.all. sinnan; got. sniwan : se donner de la peine, s'efforcer		
	got. snutrs : sage, intelligent; gr. νοῦς				gr. ἀνύω; skr. sanōti : atteindre		

			lat. dirigo : diriger	rom. droit		
				m.nd. rake : attention, intérêt	néerl. raak : touché, comme on avait espéré ; mnl. rake, bonheur	
	germ. bairan : enfanter ; got. bērusjōs : parents ; got. barn : enfant ; lit. bernas : jeune homme	germ. bairan : porter ; skr. bhárati : porter		skr. bháras : prix, gain	got. gabaurjaba : volontiers	
		lat. fero : porter		lat. ferri : être emporté de colère	lat. fors, fortuna : bonheur	
				irl. bara : colère		
russ. poborótĭ : prévaloir			lat. ferio : frapper	lit. bariù : insulter		
				russ. borótĭsja : lutter		
			lat. ferveo : être chaud	lat. fervor : ferveur ; lat. furor : fureur	v.isl. byrr : vent favorable	v.sl. burja : tempête
	v.irl. bruinne : poitrine		got. brinnan ; néerl. barnen : brûler ; v.irl. brennim : bouillir	m.néerl. broust ; néerl. mod. bronstig : instinct sexuel		
	gr. φέρμα : fétus ;	gr. φέρω, φορέω : porter				
	germ. borst : poitrine		v.isl. brjóta ; ags. bréotan : sortir en brisant			

savoir	*pouvoir*	*enfanter*	*porter*	*mouvement*	*tendance pure*	*agréable*	*désagréable*
m.lat. talentum : volonté et intelligence			skr. tulayati : lever lat. tollo : soulever; lat. tuli : je portai; gr. τάλαντον : poids		gr. τλῆναι, τολμάω : risquer, oser v.irl. tailo : salaire; irl. tol : volonté gr. τάλαντον : volonté		lat. tolerare; germ. þulan : souffrir
v.lat. tongēre : savoir	v.lat. tongēre : dominer, prévaloir				lit. sténgtis : s'efforcer, s'apposer à; germ. þagkjan : réfléchir		
germ. Sinn : perspicacité, intelligence				v.h.all. sinnan; got. sniwan : se diriger vers	v.h.all. sinnan; got. sniwan : se donner de la peine, s'efforcer		
	got. snutrs : sage, intelligent; gr. νοῦς				gr. ἀνύω; skr. sanōti : atteindre		

got. handugs : sage v.irl. cond : intelligence	vsl. chandogŭ : peritus			got. hinþan : prendre	v.h.all. hautag : impétueux		
	lat. firmus : ferme skr. dhīras : ferme		lat. frētus : appuyé	gr. θρήσασθαι : se mettre skr. dhāráyati : porter, soutenir	lat. frētus : se confiant à skr. dharṣayati : risquer; gr. θαρσέω : être courageux; germ. gadars : j'osais		
			skr. dhṛk : portant		skr. dadhṛk : audacieux		
	skr. sáhate : prévaloir, pouvoir		gr. ἔχω : porter		gr. σχέτλιος : obstiné	skr. svāhā : bonheur	comp. σχεδόν : presque, σχεθρός : à peine, ὄχα : très, germ. svōgjan : se peiner
				germ. wigan, wagjan : mouvoir, soulever	néerl., h.all. wagen : oser		
			lat. veho; skr. váhati : transporter		lat. vehementer : violemment		
			gr. ὄχος : voiture			ὀχθέω : être surexité	gr. ὀχέω : souffrir
				skr. ratás : permanent		skr. ratás : réjoui; skr. ratam : désir, plaisir	

savoir	*pouvoir*	*enfanter*	*porter*	*mouvement*	*tendance pure*	*agréable*	*désagréable*
				ir. fo-rimim : mettre, coucher	gr. ἔραμαι : désirer		
			lit. rêmti : soutenir		skr. rámate : aimer	skr. rámate : reposer got. rimis : repos	
					skr. ávati : abriter	skr. ávati : se réjouir	
					lat. avidus, avēre : désireux, désirer		
					lat. audēre : risquer, oser		
v.sl. umŭ : intelligence					skr. ūmas : abritant		
					skr. omyā : faveur		
m.néerl. goom : attention					got. g-aumjan : observer	m.néerl. goom : régal, fête	
				skr. tárati : pénétrer		irl. tara : enjoué, animé	
	skr. turás : fort			skr. turáti, turás : se presser, pressé	skr. trāyate : sauvegarder		
				gr. εἴληφα : saisir		lit. lábas : bon	
				skr. rábhate : tenir, retenir	skr. rábhas : impétuosité		
				skr. rambhás : étai, bâton	skr. lambhas : acquisition		
	lat. vigēre : être fort			skr. vājayáti : courir, pousser	skr. vājayáti : tâcher	lat. vegēre : être animé	

skr. vājas : force				skr. vājas : prix lat. vigil : éveillé, vigilent		
			v.isl. vinna : travailler germ. leiþan : aller	got. winnō : passion got. wēns : espoir v.h.all. wān : but v.fri. winna : gagner, obtenir		ags. winnan : peiner got.winnan : souffrir (1) germ. leiþan : supporter, souffrir
			v.h.all. zilōn : se hâter angl. till ags. tilian labourer	v.h.all. zil ; h.all. m. Ziel : but ags. tilian : faire du zèle	v.irl. dil : agréable	

(1) Justement à propos de ce groupe MERINGER écrivait récemment : Ich denke, wir müssen es aufgeben, mit Bedeutungsansätzen, wie "sich gefallen", "sich irgendwo freuen", zu rechnen. IF., 16, p. 180. Or je crois qu'il m'est permis d'opposer à cette assertion : Je pense qu'il faut renoncer à compter avec des significations fondamentales comme : "eine *ganz spezielle* Technik des Ackerns, die primitivste und gewiß auch älteste", tant qu'il y a encore des faits psychologiques fort simples, se présentant sans cesse, qui expliquent adéquatement le même problème.

Le principe général de SCHUCHARDT, que MERINGER dans ses différents articles *Wörter und Sachen* s'efforce de divulguer, est indiscutablement juste. Voir § 52. Mais il est tout aussi sûrement établi qu'il y est tenu trop peu compte de l'impression subjective que les choses produisent sur l'homme. Les choses (eau) et (arbre) constituent d'excellents exemples pour la démonstration de ce que nous venons d'avancer.

Cf. à cet effet les articles intéressants, mais très incomplets de FREDERICK E. BOLTON : *Hydro-psychoses*, AJPs. X, 1899, p. 169-228, et de J. O. QUANTZ : *Dendro-psychoses*, AJPs., IX, 97-98, p. 449-506. Je cite ici les titres de quelques chapitres du premier article : Evidences of man's Pelagic Ancestry (?) Origin of Animal Life; Animal Retrogressions to Aquatic Life (Psychic Reverberations); Water in Primitive Conceptions of Life, Water in Philosophical Speculation; Sacred Waters; Water Deities; Lustrations and Ceremonial Purifications by Water; Water in Literature; Feelings of People at present toward Water (Children's Animistic Conceptions of Water). Combien serait importante une étude sémantique comparée de tous les mots qui signifiaient eau ou arbre !

Pour arbre voir déjà OSTHOFF : *Parerga*, I.

savoir	*pouvoir*	*enfanter*	*porter*	*mouvement*	*tendance pure*	*agréable*	***désagréable***
	v.sax. tilian : réussir			néerl. telen : élever soigneusement			
				européen. arjan, arāre, etc. : labourer	skr. ariṣ : désireux		
	v.isl. afl(e) : force, pouvoir			v.h.all. uoban : élever ; v.h.all. uobo : laboureur	v.h.all. avalōn : s'efforcer	lat. ops, opīmus : abondant, optimus : très bon	
				lat. opus ; skr. ápas : œuvre	ved. apā : laborieux skr. ápnas : produit		
				bret. gounidegez : labour	bret. gounidegez : gain	Conf. Mém. Soc. Ling. VIII, 191 (1)	
				fr. bret. gagner : labourer	fr. bret. gagner : gagner		
				skr. ájati ; gr. ἄγω ; lat. ago : mener	skr. ājiṣ ; gr. ἀγών : course		
				skr. samājas ; gr. συναγωγή : assemblée	lat. cōgito : réfléchir lat. cōgo : forcer		
				lat. colo : travailler	lat. colo : honorer		
				got. haldan : tenir en haut	got. haldan : sauvegarder		
				néerl. plegen : faire ; ags. plēgian : s'empresser ; angl. to play : jouer	h.all. pflegen : avoir soin de v.sax. plēgan : promettre	néerl. plegen : être habitué	
				germ. plug : instrument de labour	germ. plicht : devoir de conscience		

zd. taχmō : fort	skr. tākma ; gr. τέκνον : enfant ; gr. τίκτω, ἔτεκον : enfanter		irl. co-técim : accaparer, acheter		irl. tocad, gall. tynged : bonheur	
			v.sax. thengian : achever ; got. þeihan : augmenter	v.h.all. dwingan : forcer	got. þeihan : croître ; v.sax. githungan : excellent, à point	
			skr. tanákti, tvanakti : contracter			
			skr. vēti : se dit de toutes sortes de mouvement	gr. (Ϝ)ιέμαι : désirer, tâcher ; lat. vīs : tu veux		
			skr. çámati : travailler, se fatiguer gr. κομίζω : préparer	skr. çaçamānás : zélé ; skr. çamī́, çimī́ : zèle gr. κάμνω : s'efforcer	çám : salutaire, heureux	skr. çā́myati : être las de, en avoir assez
skr. iṣ- : force			ind.-eur. *ei-, : aller ; skr. ḗṣati : glisser, ramper skr. ī́ṣate : s'empresser ; skr. iṣṇā́ti : mettre en mouvement ; zd. fra-išyeiti : mettre en mouvement	skr. ḗṣati : chercher ; skr. iṣ- : impulsion ; skr. icchā́ti : désirer v.h.all. eiscōn : demander germ. fraisan : tâcher, essayer, craindre	skr. iṣ- : rafraichissement	

(1) Quand on examine cependant les significations anciennes du fra. gagner, gaagnier, guadagnier, on s'aperçoit qu'il y a ici encore autre chose que l'influence bretonne.

223. Qu'il me soit permis d'ajouter encore un seul élément de signification à l'agroupement des huit autres donnés ci-dessus.

La psychologie a déjà rendu tant de services à la linguistique, que celle-ci de sa part peut bien essayer de lui rendre la pareille.

Or la linguistique fait supposer que la plupart des idées temporelles sont nées de la réflexion sur le sentiment de l'effort; *car* dans son essence l'effort contient ce que plus tard la réflexion en dégage: la durée, le temps.

Les sentiments traités antérieurement sont assez soudains et s'ils restent purs ils passent vite; mais l'effort est dans son essence très nettement une succession de phases qui surgissent et périssent les unes après les autres, un enchaînement fuyant, une continuité de mouvements, qui jamais ne peut se passer entièrement au même instant, mais qui connaît toujours un *passé,* un *présent* et un *futur,* et **c'est là le temps.**

temps	*tendance*
néerl. tijd, tij; h.all. Zeit; angl. time	néerl. telen; h.all. Ziel: but (voir ci-dessus)
got. þeihs, temps; germ. ding: terme	skr. tanákti: contracter; germ. dwingan (voir ci-dessus)
lat.rom. tempus, temperies: temps, température	lat. temperare: chauffer, attiédir, retenir
gr. χρόνος: temps; χρονίζω: tarder	skr. hárati: porter
zd. zrvan, zvrāna: temps	gr. χείρ: ce qui saisit, la main; zd. āzārayeiti: torturer; pers. m. āzār: chagrin !
skr. kālas: temps	skr. kaláyati: mener, pousser
zd. vayā-: durée? skr. váyas: vieillesse, jeunesse	skr. váyas: plaisir; gr. Ϝῖφι: lat. vīs: force; skr. vḗti: tâcher

temps	*tendance*
skr. vēlā : espace de temps, heure	lat. vīs : tu veux ; got. waila : bon, bien (1)
germ. hweila : espace de temps; skr. cirás : ce qui dure longtemps	got. hweilan : tarder; lat. quies : repos; lat. tranquillus ; v.pers. šiyātiš : joie; gr. τετίημαι : je suis triste
germ. stonde, Stunde : espace de temps; i.e. *sthewā : skr. sthávirAs : vieux	gr. στύω : dresser, se raidir; gr. στῦλος : colonne; h.all. staunen : être perplexe; m.néerl. stunen : s'opposer (got. stiwiti : patience; lat. studium ?)
skr. sthítiṣ : durée, être debout	skr. sthāma : force; néerl. etc. staan naar, er op staan : tendre vers
néerl. duren ; m.h.all. tūren : durer	néerl. dier(baar) : cher; h.all. teuer : précieux, aimé
lat. durāre : durer	lat. dūrare : tenir ferme
lat. degere : activer	lat. degere : tenir tête à
h.all. währen ; v.s. warōn : durer	ags. warian : sauvegarder; v.h.all. warōn : faire attention à
gr. ἀρκέω : durer	gr. ἀρκέω : abriter ; lat. arceo
skr. man- ; gr. μίμνω ; lat. maneo : rester, durer	skr. mányate, etc. : réfléchir (cf. lat. memini ?)
lat. morāri : tarder	got. maurnan : avoir soin de; (lat. memor, etc. : se souvenant de ?)
got. aþn, ataþni ; lat. annus, perennis : année, durable	skr. átati : se presser; skr. atasíṣ : mendiant; v.s. ādro : rapidement; v.h.all. ātar : perspicace

(1) Voir IF., XVI, p. 159 et 503-4. J'espère que les objections sémantiques de Brugmann seront bien conjurées par nos parallèles.

temps	*tendance*
zd. yārə; germ. jēr, jaar; v.sl. jar : printemps; gr. ὧρος,ὥρα : temps, année	skr. yāti; got. iddja : se dériger vers; zd. yānō : prospérité
v.sl. trają, trajati : durer	bulg. traja : supporter; ags. þrowian; v.h.all. druoēn: souffrir; v.irl. trú : misérable (1)

Ajoutez encore ici les quarante exemples, ou peu s'en faut, que Tobler, dans l'étude citée ci-dessus (v. p. 166) a fournis de pareils développements de signification, et je crois pouvoir terminer ma liste étymologique, car en attendant le lecteur en sera aussi rassasié que moi-même.

224. Je ne sais pas s'il est encore nécessaire d'observer qu'ici la signification fondamentale et primitive de tous ces groupes n'est donc pas du tout certaine.

Dans quelques-uns χείρ : hárati p. e. le geste est très clair; dans les mots primitifs indo-eur. *per . et *bher.. le sentiment — il me semble du moins — a été aussi clairement la signification la plus ancienne.

Mais proprement ou figurément à la longue tous ces radicaux prenaient du moins aussi une signification née du sentiment. Quand donc de ceux-là sont dérivées des particules, des conjonctions et des prépositions, il ne s'ensuit pas qu'à leur premier développement ils aient signifié une adhésion; au contraire par rapport à tout ce qui précède, il nous est permis de conclure, que (pour ne nommer ici que celles que je me rappelle aussitôt) le groupe des prépositions *per .., etc., angl. till, until (zilōn), κεν, κε, κα, (çámati), lat. ergo (ὄρεγω) all. wegen, (wigan) (cf. ἕινεκα-ἕνϝεκα, lat. gratiā, germ. om wille van), ὄφρα (φέρω), sanscr. ava (ávati), sanscr. tirás, lat. trans, fra. très, (tárati), etc. etc., sont provenues de mots de sentiment.

225. Que des mots comme : cependant, während, *etc.* se prêtent à des significations de toutes sortes, cela ne saurait surprendre personne. Seulement ce dernier *etc.* signifie ici pas mal de choses.

(1) Voir les faits curieux non les idées de M. Revault d'Allonnes Revue philosophique 1905, tome 60, p. 592 sqq.

Le sentiment de la résistance (1).

226. Jusque là nous n'avons parlé que de la tendance. Toutefois dans les mots qui parvenaient aussi à la signification de *souffrir*, d'*avoir des remords*, de *se tourmenter*, la réalité de la *résistance* se montrait aussi par trop nettement.

Considérons-la de plus près.

Car, bien que l'effort actif soit capable de vaincre la résistance passive, celle-ci est bien réellement un élément indirect de l'effort conscient.

Mais bien souvent d'ailleurs l'effort actif est forcé de le céder à la résistance passive; alors cette *résistance* devient *active*, et le premier effort reste comme élément indirect dans la conscience.

227. Or dans la langue l'expression pour la résistance c'est la négation.

La négation dans la langue naturelle n'est pas *la négation logique, mais l'expression du sentiment de la résistance.*

C'est, ce que nous allons prouver amplement d'abord, pour rencontrer ensuite les deux cas que nous venons de distinguer aussi dans la langue.

Que la négation dans la langue naturelle ne soit *pas* la négation logique, mais un sentiment de défense, de résistance, cela se montre le plus nettement dans le fait que deux ou plusieurs négations ne se *compensent* pas, mais se *renforcent*. On trouve ce phénomène — et ce n'est pas trop dire — dans toutes les langues du monde (2).

(1) Ce sentiment est désigné en néerlandais par *tegenstreven*, all. *widerstreben*, c. à d. *lutter contre quelque chose, s'opposer, résister, répugner* pris dans son sens étymologique.

(2) Pour ne nommer que quelques exemples, cf. différentes collections, même pour le latin dans: SCHMALZ: *Syntax*, § 268, Anm.; Idem: *Stilistik*, § 40; VOLLMER: Stat. Silvae, IV, 4, 102; HUEMER: Eranos, IV, p. 123; RIESE: Catull., 4, 3; HERAEUS: Neue Jahrbücher, 1891, p. 501; HABICH: *De neg. usu Plaut.*, 6; LUCILIUS, éd. MÜLLER: 241. Aussi pour les autres langues: STRONG, LOGEMAN and WHEELER: 155; EVA CHANNING: JAOS., 12, 99; GEBAUER: Archiv f. Slav. Phil. 8, 177; KENT: Publ. Mod. Lang. Assoc., 5, 190; RICHARDSON: Harvard Studies, I, 154; SPURREL: *Welsh Grammar*, 158, etc. Je n'ai pas consulté toutes ces collections; j'avais assez d'exemples à ma disposition. Mais cela *n'*empêche *pas* que l'abondance des exemples *ne* soit toujours un avantage.

Toutes les explications logiques de ce phénomène, quelque ingénieuses ou abstraites qu'elles soient, échouent toujours sur de nouvelles difficultés.

Les philologues classiques ont songé pour la deuxième négation à un nouveau membre de la phrase : pas même ceci. DELBRÜCK (1) voulait maintenir ce principe pour toutes des langues indo-européennes. Mais comment expliquer alors la triple et la quadruple négation? La même difficulté paralyse aussi l'explication de HERMANN PAUL (2), qui prétend que nous aurions ici affaire à une *contamination.*

Les romanistes ont mis en usage le terme : *demi-négation.* (Pourquoi pas un tiers ou un quart de négation aussi?) Ce ne seraient que deux de ces demies qui formeraient la négation pleine. Malheureusement pour eux, toutes ces soi-disant demi-négations se présentent toutes seules à tout moment, et dans leur pleine force négative.

D'ailleurs le terme : *demi-négation,* d'un point de vue strictement logique est aussi absurde (3) qu'*un demi-zéro* ou *un demi de l'infini.* Et quand le mot est employé au figuré, comme p. e. dans *demi-frère,* de quoi est-ce donc l'image?

La réponse ne peut être que celle-ci : Dans toute langue familière naturellement développée les particules négatives ont comme signification *propre : un sentiment de résistance.* L'adhésion négative logique ou mathématique (dont deux se compensent) est leur signification figurée, née seulement dans quelques centres de civilisation isolés; jamais et nulle part elle n'a pénétré dans le domaine populaire.

Alors nous comprenons tout à fait la possibilité et aussi la nécessité du redoublement surgissant à tout moment; même la négation trois fois et quatre fois répétée, puisque surtout le sentiment accumule ses ex-

(1) *Grundriß, Syntax,* II. p. 525, 535, etc.

(2) *Prinzipien*[a], § 120.

(3) Du reste le terme *négation renforcée* aussi. Une négation logique ne souffre pas de renforcement, non plus que le signe moins en algèbre. Cf. A. MEINONG : *Über Annahmen,* ZPs., Ergänzungsband II, Leipzig, 1903, p. 10.

pressions (1) afin de proportionner du moins quelque peu l'effet extérieur à la plénitude intérieure.

228. Depuis longtemps j'ai compris que cette thèse rencontrerait des objections de la part des savants, qui regardent souvent dédaigneusement une négation multiple : "Peuple ignorant, qui ne comprend pas ce qu'il dit."

Mais voilà justement pourquoi depuis environ trois ans je me donne la peine de noter soigneusement dans toutes les œuvres scientifiques que je lis, l'emploi des négations. Et quel en est le résultat? J'ai déjà collectionné près de cent exemples (2), de grands savants, de philosophes et de philologues surtout — car pour ceux-là, nous pouvions sans doute supposer, qu'il n'était plus permis de les confondre avec "le peuple ignorant qui...." etc. — Et dans tous ces exemples la nature prend tôt ou tard le dessus et la plume la mieux surveillée laisse échapper une négation choquante (3).

Wustmann (4) même — bien que naturellement le moment psychologique de notre construction lui échappe encore — condamne à bon droit ces négations superflues, qui se compensent mutuellement : elles constituent une hypertrophie de la logique dans la langue et amènent inévitablement l'obscurité ou l'équivoque.

229. Trendelenburg déjà le faisait entendre assez nettement : Jede Verneinung, dit il, muß sich in ihrem Grunde als die ausschließende, zurücktreibende Kraft einer Bejahung darstellen (5).

Ziemer alléguait un certain nombre d'exemples, parlait expressément de "das erregte Gefühl", mais lui non plus n'en avait une notion claire (6).

(1) Ernest Gehmlich : *Der Gefühlsinhalt der Sprache,* Langensalza, 1899, p. 62, etc.
(2) Plus tard je compte publier une monographie sur la négation, où tous ces points seront étudiés et expliqués à force de documents.
(3) Les curieux peuvent trouver déjà une jolie collection dans Ludwig Bellermann, dans sa nouvelle édition de l'Antigone par Wolff, 6e éd., Teubner, 1900, p. 150, etc.
(4) G. Wustmann : *Allerhand Sprachdummheiten* [3], Leipzig, 1903, p. 264, etc.
(5) *Logische Untersuchungen,* II, 1862, p. 147, etc.
(6) *Junggrammatische Streifzüge* [2], Colberg, 1883, p. 141, etc.

WUNDT aussi a déjà en 1886 relevé en passant, mais *formellement* que le sentiment était un des éléments de la négation (1). Cependant dans ses deux volumes "Die Sprache" il n'en est resté que l'incorporation du Modus Negativus dans les formes verbales subjectives, à la p. 197 du 2e volume.

BINET nous fournit un témoignage de l'observation pratique de soi-même (2) dans les paroles d'ARMANDE qui parle du "*sentiment* de la négation qui précède la négation verbale".

Le seul linguiste chez qui je me rappelle avoir trouvé exprimé cette vérité, brièvement mais nettement, c'est PAUL CAUER (3) :

"Liest man nun eine Häufung von Negationen wie bei Platon, Protag., p. 345. D. οὐδεὶς τῶν σοφῶν ἀνδρῶν ἡγεῖται οὐδένα ἀνθρώπων ἑκόντα ἐξαμαρτάνειν, so läßt sich die Schwierigkeit für den Schüler sofort klar bezeichnen und damit heben : das negative Vorzeichen ist, allerdings höchst unmathematisch, zugleich vor und in der Klammer gesetzt, indem sich *die negative Stimmung* über den ganzen Gedanken verbreitet."

230. Enfin il y a des matériaux pathologiques. C'est justement notre thèse qui, plus qu'aucune autre chose, est la conclusion de l'article bien documenté mais mal raisonné de DUPRAT (4); c. à d. que la négation dans celui qui parle est le plus souvent en grande partie, quelquefois exclusivement l'expression du sentiment, puisque avant tout elle est le signe de la résistance, de l'aversion d'une représentation ou d'une adhésion.

231. Même sans tout ce qui précède tout le monde conviendrait immédiatement que c'est le cas pour la "négation prohibitive" sanscr. mā, gr. μή, etc.

Cependant pourquoi et comment cette même thèse comprend aussi les "négations assertives", sanscr. **ná**, gr. οὐ, voilà ce qui demande encore une explication et quelques preuves plus précises.

---

(1) *Deutsche Rundschau*, Bd. 47, 1886, p. 84, etc.

(2) BINET : *Etude expérimentale*, p. 104.

(3) *Grammatica militans*, p. 49-50.

(4) G. DUPRAT : *La négation, étude de psychologie pathologique*, Revue philosophique, 55, 1903, p. 498, etc.

Nous avons distingué dans le sentiment de la tendance entre une tendance pour avoir ou pour faire et une tendance pour comprendre ou pour savoir.

Tout le monde voit aussitôt que sur cette même différence psychologique se fonde aussi la division entre μή et οὐ.

μή résiste à une tendance pour avoir ou faire, ce qu'on n'aime pas.

οὐ exprime la résistance à une fausse tendance pour savoir.

Mais comme nous avons vu pour la tendance, que cette différence plus délicate n'était pas toujours exactement observée et que leur confusion montrait on ne peut plus clairement leur unité générique (pensez e. a. à savoir et pouvoir), il nous faut aussi examiner ici, si cette distinction a pénétré dans toutes les langues assez développées ou si peut-être par leur confusion leur identité générique est aussi évidente.

Or il se trouve que dans les langues indo-iraniennes les négations assertives se montraient *aussi* dans des phrases prohibitives (1).

Et selon toute apparence le latin, le lettoslave et le germanique n'ont jamais connu cette différence ou ils l'ont développée pour un temps, pour le perdre bientôt.

Mais la négation prohibitive est indéniablement une expression du sentiment de dégoût, de résistance.

Donc la négation assertive aussi. La différence entre les deux ne se trouve que dans l'*objet* de la tendance, dont le caractère différent n'est saisi que par la réflexion.

232. Nous pouvons tirer une autre preuve linguistique pour ce que nous avançons du fait que non seulement la négation nie purement, mais qu'elle prête au verbe ou au nom qu'elle accompagne aussi la signification contraire.

Si la négation dans la langue était purement logique, *nolo* .... *je ne veux pas que* .... signifierait: Ce n'est pas que je veuille que cela arrive (mais tout de même je l'aimerais bien p. e.).

Maintenant *nolo* signifie au contraire exclusivement: Je m'y oppose .... je le défends ....

---

(1) Delbrück: *Grundriß, Syntax*, II, p. 519, etc.; K. Brugmann: *Abrégé de gramm. comparée*, § 818, etc.

Il est évident que ces dernières phrases indiquent nettement une résistance.

Mais non seulement il en est ainsi pour *nolo*. La même chose arrive dans toutes sortes de langues indo-eur. et non plus exclusivement pour des verbes, mais aussi pour des pronoms; p. e. lat. nonnullus, nonnemo (qui *ne* signifient *pas:* "un ou deux", mais "un certain nombre, une foule") et pour des noms, p. e. gr. οὐκ ὀλίγοι, lat. non male (qui *ne* signifient *pas:* "non qu'il y en ait peu, mais beaucoup pas non plus", et je ne veux pas dire que ce soit mauvais, mais je me garde bien de dire que c'est bon", la signification est: "beaucoup, bon!") (1).

On retrouve le même phénomène dans tous les Impératifs négatifs. Ici la négation ne saurait être logique, puisqu'on ne peut pas à la fois commander rien. Non, on ne commande pas, on défend (2).

233. Les exemples nombreux dans les langues indo-européennes de toutes sortes où après une principale marquant la résistance (empêcher, prévenir, éviter, défendre, nier) l'objective a une négation, ne sauraient être expliquées plus clairement que par les paroles déjà citées de Paul Cauer : La disposition négative se répand sur la phrase entière. Une nouvelle preuve pour la justesse de notre thèse.

234. Nous avons distingué ci-dessus (§ 226) une résistance passive qui était vaincue, et une résistance qui d'abord vainquait la tendance active et qui plus tard prenait elle-même le rôle actif.

Nous retrouvons les deux catégories dans la langue. Les cas cités tout à l'heure sont tous des expressions d'une résistance qui restait maîtresse du terrain et c'est ce que nous pourrions appeler la négation active.

Les exemples qui vont suivre sont au contraire des négations plus passives, car elles désignent une résis-

---

(1) Delbrück : *Grundriß, Syntax,* II, p. 522, etc.; Fr. Miklosich : *Die Negation in den slavischen Sprachen,* Wiener Akademie, Philos.-hist. Klasse, 1869, Bd, 18, p. 335, etc., §§ 6 et 7.

(2) H. Reckendorf : *Zur allgemeinen Syntax,* IF., X, 1899, p. 175, donne une opinion erronée. L'arabe n'a pas ici l'état primitif, mais une hypertrophie logique après coup. Toutes les autres langues sont ici dans leur plein droit.

tance qui est vaincue et qui n'opère dans notre conscience que comme un élément secondaire.

235. Le plus clair de tous ces cas est, ce me semble, la négation après un comparatif positif dans les langues romanes et slaves (1).

Il est plus riche qu'on ne croit.

it. Ho trovato più ch'io non credeva. J'ai trouvé plus que je ne croyais.

Ici se rangent aussi *avant que* et *autre que :* Je serai morte avant qu'il n'entre dans la chambre. On méprise ceux qui parlent autrement qu'ils ne pensent.

Que voyons-nous ici? Deux adhésions se disputant la priorité: sa richesse réelle (dans le premier exemple) et l'idée qu'ont les gens de sa richesse. Mais le fait est qu'il est plus riche qu'on ne croyait. La deuxième adhésion résistante doit le céder. Et les mots expriment le status quo après la lutte. On adhère à l'une, et à l'autre aussi, mais comme à une qui a succombé devant la première, comme à une résistance vaincue: avec la négation.

Il en est de même pour *autre que* et *avant que.* On adhère à la dernière partie de la phrase, mais comme à une chose qu'on a rangée de côté, qu'on a repoussée aux bords du domaine conscient de la pensée.

Après un comparatif négatif, p. e. pas plus grand que, où ni l'un ni l'autre n'a vaincu, la négation ne se présente pas.

236. Et ainsi nous comprenons aussi comment en sansc. *na, na ca, na tu, na punar,* comment dans les langues slaves, *neže, nego, neli,* comment en lit. *ne-kaĩp,* en lette *ne(ka),* en gall. *na, nag, neu,* comment dans les dialectes anglais *nor* après un comparatif ou une partie de la phrase équivalente, montrent la signification du latin *quam.*

Une négation qui est dans un rapport très étroit avec ce que nous avons vu pour *autre que,* est celle après des phrases comme: il s'en faut de peu que....

(1) Fr. Diez: *Grammatik der romanischen Sprachen*[5], Bonn, 1882, p. 1077, etc.; W. Meyer-Lübke: *Grammaire des langues romanes,* III, Syntaxe, Paris, 1900, § 708-709; Fr. Miklosich: *Die Negation,* § 10, etc., qui cite encore nombre d'exemples d'autres langues indo-eur. et non-indo-eur.

fra. Peu s'en faut qu'on ne m'ait trompé; après: it. poco manca, per poco è, presso è, appoco, appena, v.fr. a bien petit, par poi, a paine; esp. apenas, etc. (1). L'adhésion allait s'assimiler avec l'attente, mais au dernier moment une résistance a surgi qui a tout écarté. On se prononce au moment après le combat. On adhère à l'attente comme étant écartée, déçue, vivant encore indirectement dans l'esprit: *avec la négation.*

237. Nous avons relevé le rapport qu'il y avait entre le *ne* roman dans des phrases dépendant d'un comparatif et le sanscr. *na* ou l'angl. *nor* dans la signification de *quam*. Or nous pouvons établir le même rapport entre ce *ne* après *peu s'en faut* et le védique *ná* ou le petit-russe *né* de la poésie populaire, ou le lituanien *neĩ* dans la signification de: voilà-t-il pas, pour ainsi dire, comme qui dirait (2).

ā́ vandhúrēṣv amátir ná darçatā́ vidyún ná tasthāu marutō ráthēṣu. Sur vos sièges, dieux Marut, est répandu comme qui dirait une lumière vive, comme un éclair est répandu sur vos chars.

Le ṛṣi décrit sa vision. En contemplant l'éclat de ces sièges et de ces chars il pense à une lumière vive et à l'éclair. "Mais non, cette lumière qu'il voit là est beaucoup plus splendide." La représentation de la lumière qu'il a perçue souvent pâlit devant la fantaisie de l'invisible.

Et ces faits d'âme le poète les exprime au bon entendeur avec son demi-mot de la langue du sentiment.

238. C'est ici surtout qu'on comprend pleinement comment dans le rapport psychologique des faits une affirmation et une négation logiques se touchent de près (3).

Dans les mots pour *à peine* et *presque* nous en avons découvert déjà quelque chose, mais ici nous trouvons des particules avec une signification positive et négative à la fois:

---

(1) Meyer-Lübke, op. cit., § 707.

(2) Miklosich: *Die Negation,* § 11; Delbrück: *Grundriß, Syntax,* II, p. 537, etc.

(3) Voir H. Leroy: *Affirmation et Negation,* Etudes, 1875, p. 363, etc., de bons faits, mais explication tout à fait manquée.

gr. νή, lat. nē, oui vraiment, ναί : oui; et négation dans toutes les langues i.-eur.
οὖν positivement, congénère avec οὐ non, ne.
celt. na, nac, signifie aussi bien *ne .... pas*, que *ou* (avec des objets pareils).
v.fra. *ne,* provenç. *ni* signifient simplement *et*
m.h.all. *en* (voir H. PAUL).

Cf. les matériaux pour une étude complète du radical n e/o dans PER PERSSON : *Über den demonstrativen Pronominalstamm no- ne- und Verwandtes,* IF. II, 1893, p. 199-260; et FRANK HAMILTON FOWLER : *The negatives of the Indo-European languages,* Chicago, 1896.

239. Or c'est ici que nous comprenons l'analogie et les transitions entre ce sentiment-ci et celui de la déception par la diversité (1). Le ná comparatif est au fond la même chose que : autre chose à côté, tout près.

Mais la nuance *désagréable* de sentiment ne se manifeste qu'à peine dans cet exemple. Il me semble que les poètes seuls, qui connaissent la lutte avec une comparaison, l'éprouvent.

En revanche un autre cas est d'autant plus significatif : celui du préfixe négatif : *n̥- *n̥n-.

Le fait est que la plupart des mots composés avec in- expriment nettement un sentiment de déception.

En conséquence d'une recherche antérieure, faite par WUNDT dans cette direction (2) et dont le résultat m'étonnait fort, j'ai voulu examiner moi aussi ce fait un peu plus minutieusement.

Une langue ancienne ne pouvait pas servir. Ces états-là de civilisation, ces idées religieuses et éthiques diffèrent trop des nôtres pour permettre un jugement fondé dans de telles questions délicates de sentiment (3).

---

(1) Cf. à ce sujet surtout le 5e chapitre fort méritoire de TH. BORN : *Über die Negation.* Ein Beitrag zur Kritik des menschlichen Erkenntnisvermögens, Leipzig (sans date), p. 82, etc. : "Von der Bedeutung der einzelnen negativen Wortformen."

(2) Voir l'article cité ci-dessus dans la Deutsche Rundschau.

(3) Cf. cependant : J.-S. SPEYER : *Sanskrit Syntax,* Leiden, 1886, § 404, et pour le Pāli : FRANKE, ZDMG., 48, p. 84, etc. ; H. HAMILTON : *The negative compounds in Greek,* Baltimore, 1899 ; F. L. VICOL : *Programm des Gr. Or. Obergymnasiums in Suczawa,* 1890-91, avec les matériaux latins complets.

Pour le néerlandais une statistique basée sur le Gr. Wdb. me rebutait. Pour l'allemand j'avais une ressource excellente dans le Wörterbuch de HEYNE. Et quel fut le résultat?

J'ai trouvé parmi les substantifs et les adjectifs avec *un-* qui entrent en ligne de compte pour le sentiment — les termes purement scientifiques p. e. étaient naturellement exclus — une signification défavorable dans 98 % des substantifs et dans 85 % des adjectifs.

240. Je crois donc avoir prouvé avec une certitude absolue que les négations, pour le moins à l'origine, ne sont que des expressions de sentiment.

Eh bien, lorsque nous examinons les étymologies des différents mots négatifs, il se trouve qu'ils sont dans un rapport étroit avec quelques prépositions et circonstanciels de lieu.

pas, non	*circonstantiels de lieu*
{ lat. h-au, h-au-d : pas, non lat. vē-(cors), vē-(sanus) : in- gr. οὐ : pas	skr. ava : de là
{ gr. ἀπ- : in- (préfixe négatif) alb. pa- : in-	gr. ἀπό : de, hors de
skr. vínā : sans	v.sl. vŭnŭ : vers le dehors
fr. loin de là : pas du tout	fr. loin de là
néerl. verre vandaar : pas du tout	néerl. verre vandaar : loin de là

Les sentiments des orientations de la pensée.

Nous avons vu que le pronomen anaphoricum indoeur. *i̯ e/o avait une signification de sentiment, puis qu'il désigne ce que nous considérons à l'instant et ce dont nous sommes donc directement conscients. § 178 sqq.

Nous avons vu que le pronom indo-eur. *n e/o a une signification de sentiment, puis qu'il ne désigne que ce dont nous avons indirectement conscience.

Or me serait-il permis de poser cette équation, non

étymologique, ça va sans dire, mais sémasiologique: got. ja : ni = lat. hoc : ille? (1).

En d'autres termes : Les différents pronoms, qui dans plusieurs langues indo-eur. se font face dans les significations d'*ici* et *là, celui-ci* et *celui-là* signifient au fond, pour le moins *aussi*, mais probablement exclusivement: le sentiment de: "o ceci! oui je l'ai nettement dans l'esprit," "cela? tiens, en effet, il y a encore cela, mais non, c'est que je pensais à autre chose." Ces phrases signifient évidemment une réflexion sur le fait primitif. Et alors nous aurions aussi ramené les mots pour les plus anciens *circonstanciels de lieu* à des expressions réfléchies du sentiment, et nous pourrions comprendre encore mieux ce que nous avons démontré au sujet des prépositions.

241. J'avais déjà résolu de ne pas répondre à toutes ces questions lorsque le nouvel essai de Brugmann : *Die Demonstrativpronomina der Indogermanischen Sprachen* (Band XXII der Abhandl. d. philol.-hist. Klasse der Königl. Sächs. Ges. der Wiss., Leipzig, 1904) me tomba sous la main. Après avoir lu cette étude, je me croyais obligé de ne pas me contenter de ce que j'avais déjà avancé. Non seulement que mon hypothèse audacieuse est confirmée ici, mais soudain elle acquiert une application beaucoup plus compréhensive, beaucoup plus générale, que je n'avais pensé d'abord.

Une fois pour toutes je renvoie ici aux matériaux complets et à la bibliographie étendue dans Brugmann, je ne donne ici que succinctement l'explication psychologique et mes conclusions. Je crois pouvoir résoudre presque toutes les "Rätsel über Rätsel" (p. 111) et sans beaucoup de difficulté.

242. Il existe encore à présent en arménien, en bulgare et en serbe un système de démonstratifs que pour bien des raisons je regarde comme un reste indo-européen-primitif.

L'Arménien n'emploie p. e. aucun pronom démonstratif, sans qu'il y fasse sentir le rapport avec une pre-

(1) Voir un beau parallèle hors de l'indo-eur. dans V. Ancessi : *L's causatif et le thème* n *dans les langues de Sem et de Cham*, Paris, 1873.

mière, une deuxième ou une troisième personne. Les trois éléments qu'il emploie à cet effet sont *s, d* et *n*. Joints au nom ou au verbe ils ont la fonction d'un *article personnel*, comme on dit.

tēr-s, le monsieur ici; moi, le monsieur.	xausim-s, moi ici je parle.
tēr-d, le monsieur là; toi, monsieur.	xaüsis-d, toi là, tu parles.
tēr-n, le monsieur là-bas; lui, le monsieur.	xausi-n, lui là-bas parle.

A ces *s, d, n* arméniens correspondent étymologiquement les *s, t, n* bulgares.

243. Or ces trois pronoms indo-eur *k̂, t, n* étaient des *mots de sentiment* pour les diverses orientations de la pensée. Ils signifiaient le rapport entre l'adhésion relative ou absolue et un des trois courants principaux de notre conscience (1).

Or d'après la comparaison frappante de WILLIAM JAMES — nous l'avons déjà dit ci-dessus, je crois —, notre vie consciente est comparable à une rivière. Telle adhésion ou représentation se trouve au milieu, telle autre près des bords. Mais ce n'est que pour un moment, car l'eau est en mouvement, et sans cesse des flots partent des bords pour couler vers le milieu où le lit est le plus profond, tandis que les autres sont naturellement poussés vers les bas-fonds près des deux bords.

Ainsi il y a un changement continu.

Mais cependant, lorsque nous considérons notre vie normalement consciente à cent moments quelconques et que nous comparons tous ces états momentanés de conscience entre eux, nous ne manquerons pas de remarquer toujours quelque régularité.

Tel état de conscience se trouve beaucoup plus au milieu que tel autre, et ainsi nous distinguons trois courants principaux.

Ce sont nos sentiments subjectifs qui en plus grand

(1) Ou plutôt ils le signifient encore, car on a déjà compris que je vais essayer ici d'analyser psychologiquement aussi bien la conjugaison possessive des noms que la conjugaison personnelle des verbes, qui subsistent encore plus ou moins indépendamment dans plusieurs langues du monde.

nombre flottent au milieu de la rivière, et ce n'est pas par hasard que ceux-ci sont justement les choses les plus concrètes que nous connaissons.

Ensuite les perceptions immédiatement présentes avec les adhésions qui s'ensuivent ont le plus haut pourcentage. Le concret de deuxième ordre.

Et enfin, sans doute en plus petit nombre, mais pourtant ne restant pas beaucoup au-dessus du deuxième groupe: les représentations auxquelles nous avons adhéré sans perception immédiate, donc nos souvenirs ou nos abstractions.

Eh bien, dans les §§ 155-156b nous avons vu que *les sentiments* constituent principalement notre moi. Le pronom personnel ou possessif de la première personne exprime donc pour celui qui écoute que l'adhésion du nom ou du verbe qu'il détermine, se trouve dans le courant occupant le plus souvent le milieu de la rivière, là où le lit est le plus creusé: ***notre moi immédiat de chaque moment.***

Dans les §§ 79-80 nous avons appris à apprécier la distinction entre l'adhésion de perception et l'adhésion de représentation. C'est sur cette distinction que repose d'abord la différence entre la 2ᵉ et la 3ᵉ personne.

Le pronom de la deuxième personne signifie donc que l'adhésion relative ou absolue du nom ou du verbe qu'il détermine fait partie du groupe de "***réalités autour de nous et près de nous***".

Le pronom de la troisième personne enfin fait entendre à celui qui écoute que l'adhésion appartient aux adhésions de représentations c. à d. au groupe des ***souvenirs.*** Le pronom ne dit pas cependant, si loin de nous ils existent en effet ou non.

244. Tous ceux qui se rappellent ce que nous avons démontré au § 81 ou qui veulent considérer comment la différence entre les sentiments et les adhésions est beaucoup plus grande, que celle entre les sortes d'adhésions entre elles, comprendront facilement que les significations de la 2ᵉ et de la 3ᵉ personne sont beaucoup plus rapprochées que celles de la 1ʳᵉ et de la 2ᵉ personne (1).

(1) Un bel exemple de ce rapprochement est l'emploi de la 2ᵉ personne dans un récit animé. Jusqu'à quatorze fois nous lisons

Et ceux qui ont encore présente à l'esprit la différence entre notre κόσμος νοητός réel (qui évidemment est en partie du domaine de la 2ᵉ personne en partie de celui de la 3ᵉ personne) et notre ***système*** idéal ***de concepts*** (qui évidemment appartient exclusivement à la 3ᵉ personne) ne me contrediront pas, lorsque je dis que ce ***système*** est beaucoup plus subjectif que ***l'image sensitive que nous avons du monde*** (§§ 105 et 138), et que par conséquent les rapports intimes entre la 1ʳᵉ et la 3ᵉ personne sont beaucoup plus fréquents qu'entre la 1ʳᵉ et la deuxième (1).

245. Les faits indo-européens font non seulement supposer cette conclusion, ils l'imposent. La grande faute dans le groupement de Brugmann c'est qu'il a traité la séparation entre "Der-" et "Jener-Deixis" sur le même pied qu'entre "Ich-" et "Du-Deixis". Le groupe de "Jener-" contient la subdivision de la 3ᵉ personne, qui fait partie de notre κόσμος νοητός, et qui est donc intimement lié à la 2ᵉ. Le groupe de "Der-" se rapporte à notre système de concepts et est donc plus intimement lié à la 1ʳᵉ personne (2).

Tous les pronoms démonstratifs, personnels et possessifs se laissent très facilement dériver de nos trois significations principales.

Qu'il suffise de donner ici quelques exemples intéressants.

I. Indo-eur. *ĝhi-eĝho. sanscr. ahám, má-hya, lat. ego, mi-hi, je, me, moi; hi-c, celui-ci.

indo-eur. *eme sanscr. áma-s, amā́, celui-ci, chez nous, gr. ἐμέ, me, moi.

---

dans l'Odyssée : τὸν δ'απαμειβόμενος προσέφης Εὔμαιε συβῶτα. Voir encore un grand nombre de ces illustrations syntactiques de notre théorie dans Jacob Grimm : *Über den Personenwechsel in der Rede,* Abh. d. Kgl. Akad. d. Wiss. z. Berlin, 1856.

(1) Aussi dans Grimm ne trouve-t-on pas d'exemples de mutation entre la 1ʳᵉ et la 2ᵉ personne et pas non plus dans Brugmann (si j'ai bonne mémoire) ou peut-être dans deux ou trois cas douteux.

(2) Nous n'aurons certainement pas à démontrer après tout ce qui précède qu'on peut s'attendre aussi à des mutations de toutes sortes entre les deux groupes de la 3ᵉ personne et qu'on peut les signaler en effet. Voir Grimm et Brugmann ll. ll.

II. Indo-eur. *te-to — sanscr. tē, gr. τοι, lat. ti-bi, tu, te, toi.
armén. -d, bulg. -t, celui-là, gr. τῆ πίε, voilà bois, lith. tė imk, voilà prends.

Indo-eur. *se(u̯e)-eso, gr. σύ, σέ, tu, te, toi, vous, got. sai, voilà, lat. is-te, toi là.

III. Indo-eur. *ene-eno, gr. κεῖ-νος, slave onu, armén. na, lui.
armén. et bulg. -n, celui-là.

Or qu'est-ce que nous voyons?

Une mutation continuelle entre la 2ᵉ et la 3ᵉ personne de nos pronoms *$s^e/_o$-$t^e/_o$. Voir une foule de faits dans BRUGMANN.

Puis, nous pouvions nous en douter, des mutations entre la 1ʳᵉ et la 3ᵉ personne : de *eme (en sanscr. am-ú) et du mot personnel, de la 1ʳᵉ personne *k̑i-k̑o en germ.: angl. he, néerl. hij; enfin le pronom *ne-no fournit le pluriel de la première personne indo-eur. *ne-s.

Il va sans dire que ce sont toutes des formes de transition, qui dans une signification d'adhésion réelle restent incompréhensibles, mais qui dans notre interprétation par le sentiment se trouvaient résulter tout naturellement de ce qui a été démontré auparavant (1).

246. Nous comprenons maintenant pourquoi les mots servant à exprimer: *autre, les deux, un, seul, entier, tous,* ont dans presque toutes les langues indo-européennes une déclinaison pronominale. Ce sont tous des mots de sentiment.

---

(1) Dans le cas où la signification de l'adhésion objective devait ressortir, on tâchait de se tirer d'affaire par la composition et c'est ainsi qu'indo-eur. *es-t(-i), *te-u̯e et *me-ĝhi désignent distinctement la 3ᵉ, la 2ᵉ et la 1ʳᵉ personne, tandis que *eso en soi signifiait aussi la 2ᵉ personne et *te et *me en soi signifiaient souvent la 3ᵉ personne.

Cependant ces compositions n'avaient pas toujours une signification explicative, quelquefois c'étaient de vrais dvandvas. Ainsi p. e. le védique nā́nā avait certainement ces *deux* significations :

1° de telle ou telle manière, de différentes manières (dvandva de désignations).

2° sans, zd. nanā : à part (double résistance).

La plupart de ces dvandvas cependant ont disparu dans l'état isolé.

D'ailleurs lorsqu'on voudrait encore une preuve que ces pronoms sont des mots de sentiment, nous pourrions peut-être aussi raisonner inversement cette fois en partant des particules (1). En effet presque tous ces radicaux se présentent aussi comme particules. Pourquoi regarderions-nous alors celles-ci comme des mots de sentiment et ceux-là non (2).

247. Mais alors il faut aller plus loin encore d'un seul pas et rattacher à la prétendue confusion des "Demonstrations-Arten" des pronoms l'entremêlement, la rencontre et l'identité primitive des formes verbales et nominales.

Ici nous retrouvons ce même pronom en -m :

1° comme 1re personne, *ἄγον*, *ἦα*, *ágôm, *éi̯m̥ ;

2° comme accusatif du nom, c'est évidemment une 3e personne, *ἀγόν*, *πόδα*, *agôm, pédm̥.

Ici nous retrouvons aussi se-so :

1° comme 2e personne, p. e. indo-eur. agés ;

2° comme nominatif, évidemment une 3e personne, p. e. indo-eur. ágos.

Ici nous retrouvons encore te-to :

1° comme 2e personne, plur. act. en -te(s) ;

2° comme partic. en *-to-s ou 3e pers. med. en *-to, etc. etc. (3).

248. Maintenant il se trouve aussi que GERH. HEINRICH MÜLLER (4) n'a pas eu si grand tort, lorsqu'il caractérisait le nominatif en -s, d'après le vieux-perse comme le *cas de l'objet perçu* aussi pour l'indo-européen. L'alternation avec la 2e personne l'indique formellement (5).

Maintenant il se trouve aussi avoir eu raison en donnant comme définition de l'accusatif : *le cas de la représentation subjective.* L'alternation avec la 1re personne est significative au même degré (5).

---

(1) Voir BOPP [2], Bd. 3, § 995 et § 1014.

(2) Par les significations primitives de sentiment des pronoms nous comprenons maintenant aussi beaucoup mieux leur signification d'adhésion indicative : la réflexion sur ces sentiments primitifs et vides.

(3) Voir l'article très important de HIRT : *Über den Ursprung der Verbalflexion im Indogermanischen*, IF., 1904, Bd. 17, p. 39, etc.

(4) *Das Genus der Indogermanen und seine ursprüngliche Bedeutung*, IF., 1898, Bd. 8, p. 308, etc.

(5) Cette contradiction *apparente* avec la doctrine du Casus Activus et Passivus sera résolue au § 248.

Et ainsi nous avons trouvé avec le parallèle connu depuis longtemps du vocatif et de la 2[e] personne, notre triplicité des "Demonstrations-Arten", aussi dans la déclinaison nominale.

Maintenant nous comprenons aussi pourquoi dans certains cas la 1[re] et la 3[e] personne, ou bien la 2[e] et la 3[e] pers. peuvent coïncider, p. e. dans got. bairada et v.isl. bindr.

Ce que le livre d'AUDOUIN est pour les terminaisons des cas, l'article cité de HIRT l'est pour les suffixes personnels du verbe (1). Par cette explication psychologique cependant j'espère avoir ramené l'adaptation radicale de HIRT à l'agglutination orthodoxe.

Les sentiments des sensations spécifiques.

249. En dehors du contenu objectif et du ton subjectif du sentiment (agréable ou désagréable) il y a encore dans nos sensations quelque chose de subjectif, qui chez nous autres gens civilisés demeure ordinairement à l'état inconscient ou à peu près, mais qui est vivement senti dans deux cas : à savoir quand la perception objective qui est attendue est ou bien très insignifiante ou bien particulièrement intéressante : je parle ici du *sentiment* de regarder, d'écouter, de palper, de flairer et de déguster par opposition à la *sensation* de voir, d'entendre, de toucher, de sentir et de goûter. Il ressort clairement de ces deux cas spécifiques que dans toutes sortes de langues on se servira d'un seul mot pour beau, pur, clair, blanc d'un côté et crépusculaire, obscur, noir de l'autre (2). La même chose a lieu pour les autres de nos

(1) Ici nous retrouvons aussi la composition de pronoms pour rendre l'intention plus claire.

Le thème incertain *-me devint par *ne- la terminaison participiale -m(e)no, une troisième personne indubitable.

De même *-ne lui-même par *te devint à son tour participe et 3[e] pers. plur. en -nt. Ce dernier cas permet aussi une autre explication. Les deux pronoms pourraient aussi former une composition dvandvique et alors la 3[e] pers. pl. serait la signification la plus ancienne : il et lui. En cas qu'il en fût ainsi nous pourrions toujours expliquer les autres suffixes pluriels de l'ancienne manière. Indo-eur. *bhere-me-si, moi et toi portons. *bhere-me-the, moi et toi portons. *bhere-me-dhi, moi et toi portons. Inclusivus. *bhere-me-n, moi et lui portons. Exclusivus.

(2) J. SCHRIJNEN : *De begripsverwantschap van licht en duister in het Idg.*, Album Kern, p. 321 sqq.

sens (1). La raison n'en est pas difficile à trouver. C'est que dans tous ces cas le sentiment subjectif de la sensation produite en nous par l'un ou l'autre de nos sens est plus important pour la conscience que l'objet lui même.

250. Ce fait cependant se présente bien plus fréquemment chez les enfants et les sauvages. Dans des sensations de toute nature où pour nous c'est l'objet qui domine, la perception subjective repousse chez eux l'image objective. Ce que nous appelons "suc" est pour eux "le goût". L'air, le vent ou la fumée deviendra pour eux: "l'odeur". Ils représenteront par "sentir" tout mouvement que nous qualifions de toucher. Pour eux l'équivalent de notre "lumière, rayons ou rayonner", sera "regarder" et celui de "bruit, son ou ton" sera "écouter". Et comme les sauvages des premiers temps ont exercé sur la langue une influence au moins égale à celle des gens civilisés des temps ultérieurs, nous avons beau établir dans notre intelligence une très grande différence entre le goût et le suc, pour plusieurs langues ces deux mots se ressemblent en tout.

En résumé les noms des perceptions elles-mêmes sont primitivement identiques aux noms des objets perçus et à ceux de leur milieu, parce que le sentiment qui leur attribuait ces noms ne les distinguait pas les uns des autres (2).

CHAPITRE TROISIÈME

Le sentiment de l'intensité.

251. Je pourrais examiner encore différentes sortes de sentiment, mais à quoi bon? Faute de travail préparatoire dans cette direction je ne saurais jamais être complet. Je m'en vais donc entamer l'analyse d'un dernier exemple et peut-être du plus clair: le sentiment de l'*intensité*.

Car il faut bien que le lecteur attentif et expert ait pensé plus d'une fois: "Mais ce n'est que pure caprice. Je pourrais citer des mots congénères qui ont une signification toute contraire." Et lorsqu'un lecteur moins

---

(1) CARL ABEL: *Über den Gegensinn der Urworte*, Leipzig, 1884.

(2) FRITZ BECHTEL: *Über die Bezeichnungen der Wahrnehmungen in den idg. Sprachen*, Weimar, 1879; cf. A. RITTERSHAUS: Abhandl. der Gesellsch. f. deutsche Sprache in Zürich, XIV, 1898.

perspicace demanderait : eh bien, lesquels donc ? il se mettrait à citer :

"Tenez, pour *deux* il ne fait que donner des mots avec une signification défavorable, mais si à mon tour je rappelle le lat. secundus, le deuxième, le favorable ! bonus de duonus, et bellus de duellus !

Pour *un, être, égal* il nous sert toutes sortes de mots pour *bien, gracieux ;* mais je voudrais lui demander : Est-ce que lat. prīmus et sanscr. pūrvas ne sont pas congénères avec prāvus et le préfixe péjoratif per-, fra- ? Est-ce que lat. sons, coupable ne correspond pas a sonticus, vrai, qui sans doute répondra à sanscr. sánt- ? A côté de οὖλος, salvus nous avons aussi οὖλος, perniciosus. Un connaisseur en faits linguistiques ne se laisse pas mystifier si facilement."

— Et ainsi le lecteur moins perspicace et l'expert auraient fait fausse route tous deux et seraient obligés de se contenter du vieux chapitre sur les particules ou d'un "que sais-je ?".

Or j'espère prévenir à cette éventualité en analysant le sentiment de l'intensité, et je n'ai donné pour un moment la parole à mon antagoniste supposé que parce que ses objections, très naturelles du reste, me paraissaient être une bonne introduction pour poser intelligiblement le nouveau problème dès l'abord.

252. Du grand nombre de qualités de sentiments possibles nous avons étudié surtout quatre catégories.

1° Le sentiment de satisfaction par l'identité (égal, bon, agréable, vrai, véritable, ceci ! tout à fait, un, vite, bientôt).

2° Le sentiment de déception par la diversité (autrement, mauvais, désagréable, deux, à peine, presque, doute, quelquefois, quelque part).

3° Le sentiment de la tendance (désagréable, agréable, mouvement corporel, porter, enfanter, pouvoir, savoir, temps).

4° Le sentiment de la résistance (négation, loin de, à, comme, que).

Or ces qualités différentes peuvent se présenter dans des quantités plus ou moins grandes.

Lorsque la quantité est très petite nous ne les distinguons presque plus, et elles se confondent toutes dans

le sentiment presque non-décomposable de *connection*. De là aussi que nous avons rencontré dans les prépositions, les conjonctions et les pronoms (pour ne pas parler des suffixes nominaux et verbaux) une confusion éternelle de significations de qualité.

Lorsque la quantité est moyenne, nous pouvons les distinguer suffisamment, comme nous avons vu dans le chapitre précédent.

Lorsque la quantité est très grande, nous ne parvenons au contraire pas à les distinguer et elles se rencontrent toutes dans le sentiment aussi vague l'*intensité*.

C'est ce qui nous reste encore à démontrer.

253. Aussi le caractère distinctif de ce sentiment de l'intensité dans la langue, c'est qu'il n'exprime autre chose qu'un haut degré de sentiment et qu'il laisse deviner la qualité par le contexte.

Kurt Bruchmann : *Psychologische Studien zur Sprachgeschichte*, Leipzig, 1888, passim, a le premier relevé la généralité des cas de cette nature.

Wundt : *Die Sprache*, II, p. 532, exprima cette vérité dans la forme que nous avons employée, mais il n'a pas vu son intérêt général. Pour lui, son observation n'a de certitude que pour le petit nombre d'invectives qui peuvent aussi s'employer comme mots cajolants. Des échantillons français sont p. e. friponne, (bon) diable, vaurien et des noms d'animaux : bichon, chat, agneau, loup, (pou) poule, etc. (1).

Lipps (2) aussi a examiné et analysé assez amplement ce qu'il appelle le sentiment de la *quantité;* toutefois la représentation qu'il a donnée à ce sujet s'est trouvée plus propre à enrichir nos idées sur des points spéciaux, qu'à être prise pour base de nos recherches.

En nous fondant donc sur ces devanciers nous allons d'abord conformément à ce qui précède expliquer ce que nous entendons par le sentiment de l'*intensité,* comme

(1) Cf. encore d'autres dans Nyrop-Vogt : *Das Leben der Wörter*, Leipzig, 1903, p. 56, cependant l'explication donnée là .... ou non, n'en disons pas de mal, car c'est peut-être une périphrase figurée de la nôtre fondée sur les faits psychologiques.

(2) Th. Lipps : *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, Kap. VII; *Leitfaden der Psychologie*, p. 268, etc.

nous l'avons observé par notre propre expérience dans la conversation familière et dans la bonne entente des textes. Puis nous allons démontrer comment notre conception de ce sentiment explique tous les autres faits si déconcertants au premier abord.

254. Je ne nomme pas le sentiment de l'intensité un sentiment de quantité, pour ne pas lui donner l'apparence de ce qu'il ne serait éveillé que par un objet d'une quantité excessivement grande ou petite.

C'est-là sans doute un des cas et probablement le cas primaire, mais à côté de celui-ci plusieurs autres se sont développés.

En premier lieu sans doute la sorte intense des identités satisfaisantes, c.-à-d. lorsqu'un objet répond outre mesure à notre attente ou lorsque *l'attente est dépassée.* On voit aussitôt que la quantité de l'objet aussi bien que la prédisposition du sujet peuvent être la cause de ce résultat. Nous nommerons le premier : le *sentiment objectif de quantité* et l'autre : *l'attente dépassée* ou le *sentiment subjectif de quantité.* Dans le tableau qui va suivre nous avons marqué le premier cas par un (1).

Deuxièmement, lorsque le résultat ne répond en aucune manière à notre attente et que par conséquent elle est cruellement *trompée.* C'est la plus intense des déceptions par la diversité. Ici encore plus qu'au premier cas la cause sera presque toujours subjective.

Troisièmement, lorsque la tendance croît jusqu'à la langueur, quelquefois jusqu'à la démence. Ici la cause objective est presque exclue.

Et quatrièmement, lorsque la résistance, l'aversion se convertit en nausée, en exécration. Comme ci-dessus.

Eh bien, dans la langue toutes ces sortes s'entremêlent impunément. La signification propre de toutes ces expressions est un sentiment énergique de tension. Le reste des nuances sont l'œuvre de la réflexion et accidentelles.

intensité pure	*identité*	*diversité*	*tendance*	*répugnance*
v.h.all. swintilōn : avoir des vertiges	lat. sonticus : vrai, réel	v.h.all. swintan : dépérir	got. swinþs : fort; v.isl. svinnr : intelligent	lat. sons : coupable, nuisible
néerl. bizonder : très m.h.all. sunderbaere : excellent		skr. sanutár : éloigné; zd. hanarə : loin de; gr. ἄτερ; néerl. zonder		germ. zonde : culpabilité ;– gr. ἄτη
	lat. vērus ; v.h.all. wār : vrai skr. váras : le meilleur; v.isl. vaerr : aimable; v.h.all. wāra : bienveillance		skr. vṛṇāti : vouloir skr. vāras : grande valeur	
	(1) skr. várṣīyān : plus grand; irl. ferr : mieux	got. wairsiza : pire; v.isl. vërre; angl. worse : pire		
gr. ἀγα-, ἄγαν : très, trop			gr. ἀγάζω : être fâché, med. honorer, ἄγαμαι : admirer	
gr. λήν, λέως : trop, très			gr. λῆν : vouloir; got. laþōn : inviter; skr. lāti : saisir	
	got. svērs : honoré, considéré		v.h.all. swārī : poids, difficulté	m.néerl. swaer : pénible, malade
néerl. schichtig : (cheval) ombrageux; flam. mod. schie : mauvaise humeur			v.h.all. scëhan : se presser	got. skōhsl : diable

	ags. spēd ; angl. speed : réussite		lat. spēs : espoir ; m.néerl. hem spoen : s'efforcer	
	(1) skr. sphārás, sphirás : étendu, abondant			
ags. lungre : très	h.all. gelingen : réussir v.h.all. v.s. lungar : joyeux, rapide, robuste	skr. laghúṣ ; gr. ἐλαχύς ; irl. lau, lú : chétif, petit, mauvais	ags. lungre : immédiatement	
		néerl. gering : petit, chétif	skr. rámhate : se hâter ; skr. láṅghati : s'emporter	gr. ἐλέγχω : mépriser
v.s. tulgo : très	(1) lat. longus ; germ. laggs : long		lat. indulgeo : être indulgent	
gr. ἀρι- : très	gr. ἀρείων, ἄριστος : meilleur, le meilleur		skr. aríṣ : désireux, partisan, ennemi	
	gr. ἀραρίσκω : ajuster ; skr. ṛtás, áram : convenant		skr. ṛṇōti : s'élever, áram : rapidement	skr. ṛṇám, ṛṇás : culpabilité, coupable
	gr. ἀρέσκω : plaire ; ἀρετή : vertu			
	h.all. genau : juste, suffisant (comp. peinlich genau)	h.all. genau autrefois : en difficulté		
	angl. true, truth : vrai, vérité		got. triggws : fidélité ; v.isl. traust : espoir motivé	m.néerl. verscoven druut : misérable
	gr. δροόν : solide ; h.all. traut : cher		lit. drútas : attaché ; gall. drut : fort	
			angl. race ; v.isl. ras : course	
m.h.all. raeze : violent			m.h.all. razzen ; m. bas all. reten : enrager	
ags. gemǣd ; angl. mad : fou		got. gamaiþs : faible ; v.h.all. gimeit : sot, vain	got. maiþms : cadeau, grande valeur	

intensité pure	*identité*	*diversité*	*tendance*	*répugnance*
gr. *σφεδανός* : violent, *σφόδρα* : très			lat. pendeo : pendre; skr. spándate : mouvoir rapidement	
gr. *δεινῶς* : très			gr. *δείδω* : craindre	skr. dvḗṣti : haïr
	(1) gr. *ταΰς* : beaucoup, grand : skr. tvas : plus d'un; v.pr. tūlan : beaucoup; lit. túlas : la foule; germ. tausend	néerl. duister; h.all. düster : faute de lumière	skr. tavīti : pouvoir; skr. táviṣī : impétuosité	
h.all. Dusel : vertige h.all. Tor : fou		skr. dhūsaras; lat. fuscus : obscur; angl. dusk : triste		
skr. tămyati : avoir des vertiges; lat. tēmulentus : ivre; h.all. dämisch		skr. támas; v.sl. tĭma; lat. tenebrae; m.néerl. deemster : ténèbres	v.sl. tomiti : se fatiguer, peiner	
		skr. dabhnōti : nuir, tromper; skr. dabhrás : peu	ossét. dawun : voler; arm. daw : ruse	
		skr. dhūmás; lat. fūmus; v.h.all. toum : buée (manque d'air frais)	gr. *θύω* : se précipiter, honorer, offrande; zd. dao-, réfléchir gr. *θῡμός* : émotion violente	
		germ. smook : fumée; lit. smaugti : étouffer, étrangler	gr. *μόγος* : peine; *μογέω* : peiner, etc.	
		got. wans, etc. : insuffisant; v.h.all. wan : manque		néerl. wan-daad : mé-fait
	néerl. mod. oolijk : facile, gai	m.néerl. odelyc : chétif		m.néerl. odelyc : misérable, méchant

	skr. vṛthā : facile	skr. vṛthā : en vain; lit. veltui : en vain		
	skr. çunám : bonheur; skr. çvātrám : friandise; (1) skr. çūnás : enflé; lat. cumulus : tas	skr. çūnam : vide, défaut; skr. çūnyás : vide	skr. çūras : fort, courageux, héros; gr. κυέω; skr. çváyati; lat. queo	
v.h.all. halto : très;	(1) skr. kūṭam : foule, partie qui excelle; lat. excello; néerl. houde : volontiers; got. haldis : plutôt	(got. halisaiv : à peine ?)		
skr. ēva (renforçant)	gr. οἶος : semblable, égal	skr. iva : presque		
lat. ferme : ferme, certainement!		lat. ferme : presque	skr. dharúnas : soutenant	
m.h.all. faste : très		h.all. mod. fast : presque	got. fastan : tenir, observer	
angl. almost : très, fort, beaucoup; néerl. meestal : très. fort, beaucoup		angl. almost : presque; néerl. meestal : presque toujours		
néerl.h.all. schier(e) : rapidement, aussitôt	v.isl. skȳrr : clair	néerl.h.all. schier(e) : presque		
néerl. haast : violent		néerl. haast : presque	got. haifsts : rivalité;	v.isl. heipt : haine
	got. ufjō : abondance; got. Iumjō : foule	v.h.all. uppig : chétif		v.h.all. uppi : scélérat; got. ubils (néerl. euvel) : mauvais
	gr. ἔπαλπνος : agréable; lat. lepidus : élégant angl. clean : pur, beau, saint; v.h.all. chleini : élégant (néerl. *klein*ood)	skr. álpas : petit. chétif; lit. alpsti : languir; lit. alpnas : faible m.néerl. cleine; m.b.all. kleine : chétif	skr. lapati : vanter; gr. λαπίζω : vanter	

intensité pure	*identité*	*diversité*	*tendance*	*répugnance*
gr. σφεδανός : violent, σφόδρα : très			lat. pendeo : pendre; skr. spándate : mouvoir rapidement	
gr. δεινῶς : très			gr. δείδω : craindre	skr. dvéṣti : haïr
	(1) gr. ταΰς : beaucoup, grand : skr. tvas : plus d'un; v.pr. tūlan : beaucoup; lit. túlas : la foule; germ. tausend	néerl. duister; h.all. düster : faute de lumière	skr. tavīti : pouvoir; skr. táviṣī : impétuosité	
h.all. Dusel : vertige h.all. Tor : fou		skr. dhūsaras; lat. fuscus : obscur; angl. dusk : triste		
skr. tāmyati : avoir des vertiges; lat. tēmulentus : ivre; h.all. dämisch		skr. támas; v.sl. tĭma; lat. tenebrae; m.néerl. deemster : ténèbres	v.sl. tomiti : se fatiguer, peiner	
		skr. dabhnóti : nuir, tromper; skr. dabhrás : peu	ossét. dawun : voler; arm. daw : ruse	
		skr. dhūmás; lat. fūmus; v.h.all. toum : buée (manque d'air frais)	gr. θύω : se précipiter, honorer, offrande; zd. dao-, réfléchir gr. θυμός : émotion violente	
		germ. smook : fumée; lit. smaugti : étouffer, étrangler	gr. μόγος : peine; μογέω : peiner, etc.	
		got. wans, etc. : insuffisant; v.h.all. wan : manque		néerl. wan-daad : méfait
	néerl. mod. oolijk : facile, gai	m.néerl. odelyc : chétif		m.néerl. odelyc : misérable, méchant

	skr. vṛthā : facile	skr. vṛthā : en vain; lit. veltui : en vain		
	skr. çunám : bonheur; skr. çvātrám : friandise; (1) skr. çūnás : enflé; lat. cumulus : tas	skr. çūnam : vide, défaut; skr. çūnyás : vide	skr. çūras : fort, courageux, héros; gr. κυέω; skr. çváyati; lat. queo	
v.h.all. halto : très;	(1) skr. kūṭam : foule, partie qui excelle; lat. excello; néerl. houde : volontiers; got. haldis : plutôt	(got. halisaiv : à peine?)		
skr. ēva (renforçant)	gr. οἶος : semblable, égal	skr. iva : presque		
lat. ferme : ferme, certainement!		lat. ferme : presque	skr. dharúnas : soutenant	
m.h.all. faste : très		h.all. mod. fast : presque	got. fastan : tenir, observer	
angl. almost : très, fort, beaucoup; néerl. meestal : très, fort, beaucoup		angl. almost : presque; néerl. meestal : presque toujours		
néerl.h.all. schier(e) : rapidement, aussitôt	v.isl. skȳrr : clair	néerl.h.all. schier(e) : presque		
néerl. haast : violent		néerl. haast : presque	got. haifsts : rivalité;	v.isl. heipt : haine
	got. ufjō : abondance; got. iumjō : foule	v.h.all. uppig : chétif		v.h.all. uppi : scélérat; got. ubils (néerl. euvel) : mauvais
	gr. ἔπαλπνος : agréable; lat. lepidus : élégant; angl. clean : pur, beau, saint; v.h.all. chleini : élégant (néerl. *klein*ood)	skr. álpas : petit, chétif; lit. alpsti : languir; lit. alpnas : faible; m.néerl. cleine; m.b.all. kleine : chétif	skr. lapati : vanter; gr. λαπίζω : vanter	

intensité pure	*identité*	*diversité*	*tendance*	*répugnance*
		néerl. luttel : peu; lit. liūdēti : s'attrister	v.isl. lúta : se pencher ; h.all. mod. lauschen : écouter, épier	
skr. ghōrás : terrible, violent ; irl. gúre : violence		néerl. weinig : peu néerl. weenen : pleurer got. gaurs : triste ; v.h.all. gōrag : petit, misérable		got. wainags : misérable ; lett. waina : culpabilité ; v.irl. fine : péchés
		h.all. mod. schmachten ; néerl. versmachten : manger d'air ;		v.h.all. smāhī : injure
	m.nl. smale : cher, aimé	gr. σμικρός : petit germ. smals : petit		germ. schmälen : injurier
		skr. manāk : un peu ; gr. μάνυ : (π) ou (μ)ικρόν	skr. mánas ; gr. μένος : intelligence, esprit, colère ; skr. man- : tarder	
	germ. snel : expéditif, joli, solide, courageux, etc.	écoss. snell : amer angl. keen : aigu, sarcastique	germ. koen : courageux, combatif, tranquille ;	
	v.sl. dobrŭ : bon, beau ; néerl. dapper : crâne	v.isl. dapr : triste	v.h.all. tapfar : lourd, considérable	
		lat. tristis : triste		
néerl. on- : préfixe intensif			néerl. h.all. driest, dreist : audacieux, impertinent	néerl. on- : préfixe péjoratif (1)
dialecte parisien : rien : terme renforçant		fr. rien (HULTENBERG, p. 45)		
lat. male ; gr. μάλα : très	lat. melior (?) ; gr. μᾶλλον : meilleur (1) ; lat. multus ; lett. milns : beaucoup	lat. male : non ; (voir KEY : Transactions Phil. Society, 1865, p. 64 sqq.)		

255. C'est à dessein que j'ai gardé ces exemples paradoxes pour les derniers; car bien qu'ils soient beaucoup plus inquiétants que ceux déjà nommés: bonus, duonus et bellus, à côté de bellum, duellum; sonticus: sons; sonderlich: Sünde; angl. worse: irl. ferr; sanscr. ṛtás: ṛṇám; h.all. traut: m.néerl. druut; on peut les disséquer jusqu'aux derniers filaments et les comprendre.

Mais aussitôt on se demande, comment il est possible que nous nous soyons mis à nommer ce qui est plus que bon, ce qui est meilleur, du nom de ce qui est mauvais? *Le mieux est souvent l'ennemi du bien!* Voilà ce qu'on pourrait répondre. Mais c'est là une explication qui vaut celle de Curtius pour le védique ná comparatif: *Omnis comparatio claudicat.*

Ces comparaisons contiennent ordinairement une apparence de vérité, offrent une ombre d'analogie, mais n'ont, que je sache, jamais fourni une explication définitive.

Ayons donc encore une fois recours à la psychologie et alors tout marche comme sur des roulettes.

Nous avons vu ci-haut que toutes les théories sur le sentiment s'accordent en ce que le sentiment agréable repose sur une convenientia, le sentiment désagréable au contraire sur une discrepantia entre la perception et le moi.

Eh bien *convenientia est in indivisibili,* dit si nettement le vieux terme scolastique; ou en termes moins forts: la convenance flotte autour de zéro. Mais on ne saurait donner les limites de la discrepantia, de la disproportion (2). Elle peut aller jusqu'à $+\infty$ et $-\infty$.

Quand donc, — et maintenant nous pouvons bien le regarder comme une chose avérée, — on peut renoncer à la *qualité* du sentiment, pour n'exprimer que l'intensité, il n'y a rien de plus naturel, en voulant rendre dans un comparatif *un degré plus élevé* de convenientia, que

(1) Dans la même proportion se présentent aussi germ. ver-, fra-, lat. per-, grec δια- et ζα-, sanscr. vi-, préfixes aussi bien intensifs que péjoratifs et négatifs.

(2) Cf. Ebbinghaus, op. cit., p. 548, 2de éd. p. 573; Wundt: *Die Sprache,* II, p. 533-34, 2de éd. p. 561.

de nous servir alors des mots qui répondent aux *degrés plus élevés d'intensité* du sentiment : c.-à-d. des mots pour un sentiment défavorable.

256. Or cette conclusion théorique trouve une garantie irréfutable dans le langage familier.

Quelquefois nous trouvons une personne et une chose : *bigrement* jolie, *effroyablement* belle, *hideusement* heureuse. Le ciel est *éperdument* bleu; quelqu'un est *terriblement* bon; il se porte *furieusement* bien; il est *salement* chic; c'est une idée *horriblement* neuve; on aime quelqu'un ou quelque chose *épouvantablement, terriblement* (1).

Je sais bien que certaines personnes rangées ont l'habitude d'imputer ce phénomène à la légèreté effrénée de notre jeunesse. Mais l'histoire de la langue est là pour prouver qu'eux-mêmes, et que nos pères du bon vieux temps ne valaient pas mieux que nous sous ce rapport (2). Seulement ils variaient moins peut-être. *Trop peu* signifie au fond, peu en une grande quantité, *sehr* angenehm, *péniblement* agréable; ou plutôt non, ils n'ont pas cette signification; mais ils *l'auraient,* si ces messieurs, panlogiciens incorrigibles, avaient raison en ne reconnaissant pas de significations de sentiment dans les mots.

Cependant l'exemple le plus significatif du sentiment de l'intensité est bien le mot *diable* (3) et ses dérivés.

Que diable! Un bon diable. Quel diantre d'homme! Ce diablotin d'enfant. Une grande diablesse de femme. Quel diable de temps! Faire le diable (à quatre). Faire q. ch. à la diable. Un travail diabolique (très difficile). Il faut se sentir diablement bon marin.

Die verteufelte Schlauheit und Gewandtheit des Teufelskerls.

---

(1) Voir HULTENBERG, op. cit., p. 130-135.

(2) D'ailleurs on les retrouve dans différentes langues. Pour l'anglais je renvoie à C. STOFFEL : *Intensives and Down-toners,* Heidelberg, 1901, p. 119 sq.; E. BORST : *Die Gradadverbien im Englischen,* Heidelberg, 1902, passim.

(3) KURT BRUCHMANN : *Psych. Stud.,* p. 194.

Aussi clair, mais moins révérencieux est l'emploi du nom de Dieu. Fra. Dieu possible, Dieu croyable, Dieu oui, Dieu non, etc.

Voir pour le français ADOLF TOBLER : *Vermischte Beiträge,* Leipzig, 1899, III, p. 108, etc.; pour le néerl. et autres parallèles germaniques : Gr. Wdb., V, k. 232.

A la réflexion nous nous apercevons que tantôt le mot exprime l'aversion pure, tantôt un mélange d'admiration et de crainte et enfin une satisfaction parfaite.

257. *Comme* c'est gentil à vous! *Comme* (Que) le ciel étoilé est immense! *Quel* fourbe! *Quel* joli enfant!

Comme, que et *quel* ne signifient que l'intensité du sentiment (1).

Et quelles qualités de sentiment ne se cachent pas dans h.all. *blut-,* dans blutarm, blutjung, blutfremd, blutsauer, blutschwer, blutwenig?

Et quand le sentiment affaiblit quelle différence de qualité sentons nous dans blutjung et blutsauer!

stein- dans steinfremd, steinalt, steinreich, steinalbern, steinmüde et steinweh.

archi- dans archevêque, archifou, archimillionaire (fait et) archifait (2).

Et c'est là l'analogie, disent les linguistes.

Mais ont-ils dans ce mot-là bien compris le véritable état des choses? Voilà une question laquelle je voudrais leur laisser à répondre.

Naturel, ce phénomène l'est en tout cas, car dans la langue des enfants nous trouvons des parallèles de leur propre façon :

d'après *mausetot,* raide-mort un bambin forgeait *mausetrocken,* très sec,

d'après *eiskalt* le même disait *eisheiß* (3).

---

(1) Cf. p. e. *Quid* statis tota die otiosi! Puis sanscr. kiṃnāras kiṃrājā, kukāvyam, kadaryas et peut-être même kadanam. Mais nous ne parlerions pas de l'interrogatif.

(2) Voir de plus amples détails dans v. HELTEN : *Taal- en Letterbode,* V, p. 237, etc.; LUDWIG TOBLER : Frommanns Zeitschr. für deutsche Mundarten, V, p. 1 etc., p. 180 etc., p. 302 etc.; Idem : *Über die Wortzusammensetzung nebst einem Anhang über die verstärkenden Zusammensetzungen,* Berlin, 1868.

Une magnifique collection pour les langues romanes dans HUGO HULTENBERG : *Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes,* Upsala, 1903.

Pas mal mais d'une valeur beaucoup inférieure à cause du sujet limité : H. KISS : *Zur Geschichte der Steigerungsverbien in der deutschen geistlichen Dichtung des 11. und 12. Jahrhunderts,* Leipzig, 1900.

(3) LINDNER : *Aus dem Naturgarten der Kindersprache,* Leipzig, 1898, p. 105.

258. Avec ce dernier mot nous sommes arrivés dans la catégorie de mitohne, without, etc. qui paraissait à CARL ABEL avoir tant de force pour appuyer sa théorie du *Gegensinn der Urworte.* Il faut cependant que nous nous arrêtions à la fin un moment ici, car en lisant ce chapitre les pensées de plus d'un auront souvent volé à ce savant radical. Cf. surtout § 249.

Certes, je reconnais aussitôt que les matériaux ramassés sans aucune critique par ABEL ont l'air de n'avoir d'autre but que de repousser tous ceux qui s'occupent de l'étude des langues indo-européennes, plutôt que de les intéresser. Mais pourtant après un triage minutieux il reste encore bien des faits qui attendent une explication.

Et l'argument employé contre son raisonnement, c.-à-d. que tous ces *homonymes* avec *sens contraire* seraient nés dans le cours du développement de la langue, ne prouve ni ne réfute rien. Il s'agit de trouver aussi la cause de ce fait-là.

Et si cela pouvait arriver plus tard si facilement, sans transition aucune, comme nous l'avons vu, pourquoi est-ce que cela n'aurait pas été possible à l'origine?

Loin donc de souscrire crédulement à la thèse d'ABEL: *Tous les mots signifiaient d'abord deux choses tout opposées,* nous croyons cependant avoir trouvé dans la langue du sentiment l'explication de beaucoup de ses cas scientifiquement indiscutables, si ce n'est de tous (1).

Cependant celui qui veut tâcher de vérifier cela dans les listes d'ABEL, ne doit surtout pas perdre de vue que nous ne prétendons nullement avoir traité toutes les sortes de mots de sentiment.

C'est E. MEUMANN (2), que je sache, qui le premier a mis en rapport le *Gegensinn* avec la langue du sentiment et qui a expliqué ce rapport avec quelques exemples empruntés à la langue des enfants.

259. Ainsi nous avons étudié le sentiment. Nous avons vu que toutes les particules, les prépositions, les conjonctions, sont des expressions du sentiment de liaison.

(1) Peut-être quelques-uns doivent être expliqués par notre loi du rythme que nous exposerons dans le livre suivant.

(2) *Die Sprache des Kindes,* op. cit., p. 57-58.

Nous avons vu comment beaucoup de mots déclinables et d'adverbes se sont développés *de* mots de sentiment, ou devaient aboutir *à* des mots de sentiment, exprimant tantôt les qualités particulières de sentiment, tantôt simplement l'intensité.

Et ainsi nous aurions voulu terminer notre livre qui déjà a pris des proportions hors de mesure.

Mais dans notre titre nous avons nommé à côté du *sentiment* encore une autre fonction psychique : l'*appréciation* que nous devons nécessairement étudier de plus près. Mais qu'il soit aussi succinctement que possible.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'appréciation dans la langue.

260. Nous groupons l'appréciation à côté du sentiment et non comme une subdivision, parce qu'essentiellement le sentiment est ici accompagné d'une adhésion.

En parlant d'un ami nous disons p. e. qu'il est *majestueux* ou *digne,* mais nous appelons la même qualité dans une personne que nous n'aimons guère : *de la contrainte* et *de l'affectation,* des manières *guindées;* tandis que pour désigner justement les mêmes traits de caractère dans un homme qui nous est indifférent, nous disons qu'il est *grave, compassé.*

Dans une ville de province nous nommons les hommes qui pensent comme nous : notre *parti,* les adversaires s'appellent *la clique de M. un tel,* et les médiateurs forment un *groupe.*

De la même manière nous sommes *fins, adroits* nous-mêmes, celui qui déjoue nos combinaisons s'appelle *astucieux, roué;* et une personne que nous voyons manœuvrer habilement dans une affaire qui ne nous importe pas, est dit *rusé.*

Des nobles ou des officiers s'appellent *homme d'honneur* ou se disent *fiers* entre-eux; mais le prolétaire ou la recrue les traite d'*orgueilleux,* de *vaniteux,* d'*arrogant;* pour le contemplateur purement objectif ils sont *ambitieux.*

C'est assez clair. Les mots de la dernière catégorie rendent l'adhésion pure; ceux de la première ou de la deuxième catégorie sont des expressions pour la même

adhésion plus le sentiment. Dans la première le sentiment de satisfaction, dans la deuxième celui d'aversion.

Les allemands donnent à des phénomènes pareils le nom de Wert-Unterscheidungen et nous pourrions convenablement les nommer des différences d'appréciation (1).

261. Cependant tous les exemples que nous avons nommés en premier lieu en vue de la clarté se rangent dans une même classe particulière : l'appréciation subjective. Et si nous n'avions que ceux-là, il n'y aurait presque pas de raison de leur donner une place à part à côté du sentiment.

Mais outre l'appréciation subjective, il y a encore l'appréciation objective. Et celle-là forme pour ainsi dire une transition entre le sentiment et l'adhésion.

Il se peut en effet que nous ayons fait abstraction de nos sympathies ou de nos antipathies momentanées. Nous pouvons nous être assimilé pour un moment l'appréciation d'une autre personne avec des principes radicalement opposés aux nôtres. Nous pouvons avoir comparé en nous-mêmes notre propre appréciation de différentes choses, et aussi d'une même personne ou chose à des moments différents. En outre nous pouvons avoir découvert, que toutes les âmes nobles estiment certaines choses ou actions et en blâment d'autres. A la longue il faut, à moins d'étouffer notre nature, que nous regardions comme nobles ou bonnes telles actions — dans qui que ce soit — et mauvaises ou coupables telles autres, aussi

(1) Les ouvrages suivants ont surtout de l'importance pour la langue: ARISTOTELES : *Rhetoric,* I, 9, 29; BERKELEY : *A treatise concerning the principles of human knowledge, ed. Campbell Fraser,* Oxford, 1871; p. 151 etc.; p. 430 etc.; JEREMY BENTHAM : *The book of fallacies,* Part. IV, Chap. I. Works published by J. BROWNING, Edinburgh, 1843, Bd. II, p. 436 (dans l'édition franç. de DUMONT, vol. III, Traité des sophismes politiques. *Troisième partie, Chap. VI);* PAUL RÉE : *Die Entstehung des Gewissens,* Berlin, 1885, p. 168, etc., qui cependant ne distingue pas l'appréciation subjective et objective et conclut ainsi à la belle thèse que toute morale et toutes les conceptions éthiques ne se fondent que sur la convention pure; J. COHN: *Die Gefühlswirkung der Begriffe,* Philos. Stud. XII., 1896, p. 299 sqq.; KARL OTTO ERDMANN : *Die Bedeutung des Wortes,* Leipzig, 1900, p. 78-134; NYROP-VOGT : *Das Leben der Wörter,* Leipzig, Kap. I, Euphemismus, pour ne pas parler du développement de la signification péjorative, qui a une bibliographie toute spéciale (voir K. JABERG, Zeitschrift für Roman. Philologie, 1901, Bd. 25, p. 561, etc.; 1903, Bd. 27, p. 25, etc.).

dans tout homme (1). C'est ce qu'on nomme en morale la conscience, ou plus philosophiquement parlé : la loi de la nature.

Cette appréciation-là, identique au fond chez tous les peuples et toutes les tribus (2), n'est cependant pas la plus importante pour la langue, parce que le plus souvent ces distinctions sont rendues par des mots tout différents, dont les significations quelquefois par le sentiment de l'intensité seul *semblent* — et rien de plus que *semblent* — être confondues.

Nous en avons parlé ici, parce que dans ces cas-là la conception de l'appréciation est la plus nette.

262. Mait aussi en dehors du domaine éthique nous n'estimons, nous n'apprécions pas tout également.

Car pour commencer par un exemple fort clair : Nous estimons beaucoup plus ce qui est fort et grand que ce qui est faible et chétif. Et ici nous sentons déjà le rapport intime qu'il y a entre cette appréciation moitié subjective, moitié objective et le sentiment d'intensité dont nous avons parlé ci-dessus.

Pourtant il y a à cet égard une grande différence entre des tribus non civilisées et la société actuelle.

Car sur ces matières tous les individus de la même tribu sauvage apprécient *identiquement.* Ce sont tous des chasseurs, des pêcheurs ou des pasteurs.

Tous font grand cas d'un lion ou d'un taureau, tandis qu'en général une souris ou un rat sont méprisés. Bref le rang dans leur κόσμος νοητός est le même pour tous.

Mais pour les individus dont se compose notre société moderne — même en ne dépassant pas les limites de notre idiome — l'appréciation d'une vache, d'un cochon p. e. est fort divergente. En effet par les différentes conditions, et par la division du travail sur des métiers, des états de toutes sortes, nous nous sentons chacun autrement vis-à-vis des choses ordinaires, que nous percevons pourtant tous presque journellement.

De là vient que dans toutes les langues de peuples

(1) Voir les moyens pour arriver à ce resultat dans E. Rieger : *Übertragung der Verstandes- und Werturteile,* Freiburg i. B., 1903.

(2) Victor Cathrein : *Moralphilosophie,* Freiburg i. Br., 1890, Bd. I, Anhang, p. 449-522.

civilisés le genre traîne une mourante vie, ou ne sert plus qu'à des buts ayant rapport à la concordance ou la syntaxe.

Car c'est *le genre* ou plutôt ce sont *les genres* qui constituent la grande catégorie linguistique pour ces sortes d'appréciations.

Ce fait est prouvé d'une manière convaincante dans les ouvrages cités en bas de la page 87, et moi, je n'ai rien de nouveau à ajouter.

263. Mais le pluriel aussi est quelquefois une catégorie d'appréciation. En parlant du sentiment d'intensité nous avons rencontré dans les cas où l'attente était dépassée plusieurs mots avec la signification de : un grand nombre, une foule, beaucoup, etc.

Et ainsi il est facile de comprendre, pourquoi les pronoms personnels indo-européens de la 1re et de la 2e personne, qui sans doute entraient en ligne de compte pour exprimer notre appréciation des sujets nommés (comme nous le voyons dans d'autres langues), sont toujours restés sans genre. Ils n'en avaient pas besoin. Car la première aussi bien que la deuxième personne ont connu presque toujours un Pluralis Majestaticus ou une forme cérémonieuse.

264. Puis il me semble que les cas actif et passif, sur lesquels se fondent notre nominatif, génitif et accusatif, comme nous l'avons dit ci-dessus (§ 91), remontent à une même différence d'appréciation.

Il n'est en soi que fort admissible qu'on estime plus un agent énergique qu'une faible objectivité passive.

Et puis l'*objet perçu* (la plus *ancienne* signification d'adhésion du nominatif) est aussi extraordinairement propre à être *apprécié davantage* et regardé comme *actif* que l'être *représenté subjectivement et comme éloigné* (la plus ancienne signification d'adhésion de l'accusatif, voir §§ 247 et 248) est propre à être regardé comme étant *inférieur* et *inerte*. D'ailleurs cette *inertie* (appelée *intransitif* en grammaire) donne une idée beaucoup plus juste du passif que la *passivité* que fait supposer son nom. C'est pourquoi C. C. Uhlenbeck préfère parler du Casus intransitivus.

Mais en outre on réussit alors à expliquer toute une série de phénomènes accessoires, qui resteraient obscurs,

quand on ne pense que d'une manière purement logique à l'Actif et le Passif ou l'Intransitif.

Ainsi on comprend fort bien pourquoi les formes exclusivement féminines ont bien emprunté le casus passivus à la déclinaison des radicaux en -o-, mais non l'activus, excepté dans les cas où, comme p. e. dans le grec νεανία-ς, ils avaient recommencé à signifier des personnes masculines. Dans toutes les langues les mots désignant des femmes font preuve d'une appréciation inférieure à celle des noms d'hommes.

Deuxièmement on peut rattacher ici la particularité slave du génitif-accusatif dans les noms d'êtres animés (1). Car ici le génitif, remontant à l'actif, s'impose nettement comme l'expression d'une appréciation. Un genre spécial pour les personnes et les êtres vivants se trouve dans plusieurs langues. Et il est évident que, lorsqu'on ne pouvait disposer que de deux degrés d'appréciation, comme en indo-européen, la ligne de démarcation n'est pas toujours restée la même.

Troisièmement, N. van Wijk a essayé (op. cit. p. 94, etc.) de comprendre aussi le génitif adverbial par le casus activus. Il réussit surtout pour les verbes impersonnels. Déjà moins bien pour les verbes marquant la perception. Or ici j'aimerais à retrouver mon ancienne signification d'adhésion de *l'objet perçu.* Pour la 3e classe cependant, celle de : jouir, se réjouir de, manger et boire, l'évidence me force de penser au sentiment immédiat d'appréciation et non à celui d'action.

Quatrièmement, le Génitif et l'Accusatif, dans les exclamations, heu me miserum! o fallacem spem! bellum filium! o imperatorem probum, o occasionem mirificam; o miserae sortis, o magnae caritatis, pro malae tractationis, fœderis heu taciti, s'expliquent le mieux par le sentiment de l'intensité, qui très facilement peut se réduire à l'appréciation mais non tout seul et de lui même à un Actif et un Passif logiques.

(1) Voir A. Meillet : *Recherches sur l'emploi du Génitif-Accusatif en vieux-slave,* Bibl. de l'Ec. des hautes Etudes, Fasc. 115, Paris, 1897, dont l'explication morphologique analogique, fût-elle complètement prouvée, ne rendrait pas la nôtre superflue. E. Berneker : *Der Genetiv-Accusativ bei belebten Wesen im Slavischen,* KZ., Bd. 37, 1904, p. 364, etc.

Enfin la terminaison du Cas Actif s'identifie avec celle du Pluriel. Tous les deux présentent le *ese, dont nous avons déjà parlé (1). Eh bien, il n'y a rien où le Pluriel et l'Actif peuvent se rencontrer à l'origine (2) que justement dans l'appréciation. D'ailleurs cela est en parfait accord avec la signification du suffixe: la satisfaction par l'identité. J'insiste sur ce fait avec quelque force pour la seule raison que cette amplification me paraît être le seul moyen, pour appliquer plus ou moins à bon droit sur les faits indo-européens la théorie des genres trouvée en dehors du domaine de cette famille de langues (3).

265. Il faut certainement ranger ici aussi les Diminutifs et les Augmentatifs avec cette différence cependant, que ces mots-là se rapprochent encore davantage du sentiment de l'intensité.

Car les diminutifs ne sont point toujours la preuve d'une appréciation d'infériorité, ni les augmentatifs d'une appréciation de supériorité.

Pour ne nous occuper que de langues connues, il y a certainement une appréciation d'affection dans : Frérot, sœurette, fanfan, pouponne, poupoule. Ce sont des mots de tendresse.

Mais une nuance de raillerie ou de mépris perce dans des mots comme : poéterau, bonhommeau, femmelette; hobereau, poitelet, bouquin, et dans les adjectifs : vieillot,

(1) Aussi en basque l'Actif et le Pluriel s'accordent. Tous les deux ont *k*.

(2) L'explication donnée dans la note pp. 93-94 par la comparaison avec populī, qui est aussi en même temps Génitif et Pluriel, indique sans doute une cause qui peut avoir contribué au développement ou à la conservation de ce parallélisme, mais ne saurait impossiblement donner l'origine du fait, puisque, comme Hirt a prouvé d'une manière convaincante, le *s* pluriel est plus ancien que le *s* du Génitif, qui, d'après van Wijk, provenait du Casus activus.

(3) K. Brugmann : *Das Nominalgeschlecht in den idg. Sprachen,* Techmers Intern. Zeitschr. f. allgem. Sprachwiss., IV, p. 100, etc.; V. Michels : *Zur Beurteilung von J. Grimms Ansicht über das grammatische Geschlecht,* Germania, 1891, 24, p. 123, etc.; R. Henning : *Über die Entwicklung des grammatischen Geschlechts,* KZ., 33, p. 402, etc.; G. H. Müller : *Das Genus der Indogermanen und seine ursprüngliche Bedeutung,* endroit cité. Voir aussi notre note p. 87, et le § 262.

bellot, doucet. On pourrait-les nommer des mots boudeurs (1).

Puis je rappelle les diminutifs en italien et en espagnol.

Pour les langues classiques je renvoie au petit livre exquis de PEPPLER (2). Dans les langues slaves, surtout en russe, C. C. UHLENBECK m'indiquait une foule d'exemples significatifs. Voir maintenant BRUGMANN : *Grundriß*², II, I, p. 668 sqq.

266. En guise de hors-d'œuvre je veux encore relever ici comment beaucoup de ces suffixes violent continuellement les lois inflexibles de la phonétique historique.

Ainsi, pour ne citer que deux exemples (3), le diminutif néerlandais *ke* (allemand *-chen*) répond probablement au sanscrit -ka-. Mais c'est contre les lois phonétiques. Ce *k* aurait dû être *h* ou du moins *g*.

De même l'ancien *i* dans les diminutifs néerlandais -je et -ie aurait dû disparaître, il y a des siècles.

Ce fait-là s'accorde fort bien avec ce que C. C. UHLENBECK me communiquait, à savoir que les suffixes diminutifs de différentes langues non-congénères se ressemblent tant (4).

Nous serions donc obligés d'admettre que quelques qualités ou quantités de sentiment montrent une certaine préférence pour des sons spéciaux, ce qui fait qu'elles bravent impunément les lois phonétiques (5).

267. Mais non seulement nous apprécions dans les mots l'objet que nous nommons; nous traitons de même la personne à qui nous adressons la parole.

A la deuxième personne ces deux appréciations se rencontrent en une seule, mais dans tous les autres cas le fait est tout différent et tout nouveau.

---

(1) L. A. TE WINKEL : *Over verkleinwoorden,* Taalgids III, 1861, p. 81, etc.

(2) C. W. PEPPLER : *Comic Terminations in Aristophanes and the Comic Fragments,* Baltimore, 1902.

(3) H. KERN : *Eigennamen en verkleinwoordjes,* Taal- en Letterbode, II, 1871, p. 105-106.

(4) Cf. encore d'autres exemples de phénomènes de cette nature dans : RAOUL DE LA GRASSERIE : *De l'origine et de l'évolution première des racines des langues,* Paris, 1895, p. 1-80.

(5) Cf. ci-dessus la note pp. 96 et 184.

Cependant nous parlons d'une manière toute différente des mêmes choses à nos supérieurs et à nos égaux ou à nos inférieurs. Dans nos langues cette différence consiste cependant principalement dans l'emploi d'un petit nombre d'autres mots.

Mais d'autres langues y font aussi attention dans leurs formes et leurs constructions. Le basque p. e. a des formes différentes dans presque toutes les formes verbales (aussi de la 1re et de la 3e personne) selon qu'on parle à quelqu'un avec courtoisie ou familièrement. Et dans le langage ordinaire encore souvent deux formes, une en s'adressant à un homme, et une autre en parlant à une femme, donc une catégorie d'appréciation au carré (1).

Je l'ai, dit à un monsieur ou à une dame, est *dut*. Je l'ai, dit familièrement à un homme, se rend par *diat*. Je l'ai, en parlant familièrement à une femme, s'exprime par: *dinat*.

Et nous rencontrons le même phénomène dans le nahuatl, et moins généralement encore dans d'autres langues.

Certaines langues malaises, le javanais surtout, ont le plus élaboré ces distinctions. Ce qui dans les autres langues était restreint aux pronoms — les "Bezugsformen" basques du verbe remontent selon SCHUCHARDT aussi à des pronoms *figés* — s'étend en javanais à la plupart des mots le plus généralement employés. Et ainsi il y a non seulement deux langues l'une à côté de l'autre: le Ngoko ou langue ordinaire, sans cérémonies et le Krâmå ou langue courtoise; mais autour de ses deux-là se groupent dans des cas différents encore quatre autres au moins: le màdyå ou langue moyenne, le båså-Kadaton ou langue de la cour, le Krâmå-ingil ou haut-krâmå et le Ngoko-àndàp ou bas Ngoko (2).

Certes dans aucune langue du monde les différences de rang et de condition et surtout le respect de l'in-

---

(1) W. J. VAN EYS: *Le Tutoiement basque,* Paris, 1883; H. SCHUCHARDT: *Über die Entstehung der Bezugsformen des baskischen Zeitworts,* Denkschriften der Wiener Akademie, Philos.-Histor. Klasse, Bd. 42, 1892.

(2) ROORDA-VREEDE: *Beknopte Javaansche Grammatica*[3], Zwolle, 1893. Inleiding: Over de Javaansche taal in 't algemeen.

férieur pour le supérieur, ne s'est fait sentir aussi fortement (1).

Conclusion.

268. En soulignant le § 259 nous pouvons donc conclure de ce qui précède que *les mots indéclinables expriment tous un sentiment. Les mots déclinables au contraire sont tous des mots d'adhésion* (2). Il nous faut cependant prendre l'idée de déclination dans son acception la plus large, de façon à abriter sous ce terme non seulement les flexions indo-européennes et les variations vocaliques du sémitique, mais encore toute agglutination de suffixes et de préfixes, comme aussi l'incorporation.

Tous les thèmes qui, grâce aux changements accidentels cités, subissent une modification de signification sont des mots d'adhésion; les autres sont des mots pour le sentiment.

C'est seulement dans *cette* forme que nous saisissons toute la signification et le sens profond de notre thèse; d'autant plus que nous la pouvons appuyer dans *cette* généralité sur un groupe nombreux et nouveau de faits frappants.

On sait que dans toutes sortes de langues de peuples non civilisés nos catégories grammaticales ne sont pas encore devenues aussi schématiquement générales. Dans les cas les plus divers ils ont pour le singulier et pour le pluriel, pour le présent et pour le passé, pour l'actif et pour le passif, pour la première et pour la troisième personne non pas deux formes différentes du même mot, mais deux racines tout à fait distinctes l'une de l'autre. Et lorsque nous cherchons la raison particulière de ces faits nous sommes bien-vite amenés et par les matériaux que nous avons sous la main et par le récit des

(1) G. v. d. Gabelentz : *Die Sprachwissenschaft*², Leipzig, 1901, p. 474-75, donne encore plusieurs exemples d'autres langues et nomme ce phénomène : *Die sociale Modalität.* Cf. aussi W. Wundt : *Die Sprache,* II, p. 43-44, qui l'appelle moins correctement : "ceremonielle Rede".

(2) Nous sommes forcés cependant d'admettre que beaucoup de verbes, de noms et de pronoms ont eu primitivement une signification de sentiment. La chose est toute naturelle quand on songe qu'en pratique les sentiments spécifiques marchent toujours de pair avec les adhésions de sentiments.

voyageurs à admettre la conclusion indiscutable que ceux qui s'expriment ainsi ne sont absolument pas capables de découvrir une ressemblance dans ces deux contenus de la conscience si diversément appelés. C'est que ces peuples sont bien plus subjectifs que nous en présence de faits objectifs. "Avoir mangé" est tout autre chose que "devoir manger" au futur. Dans le premier cas le sauvage éprouve en lui-même un sentiment de bien-être et de contentement, dans le second cas il constate en lui-même une tendance à satisfaire son appétit. Dans tous ces cas nous nous trouvons en présence de mots exprimant un sentiment.

Ce fait ressort le plus clairement, pour nous du moins, dans les cas parallèles, qui ont persisté dans nos langues les plus civilisées et que dans les derniers temps on s'est mis à affubler de toutes sortes de noms bizarres, qu'on à appelés Defectiv- ou Suppletiv-Erscheinungen. Je veux parler des fameuses anomalies du genre de ἐσθίω, ἔφαγον, ἔδομαι, fero, tuli; aller, je vais, j'irai; bon, meilleur, mal, pis; un, premier; je, moi, il, lui etc.

On peut lire dans Osthoff (1), avec force détails, comment ces cas se bornent aux contenus de conscience les plus ordinaires qui "dem seelischen Interesse des Menschen näher liegen" (p. 41), en d'autres termes où le sentiment subjectif et l'appréciation surpassent en importance l'adhésion objective.

Nous voyons, il est vrai, que les noms de nombre, qui sont les mots intellectuels les plus abstraits d'après le § 269, doivent être mis sur une même ligne que les mots de sentiment. Ceci cependant n'infirme en rien notre théorie; bien plus, elle se trouve confirmée en tant que les adhésions abstraites en contraste avec les adhésions réelles, comme nous l'avons déjà indiqué plusieurs fois (c. a. § 244), sont étroitement apparentées avec les sentiments subjectifs.

A ce point de vue la fameuse évolution périodique de l'histoire de la langue (2) finit par avoir une explication

(1) H. Osthoff: *Vom Suppletivwesen der idg. Sprachen*, Heidelberg, 1899 (cf. PBB., t. 13, p. 442); W. Streitberg: Englische Studien, t. 29, p. 76 sq.

(2) G. v. d. Gabelentz: *Die Sprachwissenschaft*², op. cit., p. 256 sqq.

générale et profonde. Les langues de la plupart des peuples les plus sauvages sont isolantes, parce que les sauvages n'expriment guère que des sentiments. Avec le progrès de la civilisation, c'est-à-dire lorsque les adhésions réelles étendent peu à peu leur domaine, l'agglutination et la flexion qui s'en dégagent mécaniquement font leur apparition. Mais l'abstraction se développant toujours davantage, les langues modernes redeviennent de plus en plus analytiques; c'est ainsi que l'anglais se trouve de nouveau presque isolant.

Lorsque maintenant nous nous reportons aux §§ 183 et 249 etc., on comprendra mieux pourquoi je m'y suis demandé si la vraie signification des mots, dont il y est question, était un sentiment ou bien une adhésion, et pourquoi j'inclinais alors vers la réponse: non pas l'adhésion, mais le sentiment.

269. Enfin voici encore une pensée et une citation dont je me suis avisé déjà souvent en écrivant ce qui précède, mais qui toutefois ne sont tout à fait à propos qu'ici.

Les sémasiologues se fondaient toujours sur la loi que toute signification abstraite était un développement ultérieur, et par conséquent ils n'avaient de repos qu'ils n'eussent trouvé une signification concrète pour chaque mot.

Ils avaient grandement raison.

Mais en trouvant dans les glossaires sanscrits et autres tant de radicaux avec la signification de: *savoir, penser* et *sentir,* ils cherchaient, mais en vain naturellement, une signification plus ancienne (1).

Est-ce qu'ils avaient aussi raison, alors?

Je veux répondre par une autre question: Est-ce qu'ils savaient bien ce que c'était que le concret et l'abstrait?

Et s'ils ne le savent pas encore, un penseur et poète néerlandais peut le leur apprendre.

FREDERIK VAN EEDEN a publié dans la *Derde Reeks* de ses *Studies,* Amsterdam, 1897, un essai, fort digne d'attention, sous le titre: *Redekunstige grondslag van Verstandhouding.*

(1) Voir e. a. M. BRÉAL: *Essai de Sémantique,* Paris, 1887, p. 145.

Bien que je ne puisse pas souscrire à bien des opinions de l'auteur, c'est avec une grande satisfaction que j'approuve beaucoup de ses conclusions de la première moitié. Je trouve deux ou trois phrases si précises, si énergiques, si vraies, que je me crois obligé de les citer ici dans l'intérêt de mes lecteurs.

"Il y a donc des degrés *d'abstraction.* Comme le degré le plus élevé je nomme p. e. *trois,* — comme le degré le plus bas: *douleur,* c'est-à-dire une douleur déterminée d'une persone déterminée à un moment déterminé — entre les deux *realité"* (p. 11), cf. notre § 243.

"En effet les objets ne sont pas les choses *les plus concrètes,* mais plutôt les mouvements de l'âme" (p. 15).

Et je crois avoir démontré en attendant qu'il faut entendre par *mouvements de l'âme* tous les sentiments que nous avons étudiés succesivement.

LIVRE QUATRIÈME

VOLONTÉ ET AUTOMATISME

270. Faire passer une pure hypothèse pour une vérité est un procédé imprudent et qui ne saurait se justifier; mais nous estimons pour notre part qu'il est tout aussi imprudent et aussi téméraire de ne pas vouloir lâcher pied devant les faits et de condamner une vérité reconnue à n'être qu'une hypothèse.

Nous en avons vu un exemple plus haut dans le doute qu'on émet sur les actes conscients qui dépassent la portée de nos sens.

On a eu recours à toutes sortes de sophismes matérialistes pour échapper à cette conclusion et lorsqu'une intelligence pénétrante parvenait à reconnaître et quelquefois *même* à dévoiler le néant de tous ces faux fuyants, le bon vouloir intellectuel servait de dernier retranchement.

Il n'en a pas été autrement du libre arbitre. Il y eut d'abord un flux de subtilités métaphysiques. Finalement cependant il se trouva que toutes pouvaient être réfutées péremptoirement! Mais comme toute réfutation doit pénétrer plus avant que la difficulté soulevée et que les difficultés, dans le cas dont il s'agit, étaient de nature subtiles, il n'était pas au pouvoir du premier venu de les apprécier d'emblée par une saillie de son faible intellect. Et c'est ainsi que le libre arbitre ne fut plus une vérité pour la plupart des gens, mais *une question ardue et compliquée.*

Cette erreur s'accrédita d'autant plus facilement que le libre arbitre allait être traité comme chose indémontrable dans les manuels de psychologie expérimentale. Il n'y avait rien à alléguer là contre, tant qu'on entendait par psychologie expérimentale rien que les temps

de réaction, la loi de WEBER, etc. en d'autres termes tant qu'on excluait en principe tout le psychisme supérieur.

Les faits pathologiques vinrent ensuite s'y ajouter. Celui qui ne l'aurait pas lu, aurait peine à croire de quelle façon superficielle, voire même peu intelligente on en a abusé pour conclure à la négation de toute liberté.

Nous amènerons dans ce chapitre nombre de faits psychologiques non libres, qui pour n'avoir pas été étudiés d'assez près, étaient autrefois assez généralement regardés comme des actions librement voulues.

Que s'ensuit-il?

— Que d'ici un certain laps de temps il en sera de même de ces autres actions que *pour le moment encore* on regarde comme libres. —

A cela je ne connais qu'une réponse... les gens qui doivent emprunter à un avenir inconnu les preuves de leurs thèses, ne sont pas des hommes scientifiques, mais des prophètes.

Nous autres, nous tenons uniquement compte des données du présent et du passé.

271. C'est alors que nous voyons qu'un mouvement ou un acte intérieur, qui sous un point de vue ou sous un autre nous est nouveau, demande la plupart du temps l'intervention expresse et libre de la volonté.

Nous aurons besoin d'autant moins de force de volonté que nous aurons plus fréquemment accompli cette action.

Finalement il peut se faire même qu'un mouvement nous soit devenu tellement habituel que nous puissions l'exécuter non seulement sans le vouloir expressément, mais même inconsciemment et comme à notre insu. Sous la seule poussée de représentations ou de mouvements qui se trouvaient coincider fréquemment avec lui.

C'est entre ces deux pôles théoriques "*absolument libre et nouveau* et *absolument réflexe et ancien*" que nos actions conscientes se balancent (1).

Chez l'adulte aucune action consciente n'est entière-

(1) VICTOR POUCEL : *La raison et les activités inférieures, essai de psychologie tempérée,* Etudes (Retaux-Paris), 93, 1902, p. 671 sqq.

ment nouvelle et aucune action consciente n'est entièrement ancienne.

Les nouvelles en effet sont les anciennes adaptées à des circonstances nouvelles et les anciennes sont toujours nouvelles par le changement du milieu psychique.

Dans chacune de nos actions conscientes l'automatisme se mêle donc à la liberté et la liberté à l'automatisme (1).

Pratiquement cependant tout le monde parle, comme nous le ferons d'ailleurs nous mêmes dans la suite de ce livre, d'actions libres en opposition aux actions automatiques, et cela à juste titre, car souvent c'est l'un des éléments qui prédomine, tandis que l'autre n'a tout au plus qu'une importance secondaire. Mais il importait dès le début de bien fixer les transitions possibles de l'un à l'autre.

De cette façon on comprendra plus facilement et on saisira mieux les complications ultérieures.

Car nous aurons dans la langue à nous référer à des cas *de toute nature*. Le domaine de ce livre s'étend à des créations quasi absoluments libres du plus original et du plus spontané des poètes jusqu'aux petites phrases lâches et apprises par cœur de l'idiot à peine humain.

Néanmoins nous *ne* nous proposons *point* comme objectif de rechercher ces cas extrêmes jusque dans leurs plus petits détails. Par ci par là, en guise d'illustration, un exemple, tiré de la langue d'un poète ou d'un aliéné, pourra certainement avoir son utilité, mais il va sans dire que l'intérêt principal de ce livre se trouve dans la langue de tous les jours de l'homme normal.

C'est ici que nous verrons continuellement liberté et automatisme coopérer à produire ce don merveilleux de la communication humaine c'est-à-dire *notre langue*.

272. *Constatation faite* des complications de l'infiniment riche réalité, il s'agit de préciser maintenant ces deux pôles théoriques : Qu'est-ce qu'une action volontaire, qu'est-ce qu'une action automatique?

(1) Pierre Janet : *Cas d'aboulie et d'idées fixes*, Revue philos., 31, 1891, p. 268 sqq. Le tout détaillé, développé et illustré de nombreux exemples dans son grand ouvrage : *Névroses et Idées fixes*, I, Paris, 1898, passim.

L'acte de volonté est une tendance consciente et active à faire arriver une chose et cela par nos propres efforts (1).

L'acte automatique est une tendance passive à faire arriver une chose sans que notre intervention délibérée y soit requise en rien.

Quand j'accomplis un acte libre de la volonté, j'ai conscience de ce que MAINE DE BIRAN appelait *le sentiment de l'effort* (2).

Quant au contraire j'accomplis un acte automatiquement, je n'ai absolument pas conscience de cet effort. Qu'il y a là cependant une tendance au sens large, bien entendu, tel que nous l'avons décrit au § 215 et que nous pouvons avoir parfaitement conscience de l'acte lui-même, c'est ce qui ressortira des cas que nous allons citer.

273. Nous commencerons par le plus connu des phénomènes linguistiques : *l'expression libre.*

Je suis en train de causer avec quelqu'un qui n'est pas des plus intelligents. Il traite une question des plus difficiles, dont il n'a pas l'air de soupçonner même les complications et notre homme de conclure à tort et à travers. Pour moi, obligé de lui prêter une oreille attentive, je prends peu à peu conscience de cette adhésion qui se fait en mon esprit : ce sont des inepties qu'il débite.

Mais s'ensuit-il que je l'exprimerai ?

Pas nécessairement. Il est vrai que la disposition à passer de l'adhésion à la représentation orale "inepties" s'éveille en moi. Mais ce n'est pas dans toutes les circonstances que cette dernière est à même d'entrer immédiatement en jeu.

Je me mets à réfléchir : Ne vaudrait-il pas mieux lui expliquer le tout ; mais même alors pourrait-il me comprendre ? Si je ne lui donnais pas de réponse ? Mais

---

(1) TH. LIPPS : *Vom Fühlen, Wollen und Denken,* p. 115 sqq. ; TH. LIPPS : *Leitfaden der Psychologie,* p. 206 sqq., p. 239 sqq.

(2) A. LANG : *Maine de Biran und die neuere Philosophie,* Ein Beitrag zur Geschichte des Kausalproblems, Cologne, sans date, vers 1900, une appréciation solide et les idées principales du système de ce philosophe trop peu connu. Voir maintenant aussi : G. MICHELET : *Maine de Biran,* Paris, 1906.

non, je sais ce que je vais faire, je vais lui faire toucher du doigt l'absurdité qu'il y a à traiter cette question avec une pareille désinvolture.

C'est maintenant que *je veux* positivement et que je dis en conséquence : "Inepties ce que vous me contez là !"

274. A côté de ce fait, le plus connu de tous et dont nous rencontrerons dans la suite encore plusieurs exemples, il en existe un autre qui ne le cède en rien du précédent pour ce qui regarde son influence sur le langage pratique, nous voulons parler de *l'expression automatique.*

Commençons encore une fois par donner un petit exemple à titre d'illustration et d'introduction.

Notre homme donc avait terminé sa démonstration par une thèse pour le moins hasardée et l'avait fait suivre de cette conclusion plutôt audacieuse : "Ça, c'est clair comme deux et deux font quatre."

Je l'attaque, je le malmène et je finis par faire appel à sa sincérité. "Et vous croyiez que c'était clair comme deux et deux font quatre, cela ?" — "Non, pas tout à fait, *je le disais seulement,* à vrai dire ce n'est pas ce que je voulais dire" (1).

Qu'on puisse parler ainsi alors même que c'était *bien* ce qu'on voulait dire, nous ne le discuterons pas. L'expérience de ces cas qui reviennent si fréquemment aura appris à nos lecteurs que cette excuse peut être essentiellement *vraie.* Il était tout simplement influencé par ses petites idées à lui, il se croyait assez sûr de son fait et était un peu surexcité et voilà que sans le vouloir précisément, ou sans y attacher beaucoup d'importance, il avait lâché le grand mot : "C'est clair comme deux et deux font quatre."

(1) Cf. E. Martinak : *Psychologische Untersuchungen zur Bedeutungslehre,* Leipzig, 1901, p. 86. Es war nur so gesprochen .... es kam nur so heraus, etc. Nous ajoutons ici encore quelques expressions empruntées à différentes langues, qui ne sont au fond qu'une excuse de s'être servi d'une petite série automatique de mots au lieu de dire exactement la vérité, pour l'expression de laquelle il faudrait une nouvelle phrase expressément voulue. gr. *ὡς ἔπος εἰπεῖν, ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν, σχεδὸν εἰπεῖν,* lat. ut ita dicam, it. per dire, fr. pour ainsi dire, h.all. um so zu sagen, angl. so to speak, holl. zoo te zeggen, om het zoo maar eens te zeggen, etc.

Vraiment il n'y avait pas là de sa faute.

Mais comment cela se fait-il donc? Pour quoi disait-il cela et pas autre chose? Nombre de questions pareilles pourraient se poser ici. Nous tâcherons de trouver une réponse à toutes. Mais pour cela il nous faut remonter un peu plus haut.

CHAPITRE PREMIER.

Les lois fondamentales de l'automatisme psychologique (1).

275. Le premier principe et la base aussi bien de l'automatisme psychologique que de la volonté, en tant qu'ils se traduisent en des mouvements du corps, c'est la loi soi-disant idéodynamique.

Si nous réduisons cette loi à ses cas qui nous intéressent, nous pouvons la formuler comme suit : *Toute représentation motrice tend à réaliser son mouvement.*

Eugène Portalié (2) a démontré qu'Aristote et les scolastiques du moyen âge, entre autres Thomas d'Aquin, la connaissaient. Cependant ce n'est que de notre temps qu'on l'a appliquée sur une plus large étendue (3).

276. Commençons par étudier deux, trois cas pathologiques. La catalepsie est un état de la plus profonde misère psychologique. Dans toute l'acception du mot, il n'y a place dans un cerveau cataleptique que pour une seule représentation. La malade se tient immobile. Janet se place devant elle dans la direction de son regard et étend le bras. Cette représentation

(1) Pierre Janet : *L'automatisme psychologique,* Paris, 1889. Il y a eu encore trois ou quatre éditions postérieures, mais il n'y a eu rien de changé; pour ceux qui se sentiraient assez peu d'attraits pour ces études, je les renvoie à une exposition populaire, mais cependant très juste par J. Grasset : *Le psychisme inférieur,* Revue des Deux Mondes, 1905, II, p. 314-47.

(2) E. Portalié : *L'hypnotisme au moyen âge,* Etudes (Retaux-Paris), 55, 1892, p. 481 sqq., p. 577 sqq.

(3) A. Bain : *The Senses and the Intellect*[3], London, 1868, p. 336 sqq. ; Idem : *Mental and Moral Science,* London 1868, p. 90 sqq.; Ch. Féré : *Sensation et mouvement,* Paris, 1887, Chap. III; A. Fouillée : *L'évolutionnisme des Idées-forces,* Paris, 1890, p. 93 sqq.; W. James : *Principles of Psychology,* op. cit., II, p. 522 sqq.; A. Eymieu : *Le gouvernement de soi-même*[2], Paris, 1906, p. 25-68.

va à son cerveau par l'intermédiaire des yeux et y suscite par association l'image motrice du bras étendu. Et cette image devient un fait. La malade étend le bras. Le docteur POWILEWICZ, qui assistait à l'expérience, battit des mains. La malade en fit autant. JANET alors lui dit : Lève le bras. Cette représentation auditive suscitait encore par association la représentation orale et la malade de dire sur le même ton : Lève le bras; mais notez qu'elle ne fit pas le moindre mouvement. Car il aurait fallu qu'après qu'elle eut entendu les mots, l'image verbale suscitât *en outre* au moins l'image motrice du bras levé ce dont cette conscience cataleptique n'était pas capable (1). Cette répétition automatique de paroles se présente assez fréquemment aussi dans les autres maladies nerveuses et porte le nom *d'écholalie* (2). C'est lá le degré mental le plus bas.

277. Si nous montons d'un degré, ce que le cerveau primitif entendait sans comprendre, sera désormais non seulement perçu, mais encore compris et nous heurtons à la série de faits qu'on appelle *suggestion* (3).

L'action, dans la catalepsie, n'est pas sujette aux changements. Si un obstacle survient, si p. e. le bras étendu s'arrête à mi-chemin, tout est fini; comme des canards auxquels on a enlevé le cerveau s'arrêtent tout court quand ils butent contre un mur. La mentalité suggestible au contraire se rapproche davantage des canards ayant un cerveau normal et un instinct intact. Les actions suggérées se conforment en une certaine mesure du moins aux circonstances, c'est-à-dire, deux ou plusieurs suggestions peuvent s'adapter ensemble, se combiner (4).

Ceci nous fait déjà comprendre pourquoi une tendance aussi remarquable ne soit pas remarquée journellement : Les tendances ou autosuggestions se suivent quasi sans interruption, mais elles sont tellement nombreuses qu'elles se modifient et se neutralisent les unes les autres.

(1) PIERRE JANET : *L'automatisme psychologique*, p. 18 et 45.

(2) H. FISCHER : *Du rappel de la parole chez les Aphasiques*, Orléans, 1887, p. 39 sqq.

(3) PIERRE JANET : *L'automatisme psychologique*, Chap. III.

(4) Ibidem, p. 203 sq.

278. Tout le monde voit à présent que la clef des innombrables contaminations se trouve là: *Viens* et *allons-nous-en* atteignent simultanément le niveau mental: résultat: *viens-nous-en* (1). De même aussi *foule* et *multitude* qui s'organisent dans la bouche du Parisien de façon à former *foultitude.* VAUGELAS constate avec terreur que la cour commence à dire *défeu* au lieu de *feu* sous l'influence de *défunt* (2). VICTOR HENRY rapporte le fait suivant:

Une jeune fille va monter à cheval, on vient de l'asseoir sur la selle, elle est un peu émue, elle s'écrie: "Donnez-moi les rides." Il y eut un moment d'hésitation, puis on comprit ce qu'elle voulait, mais on ne trouva qu'après coup le procédé de formation qu'elle avait inconsciemment employé: "elle avait contaminé r(ênes) + (gu)ides" (3).

279. Mais dans la vie de tous les jours aussi il se présente nombre de cas pareils, que nous appelons, en les atténuant, des distractions, des lapsus linguae, etc. C'est ainsi que H. HEATH BAWDEN raconte qu'un individu psychiquement sain se trouva tellement troublé par l'impertinence dont un de ses amis appelé William lui demandait: Qui t'a dit cela? qu'au lieu de répondre: "Mais Willi, c'est ce que je ne puis pas dire", il ne trouve rien de mieux à lui répliquer que: "Mais Fred, c'est ce que je ne puis pas dire." Or Fred était précisément le nom de la personne qu'il voulait taire à tout prix.

Nous n'avons pas de peine à nous expliquer ce cas. Le bon sens se trouve en défaut sous l'agitation de l'esprit, si bien que la représentation la plus intense remporte la victoire. BAWDEN va même plus loin encore et demande: Quel est celui à qui pareille chose *n'est point* arrivée? (4)

Tout le monde peut parler en connaissance de cause sur la facilité dont le rire, les larmes, le battement de mains, le baillement et l'action de toussoter se communi-

(1) Sic! dans une comédie récente. Voir NIEDERMANN: Wochenschrift f. klass. Philologie, t. 24, 1907, c. 104.

(2) *Remarques,* II, 394.

(3) Revue critique, 1894, II, p. 503.

(4) H. HEATH BAWDEN: *A Study of Lapses,* New York, 1900, p. 1.

quent. Ici encore ce n'est que la représentation motrice qui est suscitée en nous, représentation qui tend à se changer en mouvement. Et c'est là l'explication du soi-disant ***instinct d'imitation*** que pas mal d'animaux possèdent aussi.

280. Eymieu nous raconte qu'un jour il passait dans une rue pour aller donner une instruction, tandis qu'il se creusait vainement la tête pour se rappeler les lignes générales de sa conférence. Mais voila que tout à coup il se surprend à marmoter continuellement "175 B, 175 B, 175 . . . . ." Etonné il lève les yeux, regarde autour de lui et voit au bout de la rue une automobile avançant lentement et qui portait sur le derrière le N° "175 B". La représentation visuelle avait surgi dans sa tête fatiguée et distraite et y avait suscité la représentation orale correspondante, qui, fidèle à sa tendance, s'était aussitôt déchargée en mouvement réel (1).

281. Bien souvent j'ai constaté moi-même qu'en écrivant une phrase, il m'arrivait de penser à la suivante et de laisser tout à coup échapper à ma plume un des mots de cette proposition anticipée et cela sans le vouloir, avant d'avoir fini la phrase ou quelque fois même le mot que j'écrivais. En écrivant nous sommes à nous-mêmes, je pense, un champ favorable d'observation dans cette direction. Il arrive souvent que sans le vouloir, nous ne pensons pas à ce que nous sommes en train d'écrire, mais à ce qui suit; et si tous faisaient attention à ces "lapsus calami" et si, le cas se présentant, ils se demandaient aussitôt: Eh, qu'est-ce que j'écris donc là? nous croyons que presque toujours la réponse serait: "Ah, mais oui! c'est cela même à quoi je pensais." Or cette ***anticipation*** qui, en écrivant, se dirige souvent pour des raisons particulières sur la pensée *qui suit,* se dirige fréquemment aussi, quand on parle, sur les syllabes plus énergiques d'un ***même*** mot, d'une ***même*** pensée.

282. Car comme nous le verrons dans la suite, ce n'est pas son par son, mais d'un seul coup et en même temps que chaque mot et chaque pensée, sont

(1) A. Eymieu: *Le gouvernement de soi-même* [3], Paris 1906, p. 139.

voulus par nous. Si l'une de ces représentations de sons a une énergie relativement plus grande (1), il est très naturel qu'elle se manifeste soudain en son réel sur les lèvres, alors que c'était le tour d'un son précédent moins accentué. De là encore toutes sortes de "lapsus linguae" (2).

283. Mais comme beaucoup de représentations de sons appartenant à un mot ou à une pensée sont étroitement associées ensemble, ainsi que nous le verrons plus loin, il arrive très souvent que la représentation supplantée prend à son tour la place de celle qui l'avait écartée. Et c'est ainsi que s'expliquent beaucoup de cas de métathése.

La loi de l'inertie.

284. Le deuxième principe de l'automatisme psychologique, c'est la loi de l'inertie cérébrale, qui est complètement parallèle à la loi de l'inertie en physique. D'après cette loi : *Une disposition cérébrale ne saurait changer elle-même sa position : si elle est en repos il faut qu'elle reste en repos jusqu'à ce qu'une intervention étrangère la mette en branle, si elle est en mouvement il faut qu'elle reste en mouvement jusqu'à ce qu'elle ait cédé son énergie à d'autres dispositions qui l'entourent.* (Comparez le frottement en physique.)

285. C'est dans la catalepsie totale (3) qu'elle se montre au grand jour; nous avons même ici l'avantage sur la physique qui ne peut jamais empêcher tout frottement, vu que dans la situation, dont nous parlons, la plupart des dispositions cérébrales sont absolument isolées.

Si donc nous imprimons au bras d'un tel malade un mouvement périodique ou une position qui coûte des

---

(1) Meringer-Mayer : *Versprechen und Verlesen,* Stuttgart, 1895, p. 159 sqq.
(2) Ibidem, p. 28, etc.; H. Heath Bawden : *A Study of Lapses,* op. cit., passim.
(3) A. Binet-Ch. Féré : *Recherches expérimentales sur la physiologie des mouvements chez les hystériques,* Archives de la physiologie normale et pathologique, 1887, 2e semestre, p. 332 sqq.; Pierre Janet : *L'automatisme psychologique,* op. cit., passim, e. a. p. 228 sqq.

efforts, il demeurera dans ce mouvement et dans cette position, tant que durera l'attaque.

286. Dans la vie normale nous saisissons l'inertie surtout sur le vif quand p. e. un mot ou un autre que nous venons d'entendre ou un trait mordant, nous reviennent sans cesse sur les lèvres sans que nous le voulions ni le souhaitions, quand une mélodie ou un air que nous goûtions nous bourdonne sans cesse à l'oreille si bien qu'à différentes reprises nous nous surprenons à les chantonner; quand une pensée qui nous a particulièrement frappée ne veut point nous sortir de la tête; quand une forte émotion nous retient bien plus longtemps emprisonnés que nous ne le désirions; quand parfois un travail très absorbant accompli au cours de la soirée, nous poursuit encore la nuit dans nos rêves, et ainsi de suite dans toutes sortes de cas quotidiens que chacun peut vérifier en son particulier.

287. Ces faits normaux nous apprennent quelque chose de plus que les exemples de la catalepsie; ils nous montrent — nous pouvons le constater de la même manière que nous l'avons fait plus haut pour la loi idéodynamique — comment il y a de fait une lutte perpétuelle de nos tendances psychiques entre elles et comment les plus énergiques remportent la victoire. Car tous ses faits psychiques dont nous venons de constater l'inertie, avaient particulièrement beaucoup d'énergie. L'inertie se montrera donc d'autant plus forte que le fait psychique original possèdera plus d'énergie.

288. C'est ce que nous voyons plus clairement encore dans les expériences de SCHAEFER (1). Chez les "indifferente Reizworte", il se présentait dans la série associative beaucoup plus de tournures que dans les "gefühlsreiche Reizworte".

289. Mais si dans les cas normaux cités jusqu'ici l'inertie se borne à indiquer la direction pour les associations suivantes (2) ou à amener une perturbation, une distrac-

---

(1) W. SCHAEFER: *Über die Nachwirkung der Vorstellungen*, Gießen, 1904, p. 37.

(2) Je me réserve de montrer ailleurs comment plusieurs des lois de la dynamique mentale qu'ont proposées ALFRED FOUILLÉE et THEODOR LIPPS ne sont que de simples corollaires de cette loi de

tion sur le seuil de la conscience; il y a des cas aussi où un fait psychique se maintient en vertu de son inertie au foyer même de la conscience ou y retourne in optima forma après en avoir été écarté un moment. Et si ce fait psychique est une représentation motrice pourvue d'une énergie suffisante, il ne s'en tient plus à la simple représentatien : SOMMER (1), v. SÖDLER (2), SCHNEIDER (3) et WEIR MITCHELL (4) ont prouvé à l'aide de plusieurs exemples que les hommes bien portants aussi bien que les malades répètent parfois immédiatement ou peu de temps après une action précédente et cela souvent à un moment qui n'est rien moins qu'opportun.

290. Le bras anesthésique d'une hystérique écrit sans discontinuer la même lettre, voire le même mot, dont l'expérimentateur, en prenant sa main dans la sienne propre aura donné le branle. BINET (5) à bout de 4 séances arriva au même résultat chez une jeune fille normale, elle continua tranquillement à tirer des boucles jusqu'à 80. Alors elle s'en aperçut et dit : Il me semble que j'allais m'endormir. Quel est donc celui qui n'a jamais écrit un *m* avec quatre jambages? Le bégayement est souvent un développement anormal de l'inertie; toutes les assimilations progressives dans la langue en sont les effets normaux (6).

La loi du rythme.

291. Le IIIe principe c'est la loi du rythme : *Quand un certain nombre d'actes psychiques plus ou moins*

---

l'inertie. Voir : *L'évolutionnisme des Idées-forces,* Paris, 1890, p. 135, etc., et *Leitfaden der Psychologie* [2], Leipzig, 1906, p. 61-62 et p. 94, etc.

(1) Zeitschr. f. Psychiatrie, t. 50, p. 22 sq.

(2) Neurol. Centralblatt, 1895, p. 958.

(3) Kraepelins psych. Arbeiten, III, p. 467 et 475.

(4) Journal of Nervous and Mental Disease, t. 31, p. 202.

(5) *La Suggestibilité,* Paris, 1900, p. 51, etc.

(6) Voir encore : O. GROSS : *Die cerebrale Sekundärfunction,* Leipzig, 1902; ROBERT MAC DOUGALL : Psychological Review, IX, p. 469-70; G. E. MÜLLER - A. PILZECKER : *Experimentelle Beiträge zur Lehre vom Gedächtnis,* Leipzig, 1900, p. 58-78; M. WERTHEIMER : *Experimentelle Untersuchungen zur Tatbestandsdiagnostik.* Archiv f. d. gesamte Psychologie, VI, 1905, p. 123 sqq.; WATT : *Die Perseverationstendenz der Vorstellungen und anderes,* Literaturbericht im Archiv f. d. gesamte Psychologie, VII, 1906, p. 16 sqq.

égaux se combinent en une unité supérieure, on remarque dans ces actes multiples une tendance à se différencier de façon à se grouper ensemble autour d'un des termes comme centre de gravité. Cette loi est passablement complexe et n'a été que rarement exposée d'une manière complète (1), de sorte que nous sommes obligés d'entrer en de plus amples détails.

Quand on s'arrête quelque temps à écouter un métronome faisant environ quatre coups par seconde, peu à peu on commence par ne plus entendre chaque coup séparément, ils se réunissent par deux ou trois en un groupe. A peine cependant avons nous conscience de ce groupement qu'un des coups du groupe semble résonner plus fort et paraît plus accentué que les autres. Ces coups sont les mêmes dans chaque groupe, c'est-à-dire ordinairement le premier ou le dernier. Ainsi la série qui est objectivement demeurée la même, se change pour notre perception subjective en une série rythmique.

On peut à volonté porter son attention sur le premier ou sur le second coup, puis sur le premier de tous les deux ou de tous les trois coups qui suivent. Et aussitôt le rythme de la série se trouve alterné. Nous aurons donc — ∪ — ∪ ou ∪ — ∪ — ou — ∪∪ — ∪∪ ou ∪∪ — ∪∪ —, etc. (2). Soit dit une fois pour toutes, j'entends par — et ∪ un phénomène psychique respectivement accentué et non accentué, non pas exclusivement long ou bref.

292. On a cru longtemps que ce rythme subjectif existait seulement pour l'oreille, mais nombre d'expériences récentes ont démontré péremptoirement l'existence d'une série parfaitement parallèle de phénomènes pour les perceptions visuelles.

---

(1) Th. Lipps revient souvent dans ses livres à ce qu'il appelle la "differenzierende Unterordnung". Cependant je ne crois pas que notre conception soit absolument la même. Voir e. a. sa *Grundlegung der Ästhetik,* Hamburg-Leipzig, I, 1903, p. 43, etc.

(2) E. Mach : *Beiträge zur Psychologie der Sinnesorgane,* p. 104 sqq. ; Th. Bolton : *Rhythm,* AJPs. 6. p. 178 sqq. ; E. Meumann : *Untersuchungen zur Psychologie und Ästhetik des Rhythmus,* Philos. Studien, 10, 1894, p. 249, etc.

J. B. MINER (1) fit faire un appareil qui éclairerait d'une façon égale un mur blanc dans une chambre noire et cela par intervalles courtes et brusques, mais régulieres, durant respectivement 0,25 ou 0,3 sec. La tendance à associer en groupe ces différents jets de lumière ne tarde pas à se manifester ici encore. Tel jet aura paru plus vif, plus distinct, plus intense que tel autre. Ce sera ordinairement le premier de tous les deux ou de tous les trois jets qui se suivent. On peut intervertir cet ordre à volonté de sorte que nous trouvons pour les perceptions visuelles aussi un ordre rythmique. Tout comme les coups du métronome, les jets de lumière qui se succédaient régulièrement se sont transformés pour notre perception subjective en — ∪, ∪ —, — ∪∪, ∪∪ —, etc.

293. Mais ce ne sont pas nos perceptions seulement qui se départent d'une façon aussi remarquable de la réalité; nos mouvements voulus aussi s'éloignent de la même manière de notre intention consciente.

On se propose p. e. de frapper d'un marteau léger dix, vingt ou cinquante coups égaux sur une table, à raison de 0,4 jusqu'à 0,8 sec. par coup. On a à peine débuté que sans le vouloir on reliera deux ou trois coups en groupe et cela sans qu'on s'en aperçoive. Si tôt cependant que le chronomètre indique ces écarts, un nouveau changement se présente ici encore: dans chaque groupe l'un des coups se différencie des autres (c'est ordinairement le premier ou le dernier), il devient plus fort, plus distinct. Et c'est ainsi que tout en *voulant* toujours la série régulière du commencement, nous battons en effet la série rythmique — ∪ ou ∪ — ou — ∪∪ ou ∪∪ —, etc. (2).

294. Pareille chose (3) a lieu non seulement pour les coups de marteau, mais encore pour tous les mouvements du corps s'accomplissant regulièrement et en temps fixes,

---

(1) JAMES BURT MINER: *Motor, Visual and Applied Rhythms,* New York, 1903, p. 41 sqq.

(2) MEUMANN, loc. cit., p. 313 sqq.

(3) M. KEIVER SMITH: *Rhythmus und Arbeit,* Philos. Studien, 17, 1900, p. 71, etc.; ISHIRO MIYAKE: *Researches on Rhythmic Action,* Studies from the Yale Psych. Laboratory, 1902, X, p. 1 sqq.; MINER, loc. cit., p. 74 sqq.

mouvements de la tête, des lèvres, de la langue, des doigts, des pieds, du buste, etc. De plus, point n'est besoin d'instruments, de chronomètres ni de laboratoire psychologique pour nous livrer à ces expériences. Les conditions requises sont continuellement remplies au cours de la vie ordinaire. Tous les artisans, tous les paysans renouvellent tous les jours cette expérience sur toute la surface de la terre et de mille manières différentes. Le livre de Carl Bücher si précieux pour les faits qu'il contient, nous fait voir que les résultats sont partout les mêmes (1).

295. Mais les deux premières formations subjectives de groupes et la différenciation qui en découle peuvent elles aussi se retrouver en dehors du laboratoire psychologique.

Pour la vue d'abord : juxtaposons une série de lignes que nous regarderons successivement mais comme en passant. Il est hors de doute que nous les verrons en groupes ou en faisceaux. Tantôt nous en voyons une en pleine clarté, tantôt une ou deux ou plusieurs nous passent vaguement devant les yeux, etc. Il en est de même quand nous passons en chemin de fer ou en voiture une grille ou une claire-voie.

296. Les secousses du train peuvent être très utiles pour la même expérience par l'oreille : Parfois en effet elles sont passablement égales et nous remarquons alors que, dans cette série de coups successifs, nous pouvons distinguer *à volonté* tantôt une série d'iambes, tantôt une série de trochées, de dactyles ou d'anapestes. Les battements et les coups saccadés de toutes sortes de machines donnent lieu à la même observation.

297. Après tout ce qui précède nos pensées se dirigent naturellement vers les fameux phénomènes de contraste dans les jugements de comparaison et d'appréciation. Si nous voyons un homme de taille moyenne flanqué de deux nains, il nous paraît plus grand qu'il n'est en réalité. Ce n'est pas que nous le *voyons* plus grand, mais il produit une impression plus forte sur notre conscience. Revoyons-nous le même homme entre deux géants, il nous paraîtra bien petit. Il en est donc

(1) Carl Bücher : *Arbeit und Rhythmus* [3], Leipzig, 1902.

de même encore que des coups du métronome et des jets de lumière éclairant successivement le mur. Notre subjectivité se différencie, elle rapetisse les éléments subordonnés et agrandit ceux qui dominent afin de s'assurer dans le groupe proposé un rythme prononcé. Et cela n'est pas seulement pour la taille des hommes; l'intensité de toutes sortes de grandeurs qui puissent se comparer se comporte de même sur le domaine de tous les sens (1).

298. Le contraste simultané des couleurs est particulièrement remarquable. Si nous mettons un bout de papier gris de préférence découpé en forme de cercle et de dimensions plutôt petites sur un assez grand morceau de papier rouge, le gris nous paraît devenu vert. Et ainsi de suite pour toutes les couleurs complémentaires. Le tout devient bien plus clair encore, quand nous le couvrons d'un morceau de verre mat. Tout est encore distinct. La grande plaque rouge prédomine et est impossible à méconnaître. La petite tache grise doit donc céder le pas; elle le fait du côté opposé au rouge; c'est-à-dire du côté du vert. Le verre mat renforce l'effet en communiquant aux deux nuances un nouvel élément d'unité par le fait de sa teinte grise. Car plus l'unité du groupe sera distincte, plus aussi la subordination différenciante se montrera forte.

Nous assistons au même phénomène quand par un doux clair de lune nous passons une lanterne. La lumière de la lune est presque blanche, mais elle communique à toutes choses une nuance doucement argentée. C'est là l'élément d'unité. La lanterne de son côté répand une lumière jaune, qu'elle fait rayonner tout à l'entour, à l'exception seulement de ma propre ombre. Il n'est donc pas étonnant que cette fois encore les environs dûment éclairés ne se laissent pas méconnaître, ce qui n'est pas le cas pour la petite tache noire d'ombre sur le sol. Celle-là se trouve écartée par la couleur complémentaire du jaune, c'est-à-dire le bleu; même elle nous paraît d'un bleu bien caractérisé comme tout passant attardé peut le constater par lui-même dans sa

---

(1) A. Höfler: *Psychologie*, Wien und Prag, 1897, p. 237 sqq.; "*Überschätzungs- und Unterschätzungsgesetz*".

promenade nocturne, si maintenant un nuage vient à cacher la lune, l'observation du phénomène devient impossible. Tout s'explique encore et sans peine. Dans l'unité du groupe perçu la subordination différenciante presse, exagère subjectivement le contraste des membres. (1).

299. PURKINJE a été le premier à remarquer comment, après avoir vu passer par la rue une grande division de cavalerie, les maisons du côté opposé lui semblaient se mouvoir dans le sens opposé. De même si l'on a pendant un temps assez long fixé les yeux sur le courant d'un large fleuve pour les diriger ensuite sur les bords, ces derniers nous paraissent glisser dans la direction inverse. Lorsqu'on voyage en chemin de fer on n'a pas besoin de longs efforts pour fixer les maisons qui longent la voie et pour constater ensuite, en tournant le regard sur le plancher du compartiment, que ce plancher se meut dans le sens du train et par suite dans le sens contraire aux maisons fixées.

Comparés au contraste simultané des couleurs, ces faits sont absolument probants. Dans le premier mouvement intense ou prolongé nous nous sommes rendu compte que notre attention s'efforçait involontairement à suivre la même direction, parce que nous sommes naturellement enclins à ne pas lâcher aussitôt les objets une fois fixés. Par la durée prolongée ou par l'intensité cette direction d'attention n'est pas à méconnaître ni à contourner. Le milieu normal qui se produit aussitôt après, n'est pas dans ce cas. Ainsi donc par la force de la subordination différenciante ces objets se trouvent déplacés dans la direction opposée au premier mouvement (2).

300. Mais les mouvements du corps présentent eux aussi le même phénomène. Plusieurs expérimentateurs avaient déjà observé que beaucoup de sujets, lors des épreuves de réaction où ils avaient à exercer une

(1) H. EBBINGHAUS : *Grundzüge der Psychologie*, op. cit., p. 217 sqq., 2de éd. p. 238 sqq.; W. WUNDT : *Physiologische Psychologie* [5], II, p. 207, etc., 252, etc.

(2) A. VON SZILY : *Bewegungsnachbild und Bewegungscontrast*, ZPs. 38, 1905, p. 81-155, où l'on trouve toute une bibliographie sur ce sujet.

pression sur une clef-Morse ou quelque autre chose de ce genre, faisaient d'abord, au moment critique, un petit mouvement ascensionnel du doigt ou de la main pour n'appuyer qu'après. W. G. SMITH a étudié expérimentalement ce phénomène et il trouva la première impression pleinement confirmée. Dans ces circonstances insolites la pression de la clef faite à temps acquiert naturellement une énergie particulière. Cette dernière suffit à faire de l'action citée la dominante de ce qui précède et de ce qui suit. Un moment de repos précédait. Ce repos se déplace dans la direction de contraste donc en un mouvement ascensionnel. La pression constitue maintenant l'élément dominant entre l'élévation qui précède et celle qui suit immédiatement (1).

C'est ainsi qu'un crocheteur hausse la tête et les épaules avant de soulever son fardeau sur la nuque, c'est ainsi que lorsqu'il nous faut tirer vigoureusement de la main à un objet quelconque, nous rentrons d'abord involontairement le bras jusqu'à l'épaule; ainsi encore nous reculons involontairement d'un pas quand il nous faut appuyer fortement sur une chose, lors même que l'emploi de la force vive n'est absolument pas requise.

301. La pathologie rapporte des cas remarquables à ce sujet. C'est ainsi que S. WEIR MITCHELL (2) raconte qu'une personne se trouvait dans un tel état de sensibilité par suite d'une prostration physique très avancée, qu'il lui suffisait de penser consciemment à l'une ou l'autre action commune pour susciter aussitôt l'effet de contraste. Lui arrivait-il, en gravissant un escalier, de se représenter vivement cette action, surtout quand il se trouvait près d'un corridor, il se mit aussitôt à descendre à reculons les marches qu'il venait de gravir. Quand, marchant dans la rue, il cessait de le faire automatiquement et se rendait compte de l'action qu'il était en train d'accomplir, il faisait sur-le-champ à reculons quelques pas en arrière. Il se dirige sur une porte dans

(1) W. G. SMITH: *Antagonistic Reactions,* Mind 1903, p. 47 sqq.

(2) S. WEIR MITCHELL: *Reversals of habitual motions, backward pronunciation of words,* The Journal of Nervous and Mental Disease, 31, 1903, p. 193 sqq.

le but de l'ouvrir et il se surprend à vouloir la fermer encore mieux. Un autre parmi les malades de WEIR MITCHELL se trouvait dans un état plus triste encore : quand après avoir eu une violente attaque de maux de tête, il s'efforçait de dire quelque chose, l'énergie que cet effort lui coûtait suffisait pour provoquer l'effet de contraste, et il disait tout juste le contraire de ce qu'il voulait dire : *au dehors* au lieu de *au dedans; beau temps* pour *mauvais temps; pas de whiskey!* pour : *du whiskey,* etc.

On a constaté que chez beaucoup d'autres ce contraste agissait non sur le contenu, mais sur la forme des mots, de façon à intervertir seulement l'ordre de succession des sons ou des mots : *dog ho* au lieu de *Oh God! tac im* au lieu de *my cat, pagnecham* au lieu de *champagne, tufle* au lieu de *flute, dise* au lieu de angl. *side,* etc. (1). J'estime plus que probable que quelques métathèses sont en rapport avec ce fait.

302. Mais alors l'association de contraste doit avoir sa place ici.

En voyant inopinément un géant, il m'arrive de penser aussitôt à une personne de ma connaissance qui n'est pas beaucoup plus grand qu'un nain. Un ordre impérieux donné brutalement excite très souvent la résistance assoupie et un "je m'en fiche" est la réponse contrastante. C'est la même chose encore que pour le contraste simultané des couleurs et les réactions antagonistes que nous venons de traiter. La première représentation a de l'énergie psychique; c'est ainsi donc qu'elle domine ce qui l'entoure, in casu : la représentation qui doit éventuellement s'associer. Or dans ce groupe c'est encore la différenciation qui agit. Le membre neutre pourvu d'une énergie moindre se déplace dans la direction de contraste.

Ceci nous conduit quelques pas plus loin.

303. Lorsqu'on écoute le son d'un diapason placé à une distance suffisante et qu'on fait vibrer dans la mesure nécessaire pour être entendu tout juste, pas davantage et à condition même qu'on prête une oreille attentive, il nous semble l'entendre très distinctement

(1) WEIR MITCHELL, loc. cit.; HEATH BAWDEN : *A study of lapses,* p. 13, 30, etc.

pendant quelque trois ou quatre secondes, après quoi il nous parait s'affaiblir pendant quelques secondes ou même nous ne l'entendons plus du tout, puis il reprend de nouveau sa force et le même manège se poursuit. Se trouvent dans la même condition les faibles excitations de la vue, du toucher, etc.

304. En fin de compte le fait le plus remarquable c'est certainement celui-ci. Lorsque nos organes de l'ouïe et de la vue se trouvent simultanément excités dans une faible mesure, ils manifestent tous les deux une fluctuation, mais de cette façon que les périodes où le son nous parvient le plus distinctement coincident précisément avec les périodes où la lumière est la plus confuse, et inversement. Cette dernière expérience et beaucoup d'autres encore nous font donc voir que nous avons affaire ici à des faits non pas périphériques, mais centrales. Mais cela ne saurait plus nous étonner après tout ce qui précède. L'effort qu'on fait pour entendre, communique évidemment au premier son qui nous parvient une énergie psychique extraordinaire. C'est par là que cette perception s'érige en dominante de tout l'entourage. Obligé d'évacuer le terrain, ce dernier se déplace dans la direction de la non-perception et va parfois même jusqu'au bout, si bien qu'on croit ne plus rien voir ou entendre; d'autrefois il s arrête à mi-chemin, de sorte que le son ou la lumière se trouvent seulement sensiblement affaiblis (1).

305. Si je me propose pour ce jour même un but déterminé et cela avec quelque vivacité, il est certain qu'au moment où je me déciderai il me viendra à l'esprit toutes sortes de motifs m'exitant à *renoncer* à mon projet, ou bien si j'avais déjà conscience de ces contre-motifs, ils agiront sur moi en ce moment avec une énergie toute particulière. Le contraste est le même que ci-dessus, tel acte de volonté domine grâce à son énergie sur l'entourage neutre ou déjà plus ou moins contraire; en conséquence de quoi ce dernier se trouve repoussé dans la direction opposée.

Si maintenant nous avons un caractère faible, ce seul

(1) Voir les faits dans EBBINGHAUS : *Grundzüge der Psychologie,* p. 598 sqq., 2de éd. p. 624 sqq., et W. WUNDT : *Physiologische Psychologie* [5], III, p. 160, 366, etc.

phénomène de contraste demeurera; les contre-motifs ont eu le dernier mot, rien ne se fait. Mais il peut se faire que même pour les caractères forts les contre-motifs, quand une fois ils ont acquis pour la conscience toute leur énergie, paraissent d'un poids tel, qu'on s'en tient là en pleine connaissance de cause : Non, cela n'est pas permis, cela ne se peut pourtant pas.

Ou bien les contre-motifs ne sont pas aussi concluants, bien que d'une valeur indéniable, et le caractère possède une forte dose d'énergie. Dans ce cas ce sera plutôt l'énergie des contre-motifs (réunis en un seul groupe avec les arguments précédents) qui nous feront revenir au premier acte de volonté : Mais non, il vaut pourtant mieux que je le fasse! Très souvent alors il se produit des fluctuations entièrement parallèles aux oscillements de l'attention; jusqu'à ce qu'enfin surgisse la libre décision : A tout considérer, il vaut mieux en prendre son parti; la chose se fera. Le premier membre s'est maintenant tellement assujetti le second que ce dernier s'absorbe complètement dans le premier qui se trouve précisément par ce fait même transformé en un acte de volonté libre, de simple tendance qu'elle était (1). Nous voyons donc que les grandes lignes sont partout les mêmes; ici encore nous retrouvons toute la série de formes : groupement et subordination, une différenciation de plus en plus prépondérante jusqu'à ce que le tout se soit complètement fondu dans le membre dominant.

306. Nous constatons la même chose pour l'intelligence dans la succession de possibilité, de probabilité et de certitude. Une représentation est reproduite en moi par le souvenir : j'y adhère. Il pleuvait tantôt. Involontairement on s'informera aussitôt après de la réalité immédiate de cette représentation : Pleut-il encore? Si nous connaissons suffisamment la nature du climat et des saisons, mais parce qu'étant encore au lit, p. e. nous ne sommes pas à même de vérifier le fait actuel, nous éprouverons encore les mêmes fluctuations entre oui ou non. Si nous nous en tenons là, nous

---

(1) Voir à ce sujet Fouillée : *La liberté et le déterminisme*, qui croit y voir cependant à tort une preuve péremptoire en faveur du déterminisme.

avons une idée de la possibilité. La plupart du temps cependant l'un des deux membres prendra dans ces cas peu à peu le dessus. Nous avons alors la probabilité. La différenciation va-t-elle plus loin encore et trouvons-nous des preuves convaincantes en faveur du membre le plus probable, l'autre membre se déplacera dans le sens opposé. Les motifs du sentiment contraire ont perdu maintenant toute leur valeur et il ne reste plus rien du second membre. La subordination est devenue absorption. Mais le membre dominant s'en est trouvé enrichi. Ce qui n'était d'abord que probable, est maintenant sûr et certain.

307. L'essence dans toutes ces nombreuses séries de faits n'a pas changé : deux ou plusieurs faits psychiques isolés se réunissent en un seul groupe psychique, dans ce groupe les différents membres perdent leur égalité ou s'ils étaient déjà inégaux, ce caractère s'accentue, cette inégalité s'étend ; la différenciation peut, au début, exister sans la subordination, la plupart du temps cependant l'inégalité engendre aussi la domination et respectivement la subordination ; le membre dominant s'enrichit alors de plus en plus aux dépens du membre subordonné ; la différence devient donc de plus en plus grande, de sorte que la partie subordonnée est absorbée graduellement par la dominante, si bien que nous pouvons nous trouver de nouveau en présence d'une unité psychique non divisée, mais cependant très modifiée.

La loi de l'association.

308. Le IVe principe, c'est la loi de l'association *Lorsque deux dispositions psychiques ont fonctionné une ou plusieurs fois simultanément elles tendent à s'éveiller l'une l'autre.* Ne perdons point de vue ici que ces dispositions psychiques sont ordinairement (1) non des représentations entières, mais seulement des éléments de représentations et toutes les associations s'expliquent ainsi du coup, l'association d'expérience simultanée et successive aussi bien que l'association de ressemblance.

Pour ce qui regarde l'association d'expérience successive

(1) W. Wundt : *Grundzüge der physiologischen Psychologie* [5], III, p. 558 sqq.

on n'a qu'à retenir que le premier membre ne cesse point tout à coup, mais se prolonge encore quelque temps (IIe principe) pendant que le deuxième se fait jour — et c'est ainsi qu'ils sont encore simultanés. Quant à l'association de ressemblance, il faut se rappeler qu'elle opère uniquement sur des représentations complexes qui contiennent des éléments identiques, lesquels éléments font passer leur énergie sur ces éléments de la représentation qui n'ont pas été évoquées immédiatement. Mais ce qui est vrai pour toutes les représentations, l'est aussi pour les représentations motrices et par suite, d'après la loi idéodynamique (Ier principe), pour les mouvements eux-mêmes. Les preuves abondent (1).

309. Pour l'association de ressemblance je pourrais citer ici toutes les analogies dans la langue.

Je me contenterai cependant de placer ici la bibliographie principale sur ce sujet: H. MERGUET: *Über den Einfluß der Analogie,* Königsberg, 1876, H. OSTHOFF: *Das physiologische und psychologische Moment,* Berlin, 1879; F. MASING: *Lautgesetz und Analogie,* Petersburg, 1883; V. HENRY: *Étude sur l'analogie,* Paris, 1883; K. NYROP: *Adjektivernes Kønsbøjning i de romanske sprog. Med en indledning om lydlove og analogi,* Copenhagen, 1886; B. WHEELER: *Analogy,* Ithaca, 1887; MERINGER-MAYER: *Versprechen und Verlesen,* Stuttgart, 1895; THUMB-MARBE: *Experimentelle Untersuchungen,* Leipzig, 1901; S. FREUD: *Zur Psychopathologie des Alltagslebens,* Berlin, 1904; A. MEILLET: *Quelques recherches de linguistique,* L'Année psychologique, 1905, p. 462 sqq.; HUGO PIPPING: *Zur Theorie der Analogiebildung,* Mém. d. l. Soc. néo-phil. à Helsingfors, IV, 1906, p. 235-318, et WUNDT: *Die Sprache,* I, chap. 4, qui a confondu l'analogie avec l'inertie et l'anticipation.

310. Pour l'association d'expérience recourons encore à un petit exemple linguistique (2). "Vous voilà!

---

(1) P. JANET: *L'automatisme psychologique,* passim, surtout p. 18-21, p. 169, etc.

(2) Cas pathologiques à trouver chez: GEORGE ROBERTSON: *Reflex or automatic speech,* Journ. of mental science, 34, 1888, p. 43 sqq.; P. JANET: *L'automatisme psychologique,* p. 263 sqq.; J. SÉGLAS: *Des troubles du langage,* Paris, 1892, p. 70; CH. FÉRÉ: *Le langage réflexe,* Revue philosophique, 41, 1896, p. 39 sqq.; G. SAINT-PAUL: *Le langage intérieur,* Paris 1904, p. 26-33.

Comment allez-vous? — Je vous remercie bien, et vous? — On ne peut mieux, et comment se porte-t-on chez vous? — Oh très bien . . . mais non, qu'est-ce que je dis là?" Suit le récit de l'état de santé moins satisfaisant d'un des membres de la famille.

Chacun de nous a joué plus d'une fois le rôle de premier ou de second acteur dans un dialogue semblable. En entendant la question: "Comment allez-vous?" ou: comment se porte-t-on chez vous?, nous avions déjà si souvent répondu par un invariable *très bien* que la représentation de ce mouvement se trouva cette fois aussi immédiatement éveillée en nous et cela avec tant d'énergie, que le mot nous échappait avant même d'avoir eu le temps de réfléchir sur la question posée.

CHAPITRE SECOND.

La coopération pratique de l'automatisme et de la volonté.

311. Ce n'est pas ainsi cependant que se comportent la plupart des automatismes linguistiques et des liaisons de mots. Demandons-nous donc quelle est la marche le plus ordinairement suivie.

Pour cela, examinons d'abord un peu plus près le parallèle cité ci-dessus des associations et des mouvements automatiques.

1° Les représentations associées présentent ceci de particulier qu'une seule représentation, de quelque façon que nous en ayons pris conscience, évoque en nous involontairement et spontanément toute une série de nouvelles représentations plus ou moins apparentées avec la première.

Les mouvements automatiques dans un individu normal se présentent de même surtout sous l'impulsion d'un autre mouvement de nature pareille.

2° De même que nous ne nous abandonnons nullement à nos associations quand nous pensons, abstraction faite évidemment des rêves ou rêveries, et que nous rompons continuellement les séries d'une manière arbitraire, ainsi nous pouvons aussi changer consciemment quelques termes dans une série de mouvements automatiques et les adapter aux circonstances, ce qui

n'empêche pas toutefois que l'automatisme persiste dans les autres termes (1).

3° Comme une chaîne de représentions associées se continue souvent (en tant que représentations in potentia naturellement) jusque dans le domaine de l'inconscient, de même les séries de mouvements automatiques se prolongent elles-aussi jusque sous le seuil de la conscience. Tous les jours nous faisons tous une infinité de choses inconsciemment (2).

Nous faisons l'application linguistique du numéro 1° quand, en écrivant, nous couchons par écrit la pensée qui nous vient, ce dont nous avons déja fourni des exemples. Parlant à un autre, nous exprimerons en paroles une représentation, qui nous vient soudain avec force dans l'esprit. Mais une représentation surgira avec la même énergie soudaine, si nous sommes en train d'étudier tranquillement, nous ne dirons ni n'écrirons cependant rien; nous serons tout simplement un moment distraits.

Le numéro 2° est encore plus important. Beaucoup de nos lecteurs auront compris de ce qui précède ou même plus tôt, que notre manière de disposer les mots d'après un ordre fixe n'est autre chose que le résultat de purs automatismes. Pour ceux qui ne l'auraient pas compris, nous le démontrerons plus loin en détail. Ceci n'empêche pas cependant que nous puissions y introduire, de propos délibéré, une tournure de rhétorique, de sorte que la disposition des mots a été en partie choisie librement. Ce qui reste se construira cependant automatiquement, bien que le plus souvent d'une manière consciente.

Se rapportent au N° 3 les nombreuses paroles que nous prononçons automatiquement et d'une façon tout à fait inconsciente (3). Ce fait se montre avec évidence, lorsque, aussitôt après avoir dit quelque chose, nous nous rappelons encore tout juste ce que nous avons voulu exprimer, mais plus du tout comment nous

---

(1) Pierre Janet : *L'automatisme psychologique,* Chap. III et IV, e. a. p. 202 sqq.

(2) Victor Poucel : *La raison et les activités inférieures,* loc. cit., p. 374 sqq.

(3) Hansen-Lehmann : *Über unwillkürliches Flüstern,* Philos. Studien, XI, 1895, p. 496 sqq.; H. S. Curtis : *Automatic Movements of the Larynx,* AJPs. XI, 1899, p. 237 sqq.

l'avons exprimé. Cest là un fait très frequent (1). Ceci va quelquefois si loin que — pour rappeler un souvenir personnel — un de mes amis qu'on ne saurait absolument pas accuser de légèreté, me soutint un jour *en toute sincérité,* n'avoir pas employé une expression désapprouvée par nous, alors que cinq minutes auparavant nous l'avions tous entendu dans sa bouche : il l'avait même accentuée et prononcée avec force.

Hormis la reponse étourdié "très bien" dont nous parlions tout à l'heure, tous ces automatismes linguistiques sont donc bel et bon l'expression d'une adhésion. Cette expression s'était faite par écrit ou de vive voix selon la circonstance, mais n'avait pas été voulue dans les cas cités dans le numéro 1°. Dans ceux du numéro 2° l'expression avait été voulue, mais non pas la plupart des mots automatiques séparément, ces derniers restant cependant conscients, sans quoi on n'aurait pas pu y amener un changement conscient. Dans le numéro 3°, l'expression a été également voulue, mais non pas les mots automatiques, qui restent ici absolument inconscients.

312. Nous distinguons donc dans celui qui parle quatre sortes d'automatismes.

1° Il n'y a *point* d'adhésion, *point* de sentiment (pas du moins qui soient en rapport avec l'expression), mais cependant il nous échappe un ou plusieurs mots, par lesquels nous avons, en d'autres circonstances, coutume d'exprimer une adhésion ou un sentiment déterminé.

2° Il y a *réellement* une adhésion ou un sentiment, mais *nous ne voulions pas les exprimer* et cependant nous émettons involontairement plusieurs sons, nous écrivons plusieurs lettres, qui les auraient exprimés, si nous l'avions voulu.

3° Il y a *réellement* une adhésion ou un sentiment et *nous voulions aussi les exprimer;* mais le comment c. à. d. les mots chacun pour soi dans leur succession et dans leurs rapports grammaticaux *n'ont pas été voulus expressément;* involontairement mais *consciem-*

(1) O. Dittrich : *Die sprachwissenschaftliche Definition der Begriffe "Satz" und "Syntax"*, Phil. Studien, 19, 1902, p. 95.

ment nous laissons échapper une série de mots, qui expriment notre adhésion ou notre sentiment (1).

4° Il y a *réellement* une adhésion ou un sentiment et *nous voulons aussi les exprimer* et de nouveau *la manière* dont nous l'exprimerons, *n'a pas été voulue expressément;* mais de plus *nous n'en prenons pas conscience,* ni pendant, ni après le dialogue; donc sans que nous sachions ou que nous voulions expressément soit la succession soit le rapport grammatical de chaque mot séparément, il nous échappe cependant une série de mots qui fait connaître comme nous le voulions notre adhésion ou la nature du sentiment qui nous affecte.

Examinons tous ces faits dans leurs causes psychologiques.

313. Pour cela il faut commencer par approfondir *l'acte de volonté.*

L'acte de volonté repose sur le Ier principe. Dans la catalepsie totale toute représentation de mouvement se convertit immédiatement en mouvement. Pourquoi? Etant toujours seule, elle a donc à sa disposition toute l'énergie psychique, tandis que dans la vie normale l'énergie disponible se trouve répartie entre beaucoup de représentations différentes. Et cette représentation motrice seule se convertira en mouvement, qui n'étant pas trop commune, arrive à un moment donné à déloger du centre de la conscience toutes ou presque toutes les autres.

---

(1) "L'action de parler se fait consciemment, mais le 'comment' nous demeure caché." Tel est le titre du dernier chapitre des *Antinomies linguistiques,* par VICTOR HENRY. Les 16 cas, pour lesquels il le démontre, contiennent à coup sûr la plus grande partie de ce qui s'est jamais trouvé dans une grammaire historique. Si cependant il avait voulu dire que nous n'avons jamais, en parlant, bien conscience du "comment", cet arrêt doit être certainement regardé comme prodigieusement exagéré. Ce qui est certain c'est que VICTOR HENRY, en écrivant son livre, n'a pas eu clairement présentes à l'esprit les distinctions que nous donnons ici. Sa conclusion aussi, dans son absolue généralisation, que tous les phénomènes linguistiques doivent s'expliquer par l'inconscience, nous paraît inadmissible. Comme nous le verrons plus loin, le développement si peu naturel des Sandhi en sanscrit est dû à une intervention active de la volonté et est donc conscient. Et puis est-ce qu'en français les mots savants n'ont pas été voulus et par suite ne sont-ils pas de formation consciente?

Cf. encore J. VENDRYES: *Mélanges Meillet,* Paris, 1902, p. 116 sqq.

Rejeter hors de la conscience toutes les représentations perturbatrices ou contraires; concentrer autant que possible toute l'attention autour de cette représentation de mouvement; réunir hic et nunc toutes les circonstances dans une nouvelle synthèse sous la souveraineté de cette représentation motrice voilà en quoi consiste l'acte de volonté, en tant qu'il se rapporte à notre sujet (1).

314. Appliquons cette théorie à l'exemple "*inepties*" du § 273. Nous avions d'abord l'adhésion : Quelle

---

(1) Ce que nous désignons donc en général sous le nom d'acte de volonté se compose de deux actes : la décision (l'unité hiérarchique d'adhésion ou synthèse) c. à. d. l'acte proprement dit; et son exécution (l'action de la loi idéodynamique) c. à. d. le moyen.

Le plus souvent on ne trouve pour démontrer cette thèse que des exemples de la loi idéodynamique empruntée à la vie de tous les jours. Cfr. la bibliographie donnée à propos du Ier principe. La véritable preuve n'a été fournie que depuis peu par Pierre Janet. Nous le résumerions ainsi.

1° Lorsque nous voyons dans les sensations, dans les mouvements et dans la diminution des facultés intellectuelles qu'il n'y a plus d'unité hiérarchique d'adhésion des représentations motrices et des circonstances possibles, alors les malades se plaignent de manquer absolument de toute volonté. Par contre on trouve chez toutes les personnes abouliques la même irrégularité de sensations et de mouvements. Voyons nous pendant leur lente guérison, leur puissance de synthèse s'accroître, aussitôt nous les entendons déclarer qu'elles savent mieux vouloir et leur état s'améliorera ou s'aggravera en proportion. Cf. Revue philos., 1891, p. 268 sqq. : Pierre Janet : *Etudes sur un cas d'aboulie et d'idées fixes.*

2° Le meilleur moyen d'apprendre aux personnes abouliques à vouloir, c'est de leur faire admettre artificiellement une synthèse. Que font donc un orateur, un prédicateur, sinon réunir en une synthèse hiérarchique toutes les vieilles idées et toutes les vieilles résolutions qu'ils connaissent celle-ci devant servir d'argument démonstratif, celle-là destinée à faire ressortir les avantages de telle ou telle action, etc. — et déverser de cette façon *leur propre* volonté, autrement dit, leur synthèse à eux dans les esprits de leurs auditeurs? Ce fait si banal ressort maintenant avec une clarté indiscutable de l'aboulie en guérison. — Voir P. Janet : *Névroses et idées fixes,* Paris, 1898, I, p. 467-80.

3° Mais si donc cette unité hiérarchique d'adhésion, en d'autres termes, si la synthèse intellectuelle constitue le propre facteur des actes de volonté, il faut que ce facteur ait encore à sa disposition un moyen particulier pour s'acquitter de sa fonction. Ce moyen doit répondre à toutes sortes de conditions étranges. Eh bien, ce moyen nous le connaissons, et il remplit toutes les conditions requises : nous voulons dire la loi idéo-dynamique. Voir la bibliographie du premier principe.

inaptitude à juger. Cette adhésion éveillait par sa disposition l'image verbale *"inepties"*. Cette image verbale cependant partageait alors mon énergie psychique avec ces autres idées: *lui expliquer tout, il est si peu intelligent, ne pas donner de réponse.* Après un moment de délibération je rejetai toutes ces idées accessoires, comme perturbatrices ou contraires; l'image verbale *"inepties"* resta maître du champ de bataille et aussitôt le grand mot fut lâché.

C'était donc là un acte libre et volontaire.

Et cependant — nous l'avons déjà dit — il faut faire ici même la part de *l'automatisme.* Car mon image comprend non pas une, mais deux représentations motrices: la représentation *de la parole* et celle *de l'écriture.* Ce mot *"inepties"* pourquoi l'ai-je proféré et non pas écrit? Si notre homme m'avait tenu son raisonnement par lettre et que moi, pour lui répondre après avoir débuté ainsi: quant à votre raisonnement, il contient des . . . . . j'eusse, le porteplume contre les lèvres, éprouvé d'abord le même enchevêtrement d'éléments psychiques, alors j'aurais *non pas* prononcé le mot *"inepties"*, mais je m'en serais servi pour compléter ma phrase écrite.

Mais encore une fois: Pourquoi cela? — Eh bien, *je* n'ai fait qu'accorder librement *à l'image verbale* l'énergie, dont elle avait besoin. Laquelle de ces deux *représentations de mouvement* s'en emparera maintenant? Celle-là évidemment qui se trouve pour le moment en possession de la plus grande énergie; mais des deux choses l'une; ou bien je parlais et la représentation verbale prenait le dessus ou bien j'écrivais et la représentation écrite acquérait dans ce cas le plus d'énergie par l'association, et par conséquent cette décision finale s'est faite *sans l'intervention expresse de la volonté,* mais le fait d'écrire ou de parler était néanmoins lui-même *très conscient.* Ceci nous amène naturellement à parler de la troisième espèce d'automatisme.

César entreprend son commentaire *De bello Gallico.* Il lui vient à l'esprit l'adhésion des trois parties qui divisent la Gaule, ainsi que plusieurs autres pensées, par où il pourrait également débuter. L'image verbale complexe: *Gallia omnis divisa est in tres partes* se trouve

entre autres choses déjà toute prête. Après une courte hésitation il se décide en faveur de la première affirmation. Mais ces mots il ne les *prononce* pas maintenant. La tablette de cire et le stylet donnent à la représentation écrite beaucoup plus d'énergie. Il écrit donc *Gallia* ... *omnis* ... *divisa* ... *est* ... *in,* mais non, se dit-il, cette phrase ne fait pas bien, et puis, impossible de continuer après ce *tres partes* : Mettons donc non *tres partes,* mais plutôt *partes tres.* La dernière partie de la série automatique est donc renvoyée hors du domaine du conscient. L'inversion occupe seule tout ce terrain. Et le stylet de César achève du coup la phrase commencée *in*.. *partes*... *tres*...

La proposition entière a été évidemment voulue. La *manière de s'exprimer* était dans la première partie automatique, mais consciente, dans la dernière elle était à la fois et voulue et consciente.

La quatrième sorte d'automatisme se comprend maintenant facilement. A supposer par exemple que l'attention de César eût été détournée soudain par la visite de LABIENUS au moment même où il venait de bannir loin de lui toutes les autres pensées, il est probable qu'il aurait encore griffonné à la hâte toute la phrase automatique *Gallia omnis divisa est in tres partes.* LABIENUS parti, il aurait repris sa tablette et lu ce qu'il avait écrit. "Bah, quelle phrase et c'est *moi* qui l'ai faite?" Tableau! Voilà la quatrième sorte d'automatisme.

La deuxième sorte ne nous paraîtra plus difficile à présent. J'écris automatiquement les mots d'une expression voulue, mais je pense déja à ce que suit. Or voilà qu'à un moment une des images verbales qui répondent à notre pensée, acquiert subitement (grâce souvent à la ressemblance du mot que je viens d'écrire) une énergie plus grande que celle de toutes les autres et... la représentation se convertit en mouvement; nous l'écrivons *involontairement,* mais *l'inconscience ne dure guère* et bientôt nous nous apercevons de cette insubordination et la volonté reprend son commandement.

La première sorte à son tour n'a plus rien de compliqué. A cette série de représentations auditives : *comment allez-vous?* ou *comment se porte-t-on chez*

vous? etc., se trouve associée (1) grâce à l'association d'expérience une représentation verbale énergique, le mot : *Très bien!* Et voilà que cette énergique représentation verbale se traduit immédiatement en mouvement réel.

315. Tous nos mouvements reposent donc, du moins, en tant qu'ils ont jamais été accomplis consciemment, sur le Ier principe, les mouvements libres aussi bien que les mouvements automatiques.

Les actes libres se distinguent des actes automatiques en ceci que les premiers exigent toujours *une nouvelle synthèse consciente.* A chaque acte nouveau il nous faut en effet arranger en un nouvel état complexe toutes sortes d'élements fournis par les nouvelles circonstances et les anciennes représentations de mouvement. C'est ce que nous faisons évidemment dans l'adhésion simultanée mais hiérarchique de ces éléments de représentations (2). Quant au mouvement lui-même c'est la loi idéo-dynamique qui s'en charge.

Dans les actes automatiques au contraire, la synthèse consciente, qui demandait une intervention expresse de notre part, se trouve remplacée par une association consciente ou non, mais qui en tout cas fonctionne sans notre intervention active.

D'après notre IVe principe (3) l'association engendrée par cette synthèse peut faire maintenant tout ce que faisait d'abord la synthèse.

Les unités linguistiques secondaires.

316. Dans nos deux livres précédents nous avons traité les expressions, les mouvements verbaux, qui originairement librement voulus sans exception, étaient donc la conséquence non seulement de l'adhésion et du

(1) On n'a pas encore fait suffisamment attention à la différence d'énergie attachée à la même représentation, mais dans des séries d'association différentes.

(2) La lecteur attentif de notre livre second comprendra que c'est là à la fois une adhésion de réalité des nouvelles circonstances et une adhésion de potentialité du mouvement voulu.

(3) Nous verrons dans la suite par de nombreux exemples comment la pure inertie se trouve, d'après le IIe principe, investie d'un pouvoir semblable.

ce mot s'emploie communément. Eh bien *ce composé n'est pas* l'unité linguistique secondaire que nous cherchons.

Nous croyons, nous, que c'est la *construction.* Mais qu'est-ce qu'une construction (dans la signification de l'usage général), c'est un groupe de mots, se succédant ou non, reliés ou non par l'écriture et séparés ou non par la ponctuation, mais qui se tiennent cependant et le montrent avec évidence par l'influence de forme ou de signification qu'ils exercent les uns sur les autres.

Voilà notre définition provisoire *à nous* et si je ne me trompe, c'est le premier effort scientifique fait pour expliquer plus en détail cette conception. Pour moi, du moins, je n'en ai trouvé nulle part une définition. Eh bien, cette *construction est* l'unité secondaire que nous cherchons.

318. Les hommes de la phonétique, c. a. P. Passy Sweet et Sievers (2), avaient déjà trouvé eux aussi en dehors du mot et de la phrase une unité linguistique qu'ils appelaient *groupe de souffle, Stress-group* ou *Sprechtakt.* Sievers en donnait une définition, à laquelle on peut reconnaître un fondement psychologique (3): "un pareil groupe est en quelque sorte une figure rythmique composée, qui, touchant à sa fin, peut accueillir, tout comme dans la danse, une autre figure rythmique ou pareille ou semblable. *Chaque figure nouvelle débute sous une impulsion de volonté indépendante, impulsion qui s'étend sur tout le groupe* et ce nouveau début se manifeste par une incision plus nette, plus prononcée, dans l'expiration de l'air qui arrive des poumons". On voit que les mots soulignés répondent merveilleusement à l'unité secondaire que nous cherchons.

Malheureusement les exemples qui devaient illustrer cette doctrine ne sont pas de nature à lui gagner beaucoup d'adhérents. Dans le classement des groupes il

(1) Ries emploie le nouveau vocable allemand "Wortgefüge". En premier lieu le mot "construction" date de loin et est compris même par tout écolier, en second lieu il a cours dans toutes sortes de langues modernes.

(2) Eduard Sievers: *Grundzüge der Phonetik*[4], Leipzig, 1893.

(3) Ibidem, § 585.

s'est trouvé que tout fut subjectif. Aussi SIEVERS n'hésite pas à déclarer dans son paragraphe 616 la grande difficulté que ce point présentait.

319. HIRT a repris le *Sprechtakt de Sievers* dans son livre sur l'accent (1) et bien qu'il n'en donne pas de définition nouvelle et qu'il se contente de s'en rapporter à SIEVERS pour ce qui regarde cette question, il y a cependant dans sa conception un progrès réel.

SIEVERS ne donnait, en dehors de sa caractéristique essentiellement psychologique: la nouvelle impulsion de la volonté, pas d'autre signe distinctif qu'un renforcement bien marqué de l'accent expiratoire. Nous avons vu que ceci ne pèche pas par excès de clarté. HIRT, lui, nous donne quelques groupes fixes qui formaient de ces unités en indo-européen (2).

1° Verbe (ou quelque chose de ce genre) + vocatif.
2° Pré- et postpositions ou négations + verbe ou nom ou pronom.
3° Verbe + sujet, complément direct ou indirect.
4° Substantifs, noms de nombre, et prépositions coordonnés.
5° Groupes subordonnés, par ex. adjectif ou cas oblique + substantif.
6° Pronom démonstratif + nom.
7° Le premier mot de la phrase + particule (3).

Tout son traité (4) sur le "Satz-Akzent" (l'accent dans la phrase) roule sur la place de l'accent dans ces *groupes*. On n'y trouve rien cependant de l'accent dans la *phrase*, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même (5). Mais pourquoi donc ce titre de "Satz-Akzent"? On trouve la même inconséquence dans tous les manuels qui se sont inspirés de lui, et cela pour des raisons très plausibles; mais nous y reviendrons.

(1) HERMAN HIRT: *Der indogermanische Akzent*, Straßburg, 1895, p. 292.
(2) HENRI SWEET: *A new English Grammar*, Oxford, 1892, I, p. 286 sqq., l'avait déjà fait pour l'anglais, mais d'une manière très incomplète.
(3) Nous verrons dans la suite que ce dernier cas appartient dans un tout autre cadre.
(4) HIRT, l. l., p. 290-326.
(5) Ibidem, p. 292-93.

Qu'on nous permette encore cette remarque, elle nous servira de transition :

Hirt fait entrer aussi les composés parmi ces *groupes,* comme il le déclare expressément et avec raison à la page 168-69, et il traite leur accentuation sous le titre de *Satz-Akzent*. Le composé est-il donc une phrase? Nous voilà donc devant une même question que tout à l'heure. Ce n'est pas là une critique de Hirt, mais une introduction à notre démonstration, comme c'était le cas pour cette note sur Dittrich au § 316.

320. On a, dans ces derniers temps, raisonné à perte de vue sur *les composés*. Nous passons sous silence la dispute passablement innocente qui s'était élevée entre Brugmann (1) et Paul (2). Car que ce soit l'un ou l'autre qui ait eu le dessus, nous n'en restons pas moins au même point. Nous verrons plus loin, croyons-nous, qu'ils ont eu raison et tort tous les deux. Wundt au contraire a développé à ce sujet une conception qui mérite toute attention et a justement emporté des suffrages presque universels. Or Wundt rejette absolument cette loi fondamentale des composés : "les deux membres doivent être liés ensemble par l'écriture et doivent se succéder immédiatement." Laissons là les termes et leurs définitions — dit-il, à propos des verbes séparables — mais le *fait* que ces verbes peuvent se décomposer dans le corps de la phrase ne saurait rien changer au *fait* que ces verbes sont des composés dans toute l'acception du mot (3).

Il avait abouti à cette conclusion très claire, mais plutôt radicale, non seulement par le sentiment de la langue qui parle ici avec force, mais aussi par l'application logique de sa définition des composés, laquelle ne demande que la réunion des adhésions des parties com-

(1) Karl Brugmann : *Über das Wesen der sogenannten Wortzusammensetzung,* Eine sprachpsychologische Studie, Berichte üb. d. Verhandl. d. Sächs. Ges. der Wissenschaften, Phil. Hist. Kl., Bd. 52, 1900, p. 359 sqq.

(2) H. Paul : *Das Wesen der Wortzusammensetzung,* IF., 14, 1903, p. 251 sqq. Cf. encore Brugmann : *Abrégé de grammaire comparée,* § 366, note.

(3) *Die Sprache,* I, p. 613, 2de éd. p. 653.

posantes en une seule adhésion (1) et est donc identique à notre unité secondaire. Ainsi pour donner déjà un ou deux exemples dès à présent, le lat. ne .... quidem et le franç. ne .... pas forment tout aussi bien une unité psychologique que le lat. neuter (de ne + uter) et le fra. aucun (de alic-unum). Voilà donc l'opinion de SIEVERS sur le groupe de souffle, comme quoi la figure rythmique devait avoir cessé avant qu'une autre commençat, discréditée à jamais.

321. Mais la partie psychologique de sa définition que nous approuvions si franchement, semble bien compromise elle aussi.

Comment en effet pouvons nous par un seul acte de volonté vouloir deux choses, qui se succèdent parfois à un intervalle respectable et entre lesquelles de nouveaux actes de volonté sont éveillés et réalisés?

Et c'est là cependant un fait très possible. Prenons un exemple bien simple, que tous nous pouvons observer plusieurs fois le jour. Pour écrire la lettre *i* il faut accomplir séparément deux choses : le plein *i* et le point sur l'*i*. Si maintenant la lettre *i* se trouve au commencement d'un mot assez long, la plupart des personnes ne s'interrompront pas pour cela, mais écriront d'abord le mot en entier, puis elles retourneront sur leurs pas pour mettre le point sur l'*i*. Il se trouve à la base de ce fait certainement deux actes de volonté, mais qui se fondent bientôt en un seul chez les gens qui écrivent beaucoup. On ne veut pas écrire séparément le plein *i* et puis un peu plus loin le point, séparément aussi, on veut tout simplement écrire un *i*.

Au moment de l'acte de volonté, ces personnes écrivent le plein, achèvent ensuite tout le mot lettre pour lettre, après quoi le point sur le *i* s'écrit *tout seul*. En d'autres termes : nous avons voulu en une seule fois, mais ceci pour le moment même et cela à terme. Dès qu'une occasion favorable se présente sous la forme d'un vide, l'action s'accomplit : voulue un moment auparavant mais *actuellement* inconsciente, elle n'est donc plus *actuellement* voulue expressément.

Vouloir à terme bien qu'on en ait parlé rarement n'est

(1) Ibidem, I, p. 611, 2de éd. p. 651.

pas une invention à moi. Nombre de faits pathologiques ont mis ce phénomène dans un jour très clair (1).

Si nous avons appris de Wundt que nos unités peuvent se composer de plusieurs mots qui parfois se trouvent à une assez grande distance l'un de l'autre dans le corps de la phrase, nous pouvons donc maintenir encore la définition de Sievers que tous sont engendrés par une seule impulsion de la volonté, qui s'étend d'un seul coup à tout le groupe.

322. Mais Wundt semble de plus nous mettre en contradiction avec cette partie de la démonstration de Hirt que nous croyions pouvoir utiliser. Nous avons admis avec lui que ses groupes répondaient à la définition de Sievers et avaient comme caractéristique, outre l'acte de volonté un et indivisé, l'unité de l'accent. Mais voilà qu'il dit lui-même à la page 308 "qu'évidemment cette unité d'accent n'est possible que lorsque les deux parties se succèdent immédiatement". Dans aucun cas par conséquent il n'y a des groupes avec intervalles (1).

Et cependant cette complication aussi se résout à l'amiable. A la page 308, il s'agit surtout de verbes prépositionnels, e. a. skr. ápagacchati, lat. conficio (de

(1) Pierre Janet : *L'automatisme psychologique*, l. l., p. 259 sqq., et passim; A. Eymieu : *Le Gouvernement de soi-même*, p. 146 sqq.

(2) Pour donner quelque idée de la longueur de ces groupes et pour montrer comment ils peuvent être interrompus sans perdre leur unité, je cite quatre vers de Corneille, suivis des réflexions de Dupont-Vernou :

Sire, vous avez su qu'(en ce danger pressant
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,)
Une foule d'amis (chez mon père assemblée)
Sollicita mon âme encore toute troublée.

"La phrase principale est celle-ci : *Sire, vous avez su qu'une foule d'amis sollicita mon âme ;* tout le reste est incident. Adoptez une tonalité quelconque pour cette phrase principale, *vous devez* la modifier chaque fois que cette phrase sera interrompue, *et la reprendre* chaque fois qu'elle sera reprise."

Un seul groupe, interrompu deux fois, une fois même par un intermezzo plus long que le groupe lui-même, conserve toujours son unité. Evidemment il y a de l'art ici et non pas de la pure nature, mais si l'on entend dire ces vers par un acteur d'une certaine renommée, transposant les incidentes dans une tout autre gamme, alors on comprendra, que la nature peut, dans la conversation animée, non seulement imiter cette longueur d'intervalle, mais qu'elle peut même facilement la dépasser.

cón et facio). Or on ne saurait contester à Hirt que cet affaiblissement d'accent, qui frappe le mot *facio,* placé après l'accent principal, n'aura certainement pas lieu lorsque les deux éléments sont séparés; voyez p. e.

lat. ób-vos-sacro à côté de óbsecro vòs
súb-vos-plàco „ „ „ súpplico vòs
tráns-que-dàto „ „ „ tráditòque.

Mais dans les exemples suivants on verra facilement que dans ce cas-ci le verbe était cependant moins accentué que la préposition, et forme par conséquent encore avec elle une seule unité d'accent.

skr. ápa-ca-tiṣṭhati }
got. ab-uh-standiþ. (1) } et il se détourne

entièrement parallèle à trans-que-dato; et

skr. sám-mā-tapanti: ils me tourmentent,
skr. úpa-nō-yāhi: venez chez nous,
v.irl. fu-m-rése: il m'aidera,
lit. pa-mi-rodik: montrez moi,
got. ga-u-hwa-sēhwi, et s'il voyait quelque chose (2), cas identiques à celui de ob-vos-sacro.

D'ailleurs ma propre expérience du néerlandais me l'apprend: c'est dans "uítvinden" (= inventer) que l'enclise de *vinden* est complète; cette enclise, moins sensible déjà dans *uítgevònden* (inventé), devient plus faible encore, tout en se faisant toujours sentir distinctement dans: (Wié) *vònd* (de boekdrukkunst) *uit?* (Qui inventa l'imprimerie?) Les mots intercalés, quels qu'ils soient, produisent naturellement des complications, non des contradictions à la caractéristique trouvée; à savoir l'unité d'accent. Ce fait se rencontre non seulement en néerlandais, mais dans toutes les langues où il y a encore des verbes séparables. Il suffira de reproduire ici pour le sanscrit un passage de l'article de Windisch que nous venons de citer: Dans le Ṛgveda il peut s'intercaler entre la préposition et la forme verbale non seulement l'objet ou régime pronominal, mais même

---

(1) Fr. Kluge: *Zur altgermanischen Sprachgeschichte,* KZ., 1883, 26, p. 80. Dans cet article il y a bien d'autres faits encore, qui, je crois, trouvent leur explication dans notre théorie.

(2) E. Windisch: *Pronomen infixum im Altirischen und im Ṛgveda,* IF., 14, 1903, p. 420; W. d'Arbois de Jubainville: *L'infixation du substantif et du pronom.,* MSL., X., 1898, p. 283.

des attributs de ce dernier, un vocatif, le sujet, etc., *de sorte que toute la phrase se trouve parfois comprise tout entière dans un tel composé.*

Voilà une phrase qui donne à penser.

323. Car JACOBI, dans son livre dont nous nous sommes servis déjà plus d'une fois, a démontré suffisamment que beaucoup de composés sont sortis des propositions subordonnées. Quelle peut en être la cause? L'isolement? (1). Mais chaque proposition subordonnée est déjà isolée; changement de signification? (2) mais il ne s'en trouve nulle trace dans les innombrables exemples et JACOBI déclare expressément (p. 106) : "Das Compositum sagt weiter nichts aus, als was durch die beiden Bestandteile, nachdem sie mit den Endungen bekleidet sind, ausgedrückt wird... Wenn das Compositum einen anderen begrifflichen Inhalt hat als bei seiner Auflösung, so hängt das nicht von der Composition, sondern davon ab, daß das Compositum wie jedes andere Wort seine individuelle Bedeutungsentwickelung haben kann."

Il doit y avoir pourtant une raison pourquoi ce sont précisément les subordonnées qui se transforment si facilement en composés. Pour saisir plus facilement cette raison il convient d'ajouter aussitôt que les incidentes et les principales les plus simples ont aussi ce trait commun (3). Qu'étaient-ce à l'origine que les incidentes : fra. peut-être; néerl. misschien (mag schien); h.all. weisgott; m.h.all. neizwaz, theist; angl. a wouldbe gentleman; lat. videlicet, nudiustertius, quamvis, etc. (4).

(1) Opinion de PAUL dans l'article cité ci-dessus.

(2) Opinion de BRUGMANN dans l'article cité ci-dessus.

(3) WUNDT *(Die Sprache,* I, p. 620) faisait déjà mention lui aussi de points de ressemblance entre la phrase et le composé, et ses deux définitions ont un air de famille qui donne à penser. O. DITTRICH a bien vu cette difficulté et a tâché de la faire disparaître en mettant dans la définition de la phrase "Tatbestand" au lieu de "Gesamtvorstellung" et en gardant le mot de "Tatbestandteil" pour la définition du composé. Et les phrases subordonnées alors? Tout cet article n'est d'ailleurs qu'un jurare in verba magistri fait avec talent. Philos. Studien, XIX, 1902, p. 93 sqq. : *Die sprachwissenschaftliche Definition der Begriffe "Satz" und "Syntax".* L'endroit en question se trouve à la page 123.

(4) Cf. PAUL : *Prinzipien*[3], p. 303. Pour le français voir une collection systématique avec nombre de matériaux dans LARS LINDBERG : *Les locutions verbales figées,* Upsala, 1898.

Comme exemples des principales simples je cite les formes personnelles du verbe, sorties, non pas toutes à la vérité, mais très certainement pourtant en partie, de la composition du thème verbal et du pronom. Eh bien, la cause de cela? On prévoit déjà ma réponse: *toutes* sont des exemples de l'unité secondaire que nous cherchons.

324. Me voici cependant sur le terrain de la *phrase* et comme nous l'avons fait pour le *groupe de souffle* et les *composés,* nous devons ici encore aviser comment nous profiterons des théories des dernières années.

La nouvelle théorie de la phrase, telle qu'elle a été trouvée et émise par WUNDT et par MORRIS indépendamment l'un de l'autre, revient au fond à ce qu'en a dit WILLIAM JAMES.

Ainsi nous trouvons dans son traitement des "Feelings of Tendency" (1):

What is that first instantaneous glimpse of some one's meaning which we have, when in vulgar phrase we say we "twig" it? Surely an altogether specific affection of our mind. And has the reader never asked himself what kind of a mental fact is his *intention of saying a thing* before he has said it? It is an entirely definite intention, distinct from all other intentions, an absolutely distinct state of consciousness,....

Linger, and the words and things come into the mind; the anticipatory intention is there no more. But as the words that replace it arrive, it welcomes them successively and calls them right, if they agree with it, it rejects them and calls them wrong if they do not. It has therefore a nature of his own of the most positive sort and yet what can we say about it without using words that belong to the later mental facts that replace it? The intention *to-say-so-and-so* is the only name it can receive.

Nous n'avons ici qu'une analyse fine d'une autoscopie. Nous trouvons *ici* expliqué clairement à peu près tout ce que la "Gesamtvorstellung" de WUNDT et le "germ-concept" de MORRIS (2) contiennent d'utile en fait de linguistique.

(1) WILLIAM JAMES: *Psychology,* op. cit., I, p. 253 sqq.

(2) E. P. MORRIS: *On Principles and Methods in Latin Syntax,* New York, 1901, p. 39.

325. Mais WUNDT n'était pas même le premier qui introduisit cette vérité comme définition de la phrase. GEORG VON DER GABELENTZ donnait déjà en 1891 dans *Die Sprachwissenschaft*[1], p. 431, cette caractéristique de la phrase prédicative : Der Geist zerlegt die *Gesamtvorstellung* in ihre Teile und baut sie daraus wieder auf. Seien dieser noch so viele, seien die Vorstellungen noch so abstrakt, handle es sich um das Gewirr einer Straßenszene oder um einen wissenschaftlichen Lehrsatz : immer ist es ein einheitliches Bild, das dem Geiste vorschwebt, das er zergliedern muß, ehe er es in sprachlicher Synthese nachbilden kann.

Pour être beaucoup moins juste et pénétrante que l'analyse de JAMES, cette exposition cependant approche de très près celle de WUNDT sans cependant tomber dans la même exagération (1).

326. C'est à WUNDT néanmoins que revient le mérite d'avoir creusé cette pensée et bien qu'il soit allé trop loin, c'était peut-être le seul moyen d'atteindre la vérité.

Empruntons d'abord aussi son analyse *à lui* (2). In dem Moment, wo ich einen Satz beginne, steht das Ganze desselben bereits als eine Gesamtvorstellung in meinem Bewußtsein. Dabei pflegt diese aber nur in ihren Hauptumrissen einigermaßen fester geformt zu sein; alle ihre Bestandteile sind zunächst noch dunkel und heben sich erst in dem Maße, als sie sich zu klaren Vorstellungen verdichten, als Einzelworte ab. Der Vorgang gleicht ungefähr dem bei der plötzlichen Erleuchtung eines zusammengesetzten Bildes, wo man zuerst nur einen ungefähren Eindruck vom Ganzen hat, dann aber sukzessiv die einzelnen Teile, immer in ihrer Beziehung zum Ganzen, ins Auge faßt.

327. Le lecteur attentif aura peut-être déjà senti vaguement la différence profonde qui sépare les analyses de JAMES et de WUNDT.

Vis à vis de la *"entirely definite intention to-say-so-and-so"* de JAMES se trouve le : *"nur ein ungefährer Eindruck,*

---

(1) Voir l'exception faite par V. D. GABELENTZ : *Die Sprachwissenschaft*[2], p. 321, probablement déjà dans la première édition de son ouvrage, vers la p. 300, mais que dans la suite je n'ai plus été à même de consulter.

(2) *Die Sprache,* I, p. 563, 2de éd. p. 602-03.

der nur in seinen Hauptumrissen einigermaßen fester geformt zu sein pflegt" de WUNDT.

Et tandis que chez JAMES *"the intention"* domine assez clairement toute la phrase pour approuver ou réprouver les mots à mesure qu'ils se présentent, l'*"Eindruck"* de WUNDT reste obscur et vague jusqu'à ce que les *"Einzelworte"* se produisent. Et cependant, en réfléchissant sur leurs analyses, nous nous sommes aperçus que tous les deux ont raison à leur point de vue. Mais alors il faut nécessairement que ce point de vue soit différent. Et c'est ce qui ressort avec évidence :

WUNDT analyse *son propre* état d'esprit avant d'écrire ou d'énoncer *ses périodes allemandes d'une allure capricieuse et compliquée.*

JAMES s'est examiné lui-même avant de jeter par écrit ou de lancer *ses petites phrases ailées,* qui, bien que se réunissant parfois en une unité supérieure, continuent cependant d'être expressives par elles-mêmes, par la forte individualité de leur *esprit américain.*

Qu'est-ce donc que la *Gesamtvorstellung* chez WUNDT? Le sentiment que plusieurs assentiments sont en route et s'approchent.

Qu'est-ce donc que l'*"intention"* chez JAMES? Un assentiment *unique* auquel il faut ordinairement *plus d'un* seul mot.

Quelle sera après cela notre conclusion?

Que ce ne sont *point* les *phrases,* les *périodes* définies par WUNDT, mais *les petites phrases toutes simples* dont parle JAMES, qui forment encore *les unités secondaires* que nous cherchons.

328. Ceci s'accorde d'ailleurs avec la théorie que nous a développée JACOBI sur les subordonnées et les principales simples à propos des compositions, puisque JAMES se sert de l'analyse citée pour rendre plus claire la signification des *conjonctions,* qui ne relient ordinairement que les principales simples et les subordonnées.

WUNDT a d'ailleurs senti lui-même en nombre d'endroits qu'en passant directement du mot à sa période, il a sauté une unité linguistique. C'est ce que nous voyons surtout dans son deuxième volume p. 309 sqq., où l'évidence le force à établir une distinction entre ses

"geschlossene und offene Wortverbindungen". Le manque absolu de résultats positifs dans toutes ses 200 pages sur la "Satzfügung" suffit ici à démontrer péremptoirement les défauts de sa conception.

MORRIS (1) a su éviter cet écueil. Il établissait nettement une différence entre phrases et phrases. Dans les incidentes et les subordonnées l'unité d'assentiment et de volonté saute aux yeux, dit-il, mais il trouve que tout est plus vague dans les principales d'une certaine étendue et il n'ose rien avancer de bien déterminé.

WUNDERLICH (2) déploya plus de vigueur et exposa avec une brièveté lumineuse cette différence profonde. Il la faisait ressortir du moins pour la subordonnée et la principale accompagnée de subordonnées : Am Hauptsatz arbeiten Bewußtsein und Sprache fast gleichzeitig, beim Nebensatz geht das erstere der zweiten vorher, d. h., der Hauptsatz baut sich in einzelnen Momenten vor dem Hörer (3) auf, der Nebensatz schiebt, seiner Grundlage nach, abgeschlossene Vorstellungsreihen dazwischen, mit denen der Hauptsatz als mit einer Einheit operiert. Schon hieraus ergibt sich die veränderte Rolle, die das Verbum im Haupt- und Nebensatze spielt : für den Hauptsatz ist es im großen und ganzen ein Moment wie andere auch, das je nach den Umständen in der Stellung mit den anderen wechselt; im Nebensatze aber ist es der Träger des Einheitsgedankens, die Unterlage aller Bestimmungen, die schon deshalb nach einem deutschen Gesetz, das wir auch sonstwie belegen können, die Reihe schließt.

La phrase, telle que WUNDT la définit, *n'est pas,* comme il le croit, l'unité linguistique primaire. Bien loin de là. C'est là une réunion tertiaire composée d'unités secondaires sur laquelle nous reviendrons plus tard.

---

(1) E. P. MORRIS : *On Principles and Methods,* op. cit., p. 183, 191, etc.

(2) HERMANN WUNDERLICH : *Der deutsche Satzbau* [2], Stuttgart, 1901, I, p. 404.

(3) Je ne m'explique pas comment le *Hörer* (l'auditeur) se trouve ici subitement amené sur la scène. Dans la principale aussi bien que dans la subordonnée l'action de comprendre marche pour l'interlocuteur de pair avec celle d'entendre. Tout ce qui est dit ici s'applique si clairement à la personne *qui parle* seule, que j'ai pensé à une inadvertance de la part de l'auteur.

Or nous avons trouvé dans ce chaos d'opinions sur le groupe de souffle, la composition et la phrase, une caractéristique qui se retrouve partout: notre unité secondaire d'assentiment que nous pouvons maintenant définir et décrire plus complètement que nous ne l'avons fait tantôt.

Notre définition définitive de l'unité secondaire ou *construction* comprend quatre chefs :

Nous tenons de SIEVERS la caractéristique: *unité de l'acte volontaire,*

de HIRT nous retenons: *l'unité d'accent,*

de WUNDT: *la possibilité de la position de contact et de distance,*

de JAMES, de MORRIS et de WUNDERLICH: *l'unité d'assentiment.*

Ce résultat ne laisse pas de paraître, au premier abord, assez pauvre. A un examen plus réfléchi on s'apercevra qu'il y a dans ces quatre cas assez de caractéristiques pour rechercher, dans toute langue que nous connaissons tant soit peu à fond, les chaînes de mots qui correspondent à ces unités psychiques secondaires. Pour vérifier la justesse de ce qui vient d'être avancé, je me suis moi-même livré à un examen approfondi de cette question. Les résultats cependant ne conviennent pas dans le cadre de ces "principes", vu qu'ils diffèrent pour chaque période. Mais ce qui me parut être général et durable, ce fut cette loi fondamentale.

Tous les changements linguistiques primaires et non voulus, les déplacements d'accent dans l'acceptation la plus générale, aussi bien que les évolutions de fonction et de signification au sens le plus large du mot, comme enfin toutes les inversions dans le groupement et dans l'ordre des mots, se manifestent seulement et uniquement dans les constructions définies comme ci-dessus, vu que tous ces changements primaires ne sont autre chose que les conséquences des quatre lois d'automatisme psychologique que nous avons mis en avant.

Et cela nous le démontrerons vigoureusement.

Il va de soi que, ce faisant, les recherches des constructions en usage dans les différentes langues ne nous seront pas d'une mince utilité; parfois même nous devrons nous y arrêter quelque temps.

329. J'avais ici à choisir entre trois divisions :

Premièrement : d'après les quatre caractéristiques de notre construction; je l'ai suivie aussi, cette division dans la recherche des constructions pour les différentes langues. Mais il ne pouvait ici être question de cette division, étant donné que la première caractéristique : *unité de l'acte volontaire* comprend tous les cas possibles : car c'est précisément dans le fait : "que nous voulons expressément et librement chaque nouvelle construction, tout en abandonnant à l'automatisme les parties individuelles de cette construction," que nous trouvons la raison psychologique de notre loi générale mentionnée tantôt.

Je pouvais deuxièmement traiter successivement les quatre principes de l'automatisme psychologique dans toutes leurs conséquences. C'est par là que j'avais débuté. Mais les répétitions et les nombreuses références à ce qui précédait ou suivait, avaient transformé même les parties les plus faciles en un véritable labyrinthe pour l'intellect.

Finalement je me suis arrêté à la division la plus extérieure et la moins profonde, parce que c'est là le chemin le plus facile à suivre. Je traiterai donc successivement

I° les changements de forme des parties constructives ou *la phonétique historique générale,*

II° les changements de signification et de fonction des parties constructives ou *la sémantique dynamique,*

III° les changements survenus dans le groupement des parties constructives ou la théorie générale de *l'ordre des mots* (1).

Dans chacune de ces trois divisions il y a à envisager successivement les quatre lois de l'automatisme psychologique; à retenir aussi que nous traiterons dans la phonétique plus spécialement de l'unité d'accent, dans la sémantique de l'unité d'assentiment, et chez l'ordre des mots de la position de contact et de distance.

CHAPITRE TROISIÈME.

Principes généraux de phonétique historique.

330. Je comprends sous le mot *accent* bien plus de choses qu'il ne désigne habituellement.

(1) On le voit, la distinction entre I et II a beau être nettement tranchée, III ne se différencie de I que par le dehors seul.

Pour justifier la réunion sous une seule rubrique de tant d'éléments tenus jusqu'ici pour divergents, il faudra commencer par prouver leur identité générique, autrement dit, leurs particularités communes, leurs rapports mutuels.

Eh bien, le phonème linguistique peut rester phonème linguistique, tout en se différenciant pour le moins à cinq points de vue : on peut l'envisager dans son accent de force ou *intensité,* dans son accent musical ou *hauteur,* dans sa quantité ou *durée,* dans la composition de ses harmoniques ou son *timbre* et finalement dans le complexe des vibrations de la voix, de l'ouverture de la bouche et du nez ou son *articulation.* Autrement dit, le son phonétique simple a en général cinq qualités : intensité, hauteur, quantité, timbre et articulation.

331. J'appelle "accent" *la plus grande énergie psychique* qu'un phonème possède plus que d'autres et qui se manifeste au dehors en faisant ressortir plus fortement une de ces cinq qualités.

Dans le § 25 ci-dessus j'ai esquissé brièvement comment nos représentations orales par des associations multiples ont fini par se soumettre à la nature de l'ouie humaine qui distingue justement ces cinq qualités.

En matière d'intensité les sons moins sensibles pour l'oreille se distinguent des sons prononcés fortement. Ces derniers ont une plus grande énergie psychique et, in casu, l'accent d'intensité.

Quant au son musical, nous établissons évidemment une différence entre les notes aiguës et les notes basses. Les sons aigus ont plus d'énergie psychique et, in casu, l'accent musical.

Lorsque nous considérons la quantité, nous distinguons les voyelles longues et brèves (et les consonnes longues et brèves). Les voyelles et les consonnes longues ont plus d'énergie psychique et, in casu, l'accent de quantité.

Au point de vue du timbre du son, nous regardons avec Helmholtz-König (1) à la hauteur des sons

(1) Peu importe pour notre raisonnement que cette théorie soit très juste ou non. Il nous suffit que l'ordre de succession soit certain :

u, o, a, e, i;

à peu près : bes_2, bes_3, bes_4, bes_5, bes_6.

Je rappelle encore une fois, pour n'y plus revenir, que j'entends par *u* non l'*u* français = *ü,* mais l'*u* all. = *ou* franç.

harmoniques caractéristiques. Les phonèmes dont ces sons harmoniques caractéristiques sont plus élevés, ont plus d'énergie psychique et in casu l'accent de timbre.

Dans l'articulation nous établissons nos distinctions sur la fermeture plus ou moins complète et énergique de la bouche, sur les vibrations des cordes vocales, sur la largeur du canal expiratoire, la bouche ou le nez. Les sons buccaux, les sons sourds et les sons à fermeture complète et énergique ont plus d'énergie psychique et in casu l'accent articulatoire. Ils surpassent sous ce rapport les sons nasaux, les sons vocaliques et les sons à fermeture faible et incomplète. Inversement les voyelles ouvertes ont le plus de sonorité, et les explosives sourdes le moins, de sorte que nous pourrions aussi parler d'un accent de sonorité. Vu cependant que la sonorité est inversement proportionnelle avec l'articulation, nous comprenons les deux sous la même catégorie.

Nous gardons le mot *accent* lui-même pour la conception générale d'énergie psychique se manifestant dans la prononciation. L'accent embrasse donc les cinq classes.

Lorsque nous parlons *d'unité d'accent,* nous entendons par là un groupe de phonèmes, qui diffèrent considérablement entre eux dans un ou plusieurs sortes d'accent, de façon cependant à former ensemble un groupe ondoyant à sommet unique.

332. Nous n'étudierons pas dans ces "Principes" toutes les combinaisons possibles de ces cinq sortes d'accent. Seuls les phénomènes primaires entrent évidemment en compte lorsqu'il s'agit de rechercher la nature intime et les causes psychologiques des divers éléments.

Si ainsi la matière a été rognée d'une façon qui peut paraître incommodante, elle a en revanche acquis un caractère rigoureusement scientifique et elle présente l'avantage de parler à l'intelligence.

De plus, nous ne l'avons limitée que provisoirement et pour peu de temps. Car si nous arrivons à extraire de ces quelques cas primaires le caractère intime et la cause psychologique de chacune de nos cinq sortes d'accent en particulier, tout le monde pourra réunir librement ces cinq facteurs élémentaires en toutes sortes

de combinaisons historiquement démontrables, afin que, après avoir constaté leur concours mutuel, il puisse toucher enfin du doigt dans le nombre indéfini des faits, les résultantes variées.

Nous serons nous mêmes les premiers à fournir quelques pages dans cette vue. Et cette dernière démonstration sera, croyons-nous, encore plus concluante pour la vérité de nos thèses que ne l'a été la première. Nous nous arrangerons de façon à donner chaque fois d'abord une courte introduction afin d'arrêter les termes et les idées qu'ils expriment. Puis nous donnnerons les traits communs c.-à-d. les effets de nos lois d'automatisme que nous désignerons chaque fois par A, B, C, etc. C'est alors seulement que nous examinerons les particularités typiques par où les divers accents diffèrent entre eux et qui composent leur fonction caractéristique.

L'accent d'intensité.

333. Au lieu *d'accent de force,* je me servirai de préference de l'appellation internationale *d'accent d'intensité;* mais j'éviterai expressément du moins dans la même acception le terme plus usuel *d'accent expiratoire.* Pourquoi cela? Parce qu'il est loin d'être établi que l'accent d'intensité d'une syllabe soit due exclusivement à la force plus ou moins grande, au volume plus ou moins considérable de l'expiration. Comme nous l'avons déjà vu aux §§ 25 et 329 l'accent d'intensité est avant tout un fait acoustique et la suite de ce chapitre montrera que l'articulation correspondante n'est pas aussi uniforme qu'on se plaît généralement à le croire.

Rousselot, on ne saurait le nier, a établi avec une sûreté qu'il n'est pas permis de révoquer en doute dans son premieur grand ouvrage (1), que le volume et la force de l'air expulsé sont plus grands dans certaines syllabes accentuées que dans certaines autres inaccentuées. Ainsi dans papá.

(1) L'Abbé Rousselot : *Les modifications phonétiques du langage,* Revue des Patois gallo-romans. IV, V, VI, No 14, 15, 19, 20, 21, 1891-93. Je cite d'après la pagination de la Revue. Pour l'édition détachée il faut toujours diminuer mes chiffres de 64. Les preuves dont il s'agit ici se trouvent à la p. 134 sqq.

L'expérimentation, très défectueuse à ses débuts, n'a pas tardé à faire des progrès de toute façon grâce aux travaux de Roudet, de Rousselot lui-même, d'Ernest A. Meyer, d'Eyckman et de Zwaardemaker (1). Cependant le fait capital, constaté par Rousselot, fut autant de fois confirmé.

334. Mais voici qu'un professeur de sourds-muets et phonéticien distingué, le danois Forchhammer (2), a insisté déjà en 1896 sur une explication toute nouvelle de l'accent d'intensité. Selon lui cet accent n'est autre chose qu'un rétrécissement de la glotte. Faisons en nous mêmes l'expérience : fermez la fente du larynx, mettez les cordes vocales en vibration et élargissez graduellement la fente. Résultat obtenu, c'est quand la fente est plus étroite que la voix sonne le plus fort ; si nous l'élargissons la voix s'affaiblit à mesure que s'accroît la consomption de l'air. Ainsi grand volume d'air et affaiblissement de la voix et réciproquement. Allumez maintenant une bougie et parlez la bouche devant la flamme ; accentuez ensuite autant que vous le pourrez l'o ouvert, c'est à peine si la flamme vacillera ; chuchotez maintenant, tout en ouvrant à moitié la fente des cordes vocales, une voyelle faible et atone, par exemple, l'ə : si vous ne faites attention vous aurez éteint la bougie avant même que vous vous en soyez aperçu. Cette différence se fait déjà sentir nettement rien qu'à tenir le dos de la main devant la bouche (3).

(1) Zwaardemaker : *Über den Akzent nach graphischer Darstellung,* Medizinisch-pädagogische Monatsschrift, X, 1900, cahier 9-10, Separat-Abdruck, p. 21, où se trouve un résumé. Conférez cependant encore : Roudet et Rousselot : La Parole, II, 1900, p. 599-612 ; IV, 1902, p. 67-70.

(2) *Artikulationslære,* Tidskrift för döfstumskolan, 1896. Je ne le connais que d'après Jespersen-Davidsen : *Lehrbuch der Phonetik,* Leipzig und Berlin, 1904, § 108.

(3) Que les syllabes inaccentuées se prononçaient ou à peu près en chuchotant, donc la fente du larynx à demi-ouvert, c'est ce qui avait déjà été observé plus d'une fois : ainsi e. a. par Harless, chez C. L. Merkel : *Anatomie und Physiologie des menschlichen Stimm- und Sprachorgans (Antropophonik),* Leipzig, 1856, p. 66 ; H. Sweet : *A Handbook of Phonetics,* Oxford, 1877, p. 211, où il le donne comme très remarquable non seulement pour l'anglais, mais aussi pour le malgache ; J. Storm : *Englische Philologie,* I, Heilbronn, 1881, p. 82 ; P. Passy : *Etude sur les changements phonétiques,* Paris, 1890, p. 96,

Nous pouvons produire un son vocalique faible de deux façons soit en tenant les cordes vocales ouvertes pendant qu'on chasse une grande quantité d'air des poumons, soit sous une impulsion très faible de la haleine, la fente vocale étant très étroite. Cette dernière manière ne sert guère que dans le chant, parce qu'il nous faut souvent ici faire durer une note pianissimo pendant un temps considérable, ce qui est littéralement impossible avec la grande dépense d'air que nécessite la première manière.

Mais la grande difficulté de ce chant pianissimo, dont tout chantre tant soit peu expérimenté conserve un souvenir très vivace, n'est-elle pas la meilleure preuve que nous ne connaissons pas cette seconde méthode dans notre train de vie ordinaire?

L'explication physique de ce phénomène, voix forte et fente étroite, est très facile à comprendre. Les vibrations ne naissent-elles pas grâce à la différenciation de la pression de l'air au-dessous et au-dessus des cordes vocales? Or d'après les lois de la physique, la pression de l'air est plus forte aux deux parois de la glotte et si la fente se trouve tout-à-fait fermée sur un point, la pression de l'air s'y concentre. Plus donc la fente est étroite, plus

---

qui le constate non seulement pour le français, mais encore d'après HALDEMANN pour certaines langues américaines. Voyez encore surtout: Dr. ROSAPELLY: *Le rôle du larynx dans les consonnes sourdes et sonores,* MSL., IX, 1896, p. 497 sqq., surtout à la p. 498-99. Et puis, toutes les nouvelles phonétiques, qui regardent cependant le chuchotement comme quelque chose d'accidentel appartenant à *certaines* syllabes inaccentuées et atones et ne se sont pas rendu compte que *toutes* les syllabes faibles se chuchotent *plus ou moins* et qu'ils doivent leur caractère d'inaccentuées à l'ouverture du larynx.

On sait d'ailleurs que PASSY: *Changements phonétiques,* p. 114-117, et surtout FRANZ NIKOLAUS FINCK: *Über das Verhältnis des baltisch-slavischen Nominalakzents zum urindogermanischen,* Marburg, 1895, p. 28 sqq., s'en sont emparés en vue de l'indo-européen, ce qui par la suite fut admis par HERMAN HIRT: IF., 8, p. 139, *Idg. Ablaut,* p. 21 (et HOLGER PEDERSEN: KZ., 38, p. 403, 415; KZ., 39, p. 233-34). Qu'on ne perde point de vue cependant que ceci se fit surtout pour ne pas devoir admettre en indo-européen l'accent d'intensité. Mais puis qu'il appert maintenant que le chuchotement fait partie essentielle du système de l'accent d'intensité, ils ont à choisir: ou l'accent d'intensité en indo-européen, ou pas de chuchotement. Nous y reviendrons d'ailleurs dans la suite de ce livre.

sera grande la différence de la pression de l'air au-dessus et au-dessous et plus seront fortes aussi les vibrations.

335. Ces deux opinions de ROUSSELOT et FORCHHAMMER se trouvent donc diamétralement opposées :

ROUSSELOT dit : plus il y a d'air, plus l'accent est fort;
FORCHHAMMER pense : plus il y a d'air, moins l'accent est prononcé.

JESPERSEN (qui se trouve cependant entièrement de l'avis de FORCHHAMMER) me procure le moyen terme que voici (1) :

La perception la plus sensible de la voix chuchotée, dit-il, s'obtient au moyen de deux voyelles qui se suivent immédiatement dont la première est faible et la seconde forte, comme en danois "war du ude?"; en anglais "the East"; en néerlandais (à la question : En as-tu deux?) "Nee één".

Voilà qui est très vrai. Lorsqu'on prononce "Nee één" on aperçoit contre le dos de la main ou au vacillement de la flamme de bougie un plus grand volume d'air pour la *première* syllabe (2); le contraire a lieu pour l'exemple de ROUSSELOT : papà.

Mais alors la raison en est facile à saisir. Les deux ont raison, mais FORCHHAMMER seulement pour les voyelles et ROUSSELOT pour les consonnes. Dans les syllabes à voyelles et à consonnes il nous faut distinguer deux formes d'accent d'intensité :

L'accent expiratoire des consonnes et
L'accent glottal des voyelles.

336. Mais avant d'entrer dans les détails, avançons d'abord encore une preuve d'illustration, qui sans plus d'ambages montre clairement et du premier coup que l'accent atteint parfois les consonnes : je veux parler des expériences de ROSENGREN (3).

---

(1) JESPERSEN-DAVIDSEN : *Lehrbuch*, op. cit., p. 117.

(2) C'est surtout le cas quand on ne prononce pas le *n* de *één* en s'arrêtant brusquement avant la nasale.

(3) Toute la bibliographie sur ces expériences se trouve dans : Språk och stil, II, III, IV, V, Upsala, 1902-05, dans des articles et des critiques réciproques de E. ROSENGREN et de E. A. MEYER.

Voir encore à ce sujet : JESPERSEN - DAVIDSEN : *Phonetische Grundfragen*, Leipzig-Berlin, 1904, § 132, et la solution intermédiaire, mais douteuse de J. POIROT : *Quantité et Accent dynamique*, Mém. d. l. Soc. Néo-philol. de Hels., IV, 1906, p. 363-409.

Celui-ci a découvert ce fait bien remarquable que certains mots, que le phonographe rend avec l'accent très fortement prononcé sur une syllabe déterminée, semblent transposer cet accent lorsqu'on fait tourner le rouleau ou le disque en sens inverse.

Ainsi le rouleau portant le mot *sórragis,* tournant en sens inverse, ne donne pas, comme on pourrait s'y attendre, *sigarrós,* mais *sigárros;* de même *áttigas* donne, non pas *sagittá,* mais *sagítta, sibýlle* donne *ellybís, kýlmaga : agámlyk,* au lieu de *ellýbis* et *agamlýk.*

Ces expériences ont fait bien du bruit dans le monde phonétique; et cependant, si le point de l'accent se trouvait sur les consonnes rr, tt, b et lm, y aurait-il encore de quoi nous étonner?

Il me semble par là aussi évident que possible que l'accent peut tomber sur les consonnes.

337. En pratique ces deux formes — l'accent glottal des voyelles et l'accent expiratoire des consonnes — marchent ordinairement de pair, de façon à susciter ensemble l'effet acoustique visé, de sorte que nous les considérons surtout dans la suite de ce livre, comme un seul fait; quelquefois cependant il nous faudra, pour quelques points, ne pas perdre de vue la distinction de ces deux accents. C'est ainsi que, pour commencer par un exemple, on peut se demander pour les différentes langues si peut-être l'une de ces deux formes prédomine et si c'est le cas, laquelle? Et il faudrait répondre alors pour le français — du moins dans quelques cas — que c'est l'accent expiratoire.

Nyrop-Philipot, en effet, constatent d'abord avec Passy (1) qu'en français beaucoup de mots, servant habituellement à exprimer un sentiment de l'âme, font avancer leur accent d'intensité. Ils attirent cependant notre attention sur ce fait remarquable (2) que les mots commençant par une consonne ont toujours l'accent sur la première syllabe, tandis que ceux qui commencent par une voyelle l'ont la plupart du temps sur la se-

---

(1) P. Passy : *Les sons du français* [5], Paris, 1899, p. 51.

(2) Nyrop-Philipot : *Manuel phonétique du langage parlé,* Copenhague, 1902, p. 108.

conde. Ainsi *beáucoup,* mais *absólument,* etc. D'où il appert que l'accentuation se porte de préférence sur une syllabe à consonne d'appui, qu'il est donc surtout expiratoire.

Nous constatons le contraire en danois. Là il s'est formé pour les mots de bonne heure monosyllabiques ainsi que pour beaucoup d'autres affectés d'un accent d'intensité très prononcé, le soi-disant "stød" (= impulsion, ce que les anglais nomment le glottal catch) (1). Cette impulsion, qui fait l'impression d'une petite toux, consiste dans la brusque et complète fermeture des cordes vocales, quitte à les rouvrir l'instant d'après. Tout le monde comprendra que c'est là la suite nécessaire, d'un accent glottal forcé. De plus, le fait que cette impulsion peut se présenter également pour les consonnes sonores (jamais pour les sourdes) nous montre que l'accent glottal peut même repousser partiellement l'accent expiratoire hors de son propre domaine (2).

Ce contraste entre le français et le danois nous fait comprendre psychologiquement le contraste et l'exagération réciproque des Français : ROUSSELOT et ROUDET (?) et des Danois: FORCHHAMMER et JESPERSEN.

L'accent d'intensité, soit l'accent de force, provient donc pour nous du travail plus ou moins grand de vibration et de frottement accompli par une syllabe : dans les voyelles par le rétrécissement de la glotte, dans les consonnes sourdes par l'expiration plus ou moins volumineuse et rapide, dans les consonnes sonores par l'un des deux ou par les deux à la fois. Les expériences n'ont pas encore suffisamment prouvé le dernier cas.

Plus d'un se sera probablement étonné que nous

(1) Pour les cas présents, voir J. C. POESTION : *Lehrbuch der dänischen Sprache*[2], Wien, 1897, § 52-58; pour le développement historique : AXEL KOCK : *Die alt- und neuschwedische Akzentuierung unter Berücksichtigung der andern nordischen Sprachen,* Straßburg, 1901, § 62-71, § 255-257, § 367-370 et § 404.

(2) Je suis d'avis aussi que la distinction entre "stark und schwach geschnittenem Silbenakzent" en allemand repose, du moins pour les syllabes fermées, sur la prédominance accidentelle de l'accent expiratoire de la consonne finale ou sur l'accent glottal de la voyelle. Cf. ED. SIEVERS : *Grundzüge der Phonetik*[4], Leipzig, 1893, § 555-563; OTTO BREMER : *Deutsche Phonetik,* Leipzig, 1893, § 183; JESPERSEN-DAVIDSEN : *Lehrbuch,* op. cit., § 205-210.

ayons laissé ici hors de question l'accent articulatoire des consonnes. On a pu voir cependant dans notre aperçu général (§ 332) qu'il en sera parlé plus tard séparément. On comprendra alors sans difficulté la raison de cette séparation.

Voyons maintenant l'action de notre automatisme sur cet accent d'intensité et parlons tout d'abord de la loi de subordination.

338. A. Rousselot ne voulant pas expressément les accentuer prononça une grande série de petits mots dans son appareil récepteur, tels entre autres : dada, tata, papa, kakaka, tatatata, papapapapapa, etc. Et qu'est-ce qu'il constata ? Que l'appareil avait quand même enregistré un accent, qu'il avait donc accentué sans le vouloir (1).

Pour les groupes dissyllabiques il trouva que la seconde (2) syllabe avait été accentuée 125 fois sur les 155. De plus, l'accent, affectant la première syllabe dans les 30 autres, parut devoir être mis sur le compte de circonstances déterminées, telle surtout la fatigue.

Dans les groupes de trois syllabes la première et la troisième reçurent l'accent 51 fois sur 57 et dans la moitié de ces cas l'accent sur la première était le plus fort.

Dans les groupes de quatre syllabes c'est la quatrième seule qui fut accentuée 16 fois sur 18.

Dans les groupes de cinq syllabes la première et la dernière furent accentuées 14 fois sur 15, alors que les trois du milieu eurent 11 fois le même quantum d'énergie.

Ceci nous montre qu'il en est de notre accent d'intensité comme de tous les autres mouvements. La loi de subordination se fait sentir ici comme ailleurs. Il ne me reste qu'à faire remarquer que ces groupes formaient une unité psychologique et étaient par conséquent l'expression d'un seul acte de volonté, puisque Rousselot se proposait évidemment avant chaque ex-

(1) Rousselot : *Les modifications phonétiques*, op. cit., p. 135.

(2) Chez un Germain cette proportion aurait été renversée comme aussi bien d'autres du même genre. Cf. C. R. Squire : *A genetic Study of rhythm*, AJPs. 12, 1901, p. 504. Mais il ne s'agit pas encore ici de la place absolue de l'accent, mais seulement de sa différenciation relative à côté des autres syllabes.

périmentation de prononcer certaines syllabes de telle manière et en tel nombre.

339. En dehors de ces groupes artificiels nous voyons la même chose se passer ça et là dans la langue vivante.

Et d'abord dans l'accent de chaque mot pris en soi. C'est ainsi que, pour nous en tenir provisoirement au germanique, tous les mots dissyllabes ont en principe l'accent sur une des deux syllabes et de préférence sur la première, d'après une loi générale.

Dans les mots de trois syllabes un accent principal affecte souvent la première et un accent secondaire la troisième. Ainsi: danois Følelsè, Tídendè; h.all. Vórurtèil à côté de Úrteil, Gróßherzòg à côté de Hérzog, Eínleitùng à côté de Léitung ou vice versa: Phàntasíe à côté de Phantást, Bàndagíst à côté de Bandáge.

Un mot de quatre syllabes a la plupart du temps l'accent principal sur la première et un accent accessoire sur la troisième. Ceci encore ressort surtout dans les composés et dans les dérivés, tout comme nous l'avons montré tantôt. Leur accentuation se trouve du coup en parfait contraste avec les mots simples. Ainsi: h.all. vóllständig, mais únvollständig, Árbeiten, mais Hándarbèiten ou vice versa bàlanciéren à côté de Balánce.

On ne saurait donner de règle absolue pour les mots polysyllabiques; mais la loi relative qui est d'autant plus probante nous enseigne que l'accent accessoire tombe presque toujours sur la deuxième, quelquefois sur la troisième syllabe qui précède ou suit l'accent principal. Il se manifeste donc une tendance bien prononcée vers le rythme iambique, trochaïque, anapestique ou dactylique; angl. Òbligátory; all. Érdoberflàche, mais Óberfläche, Làndgeríchtsdirèktor, Reàlschulóberlèhrer; néerl. ònnadénkendhèid mais nádenken, etc., etc.

C'est surtout dans les langues scandinaves que ce principe rythmique a persisté jusqu'à nos jours.

Je pourrais rapporter ici encore beaucoup d'autres exemples empruntés à toutes sortes de langues, car le phénomène en question est très général. Il ne serait peut-être pas inutile cependant de faire remarquer que pour les langues ayant un accent d'intensité faible le principe rythmique se manifeste avec beaucoup d'évidence dans

la prosodie, de sorte que les vers qui comprennent un même nombre de syllabes et d'accents, peuvent diviser ces derniers de façon à insérer tantôt une, tantôt deux, mais jamais trois syllabes muettes. La chose a été démontrée tout spécialement pour l'espagnol, mais d'une façon générale aussi pour la plupart des langues romanes par H. VON SAMSON HIMMELSTJERNA (1).

340. Mais la même chose s'observe deuxièmement aussi dans les unités secondaires de sentiment et d'assentiment; en d'autres termes dans l'accent des constructions:

Dans les constructions dissyllabiques: néerl. óp me, ín hem, mais op stráat, in béd, etc.

Dans les constructions de trois syllabes: h.all. Gòtt sei Dánk, dàs weiß Gótt; angl. quíte uprìght, só dòing; fra. dònnez-voús, voùs donnéz, etc.

Dans les mots de quatre syllabes et plus: fra. le ròi Theodorós à côté de: le roi Jeán; angl. públic-house-lìne, Mòdern High Gérman,, a yóung fèllow; h.all. lébendè Geschwister, der Kapitän: Kàpitän Schúlze.

En suédois et en danois il y a même toute une série de mots dissyllabiques qui ont l'accent sur la dernière syllabe quand ils se trouvent seuls, mais qui dans la construction gardent seulement un accent accessoire sur la première syllabe quand ils se trouvent devant une syllabe accentuée: en dan. par e. dusín, mais dùsin ósters, Emíl, mais Èmil Hánsen; en suèdois kusín mais kùsin Ánna (2), etc.

(1) H. VON SAMSON HIMMELSTJERNA: *Rhythmik-Studien*, Riga, 1904. Cf. FR. SARAN: *Der Rhythmus des französischen Verses*, Halle, 1904. L'Alternations-Prinzip de Saran fait du rythme vivant le tictac d'une vieille horloge. Le livre a beau contenir des passages utiles, beaux même, il jette sur toute chose un jour faux par ces alternations exagérées et arbitraires, procédé contre lequel des hommes sachant apprécier des vers, tels que VAN HAMEL (Museum, 1906) et VOSSLER (Archiv, 1906) ont protesté avec raison.

(2) H. PAUL: *Deutsche Metrik, Grundriß*, II [1], p. 903-909; W. VIETOR: *Elemente der Phonetik* [4], Leipzig, 1898, p. 281-82, p. 286-88, et le passage cité à cet endroit de LLOYD et de Miss SOAMES. JESPERSEN: *Lehrbuch*, op. cit., § 226-231. AXEL KOCK: *Sprakhistoriska undersökningar om svensk akcent*, Lund, 1879, p. 67-72. Idem: *Alt- und neuschwedische Akzentuierung*, op. cit., § 155, 526. Pour une concordance intéressante du Banton, cf. P. PASSY: *Changements phonétiques*, op. cit., § 263. Est encore d'un rythme prononcé le vieux arabe (ce rythme est peut-être l'accent d'intensité

Nous retrouvons la même chose en angl. déjà chez Chaucer e. a. : cosýn, mais cósyn mýn. Est particulièrement significatif Cant. Tales D 1486. In dívers árt and in divérs figúres (1). Chez **Shakespeare** complete, adverse, extreme, profound, forlorn ont l'accent sur la seconde syllabe quand ces mots s'emploient prédicativement, attributs ils ont l'accent sur la première syllabe quand il suit un mot ayant l'accent initial (2).

341. La subordination, comme nous l'avons vu plus haut, va cependant toujours plus loin. Et c'est ainsi que dans les syllabes sans accent nous pouvons nous attendre à une diminution d'intensité plus radicale encore. C'est d'ailleurs ce qui a lieu.

Car quelle est la conséquence nécessaire lorsque ces voyelles sans accent et avec une expiration d'air de plus en plus ample sont chuchotées d'une façon de plus en plus typique? Que tout naturellement on ne les comprend plus, et d'abord les plus sonores des voyelles: l'*a* et l'*e* ne se laissent plus distinguer d'*i*, ni l'*o* de la voyelle *u;* mais à supposer que cette subordination aille plus loin encore et que par suite les cordes vocales s'éloignent encore davantage, alors on ne reconnaîtra plus même l'*i* de la voyelle *u:* toutes les voyelles atones sont réduites à l'état d'*ə* (3).

---

du vieux sémitique) : deux syllabes qui se suivent ne sauraient jamais avoir chacun l'accent; un accent accessoire ne peut se trouver à côté de l'accent principal; l'accent accessoire affecte toujours les syllabes finales longues qui sont séparées de l'accent par une syllabe faible; devant l'accent toute syllabe longue séparée de l'accent par une faible et toute syllabe brève qui en est séparée par deux faibles ont un accent secondaire, dit protonique. H. Grimme : *Grundzüge der hebräischen Akzent- und Vocallehre,* Freiburg (Schweiz), 1896, p. 16 sqq. Finalement ce qui est plus remarquable encore c'est la contrainte rythmique de l'africain Vai que mentionne Steinthal dans *Die Mande-Negersprachen, psychologisch und phonetisch betrachtet,* Berlin, 1867, § 35-37.

(1) O. Jespersen : *Growth and structure of the English language,* Leipzig, 1905, § 105.

(2) Alex. Schmidt : *Shakesp.-Dict.*[2], 1413.

(3) Paul Passy : *Etude sur les changements phonétiques,* op. cit., p. 116; Raoul de la Grasserie : *Essai de phonétique dynamique,* op. cit., p. 120. Voyez surtout dans Rousselot : *Principes de phonétique expérimentale,* vol. II, Paris, 1901, p. 471 sqq. : combien peu diffèrent entre eux l'*i* et l'*u* chuchotés et parlés, combien est grande au

Eh bien, toutes ces transitions, nous pouvons les saisir sur le vif dans les langues germaniques à l'époque du moyen-âge. Nous les constatons, non pas une fois, mais continuellement et dans tous les dialectes, se différenciant en effet suivant les circonstances, mais d'autant plus riches en couleurs par cette variété même et démontrant le principe qui gît partout à la base avec sûreté d'autant plus grande (1).

342. Mais nous avons vu également que la suprématie monarchique d'un des membres dans une unité psychique secondaire peut se développer d'une façon telle que les parties subordonnées se fondent tout entières dans le monarque, de sorte que celui-ci, faute de sujets, cesse d'être monarque.

Voilà ce que nous constatons dans la langue: tandis que toutes les autres langues germaniques et romanes conservèrent plus ou moins leurs terminaisons inaccentuées, dans nombre de monosyllabes anglais et français toutes les parties subordonnées ont fait place à une unité indivisible (2).

C'est précisément parce que les mots latins passés en français n'ont guère conservé que leur syllabe accentuée que l'accent d'intensité a été affaibli au point qu'on a pu se demander à bon droit si le français possédait encore un accent d'intensité. Et n'était-ce que les consonnes avaient conservé ici bien mieux leur accent, on hésiterait à répondre aussitôt à cette question d'une façon positive.

343. Tous les raisonnements ci-dessus sur l'accroissement progressif de la subordination qui va jusqu'à la

---

contraire la différence entre l'*a*, l'*e* et l'*o* chuchotés et parlés. Cf. enfin chez Roudet : *La Parole,* 1900, p. 229 sqq., la preuve expérimentale que l'*i* et l'*u* à intensité égale produisent sur l'oreille l'impression d'avoir un volume d'air bien plus considérable que les voyelles ouvertes; que ne sauraient affaiblir en rien les résultats contradictoires de Rousselot : La Parole, 1902, p. 67-70, à cause du caractère si peu naturel de ses expériences, expériences basées sur un larynx artificiel!

(1) Nombre d'exemples existent aussi dans les autres langues. Voyez e. a. A. Meillet : MSL., XI, p. 166. Ainsi : grec class. *χαίρεται*, en néo-gr. *χαίριτί*; gr. class. *ἄδικος*, néo-gr. *ἄδχους*; bulg. gorá, dial. bulg. gurá; bulg. víno, dial. bulg. vínu; bulg. tébe, dial. bulg. tébi, etc., etc. Pour être complet, j'ajouterai que ces voyelles peu claires empruntent évidemment leur nuance vocale aux consonnes qui les entourent.

(2) L'*e* muet n'existe plus que dans la langue écrite.

fusion complète, sont de vigueur dans la même mesure pour les consonnes et leur accent expiratoire.

Nous constatons également un affaiblissement dans les syllabes inaccentuées, mais cet affaiblissement se fait sentir par une diminution de l'expiration. Il s'ensuit ici encore qu'en premier lieu elles ne se laissent plus distinguer. Les consonnes à expiration riche vont sonner tout comme celles qui s'expriment par une expiration plus pauvre. Eh bien ROUSSELOT nous apprend que les fricatives douces exigent seulement les deux tiers de l'air que réclament les fricatives sourdes (1).

De là en néerlandais *geef*, mais *gé-ven*, *reis* mais *rei-zen*, *dach* mais *da-gen*.

Un reste de þ : đ c'est le singulier *t* au pluriel *d*, *mont: monden*, etc. Vers la fin de l'époque du moyen anglais le *th* sourd devint sonore dans tous les proclytiques et enclytiques tels que *the*, *thee*, *thine*, *that*, *though*, etc. La même chose a donc encore lieu dans les constructions.

Nous retrouvons ce phénomène dans tous les dialectes germaniques dans une mesure plus ou moins étendue.

Le changement gotique de þ en đ, de f en b, de s en z n'a été bien saisi que par AXEL KOCK Zfda. 25, page 226 sqq., KZ. 36, p. 571 sqq. Il a remarqué que les fricatives *finales* douces se rencontrent presque exclusivement dans les mots polysyllabiques, par conséquent dans les syllabes inaccentuées. Les autres cas présentent à deux ou trois exceptions près : des diphtongues ou des voyelles ayant primitivement trois mores, pour lesquelles nous pouvons supposer en toute sécurité et cela en relation avec toutes sortes d'autres phénomènes germaniques un "schwach geschnittenen Silbenaccent" soit un accent syllabique décroissant. Et c'est ainsi que tout s'explique par une diminution d'expiration.

344. Nous apprenons ensuite dans ROUSSELOT que les consonnes qui sont doubles dans l'écriture réclament souvent plus d'air et de force d'expiration que les consonnes simples (2).

Eh bien en v.h.all. et en v.isl. aussi bien qu'en anglo-

(1) *Changements phonétiques*, op. cit., p. 130.
(2) Voyez les tracés : *Principes de phonétique*, p. 350 sqq.

saxon ces consonnes redoublées se réduisirent à l'état de consonnes simples dans les syllabes non accentuées, c.-à-d. qu'elles subirent une diminution d'air, ainsi v.h.all. doufenne : doufene ; v.isl. ékke : eke ; anglo-saxon atollic : atelic, etc.

345. Mais cet affaiblissement peut lui aussi aller plus loin de sorte qu'il ne nous reste plus rien des consonnes primitives.

C'est là en premier lieu le cas surtout pour le français et l'anglais où, comme nous venons de le voir, la syllabe inaccentuée tomba tout entière.

Mais en second lieu — et le phénomène dans ce cas devient plus significatif — il arrive que c'est la voyelle qui persiste et la seule consonne qui tombe. Cela apparaît par exemple très clairement en néerlandais où le *n* final est partout tombé derrière un ə inaccentué dans la langue civilisée.

Puis les suffixes de la conjugaison — et ceci encore nous le retrouvons dans nombre de dialectes germaniques.

346. Mais à côté de ces évolutions que nous pouvons suivre dans toutes leurs phases historiques, d'autres s'imposent à nous, de date plus anciennes encore et se perdant dans les temps préhistoriques, je veux parler des changements de la période germanique primitive : la loi de VERNER et les lois sur la position finale.

Que l'accent indo-européen, sur lequel se base la loi de VERNER, se fît sentir dans le germanique primitif comme accent d'intensité, c'est ce que nous démontrerons seulement plus loin. Nous nous contenterons donc provisoirement d'avoir indiqué cette possibilité.

Mais il nous est permis, nous semble-t-il, d'être moins réservés pour les lois sur la position finale. Car nous savons avec certitude d'après les vers allitérés du vieux germanique qu'il y a eu au moins plus tard dans le germanique primitif un accent d'intensité, tombant sur la première syllabe (1).

(1) Que cet accent d'intensité fût nettement expiratoire et par suite affectât principalement les consonnes, en d'autres termes que l'accent glottal des voyelles ne se fût encore développé que très médiocrement, c'est ce que nous voyons clairement dans le fait que

Si donc nous trouvons bĕri au lieu de *bĕrīþ qui renvoie à l'intermédiaire *bĕrī tout comme bándi < *bándī, nous pouvons admettre en toute sûreté que la subordination croissante commence ici par la chute des dentales.

Les nasales persistèrent plus longtemps. Si -īþ et -ī subirent dans la suite une évolution identique, il n'en est pas de même d'ō et de ōn. Celles-ci succombèrent donc plus tard, mais dans la période du vieux germanique cependant.

Puis ce furent les voyelles brèves de la dernière syllabe qui tombèrent tandis que les longues furent diminuées d'une more à moins qu'elles ne fussent abritées par une consonne double.

Cette règle cependant comporte des exceptions, dont on n'a pas encore, à mon avis, trouvé la raison vraie et générale (1).

Et néanmoins à nous en tenir rigoureusement à nos donnés et sans vouloir conclure plus que ne nous le permettent nos prémices, nous verrons que ces exceptions confirment la loi, bien entendu : la loi psychologique de la subordination différenciante.

Car il ne faut pas croire que tout mot a en v-germ. un accent d'intensité, comme c'est le cas pour toute construction. C'est ce que nous voyons dans le fait que divers membres de phrase dans une relation donnée ne sauraient au grand jamais former allittération (2).

---

toutes les voyelles pouvaient s'allitérer entre elles, s'allitérer même avec les semi-voyelles ị et ụ. Il serait donc peut-être plus rationnel de mettre tout simplement l'accent du germanique primitif sur les consonnes au lieu de s'appuyer continuellement sur l'accent croissant et décroissant. Mais nous aurions dans ce cas quelquefois deux accents sur une seule syllabe, ce qui donnerait de nouveau une impression erronée.

(1) Dans la seule explication du v.h.all. upari e. a. WALDE à l'imitation de JOH. SCHMIDT, KZ., 26, p. 20 sqq., se trouva dans la bonne voie : WALDE : *Die germanischen Auslautgesetze,* Halle a. S., 1900, p. 124. Ce n'est pas là cependant suivant FRANCK : Anz. f. deutsch. Alt., 28, p. 52, et v. HELTEN : PBB., 28, p. 553, l'exemple le plus clair. A relire l'exposition d'EDUARD SIEVERS, excellente pour la méthode à suivre (PBB. V, p. 101-104).

(2) On comprend que tous ces groupes forment d'excellents exemples de nos unités psychiques secondaires, démontrées par l'unité

Nous devons d'abord nous convaincre — et toute cette seconde partie sert à le démontrer — que tous les changements linguistiques historiques *n'*opèrent *point* dans la phrase telle que nous la comprenons ordinairement, mais uniquement dans la construction ou dans le mot-phrase.

Deuxièmement nous devons in casu apprendre à voir la cause psychologique de l'affaiblissement de la position finale dans la force subordonnante du rythme dans une de ces constructions. C'est alors que le labyrinthe der Auslautgesetze deviendra pour nous un jardin de plaisance où l'on ne saurait plus s'égarer.

Nous devons suivre la même méthode dans l'examen de la syncope germanique et latine.

Je donnerai comme fils conducteurs dans cette investigation deux règles qui découlent immédiatement de ce qui précède. La subordination se fait sentir avec plus de force :

1° lorsqu'une syllabe est *en même temps* une descente de ce qui précède et une montée pour la syllabe forte

---

d'accent. Comme je n'ai rien de nouveau à énoncer sur ce sujet, je me contenterai de renvoyer a Ed. Sievers : *Altgermanische Metrik*, § 24 sqq. Est peut-être moins abordable pour tout le monde la comparaison si fructueuse des unités d'accent d'intensité en hébreu. Je trouve comme groupes de souffle hebraïques chez Hubert Grimme : *Grundzüge der hebräischen Akzent-und Vokallehre*, Freiburg (Schweiz), 1896, p. 27:

1. Präpositionen, Konjunktionen und Adverbien in Verbindung mit einem darauffolgenden Worte : lō' 'īrā', je ne craindrai pas ; w^{e} 'ăl m^{e} šīcho, et contre son oint.
2. Nomina in Status-Constructus-Verbindung : 'ĕrĕk ăppăjīm, lent à la colère ; kŏl kōkebē 'ōr, toutes les étoiles de la lumière.
3. Nomen mit einer durch eine Präposition verbundenen Ergänzung : chōsīm bō, ceux qui se confient en lui ; mis^{e}găb li, un refuge pour moi.
4. Nomen mit Attribut oder Apposition : bēn chākām, le fils sage ; 'ĕrĕs sījjāh, la terre sèche.
5. Prädicat mit folgendem Subjekt : jismāch mĕlĕk, le roi se réjouira.
6. Verbum mit näherem oder entfernterem Objekt und umgekehrt : jāsăd 'ĕrĕs, il a donné ses fondaments à la terre.
7. Verbum mit folgendem Adverbiale : nōs^{e}du jāchăd, ils concertèrent ensemble.
8. Wort mit folgendem Vokativ : š^{e}mă' jehowāh, écoute, Jéhovah !
9. Zwei koordinierte gleichartige Satzteile : hōn wă' ōšĕr, biens et richesse.

qui suit, en d'autres termes, lorsqu'une syllabe se trouve entre un accent principal et un accent secondaire. Nombreux exemples surtout dans la construction (1);

2° lorsqu'une syllabe se trouve assez loin de l'accent principal et près d'un ou plusieurs accents secondaires. En voici une seule illustration :

Ce n'est certes pas un hasard que tous les prétérits faibles à voyelle syncopée du v.-germ. sont ou des auxiliaires ou des verbes nettement transitifs. Et cela se comprend. Le groupe x́xx p. e. dans gaggida (Luc. 10, 12) était évidemment moins sujet à sauter l'i bref que les groupes x́xxx̀(x)x et x́xx̀(x)x, p. e. en frijana brāhta (Rom 8, 2) et wairþans brāhta (2 Cor. 3, 6), etc.

Ces derniers exemples forment une transition graduelle de la subordination différenciante des syllabes à la subordination des groupes de syllabes égaux. Cette dernière cependant n'a pas autant d'importance ici que chez les autres espèces d'accent, mais je ne saurais laisser passer l'occasion de mentionner, ne fut-ce qu'en passant, ce phénomène important: néerl. vóorwaarts, voorwáarts! vóoruit, voorúit!, aánstonds, aanstónds! De même dans les groupes plus longs, par e. chez COUPERUS (Gids, 1893, III, p. 379): laat me dan ook alleen, láat me dan ook alleen! etc., etc.

347. B. En deuxième lieu c'est la loi d'inertie psychologique autrement dit la disposition à la reproduction qui influe sur notre accent d'intensité et comme partout celle-ci est encore ici de temps à autre en contradiction avec la subordination. On ne saurait nier cependant leur déférence mutuelle et rarement la disposition à l'inertie s'impose complétement; elle borne le plus souvent son action à modifier les phénomènes de la subordination, de façon à contenter les deux à la fois. Il va de soi que l'inertie se constate uniquement dans les syllabes accentuées, vu que celles-ci possèdent naturellement plus d'énergie psychique. Mais examinons main-

(1) Pour les parallèles romans et m.indiens. voir H. JACOBI: ZDMG., 47, 1893, p. 577, § 2. (Ce paragraphe n'a pas été suffisamment réfuté par PISCHEL: KZ., 34, 1897, p. 568-76. Cf. encore KZ., 35, p. 140 sqq., p. 578 sqq.; ZDMG., 49, p. 395 sqq.) Pour la syncope latine, voir VENDRYES: *Recherches sur l'intensité initiale en latin*, Paris, 1902, p. 165-254.

tenant avant tout la preuve experimentale de son action dans ce domaine.

Et d'abord par rapport à l'accent glottal des voyelles.

Je suppose que tout le monde admet qu'en se livrant à des expériences on prononce les mots monosyllabiques avec une intensité égale à celle d'une syllabe accentuée dans un mot polysyllabique.

Or COLINET (1) trouva que dans des circonstances semblables les mots monosyllabiques étaient toujours plus longs, entendez, duraient plus longtemps que la première syllabe accentuée de mots dissyllabiques.

M'est avis que l'explication en est toute naturelle. Dans le mot de deux syllabes la disposition à la subordination venait couper l'inertie. Elle pouvait agir librement dans le monosyllabe.

COLINET trouva en outre que les voyelles finales dans les mots d'une aussi bien que de plusieurs syllabes sont plus longues que les non-finales. Très clair encore. Il n'y a plus même ici de consonne pour empêcher l'inertie qui a donc le champ libre.

En deuxième lieu par rapport à l'accent expiratoire des consonnes.

ERNST MEYER tire de ses expériences la conclusion : Bedeutende Verschiedenheiten zeigen sich in der Dauer der dem Vokal der betonten Silbe folgenden Konsónanten. Im zweisilbigen Wort sind hier die Konsonanten durchweg bedeutend kürzer als im einsilbigen Wort (2). Une comparaison des tableaux à la page 30 et 77 apprend que la proportion est ordinairement de 2 : 3.

(1) PH. COLINET : *De quantiteit der vocaal a,* Leuvensche Bijdragen, 1900. Ces deux conclusions de COLINET se trouvent vaguement pour le français chez ROUSSELOT : *Changements phonétiques,* p. 152 sqq., mais sont confirmées pleinement par ERNST A. MEYER : *Englische Lautdauer, eine experimentalphonetische Untersuchung,* Upsala-Leipzig, 1903, p. 80 sqq., p. 38 sqq. La première de ces règles s'applique également au français. Cf. A. GRÉGOIRE : *Variations de la syllabe française,* La Parole, 1899, p. 161 sqq., p. 263 sqq. On pourrait cependant ici croire à l'accent d'intensité sur la dernière syllabe. Anciennes hypothèses et bibliographie sur ce sujet, ibidem : p. 426 sqq. Cf. cependant surtout : JOS. CHLUMSKY : *Analyse du courant d'air phonateur en tchèque,* La Parole, 1902, conclusion 9° et les faits qui s'y rattachent.

(2) *Englische Lautdauer,* op. cit., p. 78.

D'où provient donc cette durée plus grande? C'est chose très claire. L'inertie avait beau jeu.

Il constate de même que toutes les consonnes tendues (p, t, k, f, þ, s, š) ainsi que les nasales et les liquides, lorsqu'elles se trouvent en position finale, même après des voyelles longues qui ne laissent pas de raccourcir la durée des consonnes citées, sont cependant même ainsi plus brèves que si elles se trouvaient en position initiale. Le contraire à lieu pour les soi disant consonnes non tendues, soit b, g, d, w, v, z, đ. On en doit chercher la cause dans la faiblesse de leur expiration, qui se fait sans énergie psychique aucune (1).

348. En voilà assez pour les expériences. Mais comment découvrir cette action dans la langue elle-même? Le tchèque nous offre le cas remarquable d'un accent d'intensité affectant toujours la première syllabe d'un mot. A côté et indépendamment de cet accent il possède un accent temporel bien prononcé, en d'autres termes une différence tranchante entre ses voyelles brèves et ses voyelles longues.

Pour moi personnellement j'en conclus immédiatement que l'accent d'intensité est avant tout expiratoire et tombe donc sur les consonnes initiales. Les données de Gauthiot-Vendryes (2) ne nous fournissent évidemment rien sur ce sujet puisqu'ils les ont enrégistrées d'après la méthode de Roudet.

Mais qu'est-ce que nous constatons dans ces données?

Tous les mots ayant une voyelle brève de nature dans la première syllabe (3) ont outre leur accent d'intensité sur la première, un accent d'intensité plus fort encore sur la seconde ou du moins sur la première moitié de la seconde syllabe.

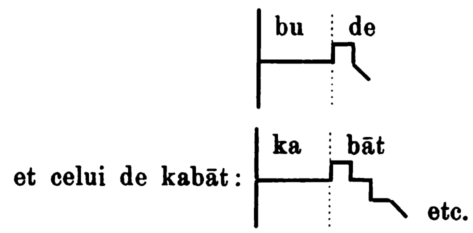
---

(1) *Englische Lautdauer*, op. cit., p. 30.

(2) Gauthiot-Vendryes : *Note sur l'accentuation du tchèque*, MSS., XI, 1900, p. 331 sqq.

(3) Ils citent aussi quelques cas, comme *žaludy, pravila, zavital, slyšite*, qui historiquement et grammaticalement demandent une première syllabe brève, mais les expériences sont là pour nous dire qu'en pratique ils ont une voyelle longue après la première consonne.

C'est ainsi que l'accent de bude devient :



et celui de kabāt : etc.

Tout commentaire me parait superflu : la Secundärfunction ou inertie agissait librement et jusqu'au bout n'était-ce qu'une voyelle longue vint briser la force de l'intensité initiale ; n'était-ce cet obstacle elle donnait encore à la consonne initiale de la syllabe suivante un vigoureux accent expiratoire.

C'est à J. Vendryes que revient le mérite d'avoir comparé le premier ces faits tchèques avec les phénomènes germaniques correspondants : cf. *Recherches sur l'intensité initiale en latin,* Paris, 1902.

Il a cependant forcé la ressemblance et ne parait pas avoir recherché l'explication psychologique.

349. Le même phénomène, mais surtout l'accent glottal, se retrouve dans certains dialectes scandinaves. Là en effet nous rencontrons des mots ayant leur première syllabe brève tels que fuli, salu, (h)uvu, sima. Ces mots ont 1° l'accent d'intensité général des langues germaniques sur la première, et 2° encore un accent d'intensité sur la seconde syllabe plus fort d'ordinaire que le premier. Les recherches consciencieuses d'Axel Kock (1) nous permettent de suivre pas à pas ce phénomène dans son évolution historique. Le bilan vocalique du scandinave nous montre avec évidence que dans les mots dissyllabiques (à acc. 2) (2) il y eut de bonne heure une différence d'accent entre les syllabes brèves et les longues. Les mots en effet qui avaient dans leur première syllabe une voyelle longue n'avaient

(1) *Alt- und neuschwedische Akzentuierung,* op. cit., § 203-215.

(2) Sur ce terme, voir A. Kock, op. cit., passim. En résumé la différence entre accentuation 1 et acc. 2 revient à ceci que l'acc. 2 a un accent musical sur la syllabe qui suit l'accent d'intensité.

pas, d'après notre terminologie d'accent d'intensité (1) dans la seconde, tandis que ceux dont la première syllabe fût brève, manifestaient dans la seconde un accent accessoire très sensible (2) qui préservait les voyelles moyennes de toute abbréviation. Partout donc où l'accent d'intensité en vieux-germanique se bornait dans cette classe de mots à une syllabe brève, il agissait graduellement par contre-coup sur la seconde syllabe (3) de sorte qu'en métrique les deux syllabes équivalaient à une longue accentuée comme on peut le constater clairement dans la finale des vers courts de la ljóđaháttr-strophe. Cet accent secondaire dut plus tard dans beaucoup de dialectes céder le pas devant la subordination rythmique (4), tandis que dans d'autres contrées la Secundärfunction ou inertie alla crescendo, si bien que l'accent secondaire devint l'égal du premier. Ils ne pouvaient cependant rester égaux, car la seconde syllabe eut maintenant, outre son propre accent, le contre-coup de la première syllabe. C'est ainsi qu'à Tinn en Télémarque la seconde syllabe finit par avoir complètement le dessus (5).

Je n'ignore pas (6) qu'on attribue à l'influence de l'oxytonaison indo-européenne ce levis du v.-norr. que je regarde comme l'effet primaire de l'inertie. On eut cependant un semblant de raison pour penser ainsi, vu que ce sont précisément les mots scandinaves à acc. 2, qui manifestent en tout cas un ton musical élevé sur la seconde syllabe. Mais nous donnerons d'abord ci-dessous une explication de ce ton musical élevé qui est tout à fait indépendante de l'accent i.-eur. et en deuxième lieu je voudrais bien demander pourquoi les mots ayant la première syllabe longue et qui avaient également un ton musical élevé sur la seconde, n'ont pas dégagé de levis. Ce raisonnement en troisième lieu quelque alléchant qu'il puisse paraître perd son fonde-

(1) Dans la terminologie d'AXEL KOCK "un faible levis".
(2) "Un fort levis".
(3) "Un levis" tout court.
(4) De sorte que l'accent accessoire devint un "levissimus".
(5) De sorte que l'accent accessoire a passé à l'état de "fortis".
(6) Cf. AXEL KOCK: *Alt- und neuschwedische Akzentuierung*, § 240 et la bibliographie citée aux §§ 239 et 241.

ment, lorsque nous constatons dans les phénomènes de la position finale ou initiale et de la syncope des autres langues germaniques de l'est et de l'ouest (qui ne laissent pas même soupçonner l'existence d'un accent musical affectant la seconde syllabe) qu'une même distinction d'accent d'intensité a existé dans ces dernières entre les mots à syllabe longue et ceux à syllabe brève; et cela, non seulement dans la classe de mots qui dans le germanique du nord ont un ton musical sur la seconde, mais dans toutes sortes de mots dissyllabiques sans distinction.

Pour revenir encore un moment aux langues scandinaves, cet accent secondaire s'y montre clairement dans les trois périodes de la métaphonie que signale Axel Kock (1).

Mais rien qu'en se basant sur des faits linguistiques des dialectes et langues de la Germanie de l'est, et qui plus est, en opposition aux faits scandinaves, comme il le croyait encore alors, Eduard Sievers (2) avait déjà admis en 1878 un accent secondaire sur la seconde syllabe après une première brève pour le germanique de l'ouest. S'appuyant sur des matériaux abondants il faisait remarquer très justement et démontra copieusement que les voyelles courtes disparurent plus tôt après une syllabe longue portant l'accent qu'après une syllabe brève, fait surtout évident pour l'anglo-saxon, et quoique plus ou moins caché par l'action analogique, ayant eu lieu aussi pour le vieux sax. et le v.h.all. et même pour le gotique (3).

Nous retrouvons donc sur tout le domaine germanique le levis que nous étions forcés d'admettre pour la seconde syllabe après une brève en v. scandinave. Des irrégularités nous obligent cependant à reconnaître que

(1) *Der I-Umlaut und der gemeinnordische Verlust der Endvokale,* PBB., 14, p. 53 sqq., et PBB., 15, p. 261 sqq.

(2) *Zur Akzent- und Lautlehre der germanischen Sprachen,* PBB., IV, p. 522-540; V, p. 63-164.

(3) Voir un résumé plus récent des faits expressifs par W. Streitberg : *Urgermanische Grammatik,* Heidelberg, 1896, § 144-148. Seulement les composés cités dans cet endroit appartiennent en très grande partie à un tout autre ordre d'idées comme nous verrons ci-dessous.

ces effets de la loi d'inertie ne sont pas en bloc inhérents au vieux germanique, mais se sont développés séparément dans tous les dialectes ce qui ne contribue pas peu à fortifier notre démonstration au point de vue de la généralité de ce phénomène.

350. Dans les cas traités jusqu'ici nous avons été dans l'occasion de voir agir l'inertie de l'accent d'intensité dans un isolément rigoureux. Or vu que l'accent n'est à proprement parler autre chose qu'une partie des mouvements articulatoires exigés par une syllabe, il va de soi que, quand ce mouvement de pression manifeste de l'inertie, il en sera facilement de même des autres mouvements soit collectivement, soit partiellement pour une de ces syllabes.

La transition entre les cas cités plus haut et ceux que nous venons de citer est formée par le redoublement de consonnes, redoublement qui se trouve influencé — comme l'on dit ordinairement — par l'accent d'intensité qui précède immédiatement.

Or cet accent d'intensité, premièrement, ne précéde pas mais affecte cette consonne: il est avant tout expiratoire.

Et, deuxièmement, il n'y a pas là à proprement parler redoublement de consonnes, du moins dans l'acception de deux consonnes qui se prononceraient l'une après l'autre. Il n'y a là qu'une forte implosion, une durée plus longue, perceptiblement plus longue de la fermeture ou du rétrécissement du canal buccal, suivie ou accompagnée d'une explosion plus énergique.

Tout le monde comprend facilement à présent tout le phénomène. C'est par son énergie psychique que l'expiration assume l'inertie. La colonne d'air monte donc avec une pression plus longue qu'ailleurs. L'impulsion doit donc pour réussir attaquer avec plus de force. C'est précisément par cette force de fermeture que cette dernière action entraîne elle aussi l'inertie ou une durée plus longue; suit alors l'explosion proportionnée évidemment à la force expiratoire de l'attaque.

351. C'est entièrement dans la seconde série que se trouve l'allongement de la voyelle en syllabes ouvertes ou sous l'accent décroissant glottal. La différence psychologique

entre le redoublement des consonnes et l'allongement des voyelles consiste en ceci que non seulement l'un est un effet de l'accent expiratoire et l'autre de l'accent glottal, mais encore et surtout que l'inertie du mouvement secondaire (in casu: la fermeture) est une suite immédiate de l'inertie de l'expiration; pour les voyelles c'est simplement par association que l'énergie psychique de la pression de la glotte passe à la position de la langue et de la bouche de chaque voyelle séparée, de sorte que toutes deux séparément subissent l'inertie et par suite se prolongent.

Je crois qu'il est inutile de cataloguer les faits linguistiques qui tombent sous ces deux rubriques.

Toute l'histoire des langues germaniques en abonde. Je me contente de me référer pour les consonnes à l'exemple typique des intensives du h.all. et de faire remarquer à l'occasion de l'allongement des voyelles que l'accent d'intensité germanique, encore expiratoire avant tout dans le temps des vers allitérés, a graduellement passé sur toute la ligne à l'accent glottal des voyelles.

352. Nous n'avons examiné jusqu'ici que les cas où l'accent d'intensité devait son inertie à sa propre énergie ou tout au moins à la même syllabe. Cela n'est pas toujours le cas cependant et toutes les circonstances des sons environnants peuvent exercer ici leur influence et être *cause* ou *occasion*. Un seul exemple suffira.

Posons que la syllabe qui suit se trouve par la force unifiante du rythme incorporé à la syllabe accentuée. Cette dernière reçoit évidemment un surcroît d'énergie et par suite l'inertie. C'est ainsi que *l'allongement compensatoire* (Ersatzdehnung) envahit le germanique sur une immense étendue.

353. Il ne faut pas confondre ce phénomène avec ce qu'on appelle ordinairement "Ausgleichung des Silbengewichtes", étant donné que le rythme et l'accent, comme nous le verrons plus loin, restent ici les mêmes et que c'est seulement le timbre des voyelles qui subit la loi de l'inertie.

D'après ce qui précède on serait aussi tenté de regarder le redoublement des consonnes dans les langues germ. occidentales comme l'inertie de l'accent expiratoire,

mais nous verrons plus loin que ce phénomène reparait ailleurs sous des conditions d'accent tout autres. Il réclame donc une explication différente.

354. C. Parlons maintenant de l'anticipation d'après notre premier principe.

Je n'ai pu découvrir en indo-européen un exemple théoriquement pure, c'est à dire, sans complications mécaniques. La grammaire sémitique nous prête ici son secours. Cette anticipation d'intensité est en effet générale en syriaque : "In älterer Zeit, vor dem Entstehen der uns erhaltenen Literaturwerke, lag der Accent *auf der letzten Wortsilbe,* wie im Aramäischen des Neuen Testaments; in der historischen Zeit der syrischen Sprache finden wir ihn für gewöhnlich *auf der vorletzten Silbe,* auf der letzten nur dann, wenn unmittelbar darauf ein *einsilbiges, dem Sinne nach sich eng anschließendes Wort* folgt" (1). On le voit tout de suite. Cette exception très importante devant des enclytiques, bien loin de nous inquiéter, nous prouve avec évidence l'universalité de cette loi. Loi qui se rapporte *non pas* aux mots, mais comme nous ne cessons de le démontrer ici, aux *constructions.*

L'indo-européen ne nous fournit que des cas compliqués qui demanderaient d'amples explications à cause des nombreuses hypothèses dont ils ont été l'objet. Je me contenterai donc de formuler ma conviction pour un seul cas : Les Parfaits à redoublement germaniques ont conservé leur redoublement par suite de l'accent d'intensité et de quantité. A noter que ces verbes ont tous des voyelles longues dans le radical.

355. D. Nombre d'exemples nous montrent aussi l'action de l'assimilation, de l'analogie ou de la contamination d'après notre quatrième principe.

Ce fait se montre très clairement dans le changement d'accent que subissent les mots étrangers dans leur nouvel entourage.

Ainsi les mots savants en français : exámen : essaim : examén; parábola : paróle : parabóle; sólidu : soú :

(1) Hub. Grimme : *Grundzüge der syrischen Betonungs- und Verslehre,* ZDMG., 47, 1893, p. 276-307, le passage cité se trouve à la p. 290.

solíde; viáticu : voyáge : viatíque. Presque tous les mots normands ont modifié en moyen anglais, entre le treizième et le seizième siècle, leur accent en le conformant à l'accentuation germanique.

Ainsi le fra. majesté : néerl. májesteit; cependant dans le Brabant septentrional (Bois-le-duc) on dit encore majestéit. De même en suisse : Máchine à côté de Machíne (1); h.all. Vágebund à côté du mot savant Vagebúnd, etc. Les noms propres surtout sont caractéristiques à cet égard.

C'est de cette façon aussi que l'accent initial a dû se faire jour en tchèque, en sorbe (et probablement aussi en lette) sous l'influence germanique qui se serait fait sentir sur les points de communication les plus fréquentés. Il a dû s'étendre ensuite d'un mot à un autre mot, d'un village à l'autre et de génération en génération. En vieux germanique aussi, comme nous le verrons plus loin, tous les mots commençant par une voyelle, ont dû acquérir leur accent initial par l'analogie des mots commençant par une consonne initiale.

C'est ainsi encore qu'en grec le passage de l'accent musical à l'accent d'intensité est dû à l'analogie. Primitivement la syllabe oxytone a reçu dans certains cas une certaine énergie d'intensité. C'est ainsi que s'introduisit cette association. De là elle s'étendit plus loin sur toutes les voyelles accentuées.

356. Mais il ne saurait rentrer dans mon cadre d'énumérer ici sous la rubrique D *tous* les exemples d'analogie et de contamination pour les différents accents, exemples qui s'expliquent d'après notre quatrième principe. Ils sont innombrables et connus depuis longtemps. On en trouvera d'ailleurs toujours des nouveaux dans le traitement les particularités spécifiques de chaque accent comme dans d'autres endroits encore de ce livre.

Ce que je ferai, c'est relever chaque fois qu'il se présentera quelque exemple frappant ou nouveau le retour du même phénomène.

---

(1) Eduard Hoffmann : *Stärke, Höhe, Länge, ein Beitrag zur Physiologie der Akzentuation*, Straßburg, 1892, p. 51.

357. E. Mais c'est dans l'art, c'est dans la poésie que nous voyons la subordination différenciante, l'inertie, l'anticipation et l'association agir avec le plus parfait ensemble. C'est là d'ailleurs que nous pouvons nous attendre à un concours parfait de toutes les tendances psychiques.

Nous y voyons en effet toujours une descente d'intensité succéder à une élévation et élévation et descente demandent comme unité leur anticipation et leur inertie tout ensemble dans le fait de précéder et de répéter cette même alternance, et les vers et les strophes se reconnaissent dans l'association (1).

358. Et nous concevons parfaitement maintenant l'évolution de la métrique germanique moderne comme un complément de l'ancienne et non comme l'exagération d'une mesure régulière et ennuyeuse, comme on le dit quelquefois.

Les personnes en effet qui tiennent un pareil langage, croient à tort que les vers germaniques modernes, les vers du haut-allemand, les vers anglais et les hollandais se composeraient de pieds ayant tous la même intensité dans les syllabes principales et absolument le même affaiblissement dans les secondaires. S'il en était ainsi, ils auraient raison: nos vers dans ce cas seraient ennuyeux.

Mais *un vers ne se compose pas de pieds, un vers se compose de constructions* (2) qui, comme nous l'avons vu partout, ne sont ici encore en possession que d'un seul accent principal, autour duquel toutes les autres syl-

---

(1) Il va de soi que ce concours parfait de toutes les tendances psychiques dans l'art n'est pas automatique, mais librement voulu. Je les traite cependant ici à différentes reprises après les automatismes ou en même temps, parce que de cette façon, cette esthétique illustre mieux l'automatisme, qui à son tour confirme merveilleusement cette esthétique.

(2) Des notions plus ou moins vagues chez H. PAUL : *Deutsche Metrik, Grundriß*, II, 1, § 8 et § 16. ERNST MEUMANN : *Untersuchungen zur Psychologie und Ästhetik*, op. cit., p. 396-97, p. 413-14, l'énonce en termes assez clairs pour que nous puissions le citer ici comme une autorité. Cependant il ne connaît pas encore notre conception de la construction, il parle de "logische Gruppen". De même TH. LIPPS : *Grundlegung der Ästhetik*, op. cit., p. 310, etc. Il parle de "Worte und Wortverbindungen".

labes plus ou moins faibles se groupent comme autour d'un centre.

Le poète doit maintenant s'appliquer attentivement à choisir ou modeler ses constructions, à les subordonner ou à les emmêler ainsi qu'après chaque syllabe ou chaque deux syllabes il y en ait une propre à porter un peu plus d'intensité que les syllabes environnantes (1) et que les accents principaux portés sur les ondes de leur entourage chantent ensemble le rythme de son âme émue.

359. Notre théorie de la construction contient donc l'explication du fait le plus souvent incompris que deux vers germaniques scandés de la même façon peuvent avoir un rythme entièrement différent.

VONDEL chante par une mesure de vers identique "un coup de clairon gonflé de fierté pour le triomphe des armes divines" et "une lamentation s'élevant du fond de l'être sur les maux de Jephta et d'Ifis", mais combien ces vers représentent un rythme différent (2).

Ecoutez d'abord ce chœur du Lucifer:

Gezegent zij de Hélt |
Die 't goddeloos gewélt |
En zijn mácht | en zijn krácht | en zijn stándert |
Ter neder heeft gevéld |

Et puis celui de Jephta:

Aértsvader Joseph | och
Zóo ghij (ten gráve uit) noch
Eens uw hoòfd | lang beroófd van zijn straelen |
Ópstaeckt in 't stàatsbedrogh

---

(1) Il n'est pas nécessaire d'entendre par entourage ce qui précède *et* ce qui suit. Parfois l'un des deux suffit. Pensons seulement au cas passablement fréquent où la première syllabe d'une iambe reçoit l'accent principal (p. ex. dans le second des exemples que nous allons citer). Il va de soi que la seconde syllabe n'a pas alors plus d'intensité que la précédente mais bien plus que la suivante et c'est ce que tous les bons poètes nous font comme toucher du doigt. Cf. OTTO JESPERSEN : *Den psykologiske Grund til nogle metriske Fænomener,* Oversigt o. d. kgl. danske vidensk. Selskabsforhandlinger, 1900, p. 487-530.

(2) Je séparerai ici et partout dans la suite les différentes constructions qui se suivent entières et intactes par des petites barres verticales. Lorsqu'une construction sera interrompue une ou plusieurs

Tout commentaire me semble superflu; je finis donc par exprimer le vœu tout en faveur de l'art que tous s'aperçoivent bientôt et saisissent clairement pour l'appliquer ensuite : que ce qui importe avant tout dans toutes les productions artistiques, c'est la répartition juste dans les constructions.

360. Nous avons donc vu sous **A, B, C, D** et **E** les phénomènes généraux que nous retrouverons dans toutes les espèces d'accent, voire même dans toutes les nuances de sons que puisse revêtir la voix humaine jusque dans les chapitres sur la sémantique et sur l'ordre des mots.

Dirigeons-nous maintenant sur les particularités caractéristiques que distingue l'accent d'intensité des autres (1).

361. Nous avons donc, en premier lieu, occasion de faire remarquer combien, malgré l'unité essentielle de l'assentiment ou de la volonté, il se manifeste dans nos unités secondaires, dans nos constructions des différences de degré et cela précisément dans cette unité même, surtout dans celle de l'assentiment. Il y a en effet des constructions qui vivent dans la conscience unes comme les substantifs sont uns, tel p. ex. s'il vous plait.

Il y en a d'autres dont l'unité n'exclut nullement la conscience expresse de la réunion de plusieurs parties en un tout, autrement dit de la pluralité primitive. Tel p. ex. Mesdames et messieurs.

Nous devons établir une distinction bien nette entre ces deux catégories maintenant qu'il s'agit des règles de l'accent d'intensité.

362. Commençons par le cas où la pluralité se fait sentir encore dans l'unité. Eh bien, dans ces circonstances l'accent d'intensité reposera toujours sur cette partie de la construction qui est *nouvelle* sous un point de vue ou sous un autre.

Car tout ce qui est nouveau revêt toujours dans l'âme humaine une énergie toute particulière, parce que la

---

fois par une autre, la construction qui interrompt sera mise entre parenthèses. J'indiquerai toujours l'accent principal et cela par un accent aigu, tandis que les accents secondaires ne seront marqués que rarement et par un accent grave.

(1) Je renvoie ici une fois pour toutes à Jespersen-Davidsen, ch. 14, à qui je dois bien plus qu'aux autres pour la composition de ce chapitre.

répétition ne l'a pas encore fondu dans l'association habituelle des idées. On voit d'après ce court exposé que l'énergie de nouveauté ne dépend nullement de l'étrangeté ou de la rareté absolue d'un fait, mais du plus ou moins d'inattendu, d'inconnu, qu'il présente hic et nunc à cette association d'idées. Rappelons seulement l'impression psychique qu'on éprouve lorsqu'on rencontre à l'étranger une figure connue. C'est ainsi, pour rapporter un exemple très heureux de LIPPS que la vue d'une paire de lunettes, chaussant le nez d'un savant, est chose toute naturelle, mais à cause précisément de cette association d'idées, d'autant plus insolite et frappante lorsque cette paire de lunettes chevauche sur le nez de quelque quadrupède.

Eh bien l'accent d'intensité sur la partie relativement la plus nouvelle de la construction repose donc sur l'énergie généralement reconnue de nouveauté.

363. Quelques exemples mettront mieux en lumière l'importance très grande de cette simple loi d'accent.

Tombent évidemment en premier lieu sous l'action de cette loi : tous les cas de la "variabilité" de Behaghel (1).

"Er säete Unkraut unter den Weizen | da nun das Kraut wúchs."

A cause de "Weizen" dans la construction précédente "das Kraut" se trouve relativement vieux, mais le "wúchs" est nouveau.

"Daarna sprak hij tot hen eene ándere gelijkenis."

"Gelijkenis" n'est pas remarquable dans cette association d'idées, il vient d'en précéder une. Ce qui est nouveau c'est seulement "eene ándere".

Le plus bel exemple se trouve cependant chez JESPERSEN :

"Beide Parteien wählen getrennt zwei Schiedsrichter und zusammen wählen sie dann einen Obmann." Si l'on

---

(1) PAULS *Grundriß*, I [2], p. 682, qui cependant accorde par trop d'influence à la personne qui écoute. Il suit de ce qui précède que deux ou plusieurs choses nouvelles, se présentant séparément dans la conversation, formeront aussitôt chacune une construction personnelle et particulière, alors même qu'un rapport grammatical très étroit les relie entre elles. Cf. SVEDELIUS : *L'analyse du langage*, Upsala, 1897, p. 55-56, p. 80-89, et passim. W. REICHEL : *Sprachpsychologische Studien*, Halle a. S., 1897, p. 105, etc.

met ici l'accent sur "sie", il faut alors que "sie" soit la plus neuve dans l'association, ce ne seront donc pas les deux parties, mais les deux arbitres. Si au contraire on accentue "dann" le complément circonstanciel de temps se trouve être seul nouveau, et les personnes de la première construction sont censées continuer d'agir. C'est la conclusion que nous impose aussi le sentiment linguistique.

364. En deuxième lieu dans toutes sortes de composés, où l'on sent encore les deux membres : áchterdeur (porte de derrière), túinkamer (chambre donnant sur le jardin), nummer drié (numéro trois), sectie zéven (section sept), sigárepijp (fume-cigare), porte-cigáre. La partie accentuée est la partie distinctive, soit celle qui est relativement la plus neuve. Je ne cite point d'autres exemples. Tout le monde voit cependant quelle immensité écrasante de faits en ressortent (1).

Ces deux phénomènes sont primaires. Pareille série de cas parallèles ne pouvait cependant subsister sans traîner derrière soi un prolongement secondaire. C'est pourquoi nous trouvons aussi :

365. En troisième lieu, toute une serie d'accentuations devenues traditionnelles qui primitivement tombaient sous la première loi, mais qui ont fini par occuper de fait une position fixe dans les différentes constructions (2) grâce à l'association.

Article + *Substantif :* de léssenaar, het boék.

Préposition + *Substantif :* met pleiziér, in de kérk.

Pronom + *Verbe :* wij gáan, ze trókken.

Auxiliaire + *Verbe principal :* wees gegróet, hij is vertrókken.

(1) Je ne fais qu'indiquer en passant que la tendance si originale du français à créer des composés dont le premier terme est un soi-disant impératif se trouve expliqué du coup. Dans les composés de forme germanique l'accent devait naturellement affecter la première partie et cela d'accord avec l'accent initial propre au germanique. En français c'est l'accent final qui prédomine. C'est là-dessus que se modelèrent ses composés et bien d'autres particularités de l'ordre des mots, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

(2) Cf. WALTHER REICHEL : *Von der deutschen Betonung,* Jena, 1888; Idem : *Sprachpsychologische Studien,* Halle a. S., 1897, p. 99 sqq. A consulter aussi pour bien d'autres particularités encore dont il sera question ici.

Prédicat + *complément nominal* (régime ou circonstanciel): te grónde gaan, vísch vangen, aller en Fránce, gagner son páin.

Il en est ainsi de tous les mots soi-disant "vides".

A remarquer cependant que la cause primaire est souvent assez forte ici pour briser les entraves que créa l'habitude: "Hét boek. Vóór zes uur. Gaan jelui? — Neen zíj gaan. in tranen smélten; zou je denken dat het zoo loopt? — 't kán gebeuren."

J'attire l'attention sur le fait que les mots servant à exprimer le sentiment de connection n'ont jamais l'accent dans leur signification propre et s'ils l'ont, c'est qu'ils tiennent alors la place d'une *adhésion* de sentiment.

366. Une souscatégorie très importante se rattache à l'accent de nouveauté: l'accent d'opposition, disons l'accent de contraste.

Je dis une *souscatégorie* — bien que le plus souvent on les met l'une à côté de l'autre — car c'est un fait de toute évidence que le contraste est précisément l'exemple le plus frappant de nouveauté relative. Je ne rapporterai pas d'exemples ici. On ne saurait parler deux minutes sans appliquer cette règle. Seulement ces cas nous conduisent graduellement aux unités psychiques, qui n'ont toujours eu qu'un seul membre ou qui s'affirment maintenant du moins exclusivement comme des unités formelles.

367. Nous ne nous contentons pas d'accentuer: De mánnen zijn goed gebouwd | maar de vroúwen niet; mais nous dirons aussi: L'ínfanterie était très bonne, mais la cávalerie mauvaise. C'est pourtant un fait indiscutable qu'infanterie et cavalerie sont conçues comme unité absolue. D'où vient alors leur accent initial?

Pour répondre à cette question il nous faut examiner d'un peu plus près la nature intime de l'accent initial dans les unités psychiques indivisibles n'ayant q'un seul membre.

368. Nous avons pu voir dans THEODOR LIPPS (1) que l'accent initial et final chacun pris séparément sont aussi naturels l'un que l'autre, tout en pouvant se

(1) *Ästhetik,* op. cit., p. 304 sqq.

différencier sensiblement dans leur fonction psychique. Appliquons cela à la langue.

La première syllabe d'une expression linguistique a l'avantage de la nouveauté, tant pour celui qui parle que pour celui qui écoute. Cet avantage elle ne le perd pas quand même d'autres syllabes sont déjà en train de la suivre. Ce caractère d'unité initiale exerce évidemment une action psychique : celui qui parle lui communique en parlant un surcroît de force, soit un certain accent; celui qui écoute lui accorde une attention plus grande. Comme nous sommes continuellement tantôt la personne qui parle et tantôt auditeur, nous en prenons plus ou moins conscience. Ce fait a engendré l'habitude de ne nous servir de l'accent initial que dans le cas où nous voulons éveiller l'attention de notre interlocuteur.

Nous voudrons cela naturellement toutes les fois qu'il s'agira de quelque nouveauté et de quelque contraste. Ainsi s'explique comment beaucoup de mots et de constructions sentis comme formant un seul membre indécomposable seront dans ces circonstances affectés de l'accent sur leur première syllabe. Et c'est là le cas non seulement quand toutes les autres syllabes sont identiques, comme pour fr. : il faut se soúmettre ou se démettre. L'homme própose, Dieu díspose. Mais encore quand les mots du contraste ne se ressemblent en rien.

Es ist ein reines máterielles Phänomen | das nichts mit der Seele zu tun hat.

Die mínisterielle Partei | nicht die Vólksvertretung.

369. Par suite, presque tous les mots qui figurent surtout dans les contrastes ont dans les langues modernes l'accent sur la première. Ce fait est très clair pour les dizaines du latin vulgaire: véginti, tréginta, etc., comme il ressort (1) vivement de leurs représentants dans presque toutes les langues romanes. Ainsi en néerl. et en h.all. ínductief, déductief, súbjectief, óbjectief, cónjunctief, índicatief, ádjectief, súbstantief, Nóminatief, Dátief, etc. En angl. réal, fórmal, prímary, cávalry,

(1) Meyer-Lübke : *Grammaire des langues romanes,* § 601.

órient, súbject, etc. En fra. évidemment moins: báron, márquis, jámais, sóuvent, etc.

370. Au contraire la dernière syllabe d'une expression linguistique a l'avantage de la fin et de la conclusion, tant pour celui qui parle que pour celui qui écoute. Ce caractère de la fin et de la conclusion exerce à son tour une action psychique. Ce n'est que vers la fin que l'interlocuteur embrasse les syllabes éventuellement différentes dans leur ensemble, tandis que la personne qui parle économise comme spontanément ses forces physiques en vue de la fin qui est le but où il veut arriver, toutes les fois que son unité d'assentiment se compose de plusieurs syllabes. C'est ce dont on prit encore conscience — tant comme personne qui parle que comme interlocuteur. De là l'habitude de se servir de l'accent final alors surtout quand on veut exciter l'interlocuteur à réunir les différentes parties composantes en une unité monarchique (1).

Nombre de faits confirment cette conclusion théorique. C'est à Jespersen que revient l'honneur de les avoir réunis sous le point de vue de "Einheitsdruck" ou impression d'unité.

371. Cet accent d'unité, nous le retrouvons surtout dans les composés que l'on conçoit comme un tout parfaitement un: allerdíngs, allenfálls, nachhér, nachdém, altíndisch, altnórdisch, Klein-Ásien, etc. Voir Jespersen op. cit. On voit tout de suite que dans beaucoup de cas *accent final* signifie, pour des raisons d'ailleurs très compréhensibles, *accent sur le deuxième membre du composé*. Dans les noms surtout ce phénomène se montre naturellement dans tout son jour. Les exemples néerlandais manquent évidemment chez Jespersen; c'est pour cela que nous en donnerons ici (2): Genemuíden, Enkhuízen, Blokzýl, Koningspléin, Keizersgrácht, Stadhouderskáde, Hasselaarsstéeg, Reguliersbréestraat, Zee-

(1) Pour les illustrations en dehors du domaine linguistique et pour celles de l'accent initial aussi, je renvoie à *l'Ästhetik* de Lipps, loc. cit., p. 304.

(2) Je les emprunte en majeure partie à J. H. Gaarenstroom: *De klemtoon in de Nederlandsche taal,* Culemborg, 1897, réunion de matériaux qui ne manque pas de mérite, sinon de vues profondes.

dijk, Anjeliersdwársstraat, Torenslúis, Prinsenéiland, Amstelvéld, Leidschestráat, Weesperstráat, etc.

Noms de jours de fête : Oudejaarsávond, Nieuwjaarsdág, Palmzóndag, Paaschmaándag, Eerste-kerstdág, Tweede-kerstdág, etc.

Pour finir, toutes sortes de termes divers : Klaverenaás, Schoppenhéer, Ruitenbóer; boerenzóon, boerendóchter, boerendórp, boerenkérmis; smidsknécht, meesterknécht, smidsbáas, meestersmíd; rijksdáalder, arbeidslóon; rijstebrij, boekweitegórt, tarweméel; noordóosten, zuidwésten; dollekérvel, doovenétel; hoogepriéster, hoogeschóol; plattegrónd, platteland; etc., etc., etc.

372. La même chose se retrouve non seulement dans toutes les langues germaniques modernes, mais même l'histoire de leur évolution au moyen-âge présente des points de ressemblance frappants avec ce dont nous venons de parler. Partout nous rencontrons sporadiquement, mais pourtant fréquemment, soit un passage immédiat et bien tranché de l'accent du premier membre sur le second, soit des changements de son qui renvoient à la même cause.

Je m'en rapporte à un germanisant plus expérimenté que moi du soin de réunir ces très nombreux exemples. Axel Kock l'a déjà fait pour le scandinave : *Die alt- und neuschwedische Akzentuierung,* p. 125-251 (1).

373. Remarquons encore tout particulièrement la mobilité de l'accent dans beaucoup de verbes composés. Accent initial et final se trouvent ici dans les verbes séparables et inséparables côte à côte. Nous y voyons on ne peut plus clairement comment les deux principes d'accent de nouveauté et d'unité se combattent con-

(1) Il commet cependant cette faute capitale : c'est de voir dans toute accentuation sur le second membre, sans garder seulement l'ombre d'une démonstration un reste de l'indo-européen, qui n'aurait cédé que lentement, très lentement le pas à l'accent initial germanique.

Il me semble qu'après tout ce qui précède tout critique impartial n'hésitera pas un seul moment en parcourant cette riche collection de matériaux à regarder partout l'accent initial des composés comme v.germ. et partant toujours le plus ancien. C'est contre cette accentuation que le principe de l'accent final se met à agir avec un succès plus ou moins durable selon que les circonstances soient favorables ou non.

tinuellement l'un l'autre, dans les verbes séparables on sent encore distinctement l'adhésion du sentiment comme le membre le plus récent de l'unité secondaire; dans les verbes inséparables l'unité indivisible, soit l'accent final, est devenu traditionnel.

374. Mais l'accent d'unité se fait valoir encore en dehors des composés proprements dits.

Otto der Héilige, der heilige Míchael, Hans Schúster, Schuster Hánsen, Herr Bráune, Frau Proféssor, Emilia Galótti; Buch der Líeder, des Knaben Wúnderhorn, Lieder ohne Wórte, infolgedéssen, schwarz-weiß-rót, Gott sei béi uns. Sechsundzwánzig, Schröder-Dévrient, Elsaß-Lóthringen; angl. Mr. Brówn. Dr. Jóhnson, St. Jóhn, bill of fáre, cat of níne-tails, member of Párliament, secretary of státe, cup and sáucer, knife and fórk, somebody élse, not a bít, etc.

375. Ce phénomène primaire a entraîné lui aussi une série d'accentuations secondaires devenues traditionnelles:

Adjectif + *Substantif:* ein schöner Mánn, etc.

Substantif + *Substantif:* die Straßen der Stádt, etc.

bien qu'on sente souvent encore la pluralité dans cette unité secondaire, et qu'il faudrait alors dans le premier cas *toujours* l'accent de nouveauté, ce qui naturellement ne laisse pas de se présenter *quelquefois*.

376. Finalement c'est surtout dans le sémitique que se manifeste l'accent d'unité (1). En v.arabe tout comme dans l'hébreu, toutes les unités linguistiques ou constructions secondaires (senties ou non comme pluralité) ont l'accent d'intensité sur la dernière syllabe. Ce phénomène naturellement est ici encore soit primaire soit secondaire.

L'accent musical.

377. Nous n'avons point à discuter ici sa nature ni le terme qui lui convient. A proprement parler tout le monde est d'accord là-dessus et cela à juste titre, me semble-t-il. Je ferai remarquer seulement qu'ici non plus on ne doit point négliger les consonnes, puisqu'elles manifestent souvent un accent musical qui leur est propre.

(1) Hub. Grimme: *Grundzüge der hebräischen Akzent- und Vokallehre,* op. cit., p. 18 et 27.

Je n'entre point dons les détails vu que les données expérimentales manquent.

378. A. C'est Rousselot, pour autant que je sache qui le premier a démontré expérimentalement que l'accent musical se meut suivant un rythme, en d'autres termes, qu'il se montre soumis à la loi de la différenciation subordonnante. Une étude des mêmes groupes artificiels de syllabes que ceux du § 338 lui fit constater que la hauteur des tons varie continuellement entre des notes plus élevées et entre des notes basses, bien que d'une façon moins schématique.

„Il existe un rythme musical, comme il existe un rythme intensif. Mais ce rythme nous apparaît moins entravé que l'autre par les conditions matérielles de l'émission, et le plus apte par conséquent à rendre les nuances de la pensée" (1).

C'est pour cette raison que nous trouvons ici moins de choses vraiment remarquables dans les phénomènes généraux. Nous pouvons passer plus rapidement là-dessus. En revanche nous nous arrêterons davantage à l'examen des particularités vraiment typiques de l'accent musical en lui-même à cause des nombreux points qu'il y aura à relever.

379. Le ton rythmique d'une langue vivante s'entend le mieux dans les dialectes de la langue maternelle qui nous sont étrangers, tant dans les mots que dans les constructions. Nous pouvons le constater chacun de nous en particulier pour des unités, à deux, à trois, à quatre syllabes ou davantage. Les occasions ne manquent pas.

380. La chose s'observe avec non moins de clarté dans les langues anciennes. Chaque mot, chaque construction n'a qu'un seul accent principal et cet accent se déplace suivant le nombre des syllabes inaccentuées qui précèdent ou suivent. Rappelez-vous seulement le grec : *ἀλλὰ ποιήματα* : *ἀλλά ποτε*; *ἀπὸ θεῶν* : *θεῶν ἄπο*; *Πηλείδη ἔθελ'* : *Πηλειδήθελ'* (2) etc.

381. Mais c'était déjà une loi en indo-européen (3)

(1) Rousselot : *Modifications phonétiques*, op. cit., p. 205.
(2) J. Vendryes : *Traité d'accentuation grecque*, Paris, 1904, § 320.
(3) Bartholomae : *Grundriß, Awestisch und Altpersisch*, § 307 et § 294, Anm. I.

qu'une enclitique attira l'accent du mot principal sur la dernière syllabe. Tout le monde connaît le uter: uterque, própter: proptérea et d'autres du latin. FRANZ BOPP (1) attirait, en relation avec le sujet que nous traitons ici, l'attention sur les adjectifs emphatiques du lituanien : naùjas : naujàsis. Le v. iranien était également très caractéristique sous ce même rapport: il présentait toutes sortes de réductions des pénultièmes et d'allongements de la dernière syllabe devant -ca qui ne laissent aucun doute sur l'existence d'une même accentuation (2).

La différence en sanscrit de sárvam : sarvátātā, etc. confirmée par les parallèles iraniens : aməšəm : amərᵊtatātəm et d'autres nous montre que c'est un héritage de l'indo-européen (3).

Il est vrai que les philologues d'Alexandrie enseignaient à mettre deux accents sur un proparoxyton + enclitique, mais la langue parlée du grec tant moyen que moderne, comme aussi plus d'un manuscrit vieux-grec nous démontrent péremptoirement que l'accent passait de fait ici encore à la dernière syllabe et que seul un accent secondaire affectait la troisième syllabe de la fin (4).

382. Pāṇini déclare expressément que dans le sanscrit classique l'accent principal formait avec ses syllabes subordonnées un groupe rythmique, et cela non seulement pour le mot, mais encore pour la construction (5). La syllabe protonique est la plus basse de toutes (anudāttatara), vient ensuite l'accent principal (udātta), puis une syllabe dont le ton flotte et descend (svarita). Les autres syllabes avant ou après ces trois sont plus

---

(1) F. BOPP : *Vergleichendes Accentuationssystem,* Berlin, 1854, § 100.

(2) H. HÜBSCHMANN : KZ. 24, p. 332, et W. CALAND : KZ. 32, p. 592.

(3) BARTHOLOMAE : *Grundriß, Awestisch und Altpersisch,* § 289, Anm. I, et WHITNEY : *Indische Grammatik,* Leipzig, 1879, § 1237-38. Cf. aussi pour la plupart de ces faits A. MEILLET : MSL., XIII, p. 245 sqq., qui, à mon avis systématise un peu trop dans le genre de SARAN, voir la note au § 339.

(4) D. C. HESSELING : *Museum,* 1905, c. 243.

(5) JAKOB WACKERNAGEL : *Altindische Grammatik,* I, Göttingen, 1896, § 249 et 251.

graves que la tonique, mais plus aiguës que la syllabe qui précède immédiatement cette tonique et s'appellent : anudātta ou pracayasvara.

Deux faits accessoires contribuent encore à fortifier notre conclusion : 1° en effet, lorsque dans une construction deux syllabes accentuées menaçaient de se trouver côte à côte, l'une se désistait de son accent en faveur de l'autre, 2° dans les groupes plus étendus l'une des nombreuses syllabes anudātta ne manquait pas de recevoir un ton accessoire.

Nous tenons ces particularités d'une autre notation d'accent dite bhāṣika (1) qui comme le nom l'indique traduisait plus exactement que le système officiel l'accentuation du parler ordinaire. LEUMANN surtout en a fait l'objet de ses recherches dans le Çatapatha-brāhmaṇa (2).

Exemples d'élimination d'accent sont e. a. celle de *l'accent principal devant un accent principal* dans : vratám upaiṣyán ántarēṇāḥ : °aiṣyan ántarēṇāḥ, de *l'accent protonique devant l'accent principal :* ēvā́smi : ēvāsmi ; de *l'accent accessoire devant l'accent principal* dans : sá yáḥ : sa yáḥ, etc. (3).

Des exemples d'un ton accessoire dans des séries-anudātta plus longues se rencontrent dans les composés qui ont l'accent principal sur le premier membre et dans les redoublements : prajíjanayiṣēt, sahásrasaṃvatsaràsya, sōpabarhàṇaiṣā, ánevaṃvìd, etc., etc. (4).

383. Nous y voyons donc encore une fois (5) que le déplacement de l'accent selon la loi des trois ou quatre syllabes, a lieu en faveur d'un ton accessoire, sinon toujours, ce qui est cependant probable, du moins très souvent. A côté du sanscrit classique ēkasaptatiṣ le ÇB présente quelquefois ēkasaptatìṣ, mais ailleurs déjà

---

(1) Voir le texte avec la traduction du Bhāṣika-sūtra par KIELHORN dans les *Indische Studien,* 10, 1868, p. 397 sqq., avec un appendice de A. WEBER.

(2) E. LEUMANN : *Die Accentuation des Çatapatha-Brahmana,* KZ., 31, 1892, p. 22-51.

(3) Ibidem : § 2, II.

(4) Ibidem : § 1, III.

(5) Encore une fois, car D. C. HESSELING nous l'a déjà appris pour le grec, dans le § 381.

ēkasaptatíṣ et à côté de sásattrin on rencontre sasattrín, etc. (1).

Vendryes (2) n'avait donc pas le droit de dire : Mais cette hypothèse est absolument arbitraire. D'ailleurs en mettant par écrit ses difficultés (comme quoi la loi des trois-syllables serait par trop mécanique) il avait sans doute oublié son propre avertissement (§ 15) : "que les grammairiens grecs ont à la fois trop régularisé et trop simplifié les faits".

C'est donc à juste titre que Hirt (3), parlant sur Vendryes, proteste contre cette boutade *arbitraire,* tout en ne produisant pas d'exemples probants lui-même.

Pour moi personnellement je regarde la loi des trois ou quatre syllabes du sanscrit, du grec et du latin comme une des meilleures preuves en faveur de l'accent accessoire, et par suite de la différenciation musicale dans les langues anciennes en même temps que de la fusion dans ces langues aussi de plusieurs mots en une unité psychique supérieure. Ces constructions avaient toujours sur l'une des quatre dernières syllabes un accent accessoire, qui finit par surpasser graduellement en importance l'accent principal primitif. Comme les mots se présentaient infiniment plus souvent dans la construction qu'à l'état de mots-phrases isolés l'accent de construction leur devient habitude et il y eut ainsi la "loi de limitation".

Peut-être quelqu'un fera-t-il remarquer que tous les mots ne pouvaient pas toujours être *dernier membre* d'une construction, ce que nous semblons supposer. La remarque est parfaitement juste, mais nous pouvons nous passer de cette supposition.

Les premiers membres des constructions étaient devenus proclitiques et n'avaient par suite aucune énergie d'accent. Les mots avaient beau être à différentes reprises le premier membre, ils ne pouvaient dégager une force égalisante: le contraire a lieu pour le dernier

(1) E. Leumann, op. cit., § 1, I, c.; § 1, III, c, 2, et § 2, III, 2; cf. Wackernagel : *Altindische Grammatik,* I, § 252, c.

(2) J. Vendryes : *Traité d'accentuation grecque,* op. cit., § 54.

(3) H. Hirt : Wochenschrift für klassische Philologie, 22, 1905, c. 540-541.

membre dont l'énergie d'accent s'accroissait en proportion du nombre plus grand des syllabes subordonnées.

Voici donc les causes de ces changements d'accent si typiques : 1° le rythme qui produisit les tons accessoires, 2° l'analogie qui généralise le fait rigoureusement localisé. BOPP avait déjà regardé le rythme comme cause, sans avoir cependant le moindre soupçon de notre subordination psychique (1).

384. Il va sans dire qu'en latin et en sanscrit le concours de la différenciation d'intensité n'est pas tout à fait exclu. Il en est finalement de même du balto-slave (2).

DE SAUSSURE a démontré en effet pour le lituanien (3) que, lorsque deux syllabes qui se suivent se trouvaient avoir chacune un accent, de sorte que les sommets se rencontrent sur la limite des syllabes l'une de ces deux élévations doit céder le pas à l'autre, du moins dans la construction. Une petite inertie du premier accent conférait probablement la suprématie au second qui resta seul maître du champ de bataille.

La même transition a lieu en slave, grâce à la même différenciation. Le fait a été abondamment prouvé par A. MEILLET (4).

385. Jusqu'ici nous n'avons étudié la différenciation subordonnante que dans les syllabes en relations mutuelles. Mais comme pour l'accent d'intensité nous voyons ici encore la différenciation opérer dans deux *groupes égaux* de syllabes.

LEUMANN a analysé notre différenciation de groupe avec beaucoup de justesse et un sentiment très fin du langage. S'il n'a pas donné d'explication psychologique, il a illustré sa conception de manière à la rendre vraisemblable par un parallèle très remarquable emprunté aux lois du style, et qui repose sur le même principe psycho-

---

(1) FR. BOPP : *Vergleichendes Accentuationssystem,* Berlin, 1854, p. IV.

(2) R. GAUTHIOT : *De l'accent et de la quantité en lituanien,* La Parole, 1900, p. 143 sqq.

(3) F. DE SAUSSURE : *Accentuation lituanienne,* IF., VI, 1896, Anz. p. 157 sqq.; R. GAUTHIOT : *Etude sur les intonations serbes,* MSL., XI, 1900, p. 342 sqq.

(4) A. MEILLET : *Note sur un déplacement d'accent en slave,* MSL., XI, 1900, p. 345 sqq.

logique. A la lumière de nombre de phénomènes pareils déjà cités ou encore à énumérer, nous croyons que nos motifs psychologiques donneront à cette explication si originale un caractère de certitude qui détruise toutes les hésitations.

Parlant des irrégularités de l'accent, il dit : "Andererseits ist durchgehend die Wahrnehmung zu machen, daß an allen in Frage kommenden Stellen jeweils *direkt vorher* dasselbe Wort *mit der gewöhnlichen (etymologischen) Akzentuation* gebraucht worden ist, so daß also die hier zu besprechende Erscheinung sich nur auf *Wiederholungen* von Wörtern bezieht und somit als *Akzent-Dissimilation* aufgefaßt werden könnte. Eine solche *Akzent-Dissimilation* wäre aber wohl stilistisch zu erklären, da es ja auch die Stilistik ist, welche andererseits zur *Benennungs-Dissimilation* Veranlassung gibt, indem sie die mehrmalige in nicht unterbrochener Reihenfolge wiederkehrende Wiederholung derselben Benennung einer Sache verbietet" (1).

Citons seulement quelques exemples empruntés à ses abondants matériaux : ēṣāṃ sadhanáṃ ēṣāṃ sadhánaṃ; satyásaṃkalpaṃ sátyadhṛtiṃ, snāvá hi snā̆va; mahán nēn máhad agháṃ (2); le Ṛg-Veda présente également au moins un cas significatif : arvaçḗbhir árvaçaḥ (X, 92, 6).

N'y aurait-il pas dans le même ordre d'idées des parallèles en grec?

VENDRYES : *Accentuation grecque,* p. 159, cite comme particularité un vers d'EUPOLIS : *Ann. Oxon*, I, 372, 29 : Καὶ μὴ πονηρούς, ὦ πονήρα, προξένει.

386. Un mot intercalé, comme nous le voyons, ne fait rien à la chose ; le phénomène cependant devient encore plus significatif quand on remarque que cette différenciation a surtout lieu entre les parties parallèles de la proposition principale et de la subordonnée. LEUMANN en tire à bon droit la conclusion que : "die syntaktische Verbal-Akzentuation bei den mit Präpositionen

(1) E. LEUMANN : *Die Accentuation des Çatapatha-Brahmana,* op. cit., § 3, III.

(2) LEUMANN suppose qu'on dispose d'un texte complet. Pour moi je n'en ai pas sous la main. De là des inexactitudes possibles dans ces citations, mais la partie principale : le déplacement d'accent est naturellement comme il faut.

zusammengesetzten Verben oft den Schein erweckt. als ob (auch) sie eine Akzent-Dissimilation bezwecke."

Eh bien, c'est en me fondant sur un parallèle des plus probants dans l'ordre des mots des langues germaniques modernes que nous ne pourrons aborder qu'au § 714, que je tiens moi aussi cette conclusion pour absolument certaine. La fameuse différenciation d'accent des verbes à préposition dans les principales et dans les subordonnées du védique doit être attribuée à la loi de la subordination différenciante. Nous trouvons encore des exemples et des plus importants de la même différenciation musicale des groupes dans le § 798 ou tout près.

387. B. La loi d'inertie et l'accent musical.

Nous en avons un exemple frappant: le Svarita du sanscrit.

On sait que le système d'accentuation du Ṛgveda diffère de l'accentuation de la Maitrāyaṇīsaṃhitā, du Kāṭhaka, etc. surtout en ceci que dans les derniers nommés la syllabe udātta elle-même est affectée du petit trait vertical, tandis que dans la plupart des textes du Ṛgveda c'est la syllabe qui suit l'udātta qui est affectée de l'accent le plus élevé (1). De nos jours ce fait se constate dans les récitations du Véda par les brahmanes (2).

Lequel des deux systèmes serait maintenant le plus antique?

C'est surtout entre beaucoup d'autres preuves encore la comparaison des autres langues indo-européennes qui nous force à voir dans la syllabe udātta le plus ancien accent principal.

Mais comment la syllabe svarita en est-elle venue à avoir un ton encore plus élevé?

De la même manière que la seconde syllabe, précédée d'une brève en est venue, dans le tchèque moderne et en scandinave, à avoir le plus fort accent d'intensité: par l'action incessante de l'inertie qui finit par être l'alliée de la différenciation. La transition entre les deux se trouve dans le sanscrit classique, comme Pāṇini

(1) Wackernagel: *Altindische Grammatik,* I, § 244-45.

(2) Martin Haug: *Über das Wesen und den Wert des wedischen Accents,* Abh. d. philos.-hist. Cl. d. kgl. bayer. Ak. d. Wiss., XIII, 1875, II. Abt., p. 1-109, voir surtout p. 48-52.

nous le décrit : le premier moment de la syllabe svarita était encore à la même hauteur que l'udātta. L'inertie, favorisée encore par la différenciation, continuant d'exercer son action, la syllabe svarita finit par avoir le ton le plus élevé :

devint

388. A côté de ce cas absolument certain, je voudrais bien en poser encore un autre : l'accentuation 2 du scandinave. Je suppose donc que le ton élevé tombait primitivement avec l'accent d'intensité sur la première syllabe. Cette simple hypothèse sera peut-être plus concluante que les combinaisons compliquées et non démontrées d'Axel Kock et de Noreen. Aux Scandinaves de se prononcer là-dessus!

389. Mais l'automatisme travaille ici encore sur les groupes de syllabes. C'est ainsi que Leumann explique l'accentuation si originale de sámbhavantas par l'inertie de la forme réguliere sámbhavanti (1) qui précède immédiatement.

L'accentuation étymologique saptá se transforme également dans le Çatapatha-Brāhmaṇa en sápta et reste depuis lors paroxyton (2).

Est-ce que páñca et ṣáṣ n'auraient pas exercé de l'inertie (3)?

390. L'anticipation et l'accent musical.

Tout comme pour l'inertie nous nous trouvons ici en présence de deux faits très généraux, qui pourraient servir à eux seuls de démonstration concluante avec quelques remarques diverses pour illustrer.

Je me propose avant tout la loi dactylique de Wheeler avec son complément par Hirt : *Handbuch der Gri. Laut- und Formenlehre,* p. 191 sqq. En second lieu l'anticipation d'accent en Serbe : russe žená : serbe

(1) E. Leumann : *Die Accentuation des Çatapatha-Brahmana,* l. l., § 1, I, d.
(2) Ibidem : § 1, I, b.
(3) Wackernagel : *Altindische Grammatik,* II. Göttingen, 1905, p. 22, m'apprend que la forme áṣṭau se présente elle aussi plus tard. Il peut donc y avoir là anticipation de groupes de náva et de dáça ou bien encore une simple et pure analogie.

žèna; russe peró : serbe pèro; russe nesú : serbe nèsēm : russe dušá : serbe dúša; russe zimá : serbe zíma, etc. Il ressort clairement de la description plus détaillée que Masing (1) et Boyer (2) nous ont donnée de ces deux accents secondaires serbes et qui a été plus tard expérimentalement confirmée en grande partie par Gauthiot (3) que dans les deux cas le ton musical s'élève encore dans la syllabe accentuée pour descendre dans la syllabe suivante et présente sa plus grande élévation immédiatement avant le commencement de la syllabe suivante. C'est donc là exactement le contrepied du svarita sanscrit. En sanscrit en effet le sommet du groupe ondulé (4) se déplaçait *en avant* grâce à l'inertie de sorte que dans le védique il n'arrivait à son point culminant que tout au commencement de la syllabe suivante. Le sommet se déplaçait en serbe par l'anticipation *en arrière* jusqu'à ce qu'il atteignit la dernière partie de la syllabe précédente.

391. Je suis d'avis que ce rapprochement de l'udātta ascendant et du svarita descendant avec l'accent secondaire s'élevant progressivement et avec la syllabe accentuée primaire descendante du serbe, peut répandre lui aussi quelque lumière sur le contraste entre le lit. ᴗᴗᴗ́ = v.slave descendant et le lit. ᴗ́ᴗᴗ = v.slave ascendant.

392. D. L'association, l'analogie, la contamination et l'accent musical.

Déjà nous avons mentionné quelques faits de la plus grande importance dans les §§ 382 et 383. Nous en indiquerons encore d'autres dans les §§ 405-411.

Je me contenterai pour le moment de parler de deux, trois cas qui ont besoin d'être traités ici à cause précisément du doute qui les environne.

---

(1) L. Masing : *Die Hauptformen des serbisch-chorwatischen Accents,* Mém. d. l'Ac. impér. d. sciences de St-Pétersbourg, 1875, t. 23, No 5, p. 70 sqq.

(2) P. Boyer : *La langue et la littérature en Bosnie-Herzégowine,* Revue générale des sciences, 1900, p. 340.

(3) R. Gauthiot : *Etude sur les intonations serbes,* MSL., XI, 1900, p. 336 sqq.

(4) Haug nous apprend que l'udātta a dans le système Ṛg-védique aussi un ton s'élevant graduellement, un ton ascendant : *Über das Wesen und den Wert des wedischen Akzents,* l. l., p. 49.

393. En suédois beaucoup de mots dissyllabiques qui avaient autrefois l'acc. 1, et avaient donc l'accent aussi bien que le ton sur la première syllabe, ont passé dans la catégorie des mots ayant l'acc. 2, en d'autres termes ont transporté leur accent à la seconde syllabe (1). Si l'explication de l'acc. 2, que nous avons donné dans le § 388, est juste, nous ne sommes point forcés ici encore d'admettre l'action de l'analogie. Si au contraire Axel Kock ou Noreen ont raison, nous sommes ici en présence d'exemples très caractéristiques de notre automatisme d'association.

394. Le "principe d'opposition des genres" sur lequel Vendryes a attiré l'attention, il n'y a pas longtemps, pour ce qui concerne le grec, paraît mieux établi (2), tout comme la "loi des appellatifs" (3), connue depuis plus longtemps. Par analogie du contraste d'accent en indo-européen entre les thèmes en o et en ā et entre l'attribut et le nom substantif, dont nous essaierons de fournir l'explication dans nos §§ 406, 408 sqq., il s'est développé en grec un contraste *réciproque* entre le masculin et le féminin. Si le *masculin* est oxyton, le *féminin* se montre paroxyton ou proparoxyton et si le *féminin* est oxyton, c'est le *masculin* qui rejette l'accent en avant. Il en est de même du substantif et de l'adjectif.

Nous retrouvons la même relation en slave entre le nominatif singulier et le nominatif pluriel de toutes sortes de racines nominales. Qu'on nous permette ici cette brièveté.

Je ne dois pas cependant passer sous silence que ce contraste réciproque pourrait fort bien être la conséquence directe de la différenciation subordonnante dans le cas où la juxtaposition du masculin et du féminin, du sin-

---

(1) Axel Kock : *Die alt- und neuschwedische Akzentuierung*, op. cit., § 149-50.

(2) J. Vendryes : *Une loi d'accentuation grecque : l'opposition des genres*, MSL., XIII, p. 131 sqq.; Idem : *Traité d'accentuation grecque*, op. cit., § 181-184.

(3) Ibidem : § 184. Conférez encore pour d'autres contrastes de date plus récente et dus également à l'accent *musical* K. Dieterich : *Akzent- und Bedeutungsverschiebung im Mittel- und Neugriechischen*, IF., 16, 1904, p. 1 sqq.

gulier et du pluriel de la même racine surtout peut avoir été le point de départ. Mais même ainsi il faut encore faire entrer en ligne de compte l'analogie qui aura grandement contribué à propager ce phénomène si restreint.

395. E. Que tous nos automatismes marchent de pair et agissent ensemble dans l'art, c'est un fait prouvé aussi par la hauteur du ton.

Nous le constatons tout d'abord dans la musique et dans le chant. C'est par la subordination en effet qu'une succession de tons se fait motif, c'est par l'inertie et l'anticipation que les motifs s'enchaînent de façon à former une mélodie. WAGNER a démontré dans ses opéras par le "Leitmotiv" l'effet que peut avoir l'association dans la musique.

396. Mais nous n'avons nul besoin d'aller chercher ce concours, cette coopération hors du domaine linguistique : dans les langues où l'accent musical prédomine, tel que l'indo-chinois, chaque strophe de vers ou à peu près nous en fournit un exemple. Nous le ferons voir le plus clairement à la plupart de nos lecteurs par un ou deux schémas de vers chinois.

0 signifie : un ton quelconque.

— signifie : *ping*, c'est à dire, l'élévation du ton reste constamment la même pour toute la syllabe.

| signifie : *tse*, c'est à dire que le ton s'élève ou s'abaisse sensiblement au cours de la syllabe.

```
1° 0 | 0 — 0 | 0        2° 0 | — — |
   0 — 0 | 0 — 0           0 — | | —
   0 — 0 | 0 — 0           0 — — | |
   0 | 0 — 0 | 0           0 | | — —
```

De plus on distingue encore le *ping shang* (ton élevé constant) et le *pin kiü* (ton grave constant) à côté du *tse shang* (ton montant) et du *tse kiü* (ton descendant). Eh bien dans beaucoup de mesures de vers les *rimes* doivent se conformer aussi à ces subdivisions (1).

(1) M. DE HARLEZ : *La Poésie chinoise*, Bruxelles, 1892. Cf. encore F. KUEHNERT : *Über den Rhythmus im Chinesischen*, Wiener Sitzungsber., 1896, Bd. 134, III.

397. Voyons maintenant les particularités typiques de l'accent musical. Dans leurs études sur l'accent en général et celles sur la hauteur du ton en particulier, les linguistes et les phonéticiens ont jusqu'ici par trop peu tenu compte de la musique et de sa théorie. Car lorsque nous comparons la langue avec la musique nous pouvons arriver à en déduire quelques principes très importants (bien qu'en petit nombre, il est vrai), principes qui, ayant leur racine dans la nature même de l'homme, ont de soi une portée générale et sont donc applicables à tous les temps et à tous les lieux (1).

398. 1° Nous nous arrêterons donc en premier lieu à la loi musicale générale que la chanson naturelle en finissant s'abaisse vers le ton fondamental (2).

Et cela se comprend. Parler et chanter c'est comme jeter en l'air une pierre qui retombe entraînée par son propre poids. C'est là ce qui a lieu pour tout mouvement dans la nature. C'est une tension, qui dérange sur un temps plus ou moins long, avec une force plus ou moins grande la position d'équilibre. La tension passée, tout reprend sa place accoutumée. Eh bien, le ton fondamental c'est le repos, l'équilibre, d'où s'élève le ton et où il retombe après avoir flotté plus ou moins longtemps (3). Voilà pourquoi tout morceau de musique non artificiel finit par le ton fondamental. Voilà pourquoi encore la phrase la plus simple se ferme sur un abaissement du ton. "On a prétendu que, quant à la hauteur, la voix tombait, en

---

(1) Voilà ce que j'écrivais, lorsque je ne connaissais encore que la bibliographie citée ci-dessous. Mon attention fut attirée depuis sur un vieux livre oublié : PAUL PIERSON : *Métrique naturelle du langage*, Paris, 1884. Cette étude est, à mon avis, d'*une portée extraordinaire* non seulement pour l'accent musical, mais encore pour l'intensité et pour la quantité. Je ne pourrai qu'indiquer dans quelques petites notes les points importants où nos théories concordent. Pour débuter dans ce sens, je dirai que la lecture de PIERSON m'a déterminé à mettre "bien qu'en petit nombre, il est vrai" entre parenthèses qui tiennent lieu d'un point d'interrogation; car les points de ressemblance entre la langue et la musique qu'il cite ne sont nullement en petit nombre.

(2) JESPERSEN-DAVIDSEN : *Lehrbuch der Phonetik*, op. cit., p. 228. PAUL PIERSON : *Métrique naturelle de langange*, l. l., p. 117.

(3) GIETMANN-SÖRENSEN : *Musik-Ästhetik*, Freiburg i. B., 1900, p. 213.

finissant, toujours sur la même note. Il y a là, à notre avis, une légère erreur; la voix tend simplement vers l'annihilation plus ou moins complète, selon que l'idée est elle-même plus ou moins achevée. Si l'on prend une phrase isolée, le fait alors est que la voix tend vers l'annihilation complète. J'ai fait sur ce point un assez grand nombre d'expériences qui toutes m'ont conduit à cette conclusion: la voix en finissant une phrase isolée tombe de plus en plus vers la note la plus basse qu'elle puisse donner" (1).

C'est ainsi que s'explique tout de suite l'accent musical des expressions les plus simples de la voix humaine. Un petit saut en haut pour redescendre bientôt après. ⌈Bien ⌊ça. Il est ⌈par ⌊ti. Il y en ⌈à beau ⌊coup (2). Les prépositions grecques aussi en tant qu'assentiments de la réalité *ἄπο, ἔνι, ἔπι, μέτα, πάρα, ὕπο.*

399. 2° La plupart du temps cependant la tension, le mouvement de l'âme qui cherche à s'exprimer en langage ou en musique, n'est pas aussi simple. Nous avons alors l'occasion de distinguer le mouvement soi-disant négatif et positif:

le mouvement *positif,*
psychique: sortir de soi-même, sentir fortement, vouloir énergiquement.
musical : le mouvement ascendant d'un ton, soit en hauteur, soit en rapidité et en force.

le mouvement *négatif,*
psychique: rentrer en soi-même, être satisfait, indifférent.
musical : le ton doucement et lentement redescend au ton fondamental (3).

Nombre d'exemples magnifiques nous sont offerts dans le Praeconium paschale grégorien: Exultet. A diffé-

(1) B. Bourdon: *L'expression des émotions et des tendances dans le langage,* Paris, 1892, p. 57.

(2) J'indiquerai ici comme plus loin la hauteur du ton par des crochets appliqués au dessus ou au dessous de la ligne; les pauses seront marquées par une ou deux barres verticales.

(3) H. Riemann: *Grundlinien der Musik-Ästhetik,* Leipzig, 1903, p. 6 et 22; Th. Lipps: *Grundlegung der Ästhetik,* Hamburg und Leipzig, 1903, p. 323.

rentes reprises l'allégresse que causa la Lumière étonnante s'élance en jubilant vers la dominante et elle plane sur de blanches notes aux ailes rapides chantant les délices de cette nuit éclairée de rayons d'or. Vers la fin de la période un cri de l'âme jaillit encore triomphant et joyeux au-dessus de la dominante, mais la pensée finit et dans un doux recueillement il descend et se retire vers la finale pour s'y reposer jusqu'à ce qu'une nouvelle effusion d'allégresse s'élance.

De même aussi dans la langue. Chaque période, construite par un artiste en matière de langue, connaît ce même mouvement ascendant devant les virgules, la succession plus rapide des mots dans la partie positive du milieu, la legère élévation à la fin, puis la descente en intervalles graves vers le point. SVEDELIUS décrit surtout le mouvement *négatif* d'une façon caractéristique :

"Il est important de faire comprendre à ses auditeurs qu'on ne leur dira plus rien, que la communication qu'on a voulu leur faire est réellement achevée. Cela ressort directement du sens communiqué, mais à l'appui du sens vient aussi le ton un peu grave sur lequel on prononce la dernière unité linguistique, au moins sa dernière syllabe . . . . . La gravité du ton est accompagnée d'autres modifications de la voix. *On prononce les derniers sons qui précèdent l'arrêt final avec une intensité plus marquée que d'habitude . . . . En même temps on unit moins intimement les derniers mots (peut-être même les dernières syllabes) ; on les sépare par de petits arrêts anticipant, pour ainsi dire, l'arrêt final* (1).

Si nous songeons maintenant, que SVEDELIUS ne paraît à aucun endroit de son livre avoir songé seulement à une comparaison avec la musique et que, malgré cela, nous voyons cette ressemblance frappante de la finale linguistique décrite ici avec la coda de presque tout morceau de musique (rappelons-nous surtout les derniers accords séparés par de petites pauses), nous pouvons en toute sûreté regarder ce passage comme une forte preuve en faveur du parallélisme qui nous occupe.

BOURDON est surtout explicite pour la partie *positive.*

(1) SVEDELIUS : *L'analyse du langage,* op. cit., p. 113.

Il finit son compte-rendu de différentes expériences intéressantes sur la hauteur du ton dans la langue par la courte conclusion qui suit : "Pour revenir maintenant à la théorie générale de la hauteur, nous croyons pouvoir poser en principe que *toute émotion ou tendance dynamogène élève la voix.* C'est au reste tout ce que nous nous estimons en mesure de pouvoir affirmer" (1).

Mais du moment que ceci est chose démontrée, nous saisissons aussitôt la différence entre une exclamation passionnée et une communication bien calme.



L'ennemi est vaincu. L'ennemi est vaincu ! (2)

La *fin de la communication* est négative, mais *l'exclamation entière* constitue un mouvement positif. C'est donc une loi générale : "La voix soutenue jusqu'à la fin de la phrase indique dans le domaine des hauteurs un déploiement d'énergie" (3). Tiens, ⌞te voi⌜là !

400. Nous comprenons ensuite comment l'accent musical se déplace, dans une construction de communication d'avant en arrière, lorsque cette construction se combine avec celle qui suit en une nouvelle unité. Car ce qui se trouvait être la fin, le mouvement négatif ou abaissement de la voix, devient maintenant élévation, mouvement positif ou reste hauteur. Et s'il paraît être un fait général et universel (ce que nous pouvons supposer avec beaucoup de fondement) que c'est précisément le ton le plus élevé qui entre en jeu tout juste avant la fin, nous ne pouvons même nous imaginer une autre accentuation. Ainsi : ⌜Ján en alle⌞màn, devient : ⌞Jan en alle⌜máns ⌞vrìnd. At ⌜seven o'⌞clock, se fait : ⌞a seven o'⌜clóck ⌞dìnner.

(1) Bourdon : *L'expression des émotions et des tendances dans le langage,* op. cit., p. 63.

(2) Wundt : *Die Sprache,* II, p. 400. Dans sa deuxième édition l'auteur a donné des tracés, qui pour être plus exacts, n'en sont pas plus clairs. Du reste le résultat psychologique est identique.

(3) Bourdon : *L'expression des émotions et des tendances dans le langage,* op. cit., p. 154.

Accent d'intensité et accent musical marchent de pair dans ces cas, mais lors même que l'accent d'intensité garde son ancienne place (ce qui, dans nos langues modernes, est exigé pour beaucoup de mots qui sans cela auraient peine à être compris) l'accent musical reste fidèle à sa nature. ⌈Va⌊ter relié au mot ⌈Mut⌊ter devient Vá⌈ter und Mùt⌊ter (1). Comparez ensuite: Die Lie⌈be Got⌊tes, avec: Das ⌈größte ist die Lie⌊be, et ⌈Mül⌊ler avec: Mül⌈ler, Schulze und ⌈Brau⌊ne (2); la mesure d'une marche "⌈un ⌊deux" avec la mesure d'une valse "⌈un, ⌈deux, ⌊trois". A côté de τούτων ⌈πέ⌊ρι: ⌊πε⌈ρὶ τούτων (3). Cf. encore pour le skr. les cardinaux, çáturdaça, etc., avec les ordinaux, çaturdaçá-; et les cas indépendants, p.ex. ádharāt avec ceux qui sont employés adverbialement adharā̆t, etc.

401. Ces changements, que la constitution des organes de la parole et leur relation avec les facultés psychologiques ont fait naître chez celui qui parle (cf. § 412), ont habitué aussi l'oreille de l'auditeur à ces mouvements très naturels. Les hommes ont pris plus ou moins conscience de cette habitude de leur nature: un ton élevé ne constitue pas la fin, mais il faut que la voix s'abaisse pour donner à leur oreille une finale qui les satisfasse. Et c'est dans la langue encore que se montre cette connaissance plus ou moins consciente.

Jespersen nous rapporte à ce propos deux échantillons vraiment remarquables (4):

Deux personnes prennent congé l'une de l'autre. Elles se disent: Adieu. Mais le premier le dira communément sur un ton plus élevé. Il attend le mot final de l'autre, parfois même il le fait sur un ton d'interrogation tellement prononcé que ce mot n'est pas loin de signifier:

---

(1) Cette accentuation a été corroborée experimentalement par William Martens: *Über das Verhalten von Vokalen und Diphtongen in gesprochenen Worten,* Zeitschrift für Biologie, Bd. 25, p. 289-328, voir surtout p. 306 sqq.

(2) Jespersen-Davidsen: *Lehrbuch der Phonetik,* op. cit., p. 235.

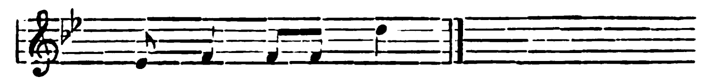
(3) L'accent historique est *πέρι,* sanscrit pári, comme pour toutes les prépositions dans l'anastrophe. J. Vendryes: *Traité d'accentuation grecque,* l. l., § 74 sqq., § 398 ci-dessus.

(4) Jespersen-Davidsen: *Lehrbuch der Phonetik,* op. cit., p. 228-229.

ainsi nous n'avons plus d'affaires à traiter pour aujourd'hui? Mais le second clot la conversation sur un ton bas de façon à répondre éventuellement ainsi à la question posée : Non, plus rien : ⌜dieu! — ⌜A⌞dieu!

"Du erhältst eine ⌜Mark, nicht einen ⌜Pfennig ⌞mehr," dira A à B et l'abaissement profond de la voix sur ⌞mehr jette tout un jour sur la disposition où il est de ne pas en rabattre : C'est fini maintenant, je ne veux plus en entendre parler. Mais B reprend : ⌜keinen ⌜Pfennig ⌜mehr. *Lui* ne considère nullement l'affaire comme conclue, son ton va s'élevant continuellement comme pour forcer l'autre à une réponse, car nous ressentons comme une antipathie organique à demeurer sur une note élevée.

Mettons maintenant un point d'interrogation après le dernier ⌜mehr ce que nous avons déjà fait peut-être instinctivement en lisant, nous nous rendons compte alors comment se découvre ici la cause psychologique de l'interrogation :



L'enne-mi est vain-cu?

Et c'est ainsi que nous croyons avoir démontré pour tous les temps et pour toutes les langues (1) ce que Nyrop-Philipot (les seuls qui font mention *aussi* dans leur bibliographie de Paul Pierson) ont posé pour le français (2) : Pour ce qui est des groupes de mots, on peut faire les remarques suivantes :

1° Le *ton montant* indique que la *pensée est inachevée, indéterminée;* on l'emploie dans les phrases interrompues, etc.

2° *Le ton descendant* indique que la pensée est achevée, bien définie.

(1) Je ne prétends point évidemment par là que cet état naturel ne puisse être obscurci par toutes sortes de perturbations résultant de la civilisation ou de l'analogie. Bourdon pense à bon droit que "l'ordre acquis, artificiel, se mêle constamment à l'ordre naturel et l'intervertit" (op. cit., p. 150).

(2) Nyrop-Philipot : *Manuel phonétique du français parlé,* Copenhague, 1902, p. 114.

402. Un troisième rapport, d'une grande importance ici, entre la musique et la langue nous est présenté par les deux actions contraires de pause et de repos.

"Während Pausen," dit Riemann (1), „welche nach Tönen eintreten, die einen natürlichen Abschluß bilden, kaum von irgendwelchem Empfindungswerte sind, sind andere, welche eine Phrase zerreißen, besonders solche, welche vor den Schwerpunkt fallen, von erschreckender, beängstigender, den Atem versetzender Wirkung."

Bien que cette description inquiétante ne s'applique, comme nous le verrons plus loin, ni en musique ni dans la langue à *toutes* les pauses dont il s'agit, j'ai mis cependant cette description en avant, parce qu'elle fait voir aussitôt à tout le monde quel fait nous avons en vue.

Je ne crois pas inutile cependant pour le faire comprendre jusque dans l'intimité de son être, de rappeler briévement *la loi d'accumulation* que nous avons déjà mentionnée ci-dessus p. 153.

"Wird ein psychisches Geschehen in seinem natürlichen Ablauf unterbrochen oder gehemmt, oder tritt in denselben an einem Punkt ein fremdes Element hinein, so geschieht an der Stelle, wo die Unterbrechung, die Hemmung, die Störung durch das Fremde auftritt, *eine Stauung:* Die in ihrer Verwirklichung gehemmte Tendenz des Fortganges konzentriert also die psychische Kraft an jener Stelle" (2).

C'est ainsi que toute tendance est partiellement une accumulation de la force psychique au moment où se présente une difficulté. Appartiennent au même ordre d'idées le cas plus grand qu'on fait des choses qu'on vient de perdre récemment, l'impression particulière exercée parfois par des termes couverts, par une phrase demeurée inachevée, l'action produite en musique par une dissonance, l'arrêt d'une montre, qui nous réveillera, etc., etc.

Si donc pour appliquer ceci à la musique, une série de tons se trouve soudain interrompue; le dernier ton avant l'interruption recevra, précisément par cette inter-

(1) *Musik-Ästhetik,* op. cit., p. 56.
(2) Th. Lipps : *Leitfaden der Psychologie,* op. cit., p. 109 sqq.

ruption elle-même, un accent typique. Rappelons seulement le stacato.

Hugo Riemann, dans le sixième chapitre de sa *Musikalische Dynamik und Agogik,* Leipzig, 1884 (1), donna déjà une application très large de cette loi musicale — sans en soupçonner cependant l'universalité ni le fondement psychologique.

Eh bien, nous retrouvons la même chose dans la langue; car c'est une remarque très féconde que celle où Carl Svedelius (2) dit que la pause fait souvent l'office d'accent.

La pause n'est pas *toujours,* comme le croyaient encore Sievers et Delbrück, une incision entre les groupes de souffle; au contraire grâce à l'énergie psychique (3) qu'elle donne d'après la loi d'accumulation à la syllabe précédente, elle devient le sommet unifiant le plus élevé du groupe ondulant. Cela a lieu :

Premièrement dans les expressions emphatiques (4) :

Das ist ʳbuch || stäblich wahr. ʳPer || nicious. Oh it's ʳa || bominable! ʳAf || schuwelijk! ʳOnt || zettend. ʳGe weldig.

D'après la loi d'accumulation la syllabe précédente reçoit ordinairement un ton très élevé. On voit par les exemples qu'ici encore l'accent musical ne doit nullement coïncider avec l'accent tonique ordinaire.

Deuxièmement, dans des constructions de plus d'étendue ou composées.

Si la pause ne se laisse distinguer qu'à moitié dans : "Les guerres des Franʳçais | ont été ....," elle intervient d'une façon remarquable dans : La guerre des Français à Madagasʳcar || a été ...., etc.

Finalement dans tous les cas possibles, où l'on croit quelque accent spécial être nécessaire, ainsi surtout

(1) Voir aussi un résumé succinct dans son *Allgemeine Musiklehre*[5], Leipzig, 1904, à la p. 106.

(2) Svedelius : *L'analyse de langage,* op. cit., p. 96 sqq.

(3) On comprend que celle-ci peut s'exprimer aussi suivant la nature des langues en accent temporel ou d'intensité. Comme ce phénomène se manifeste de la façon la plus caractéristique dans l'accent musical, j'ai cru qu'il se trouvait ici le mieux à sa place.

(4) Jespersen-Davidsen : *Lehrbuch der Phonetik,* l. l., § 109.

lorsqu'il s'agit de contrastes. D'autres ..., ⌜lui || était convaincu, etc., etc.

Les exemples cités, dit SVEDELIUS, ne se rencontrent cependant que dans la langue cultivée. On retrouve bien le même principe dans la langue de tous les jours, mais il y est plus ou moins masqué. Le peuple en effet complète ces pauses par toutes sortes de mots de sentiment inaccentués.

Au lieu de : c'est ⌜lui || qui a préparé la question, on entend dire : c'est ⌜lui ⌊alors⌋ qui a préparé la question. Au lieu de : Le pub⌜lic || discute ces questions à présent, le journal imprimera : Le public⌝ ⌊lui⌋ discute ces questions, lorsque le public est mis en opposition avec les savants. Die ⌜Treue ⌊sie⌋ ist kein leerer Wahn.

403. Appliquons maintenant ces trois classes de données aux langues, dont nous ne connaissons qu'imparfaitement l'accentuation et nous ne tarderons pas à voir combien généreusement cette nouvelle connaissance complétera et enrichera les pauvres données que nous a léguées la tradition.

Quand nous considérons combien il nous est difficile encore *à nous* d'accentuer même d'une manière passable notre propre langue maternelle malgré les fines analyses et le large champ d'observation et de comparaison dont nous hommes du XX[e] siècle nous pouvons disposer ; nous ne saurions, dans nos recherches sur les unités d'accent des langues anciennes, nous en tenir rigoureusement aux petits traits à l'aide desquels les brahmanes et les alexandrins marquaient la syllabe accentuée. Ajoutez à cela qu'ils n'ont introduit ce système pour la première fois dans les textes qu'à une époque où une grande partie de cette littérature écrite pouvait à peine s'appeler encore leur langue maternelle. De plus ils ont été certainement très inférieurs à nos linguistes modernes en vues générales sur les phénomènes de la langue à cause du cercle restreint de leurs connaissances.

404. Nous sommes donc en droit de tirer sur-le-champ de l'absence d'accent dans le verbe qui se trouve à la fin de la proposition principale védique (1) la conclusion que le verbe n'est autre chose ici qu'un mouvement

(1) B. DELBRÜCK : *Altindische Syntax*, Halle a. S., 1888, § 22-23.

négatif qui constituait une seule unité d'accent avec le sujet ou un complément précédents qui formaient le mouvement positif.

Si le verbe se trouvait en tête, il formait l'élévation positive et le nom adjoint la descente négative, comme il ressort clairement des composés du type : bharádvājas et dāti-vāras, que je regarde d'accord en cela avec JACOBI (1) comme des incidentes, composées de ce qui devait être plus tard la 3ème personne du verbe fini + ce qui s'appellerait dans la suite sujet ou objet, mais dont le premier membre doit être senti par les ṛṣi comme verbe fini (2).

Le brahmane a eu beau mettre un peu plus tard dans un groupe dont la liaison fût plus lâche un nouvel accent sur le nom après un verbe accentué : m'appuyant sur la catégorie de composés qui vient d'être citée et sur la contrainte exercée par un système qui imposa ici encore un accent au nom qui le plus souvent se trouvait en tête, je crois pouvoir conclure en toute sécurité à l'unité d'accent en védique de tous les groupes qui, formant la phrase principale, se composaient d'un sujet ou d'un objet + un verbe.

Mais comme nous l'avons déjà constaté (§ 323) la liaison du verbe avec les noms est plus étroite dans la subordonnée que dans la principale. Nous pouvons donc a fortiori admettre pour la subordonnée l'unité d'accent que nous venons de reconnaître à la principale. Les noms sont donc ici de nouveau toujours accentués par une contrainte systématique. Mais le verbe des propositions subordonnées *en tête de la phrase* porte naturellement l'accent principal (3), parce que la pensée est inachevée,

(1) H. JACOBI : *Compositum und Nebensatz,* Bonn, 1897, p. 61 sqq.

(2) C'est la construction bien connue ἀπὸ κοινοῦ qui se présente assez fréquemment dans d'autres langues aussi : m.h.all. die worhte ein smit hiez-Volcān. m.néerl. een dorper heet-Lamfroit woont hier bi, een borne heet-Kriekepit gaet suutwest niet verre danen. Voir pour la bibliographie sur ce sujet H. PAUL : *Prinzipien*[4], p. 125, et y ajouter l'ouvrage très important et évidemment oublié de LOUIS-FRANCIS MEUNIER : *Les composés qui contiennent un verbe à un mode personnel,* Paris, 1875.

(3) B. DELBRÜCK : *Altindische Syntax,* op. cit., § 25.

indéfinie : le verbe de la subordonée est le sommet du mouvement positif, *du ton montant.* L'accent qui affecte le préverbe passe donc au verbe (1). Le verbe accentué dans les subordonnées *qui suivent* se présente seulement dans des "auffordernden Sätzen" (2). Celles-ci se dénoncent donc elles-mêmes comme mouvement positif : sortir de soi-même, vouloir énergiquement.

405. En grec le verbe était à l'origine toujours enclitique (3). C'est là un fort argument en faveur de la thèse de HERMANN (4) et qui n'a pas encore été, que je sache, utilisé dans cette vue. Ce fait cependant ne plaide pas moins fortement en faveur de notre thèse à nous, à savoir que ce que nous revendiquions pour la principale védique, c'est à dire l'unité d'accent du sujet ou de l'objet + verbe, paraît déjà être un fait dans la langue indo-européenne.

Cependant le verbe était pourtant accentué dans le grec historique. Cette unité plus qu'ancienne se serait donc de nouveau rompue (5)? S'il n'y avait pas l'accent grave du grec, nous aurions peine à répondre négativement. Mais maintenant de trop nombreux enclinomènes (6) sont par trop significatifs à cet égard. C'est bien dommage que l'opinion qui voyait dans cette βαρεῖα une μέση, opinion admise presque unanimement par tous, ainsi e. a. par G. HERMANN, par CORSEN, par WESTPHAL, par KÜHNER-BLASS, ait été combattue ces dernières années précisément par deux savants qui ont fait de

(1) B. DELBRÜCK : *Altindische Syntax,* op. cit., § 28. Cf. § 386 ci-dessus.

(2) Ibidem : § 26.

(3) J. WACKERNAGEL : *Beiträge zur Lehre vom griechischen Akzent,* Basel, 1893.

(4) EDUARD HERMANN : *Gab es im Idg. Nebensätze?* Gütersloh, 1894.

(5) Il n'y a rien impossible à cela. C'est ainsi qu'au déclin de la civilisation après la chute de l'Empire d'Occident beaucoup de composés latins se désagrègent. L'accentuation romane est là pour le prouver. Voir pour les dernières études sur ce sujet R. S. RADFORD qui cite une bibliographie assez étendue. *On the recession of the latin accent,* AJPh., 25, 1904, p. 151 sqq.

(6) C'était là le terme assigné par les grammairiens aux oxytons à accent grave dans le corps de la phrase.

l'accent grec l'objet de toutes particulières études : WACKERNAGEL (1) et VENDRYES (2).

Je n'ai plus besoin cependant de revenir à cette question, depuis que HUGO EHRLICH (3) l'a traitée encore une fois et à fond (4) et qu'il a démontré avec évidence, à mon avis, la vérité de ce que la constatation immédiate des faits m'avait suggéré, à moi et à bien d'autres. Dans les constructions comme : βασιλεὺς ἐγένετο, (κνίση δ' οὐρανὸν ἷκε l'accent grave indique un accent secondaire, entendez, la dernière syllabe des noms était plus élevée (5) que les deux premières, mais plus basse que la syllabe accentuée des verbes. Elles formaient donc un seul groupe de tons : une seule unité d'assentiment secondaire. Que cette unité d'accent nous échappe, lorsque l'accent historique tombait sur une syllabe précédente du nom, se comprend facilement, vu que seul l'*observateur exercé* saurait alors démêler la différence entre l'accent principal et l'accent secondaire. C'est tout comme pour le *súb vos plàco* et le *súpplico vòs* dont nous avons parlé.

N'étaient vraiment enclitiques en grec que trois présents de l'indicatif : εἰμι, ἠμι et φημι (et pour le dernier il faut encore excepter la deuxième personne du singulier). Cela se comprend très aisément. D'εἰμι vu sa nature pronominale. Φημι, ἠμι sont de petites phrases enclitiques dont nous parlerons encore plus loin.

(1) J. WACKERNAGEL : *Beiträge zur Lehre vom griechischen Akzent,* Basel, 1893, p. 1 sqq. Voir aussi WACKERNAGEL : *Das Zeugnis der delphischen Hymnen über den griechischen Akzent,* Rheinisches Museum, 51, p. 301, 302.

(2) J. VENDRYES : *Traité d'accentuation grecque,* Paris, 1904, §§ 35-44. Voir surtout ses concessions au § 42 et comparez E. GAUTHIOT : *Mélanges Meillet,* p. 58, du moins pour les faits.

(3) HUGO EHRLICH : *Zur griechischen Prosodie,* I, KZ., 30, 1905, p. 571-83.

(4) Cf. aussi l'étude de TH. REINACH sur VENDRYES dans la Revue des études grecques, 47, 1904, p. 485.

(5) C'est tout simplement une hérésie psychologique que d'admettre avec HIRT : *Handbuch,* § 274, Anm., un renversement des valeurs de mouvement positif et négatif. KRÜGER : *Griech. Sprachlehre,* § 8, 10, Anm. 1) aurait pu déjà lui apprendre mieux. Celui-ci parle en effet de "etwas gedämpft" et rapproche avec beaucoup de justesse : ⌈handle ge⌈scheit avec ˌge⌈scheit ⌈handeln : le "gedämpft" ou "d'un ton plus bas" doit donc s'entendre ici par rapport au mot suivant, non aux syllabes précédentes du même mot.

406. Tout cela ressort bien clairement de la musique des hymnes grecs. Car AMBROS faisait remarquer à très juste titre : "Die griechische Musik war für die Dichtung, was die Polychromie für den griechischen Tempel war. Wie diese in kluger und bescheidener Unterordnung die Bauglieder mit leichter Nachhilfe belebt, so sollte die Musik nicht das Wort des Dichters eigensüchtig verschlingen oder sich eigensüchtig vordrängen, sondern das Wort erst recht hell und klar ertönen lassen" (1). La mélodie se réglait donc sur l'accent de hauteur des paroles prononcées, et c'est pour cela que les fragments qui nous sont parvenus ont une importance primordiale pour la définition du vrai accent grec *dans la conversation.*
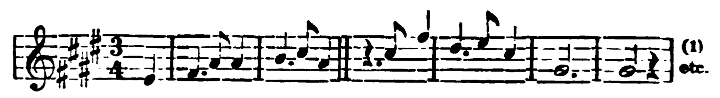
Or WACKERNAGEL trouva dans les fameux fragments d'hymnes grecs (2) que non seulement l'accent aigu des mots coïncidait couramment avec la note la plus élevée de la mélodie, et que le perispomène se chantait sur deux notes dans une succession descendante, mais de plus, que la syllabe affectée de l'accent grave forme bien le point dominant de la mélodie du mot auquel elle appartient, tout en étant le plus souvent plus bas et jamais plus élevé que la syllabe initiale et la syllabe accentuée du membre de construction qui suit (3).

Ceci nous prouve que nous devons ajouter foi à celles-là seulement des notions contradictoires des grammairiens grecs, qui nous décrivent l'accent grave comme une μέση et l'appellent de ce nom (4).

Que l'unité d'accent de certaines constructions grammaticales fût sentie elle aussi, lorsque le premier membre *n'*était *pas* un oxyton, et que par suite la notation d'accent des Alexandrins nous laisse parfaitement en panne, c'est ce qui ressort très clairement de l'étude d'HUGO EHRLICH que nous venons de citer, du moins

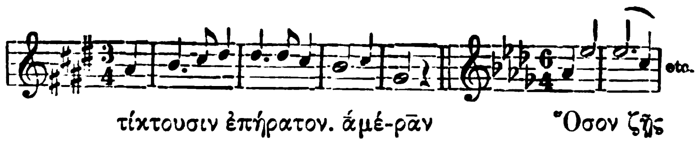
(1) A. W. AMBROS : *Geschichte der Musik,* Bd. I [3], 1887.
(2) C. JAN(US) : *Musici scriptores Graeci,* Supplementum : Melodiarum reliquiae, Lipsiae, 1899.
(3) J. WACKERNAGEL : *Das Zeugnis der delphischen Hymnen über den griechischen Akzent,* Rheinisches Museum, 51, 1896, p. 304-305.
(4) HUGO EHRLICH : *Zur griechischen Prosodie,* I, KZ., 39, 1905, p. 571-83.

pour ce qui regarde l'adjectif + substantif. Ce savant trouva que ce complexe syntactique était accueilli en musique comme un seul mot n'ayant qu'un seul sommet musical. Ce sommet se trouve nécessairement sur la syllabe accentuée de l'un des deux mots, tandis qu'on *ne tient aucun compte* de la syllabe accentuée de l'autre mot. La concordance des matériaux en question rend impossible tout doute raisonné. Je citerai seulement deux exemples, pour plus de clarté :



γαυ-ρούμενον αὐχένα. ἀδά-μαντι χα-λῖ — νῳ

Attiré par ces conclusions d'Ehrlich je me suis mis à examiner par moi-même les constructions : sujet + verbe et objet, ou complément + verbe et j'arrivai à la même conclusion. Ces groupes sont traités eux aussi comme un seul mot à un seul sommet musical. Ce n'est pas l'endroit ici d'indiquer des matériaux complets; les exemples attireront immédiatement l'attention et parleront clairement pour peu qu'on se donne la peine de les observer d'un peu près. Je ne fais qu'en citer ici un ou deux et des plus probants par le fait qu'ils ne se soucient nullement de l'accentuation étymologique des parties de construction moins fortement accentuées :



τίκτουσιν ἐπήρατον. ἀμέ-ρᾶν "Οσον ζῇς

(1) J'emprunte mes notations de musique non aux *Melodiarum Reliquiae* de C. Jan, vu que sa transcription, du point de vue musical, peut être appelé défectueux, surtout dans le rythme, mais à la traduction de Hugo Riemann : *Handbuch der Musikgeschichte* I [1], Leipzig, 1904, § 25, lequel cependant par ses conjectures, diamétralement opposées aux règles trouvées, fait preuve d'une incompétence philologique qui ne se saurait justifier. Comme je ne cite que des passages dont la tradition est dûment établie, cet inconvénient ne doit pas nous empêcher de donner ici la préférence à sa notation très certainement plus sûre quant au rythme.

On le voit. Tout comme on n'a pas tenu compte dans les premiers exemples de l'accentuation γαυρούμενον et χαλινῷ, de même τίκτουσιν, ἁμέραν et ὅσον n'ont conservé qu'un faible accent secondaire, que la musique pouvait parfois (1) négliger. L'unité d'accent se trouve du fait prouvée péremptoirement pour ces groupes aussi.

Que la musique du Sāmavēda, qui nous a été conservée dans de nombreux manuscrits, conduise à pareil résultat, je ne saurais encore le supposer. Dr. R. Simon de Munich qui s'occupe surtout de la musique de l'Inde antique voulait bien me communiquer qu'on ne saurait encore avoir de certitude à cet égard, vu le grand nombre de faits qui restent à dégager des matériaux manuscrits longtemps négligés, avant de pouvoir émettre sur cette question un jugement qui soit fondé sur des données suffisantes.

Cependant les exemples d'Hugo Ehrlich nous ont conduit aux constructions nominales ou soi-disant ouvertes.

407. Pour cette question les preuves sont plus faciles.

Après tout ce qui précède il est clair pourquoi l'adjectif en tête du groupe avait toujours en indo-européen le ton sur la dernière syllabe (2). Ton montant : la pensée est inachevée, indéterminée : γλαυκὸς ὀφθαλμός : œil étincelant.

Mais ainsi s'explique aussi l'accent mobile des noms dans la déclinaison, si nous constatons avec Hirt (3) que le cas oblique forme avec le mot principal suivant un seul groupe.

L'exemple de tantôt peut se concevoir aussi d'une autre manière, nous pouvons regarder γλαυκός comme

---

(1) *Parfois*, car comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, les syllabes étymologiquement accentuées de ces mots accessoires ont néanmoins la plupart du temps un ton plus élevé que les syllabes étymologiquement inaccentuées du même mot. Comme dans ce dernier cas quelqu'un peu ferré sur la musique aurait pu discuter la dépendance ou la position subordonnée d'un pareil groupe sous une unité supérieure, j'ai préféré choisir ces exemples comme plus frappants.

(2) N. v. Wijk : *Der nominale Genitiv-Singular*, Zwolle, 1902, § 33 ; J. Vendryes : *Traité d'accentuation grecque*, op. cit., § 184.

(3) H. Hirt : *Der idg. Akzent*, p. 315 sqq. ; cf. N. v. Wijk : *Der nom. Gen.-Sing.*, op. cit., § 91.

génitif de γλαύξ et le traduire alors avec une précision absolue par *œil de hibou.*

N. v. Wijk croit même que *tous* les adjectifs sont nés ainsi des mêmes formes fondamentales que les génitifs et à mon avis rien ne nous empêche d'admettre son opinion.

Mais tous les autres cas obliques faibles formaient une même liaison (1).

Gén. sing. : Διόσκουροι ; dat. sing. : ātmanēpada- ; instr. sing. : vacā́stēna- ; loc. sing. : διίφιλος, asmḗhiti- ; abl. sing. : stōkānmukta- ; gén. pl. : apām̥nidhi- ; loc. pl. : apsúyōni-, etc. (2).

Wackernagel (3) nous fait voir comment l'accent s'est déformé et systématisé dans ces composés et dans d'autres de même nature par toutes sortes de règles secondaires.

408. Le nominatif et l'accusatif au contraire étaient le plus souvent dans la phrase des mots indépendants. Ils formaient primitivement un groupe à part ; la dernière syllabe est par suite inaccentuée.

Le locatif singulier hésitait et cela ne saurait nous surprendre, vu qu'il devait se présenter continuellement dans la conversation ordinaire comme un assentiment réel isolé (4). L'accusatif pluriel dans le sanscrit le plus reculé transportait également son accent sur la dernière syllabe. Cela se voit clairement dans la construction existant déjà en indo-européen objet + verbe, où le verbe était inaccentué du moins dans la proposition principale. Le mouvement positif se continuait donc jusque sur la dernière syllabe du nom. De même en latin : Nous trouvons jusqu'à dix fois dans Plaute : nugás-agìt, nugás-agìs, etc. (5).

(1) O. Richter : *Die unechten Nominalcomposita des Altindischen und Altiranischen*, IF., IX, p. 1 sqq., p. 183 sqq.

(2) Il est tout naturel que le dat. et l'instr. plur. manquent ici : ils forment en effet, comme le duel correspondant, une composition de date assez récent du radical et d'une prépos. *bhi. (H. Hirt : IF., 17, p. 51 sqq.). L'accent original de ces formes s'explique parfaitement d'après le § 381. Le loc. plur. me paraît un peu plus ancien. De là il tient le milieu entre les deux.

(3) J. Wackernagel : *Altindische Grammatik*, II [1], Göttingen, 1905.

(4) John Ries : *Was ist Syntax?*, op. cit., p. 96.

(5) R. Radford : AJPh., 25, p. 258.

L'accusatif sing. devait se trouver dans le même cas, mais continuait en outre de se présenter beaucoup plus souvent comme mot-phrase, ce qui arrivait plus rarement pour le pluriel par la nature même du nombre.

409. Mais ce ne sont pas seulement les nominatifs-génitifs thématiques qui placés en tête du groupe font fonction d'attribut, mais encore les radicaux féminins en -i̯ē̂ comme nous le fait voir le gén.-sing. latin-celtique des radicaux thématiques en ī: lupí pes. (Voir le § 116, note 3.)

Mais les radicaux féminins en -i̯ē étaient aussi des oxytons dans le soi-disant nominatif-singulier. Le lituanien nous le prouve.

Nous avons donc ici le même rapport qu'entre ferus et θηρός.

410. Cependant l'accentuation finale des féminins ou des neutres pluriels indo-européens en -ā est beaucoup plus frappante et démontrée sous bien plus d'aspects. Ne serait-il pas possible de prouver ici qu'ils s'employaient en i.-e. comme attributs devant d'autres substantifs? Leur accentuation particulière se trouverait expliquée du coup. Eh bien, je crois pouvoir produire cette preuve que je prends dans le génitif gotique (pluriel) (1).

Rien n'a été plus embrouillé et obscurci par les théories modernes sur la position finale que précisément ces terminaisons.

411. Nous avons vu plus haut (§ 346) que les lois sur la position finale sont une conséquence de la subordination différenciante, suivant laquelle il ne saurait éclipser aucune syllabe affectée soit d'un accent principal, soit d'un accent secondaire. En traitant de la mutation consonnantique en germanique nous verrons que la loi de Verner ne peut pas être beaucoup plus ancienne que les lois sur la position finale des voyelles. Comme la loi de Verner suppose que l'accent avait encore la même position qu'en indo-eur., je ne conçois pas ce qu'on pourrait bien objecter à ce que le génitif en v.germ. eût encore conservé pendant quelque temps un accent

(1) Je mets ici *pluriel* entre parenthèses parce qu'il appert de toutes sortes de faits que ces formes font fonction aussi de génitif singulier: p. ex. après le pronom interrogatif.

secondaire sur la terminaison. Mais non seulement il n'y a rien qui s'oppose à cette hypothèse, il y a au contraire beaucoup de choses qui exigent inexorablement cette conclusion :

1° Les thèmes terminés par une consonne, où l'oxytonaison i.-e. est établie. Le gotique seul nous offre ici une voyelle syncopée, mais le v.isl., l'anglo-sax. et le v.h.all. surtout ont ici fótar, fótes, nahtes, burges, mannes, kustes, etc., empruntés à l'indo-eur. noktés, etc. (1). Ceux-ci avaient donc une accentuation finale en v.germ.

2° Les thèmes en e/o, dont il a existé probablement un génitif en i.-e., ne différant du nominatif que par l'accentuation (2). Eh bien a) dans *tous* les dialectes v.germ. le *s* reste fricative sourde ; b) en got., en ags., en v.h.all., en v.s. la voyelle thématique *n'*est *pas* syncopée, comme au nominatif (3) ; c) en v.h.all. et en v.s. la voyelle thématique n'a pas passé à *i* mais est resté *e,* alors que tous les *e* inaccentués y passaient pourtant à *i.* Ils avaient encore donc eux aussi en v.germ. l'accent sur la terminaison.

3° Pour les thèmes en -ā, en -i et en -u, got. gibōs. anstais, sunaus, il n'y a rien qui nous oblige à admettre l'action d'une loi sur la position finale. Au contraire ces terminaisons i.-e. à trois mores avaient encore trois mores en germ., soit le "schwach geschnittenen Akzent", ce qui se constate clairement par la chute du *s* en v.h.all. Cf. got. gibōs : v.h.all. geba avec le got. nasidēs : v.h.all. neritōs et le got. anstais : v.h.all. ensti et le got. sunaus : v.h.all. witō avec le got. bindais : v.h.all. bintēs (4). Ils ont donc dû avoir encore eux aussi l'accent sur la terminaison.

Appliquons ces données aux soi-disant génitifs pluriels du gotique et nous voyons :

---

(1) H. Paul : PBB., VI, p. 548.

(2) N. v. Wijk : *Der nominale Genet.-Sing.,* op. cit.

(3) Faire durer l'existence de l'o de la terminaison du gén. -*so* jusqu'à l'époque du v.germ. n'est en rien plus vraisemblable qu'il ne faut pour le besoin de la cause (vu qu'il ne s'est conservé pour les noms dans aucune autre langue i.-e.).

(4) Walde : *Die germanischen Auslautgesetze,* op. cit., p. 130 sqq.

got. dagē : v.germ. *đagḗ : i.-e. *dhoghḗ,
got. gibō : v.germ. *gebṓ : i.-e. *ghebhā́ (1),

ces deux produits par la vṛddhi de potentialité (voir § 115) des bases *dhóghe et *ghébhe. Leur fonction de génitif est aussi remarquable, mais tout aussi facile à comprendre que celles des formes italo-celtiques en -ī (2).

Or comme le génitif précédait, en v.germ. aussi bien qu'en i.-e., le mot qui le régissait, le ton montant (la pensée est inachevée, indéterminée) s'explique tout seul : c'est la série parallèle bien connue (3) : russe ózero : ozerá ; lit. éžeras : ežeraí ; gr. φῦλον : φυλή, τόμος : τομή, νεῦρον : νευρά ; skr. svā́danam : ἡδονή, etc.

412. Mais ne pourrait-on pas ramener tous ces tons montants d'attributs et de génitifs placés en tête à un automatisme psychologique plus général encore?

Bien souvent déjà j'avais été frappé du fait que les grammairiens de l'i.-e. croyaient devoir admettre déjà dans les périodes les plus anciennes de la langue tant d'abstractions verbales différentes. C'est là psychologiquement parlant un phénomène vraiment très étonnant. Car lorsque nous entendons les langues populaires actuelles, nous y saisissons beaucoup de mots que les grammairiens se plaisent à qualifier d'*abstractions* verbales, mais toujours dans un sens très concret : grand émoi, beaucoup de mouvement, etc., etc.

---

(1) Les proportions hwamma : hwammēh = daga (dat. sing.) : dagē (gén. plur.); aina : ainōhun = giba (nom. sing.) : gibō (gen. plur.) doivent s'expliquer ainsi : dans les termes précédents la différenciation rythmique a causé un affaiblissement, tandis que cet affaiblissement a été empêché dans les termes suivants soit par des consonnes d'appui soit par l'accent.

(2) Qu'Ulfila sentît ces formes *également* comme simple assentiment potentiel sans le sentiment de relation du génitif, me paraît on ne peut plus évident par þai þiudo, Matth. 6, 7 (cf. þai fadrein), hwo so laiseino so niujo, Marc. 1, 27; hwo so handugeino so gibano imma, Marc. 6, 2; hwo hweilo, I. Cor. 7, 5 et 16, 7, etc. Il me semble tout aussi facile à prétendre que difficile à prouver que tout cela doit être mis sur le compte du texte grec.

(3) Benjamin I. Wheeler : *Der griechische Nominalakzent*, Straßburg, 1885, p. 69, 73, etc.; Joh. Schmidt ; *Die Pluralbildungen der idg. Neutra*, Weimar, 1889, p. 18, 21, 41 ; Paul Royer et Ant. Meillet : *Sur l'une des origines du mouvement de l'accent dans la déclinaison slave*, MSL., VIII, p. 172 sqq. ; Herman Hirt : *Der idg. Akzent*, op. cit., p. 250 ; Franz N. Finck : *Über das Verhältnis des balt.-slavischen Nominalakzents zum uridg.*, op. cit., p. 14, 18, etc.

Wunderlich lui a attiré quelque part dans "Der deutsche Satzbau", l'attention sur de très remarquables évolutions de sens de ces soi-disant abstractions verbales. Eustace Miles, dans un livre très peu judicieux, mais qui fait découvrir cependant de temps à autre de larges horizons (1), nous offre quelques significations et comparaisons, qui firent naître en moi le soupçon que toutes ces abstractions indo-eur. seraient des mots-phrases aussi concrets que possible : des expressions du plus simple assentiment réel, se compliquant ou non d'un sentiment de satisfaction, de contentement.

Sanscrit dátram, en voilà un cadeau! átram, voilà! mange. Gr. χεῖμα, il neige; τόλμα, hm, il ose; ψεῦδος, c'est menti. Sanscrit yáças, voilà qui est beau. Gr. πλόος, naviguer, oui! sanscrit váraḥ, choisir! bhōjanam, délicieux ; sádanam, s'asseoir, oui.

Voilà pourtant les seules significations dont on pourrait avec quelque succès faire dériver, outre les vraies abstractions verbales, tous les noms de lieu, d'instrument, d'objet et d'agent.

Leur accentuation se trouve alors motivée : Ton descendant.

413. En regard de cela cependant il y a toute une série d'oxytons parallèles qui tous ont cette particularité commune, que contrairement à ceux que nous venons de nommer ils ne forment pas une construction entière, mais seulement une partie incomplète de construction, que toutes sont des assentiments relatifs ou assentiments potentiels, tandis que la série précédente ne contenait que des assentiments réels absolus.

Τόμος : τομός, váras : varás, θάνατος : θνητός, ψεῦδος : ψευδής, yáças : yaçās, dátram : dātā, ἄροτρον : ἀροτήρ, χεῖμα : χειμών, ἄετμα : αὐτμήν, syūma : ὑμήν, ádharam : adharād. ἐπιζάφελον : ἐπιζαφελῶς, etc., etc. (2).

414. Nous démontrerons plus loin en parlant de la sémantique que les assentiments de potentialité aussi

(1) E. H. Miles : *The early meaning and the developments of the "middle" voice*, Cambridge, 1895, chap. III.

(2) H. Hirt : *Der idg. Akzent*, op. cit., p. 250, etc. ; J. Wackernagel : *Altindische Grammatik*, II, op. cit., p. 19 sqq.

bien que les assentiments relatifs sont nés souvent par *différenciation de deux assentiments réels absolus réunis en une seule construction.* Mais alors évolutions de forme et de signification marchent parallèlement de la manière la plus parfaite; car par la réunion de deux barytons en une seule construction la différenciation subordonnante fait du premier membre un oxyton.

Tous les mots-phrases nominaux (qui plus tard devenaient des Nominatifs, des Accusatifs, des Locatifs, etc.) avaient en pré-indo-européen l'accent sur la syllabe initiale.

Tous les sujets, les régimes, les compléments, les attributs qui précédaient le mot principal, et les abstraits, les collectifs et les féminins avaient en pré-indo-européen l'accent sur la syllabe finale.

415. Il nous faut encore voir maintenant les applications de la pause et de l'accumulation.

Une première conclusion toute trouvée c'est que les vers, qui ont été suivis de temps immémoriaux d'une pause, ne doivent donc pas nécessairement représenter des unités psychiques. Or cette pause peut précisément former le sommet d'un groupe ondulant ce qui explique tout naturellement les enjambements et les rejets, comme l'accent psychique sur la fin du vers (typique surtout dans Horace). Mais les signes de la ponctuation ont souvent exclusivement la même fonction et par suite aussi la fonction d'accent.

416. Tous les hiatus grecs sont évidemment chez les écrivains qui se sont fait de l'élision une loi, des témoins irrécusables d'une pause. Et parmi ces pauses il y en a indubitablement beaucoup qui ne séparent pas deux groupes mais qui relient un seul groupe. Celui qui ferait une étude de tout ce qui a été écrit sur l'hiatus grec pourrait arriver — si l'impression générale que fit sur moi la matière ne m'induit en erreur — à des résultats très significatifs.

417. Mais l'accumulation psychique nous révèle et explique encore un autre phénomène général de l'accent.

Il existe une loi en grec qu'en cas d'élision d'une syllabe accentuée, la syllabe qui précédait reçut cet accent.

Gr. ἑπτὰ ἦσαν : ἕπτ' ἦσαν; πολλὰ ἐμόγησα : πόλλ'ἐμόγησα; λεπτὰ ἐγένοντο : λέπτ'εγένοντο; δὴ ἔπειτα : δή'πειτα; μὴ ἔθιγες : μή'θιγες, etc.

Nous retrouvons le même phénomène en sanscrit :

ÇB. apsù antár devient ápsv-antár; ēvá ētád : ėvāitad : stabhāna ā antárikṣam : stabhānāntárikṣam, dhruvṓ asi : dhrúvōsi, brahmá asi : bráhmāsi, etc.

Et cela se comprend facilement : l'η de ἦσαν est dans le mot ἑπτὰ après la première syllabe un *élément étranger*, qui cause d'après le § 402 une *inhibition* et de là *accumulation justement au moment où l'élément étranger se fait sentir*. C'est ainsi que la première syllabe reçoit un ton plus élevé.

Ce phénomène s'observe aussi dans le corps d'un mot, lorsqu'une syllabe accentuée tombe pour une raison ou pour une autre : καρδία : lesb. κάρζα, ἀργυρίοι : thess. αργύρροι, etc., lit. pasìeme : dial. pàs(i̯)eme, lit. atsìeme : dial. àts(i̯)eme, etc., véd. mitríyas : ÇB. mítryas : véd. manusíēṣu : ÇB. manúṣyēṣu.

418. Accumulation est encore la non-anastrophe (en d'autres termes l'oxytonaison non historique) des prépositions, quand un ou plusieurs mots intercalés les séparent du mot principal auquel elles se rapportent. Le mot intercalé fonctionne alors comme inhibition et c'est ainsi que le ton s'élève sur la dernière syllabe. Ainsi : ἀνὰ δὲ πτολίπορθος Ὀδυσσεύς ἔστη. Δαναῶν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι, etc.

419. Je ne me serais pas tant arrêté à toutes ces applications passablement peu importantes de la théorie de la pause et de l'accumulation, n'était-ce une autre catégorie de faits d'assez grande importance, qui ne trouvent leur explication eux aussi que dans l'accumulation : nous voulons parler de la loi de l'ordre des mots que Wackernagel a formulée pour l'indo-européen.

Si j'ai bien compris Hirt, il conclut de ces faits à l'unité d'accent du premier mot avec le ou les particles atones qui suivent. Voilà qui est très juste, mais si incomplet qu'il ne saurait nous donner une notion bien claire du point en question.

Les exemples germaniques ga-u-laubeis, us-nu-gibiþ, ga-u-hwa-sēhwi auraient pourtant dû lui apprendre que la particule inaccentuée étendait les bras dans les *deux*

directions, en avant *et* en arrière, de sorte qu'au lieu de causer une séparation des divers éléments, il en est devenu le chaînon tout comme les pauses traitées ci-dessus.

Rappelons-nous maintenant la différence que SVEDELIUS a établi entre la langue soignée des personnes cultivées et la langue fruste du peuple : *comment dans cette dernière des mots de sentiment inaccentués tendent à remplacer la pause plus ou moins prétentieuse* (p. 343 ci-dessus), et du fait se découvre la cause psychologique de la loi de WACKERNAGEL (1).

420. Qu'il nous soit permis avant de quitter l'accent musical de faire une seule remarque afin de prévenir tout malentendu et de formuler encore une fois et aussi nettement que possible notre pensée fondamentale.

Nous avons vu que la définition donnée par WUNDT de la phrase portait à proprement parler sur une phrase d'une certaine étendue sur une période scientifique en allemand moderne. Eh bien, nous l'avons déjà dit : elle aussi forme encore une éspèce d'unité tertiaire. Il y a cependant entre nos unités secondaires et les unités tertiaires de WUNDT *cette* différence fondamentale que les nôtres sont assenties et voulues *en une fois*, d'un seul coup et *avec précision*, de sorte que l'unité pénètre essentiellement toutes les différentes parties subalternes. Tandis que l'unité de WUNDT ne forme qu'un vague pressentiment de ce qui va suivre ressenti au début de toute la série et puis un sentiment spécifique (entre les unités secondaires) que ces pensées qui se succédent sont reliées entre elles plus étroitement que beaucoup d'autres se présentant au gré du hasard.

Or s'il résultait de l'unité monarchique de l'adhésion de nos groupes secondaires que toutes les hauteurs de ton se dirigent les unes sur les autres de façon à former un groupe composé, l'unité de sentiment des périodes tertiaires de WUNDT laisse à toutes les syllabes des unités secondaires prises séparément leur hauteur secondaire, exception faite pour la dernière syllabe. Car c'est ici que le sentiment de l'association avec l'adhésion suivante com-

---

(1) JACOB WACKERNAGEL : *Über ein Gesetz der idg. Wortstellung*, IF., I, 1892, p. 333 sqq.

mence à se faire sentir. Donc pour autant qu'on peut y rémédier encore: ton montant.

Un exemple linguistique (1) très typique se trouve dans le style ampoulé des décisions et des pétitions: Attendu que, considérant que .... que .... que .... que .... les soussignés sont d'avis que, etc. Si maintenant on lit pareil morceau à haute voix, le ton tout entier est indépendant dans toutes ces subordonnées commençant par "que" et nous avons ton descendant vers la fin et cela jusqu'au dernier mot. Mais alors le sentiment d'association à la phrase suivante s'élève et c'est ainsi que la dernière syllabe monte.

Nous finissons ce chapitre en exprimant notre conviction pleine et entière que tout en faisant abstraction de beaucoup de choses qui devaient demeurer très hypothétiques, cette étude ne laisse pas d'être bien incomplète. Nous osons espérer cependant que bientôt les recherches expérimentales de l'accent musical dans les langues modernes viendront infuser une nouvelle vie dans la tradition morte des langues anciennes.

L'accent temporel.

421. Je n'ai pu découvrir l'auteur qui le premier s'est servi de ce mot; toujours est-il que ce terme marque un notable progrès dans la méthodologie de la linguistique. Aussi longtemps en effet que nous ne verrons avec les linguistes de l'école de Leipzig dans la quantité changeante qu'un effet secondaire de l'accent et du ton, nous méconnaissons une partie considérable de la nature rythmique des langues et nous nous condamnons à ignorer systématiquement des séries entières de phénomènes linguistiques ou à admettre les explications de la toute puissante fantaisie qui ne recule devant aucune difficulté.

C'était donc pour moi une véritable satisfaction que de voir l'école française de SAUSSURE-MEILLET dans ses études des dernières années faire continuellement mention d'"accent temporel".

(1) Voir aussi le "Halbschluß" et le "Trugschluß" pour la musique dans H. RIEMANN: *Grundriß der Kompositionslehre,* I[2] Leipzig, 1897, p. 74 sqq.

S'il est vrai comme nous l'avons vu plus haut, que la quantité est souvent une conséquence de l'accent d'intensité, il ne s'ensuit pas qu'il en est *toujours* ainsi. Il est tout aussi certain que la hauteur du ton est due bien souvent à l'intensité et personne cependant ne songera de nos jours à attribuer à l'intensité *tous* les phénomènes de l'accent musical. Cessons donc de faire la même chose soit implicitement soit explicitement pour la quantité. La science profite peu de ces suppositions à bon marché (1).

Nous ne nous épargnerons donc ni les frais ni les peines pour étudier la quantité en elle-même. Une troisième série de phénomènes à côté de ceux de l'intensité et de la hauteur musicale qui se comprennent facilement maintenant, nous en dédommagera amplement.

422. Ici encore nous devons distinguer les consonnes des voyelles. Parfois, à savoir quand *la syllabe* constitue le facteur psychique, la quantité des consonnes peut alterner suivant les circonstances avec la quantité vocalique (2). La plupart du temps cependant elles forment deux faits séparés.

423. Nous traiterons ici — comme nous l'avons fait pour l'intensité et la hauteur musicale — surtout la quantité *relative;* puisque toutes ces particularités des sons, prises absolument, diffèrent d'une personne à l'autre et d'une disposition à une autre et que seules les relations des phonèmes se succédant dans un mot ou dans une construction font preuve d'une certaine constance.

Ou plutôt les relations ne sont pas même constantes, du moins dans leur spécification numérique — car la théorie des mores simplifie par trop la réalité

---

(1) Nous voyons un exemple bien triste de la propension humaine à l'erreur dans la théorie innocente que nous offre dans ces derniers temps E. ROSENGREN. Dans ses recherches d'une explication de certain phénomène très remarquable, dont nous avons déjà parlé au § 336 (cf. la bibliographie qui y est citée), il ne recule pas devant l'assertion fabuleuse : *que l'accent d'intensité n'est en réalité autre chose que la quantité.* Vraiment les linguistes ne sont pas malins de ne s'en être pas aperçus plus tôt.

(2) Un exemple remarquable accompagné d'une explication plausible des causes, nous est offert par HOLGER PEDERSEN : *Aspirationen i Irsk,* I, Leipzig, 1897, p. 80-81.

— en fin de compte il n'y a de constant que le fait d'être plus longue ou plus brève d'une seule syllabe, voyelle ou consonne dans sa relation avec une ou plusieurs autres syllabes, voyelles ou consonnes de la même construction.

424. A. Dans l'accent temporel se manifeste de nouveau la loi de la subordination différenciante.

Rousselot (1) l'a démontré cette fois encore expérimentalement

D'abord dans les groupes artificiels, puis dans les constructions de la conversation soutenue. Le rythme quantitatif apparut avec évidence dans les deux.

Les groupes pairs en effet présentaient presque sans exception les combinaisons suivantes : 1° ∪ —, 2° ∪ — ∪ —, 3° — ∪ ∪ —, ou 4° ∪̆ ∪ — =. Les groupes impairs : 5° — ∪ —, 6° ∪ ∪ —, 7° ∪ — =, ou 8° ∪ = —.

4° et 7° doivent être vraisemblablement mis sur le compte de l'accent final français.

Rousselot ne se contentait pas cependant de mesurer seulement les syllabes, il recherchait de plus aussi la durée particulière des voyelles et des consonnes. Or il se trouva que les deux fussent en mesure égale redevables à la différenciation. Dans les syllabes allongées par le rythme quantitatif la consonne aussi bien que la voyelle parurent avoir une durée plus longue que dans les syllabes qui précédaient ou suivaient.

425. C'est ce que nous trouvons aussi dans les langues où l'accent de quantité est en vigueur. Nous pouvons supposer a priori que ce sera là le cas des idiomes dont l'accent d'intensité est peu développé. Ainsi nous trouvons dans les langues bantoues peu d'intensité mais un accent temporel typique réuni avec l'accent musical (2).

Il nous est par conséquent permis de supposer a priori la même chose en v.grec et en sanscrit.

426. Cette supposition se transforme en certitude quand nous examinons la mesure du vers dans ces deux langues, qui repose tout à fait sur l'accent temporel. Donc l'un des deux : ou le vers en sanscrit et en v.grec.

(1) *Les modifications phonétiques*, op. cit., p. 158.

(2) Ch. Sacleux : *Introduction à l'étude des langues bantoues*, La Parole, 1903, p. 376.

était un artifice non motivé, impopulaire et qu'on ne pouvait goûter, ou il se fondait sur la langue vivante.

Mais la première hypothèse regorge de contradictions. C'est donc la seconde qui est vraie; et par suite l'accent de quantité dans ces langues est un fait certain, indiscutable.

427. Mais alors il faudrait user d'un peu plus de prudence (1) avec la soi-disant "metrische Dehnung" ou allongement métrique, qui pour se présenter seulement en vers ne devrait pas cependant être distingué d'une façon aussi tranchante des allongements qui se présentent dans la langue ordinaire.

En grec, où l'on fait un usage si fréquent du terme en question (2), les textes poétiques sont tellement antérieurs à tout ce que nous possédons en prose qu'il ne me semble nullement téméraire d'avancer que cet allongement métrique pourrait bien avoir été courant dans la langue journalière la plus ancienne selon les exigences des syllabes environnantes de la même construction.

Si l'accent d'intensité change de place dans : èntendéz! et entèndez-vóus?, et l'accent musical dans Vat⌊er. et dans : Va⌈ter und Mutter., pourquoi l'accent temporel ne pourrait-il pas, dans la langue vivante, se transformer lui aussi dans ἔμαθες et dans ἔργα *κάκ᾽* ἔμμαθες, dans ὕπερ et dans ὑπεὶρ *ἅλα*, dans ἐνι et dans εἰνὶ θύρῃσι? D'autant plus que SCHULZE, op. cit., réserve déjà la différenciation quantitative pour "*innerhalb desselben Wortes oder mehrerer eine enge Einheit ausmachender Worte*" en d'autres termes, pour les constructions, ce qui n'aurait absolument pas de sens, s'il ne s'agissait ici purement que d'un allongement métrique (3).

428. D'autant plus que nous retrouvons dans la prose de DÉMOSTHÈNE, postérieure de tant de siècles aux

(1) Que ne le fait entre autres BRUGMANN : *Grundriß*, I^{2}, p. 805.

(2) Voir surtout : G. SCHULZE : *Questiones epicae*, Gueterslohae, 1892; O. DANIELSSON : *Zur metrischen Dehnung im älteren griechischen Epos*, Upsala, 1897; F. SOLMSEN : *Untersuchungen zur griechischen Laut- und Verslehre*, Straßburg, 1901, p. 1-127.

(3) Entre parenthèses, il suit naturellement de ceci que le vers classique ne devient pas, lui non plus, chantant par le fait de la *seule métrique*, mais par les groupes de quantité des constructions. Cf. ci-dessus §§ 358-359.

textes en question, la même aversion pour trois syllabes brèves se succédant dans une même construction, comme le démontre d'une façon décisive "la loi rythmique" que **Blass** (1) a exposée avec une élégance indéniable et rapprochée de la métrique des auteurs tragiques.

429. D'autant plus qu'il nous faut admettre pour tant d'autres cas en grec encore un allongement non-métrique mais rythmique, comme **de Saussure** l'à déjà démontré en 1884 avec sa perspicacité habituelle (2).

430. D'autant plus que, suivant le témoignage d'**Aristote**, la langue attique parlée ondulait encore sur un rythme temporel très sensible, de sorte que la succession de deux syllabes brèves était l'exception (3).

431. D'autant plus, que l'allongement métrique se présente également en védique (et ici encore pour éviter même la succession immédiate de deux brèves), sans s'offrir à nous sous un aspect aussi étrangement caractéristique et si peu naturel (4), à cause de la prose ancienne que nous possédons du sanscrit à côté de la littérature métrique. **Wackernagel** fait remarquer très justement à propos

(1) Friedrich Blass: *Die attische Beredsamkeit*, III, Leipzig, 1877, p. 99-105: Es besteht nun dies Gesetz hierin, daß die Anhäufung von mehr als zwei kurzen Silben möglichst vermieden wird, wobei natürlich solche Silben, die durch Elision in Wegfall kommen oder durch Krasis verbunden werden, nicht mehr einzeln zählen. Der Grund dieser Meidung ist derselbe, welcher auch in der älteren Tragödie die Auflösung der Arsis in Trimeter möglichst beschränken ließ.

(2) F. de Saussure: *Une loi rythmique de la langue grecque*, Mélanges Graux. Paris, 1884, p. 737-748. Les difficultés de nature diverse que Wackernagel: *Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita*, Basel, 1889, a soulevées à ce propos, ne concernent que quelques conditions accessoires, dans la définition desquelles son argumentation n'est rien moins que claire. Je vois donc avec plaisir que Hirt: *Griechische Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, 1902, § 138, s'en tient toujours à de Saussure. J'approuve d'ailleurs le but de la critique de Wackernagel, qui est de montrer que l'allongement dans les composés n'est *pas* exclusivement rythmique, bien que, comme on le verra plus loin, mon explication de l'allongement de composition s'écarte tout-à-fait de celle de Wackernagel.

(3) *Πλεῖστα γάρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς αλλήλους. ἑξάμετρα δὲ ὀλιγάκις. Περὶ ποιητικῆς*, 4, 19.

(4) J. Wackernagel: *Alt-Indische Grammatik*, I, Lautlehre, Göttingen, 1896, p. 47 sqq.

de l'allongement métrique : "Ursprünglich ist die Dehnung nicht eine Besonderheit der dichterischen Technik, da sie bis in die klassische Zeit hinab auch in gewöhnlicher Prosa erscheint."

432. D'autant plus que MEILLET (1) et WACKERNAGEL (2) ont démontré qu'il existait en sanscrit une même loi rythmique en dehors de la contrainte métrique des vers, tout comme DE SAUSSURE l'a fait pour le grec. Ils bornent expressément cette loi au corps de la phrase (lisez : "de la construction") et rappelez-vous l'exception du vocatif.

433. Eh bien, *tous* ces cas et beaucoup d'autres particularités encore de la grammaire indo-européenne, que je mentionnerai encore dans la suite, je voudrais les résumer dans la loi temporelle rythmique, qui doit déjà s'être fait sentir dans l'indo-européen primitif, à savoir :

Dans le corps de la construction on évitait la succession de trois syllabes brèves en donnant à l'une d'elles l'accent temporel rythmique, en d'autres termes, en l'allongeant. Cet allongement se produisait souvent aussi lorsque deux syllabes brèves se suivaient, à condition cependant que la voyelle de l'autre syllabe brève se réduisit à zéro.

Quelques exemples choisis parmi les plus généralement reconnus pourront suffire ici :

κενϜότερος, ⊥τατος ἐλαφρότερος, ⊥τατος	en face de	σοφώτερος, ⊥τατος.
δουλοσύνη	" " "	ἱερωσύνη.
ἄλλοθι, ἄλλοθεν, πόσε	" " "	ἑτέρωθι, ἑτέρωθεν, ἑτέρωσε.
δώτωρ : δώτορος,	" " "	δοτήρ : δοτῆρος.
tard : προπέρυσι, προτέλεια	autrefois	πρωπέρυσι, πρωτό(έ ?)λεια.
-ῑ́ων : -ῑ́ονος	en face de	-ῐ́ων : -ῐ́ωνος.
*ὄδοδα, *ὄλολα, *ὄποπα	donnent	ὄδωδα, ὄλωλα, ὄπωπα.
αραρίσκω, μέλει, etc.	en face de	ἄρηρα, μέμηλα, δηδέχαται, ἀκήκοα.
sanscr. purutama	" " "	véd. purūtama, etc.
véd. agnimát, víṣṇuvat	" " "	véd. hírīmat, viṣūvát, etc.

(1) A. MEILLET : sanskr. abhímātiṣ. MSL. XI, 1900, p. 10-11. Idem : skr. jánima, jánma. MSL. XII, 1903, p. 219-223.

(2) J. WACKERNAGEL : *Alt-Indische Grammatik,* I, op. cit., p. 310 sqq.

skr. anurudh-, apijuv-, en face de véd. anūrudh-, apījuv-.
uparuh-, upāruh-,
Çatap. Br. -citika „ „ „ Taittiriya S. tricitīka.
skr. açiçriyam, amimīlam, adu- „ „ „ ajījanam, amīmaram, a-
druvam avīviçam, ayuyūjam.
véd. mahāmanas, etc. „ „ „ véd. máhikṣatra-, etc.

Tous ces cas généralement reconnus (3) se présentent dans le corps du *mot*. Il y en a d'aussi indiscutables dans le corps de la *construction*, mais ils n'ont pas encore été établis avec autant de précision, sujets qu'ils sont à une variabilité plus grande. Cf. cependant pour le skr. adha: adhā, tu: tū, su: sū et autres pareils WACKERNAGEL: *Alt. Ind. Gr.*, I, p. 312. *Dehnungsgesetz*, p. 12, sqq. il répète de nouveau: "bei engem Zusammenschluß mehrerer Wörter", non pas indistinctement à n'importe quel endroit de la phrase par conséquent. mais seulement dans les constructions, dans les unités psychiques secondaires et s'expliquant donc parfaitement d'après la loi de la subordination différenciante.

Si le dernier exemple cité mahāmanas-: máhi-kṣatra- renvoie à l'action de notre loi quantitative à l'époque de l'indo-européen, nous verrons dans le § 487 encore toute une autre série d'exemples frappants datant de la période indo-iranienne.

434. Mais nous avons déjà vu en traitant de l'accent d'intensité et plus particulièrement dans l'application que nous en avons faite aux lois sur la syncope et la position finale en germ. qu'une pareille tendance à la subordination allant toujours de l'avant peut finir par faire absorber une ou plusieurs parties subordonnées dans la partie monarchique.

Nous voyons ici la même chose: la syllabe longue peut faire perdre entièrement leurs mores aux brèves qui la précèdent ou la suivent.

---

(1) Il sera expliqué ci-dessous pourquoi tous ces aoristes ont une signification causale.

(2) J. WACKERNAGEL: *Album Kern*, p. 150, Anm.

(3) Conférez encore les parallèles zd. de FERD. JUSTI: *Über die Zusammensetzung der nomina*, Göttingen, 1861, p. 37-38. Pour plus de bibliographie encore voir: WACKERNAGEL: *Altindische Grammatik*, II, op. cit., p. 133.

Des exemples nous sont fournis avant tout par la loi du degré long de STREITBERG, en tant du moins qu'elle ne conduit pas à une syllabe de trois mores, car celle-ci appartient, comme nous le verrons plus loin, à un tout autre ordre de choses.

435. Mon opinion est que dans cet allongement l'accent musical n'est pas le facteur principal. Et cela :

1° Parce que jamais on n'a pu se prévaloir nulle part d'aucun allongement sous la seule influence de l'accent musical. Le meilleur parallèle de l'allongement i.-e. nous a été apporté par HIRT, IF. 7, p. 135 sqq., mais nous savons, et la chose a été démontrée experimentalement par R. GAUTHIOT : *Etudes sur les intonations serbes,* MSL. 11, 336 sqq. : que l'accent serbe est une combinaison de l'intensité et du ton musical, de sorte que le serbe bōg de bógos par l'analogie de tous les autres exemples d'intensité ne peut être attribué qu'à la seule intensité.

2° Parque jamais et dans aucun endroit il n'a été démontré systématiquement pour l'indo-européen primitif que la syllabe allongée avait, dans tous les cas ou même dans la plupart des cas, le ton. STREITBERG l'a admis sur une communication orale que lui en avait faite MICHELS, mais ce dernier ne s'est jamais risqué à faire un examen approfondi des matériaux. En outre l'article de STREITBERG renferme plus d'un exemple du contraire. D'ailleurs toute son argumentation tend à démontrer au moyen d'une forme apparentée l'existence, aux époques primitives, d'une syllabe brève qui suivait, mais ce n'est pas nous faire admettre la disparition de la syllabe brève et l'allongement de la précédente comme une conséquence de l'accentuation primitive de cette syllabe précédente. De plus il commet à différentes reprises la faute logique (devenue épidémique depuis) de déduire du dégré vocalique la place de l'accent musical en indo-européen, pour démontrer ensuite combien le degré zéro ou le degré long marchent d'accord avec l'accentuation la plus ancienne. Le cercle vicieux, vieux comme le monde, constitue toujours un danger menaçant presque inéluctable pour tout progrès scientifique. STREITBERG se voit de plus forcé d'expliquer tous les allongements des degrés zéros par

voie d'analogie; une explication comme la nôtre, qui ne réclame pas cette intervention, mérite évidemment la préférence, surtout quand elle se trouve n'être pas exclusivement glottogonique, mais s'appliquer encore aux époques plus ou moins historiques.

436. Qu'on me comprenne bien. Je ne nie pas du tout que le ton musical ne soit dans un rapport assez étroit avec l'allongement — p. ex. un petit mot enclitique de deux syllabes pourra perdre plus facilement une de ses syllabes sans que l'autre ne s'allonge du coup —; je ne nie pas, en d'autres termes, qu'une syllabe tonique n'ait pas plus de *chance* de s'allonger qu'une syllabe atone précisément *à cause de* ce nouvel élément d'énergie psychique; ou autrement encore: je ne nie pas que la syllabe tonique ne présente à l'allongement *une occasion parfaitement favorable* ou si l'on veut une occasion *prochaine;* je nie seulement que l'accent musical soit la *cause* de l'allongement.

La vraie cause de l'allongement c'est, à mon avis, la tendance envahissante de la subordination différenciante, agissant sur la quantité.

437. Mon meilleur argument, je l'emprunte précisément à la restriction même grâce à laquelle Streitberg a fait reconnaître universellement le degré long:

Il n'y a degré long que lorsque la syllabe elle-même était ouverte, soit brève. Pourquoi cette restriction de quantité essentielle, si la quantité elle-même n'est pas la cause effective?

Et il n'y a point d'exceptions à cette restriction!

438. Puis tous les exemples de degré long sont une succession de deux, beaucoup même de trois syllabes brèves ou davantage, alors que dans les premiers l'autre syllabe brève tombe toujours.

439. Cependant quelques différences de forme semblent s'expliquer par l'intonation seule. Ainsi: ἔλλοψ, αἴθοψ, μῆλοψ, ἦνοψ, νῶροψ à côté de ὤψ, χαλαῦροψ à côté de Ϝρώψ, etc.

Je ferai remarquer en premier lieu que s'il y aurait encore bien plus de ces cas, cela ne pourrait infirmer notre thèse, étant donné que nous aussi nous avons appelé le ton une occasion favorable; et en second lieu que tous ces exemples ont la première syllabe

longue et que par suite ils n'ont pas l'accent de quantité sur la deuxième. A cette lumière nous voyons, de plus, clair dans μόωψ, ἑλίκωψ (1) qui d'après la théorie du ton doivent être des exceptions ou de formation analogique. Il y avait originairement deux ou trois syllabes brèves, l'une d'elles s'allongeait — et c'est ce fait que nous rencontrons donc encore aux époques historiques — puis par une différenciation progressive la brève qui suivait finit par se perdre, du moins dans les groupes de deux syllabes (2).

440. Pourquoi la brève qui suivait et non celle qui précédait? Mais cette dernière pouvait tomber elle aussi. Mais alors nous nous trouvons subitement devant une tout autre question.

Les voyelles brèves précédentes se perdaient en grec, en latin et en celte : gr. γενετήρ : γνητός, lat. nātus, gall. -gnātus ; russe kolótĭ : gr. κλῆρος, lat. clādes, v. irl. clār, plus clairement peut-être encore dans le seul grec θάνατος : θνητός, gr. κάματος : κμητός, gr. ἀδάμας : ἄδμης, ἔπορον : πέπρωται, ἔτορον : τίτρωσκω, etc. (3).

C'est ici surtout qu'il ressort clairement que l'accent musical n'était pas la cause du degré long, puisque précisément *l'absence* de tout ton secondaire sur la seconde syllabe est essentielle aux formes RS.

A côté de cela il y a l'allongement de la première syllabe en sanscrit et en lituanien : latin intrāre : lit. tírti : skr. tīrṇá (-tarita); lat. sprēvi : lit. spírti : skr. sphūrtiṣ (sphurita-) ; le fait est d'ailleurs très compréhensible dans le sanscrit considéré en lui-même : rōtum : rutá- mais bhávitum : bhūta-; ētum : itá- mais

---

(1) Et très vraisemblablement aussi κύκλωψ, du moins si c'est là un composé indo-européen, vu qu'il a dû être alors *k̯ᵘek̯ᵘelōps.

(2) Nous ne pouvons constater aux temps historiques que la seule tendance primaire et non plus son exagération. Ceci concorde parfaitement avec la marche de l'accent temporel, dont l'importance va sans cesse décroissant dans la suite.

(3) Nombre d'exemples et bibliographie chez H. Hirt : *Der indogermanische Ablaut,* Straßburg, 1900, p. 60 sqq. Cf. aussi cependant A. Meillet : *Recherches sur l'emploi du Génitif-Accusatif en Vieux-Slave,* Paris, 1897, p. 181 sqq., aux catégories duquel je ne souscris pas du tout absolument, mais dont j'honore cependant la conception générale comme un retour courageux vers ce qu'il y avait de bon dans le vieux chemin.

nayitum : nīta-; kártum : kṛta- mais caritum : cīrṇá-: tantum : tatá- mais khanitum : khātá-; gáṃtum : gatá- mais bhramitum : bhrāṃta-, etc. (1).

De même par conséquent presque toutes les formes V.II des bases dissyllabiques lourdes de HIRT.

(1) Je crois que c'est enfin le lieu ici, pour la compréhension plus claire de ce qui vient d'être traité et de beaucoup de choses encore qui vont suivre, de prendre une fois pour toutes parti dans les nombreuses questions en litige qui se groupent autour du système d'apophonie et des bases de HIRT.

Je ne suis pas de ceux qui critiquant des questions de détail et de petits lapsus, n'ont apparemment pas les yeux assez ouverts pour embrasser du regard ce qu'il y a de grandiose dans cette vaste doctrine; pas plus que je ne suis du parti de ces sceptiques qui croient toujours qu'on a déjà extrait depuis longtemps de l'indo-européen primitif tout ce qu'il peut contenir de choses positives et que tous les efforts pour jeter quelque jour plus clair sur cette époque obscure sont condamnés d'avance à rester stériles.

Et cependant il n'y a presque rien où je saurais être entièrement de l'avis de HIRT. Je crois que presque toutes ses nouvelles catégories sont certainement fondées et ont été, à un moment donné, distinguées aussi dans la langue, mais je crois aussi qu'il les formule et les explique presque toutes de travers.

Je fais une exception pour le degré réduit des voyelles longues, car celui-ci ne repose sur autre chose que sur une exagération de système. (Voir le § 462.)

Le degré réduit des voyelles brèves est une réalité établie, occasionnée par toutes sortes de circonstances mais qui ne saurait cependant être distingué du šva, excepté toutefois quand il a grâce à l'influence du degré plein récupéré son ancienne valeur, mais c'est là selon toute apparence une analogie, qu'on constate aussi parfois dans le šva. Nous ne saurions donc, si nous voulons en avoir une conception bien nette, confondre ensemble la réduction des voyelles brèves et le degré minime des voyelles longues; mais en réalité à tous les deux correspondait le šva, c. à d. la voyelle dépourvue de timbre ə, qui s'est modifiée sous l'influence multiple et variée du milieu parallèle ou horizontal.

J'admets donc avec BARTHOLOMAE, que le šva se constate aussi dans les séries d'apophonie des bases légères et c'est ainsi que je n'accepte plus la voyelle longue dans la seconde syllabe des bases dissyllabiques lourdes de HIRT. Je lui substitue une voyelle brève. Celle-ci peut, tout comme la première syllabe, s'allonger dans des circonstances favorables soit par l'accent de quantité soit par l'allongement potentiel. Il me semble pourtant utile de séparer les bases ayant une sonante entre les voyelles d'avec celles ayant une autre consonne entre les deux voyelles, parce que dans cette dernière catégorie il se manifestait presque toujours dans la première syllabe l'ə soit le degré reduit, et non pas le degré zéro, et cela par suite de la difficulté de prononciation, surtout en position initiale ou après

441. De Saussure cependant avait, dans sa loi rythmique, donné comme moyen de différenciation de trois brèves non seulement l'allongement des voyelles, mais encore la syncope par laquelle la précédente devenait

---

des consonnes. Une conséquence de ce fait était qu'il n'y avait pas dans la seconde syllabe une prédominance *assez forte* de l'accent de quantité pour allonger la voyelle, surtout quand, par association, le timbre et avec lui la quantité du degré normal intervenait dans la syllabe réduite, ce qui était presque toujours le cas.

Mais même quand la première voyelle entre les deux plosives tombait tout à fait, la seconde ne se trouvait pas allongée du coup, parce qu'une telle syllabe composée de deux plosives qui se suivaient + d'une voyelle brève possédait déjà une quantité respectable que nous pouvons évaluer sans exagération à deux mores, comme le démontre d'ailleurs péremptoirement la différence de position dans l'ancienne métrique entre *muta cum muta* et *muta cum liquida*. Du fait se trouve expliqué pourquoi Hirt n'a guère pu renvoyer qu'à des bases dissyllabiques lourdes presque exclusivement sonantiques.

Mais quelle différence y a-t-il alors entre les bases sēṭ du sanscrit et les bases aniṭ? La même toujours que celle à laquelle de Saussure concluait: les verbes aniṭ ont une base monosyllabique, les verbes sēṭ une base dissyllabique! ou plus prudemment et plus généralement peut-être : les bases aniṭ ont à la fin une syllabe vocalique de moins que les bases sēṭ toujours parallèles. Le fait que l'allongement se présente parfois aussi dans les bases monosyllabiques dans les formes nominales ou de l'aoriste, cela ne prouve autre chose qu'il y a eu chute d'une petite voyelle qui peut appartenir tout aussi bien à la désinence : ese (voir §§ 139 et 124) qu'au thème. L'accentuation de l'aoriste n'est pas non plus une preuve pour moi que la voyelle thématique doit dans ces verbes être incorporée à la base primitive, (sinon probablement dans les types originels). Il se manifeste primitivement dans l'évolution des langues indo-européennes, tant dans la formation nominale que verbale, une différence bien tranchée entre la flexion thématique et athématique, puis la disparition graduelle de cette distinction par suite de l'assimilation de la flexion athématique à la thématique de sorte que finalement seules les formes thématiques ont survécu partout. En relation avec ce qui précède je conclus que les bases aniṭ ont fourni les types de la flexion athématique et les bases sēṭ ceux de la flexion thématique. Ne vouloir admettre pour l'indo-européen le plus ancien que des types thématiques, c'est-là, me semble, une tendance plus artistique que scientifique vers un système joli et peu compliqué.

Pour ce qui est ensuite de l'influence de l'accent musical sur la quantité, je suis d'avis qu'elle a dû être à l'origine, donc dans le pré-indo-européen très peu considérable; c'est au plus si elle fournissait l'occasion de frapper avec quelque préférence la syllabe tonique, lorsque l'accent de quantité hésitait entre trois syllabes brèves.

Toute action, si minime fût-elle, exercée par l'energie de nouveauté ou l'anticipation sur la première syllabe, par l'inertie sur une des

longue de position. Ainsi p. ex. ἐλθέμεν de ἐλυθέμεν à côté de ἤλυθον; skr. janma de janima, etc. (MEILLET, MSL. 12, 219-23).

Eh bien nous pouvons montrer dans l'i.-e. aussi des cas de même nature.

On ne saurait en effet attribuer au hasard que, sur

---

suivantes ou par l'association sur n'importe laquelle suffisait à y attirer l'accent de quantité.

C'est ainsi que ressort d'un côté le manque de résistance des quelques lois de quantité démarquées nettement que HIRT a formulées (le fait surtout que le plus grand affaiblissement aurait lieu immédiatement après la tonique se trouve en opposition avec les *n* des matériaux); tandis que de l'autre on voit pourquoi il n'a pas pu acquérir plus de certitude et établir plus de règles fixes pour cette matière.

C'est ainsi qu'on explique encore la similitude des formes RS. et V.II des bases dissyllabiques lourdes dans diverses langues et encore beaucoup d'autres degrés semblables, qui devaient dans le système de HIRT occuper des places très différentes.

Mais, se demandera-t-on peut-être, comment se fait-il alors qu'il y a tant de cas où le ton et le degré de quantité s'accordent? 1° Cet accord n'est pas aussi fréquent que la lecture des manuels de Leipzig pourrait nous faire croire. MEILLET dit: Un coup d'œil jeté sur les listes de M. LINDNER: *Altindische Nominalbildung*, suffit pour faire reconnaître que l'accord de l'accent et de la règle .. de ... quantité est loin d'être constant, et qu'il est fortuit dans le cas où il est existe (*Recherches*, op. cit., p. 179 sqq.). Cette dernière phrase me paraît un peu forte, car 2° beaucoup de cas s'expliquent par notre concession: "occasion plus éloignée, occasion déterminante, non pas cause" et 3° il se fait de nouveau un peu plus de lumière dans notre esprit si nous songeons que le ton se réglait sur sa place dans la construction (§ 398 sqq.) et que souvent la quantité en dépendait également (p. ex. par le fait du fonctionnement anceps de toutes les syllabes finales); c'est ainsi que le baryton *θάνατος*, comme membre final d'une construction, ne forme pas trois syllabes brèves non différenciées, mais bien l'oxyton **θανατό*: *θνητό-* comme membre initial, 4° la quantité accentuée des formes apparues seulement *plus tard* s'explique par l'accroissement de l'élément intensif, et 5° ce qui reste se comprend par le passage de l'accent musical du degré zéro moins sonore au degré normal plus sonore. *ἐβαλήν* p. e. pourrait s'expliquer très bien par une transition de *bl̥ē à *blē. Cf. mitriyas: mitryas, du § 417.

Pour y revenir encore une fois, toutes ces nouvelles distinctions de HIRT ne sont pourtant nullement à dédaigner. Elles nous donnent en tout cas un coup d'œil sous quelles conditions différentes un même phénomène pouvait se présenter. Je me suis borné dans cet exposé à la seule question de quantité. Il sera parlé du timbre des voyelles et de l'apophonie qualitative, que HIRT n'a pas toujours exactement distinguée de la quantitative, quand nous aborderons l'accent de timbre.

les 15 exemples que MEILLET (1) donne des thèmes en -i et en -u manifestant dans leurs cas faibles le soi-disant degré zéro, deux seulement ont une syllabe radicale longue.

Ainsi *pek̂eu̯os devint pek̂u̯os, paçvas, etc.

442. Mais nous voyons encore cette différenciation (2) dans les mots n'ayant que des syllabes longues. Les mots à trois syllabes longues ont presque exclusivement dans l'épopée grecque l'accentuation : ⏗ — ⏗. Donc : Καλυψὼ δῖα θεάων, mais non Δημήτηρ δῖα θεάων; νυόν ἀνδρῶν αἰχμητάων, mais non αἰχμητὴς καὶ νυὸν ἀνδρῶν.

MEILLET conclut de ceci à l'existence d'un accent d'intensité lié à la quantité. Pour moi je ne vois pas bien la nécessité de cette conclusion.

Si nous songeons que la différence des quantités différenciées n'a absolument pas pu être aussi simple qu'on veut bien le croire quelquefois par une interprétation par trop servile de la théorie existante des mores; lorsque nous voyons plus loin que selon toute apparence les syllabes indo-européennes de trois mores dans le mètre grec ne montrent rien qui différe des longues à deux mores, il n'y a rien qui s'oppose à ce que nous admettions pour les mots à trois syllabes longues le schéma suivant : ⚌ — ⚌, en d'autres termes à admettre que l'accent de quantité tombait toujours sur la première ou sur la dernière. D'autant plus que l'alternance de -σσ- sous l'ictus et de -σ- devant l'ictus (p. ex. ὀπίσσω Γ 311, mais ὀπίσω Γ 218) considérée en elle-même prouve seulement que la syllabe affectée de l'ictus avait une quantité plus grande que les autres.

Surtout quand nous voyons que la même rythmisation de trois syllabes longues existe aussi en sanscrit : véd. amīvăhā́ : ámīvā ; grīvădaghná : grīvā́- ; iṣīkătūla- : iṣīkā- ; lakṣmĭghnī- : lakṣmi- ; gáurĭvīti- : gaurī́ ; skr. class. mālăbhārin : mālā, etc. (3) ; cette abréviation se présentait plus tard aussi par analogie avant ou après les syllabes brèves. Cette règle ne serait-elle pas indo-européenne ? Du coup on aurait

(1) A. MEILLET : *Recherches*, etc., op. cit., p. 8, 9.

(2) *Recherches*, op. cit., p. 195 sqq.

(3) J. WACKERNAGEL : *Altindische Grammatik*, II, I Göttingen, 1905, p. 134-135.

trouvé la raison pourquoi dans toutes sortes de langues i.-e. les thèmes en ā se confondaient si souvent avec les thèmes en o dans le premier membre des composés. L'état primitif persistait évidemment le plus longtemps là où l'accent de quantité durait davantage : en indo-iranien et en grec, plus mélangé en latin et en lituanien, tout à fait obscurci par l'analogie en germanique, en celtique et en slave (1).

443. Mais les mots de *deux* syllabes longues manifestent eux aussi une constance remarquable à avoir l'ictus sur la première. Il ne tombe sur la seconde quand il forme avec d'autres mots "un groupe phonétique" disons une construction, ainsi A 88, οὔτις ἐμεῦ ζῶντος, A 129, πόλιν Τροίην, etc. (2).

444. Ici encore la construction est clairement l'unité, dans laquelle agit la différenciation quantitative. On le voit le plus clairement dans la preuve vraisemblable de la règle rythmique i.-e. formulée par MEILLET (3). D'après cette règle il y aurait degré zéro dans chaque syllabe brève immédiatement suivie d'une longue. Que celui qui veut en savoir davantage consulte l'auteur cité. Pour moi je me contente de le citer seulement. Nous troublerions notre ordre méthodique à vouloir traiter en détail les matériaux dont il s'agit.

J'ajouterai seulement que cette action de la différenciation de quantité a été démontrée expérimentalement, pour le français moderne du moins, par ROUSSELOT (4). "Les voyelles naturellement brèves sont fort diminuées devant les longues", elles n'ont en moyenne d'après les courbes que le tiers de la durée qu'elles ont dans des mots de longueur égale devant une syllabe brève.

Finalement cette différenciation se retrouve aussi dans le développement historique de la langue latine. Qu'on se rappelle seulement le lat. positus : praestō, validus :

---

(1) BRUGMANN : *Grundriß*, op. cit., II, p. 24. Cette explication suppose naturellement que les formes compositionelles en ā étaient *régulières* aussi quand les formes simples étaient en e/o. Nous en verrons le pourquoi dans le chapitre sur la sémantique générale.

(2) MEILLET : *Recherches*, op. cit., p. 185 sqq.

(3) *Recherches*, op. cit., p. 181.

(4) ROUSSELOT : *Les modifications phonétiques*, op. cit., p. 162.

valdē ; anitis : antae ; avidus : audēre ; mōtus : mutāre (1). Je crois que pour les prākrits aussi PISCHEL (2) aura de la peine à expliquer les différentes syncopes et absorptions, sans mettre en ligne l'influence de la différenciation de quantité.

445. La différenciation de quantité dans les groupes doit enfin se retrouver encore dans la littérature védique. Je ne saurais cependant produire que trois exemples grecs.

Ἆρες Ἄρες βροτολοιγέ, μιαιφόνε, τειχεσιπλῆτα. E. 31.
λευκὸν καρὸν ἔχοισαν, ἶσον κάτω, ἴσον ἄνωθεν. Théocrit. 8, 19.

D'aucuns ont voulu expliquer ce dernier exemple par la confusion des deux dialectes par Théocrite, fait que personne n'ignore. D'autres ont cru y voir un degré d'apophonie ou même y découvrir une étymologie différente. Tout cela peut être vrai, mais on n'a pas expliqué pour cela pourquoi ces deux mots dialectiques, pourquoi ces deux apophonies, pourquoi ces deux étymologies différentes se suivent ici immédiatement d'une façon si remarquable. En fin de compte je crois de même que dans le proverbe grec bien connu πᾶν ἦθος διὰ ἔθος la liaison de deux idées apparentées doit avant tout sa concision artistique à la différenciation de quantité sentie distinctement.

446. B. L'accent temporel et l'inertie psychique. Le plus clair exemple que nous en ayons c'est l'inertie de quantité que nous trouvons en attique et qui a été masqué jusqu'à nos jours par les linguistes qui l'appellent encore continuellement du nom naïvement savant de *métathèse quantitave.* Les grecs d'autrefois l'appelaient eux, ὑπερβιβασμὸς τοῦ χρόνου (Choirob. 159, 16, Hérod. 2, 625, 15). Hom. λᾱός : att. λεώς ; hom. τεθνηότος : att. τεθνεῶτος ; hom. πόληος : πόλεως ; *στήατος : στέᾱτος ; hom. ἧος : ἕως ; ἤ ἄν : ἐᾱν, etc. (3). Τῆος engendra par inertie τήως et l'action de l'inertie s'étendant il y eut, la différenciation ayant été contentée à son tour, τέως,

(1) J. VENDRYES : *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin,* Paris, 1902, p. 253 et précédentes.
(2) Voir la bibliographie à la p. 304, ci-dessus.
(3) Voir e. a. HIRT : *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre,* Heidelberg, 1902, § 185.

tout comme le svarita du sanscrit s'élevait au dessus de l'udātta et la deuxième syllabe brève acquit en Bohème et en Télémarque plus d'intensité que la première.

Nous voyons le même travail de l'inertie, mais d'une façon moins générale dans la quantité des consonnes. ainsi lat. Thallusa : Thalussa, etc. (1).

447. Un deuxième exemple nous ramène probablement à l'indo-européen primitif : les éléments dont on peut affirmer avec certitude qu'ils avaient originairement une more vocalique conservent leur quantité première après une syllabe relativement longue, tandis qu'elles se consonnifient après une syllabe relativement brève. skr. satyá- : naptiya- ; zd. haiþya : dāitiya ; got. sunjis. hairdeis ; got. nasjis : sōkeis ; lat. capis : audīs ; lat. pascuus : arvus ; véd. -ṛṇván : -arnuvántas ; skr. hinvánti : dabhnuvanti, etc. (2).

448. En latin où, comme nous le voyons, cette tendance a été longtemps active, nous en trouvons encore un exemple *remarquable :* je veux parler des brèves bréviantes.

Ici encore on croyait au commencement se trouver en présence d'une liberté métrique comme on l'avait cru pour l'allongemement, mais un examen plus approfondi a démontré cette fois aussi qu'il y avait là un phénomène psychologique naturel emprunté à la langue vivante (3). Ici encore on constata après une étude consciencieuse que cette abréviation ne se bornait pas au mot seulement, mais pouvait faire sentir son action *dans la construction* aussi (4).

Je qualifiais ce phénomène de remarquable, parce que nous voyons l'inertie d'une syllabe apparemment

(1) Voir W. SCHULZE : *Samstag*, KZ., 33, 1894, p. 376.

(2) ED. SIEVERS : PBB., 5, p. 129 sqq. ; HAVET : MSL., 6, p. 115 ; EDGREN : JAOS., 11, p. 68 sqq. ; WACKERNAGEL : *Altindische Grammatik*, I, p. 204-206 ; HIRT : *Ablaut*, § 798.

(3) W. LINDSAY : *The latin language*, Oxford, 1894, p. 210 sqq. ; J. VENDRYES : *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale*, op. cit., p. 134 sqq. ; SOMMER : *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, 1902, § 84, 4, § 90.

(4) SOMMER : Ibidem, § 176, 2.

moins énergique exercer son action sur une plus énergique; ce qui serait diamétralement opposé à la théorie psychologique.

Cette contradiction cependant n'est qu'apparente, puisqu'il nous faut songer que seule une syllabe initiale, qui avait donc en vieux latin une espèce d'accent d'intensité, était capable de cette action d'inertie dans le seul mot. Dans la construction elle se présentait aussi exclusivement après une brève accentuée, ainsi il y avait un accent logique dans : Bene hercle facitis ét ă me initis gratiam; et une accentuation de vers (ton initial) dans : út haëc inveniantur hodie esse hujus filiae (Plautus-Asin. 59 et Poen. 1171 (1).

449. C. L'anticipation est assez rare pour l'accent temporel. Dans le § 354 nous avons déjà eu l'occassion d'en indiquer une conséquence compliquée. Nous tâcherons d'en donner ici deux exemples caractéristiques (2).

Et d'abord j'y comprends les thèmes verbaux en-ā ayant la voyelle thématique longue. Ainsi lat. cēlāre, à côté de dicāre ēducāre, calāre, parāre, etc. v.sl. mĕtati, à côté de dĭrati, pĭrati, gunati, sŭvati, etc., à côté du gr. μνᾰ́ομαι, arm. mnam, skr. gṛbhāyati.

450. En second lieu les féminins (3) indo-iraniens en -ānī, ārī, -āvī à côté de ceux en -nī, -rī, -vī, des thèmes en -an-, -ar-, -av-. Skr. nā̊rī́- : dā̊trī-; zd. ahurānī- : sunī- (skr. çunī); skr. gurvī : manāvī, etc.

Ces deux cas renvoient évidemment à une action de notre loi du temps pré-i.-e. lorsque le degré normal ou bien s'abréviait par différenciation devant une longue (§ 444) ou bien s'allongeait par notre anticipation (4).

(1) Les autres exemples qui s'y trouvent tels que compedĕs cōgam, etc., doivent s'expliquer autrement. Voir les §§ 462-463.

(2) Exposés et détaillés déjà par A. Meillet : *Recherches,* op. cit., p. 183, mais dans une autre vue.

(3) Ernst Leumann : *Eine arische Femininbildungsregel,* KZ., 32, 1893, p. 294 sqq., et cf. K. Brugmann : *Der indo-iranische Feminintypus nārī,* IF., XII, 1901, p. 1-3, dont je ne partage pas l'explication.

(4) C'est par une pareille complication de deux tendances psychiques opposées dont l'une des deux pouvait entrer en action selon les circonstances que j'explique les autres faits chez Meillet : *Recherches,* op. cit., p. 183.

451. SCHULZE (1) a réuni plusieurs exemples ressemblants pour les consonnes : lat. Ofellio : Offelio : gr. θαλάσσα : θάλλασα ; Ἀπελλῆ : Ἀππελῆ ; Ὑμηττῷ : Ὑμμητῷ : Φακοῦσσα : Φάκκουσα ; lat. flagellum : gr.m. frággelon. etc. Le déterminant a été affaibli plus tard ici également par la différenciation comme au § 446.

452. Mais ce pourraient être là des anticipations *écrites*. Je me suis surpris moi-même à différentes reprises écrivant vṛrdhi au lieu de vṛddhi et d'autres lapsus de nature pareille (2). MERINGER a consigné lui aussi un fait semblable (3) : peritt.... au lieu de peritissimus. Sans vouloir étudier laquelle de ces deux explications est la vraie, je constaterai seulement que dans les représentations graphiques aussi, comme dans les représentations orales et auditives, une consonne double n'est autre chose qu'une consonne avec beaucoup d'énergie, qui selon le cas peut se déplacer sur une autre représentation graphique.

453. D. Naturellement les relations de l'association et de l'accent temporel sont des plus fréquentes.

Je me restreindrai cependant à quelques analogies dans des *groupes des quantité,* vu que celles-ci ont exercé une influence très profonde sur la structure linguistique de certaines familles de langues.

C'est surtout dans les noms de nombre que cette analogie du nombre des syllabes se constate avec évidence (4).

Eh bien c'est à une pareille assimilation mais d'une étendue beaucoup plus considérable que revient probablement aussi l'isosyllabisme (5). C'est ainsi que les langues isolantes de l'Asie orientale ont réduit tous les mots

(1) SCHULZE : KZ., 33, p. 376, GGA., 1896, p. 249-50; K. MEISTERHANS : *Grammatik der Attischen Inschriften* [3], Berlin, 1900, p. 99.

(2) De même encore différents mots néerlandais que je ne me rappelle plus, mais c'étaient des cas de ce genre : meettelen pour meetellen, kappote pour kapotte, etc. Un de mes amis écrivait sur une adresse *Hernn* au lieu de *Herrn.*

(3) *Versprechen und Verlesen,* op. cit., p. 154. Cf. BARODEN, op. cit. passim.

(4) K. BRUGMANN : IF., 21, 107, p. 6, qui cite encore d'autres auteurs.

(5) F. A. MARCH : *Time and space in Wordconcepts,* Am. Phil. Ass., 1894, p. 53 sqq.; G. A. FIŠER : Sur l'*Isosyllabisme* (russ.), Rus. fil. věst., 29, 1894, p. 51 sqq.; WACKERNAGEL : *Wortumfang und Wortform,* Nachr. d. G. d. W. z. Göttingen, 1906, p. 149 sqq.

dissyllabiques au niveau de la grande majorité des mots monosyllabiques; c'est ainsi que les langues sémitiques ont mesuré toutes leurs racines sur la trilittéralité traditionnelle.

454. E. Finalement quand subordination, anticipation et inertie travaillent avec un parfait ensemble, il y a de nouveau : l'art.

Subordinations dans les pieds isolés : iambes, trochées, dactyles, spondées et anapestes.

Anticipation et inertie des pieds dans le vers.

Tout ce qui a été remarqué à propos du vers d'intensité sur les constructions, s'applique également ici (1). Nous en avons déjà vu un exemple frappant dans la restriction de l'allongement métrique au "même mot ou à plusieurs mots qui forment ensemble une nouvelle unité".

Le vers indo-européen avait avant tout un rythme de quantité (2). Meillet cite à propos la définition de Platon (Convivium 187 B) : ὁ ῥυθμὸς ἐκ τοῦ ταχέος καὶ βραδέος διενηνεγμένων πρότερον, ὕστερον δὲ ὁμολογησάντων γέγονε. En vertu de cette connaissance nous nous sommes permis d'attribuer à l'accent de quantité certains phénomènes d'allongement et d'abréviation indo-européens.

455. Pour ce qui regarde les particularités caractéristiques et en premier lieu la signification primitive de l'accent de quantité, nous devons être passablement brefs, puisque la voyelle et la consonne allongées ne sont autre chose qu'un redoublement, une action typique de l'inertie, que nous ne pourrons traiter que plus loin.

Cependant ce qui est special *ici*, doit avoir sa place ici et voilà pourquoi je donnerai le résumé de ces faits, en renvoyant à la sémantique générale ceux qui désirent voir la chose traitée dans son vrai milieu.

Eh bien, Pott a déjà fait remarquer que le redoublement qui communique le plus souvent à la signification un renforcement emphatique. a quelquefois aussi la signification "des Schillerns, Ähnelns, des nur hin- und herschwankenden Herumspielens", d'un affaiblissement "wie

(1) Meumann : *Untersuchungen zur Psychologie und Ästhetik*, op. cit., p. 404.

(2) Meillet : *Recherches*, op. cit., p. 185.

das deutsche *-lich, etwas*", p. ex. 't is maar *zoo zoo*: (comme ça comme ça), *la la* c'est passable, etc. (1).

Mais notre adhésion potentielle qu'est-elle autre chose que l'assentiment même de "quelque chose de ce genre, ou quelque chose qui y ressemble, en dépend, se joue tout autour, so etwas?"

Mais alors toute vṛddhi s'explique.

Nous avons déjà vu ci-dessus dans les §§ 115, 120, combien capricieusement c'était tantôt la syllabe radicale, tantôt la syllabe finale ou suffixale qui s'allongeait sans la moindre différence de signification sensible. Nous *comprenons* maintenant. Peu importe que l'hésitation paraisse au milieu ou à la fin du mot. Le mot doit être sensiblement allongé, voilà le point important.

456. Et cela s'est passé non seulement aux temps préhistoriques, mais cela se voit encore *maintenant* çà et là dans les langues vivantes. C'est ainsi que les Anglais emploient à côté de l'allongement emphatique grĕt·grand : grēēt : immensement grand (qui explique aussi la voyelle longue de cān't, shān't et dōn't) un allongement pour exprimer le "schwankend herumspielen", p. ex. a little : a leetle = "a jocular imitation of a *hesitating* or deliberately emphatic *pronunciation* of little" NED. in voce leetle (2). C'est ainsi qu'en néerlandais on exprime la notion peu nette d'*un certain, quidam, aliquis* par l'addition d'un ə, surtout dans l'expression *eenə Mijnheer X*.

Beaucoup des allongements dynamiques des dialectes allemands, dont il existe déjà une vaste bibliographie (3), doivent certainement s'expliquer par l'emphase, tout

(1) Aug. Pott : *Doppelung (Reduplication, Gemination) als eines der wichtigsten Bildungsmittel der Sprache, beleuchtet aus Sprachen aller Weltteile*, Lemgo-Detmold, 1862, p. 101-102. Voir à ce sujet aussi les exemples de toutes sortes de langues.

(2) C. Stoffel : *Intensives and Down-toners*, Heidelberg, 1901 ; Anglistische Forschungen, I, p. 131 ; W. Horn : *Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte*, Straßburg, 1905, QF. 98, p. 94.

(3) Horn cite Behaghel : *Pauls Grdr.*, I², p. 692 et 701 ; E. Hoffmann-Krayer : *Vocalismus von Basel*, 1891, § 186 ; W. Horn : *Beiträge zur deutschen Lautlehre*, 1898, p. 33 ; W. Horn : Litbl., XX, p. 164, p. 191, p. 400 ; XXIII, p. 64 ; O. Schmidt : *Bonnländer Mundart*, Gießen, 1905, p. 31 ; Pfaff : Beitr., XV, p. 180 ; H. Platz : *Über lautlich-begriffliche Wortassimilationen*, Münster, 1905, p. 45.

comme la diphtongaison sicilienne étudiée par SCHNEEGANS (1). Je crois cependant que des recherches plus sérieuses feraient découvrir ici encore beaucoup d'exemples de vṛddhi. Nous en avons d'ailleurs une preuve convaincante pour l'allemand et le néerlandais. En effet les soi-disant "Streckformen" ou formes allongées (2) que sont-elles d'autres? Certes il y en a plusieurs parmi elles qui ressemblent davantage à un redoublement intime; mais à côté de celles-ci il y y en a beaucoup d'autres où il n'est nullement question de redoublement de consonnes : la partie intercalée n'est autre chose qu'une succession des Lall-Laute les plus faciles à prononcer dans cette position déterminée de la bouche. Le seul fait *psychologique*, c'est l'*allongement,* comme SCHROEDER le fait déjà entendre rien que par le titre de son ouvrage. La signification aussi de beaucoup de ces formations s'accordent merveilleusement avec notre vṛddhi (beaucoup d'autres sont purement emphatiques). Tout le monde peut le soupçonner après avoir passé en revue les matériaux réunis par SCHROEDER et en acquérir sans trop de peine la certitude pleine et entière en étudiant les exemples que lui offre son propre dialecte (3).

457. "Was die sprechende Stimme in ihren Modulationen ausdrückt, sind jene seelischen Stimmungen, die die Einzelvorstellung begleiten. Weil und insoweit diese Stimmungen von der Welt der Objecte abhängig sind, kann ihr Ausdruck mittelbar zugleich objective Bedeutung erlangen; was mich sehr erschreckt, wird sehr schrecklich sein; *was mich zögern macht, wird noch im Ungewissen schweben.* Wo aber der Ton meiner Stimme fragend, bittend, befehlend ist, da muß er als unmittel-

(1) H. SCHNEEGANS : *Laute und Lautentwickelung des sicilianischen Dialectes,* Straßburg, 1888, p. 17 sqq.; Zeitschr. f. rom. Phil., XVII, p. 591 sqq.; Verhandlungen der 44. Versammlung der deutschen Philologen in Dresden, Leipzig, 1897, p. 145-147.

(2) H. SCHROEDER : *Streckformen.* Ein Beitrag zur Lehre von der Wortentstehung und der germanischen Wortbetonung, Heidelberg, 1906, Germanische Bibliothek, II, 1 [1]. Le chapitre sur la signification (p. 244-49) et celui sur l'origine (p. 251-60) des Streckformen laissent énormément à désirer. Cf. PBB., 29, 1904, p. 346 et 599 sqq.

(3) Voir surtout DE BOO: *West-Vlaamsch Idioticon* [2], i.v. fladakken.

bare Äußerung syntaktischer Kategorien anerkannt werden" (1).

L'objet potentiel "im Ungewissen schwebend macht mich zögern" et de là le plus ancien allongement du mot, de là la vṛddhi primaire.

Finalement, les psychologues ont essayé par les fameuses expériences sur les réactions de connaître le temps exact qu'il faut à l'intelligence pour ses différents actes. Quand il s'agit d'opérations psychiques plus ou moins compliquées, parmi lesquelles il faut certainement compter notre vṛddhi potentielle ainsi que notre adhésion emphatique, la réaction dure un temps sensiblement plus long. Certes ce serait une tentative séduisante que de prouver que la durée plus longue du mot allongé correspondait précisément au retard de la réaction ainsi compliquée. Les faits que j'ai à ma disposition n'y contredisent nullement. Je m'en remettrai cependant à la décision d'un expérimentateur plus exercé.

458. Une particularité typique qui distingue nettement l'accent temporel de toutes les autres qualités des phonèmes, consiste en ceci : toutes les constructions ont la tendance d'exiger à peu près la même durée absolue de temps. A la lumière de cette vérité il nous est permis, à condition de laisser de côté les significations secondaires et les comparaisons prématurées, de donner en toute sécurité à notre construction le nom de Sprechtakt, soit groupe de souffle.

Miss Soames avait déjà (2) remarqué que nous avons une tendance à rendre égale la distance de temps entre deux syllabes à accentuation forte et à allonger dans cette vue les syllabes intermittentes quand elles sont en petit nombre et à les abrévier quand elles sont en grand nombre. Tout le monde voit en quoi cette définition diffère de la nôtre, vu que l'accent d'intensité peut changer de place dans chaque construction.

Aussi Jespersen (3) corrige-t-il cette inexactitude en posant que : celui qui parle accélère le mouvement de sa parole quand il sait devoir émettre encore une longue

(1) G. v. d. Gabelentz : *Die Sprachwissenschaft* ², op. cit., p. 376.
(2) L. Soames : *An Introduction to Phonetics*. London 1891, p. 69-70.
(3) Jespersen-Davidsen : *Lehrbuch*, op. cit., § 183.

série de sons, ce qu'il fait de préférence tout d'une haleine Cela se voit surtout dans les incidentes de peu de durée, comme p. ex. "Avec une voix remarquablement claire, *pour ne pas dire* argentine", etc.

459. Ces observations cependant, que seuls les phonéticiens les plus exercés étaient à même de saisir, n'ont obtenu pleinement droit de cité dans la science qu'au moment où des expérimences psychologiques les ont confirmées et fondées en raison.

Et cela en premier lieu, d'une manière générale par BOLTON (2).

BOLTON découvrit que la réunion subjective d'impressions acoustiques qui se suivaient régulièrement en groupes rythmiques se trouve en rapport étroit avec la rapidité dont elles se suivent. Le temps est-il lent, on réunira peu de ces impressions; est-il rapide, on en réunira beaucoup et cela dans des proportions passablement constantes : de sorte que la durée totale de tous ces groupes demeure *constante,* soit un peu plus qu'une seconde. Il va de soi que toutes sortes de différences individuelles et accidentelles sont possibles: on peut cependant montrer des minimums et des maximums assez rapprochés que l'individu normal dépasse rarement. Voilà pour la perception.

460. Or SIEVERS faisait remarquer à MEUMANN (1) qu'il en est de même pour tous les mouvements spontanés. Demandez à quelqu'un de battre ou de frapper successivement (mais avec quelque arrêt entre chacune évidemment) une mesure de $^2/_4$, une de $^3/_4$, une de $^4/_4$, une de $^5/_4$ et une de $^6/_4$ et cela dans le temps qui lui plaise davantage, toute pensée à une mélodie déterminée étant écartée. Vous trouverez qu'il accélérera le tempo continuellement et en proportion, de façon que le produit de la durée d'un coup et du nombre des coups restera à peu près constant ou du moins ne s'accroîtra que très, très lentement et d'une façon peu appréciable.

461. Je ferai seulement remarquer que j'ai constaté après une petite série d'expériences que l'unité de ces

(1) BOLTON : *Rhythm,* op. cit., p. 214-222.
(2) E. MEUMANN : *Untersuchungen zur Psychologie und Ästhetik des Rhythmus,* op. cit., p. 317.

mouvements objectivement rythmiques dure considérablement plus longtemps, quelquefois même deux fois autant que l'unité des perceptions subjectivement rythmiques: soit en moyenne deux secondes.

Ceci s'accorde avec la différence de temps que M. KEIVER SMITH a remarquée entre la durée des mouvements rythmiques réglés spontanément et ceux produits par le métronome (1).

462. Cela s'appliquerait-il aussi aux mouvements de la parole et les phonéticiens auraient-ils raison? Oui (2).

ROUSSELOT trouva dans ses expériences sur la quantité que la durée des voyelles aussi bien que celle des consonnes est en raison inversément proportionnelle avec la longueur de tout le groupe (3): et il ajoute pour les voyelles cette conclusion remarquable que les longues sont, selon toute apparence, beaucoup plus exposées à la réduction que les brèves, puisque la différence aussi entre les longues et les brèves reste inversément proportionnelle avec la longueur de tout le groupe, de sorte que déjà dans les groupes de quatre syllabes, les longues et les brèves semblent se trouver sur une même ligne (4).

Mais toutes les unités linguistiques psychiques, en d'autres termes, toutes les constructions seront elles pour cela de longueur égale?

Une expérience journalière nous fait répondre négativement à cette question. Il n'y a pas à dire, "Bien ça" p. ex. est plus bref que "Combien de fois est-ce que je vous ai dit cela?" Et néanmoins les mesures prises par ROUSSELOT (5) nous montrent qu'il y a en

---

(1) M. KEIVER-SMITH : *Rhythmus und Arbeit*, p. 304 et passim.

(2) PAUL PIERSON : *Métrique naturelle du langage*, op. cit., p. 138-139.

(3) ROUSSELOT : *Modifications phonétiques*, op. cit., p. 245, 161; A. GRÉGOIRE : La Parole, 1899, loc. cit.; ROUSSELOT-LACLOTTE : *Précis de prononciation française*, Paris, 1903, p. 87.

(4) Nous soumettons ceci à la réflexion de ceux qui croient avec HIRT : *Ablaut*, p. 6, que la réduction des voyelles longues en ə suppose presque nécessairement une étape intermédiaire. JESPERSEN constate lui aussi la tendance plus marquée des longues à se réduire. JESPERSEN-DAVIDSEN : *Lehrbuch*, op. cit., p. 176.

(5) *Modifications phonétiques*, p. 166-172.

nous une tendance et une tendance puissante à les *rendre* d'une longueur égale. Il n'y a que très peu de constructions dont la durée reste en deçà d'une seconde et il y en a encore moins qui dépassent la durée de deux secondes.

J'ai divisé en constructions les textes mesurés par ROUSSELOT, j'ai vérifié leur durée pour en donner ici quelques exemples; les chiffres indiquent des centièmes de secondes.

Entends-tu chanter ce coucu 155; Je puis essayer quelque coup 145; La mienne ne scie pas du tout 146; Je voudrais qu'il fût étripé 147; Qu'a-t-il fait ton pépé 140; Ma chausse est trop épaisse 149; Force un petit par en sus 160. Voilà à peu près la durée moyenne.

Voyons maintenant quelques constructions de moins d'étendue: Avec du miel 106; Prête-me ta scie 111; Ça ne fait pas bon 103; Il est content ta 97; Une s'étouffa 87; Pipe-s-y 74; etc.

Voici pour finir, quelques longues: Happer un pot ça n'est pas difficile 208; Qu'as-tu fait de tes petites chattes 180; On dit que les feuilles de ronces étaient bonnes aussi 204+....?; Je prendrais bien un lait de poule aussi 170; etc.

Il me semble que ces faits sont déjà assez significatifs, mais j'espère pourtant que ces expériences si simples seront reprises bientôt sur une échelle plus large pour qu'on voie exactement jusqu'où va la force réductrice des constructions longues et quelle est la force extensive des constructions brèves.

463. En tout cas le mètre naturel des poètes comiques et tragiques latins, ainsi que les inscriptions en cette langue fournissent un argument historique en faveur de notre thèse. N'est il pas absurde de remplacer par des apostrophes toutes ces petites voyelles apparemment négligées, de façon à rendre le vers littéralement impossible à prononcer? Non, toutes ou presque toutes les articulations étaient conservées, les consonnes comme les voyelles, mais toutes étaient abrégées dans des constructions d'une certaine étendue de sorte que les syllabes longues (elles l'étaient soit par la voyelle longue, soit par une consonne double) devinssent brèves et les syllabes brèves plus brèves encore. On a vu dans le

vers de PLAUTE une transition du rythme temporel vers le mètre d'intensité. Rien n'est moins exact. Au contraire : le vers latin populaire repose uniquement sur la quantité, mais sur une quantité qui ne se laisse pas ramener aux petites règles bien simples de nos prosodies, sur une quantité qui se moque de la linguistique officielle et des modèles grecs, il repose sur la quantité de la langue vivante et malléable du peuple, la seule quantité *vraie,* ignorée des philologues. Peu à peu cependant la lumière commence à pénétrer dans cette question obscure (1).

Et il viendra un moment où la comédie latine sera d'une utilité inappréciable pour la détermination des constructions dans le latin populaire.

464. C'est donc à bon droit que MEILLET a recommandé à différentes reprises d'une façon générale de ne point perdre de vue dans l'évolution historique des sons la longueur du mot dans lequel ils se trouvent. Ajoutez le terme de "construction" à celui de "mot" ce que MEILLET (1) d'ailleurs indique déjà lui même, et la règle est complète.

L'accent de timbre.

465. Je traite ici du timbre des sons parlés, mais non pas, comme d'aucuns pourraient le croire, des seules voyelles. Les consonnes ont bien souvent elles aussi un timbre qui leur est propre. Qu'est-ce en effet que le mouillement des liquides, des nasales et des explosives si non le timbre i et qu'est-ce que l'arrondissement des lèvres pour les labiovélaires et les labiodentales si non le timbre u?

Mais ce qui plus est, les différences du lieu d'articulation des consonnes produisent les différents degrés du timbre. Les labiales, les dentales et les gutturales correspondent pour une grande partie à la série des voyelles u, i, a.

466. Pour ce qui regarde la nature physique du timbre on ne saurait presque rien avancer de *positive-*

(1) Voir e. a. J. STOWASSER : *Vulgär-metrisches aus Lucilius,* Wiener Studien, 27, 1905, p. 211 sqq.

(2) A. MEILLET : *De l'abrégement de quelques mots longs,* MSL., 13, 1905-06, p. 26-29.

ment certain. Certes il doit y avoir un fond de vérité dans les hypothèses de HELMHOLTZ, de HERMANN, de MARAGE, etc., mais où et jusqu'à quel point? Tant que nous ne pourrons pas découvrir la différenciation mathématique des vibrations de l'air pour les différents types de voyelles, nos connaissances sur ce point demeureront à l'état de suppositions. Y a-t-il chance au moins que cet ordre de choses se change bientôt? "J'ai déjà plus de 600 courbes différentes d'ā", m'écrivait le Dr. STRUYCKEN, "où personne ne se reconnaîtra à moins de découvrir un artifice qui simplifie l'analyse mathématique. Notre ouïe, malheureusement pour le cas qui nous occupe, est infiniment plus sensible que nos meilleurs instruments optiques, de sorte que nous *entendrons* toujours nombre de choses que nous ne *verrons* au grand jamais."

467. La définition physiologique ou génétique des voyelles a fait bien des progrès dans les dernières dizaines d'années, de sorte que nous pouvons ici affirmer en connaissance de cause et nous baser sur des résultats acquis et réels.

Il va de soi qu'il ne rentre pas dans le cadre de cet ouvrage de résumer ici les vastes études de détails qui ont été faites sur ce sujet (1). Je me contenterai donc de renvoyer aux manuels phonétiques. Ceux qui désirent en prendre rapidement connaissance feront bien de se servir des diagrammes intuitifs du Dr. LLOYD qu'on peut trouver e. a. dans VIETOR-RIPPMANN (2).

468. Voici en quoi consiste une distinction caractéristique du timbre, qui de sa nature forme la transition entre une qualité de son et un son autonome : La différenciation subordonnante continue d'exister à travers tous les siècles, de façon cependant que le mode de subordination change assez pour que, sous l'influence des autres accents, ce soit tantôt le timbre aigu, tantôt la voyelle prononcée avec une ouverture large de la bouche, tantôt celle prononcée avec une ouverture plus

(1) Le plus neuf et le meilleur en cette matière se trouve d'un côté dans le *Lehrbuch,* souvent cité déjà, de JESPERSEN-DAVIDSEN, Leipzig-Berlin, 1904; d'un autre côté dans les : *Principes de phonétique expérimentale,* Paris, 1897-1900-....? par l'Abbé ROUSSELOT.

(2) VIETOR-RIPPMANN : *Elements of Phonetics,* London, 1896, p. 28-29 et passim.

étroite qui paraissent au premier plan comme porteurs d'accent. Tout cela nous le comprendrons graduellement en détail. Il me fallait cependant insérer cette remarque ici parmi les notions préliminaires à cause de sa portée générale.

469. A. Eh bien, parmi les différents effets de la subordination différenciante celle du timbre occupe une place très importante.

Nous en voyons des exemples tout trouvés dans la diphtongaison des voyelles longues.

Car les recherches expérimentales des dernières années ont beau avoir démontré qu'une voyelle et une consonne longues ne sont *point* ordinairement deux fois aussi longues que la brève correspondante; il est cependant toujours un fait que souvent un naïf observateur sent en parlant et les voyelles longues et les consonnes longues comme une combinaison de deux brèves. Beaucoup d'orthographes phonétiques qui peu à peu se sont fait jour, sont là pour le prouver. Les expérimentations plus récentes nous conduisent le plus souvent au même résultat, vu que l'un ou l'autre affaiblissement de l'articulation paraît au beau milieu pour séparer les deux parties. En tout cas ce caractère double fait partie intégrante de toute diphtongaison.

470. Eh bien, deux de ces voyelles se trouvant côte à côte, se différencient en diphtongue, en d'autres termes, l'une reste ou devient plus *ouverte*, l'autre plus *fermée* tend à se rapprocher des fricatives.

C'est ainsi que le m.néerl. üü est devenu en néerl. moderne ui (öi̯ ou öu̯), le m.néerl. ii : ij (ei̯), le v.s. û déjà en m.néerl. ou̯.

La même chose ou à peu près s'observe en allemand : m.h.all. üü : h.all.mod. eu (oi̯), m.h.all. î : h.all.mod. ei (ai̯), m.h.all. û : h.all.mod. au̯.

On peut lire dans Wrede (1) comment il y avait certainement déjà dans la période de transition une accentuation à deux sommets, et par suite une séparation des deux éléments.

On trouve la même chose en anglais : m.angl. î : angl. mod. i (ai̯), m.engl. ú : angl. mod. ow et ou (au̯).

(1) Wrede : ZfdA., 39, p. 257-301.

Voir dans Holthausen (1), comment ici encore l'í et l'ú avaient déjà deux sommets.

C'est-ce que nous trouvons donc dans le germanique occidental moderne, où, comme nous l'avons vu plus haut, l'accent d'intensité tombait surtout sur les voyelles. Il est donc naturel que la différenciation rendait la voyelle dominante plus ouverte, lui communiquait donc un surcroît de sonorité.

Le contraire a lieu dans la langue plus ancienne où l'accent expiratoire des consonnes se trouva avoir le dessus. La voyelle dominante s'y ferme davantage et fournit donc un terrain plus propre à l'intensité expiratoire.

C'est ainsi qu'en v.h.all. entre le neuvième et le dixième siècle ô devient úo, plus tard û; ê devient ía, íe plus tard ië.

Il est certain dans quelques cas que l'ê avait deux sommets p. e. au prétérit des verbes primitivement redoublés: got. lailōt: v.h.all. lêz, líaz, líez: h.all.mod. ließ; got. rairōþ: v.h.all. rêt, ríat, h.all.mod. riet.

De même en v.sax.: Monacensis le plus souvent ê; Cottonianus le plus souvent íë. Monacensis surtout ô: Cottonianus de préférence úo.

471. Ensuite l'ê et l'ô fermés longs du latin vulgaire sont devenus dans l'italien du nord, en v. français et dans les dialectes rhétiques ei̯ et ou̯; lat. me: v.fr. mei; lat. pira: v.fr. peire; lat. hôra: v.fr. oure; lat. flore: v.fr. flour.

Dans le rhétique de l'ouest, en italien, en français, en provençal et en espagnol l'ê et l'ô (2) ouverts sont

(1) Anglia, Anzeiger, VIII, p. 114.

(2) J'emprunte à la loi des quantités formulée par Meyer-Lübke: *Einführung in das Studium der Romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1901, § 87, le droit de mettre ici, comme dans le cas que nous venons de rapporter. mon ê, ô au lieu de l'e, o habituels. En effet, d'après cet auteur: "Vokale vor mehrfacher Konsonanz werden durchweg gekürzt, vor einfacher durchweg gedehnt." Or les diphtongaisons qui viennent d'être traitées paraissent toujours, dans leur domaine central du moins, devant une consonne simple et jamais devant une consonne double. Voir les quatre catégories de faits dans Meyer-Lübke: *Grammatik der Romanischen Sprachen*, I, Leipzig, 1890, § 70, § 119, § 184, et les discussions qui les accompagnent.

devenus i̯é et u̯ó; lat. breve: fr. brief; lat. heri: fr. hier; lat. nova: it. nuova; cf. lat. locu: it. luoco.

J'explique cette différence par le fait que les longues fermées avaient le sommet de l'intensité sur la première more, tandis que les longues ouvertes l'avaient au contraire sur la deuxième. L'origine des deux groupes d'ailleurs nous l'indique déjà: l'ê et l'ô fermés du roman correspondent à l'ē et à l'ō du latin classique: l'ê et l'ô ouverts du roman correspondent à l'e et à l'o du latin classique. En tout cas il suit clairement de ces séries de faits qu'en vieux roman l'accent d'intensité affectait surtout les voyelles.

Il ne me serait pas difficile d'ajouter à ces faits universellement connus nombre d'autres empruntés à l'histoire des langues indo-européennes soit surtout aux dialectes modernes: ils abondent en effet (1). Mais il nous faut passer outre, ce chapitre ne sera déjà que trop long.

472. La différenciation du v.fr. ei̯ et ou̯ va plus loin encore, prenant comme point de départ la consonne nouvellement accueillie; même elle s'engage dans la direction apparemment toute opposée: e et i̯, o et u̯ se ressemblent encore trop, la différenciation veut aller de l'avant et c'est ainsi que ei̯ se change en oi̯ et ou̯ en eu̯; v.fr. mei: fr.mod. moi; v.fr. peire: fr.mod. poire: v.fr. flour: fr.mod. fleur; v.fr. oure: fr.mod. heure.

i̯é et u̯ó aussi font preuve d'une évolution ultérieure: i̯é est devenu i̯á mais le fait est assez rare; ainsi lat. decem: esp. diez: astur. diaz; u̯ó au contraire s'est changé très souvent en u̯é, ainsi v.fr. cuómes: cuemes; v.esp. cuomo: esp.mod. cuemo, etc.

Nous aurions d'ailleurs pu constater la même chose en germanique, si dans le § 470 nous avions voulu

(1) Cf. encore quelques autres dans A. Meillet: *De la différenciation des phonèmes*, MSL., XII, 1903, p. 14-34; article que je mettrai plus loin encore bien souvent à contribution, moins pour la discussion des faits que pour les matériaux eux-mêmes. Peut-être que Meillet ne sera pas fâché d'apprendre que, poussé par des motifs psychologiques et m'appuyant sur un tout autre ordre de faits, je suis arrivé à la conception d'une pareille loi linguistique générale avant de connaître son article. Un phénomène perçu de deux points de vue tellement différents ne saurait être une illusion.

nous arrêter à l'orthographe historique du néerl. et du h.all., ou l'on voit clairement l'évolution de la dominante moins sonore en une dominante plus sonore.

473. Mais nous comprenons maintenant aussi comment en latin voster, vormis sont devenus vester, vermis, comment vocuus et vocare se sont changés en vacuus, vacare, pourquoi la voyelle thématique o fit preuve de tant de résistance après l'u̯ alors que toutes les autres avaient depuis longtemps passé à u, et pourquoi o, a et e non accentués et libres, précédes d'un i ne sont pas devenus i (remigo : variego; νεότης, novitas : societas, pietas; même laniēna : tonstrīna, puis : hiemis, parietis, etc.).

Nous comprenons maintenant comment dans la première déclinaison attique les désinences -ια et -εα conservaient leur ᾱ tandis que celles en -οη, en -ωη et en -υη suivaient la règle générale. Je n'oserais affirmer que les formes en -ρᾱ- sont dues au timbre ι du ρ; je me permets cependant de le croire, malgré Meillet (1). Nous comprenons maintenant pourquoi -αο-, -αω- sont devenus dans les verbes contractés de tant de dialectes -εο-, -εω-, p. ex. dans τιμέων, τιμέοντες, pourquoi déjà en v.gr. αα est devenu εα dans γέρας : ion. γέρεα, κτέανον : κτάομαι, δυνέαται : δύναμαι, etc. (2).

Pensez encore à hom. ἠήρ : att ἀήρ; et aux produits des contractions ε + ε : ει; ο + ο : ου.

Nous comprenons maintenant pourquoi le v.sl. jě- devient ja-, de même apres š, č, ž qui naturellement avaient tous le timbre i (pour d'autres différenciations slaves et baltiques, voir Meillet, op. cit.), pourquoi en angl.mod. yis et yit ont été différenciés en yes et yet.

C'est ainsi enfin que nous comprenons le passage si discuté du latin ov- à av-. Le -v- repousse l'o loin de lui. Cet exemple est surtout remarquable en ce que la spirante -v- emprunte évidemment sa force de répulsion

(1) Voir Havet : MSL., II, p. 167 sqq., où il explique par le ρ le changement de plusieurs α en ε, ainsi : φάρω, τράφω, πατάρα etc.

(2) O. Hoffmann : *Der ionische Dialekt, Quellen und Lautlehre*, Straßburg, 1898, p. 246.

à l'accent d'intensité de la syllabe suivante (1) : ovis à côté d'avíllus, fovea à côté de favílla, fove à côté de favēre etc.

D'ailleurs les exemples grecs aussi nous ont montré qu'il n'est pas requis pour la différenciation que les deux sons appartiennent à la même syllabe.

474. Ce fait cependant prend un relief tout particulier quand nous trouvons que même des consonnes en apparence neutres peuvent se trouver entre les voyelles différenciantes.

M. Grammont (2) rapporte que son tout jeune fils se mit à différencier dans une certaine période les voyelles des mots et des constructions de deux syllabes : pipi devenait pépi, fini méni, pique quépic, cucul còcü et du sucre cotü(c) (3).

Deville aussi cite des faits de même nature (4) : pipi devient pépi, mama méma et mané, papa devient pape et fini moni.

Nous voyons la même chose dans divers dialectes français pour les mots qui d'ailleurs trouvent également leur origine dans le parler enfantin (5) : hain : bébête, fréfrère. Picard : pépère, grand-père, mémère, grand'mère.

475. Se rattache au même ordre d'idées une série systématique d'onomatopées de toutes sortes de langues européennes, onomatopées où toujours les voyelles claires précèdent et les sourdes suivent.

fr. (6) zigzag, tictac, chicchac, cric et crac, patati-patata, de bric et de broc, méli-mélo, chuchoter, sussoyer.

---

(1) F. Sommer : *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre,* Heidelberg, 1902, § 77 ; Brugmann : Abrégé de gramm. comp., l. l., § 348, II.

(2) *Mélanges Meillet,* op. cit., p. 58.

(3) Cf. à l'endroit cité l'excellente explication des consonnes.

(4) G. Deville : *Notes sur le développement du langage,* Extrait de la Revue de Linguistique. 23, 24, p. 19-20, 36-37.

(5) Fr. Diez : *Gemination und Ablaut im Romanischen,* Höfers Ztschr. f. d. Wissenschaft der Sprache, III, 1851, p. 397 sqq.

(6) E. Rolland : *Faune populaire de la France,* Paris, 1879, II, passim ; M. Grammont : *Revue des langues romanes,* 44, p. 100 et 146.

it. (1) trictrac, tiffetaffe, chiccheri e chiaccheri, ticchetocche.
milanais : flicc flaccflucc, flippfloppflupp, tinton, barlich barloch.
esp. (1) chischas, tripitrape, nifinafe, ringorango, flinflon, tripitropa, catal. flistflast, xipxap, xarric xarrac, farrigo farrago, barliqui barloqui.
port. triques troques.
néerl. (2) zwietzwat, kiskassen, getriptrap, wielewaal, titatoe, pitjepatjepoe, bimbambommen, pimpampoentje, kinkankhoorn, ringelrangelrooze, kleekleekkloterspaan.
h.all. (3) mischmasch, singsang, klimperklamper, wigenwagen, schnippschnappschnurr, piffpaffpuff, bimbambum, Fichtisfechtis, Hippeheppe,
angl. (3) chitchat, heehard, seesaw, tiptop, pingpong.
gall. wiç waç, irl. chith-chath (transcription de Pott).
lit. (4) bìstu pabàstu, czaksz czauksz, pykszt pokzst, szwikszt czakszt, lett. wiršu waršu.
lat. (5) dida, cicabat (à côté de cacabat) hiare (?) tinipant, tintinnabulum, titubare, etc.
grec (6) κιxxαβαῦ, κιxxαβάζειν, (à côté de xαxxάβη et xαxxαβάζειν), πίπος, πιπώ, τριχθά τε xαὶ τετραχθά,

---

(1) F. Diez : *Gemination und Ablaut im Romanischen*, op. cit.; C. Salvioni : *Fonetica del dialetto moderno della città de Milano*, Milano, 1900, p. 267-97.

(2) A. de Jager : *Verscheidenheden uit het gebied d. Ned. Taalkunde*, Deventer, 1844, p. 127-194; idem : *Latere verscheidenheden*, Deventer, 1858, passim; J. H. v. Dale : *Archief voor Nederlandsche Taalkunde*, III, p. 207-212.

(3) Grimm : *Deutsche Grammatik* [3], I, p. 561 sqq., III, p. 307 sqq.; idem : *Deutsches Wörterbuch*, IV, 2. 2008-9; G. Gerland : *Intensiva und Iterativa*, Leipzig, 1869, p. 87 sqq.; Willmanns : *Deutsche Grammatik*, II, Straßburg, 1899, p. 21; plus en général : Pott : *Doppelung*, op. cit., p. 65-69; L. Tobler : *Über die Wortzusammensetzung*, Berlin, 1868, p. 7 sqq.; W. Wackernagel : *Voces variae animantium* [2], Basel, 1869, passim; J. Winteler : *Naturlaute und Sprache*, Aargau, 1892, passim.

(4) Leskien : *Schallnachahmungen und Schallverba im Litauischen*, IF, 13, 1902, p, 186, 192, 204, 208.

(5) W. Heraeus : *Die Sprache der römischen Kinderstube*, Arch. f. lat. Lexikographie, 13, p. 162.

(6) W. Wackernagel : *Voces variae animantium*, op. cit.

τιτθός, τίτθη, τιττυβίζειν, τέττα, πόππυ, κόκκυ, κοκκύζειν (1).

skr. (2) ciçcā, līlā, kiṣkus, pilippilás, cīcīkūcī, çiriçirā, títaü, viçvas (?), píppakā, bibibā (à côté de bababā) et dardurás, kēkā.

476. Après tout ce qui précède il ne saurait plus être douteux, me semble-t-il, que le redoublement intensif du grec ne doive son apophonie à la différenciation subordonnante du timbre. Gr. πορφύρω, κωκύω, μοιμύλλω, ὀλολύζω, ποιφύσσω, τονθορύζω, γογγύζω, ποιπνύω, μορμύρω, à côté du lat. murmurare, du v.h.all. murmulōn, de l'arm. mṙmṙal, etc. De même pour les noms: τονθρύς, γόγγυλος, κόκκυξ, etc.

477. Le présent et le parfait redoublés de l'indo-eur. suivent aussi les mêmes lois. Nous verrons plus loin quelle a été leur signification primitive. Nous ne faisons ici qu'envisager leur forme.

Les nombreux restes d'égalité vocalique entre la syllabe redoublée et la syllabe radicale nous permettent de conclure en toute sûreté que nos redoublements du présent et du parfait reposent sur un type à voyelles égales, si non chaque forme en particulier, du moins la classe entière. Eh bien, la même tendance de subordination différenciante qui ressort si clairement dans les milliers d'exemples que nous venons de résumer, a scindé ces deux syllabes égales et a doté la première syllabe d'une voyelle plus claire, la seconde d'une voyelle plus obscure (3).

La chose se trouve confirmée, dans le domaine indoiranien par la palatalisation, skr. jaghána; v.pers. čaχriyāh

(1) Pour le grec nous avons encore un exemple intéressant dans la formation des mots. E. Fraenkel: *Griechische Denominativa*, Göttingen, 1906, p. 36, a observé que les verbes dénominatifs en *-αίνω* et en *-ύνω* ont à peu près la même fonction; mais que chez les verbes ayant un *α* dans la syllabe principale la terminaison *-αίνω* ne se trouve pas et que la formation par *-ύνω* est la seule en vigueur. Cf. A. Debrunner: IF. 21, 1907, p. 82.

(2) Voir pour la plupart de ces exemples C. C. Uhlenbeck: *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch der altindischen Sprache*, Amsterdam, 1898-99.

(3) Maurice Grammont a le premier attiré l'attention sur ce parallélisme. *La dissimilation*, op. cit., p. 270. Voir aussi Meillet, MSL. 12, 1903, p. 215-18.

et en dehors de ce domaine par l'apophonie qualitative e/o, gr. μέμονα; v.irl. (ro)reraig; germ. haihald, etc. La différenciation est allé plus loin encore au présent et la voyelle claire est devenue i. Skr. : píparmi; gāth. hišcamaʲdē; gr. FιFάχω; v.hall. bibēn.

478. Nous retrouvons absolument les mêmes phénomènes dans les noms (1).

Palatalisation indo-iranienne, skr. : cakrám, cákoras, jaghánas; zd. čaχrəm.

degrê e en gr. πέπλος, ἔποψ, τέτανος, πεποίθησις; ags. hwéol, teter; néerl. bever; v.pr. gegalis; lit. bêbrus; v.sl. bebrŭ.

degré i en skr. çíçus; gr. κικυς, γίγαρτον, FιFαχή, τιθήνη; lat. fiber, cicōnia, cicāda, cicaro; v.h.all. fifaltra; m.néerl. viveltre.

479. Cette succession de voyelles claires et foncées, pour être la plus commune, n'est cependant pas la seule. On la retrouve aussi en sens inverse. Et en premier lieu encore dans les onomatopées (mêmes sources que plus haut) :

fra. tractrec.

it. a ruffa raffa, buffa baffa, cucco.

vénitien : zufe, zafe.

sicilien : tuppiti e tappiti.

néerl. geen boe of ba zeggen, boembambeieren, poespas; fri. boeba; gron. koeskas.

h.all. bufbaf, pufpaf, Murrmau, Muffmaff, Puspas.

angl. gewgaw et gugaw.

m.lat. busbas (Du Cange).

lat.class. butu batta (Naevius chez Festus) tuxtax (Plaute) bubalus, pupa.

gr. τυτώ, τυτθός, τέττιξ, τέτριξ.

pehlvi : zabzeba, sabseba, dandemia (transcription de Pott).

hindoustani : pūčh pāčh, dhūm dhām, hūpāhap, chupchāp (transcription de Pott).

sanskr. durōdaram, kurkura, cuçcuṣā, kōka.

---

(1) Je n'ai fait plus haut qu'effleurer en passant la différenciation *temporelle* des redoublements verbaux. Ces derniers ont eux aussi leurs parallèles dans les noms : *ἐδήδοχα* : *ἐδωδή*, *ἀκαχμένος* : *ἀκωκή*, *ἤγαγον* : *ἀγωγός*, *ὄπωπα* : *ὀπωπή*.

On voit tout de suite que la plupart des exemples de GRAMMONT et de DEVILLE appartiennent aussi à cette catégorie : pépi, quepic, méni, moni, papé, mané, còcū et còtüc.

480. Eh bien, tout comme pour le parler enfantin nous retrouvons toutes ces catégories dans l'histoire linguistique, dans les mots *non redoublés* aussi. Ainsi p. ex. premièrement en roman (1) :

1° Vīcīnum était déjà devenu en latin vulgaire vecinu. comme le prouvent roum. vecin, v.prov. vezí, fr. voisin, plus ancien : veisin, esp. vecino, port. vezinko ; lat. digitis : degitis, penicillum : penecillum, bigillis : begillis (2). De même divīnum : devinu ; fr. devin, deviner, esp. adevinar ; ainsi encore lat. fīnīre : v.fr. feuir ; lat. prīmārium : prov. primier : fr. premier ; lat. prīmītios : fr. prémices : lat. crīminalem : v.fr. creminal ; lat. fībillam : esp. hebilla : esp. militar ; andal. melitarse : port. melitar ; lat. ministrum : port. menistru (3).

481. Cependant ici encore la première série, soit la succession de voyelles claires et foncées, est plus commune.

2° lat. honōrem : vfr. enor ; lat. sorōrem : lat.vulg. serore : v.fr. seror ; lat.vulg. volontate : v.esp. velontad : lat. formōsum : esp.mod. hermoso : lat.vulg. *potiōnā : port. peçonha : lat.vulg. *subdiurnum : v.fr. sojors : fr. mod. séjour ; lat. rotundum : v.it. rotondo : it.mod. ritondo : roum. rătund : v.fr. reond ; lat. bubulcum : v.it. bobolco : it.mod. bifolco ; lat. sorōcula : it. sirocchia.

3° lat.class. Augustus : lat.vulg. Agustus : it. agosto, etc. ; lat.class. ausculta : lat.vulg. asculta : it. ascoltare,

---

(1) MEYER-LÜBKE : *Gramm. des langues romanes*, op. cit., passim, voir Registres in voce : Dissimilation. Idem : *Einführung in das Studium der Rom. Sprachwissenschaft*, op. cit., § 112-113.

(2) JULES NICOLE : *Un catalogue d'œuvres d'art.*, Genève-Bâle. 1906.

(3) "Ob diese Dissimulation schon *lateinisch* sei, ist weniger sicher," dit MEYER-LÜBKE. S'il avait comparé les noms propres latins avec leur transcription en grec, chez STRABO, chez CASSIUS DIO, e. a, je crois qu'il se serait exprimé avec plus de décision, cf. les exemples typiques : Arminius : *Αρμένιος*, Domitius : *Δομέτιος*, Cominius : *Κομένιος*, Flaminius : *Φλαμένιος*, etc. (Ensuite au V[e] s. après J. C. Stilico : *Στελίχων*.) G. KOSSINNA, IF, II, p. 184.

etc.; lat.class. augurium : lat.vulg. agurium : roum. agurá, etc.

4° lat. pulmōnem : it. polmone : friaul. palmon; lat. colostrum : esp. et port. calostro; lat. cognoscere : v.it. canoscere; lat. sorōrem : obw. sarur; lat. dolōrem : obw. dalur; lat. colōrem : obw. kalur; lat. honōrem : obw. anur.

5° lat.class. farrāginem : lat.vulg. ferrāgine : it. ferrana : sard. ferraina : v.prov. ferratge : esp. herren : port. ferrān.

482. Nous avons donc en roman cinq séries

1° i-í devient e-í,
2° o-ó „ e-ó, i-ó,
3° au-ú „ a-ú,
4° o-ó „ a-ó,
5° a-á „ e-á,

dont les deux premières surtout sont importantes. C'est sur elles en effet que reposent, outre les mots cités et beaucoup d'autres indépendants, deux catégories entières de formes :

1° La fameuse apophonie esp. entre le singulier et le pluriel dans pido, pedimos; digo, decimos; rido, reimos; frigo, freimos.

De même en v.portugais : escrivo, escrevimos, escriver; conhosco, conhecemos, conheceis, conhecer. Dans le dernier verbe donc, c'est o-e qui procède de o-o. Dans le même verbe o-oi se différencie en o-ei en français, p. ex. conneissons, d'où le fr.mod. connaissons, et connaître au lieu de connoître.

2° les parfaits en s du v.fr. lat. dixit : v.fr. dist, mais lat. dixisti : v.fr. desís; lat. misiti : v.fr. mist, mais lat. misisti : v.fr mesís, etc.

483. Tous ces cas présentent ce point de ressemblance que la deuxième voyelle à cause de son accent dominait toujours et se subordonnait la première par différenciatíon.

Dans les exemples latins qui appartenaient encore à l'époque classique (1° et 3°), les voyelles les plus fermées formaient le point de départ, conformément par conséquent à l'accent consonnantique (voir § 474).

Dans les cas romans (2°, 4° et 5°) le mouvement partait des voyelles ouvertes, conformément donc à l'accent vocalique (voir les §§ 472 et 473).

484. En sémitique nous trouvons de même *habīnī : éth. habenī; *lēlēt : éth. lēlīt; *lūlō : hébr. lūlē v.ar. *ʿaqtāl: *ʿĭqtāl; *-āta : v.ar. -āti; v.sémit. *binīn : *banīn, etc.

Mais ne serait-ce pas étrange que cette différenciation vocalique que nous rencontrons à chaque instant pour peu que nous voulions nous aventurer dans le domaine roman ou sémitique n'aurait laissé aucune trace dans la grammaire de l'indo-européen? D'autant plus que nous avons déjà vu plus haut dans différents exemples que les voyelles et les sonantes s'y différenciaient également lorsqu'elles se suivaient immédiatement? D'autant plus qu'il nous a déjà fallu attribuer à cette même tendance psychologique l'apophonie qualitative des redoublements appartenant aux couches les plus anciennes de la langue?

Et néanmoins Brugmann traite, dans son "Abrégé" aussi bien que dans sa grande Grammaire comparée, de l'Assimilation des consonnes aux consonnes à distance, de l'Assimilation des consonnes par des consonnes à distance et de l'Assimilation des voyelles aux voyelles à distance, sans mentionner seulement le quatrième membre que déjà la seule symmétrie réclame?

Essayons de combler cette lacune : je crois que le système vocalique de l'indo-européen ne pourra qu'en profiter.

Je n'ose évidemment pas me risquer à une thèse systématique. Il faudrait plus de travaux préparatoires que je n'en puis fournir (1). Je me contenterai de prouver comment cette différenciation vocalique jette une lumière inattendue sur toutes sortes de points obscurs ou inexpliqués de la phonétique indo-européenne.

485. En premier lieu l'apophonie $^e/_o$.

---

(1) Je mentionnerai cependant en passant un exemple très instructif dans le germanique occidental, qui a conservé tout son relief en haut allemand surtout,

$$\text{eu} - \left\{\begin{matrix} \text{i} \\ \text{u} \end{matrix}\right. : \text{eu} - \left\{\begin{pmatrix} \text{i} \\ \text{u} \end{pmatrix}\right. \text{ mais eu} - \left\{\begin{matrix} \text{e} \\ \text{o} \\ \text{a} \end{matrix}\right. : \text{io, iё} - \left\{\begin{pmatrix} \text{e} \\ \text{o} \\ \text{a} \end{pmatrix}\right.$$

Expliquons-nous. Dans le premier cas un *e* ou *ö* continuait de prédominer grâce à l'influence différenciante de la deuxième syllabe, dans le second cas la dominante devenait *i* fermé. Cf. *siech* avec *Seuche* (v.h.all. siuhhī-), *diet* dans Dietrich avec *Deutsch* (m.h.all. diutisch), bavarois : Liecht (h.all. mod. licht) avec leuchten (got. *liuhtjan), etc.

Nous avons déjà vu que la différenciation naturelle du timbre dans les onomatopées complètement redoublées ressemblent par trop à la vocalisation du parfait pour croire ici à un pur jeu du hasard. D'ailleurs la signification primitive du parfait, dont il sera question plus loin, rend cette formation parallèle si facile à comprendre que nous pouvons admettre comme une chose sûre et certaine que la vocalisation du parfait a été produite par une différenciation de timbre. Or nous avons vu d'autre part dans les langues romanes que bien souvent la formation ordinaire des mots sait elle aussi différencier d'une manière semblable les deux voyelles égales de deux syllabes qui se suivent. Car ici également se développaient p. ex. les apophonies $^e/_o$ $^a/_o$ et $^e/_a$ (voir le § 481-83).

En i.-eur. également nous trouvons à côté de nos parfaits une série de formes nominales et verbales non redoublées qui manifestent la même succession d'un vocalisme $^e/_o$ et dont les formes apparentées prouvent cependant clairement qu'il pouvait très bien en être tout autrement. Ne nous serait-il pas permis de voir là une différenciation de timbre?

Il n'y a rien ni a priori ni a posteriori qui nous en empêche.

Je cite seulement quelques unes des principales catégories.

1° λέγω, τέιω, ῥέ(F)ω, μενω, φέρω, στείχω, φεύγω, σπένδω, ἕρπω, etc.

2° νέ(F)ος, ἕνος, (λεύκος) ἕργον, ῥέμβος, τέλσον, χέρσος, etc.

3° ἔπος, δέος, γένος, ἕλος, θέρος, εἶδος, γλεῦκος, κέρδος, ἕλκος, etc.

4° πλεύμων, skr. klöman, τέρμων, skr. jēman, got. hiuhma, milhma, τέκτων, πέπων, etc.

5° ἕστωρ, κέντωρ, Ἕκτωρ, Μέντωρ, Νέστωρ, Στέντωρ, ῥήτωρ, ἔορες, etc.

6° δέρτρον, κέντρον, φέρτρον, λέκτον, etc., et encore beaucoup d'autres; mais je crois qu'en voilà assez pour illustrer le caractère général du phénomène.

Mais pouvons-nous expliquer aussi comme nous l'avons fait pour le roman, *pourquoi* il y a un *e* dans la première syllabe et un *o* dans la seconde? Assurément.

Le singulier du parfait que nous avons pris comme norme de cette classe, ne nous paraît pas à première vue bien rassurant : tout le monde sait en effet que indépendamment de tout système d'apophonie, les preuves qu'on apportait autrefois en faveur de l'accentuation en i.-e. de la syllabe à redoublement sont tout aussi faibles que celles qu'on a coutume d'avancer actuellement en faveur de l'accentuation de la syllabe radicale. Mais l'accentuation de l'indo-européen ne saurait pas nous venir en aide ici. C'est que nous nous occupons ici de la période pré-indo-européen où le parfait faisait encore partie de cette classe de mots, dont il ne nous reste plus que des onomatopées. Nous laisserons donc l'accentuation du parfait en i.-e. de côté. En revanche nous prétendons, sans crainte de nous tromper, que dans des temps bien plus reculés encore l'accent musical tombait sur la syllabe à redoublement, pour la simple raison que partout où cette classe de mots à redoublement se trouve avoir voyelle claire suivie de la voyelle plus foncée, *elle a partout et toujours l'accent musical sur la première syllabe.*

Eh bien, chacune de nos six classes nommées ont également l'accent sur la première syllabe, et s'il y a parmi elles quelques exceptions (ainsi p. ex. les mots grecs en -μων) on n'a qu'à se rappeler 1° que beaucoup ont changé secondairement d'accent pour des raisons très compréhensibles, comme nous le voyons clairement p. e. dans le § 413; 2° qu'ici comme en roman les autres conditions d'accent ne sont qu'une occasion déterminante et non une cause définitive de l'accent de timbre. Si c'était une condition générale en roman que la deuxième syllabe avait l'accent d'intensité, le v.fr. creminel, l'andal. melitarse y contredisaient formellement et cette condition ressortait néanmoins très clairement du tableau synoptique de *tous* les cas.

Eh bien, qu'une syllabe ayant l'accent musical donne la préférence à une voyelle plus claire et la syllabe suivante à une voyelle plus foncée, c'est ce que tout le monde peut voir immédiatement pour peu qu'il ne se laisse pas influencer par ses préjugés. Nous entrerons cependant, mais plus loin, dans d'amples détails. De même nous montrerons plus explicitement comment

il se fait p. ex. qu'il se présente en grec, en baltoslave et en indo-iranien tant de noms du type totos à côté de notre deuxième classe du type tetos (1).

Il va sans dire que nous sommes loin encore d'avoir expliqué tout ce qu'on a coutume de comprendre sous le nom d'apophonie e/o mais ce qui reste appartient à un tout autre ordre d'idées; nous le réservons donc pour la suite de ce livre.

Nous avons cependant dans ce petit paragraphe touché bel et bien au principe et à la vraie cause de ce phénomène si général. On le verra mieux encore quand nous traiterons relativement à cette question d'une autre pierre d'achoppement pour les linguistes je veux parler de la loi de Brugmann : gr. ε : ο = i.-ir. a : ā (en syllabes ouvertes).

486. Il n'y a presque plus personne pour soutenir encore que cette équation dans sa généralité puisse se défendre. Les quelques partisans cependant sont loin de vouloir lâcher pied, s'appuyant sur cet argument qui n'a jamais été réfuté péremptoirement : Une pareille série de cas qui concordent ne saurait pas, ne *peut* pas, être fortuite. Assurément cette évidence spontanée est *trop* significative ici, cette série *n'est pas* fortuite. Voilà ce que je commence par leur accorder. Même je tâcherai de leur montrer en quoi ces concordances ne sont pas fortuites, et si elles ne reposent pas sur le hasard, sur quoi ils reposent donc bien. Voici : elles reposent sur la même tendance psychologique de subordination différenciante. Seulement cette tendance agissait conformément à la restriction *pour les syllabes ouvertes,* en indo-iranien sur la *quantité* et dans le pré-indo-européen sur la *qualité des sons.* C'est là toute leur ressemblance en même temps que toute leur différence.

Examinons seulement les différents cas.

1° La 3e pers. sing. du parfait : skr. jajāna : gr. γέγονε, mais skr. dadarça : gr. δέδορκε ; puis de nouveau skr. bibhāya et susrāva, mais non skr. bibhēda et tutōda.

Tout s'explique, me semble t-il. Si nous voyons dans

(1) La restriction que voici est de Meillet : MSL., XI, p. 306 : en germanique, en celtique et en italien les noms du type totos sont très clair-semés.

γέγονε la différenciation de timbre, dans jajāna, composé autrefois de trois syllabes brèves (ce qui est encore le cas dans la 1ère personne) on constate l'action de la différenciation temporelle, soit en d'autres termes du rythme temporel. Cette cause effective n'existait pas dans les syllabes fermées, de là dadarça (1), bibhēda et tutōda.

2° Les premières personnes du duel et du pluriel du présent : skr. bhárāvas : zd. *barāvahi (2) : got. bairōs et skr. bhárāmasi : zd. barāmahi : dor. φέρομες. La différenciation de timbre s'explique par le § 486, la différenciation temporelle par la succession des trois dernières syllabes brèves dans les formes primitives (3).

3° Le participe moyen : bháramānas : zd. yazamna- : gr. φερόμενος : lat. Vertumnus. Je soutiens — la chose d'ailleurs est toute trouvée (4) — que bháramānas etc. a été formé sur *bhárāmanas par l'analogie des formes athématiques en -ānas. Les deux différenciations s'expliquent ici encore sans peine, la différenciation qualitative par le § 486 et la temporelle par les *trois* dernières syllabes brèves.

4° L'accusatif sing. et le nominatif plur. des thèmes consonnantiques : gr. ἔορες : skr. svásāram, gr. ἄκμονα : skr. áçmānam, mais ἄρσενα : skr. vṛṣanam. La chose ne présente rien d'obscur : nous devons seulement nous rappeler à propos d'ἄκμων qu'il y a eu originairement une voyelle brève entre le palatale k̂ et le m *comme* le v.h.all. hamar semble l'indiquer. Et c'est ainsi que nous nous trouvons toujours et partout en présence de trois brèves. Sinon, il n'y a pas d'allongement non plus comme dans vṛṣanam. Par un effet de pur hasard, ce mot n'avait pas de degré plein dans la première syllabe, et par suite aussi pas de différenciation de timbre.

(1) Est instructive la forme zd. : dādaresa.

(2) Bartholomae : *Grundriß der Iranischen Philologie*, I. op. cit., p. 62.

(3) Instructive est encore la forme v.h.all. : beramēs.

(4) Telle était déjà l'opinion de de Saussure. (*Mém.*, p. 88.) Les formes comme sasṛmāṇás qui en fin de compte l'ont écarté de cette analogie, ne prouvent rien à mon avis puisqu'elles sont athématiques. (Cf. encore le v.pr. poklausīmanas ?)

5° Les causatifs : skr. bhārāyati : gr. φορέω, mais tarṣáyati : lat. torret et rocáyati : lat. lūcet (ū provenant d'ou et encore visiblement causatif dans PLAUTE). Partout donc il y a différenciation de timbre et là où les trois premières syllabes sont brèves, il se manifeste aussi la différenciation temporelle. Et que c'est là la cause définitive, c'est ce qui ressort très clairement encore en védique. Car lorsque dans une forme ou dans une autre il n'y a plus par suite de la flexion ou de la position, trois syllabes brèves, aussitôt l'allongement fait défaut : nadáyanta, nadáyan pṛthivyā́, nadáyann ēti, gamayā, gamayāmasi (RV., I, 166, 5 ; 7, 7, 2 ; 9, 97, 13 ; 10, 152, 4 ; 10, 145, 4 : qui tous sont ostensiblement causatifs) (1). Et les itératifs alors ? Ils n'ont l'allongement ni en védique, ni en zend. N'avaient-ils pas donc pas trois syllabes de suite eux non plus ? Non, car je crois avec BARTHOLOMAE que la classe itérative de patáyati, etc., a été formée de la classe de gṛbhāyati. La deuxième syllabe y était donc longue depuis longtemps et cela par la vṛddhi potentielle.

6° Les parties primitives des composés et des constructions : skr. jā́nu- : gr. γόνυ ; skr. dā́ru- : gr. δόρυ ; skr. bhā́ras : gr. φόρος ; skr. bhāgas : v.sl. u-bogŭ ; skr. tārás : gr. τορός, etc. Nous développerons au § 517 que ce sont là réellement des parties primitives, notamment des deuxièmes membres de composés (2). Tout le monde sait que dans des composés de cette nature, il y avait presque toujours une troisième syllabe brève qui précédait.

7° Finalement quelques aoristes grecs ayant o dans la syllabe radicale qui correspond à l'ā de l'i.-iranien.

(1) Ces passages, rapportés par BUCK : AJPh., 17, p. 454-455, pour combattre l'universalité d'ā long dans les causatifs et de cette façon obscurcir un des principaux arguments de la loi de BRUGMANN, paraissent devoir conduire maintenant au résultat inverse.

(2) Qu'on ne s'imagine pas que je rétracte ici ce que j'ai dit dans le § 114. Je tiens les deux explications pour vraies, mais uniquement dans leur propre domaine bien entendu. Par trop souvent l'on pense dans les études linguistiques que deux explications différentes d'un seul type doivent nécessairement s'exclure. Comme si une même conséquence ne pouvait pas provenir de causes très divergentes !

De Saussure (1) avait déjà rapproché δοάσσατο de δέατο, ζοάσον (Hés.) de ξείνυμεν; on y a ajouté depuis κορέσσατο à côté du lit. szérti et ἐστόρεσα à côté du lat. sternere (2). Le skr. présente de même akānisam, kārisat, avādisuh, acārisam, atārīt et dāsīt. Il nous faut voir ici encore l'intervention du rythme temporel (3). Le contraste des syllabes fermées nous le dit clairement (4) : ataksisuh, bōdhisat, açamsīt, etc., comme aussi celui du moyen, qui n'a guère que la 3e personne du singulier qui forme toujours une longue de position, ainsi : akrapista, jánista, panista, pavista, yamista, vasista, etc. Pour comprendre la différenciation qualitative, il suffit de se rappeler l'augment, qui était toujours accentué et avait toujours le timbre e.

Nous voyons donc que l'o européen correspond à l'ā indo-iranien, là où tous les deux proviennent d'une subordination différenciante. La bibliographie sur la loi de Brugmann nous fournit les preuves que dans les langues européennes on peut découvrir des traces de cette différenciation quantitative qui se manifeste donc parfois aussi dans les voyelles différenciées qualitativement (comme p. ex. dans γέγωνε). Et c'est ainsi en fin de compte que la loi aussi bien que les exceptions plaident unanimement en faveur de notre explication.

Mais ici encore il nous faut tenir compte non seulement des causes, mais aussi de l'occasion déterminante et prochaine. Ce sera pour nous un moyen de préciser avec certitude la chronologie relative des deux différenciations.

La différenciation qualitative date de l'époque pré-indo-européenne, la différenciation temporelle est indo-iranienne. Car les cas 2°, 3°, 4° et 7° demontrent (5) *péremptoirement,* les cas 1° et 6° établissent d'une

(1) De Saussure : *Mémoire,* p. 73.

(2) Hirt : *Ablaut,* p. 158-59.

(3) De Saussure en avait déjà fait la remarque, op. cit.

(4) A. Meillet : *Vocalisme de l'aoriste védique en -is-*, MSL., XI. p. 319 sqq.

(5) C. C. Uhlenbeck : *Zur Lautgeschichte,* PBB., 22, 1897, p. 545 sqq. Cf. ce que Victor Henry avait écrit déjà plus tôt sur ce sujet : *Bulletin de la société de Linguistique,* VII, 58, 14 Déc. 1889.

façon *on ne peut plus probable* (1) et le seul cas qui nous reste 5° fait *présumer* (2) que l'accentuation-svarita était la *circonstance déterminante* (3); mais la syllabe svarita ayant plus d'énergie que la syllabe ūdatta n'est certainement pas indo-européenne, la différenciation temporelle est donc indo-iranienne.

487. Il rentrait d'abord dans mon plan de traiter succinctement ici l'apophonie délaissée de $^{a}/_{o}$ et l'apophonie encore entièrement ignorée de $^{o}/_{u}$. Les alternances $^{a^{x}i}/_{a^{x}}$ et $^{i}/_{a^{x}}$ me tentaient aussi. Mais je ne sens que trop bien que je ne convaincrais personne à résumer seulement les faits (un tas de redoublements et de types de mots); et il n'y a pas de place ici pour une théorie *détaillée* sur l'apophonie de l'indo-européen. Lorsque je traiterai plus loin les particularités caractéristiques de l'accent de timbre, j'aurai l'occasion d'exposer brièvement du moins mes idées générales sur tous ces faits. Je pourrai démontrer en même temps que l'accent de timbre n'agit pas dans le mot seulement, mais encore et surtout dans la construction. C'est une faute insigne de la part des linguistes d'avoir négligé ce point; faute durement expiée, témoin la pauvreté des résultats obtenus.

488. La différenciation du timbre des consonnes est loin d'avoir une importance égale à celle des voyelles, du moins pour les langues indo-européennes.

Pour la dissimilation contigue la transition de *tl*, *tr*

(1) Il en sera question au § 516.

(2) Car je ne saurais me soustraire à cette pensée qui m'obsède, comme quoi les causatifs en i.-e. ont eu, à un moment donné, le redoublement et l'accent sur la syllabe à redoublement; l'une ou l'autre forme, se présentant fréquemment dans l'indo-iranien, aurait déterminé par ce fait notre type. Du coup la signification causative des aoristes redoublés se trouve expliqué.

(3) Circonstance déterminante, non cause; car tous les numéros abondent en exceptions à cette règle d'accentuation: c'est ainsi que dans 2° tous les verbes de la 6ème classe contredisent, dans 3° il suffisait d'une petite influence analogique pour allonger une autre voyelle, dans 4° il y a presque autant d'exemples pour qu'il y a en a contre et auxquels il suffisait donc encore d'un rien d'analogie pour pencher d'un côté ou de l'autre. (Voir C. C. UHLENBECK, op. cit., et MEILLET, MSL., XI, p. 11 sqq.) Dans 6° le 3ème type d'oxytons continue de protester. Tout ceci cependant ne saurait contre-peser la tendance du svarita, qui ressort si vivement de l'ensemble du groupe.

à *kl*, *kr* est un des cas les plus généraux. Nous la rencontrons en latin, en lituanien, en slave, etc. L'articulation de *t* est évidemment plus voisine des liquides que celle de *k*. Meillet cite encore dans le grec moderne la transition de θλ à χλ : θλιβερός : χλιβερός, etc.

489. Les dissimilations à distance sont plus nombreuses.

Voyons d'abord encore les redoublements et les répétitions. Pott *(Doppelung*, p. 69 sqq.) cite e. a. pour l'anglais et ses dialectes : hairum-scairum, hiddy-giddy, hoity-toity, huggry-muggry, pour le bas-allemand : holter-polter, hese-besen ; pour le néerl. hinke-pinken, hasse-bassen. de Boo *(Idioticon*[2], p. 284) y ajoute pour le flamand : harre-warren, hosse-bossen, hotte-krotten, hutse-klutsen, hulze-bulzen, hakke-bakken, heute-peuten, etc. S. G. Stanley-Hall (AJPs., IX, p. 351 sqq.) apporte pour la langue des enfants américains les exemples suivants : hun-pun, airy-fairy, unky-dunky, enty-twenty, highty-tighty, hodge-podge. Pour le hindoustani Pott donne encore : hacar-macar, hilā-milā, hallā-kallā, hā'o-bā'o, etc.

Ce qui est surtout remarquable ici c'est la subordination progressive. D'abord la différenciation produit une consonne pâle (h), presque sans timbre, qui disparait ensuite (1).

490. Mais dans la formation ordinaire des mots, nous rencontrons des exemples du même phénomène. Dans la langue khasi p. e. c'est une règle générale que la consonne du préfixe n'a jamais le même timbre que la consonne initiale du thème. Le préfixe guttural p. e. se change en dental, pour les thèmes qui commencent par un *k*, etc. (2).

---

(1) Les liquides et les nasales sont aussi souvent des consonnes pâles produites par la dissimilation : néerl. roeze-moezen, relle-bellen, rikke-patikken, ruische-buischen, rolle-bollen, rom-slom ; angl. amér. lovey-dovey, roly-poly, lamie-wamie ; hindoustani (Pott, op. cit.) rel-pel, latā-patām, ran-ban, lahar-bahar, rad-chad, lath-path, lūt-khūt, etc. Duvoisin : *De la formation des noms de la langue basque*, Paris, 1874, p. 8, cite les exemples suivants, où cependant le second membre a la consonne subordonnée : handi-*m*andiak, hautsi-mautsiak, duda-*m*udak, nahas-*m*ahas, itsu-*m*itsuka ; hindoustani (Pott, op. cit.) mōl-tōl, nat-khat, nōk-cōk, etc.

(2) W. Schmidt : *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi-Sprache*, München (Ak.), 1905, § 26, etc.

De même en quelques dialectes chinois aucun mot commençant par une labiale ne peut se terminer par une labiale. Cette dernière est changée en dentale p. e. fap : fat; pim : pin; fam : fan.

Enfin l'assyrien change presque toujours le préfixe nominal *m* en *n* devant des thèmes qui contiennent déjà une consonne labiale (1).

En indo-européen les phénomènes ne sont pas si réguliers, nous n'avons que quelques cas détachés à signaler : skr. pipīlá- : pāl. kipilla; papyrus : ags. tapor; lit. plebõnas : klebõnas; tch. papradí : kapradí; tch. *poprdelec : koprdelec; v.isl. *kyggua : tyggua; it. schinco : stinco; Teate : it. Chieti. Plusieurs "alternations" de E. Zupitza (2) sont dues, je crois, à la même tendance psychologique.

491. B. L'inertie aussi agit manifestement sur le timbre. Et c'est ainsi que s'explique tout naturellement le phénomène si répandu de l'harmonie vocalique.

Les exemples les plus simples, qui paraissent cependant n'être pas trop fréquents, nous sont offerts dans les langues maya.

Pour faire d'un thème verbal un infinitif on se sert d'un suffixe *-l* qui prend toujours la voyelle du thème. Ainsi : nac-al, se soulever; uen-el, dormir; cim-il, mourir; oc-ol, entrer; lub-ul, tomber (3), etc.

492. Mais c'est le groupe des langues ouralo-altaïques qui constitue le propre domaine de ce phénomène. Nous pouvons constater ici l'inertie des voyelles dans trois directions différentes (4) :

1° L'inertie de la flexion de langue. Si le thème ou la racine a respectivement une voyelle sur le devant ou sur l'arrière de la langue, le suffixe aussi a alors re-

---

(1) H. Zimmern : *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin, 1898, p. 31 ; A. Ungnad : *Babylonisch-Assyrische Grammatik*, München, 1906, p. 28.

(2) Ernst Zupitza : *Die germanischen Gutturale*, Berlin, 1896, p. 36-47.

(3) W. Seler : *Das Conjugationssystem der Maya-Sprachen*, Berlin, 1887, p. 39 sqq.

(4) Jos. Grunzel : *Entwurf einer vergleichenden Grammatik der altaischen Sprachen*, Leipzig, 1895, p. 12 sqq.

spectivement une voyelle ayant la même flexion de langue.

2° L'inertie des lèvres. Si le thème ou la racine a une voyelle qui se prononce les lèvres arrondies, le suffixe en aura une qui se prononce de la même façon: si la voyelle du thème se prononce les lèvres écartées en fente, il en sera encore de même de la voyelle du suffixe.

3° L'inertie de l'ouverture de la bouche. La voyelle du thème est-elle ouverte, le suffixe aussi doit avoir une voyelle ouverte et vice versa.

Je ne cite pas d'exemples parce qu'il faudrait tout un système de transcriptions nouvelles pour donner une idée nette de toutes ces différences (1).

Par suite je me contenterai de faire remarquer comment ce phénomène si curieusement combiné s'explique entièrement par l'inertie particulière et isolée des différents mouvements articulatoires.

493. Les longues à trois mores de l'indo-eur. nous offrent encore un exemple tout autre de l'inertie de timbre. Et l'*Ausgleichung des Silbengewichtes* dans les langues slaves et germaniques modernes se trouve dans le même cas.

Dans les dialectes du germanique occidental (aussi dans les dialectes néerlandais p. ex. dans la Mairie de Bois-le-Duc), les mots de deux syllabes, ayant l'accent et le ton sur la première syllabe, ont *rejeté* la seconde. Le rythme d'intensité et celui de hauteur se sont *conservés* cependant. Et c'est ainsi que la première syllabe eut un accent à deux sommets, tant d'intensité que de hauteur. Voilà l'explication plausible.

Mais rejet et conservation, mais aphérèse, apocope et syncope, ne sont pas, nous l'avons déjà vu souvent, les noms de causes dont nous savons comment elles opèrent. mais des pseudonymes porteurs de confusion, inventés par des personnes qui ont dû donner des noms à ce qu'ils ne comprenaient pas.

Nous autres cependant, nous savons l'exprimer bien simplement. La réunion de l'energie d'intensité et de

(1) Pour les détails voir JOS. GRUNZEL : *Die Vocalharmonie der altaischen Sprachen*, Wien. Ak., 1888; Idem : *Zur Phonetik der altaischen Sprachen*, Techmers Zeitschrift, 5, p. 48 sqq.

l'énergie musicale sur la première syllabe constituait une occasion on ne peut plus favorable de concentrer sur cette syllabe aussi l'énergie du timbre des sons. Grâce à cette énergie, plus forte encore par sa nouveauté, le timbre eut l'inertie; l'intensité et la musique cependant maintenaient néanmoins leur différenciation, et c'est ainsi que se forma l'accent à deux sommets et une quantité insolite de la voyelle (1).

Eh bien, presque la même chose a eu lieu dans la période pré-indo-européenne; seulement il n'y avait pas d'accent d'intensité ici et c'était donc le seul accent musical qui devait déterminer le renouvellement d'énergie du timbre, déterminer aussi l'inertie qui en était la suite (2).

Nous comprenons maintenant comment MICHELS et STREITBERG avaient pourtant raison en se réclamant de l'accent musical sur la syllabe qui eut trois mores par l'allongement; mais d'un autre côté nous voyons aussi pourquoi cet allongement ne se manifeste pourtant pas dans toutes les syllabes accentuées non finales, puisque la hauteur du ton n'était autre chose qu'une circonstance favorable pour l'intervention de l'inertie de timbre: qui est la vraie cause.

494. Les consonnes palatalisées et mouillées nous offrent un tout autre cas d'inertie de timbre. Le fait est connu de tous: En roman le l précédé d'un i est par ci par là mouillé; en allemand la fricative gutturale primitive est en bonne voie de passer à une sifflante palatale, conférez *ach* et *ich*. Il en est encore beaucoup d'autres exemples dans toutes sortes d'autres langues. L'application en est si facile à faire que nous ne nous arrêterons pas davantage à ce point.

495. Mais l'inertie n'opère pas seulement dans les mots comme dans les langues maia, ni seulement dans

(1) O. BRENNER: *Ein Fall von Ausgleichung des Silbengewichtes in bairischen Mundarten,* IF., 3, 1894, p. 297 sqq.; Idem: *Zur Ausgleichung des Silbengewichtes,* IF., 5, 1895, p. 345 sqq.

(2) Cette explication s'applique évidemment d'une manière toute spéciale à l'allongement en cas de perte d'une syllabe. Dans les deux autres cas de contraction et de réduction des diphtongues longues, le second élément sonantique allant s'affaiblissant détermina évidemment un surcroît d'énergie en faveur de la première. Cf. § 352.

des constructions excessivement simples comme dans les langues ouralo-altaiques, mais elle agit aussi dans des constructions plus complexes comme dans les langues bantoues.

Car sans vouloir prendre parti entre ceux qui regardent les préfixes des genres dans ce groupe de langues comme des espèces de pronoms et ceux qui les prennent tout simplement pour la première syllabe des noms (1), je tiens pour certain *ceci :* la répétition de ces particules a été faite sous l'action de l'inertie.

C'est ainsi par exemple que la forme distinctive du génitif attribut n'est que la répétition plus ou moins complète de la première syllabe du mot qui le régit. Ainsi nous trouvons : *aba*ntu *b*enkosi : les gens du roi, *isi*zwe *s*enkosi : le peuple du roi, *uku*tanda *kw*enkosi : l'amour du roi (2).

De même pour l'accord de l'adjectif : *m*ti *m*zuri : arbor pulchra, *m*iti *m*izuri : arbores pulchrae.

Le prédicatif aussi : *ma*nèno *haya* (3) ni *ma*zuri : des paroles, celles-ci sont belles.

Le verbe aussi s'accorde avec le sujet : *ki*ti *hiki* (3) *ki*tafaa : banquette, celle-ci peut servir.

Enfin le verbe s'accorde avec l'objet. La construction qui vient d'être citée, peut être suivie encore par : nita*ki*twaa : je la prendrai ; *ki*tu *ki*le *ki*iafaa na*ki*taka : chose celle-là peut servir, je la veux.

Nous retrouvons le même phénomène en avare et d'autres langues caucasiennes. "Le frère est bon" se dit là : *wats lijaù wugo,* que DE LA GRASSERIE *(Du verbe être,* op. cit., p. 57) traduit d'une façon typique par : *w*-frère bon-*w* *w*-est.

496. Mais l'accord dans l'indo-européen, la soi-disant motion des attributs est-ce bien autre chose ?

---

(1) Voir la dernière étude là-dessus de CH. SACLEUX : *Introduction à l'étude des langues bantoues,* La Parole, 1903, p. 366, à qui j'ai emprunté aussi la plupart des exemples qui vont suivre. Cf. ensuite BLEEK et TORREND.

(2) On voit que je réunis ici l'inertie des voyelles et des consonnes : je n'ai point voulu briser le lieu intime qui les attache ensemble.

(3) ha-ya pour ya-ya pour ma-ma qui est plus ancien, hi-ki pour ki-ki.

Pour peu que nous nous soyons adonnés à la lecture d'autres langues, du basque p. ex., nous n'avons pas de peine à nous convaincre entièrement que la répétition des formes distinctives du genre, du cas et du nombre à chaque attribut est illogique, impraticable et qu'on ne saurait la motiver. Nous sommes donc forcés de chercher à ceci une explication psychologique inconsciente. Elle s'offre à nous toute trouvée, à savoir dans les langues bantoues.

Rom*a* antiqu*a*, in vill*ā* nov*ā*, ann*ō* prim*ō*, vir*ōrum* clārissim*ōrum*. Les fill*es* que j'ai aimé*es*, il n'y a là que la pure inertie (1).

L'anticipation psychologique a naturellement travaillé ici de concert avec l'inertie, car dans beaucoup de langues indo-européennes l'attribut précédait.

497. Rappelons-nous pour terminer encore quelques exemples où l'inertie se montre dans le timbre des consonnes seules. En allemand la nasale est souvent gutturale, quand un *k* ou un *g* précèdent. Knabe : Kŋabe, Gnade : Gŋade, Rücken : Rückeŋ, denken : denkeŋ. Puis toutes sortes d'assimilations finales ressortent ici : m.néerl. oft : off : néerl. of, etc., etc.

Des exemples du même phénomène opérant à distance ne sont pas rares non plus : all. et néerl. Orang Utan : Orang-utang, etc. ; it. pellegrino : v.h.all. piligrim : néerl. pelgrim, i.-e. *k$^{u̯}$etu̯or- : pré-germ. *k$^{u̯}$ek$^{u̯}$or-, i.-e. *penk$^{u̯}$e : pré-germ. pempe, etc.

498. C. L'anticipation agit d'une façon non moins typique sur le timbre (2) : les seuls mots de métaphonie ("Umlaut") et de fracture ("Brechung") suscitent immédiatement tant d'exemples à l'esprit de tout germaniste qu'il est inutile, ce me semble, de nous y arrêter plus longtemps.

---

(1) Voir là dessus d'amples détails dans : O. Jespersen : *Progress of language*, op. cit., chap. II, etc.

(2) J'excepterai cependant en grande partie les transitions des phonèmes que J. Schmidt a essayé d'établir dans son étude : *Assimilationen benachbarter einander nicht berührender Vocale im Griechischen*, KZ., 32, p. 321-394. Psychologiquement parlant, ces transitions se comprennent. Même on ne voit pas pourquoi elles ne seraient pas réelles dans tel ou tel exemple isolé. Mais dans la plupart des cas je vois une apophonie i.-e. et je crains bien que tout cet article n'ait été désastreux pour la théorie de l'apophonie i.-e.

Je ferai seulement remarquer que la fracture ou l'anticipation de l'ouverture de la bouche a exercé son action à l'epoque de la première mutation consonantique, lorsqu'un accent vocalique quelconque était sans doute encore très vivant en germanique, comme nous le verrons plus loin.

Est venue ensuite la période de la métaphonie par i et u qui sont les voyelles les plus fermées et par suite plus ou moins consonnantiques, dans un temps où, comme nous l'avons vu, l'accent d'intensité ou l'énergie psychique tombait en germanique de préférence sur les consonnes ou phonèmes fermés.

Lorsque parut l'accent glottal des voyelles, la métaphonie par i cessa graduellement d'étendre ses conquêtes, mais de nos jours encore nous découvrons dans toutes les langues des traces de sa domination passée.

Comme toujours force nous est de constater que ce changement de son et son évolution, ne se bornent pas au mot, mais s'étendent aussi à la construction. Ainsi v.h.all. drenk ih provient de drank ih, wez ih de was ih, meg ih de mag ih. Puis, probablement aussi sous l'influence de l'i pronominal : künnen wir sorti de kunnen wir, et de même müezen wir, dürfen wir, mügen wir, süllen wir et türren wir (1).

499. Dans l'anticipation c'est surtout le timbre des consonnes qui ressort clairement.

Qu'est-ce en effet que la palatalisation des gutturales et la sibilisation des dentales à l'origine sinon une anticipation des voyelles claires, l'assimilation du timbre de ces gutturales et de ces dentales au timbre de la voyelle suivante? Cette assimilation est fort répandue en roman et en slave. Le même fait a été surabondamment prouvé dans les langues "satem" pour les labiovélaires et les vélaires de l'indo-européen.

L'article remarquable de H. Hirt, BB. 24, p. 218 sqq., me force à regarder comme une probabilité que les palatales indo-européennes aussi ont été palatalisées dans le groupe "satem" *du moins en partie* par les voyelles claires suivantes.

On ne saurait cependant éclaircir complètement ce phénomène avant d'y avoir rattaché l'histoire de l'évo-

(1) Voir Brenner : PBB., 20, p. 84.

lution du soi-disant s i.-e. et avant de les avoir comparés ensemble. J'ai l'espoir de le prouver solidement en temps et lieu opportun, dans une étude spéciale (1).

Mais les palatales i.e. se trouvent avec les labiovélaires en diagonales autour des vélaires pures. Est-ce que l'arrondissement de lèvres de ces labiovélaires ne se serait pas produit par l'anticipation de la voyelle suivante qui se prononçait les lèvres arrondies? C'est là du moins ce que le prof. C. C. Uhlenbeck enseigne depuis quelques années à ses cours. Je voudrais poser la même question pour les labiodentales aussi et répondre aux deux questions par un *"en partie du moins"* (2), comme nous l'avons fait plus haut à propos des palatales (3).

Je voudrais citer comme preuves : ags. hú : it. pufe : zd. ku- : skr. ku : gr. aet : δπυι : pré-indo-européen *ku : i.-e. *k̯ᴧ ᵉ/ₒ (Pron. interrog.); got. þu : v.irl. tú : lat. tu : zd. tū : skr. tú : gr. dor. τυ, τυτε : pré-i.-e. *tu : i.-e. *t̯ᴧ ᵉ/ₒ (pron. démonstr.); gr. κύκλος : ags. hweol; gr. γυνή : got. qinō, etc.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que le cas où les consonnes empruntaient par anticipation leur timbre aux voyelles.

---

(1) Je crois en effet avoir remarqué que le *s* de l'i.-e. *n'est pas* primitif, en d'autres termes qu'il revient toujours à une gutturale ou à une dentale ou à une combination des deux. Tout le monde comprend immédiatement quel grand rôle les représentants balto-slaves et arméniens du *s* (rappelez-vous la terminaison kh) auront à jouer ici à côté des représentants indo-iraniens, qu'ensuite la soi-disant série *þ* de l'i.-e. pourra nous fournir des arguments qu'il ne faudra pas dédaigner. Je ne donne ici que des devinettes. La réponse viendra en temps opportun. Mais on comprend le plaisir que j'éprouvais lorsque après avoir rassemblé une assez jolie collection de faits à ce sujet, mes yeux tombèrent sur un mot d'Alfredo Trombetti : *L'unità d'origine del linguaggio,* Bologna, 1905, p. 90 : Intanto esprimo la mia convinzione ormai saldissima che *s* non è un suono primitivo. Ognuno comprende la straordinaria importanza di questo fatto fisiologicamente spiegabilissimo. Di ogni *s* dovrà in seguito ricercarsi l'origine. Ma satisfaction s'accrut d'autant que je constatais que Trombetti était arrivé à cette même conclusion sur des données entièrement différentes des miennes.

(2) Pour une autre origine possible de certaines palatales et labiovélaires, cf. la différenciation de l'accent articulatoire.

(3) Cf. encore H. Grimme : *Theorie der ursemitischen labialisierten Gutturale,* ZDMG., 1901.

500. Mais le contraire a lieu également.

Baudouin de Courtenay a montré (IF. 4, p. 53) que les consonnes non palatales suivant immédiatement la voyelle palatale *e* transformaient cet *e* en *o*, en d'autres termes la dépalatalisaient.

Nous trouvons dans les conditions de cette transition, répétée jusqu'à deux fois en grand russe, une confirmation frappante de notre thèse comme quoi il ne saurait y avoir d'anticipation sans que le son anticipé n'ait relativement plus d'énergie psychique que les autres. Dans le grand russe ancien et commun on dépalatalisait seulement *l'e bref* (engendré par l'e ou l ĭ), dans le grand russe moderne du nord seulement *l'e non accentué* (engendré par ě). Dans les deux périodes l'ě *long* et *l'e accentué* avaient respectivement une énergie psychique relative plus grande que la consonne dépalatalisante et par suite ils demeuraient intacts. Il va sans dire que je ne partage pas l'opinion de Baudouin de Courtenay lorsqu'il regarde cette dépalatalisation comme la cause de l'apophonie i.-e. ᵉ/ₒ. Je ne nie pas qu'il ne soit possible et même très probable que dans la différenciation les consonnes précédantes et suivantes ont éxercé une certaine influence, ont agi e. a. sur la création de quelques a et de quelques u, mais l'alternance ᵉ/ₒ a, comme nous l'avons vu, une cause beaucoup plus générale.

501. Enfin le timbre des consonnes peut être anticipé aussi. Les nombreux exemples des assimilations régressives dans les langues le mieux étudiées nous exemptent presque d'en citer encore des exemples; lat. quid-pe : quippe, sub-curro : succurro, septembris : settembris. lactūca : lattūca, all. entfangen : empfangen, it. un poco : um poco, angl. know : tnow(: now), gnaw : dnaw(: naw), climb : tlimb, glove : dlove, etc., etc.

502. D. De l'association ou de la contamination du timbre des sons.

On a pu voir déjà plus d'une fois que je ne suis guère partisan des changements phonétiques spontanés. Plus loin même je défendrai expressément la thèse que les *changements phonétiques spontanés* pris dans leur acception consacrée, sont tout simplement impossibles et qu'il faut

par suite les rayer au plus tôt de la liste des procédés qui ont cours dans la grammaire comparée.

Si cependant on voulait conserver ce terme dans un *sens analogue* pour une seule transition, je le garderais comme dénomination du fait que nous allons traiter.

Lorsque sous l'influence des trois lois de différenciation, d'inertie et d'anticipation, l'une ou l'autre voyelle s'est transformée, elle présente souvent, changée ainsi, des points de rapport très remarquables avec quelque autre voyelle existant déjà dans la langue. Cette ressemblance provoque tout naturellement une assimilation à la voyelle qui existe déjà. C'est ainsi p. ex. qu'en germanique l'e de la première conjugaison, ayant subi la métaphonie par l'i̯ suivant : got. greipan, etc., s'est assimilé complètement à l'ī long i.-e. p. ex. dans le got. wein : lat. vīnum, got. veleima : lat. velīmus. Toutes les langues présentent un nombre infini de ces cas.

503. Presque tous les changements phonétiques (1) constituent donc deux périodes : 1° celle du "bedingten Lautwandels", ou changement conditionné par l'influence des sons environnants; 2° celle du "spontanen Lautwandels" ou changement phonétique spontané, c'est à dire par une assimilation spontanée aux normes existants.

A *proprement* parler ce dernier changement est tout aussi conditionné que le premier, puisque lui aussi dépend entièrement des sons normaux existant dans une langue et que le nouveau son est aperçu (au sens de Herbart) par les types existants; nous pouvons cependant parler ici de changement spontané en tant que le son, qui a effectué sa première phase d'évolution *sous l'influence des sons environnants,* en inaugure maintenant une seconde, entièrement indépendante des sons accidentels que le milieu puisse présenter hic et nunc.

504. En dehors de ces cas homogènes il y en a naturellement encore une foule d'autres de toutes les couleurs et de toutes les nuances.

Je ne m'attacherai qu'à un seul parce qu'il nous donne la clef d'une classe de formes incomprise jus-

(1) Car tout ce qui est dit ici vaut également pour les consonnes. Nous n'y reviendrons donc plus.

qu'ici, je veux parler de la déclinaison pronominale des adjectifs en germanique.

A l'époque où adjectif et substantif ne s'étaient pas encore entièrement séparés, la juxtaposition d'un pron. démonstratif et d'un nom était certainement déjà une relation attributive très usitée: v.germ. p. ex. *þazmē χaneni, au coq. Lorsque deux noms en apposition l'un à côté de l'autre commencèrent peu à peu à être sentis aussi comme relation attributive (en d'autres termes lorsque la fonction adjective se séparait de la substantive) l'adjectif en vint à avoir la même fonction que le pronom. qui par conséquent surgissait immédiatement dans l'esprit de celui qui parlait et ne se laissait pas entièrement évincer, mais formait avec l'adjectif une seule contamination. *þazmē χaneni et *ƀlinđē χaneni se combinaient en *blinđazmē χaneni, au coq aveugle.

De même *blinđon et *þanō : *ƀlinđanō;
*blinđon et *þatō : *ƀlinđatō;
*blinđōs et *þai : *ƀlinđōi;
*blinđē et *þaizē : *ƀlinđaizē;
*blinđamiz et *þaimiz : *ƀlinđaimiz;
*blinđōs et *þaizōs (1) : *ƀlinđaizōs;
*blinđōn et *þaizōn (2) : *blinđaizōn.

Il en a été de même du nominatif v.germ. masc. et féminin de germ. twai.

505. E. La différenciation de timbre réunie avec l'inertie et l'anticipation engendre l'art elle aussi et même l'art le plus caractéristique, le plus populaire qui soit possible dans une langue. Aussi le retrouvons-nous dans toutes sortes de rimes enfantines et populaires, rimes vides de sens, mais ayant des sons délicieux : aboli bibelot d'inanité sonore.

Chacun pour soi se sera déjà dit en lui-même que toute rime vocalique et toute assonance, et plus particulièrement les rimes alternées sont aussi d'exellents exemples en cette matière.

506. Etudions enfin la caractéristique particulière du timbre et surtout des voyelles.

Il me semble qu'en beaucoup de cas on n'a pas assez

---

(1) Parfaitement semblable au v.isl. þeirar : ags. đǣre.
(2) Parfaitement semblable au v.isl. þeira : ags. đǣra.

tenu compte des données que nous fournissait parfois l'écriture.

J'ai surtout en vue ici le fait que les langues les plus anciennes en général n'écrivaient que les *seules consonnes* à l'exclusion des voyelles ou du moins n'accordaient à ces dernières qu'une part bien petite. La différence *des voyelles* n'était pas marquée ou si elle l'était, on la marquait par de petits signes diacritiques secondaires, comme les accents.

Je n'ignore pas qu'on a l'habitude de négliger ce phénomène sous prétexte que la domination des consonnes constituait précisément une particularité du v. sémitique et ne se présente p. ex dans les systèmes d'écriture du sanscrit que parce que ces derniers reposent tous sur un alphabet sémitique. Mais je n'ignore pas non plus qu'en appliquant à une langue un alphabet étranger on n'a pas l'habitude d'y procéder d'une manière servile, ce qui notamment n'a pas été le cas dans l'adaptation de l'alphabet sémitique au sanscrit.

Je crois aussi que le v.perse avec son impuissance à rendre les groupes de consonnes ne peut pas être exclusivement sémitique (à nous en tenir aux innombrables exemples, ou soi-disant tels, d'anaptyxe qui se rencontrent en zend aussi). Le v. perse donc et l'écriture arménienne avec ses groupes de consonnes ayant un *e* muet comme voyelle (1) et tenant lieu de plusieurs syllabes me semblent éminemment propres à nous donner une vue remarquable sur le système vocalique le plus reculé des langues indo-européennes.

507. "Une racine arabe," nous dit MEILLET (2), "n'est caractérisée que par les consonnes; quand aux voyelles, chaque consonne de chaque racine peut être suivie de ă, ā, ĭ, ī, ŭ, ū ou zéro, soit en tout sept formes et chacune de ces sept formes sert à caractériser non la racine, mais la fonction grammaticale.

---

(1) Voir A. MEILLET : *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique,* Vienne, 1903, p. 30. C'est ainsi qu'on écrit *gnal* mais qu'on prononce *gənal;* qu'on écrit *srti,* prononciation *sərti;* de même *lkhi, serndean* deviennent dans la prononciation *ləkhi, serən-dean,* etc.

(2) A. MEILLET : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes,* op. cit., p. 123-124.

"L'indo-européen emploie ses voyelles exactement de la même manière. Une racine ou un suffixe n'est jamais caractérisé par les voyelles, mais seulement par les consonnes et les sonantes, et c'est uniquement le type de formation qui est indiqué par le vocalisme.

"D'une manière générale les voyelles ne servent qu'à la flexion et la signification de la racine est attachée seulement aux consonnes" (1).

508. Eh bien, puisque la *signification* de la racine est naturellement toujours plus ancienne que sa *flexion* ou sa *fonction* grammaticale, il s'ensuit impérieusement que le sémitique aussi bien que l'indo-européen ont eu une période primitive où le rythme du timbre n'existait pas encore, où toutes les syllabes avaient le même timbre, où nos voyelles ne s'étaient pas encore différenciées.

509. Ferdinand de Saussure, en l'année 1879, avait déjà dans son célèbre Mémoire approché d'une pareille conclusion. Cette dernière a été la base du nouveau système de l'apophonie i.-e. de Herman Hirt, en l'année 1900 (2). Les deux savants — comme d'ailleurs presque tous les autres — sont cependant d'avis que ce phonème sans accent de timbre avait néanmoins déjà un certain timbre, en d'autres termes, qu'il était l'*a* ou l'*e* ouvert.

Cette opinion, ils la fondent sur le fait que tout changement de timbre serait la suite d'un manque total ou partiel de ton. Or, il y a assez de langues où l'*e* ouvert s'est conservé comme porteur de l'accent musical i.-e.; dans les autres langues on a découvert des traces très nettes, dans la palatalisation du moins, d'un *e* très ancien; la conclusion était donc toute trouvée.

510. Et cependant, c'est ma conviction intime que cette conclusion ne s'accorde pas avec la réalité. Théo-

(1) A la p. 129, il fait naturellement la restriction nécessaire pour les séries ē, ā et ō. Il peut parler ici avec cette belle assurance parce que, avec de Saussure, il regarde ces voyelles comme des combinaisons de la voyelle primitive avec le coëfficient sonantique. Je ferai provisoirement la même restriction, qui d'ailleurs importe peu, vu que les autres séries de l'apophonie ne constituent ensemble qu'une minorité négligeable de formes à côté de l'écrasante majorité des cas en °/o.

(2) En faisant encore la restriction pour les autres séries d'apophonie.

riquement déjà on pourrait s'attendre à ce que, dans un temps où l'accent de timbre faisait défaut, les syllabes n'eussent *absolument pas* de timbre: la seule pseudo-voyelle était le šva absolument dépourvu de timbre: le ə. Mais pratiquement aussi.

Premièrement je crois avoir démontré qu'il peut y avoir, outre l'absence d'accent, bien d'autres facteurs encore, pouvant agir sur le timbre des voyelles. Du coup toute leur argumentation s'écroule, quand même le reste serait irréfutable.

Mais deuxièmement, il suit uniquement de la palatalisation des vélaires et des labiovélaires devant un *a* indo-iranien, auquel correspond un *e* européen, que la voyelle qui correspondait à cet *a* i.-ir. plus récent et à l'*e* européen, doit avoir été aux temps de la palatalisation une voyelle au timbre clair, mais non pas nécessairement l'e ouvert. Voilà encore un de ces cas où l'on ne s'est pas donné la peine de se poser ces trois questions, toujours indispensables en pareilles matières : *A* est-il primitif? *E* est-il primitif? ou tous les deux remontent-ils à une troisième voyelle?

Comme la réponse à la première question parut devoir être décidément négative par la découverte de la loi des palatales, on donna aussitôt à la seconde une réponse affirmative, sans se préoccuper de la troisième possibilité.

Et c'est pourtant cette dernière que j'appelle la seule vraie. L'e européen et l'a i.-ir avec toutes leurs variantes remontent à la pseudo voyelle šva ou ə (1).

511. En premier lieu donc, entendus ainsi les faits dont il s'agit s'expliquent parfaitement. Nous pouvons même le constater expérimentalement sur nous mêmes : prononcez d'abord un ə à la hauteur moyenne de votre voix. Faites maintenant une bonne provision de souffle, attaquez ensuite l'ə en commençant sur un ton de hauteur moyenne, et montez, montez toujours, le plus haut que vous puissiez atteindre de votre voix de tête, en prenant garde toutefois de sauter d'une note à l'autre, mais en élevant *continuellement* la voix.

(1) Raoul de la Grasserie : *Essai de phonétique dynamique ou historique comparée,* Paris, 1891, p. 92, est le seul, à ce que je sache, qui s'est porté partisan de cette thèse, mais sans produire des preuves convaincantes, ce qui fit que sa tentative passa inaperçue.

Mieux vaut évidemment faire l'expérience *avant* d'avoir lu ma conclusion.

Eh bien, après la première tentative, une seconde: entonnez encore votre ə à une hauteur moyenne, puis descendez, d'une façon *continue* encore et toujours, aussi bas qu'il vous sera possible.

— Ce n'est pas sans raison que je dis *aussi bas que possible,* comme j'ai dit aussi pour la première expérience *aussi haut que possible.* Lorsque, en effet, on est assis bien tranquillement devant son bureau, on se sent en effet fort peu disposé à aller crier sur un ton *très élevé* ou à bourdonner sur un ton *très bas* et cela de but en blanc sur le seul conseil d'un auteur audacieux. On se contente d'esquisser le mouvement demandé et on reste dans les limites de la bienséance qu'une personne bien élevée ne se permet pas de franchir, pas même dans la solitude de sa chambre d'étude; mais que veut-on que j'y fasse? les gens des temps préhistoriques qui nous occupent pour le moment n'étaient pas aussi civilisés que nous. Et c'est précisément aux deux extrémités des gammes que les deux expériences prennent du relief. — Nous nous sommes donc acquittés de ces deux petites expériences? Et qu'est-ce qui en est résulté?

Nous avons été à même de constater qu'à mésure qu'on montait l'ə devenait è, puis é (1) et finalement même se transformait en i.

Que l'ə à mesure qu'on descendait devenait a, puis o et lorsqu'on descendait plus bas encore, se transformait par un arrondissement instinctif des lèvres en un u bien caractérisé.

Le fait que cet ə muet prononcé avec l'accent musical, disons prononcé sur un ton plus élevé, a pu devenir en dehors de l'indo-iranien un è s'explique donc tout seul.

512. Il nous est impossible d'établir avec précision ce que l'ə muet était devenu dans la période du v.i.-ir.: ce qui

---

(1) Nous en trouvons une confirmation intéressante en français. Nous avons vu comment et pourquoi le ton musical s'élévait dans les interrogations. Eh bien, les propositions interrogatives françaises telles que tremble-je, etc., se sont transformées autrefois en tremblejé ou tremblay-je en vertu de cet accent musical. La langue actuelle n'a conservé que la dernière forme, qui s'écrit tremblé-je, mais se prononce tremblè-je. Cf. déjà SIEVERS: *Phonetik*[4], § 710.

est presque certain c'est qu'il était en voie de passer à i; était-il encore entre ə et è? était-il déjà devenu è? ou flottait-il entre è et i, si même il n'était pas encore passé à i? Nous ne le savons pas; nous ne devons pas craindre cependant de regarder ce šva primitif comme transformé déjà en i puisque dans d'autres langues aussi où il ne s'est pas developpé d'o, l'i correspond à l'e européen (en gotique p. ex.); puisque nous trouvons déjà un son i.-e. représenté en grec par ε et en indo-iranien également par i (hitás : θετός; janitā: gr. γενετήρ); puisque enfin, la transformation ultérieure en un *soi-disant* a n'a pas de quoi nous inquiéter : en serbe p. ex. v.sl. tĭnŭka est devenu tànka et lĭgŭka la(g)ka (1). J'appelle l'a skr. un *soi-disant* a parce qu'il est indiscutable que déjà au temps de Pāṇini cette lettre n'était plus un a, mais un ə, et on peut se demander si cette lettre a jamais été un a (2). Dans ce cas ce serait le sanscrit qui nous aurait conservé à travers bien des péripéties la voyelle vraiment primitive.

513. En second lieu — et cet argument me semble décisif — on ne saurait s'expliquer d'aucune autre façon la juxtaposition de diphtongues toniques et d'i et d'u atones : πείθω : ἐπέπιθμεν; got. kiusan : kusum; skr. yájati : iṣṭás; skr. svápiti : suptás.

On ne saurait en effet soutenir sérieusement que l'i et l'u proviendraient d'ei̯, eu̯, i̯e u̯e grâce à l'absence d'accent musical. Misteli et Curtius (3) ont, il y a des années déjà, mis en relief les difficultés qui s'opposent à pareille transformation. Faute d'un meilleur système on ignorait les difficultés soulevées. P. Passy et N. Finck croyaient avoir trouvé le mot de l'énigme en mettant sur le compte du chuchotement ce que le phénomène présentait d'étrange. Mais nous avons vu plus haut que le chuchotement n'est autre chose qu'un déguisement de l'accent glottal ou de l'accent d'intensité, qui

(1) Pour d'autres cas de même nature voir Berthold Delbrück : *Die neueste Sprachforschung*, Leipzig, 1885, p. 30.

(2) J. Wackernagel : *Altind. Gramm.*, I, p. 3.

(3) Fr. Misteli : Zeitschrift zur Völkerpsychologie, XI, p. 240 sqq.; Georg Curtius : *Das Verbum der griechischen Sprache*, II ², Leipzig, 1883, p. 38 sqq.

doivent au jugement de tout le monde rester ici hors de cause.

Nous n'avons donc plus qu'à admettre əi̯, əu̯, i̯ə, u̯ə comme étant les formes primitives, d'où se seraient développés ei̯, eu̯, i̯e, u̯e dans les syllabes toniques, et i, u dans les syllabes atones.

C'est encore par des expériences faites sur soi-même qu'on peut se convaincre sans beaucoup de peine qu'il n'y a point d'obstacles phonétiques à cette conclusion. En effet on n'a qu'à réduire les exemples cités ci-dessus à la langue pré-indo-européenne et à mettre une *grande* différence de hauteur musicale entre les syllabes toniques et les syllabes atones. Et aussitôt nous entendrons ou plutôt encore un témoin entendra (car mieux vaut laisser la décision à une personne de la famille qui ne soit pas initiée à ces choses) un ei̯ au lieu du son élevé əi̯ et un i au lieu du son grave əi̯.

514. Je ne saurais cependant me séparer des diphtongues et des sonantes sans protester contre la tendance croissante à expliquer *de la même* manière toutes les apophonies ei̯/i et eu̯/u. Cette digression d'ailleurs nous servira dans notre conclusion générale.

C'est ainsi je pense que cette alternance repose sur la diphtongaison dans les thèmes en -i et en -u. L'inertie du timbre produisit ici d'après le § 494 la prononciation périspomenée plus ou moins double. De là d'après le § 470 la différenciation de timbre : ī̃ devenait ei̯ et ū̃ se changeait en au̯ tout comme dans les dialectes germaniques plus recents.

Premièrement le génitif sing. est très clair. Pré-i.-e. na^{x}ktísa^x : na^{x}ktī̃s : i.-e. nokteĩs : noktoĩs. De même le locatif : pré-i.-e. a^{x}gnī̃ ; i.-e. a^{x}gneĩ, le vocatif avec "Pluta" aussi : pré-i.-e. a^{x}gni^3 : i.-e. a^{x}gneĩ : skr. ágnē : lit. naktẽ. De même encore le nominat. plur., dont la forme primitive non diphtonguée s'est conservée en védique dans les nom. et acc. plur. des thèmes féminins en -i, comme aussi en lituanien : véd. náktīs ; lit. nâktys. La forme diphtonguée du got. gasteis, ansteis et les formes en -áyas du skr. classique peuvent être fort bien analogiques. Il n'en est pas autrement des thèmes en -u.

L'i et l'u ne sont donc pas toujours degré zéro ni degré réduit, ils peuvent être aussi degré normal. Il

nous faut remettre en honneur l'ancienne théorie guna en faveur des thèmes en -i et en -u. Il me semble très probable qu'en dehors de ces deux grandes catégories il doit y avoir d'autres cas ou l'i et l'u sont plus anciens que ei̯ et eu̯. Mais je me suis proposé de ne donner nulle part ici un dénombrement complet des cas, je me borne tout simplement à distinguer les types les plus remarquables.

515. Eh bien au pôle opposé des apophonies de l'i et de l'u se trouve une autre classe de faits qui nous ramènent au šva primitif. Je veux parler de l'apophonie triple des sonantes qui est passablement fréquente: ei̯ : i̯e : i; eu̯ : u̯e : u; en : ne : n̥, etc. Certes les exemples du l et du r surtout peuvent être en grande partie secondaires, mais ce n'est pas le cas pour les autres sonantes.

L'alternance indo-européenne d'i avec ei̯, i̯e, etc., remonte certainement à une forme primitive əi̯ə, əu̯ə, ənə pour une catégorie très spéciale, mais cependant assez vaste c.-à-d.: les thèmes à nasale infixée, car toutes les bases de ces thèmes contiennent une sonante (1) précédée et suivie par une voyelle (2).

516. On pourrait produire encore beaucoup d'arguments de toute nature en faveur d'un ə qui est à la base de toutes les voyelles. Mais quiconque *veut bien* trouver dans les faits cités un motif pour examiner les cas d'apophonie i.-e. de ce point de vue, n'aura pas de peine à trouver lui même beaucoup d'autres arguments encore; quant à celui qui ne serait *point* déterminé par nos données à mettre à l'épreuve ses conceptions en matière d'apophonie, j'essaierais vainement de l'ébranler par un vaste étalage de petits indices.

Je préfère exposer plus ou moins complètement pour ceux qui soupçonnent que je pourrais bien être dans le vrai, quoique m'écartant de la méthode *démonstrative* suivie jusqu'ici, comment *je m'imagine* la formation des voyelles pré-indo-européennes. Les catégories de portée très grande qui vont suivre confirmeront suffisamment,

---

(1) Otto Keller: *Die Nasalpräsentia der arischen Sprachen*, KZ., 39, 1904, p. 137.

(2) Hirt: *Ablaut,* op. cit., p. 45, 138, 188.

j'espère, que ce n'est pas une conception ***purement subjective.***

517. Nous pouvons évidemment nous attendre à ne trouver des exemples nets et propres que dans les constructions pré-indo-européennes complètes. Il est vrai que nous ne saurions affirmer avec certitude que bien peu de choses sur ces constructions primitives complètes; nous devons donc nous en tenir aux composés (1) et aux liaisons attributives (2). Et d'abord les phrases relatives primitives dont le premier ou le second membre est un verbe.

Toutes les syllabes avaient d'abord un même son ə. Ces constructions cependant, étant des communications simples, avaient le mouvement ordinaire de ton; en d'autres termes elles débutaient sur un ton musical élevé, sur lequel elles s'arrêtaient un moment pour descendre ensuite d'une façon passablement rapide au ton fondamental.

Conformément à cela, il se développait le vocalisme: *bhere(ti)voiko, dans le premier membre : e-e, la troisième syllabe éventuelle : i, puis le second membre : o-o, dont la dernière syllabe manifestait un timbre u assez prononcé. Tout concorde donc avec nos expériences du § 512.

Si cela est, nous comprenons :

1° la loi vocalique formulée déjà en 1877 par AUG. FICK (3) : Für die Komposition gilt das ausnahmslose Gesetz, daß im ersten Gliede die (verbale) Stammform ε-ε, im Schlußgliede die (nominale) ο-ο erscheint. ἑλκεχίτων : δίολκος; ἐχεπευκής : συνοχή, ὑπείροχος; λεχεποίης : ἄλοχος, ναύλοχος; μενεχάρμης, μενεπτόλεμος : παράμονος; στρεφεδινέω : εὔστροφος; τρεχέδειπνος : περίτροχος; φερέκαρπος : καρποφόρος; Φερεκλῆς : Κλεοφόρος; Λειχήνωρ, Λειχοπίναξ : αἱματολοιχός.

2° la création et la vocalisation de la forme 3ème pers. sing. *bhereti. Nous ne devons nullement nous étonner que la forme de la proposition subordonnée soit devenue

(1) H. JACOBI : *Compositum und Nebensatz*, Bonn, 1897.

(2) N. VAN WIJK : *Der nominale Genitiv-Sing.*, op. cit.

(3) BB. I., p. 16-17. Je laisse pour le compte de FICK tout ce que je mettrai entre parenthèses.

plus tard la seule courante et valable. La même chose se voit ailleurs, p. ex. dans tous les verbes composés inséparables du germanique.

3° la formation et la vocalisation des noms totos, qui primitivement étaient toujours seconds membres des composés. Nous le voyons clairement dans le fait que dans les périodes linguistiques historiques bien des formes totos se présentent encore exclusivement dans les composés.

Nous avons expliqué du coup ce qui devait rester encore obscur sous 6° du § 487. Que le dernier o penchât vers l'u, je le conclus de beaucoup de petits faits du latin et du slave, puis des nomina agentis en -ευς du grec, mais surtout du rapprochement des types traités au même endroit : γόνυ : jānu = φόρος : bhāras, etc.

518. Si nous examinons maintenant les relations attributives et les composés nominaux, il nous vient immédiatement à l'esprit que la fameuse distinction entre φρήν : εὔφρων, πολύφρων; ἀνήρ : δυσήνωρ, ῥηξήνωρ, etc., κέλευθος : ἀκόλουθος; lat. terra : extorris, tellus : meditullium, velim : nōlim; ags. wile : nele; arm. anjinkh : mianjunkh; skr. cḗru- : máhikēru-, upakēru; cētas : nacikētas- doit être expliquée de la même manière : les formes simples sont premiers membres des constructions ou constituent elles-mêmes une construction indépendante; les composés au contraire nous offrent bel et bien — du moins dans leur type — toute la suite de sons d'une intonation montante et descendante : soit une voyelle sourde lorsque la descente de la voix touche à sa fin; car ces constructions s'employaient primitivement elles aussi comme phrases relatives ou appositives à la suite du mot principal, donc comme constructions indépendantes.

Nous comprenons maintenant aussi la vocalisation de beaucoup de premiers membres des constructions i.-e.; il n'importe naturellement ici qu'ils se présentent plus tard comme génitifs ou comme adjectifs. Nous voyons encore des constructions tout entières p. ex. dans les constrastes que voici : πάρος : πρέσβυς; ἔγχος : ἐγχέσπαλος; ἄνθος : ἀνθέσφορος; lat. honor : honestus, major : majestas, etc. Nous voyons seulement les premiers membres dans ψευδής, ἀσθενής, εὐμενής, εὐγενής, φερεσσακής, αἰνοπαθής, ἀγχιβαθής (cf. § 413), qui sont surtout significatifs quand on

les compare avec leurs pendants ψεῦδος, σθένος, μένος, γένος, σάκος, πένθος, βένθος. Il suit de la concordance du latin (p. ex. gen*u*s : degen*e*r) et du sanscrit qu'on peut les appeler primitifs. Les génitifs s'accordent d'un bout à l'autre avec ces adjectifs : gr. νέφε(σ)ος : νέφος ; v.sl. neb*e*s*e* : neb*o* ; lat. vet*e*ris, gen*e*ris à côté de vetus et de genus. Aniēnis, hominis, got. gumins, v.sl. kamene, lit. pëmeñs, seseřs à côté de : lat. Anio, homo, got. guma, v.sl. kamy, lit. pëmů, sesů, etc. Le rapport entre ῥητήρ : ῥήτωρ, πρακτήρ : πράκτωρ, πατήρ : φράτωρ, est maintenant aussi clair que celui de ἀροτήρ : ἄροτρον (cf. § 413) : Les premiers exemples sont chaque fois premiers membres de constructions, les derniers des mots indépendants de la phrase (1). Ces faits donnent à mon avis un nouvel appui à l'hypothèse de de Saussure, comme quoi l'ā i.-e. primitif aurait été formé secondairement d'ē, cf. § 411. Quant à l'a bref, Meillet a fait preuve d'une remarquable perspicacité en faisant remarquer qu'il se présentait surtout dans les premières syllabes (2), ce qui devient ainsi très naturel en égard à la position indifférente de la bouche que réclame cette voyelle.

519. J'espère qu'on n'attribuera pas à ce coup audacieux dans l'aveugle plus de valeur que je ne lui ai reconnu moi-même expressément : *C'est une pensée qui m'est venue.* Il arrive parfois que la science se trouve bien de ces sortes de pensées.

Si cette pensée cependant devait renfermer une part de vérité, il y aurait eu un temps où l'accent de timbre se trouvait asservi en esclave à l'accent musical. La circonstance déterminante peut néanmoins n'être devenue cause que pour un certain temps. Et premièrement encore à cause des exceptions. Deuxièmement à cause de la symbolique des voyelles.

520. Il y avait en effet dans la vocalisation de l'ə, en dehors de ces automatismes généraux, encore d'autres

(1) Tout le monde voit que j'ai tiré parti dans mon exposé de tout ce que Fick, Möller et Hirt ont trouvé sur le sujet qui nous occupe. Je ne peux débrouiller auquel des trois je devais le plus pour chaque point particulier, c'est pourquoi je n'ai cité aucun d'eux, à part un article apparemment tombé en oubli d'Aug. Fick. Je renvoie donc ici, une fois pour toutes, à A. Fick : GGA., 1880, p. 417 sqq. ; Möller : PBB., 7, p. 489 sqq. ; Hirt : *Ablaut*, op. cit.

(2) A. Meillet : *Introduction*, op. cit., p. 138.

facteurs en jeu, que nous pouvons comprendre tous sous le vocable complexe de symbolique vocalique.

Il va sans dire que nous ne nous arrêterons pas aux fantaisies innocentes de beaucoup de ces étymologistes amateurs dont la conviction n'a d'égale que leur arbitraire; nous laisserons de même dans l'ombre ce que les écoles poétiques modernes apprennent sur la nuance affective des voyelles, tout en reconnaissant qu'on y rencontre souvent des lueurs de confuse vérité.

Une seule série de cas nous semble prouvée avec quelque certitude. Nous ne saurions nier en effet, en présence de l'affirmation unanime de tant de langues différentes, que le sentiment de notre moi immédiat ne s'exprime volontiers en voyelles claires, celui des objets qui nous environnent en voyelles moyennes et celui de nos souvenirs ou d'objets très distants en voyelles foncées.

En d'autres termes la voyelle i exprime volontiers la première personne et les adverbes de lieu quand il s'agit de proximité immédiate, la voyelle a s'adapte de préférence à la seconde personne et aux adverbes de lieu correspondant, tandis que la troisième personne et les adverbes de lieu qui s'y rapportent, contiendront plutôt la voyelle u.

Rappelons-nous maintenant ce que nous avons déjà vu plus haut (§ 248 et § 264) comment le cas actif se rattache à la troisième personne et le cas passif à la première; rappelons-nous aussi que l'actif exprimait primitivement *l'estime,* le passif au contraire la *mésestime* et nous ne serons nullement étonnés de voir que les noms d'objets plus ou moins appréciés et les suffixes augmentatifs contiennent généralement une voyelle foncée (le plus souvent u), tandisque les noms d'objets moins estimés et les suffixes diminutifs renfermeront souvent une voyelle claire (la plupart du temps un i ou une consonne à timbre i). Voir § 266.

Rappelons ensuite que d'après le § 262 les genres dans la langue n'étaient primitivement autre chose que des catégories d'appréciation, et nous comprendrons qu'en général i caractérise le féminin et u ou a le masculin.

Et comme finalement nous voyons que dans beaucoup de langues le pluriel présente un u en opposition à l'i

du singulier (voir § 263), nous pouvons dire que ce qui a été rapporté dans notre petit chapitre sur l'appréciation dans la langue se trouve du coup confirmé en très grande partie.

L'accent d'articulation et l'accent de sonorité.

521. A côté de l'accent expiratoire que nous avons traité plus haut, il y a un accent articulatoire, c'est à dire qu'une consonne peut exceller non seulement par la plus grande quantité d'air expiré mais encore par la tension plus grande des muscles articulatoires et en conséquence par le mouvement plus tranché et plus rapide des organes de l'articulation.

522. La chose a été constatée *expérimentalement* pour la première fois par HUGO PIPPING (1) au moyen de l'appareil récepteur de HENSEN, après lui H. ZWAARDEMAKER (2) a constaté le même fait par ses inscripteurs à lui.

523. Je n'ai trouvé du côté *historique* qu'un passage qui pût y conduire, dans LOUIS DUVAU (3) :

“Rappelons que dans le gallo-roman, les syllabes initiales non accentuées ont un sort différent à la fois de celui des syllabes toniques (fortes) et des syllabes atones (faibles) non initiales. Elles ont dans une certaine mesure échappé aux altérations qu'ont subies les premières

(1) Les faits, sur lesquels s'appuie cet essai très simple de la symbolique des voyelles, se trouvent chez : AUG. POTT : *Das indogermanische Pronomen,* ZDMG., t. 33, 1879, p. 5 sqq. ; Idem : *Verschiedene Bezeichnung des Perfects in einigen Sprachen, und Lautsymbolik,* Zeitschr. f. Völkerpsychologie, 16, 1884, p. 124-138 ; GEORG V. D. GABELENTZ : *Die Sprachwissenschaft* [2], op. cit., pp. 255, 379, 408-409 ; R. DE LA GRASSERIE : *De l'origine et de l'évolution première des racines des langues,* Paris, 1895, p. 94 sqq. ; W. WUNDT : *Die Sprache,* I [1], op. cit., p. 230-32 ; A. TROMBETTI : *L'unità d'origine del linguaggio,* Bologna, 1905, p. 74 sqq., p. 121-122.

(1) H. PIPPING : *Zur Phonetik der Finnischen Sprache,* Mém. d. l. Soc. Finno-Ougrienne, XIV, Helsingfors, 1899, p. 227 sqq.

(2) H. ZWAARDEMAKER : *Über den Accent nach graphischer Darstellung,* Onderzoekingen Physiologisch laboratorium, Utrecht, V, II, 1901, p. 226 sqq. (= Medizinisch-pädagog. Monatschr. für die gesamte Sprachheilkunde, X, 1900, Heft 9-10).

(3) L. DUVAU : *A propos des initiales latines,* MSL., 12, 1903, p. 138-40.

et aux affaiblissements qu'ont subis les secondes, c.-à-d. qu'elles apparaissent *moins comme ayant été prononcées avec plus d'intensité (l'intensité est une cause fréquente de l'altération du timbre),* **qu'articulées avec plus de netteté que les non-initiales.** De là par exemple, les redoublements de consonnes à l'initiale en italien, étudiés autrefois par M. H. Schuchardt *(Romania,* 6, 593 sqq.). Une telle qualité de l'initiale, sans être exactement l'intensité, est plus compatible avec l'ictus qu'avec la dépression rythmique; de là une certaine propension à faire tomber l'ictus sur les initiales. Mais toute la versification de Plaute contredit l'hypothèse d'une intensité propre aux syllabes initiales, à cette époque."

524. Ces savants limitaient tous les trois la portée de leurs observations à la comparaison exclusive des phonèmes, qui se rendent par le même signe. Ainsi ils distinguaient un t accentué d'un t non accentué, mais n'arrivaient pas à voir dans le t une dentale ayant la pleine énergie d'articulation, ni dans le d, le þ, le đ et le n des dentales encore, mais ayant moins d'accent articulatoire.

Je suis d'avis cependant qu'il faut faire ce pas. L'action parallèle de nos lois d'automatisme psychologique le démontrera péremptoirement.

525. Il nous faut distinguer dans l'articulation des éléments divers:

I l'occlusion du canal de l'air,
II les vibrations des cordes vocales,
III le canal de l'air lui-même: la bouche ou le nez ou les deux à la fois.

I. L'occlusion du canal peut être:

1° brusque, complète et forte — plosives fortes et sourdes.
2° brusque, complète et faible — plosives douces et sonores.
3° brusque et incomplète — aspirées.
4° restante et incomplète — fricatives.
5° restante et partielle c.-à-d. nasale, latérale ou vibrante — nasales, liquides.
6° restante et peu sensible — les semi-voyelles et les voyelles fermées i̯, u̯, i, u.
7° restante et pas sensible — les voyelles ouvertes a, e, o.

II. Les cordes vocales :

1° *ne* vibrent *jamais* pour les plosives fortes et sourdes.
2° *ne* vibrent *pas* pour les douces, mais *vibrent* pour les sonores.
3° *vibrent ou non* pour les aspirées, les fricatives, les nasales et les liquides.
4° vibrent *toujours* pour les voyelles fermées et ouvertes.

III. Le canal de l'air :

1° c'est seulement la *bouche* pour les plosives fortes.
2° c'est *la bouche et le nez* à la fois, mais surtout la bouche pour les douces, les moyennes, les aspirées, les fricatives et les liquides.
3° c'est *la bouche et le nez* pour les voyelles fermées et ouvertes.
4° c'est uniquement le *nez* pour les nasales.

Or ces trois éléments forment grâce au développement associatif sous l'influence de l'ouïe (1), un seul accent, c'est à dire une sphère d'énergie psychique unique, qui se laisse distinguer très clairement.

526. Mieux que dans tous les autres accents cependant on distingue ici les forces primaires, à savoir la représentation orale et la représentation acoustique. Nous avons déjà vu à propos de l'accent de timbre (§ 468) que ce n'étaient pas seulement les voyelles les plus aiguës qui dominaient, mais parfois aussi les plus graves. Nous constatons la même chose ici, mais d'une façon autrement caractéristique. Les deux pôles extrêmes de l'articulation : les plosives fortes et sourdes et les voyelles ouvertes peuvent toutes les deux avoir l'accent, mais chacune dans le domaine qui lui est propre : *les voyelles ouvertes dominent par leur sonorité pour l'oreille;* les plosives fortes et sourdes dominent par *leur articulation très fortement sentie.*

En d'autres termes : L'occlusion brusque, complète et forte, non accompagnée des vibrations des cordes vocales et ayant la bouche comme canal de l'air, est ici le sommet le plus élevé du groupe des articulations ondulantes, mais en même temps la chute la plus sensible de la sonorité. La diminution ou la disparition du caractère brusque,

(1) Voir § 25 et § 331.

fort et complet de l'occlusion, l'intervention ou l'augmentation des vibrations des cordes vocales et le fait que la colonne d'air passe par le nez, tout cela affaiblit l'accent articulatoire, mais renforce l'accent sonore.

La vibration des cordes vocales libre et forte et qui ne soit entravée par aucune occlusion, aucun rétrécissement ou perturbation partielle mais qui, passant par la bouche et le nez, retentit librement au dehors, a le moins de sentiment musculaire et constitue le dégré le plus bas où puisse descendre l'énergie de l'articulation; mais en même temps elle émet le maximum de son et est par conséquent le point culminant de sonorité.

C'est sur cet accent si curieux dans sa composition qu'agissent nos fameux automatismes :

527. A. Et en premier lieu encore la subordination différenciante.

Tout comme nous avons trouvé plus haut un rythme régulier de sons montants et descendants soit dans l'intensité et dans la hauteur musicale, soit dans la quantité et dans le timbre des sons, de même ou plus clairement encore nous constatons ici un rythme merveilleusement cadencé d'articulation et de sonorité. Afin de mieux comprendre la chose, nous séparerons provisoirement ces deux éléments.

La syllabe forme un tout acoustique, chaque syllabe en effet ne forme qu'une seule ondulation sonore, c'est à dire, elle a *une* élevation, *un* point culminant et *une* descente de sonorité. Cette montée et cette descente peuvent être plus rapides ou plus lentes, elles peuvent rester même un moment stationnaires, mais jamais il ne peut y avoir un mouvement rétrograde : pas de chute sensible pendant le mouvement ascendant ni d'ascension perceptible au cours de la descente. Sinon la syllabe pour notre oreille se diviserait immédiatement en deux (1).

528. Faisons en l'expérience (2). i̯ai̯ i̯au̯, u̯ai̯, u̯au̯ forment une syllabe, mais ai̭a, eṷa font deux syllabes parce que la dernière voyelle plus sonore a occasionné une

(1) R. J. Lloyd : *Norther English,* 1899, § 105.

(2) J'ai largement emprunté pour cette question à R. J. Lloyd : *Glides between Consonants in English,* IV et V. Die neueren Sprachen, XIII, 1906, p. 82 sqq. et 160 sqq.

ascension subite au cours de la chute provoquée par les voyelles moins sonores i et u. Ainsi encore pour les consonnes: tnd, gmp, vlk, krt, prst ne constituent qu'une syllabe, mais la succession des consonnes ntn, mbm, lkr ne saurait s'entendre d'un seul acte de l'ouie, est donc dissyllabe. *C'est pourquoi dans toutes sortes de langues les syllabes peuvent bien commencer par une "muta cum liquida seu nasali" et finir par une "liquida seu nasalis cum muta", mais l'inverse ne peut pas avoir lieu.* C'est ainsi que cette loi linguistique, des plus universelles, se trouve par notre loi rythmique expliquée sous tous ses aspects.

529. Nous n'avons jusqu'ici considéré que les syllabes les plus simples. La même loi s'applique aux syllabes plus complexes. Dans le fr. pluie = plui, croix = krua, gloire = gluār on a d'abord la plosive, en second lieu la nasale ou la liquide, en troisième lieu la semi-voyelle et en quatrième lieu la voyelle pleine. C'est *juste* l'ordre inverse que nous constatans à la fin des syllabes: angl. field = fiild ou fiend = fiind, child = tšaild, hound = haund. Il est *impossible* dans une seule syllabe de renverser ces rapports.

530. Nous pouvons distinguer encore plus de degrés. Faisons cependant remarquer que la différence de sonorité en diminue d'autant et peut même disparaître dans quelques cas par une légère modification dans l'articulation.

Jusqu'ici nous avons considéré toutes les occlusions complètes et incomplètes ensemble; nous avons vu cependant plus haut que les fricatives sont d'ordinaire *tant soit peu* plus sonores. C'est pour cela que dans beaucoup de langues une syllabe peut bien commencer par une plosive + fricative et finir par une fricative + plosive, tandis que l'inverse ne saurait avoir lieu.

531. Dans d'autres langues cependant il peut y avoir au commencement d'une syllabe une fricative + plosive et une plosive + fricative à la fin. Mais regardons maintenant ce qui se passe! Prenons le mot anglais *fast* qui est parfaitement conforme à notre loi syllabique. Faisons bien attention maintenant à l'exacte articulation du *s* et du *t*. Prononçons ensuite le *st* du mot angl. *star*, en lui conservant autant que possible cette même arti-

culation et on aura le dissyllabe *əstār*. La raison en est simple : Dans la prononciation normale de "*fast*" *s* est plus sonore que *t*. Il y avait donc dans *star* une descente au cours de l'ascension, c'est pourquoi la syllabe se sépara en deux pour l'oreille. Quiconque sait l'anglais, sent cependant très bien qu'il peut prononcer le mot *star* aussi en une seule syllabe : il affaiblit sensiblement la sonorité normale du *s*, qui à la fin peut même disparaître complètement.

532. Quelque chose de pareil doit avoir eu lieu en indo-européen, où un grand nombre de doublets commençant par s + plosive et par plosive pure se trouvent côte à côte. Le contraire a eu lieu en roman où l'on ne connaissait pas le *s* faible et où par suite se produisirent les voyelles prosthétiques (1).

533. Nous pouvons acquérir la même expérience en examinant les mots anglais church = tšurtš et judge = džudž. Si l'on donne à ces deux groupes la même articulation à la finale comme à l'initiale, ces mots deviennent dissyllabes. Mais l'exacte prononciation anglaise de ces mots affaiblit sensiblement le š et le ž en position finale, de sorte que leur sonorité devient moindre que celle du *t* et du *d* qui précèdent et l'unité de la syllabe se trouve sauvegardée. Nous remarquons un pareil affaiblissement dans le *r* du français parlé actuel dans des monosyllabes comme *prendre, fièvre, cadre, quatre,* où le *r* est articulé si faiblement que dans le dernier mot p. ex. très souvent il ne figure plus même dans la prononciation. Il en est de même du *l*. Comparez la table est servie = la-ta-blè-ser-vi, une table d'acajou = ün-tab-da-ka-žu.

534. Dans les dialectes qui n'ont pas de *s* faible l'ordre des sons est souvent modifié. Ainsi dans le dialecte de Paris : fixe : fisque, taxe : tasque, sexe : sesque (2). L'épenthèse de l'*u* du franco-provençal (3) et plusieurs autres métathèses doivent s'expliquer ainsi.

535. En dehors de la transposition et de l'affaiblisse-

---

(1) NYROP : *Gramm. hist.*, I [2], op. cit., p. 409 sqq.

(2) NYROP, op. cit., p. 456.

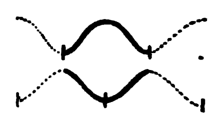
(3) E. WECHSSLER : *Giebt es Lautgesetze?* Festgabe für H. SUCHIER. Halle, 1900, p. 494 sqq.

ment du phonème extérieur plus sonore, il peut y avoir encore un autre expédient: le renforcement du phonème intérieur moins sonore. C'est ainsi qu'on peut entendre les groupes *spa, sta* et *ska,* bien qu'on y prononce un s plein, comme monosyllabiques à condition cependant de rendre très sensible la plosive qui suit. On y arrive 1° en augmentant le volume d'air expiré, de là i.-e. s + plosive sourde: skr. s + plosive *aspirée.* 2° par l'allongement ou le redoublement: *sppa, stta, skka.* Comme nous verrons ci-dessous ces consonnes redoublées ne tardent pas à se différencier en muta cum liquida et c'est ainsi que nous trouvons: ags. specan, v.h.all. spehhan: sprecan, sprehhan; m.néerl. span: spran; angl. spot: néerl. sprot; m.h.all. stumpf: strumpf; m.néerl. steect: streect; v.h.all. scank: m.h.all. schanc et schrank: it. stella: bolonais strella.

536. Et c'est ainsi que nous passons de plein pied de la sonorité à l'articulation. Envisageons encore un moment cette dernière de près. En parfaite opposition avec l'ouïe pour laquelle la syllabe commence par une ascension et finit par une descente de sonorité nous sentons l'articulation le plus fortement au commencement de la syllabe, après quoi elle descend pour reprendre vers la fin son mouvement ascendant. Ainsi, tandis que

l'effet sonore décrit pour notre ouïe la ligne que voici

le sentiment musculaire de l'articulation suit cette route



ou en d'autres termes (car pour notre sentiment les points de séparation se trouvent toujours aux minimums): suivant l'articulation la limite syllabique se trouve juste sur le sommet de la syllabe sonore; et inversement le sommet de la syllabe articulatoire coïncide avec la limite syllabique de la sonorité.

Nous avons donc ici un parfait parallèle avec le rythme alterné de l'œil et de l'oreille esquissé plus haut au § 304.

537. Or la même loi qui régit la syllabe sonore et d'après laquelle le mouvement ascendant ne saurait être interrompu par un mouvement descendant et vice versa s'applique aussi à la "syllabe articulatoire", c. à d. au

groupe de consonnes entre deux voyelles. Elle y est même plus rigoureuse parce que dans la plupart des langues, il n'y a pas de moment stationnaire possible dans l'articulation. Nous en passerons en revue de nombreux exemples dans la suite. Avant d'aborder ces cas particuliers cependant, donnons encore une vérité générale qui découle de cette réunion complexe de faits.

538. C'est maintenant seulement que nous saisissons toute la portée de la loi universelle : Partout et toujours la langue tend à faire suivre dans une succession régulière les voyelles et les consonnes et par conséquent à ouvrir et à fermer alternativement le canal buccal. Cette alternance nous la constatons clairement p. e. dans l'usage que l'i.-e. dans sa période la plus reculée fait de ses sonantes (y, w, r, l, m, n). Elles sont consonnes quand elles se trouvent entre deux voyelles et elles sont voyelles quand elles se trouvent entre deux consonnes. Il nous faut mentionner ensuite les innombrables svarabhakti et les voyelles anaptyctiques (1).

539. Cette formulation cependant est par trop sommaire, par trop simple. Grâce à notre système défectueux de noter les sons, nous ne marquons ordinairement que les points extrêmes de sonorité et d'articulation, sans songer que ces extrêmes : voyelles et plosives sont reliées dans les syllabes les plus simples par une série d'étapes successives ou sons transitoires (glides). On ne les note jamais dans l'écriture ; cependant ils ne laissent pas d'être des éléments linguistiques très importants. Pour mieux le comprendre une petite comparaison s'impose. Examinons donc le mot fr. *capacité* et l'angl. *capacity*. Nous pouvons, sans difficulté aucune, laisser de côté les petites différences qualitatives des sons. Nous n'avons manifestement aucune difficulté à diviser le mot français en syllabes : ca-pa-ci-té. Veuillons-nous en contenter provisoirement et tournons-nous vers l'anglais maintenant. Nous constatons bientôt qu'il ne saurait y avoir ici une division aussi simple des lettres : la limite syllabique (si toutefois il y en a une) ne se trouve ni *avant* ni *après* la consonne, mais bien *dans le corps* de la consonne. Rappelons-nous qu'il nous faut pourtant

(1) Voir Brugmann : *Grundriß*², I, p. 819-826.

distinguer dans toutes les plosives une implosion et une explosion et qu'une pareille distinction peut s'admettre aussi pour le rétrécissement des fricatives. Nous écrivons en conséquence : cap-**pas**-sit-ty. Si maintenant que nous avons acquis cette donnée, nous envisageons, ou plutôt si nous écoutons attentivement le mot fr. ***capacité,*** nous comprenons que l'orthographe ca^{p}pa^{c} cit **té** se rapproche davantage de la vraie prononciation que la ca-pa-ci-té des grammaires. Comment cela ? Parce que nous voyons maintenant qu'en français l'explosion est beaucoup plus forte que l'implosion, en d'autres termes, que le glide d'*a* à *p* est beaucoup plus faible, soit moins sonore que le passage de *p* à *a* tandis qu'en anglais les deux se valent ou à peu près.

540. Tout comme nous venons de faire pour les consonnes, nous pourrions diviser aussi les voyelles en deux moitiés, pour trouver la vraie limite de la syllabe articulatoire. Nous constaterions encore qu'en anglais les deux parties s'équivalent à peu près caap**paass**iitty, tandis qu'en français nous trouverions c^{a}a^{p}p^{a}a^{c}c^{i}itt**éé**, c'est à dire une inégalité et un mouvement ascendant comme ci-dessus. Et c'est précisément cette tendance à monter. (tendance due probablement au ton musical montant,) qui fait sonner à l'oreille toutes les syllabes comme ouvertes (1).

541. Cette différence si caractéristique entre les plus simples syllabes françaises et anglaises constitue un exemple significatif de ce que j'appellerais volontiers : la différence de structure articulatoire ou la forme typique des ondes sonores. De deux plosives qui se suivent immédiatement une langue subordonnera la première et une autre la seconde. Dans une voyelle allongée ce sera tantôt le premier membre qui se consonnifiera et tantôt le second suivant les différentes langues.

Nous ne croyons pas inutile de faire remarquer finalement que toutes les diphtongaisons que nous avons traitées en parlant du timbre, devaient à proprement parler trouver ici encore leur place. La différenciation de timbre en effet se trouve précédée de la différencia-

(1) Gustav Gröber : *Eine Tendenz der französischen Sprache*, Miscellanea linguistica in onore di G. Ascoli, Turin, 1901.

tion de sonorité, comme nous avons déjà fait remarquer à différentes reprises. Aussi, croyons-nous, on fera bien à cet égard de relire les §§ 470 sqq.

542. Abordons à présent les différenciations de l'articulation.

Deux occlusions de la bouche complètes centrales et énergiques qui se suivent dans le même mot ne sauraient se maintenir égales en présence l'une de l'autre. L'une des deux domine et l'autre se différencie en une occlusion de la bouche imcomplète et restante : la fricative sourde.

Si c'est la seconde qui domine nous trouvons : skr. sapta : iran. haft; skr. átkas : zd. ađkō (gr. ἀσκός); lat. recte : ombr. rehte; lat. scriptae : osq. scriftas; lat. octo : v.irl. ocht; i.-e. *sitkᵘ̯os : lat. siccus : v.irl. sesc; lat. lucta : alb. lufte; lat. trocta : alb. trofte; gr. κλέπτης : got. hliftus; russ. -kto : dial. -χto; skr. bhaṭṭaka : Māgadhī bhasṭaka; skr. sattás : zd. hastō; skr. vṛttiṣ : lit. viȓsti; skr. átti : v.sl. jastĭ; skr. triṃçattanas : gr. τριακοστός; skr. adatkas : ags. túsc; i.-e. *kṛtkos : v.h.all. horsc; got. blōtan : blōstreis; got. beitan : beist; lat. factum : rom. fahtu; lat. lacte : rom. lahte; v.gr. κλέπτω : gr.mod. κλέφτω; v.gr. κτίζω : gr.m. χτίζω; néerl. acht-te : achste, v.irl. accain : écoss. aχkain; v.irl. macc : écoss. mǣχk (1), etc., etc.

543. Si c'est la première qui domine nous trouvons l'inverse : v.gr. λάκκος : gr.m. de Kalymna λάκχος; lat. sagitta : gr.m. σαίτθα; v.gr. κάππα : gr.m. κάπφα; lat. vecto : vexo; lat. fluctus : fluxus; (lat. abs de *apt?); lat. lābi : *laptus : lapsus; lat. sua-pte : i-pse : gr. ψέ; lat. capere : *capta : capsa; lat. fingo : fictus (Varron) : fixus; lat. frigo : class. frictus : vulg. frixus. Dans nombre d'autres cas le lat. *tt* s'est transformé en *ss* en passant par *ts,* comme

(1) A propos de toutes ces séries étymologiques je pourrais produire beaucoup de choses à peu de frais, vu la vaste littérature qui existe sur ces questions. Mais il va de soi qu'un seul exemple frappant suffit pour exposer mon opinion sur toute une série de cas. Et effectivement c'est là souvent le but que je vise. Qu'on ne me soupçonne pas trop vite de naïveté dans ces matières. J'exposerai amplement plus loin ce que je pense de la théorie des lois phonétiques. Je ne renverrai donc à tel ou tel auteur spécial que pour autant que je lui dois une chose ou une autre bien caractérisée. Ainsi en premier lieu et une fois pour toutes : Cf. A. Meillet : *De la différenciation des phonèmes,* MSL., XII, 1903. p. 14-34.

dans edse : etse : esse (1). Le ττ attique a aussi passé par τσ pour parvenir à σσ. v.s. sceppian : v.h.all. scepfen: v.s. hittia : h.all. mod. Hitze; b.lat. baccīnum : v.h.all. becchī(n); gr. κτίσις : skr. kṣitiṣ; gr. τέκτων : skr. takṣan: gr. κτείνω : skr. kṣaṇōti; gr. κτάομαι : skr. kṣáyati: gr. πτίλον : *πφιλὸν : lac. ψιλον; gr. πτύω : επιφθύσδω : ψύττω.

544. Je ferai remarquer à la suite de ce dernier cas que quelquefois la plosive sourde se différencie aussi en aspirée : v.gr. ἀππά : ἄπφα, ἀπφάριον, ἄπφυς, ἀπφίον, ἀπφίδιον; v.gr. Ἀππιανός : Ἀπφιανός; lat. via Appia : CIL. v. 5380 Sentia Apphia.

L'une des deux plosives se redouble parfois et du coup la différenciation se trouve évidemment satisfaite : lat. voluptas : CIL. vi, 20,337, volupptate, etc.

545. C'étaient donc là les différenciations de l'occlusion de la bouche; mais il se rencontre aussi des différenciations du canal buccal dans les plosives sourdes redoublées : La seconde domine et garde la voie buccale, la première se différencie en nasale : lat. volupptate : volumptate; lat. *nupptiæ : *numptia (Sard. nunta); Καππανῶν : Campanus; Poppaeus : Pompaeus : osq. Pompaiians: lat. Moppsuestia (2) : gr. mod. Μομψουεστία; lat. Neppsis : lat. Nempsis; lat. cappsarius : gr.m. καμψάριος; γλώττας : inscr. att. γλωντας; att. ἐκκαίδεκα : ἐγκαίδεκα; sémit. Sakkuniaton : Σαγχουνιάθων (3); gr. κέπφος : κεμφός; gr. Ἀππιανός : Ἀμπιανός; gr. Μενίππης : Μενίμπης; crét. ἀππάριον : Otranto ampari; gr. παππάζουσιν : παμπάζουσιν; gr. ἀππέμψει : ἀμπέμψει; gr. Πάππος : Πάμπος : lat. Pampus, etc.; gr. Καππαδοκία : Καμπαδοκία; lat. supportare : cal. sumportare; it. latta : cal. landa; lat. mitto : cal. mentu : néerl. appart : ampart; m.néerl. pappier : panpier, pam-

(1) Voir l'article oublié de F. de Saussure : MSL., III, p. 293 sqq.

(2) Je me réclame des §§ 565-566 pour écrire ces formes et les deux suivantes avec une plosive redoublée. La plupart de ces cas nasaux se trouvent déjà chez W. Schulze : *Samstag*, KZ., 33, 1894, p. 366 sqq. Idem : *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Gött. Abh. 1904, p. 387. Cf. G. Meyer : IF., IV, 1894, p. 326 sqq., qui cite encore quelques autres auteurs.

(3) Voir beaucoup d'autres nasalisations grecques de consonnes sémitiques redoublées dans J. Levy : Revue archéol., 1904, 4, p. 388. Pour l'hébreu : kikkar : *κίγχαρ(ες)*, voir G. F. Hill : The classical Review, 1905, 5, p. 256. Cf. Meisterhans : *Attische Inschriften* [3], p. 136.

pier; rappier : rampier; m.lat. capprifolium : néerl. kamperfoelie; m.néerl. cappellaen: m.néerl. campelier. Nous rencontrons les liquides dans la même fonction (1) : m.néerl. soccoers : sorcoers; pattijn : paltijn; néerl.mod. kapporaal : korporaal; kottelet : kortelet.

546. Naturellement la différenciation des plosives sonores n'est pas aussi fréquente (2) ; il ne nous en manque point cependant par rapport au canal de l'air.

Nous voyons clairement que dans le vieux grec *gg* était devenue *ng* dans l'orthographe de cette dernière forme γγ. Cf. ensuite : hébr. Debbora : gr. Δεμβώρα ; gr. Ἀρύββας : Ἀρύμβας; gr. κάββαλε : κάμβαλε; gr. καββάς : καμβάς ; gr. Τορύββας : Τορύμβας ; gr. Σαββίων : Σαμβίων ; lat. reddere : b.lat. rendere; lat. gibbus : cal. imbu ; it. ebbene : cal. embe ; lat. Sabbatis : gr. Σαμβατίς ; lat. sabbatum : v.h.all. sambaz-tac ; Ulfilas sabbatō : got. sambatō ; dial.all. rabbastern : rambastern ; rabbuse : rambūzen ; cabbuse : kombüse (3) ; syr. aggānā : arm. angan ; syr. hazzūrā : arm. xnjor (4) ; aram. tidda' : tinda' ; ass. unabbī : unambī ; ass. inaddin : inandin ; ar. gabbāru : syr. ganbāra (5) ; bantou edda : enda ; todda : tonda ; labba : lamba ; lidda : linda (6). La même fonction des liquides dans : dial.all. cobbout : karbauter : kalbauter ; flam. kabbas : karbaas : kalbas. Nous trouvons les liquides *et* les nasales dans les types : m.angl. *meseddžə : messenger : m.néerl. messengier, messalgier ; m.angl. *niχteggale : nightingale : néerl.dial. nāchtergaol (7).

547. En indo-iranien *dd* et *ddh* se différenciaient en *zd* et *zdh*. *deddhi : zd. dazdi : skr. dēhi ; *meddo : *mezdo : skr. mēda-. Puis *dg* devenait *zg* : skr. madgúṣ : lit. mazgóti : lat. mergo, mergus ; v.irl. medg : gaul. mesga.

Le ζ grec repose presque toujours sur le groupe i.-e.

---

(1) Cf. aussi ZIMMERN : *Vergl. Gramm.*, op. cit., p. 35.
(2) Peut-être ἐγγύς : ἄγχι = Ἀππιανός : Ἀπφιανός.
(3) H. SCHRÖDER : *Streckformen*, Heidelberg, 1900, p. 238, etc.
(4) HÜBSCHMANN : ZDMG., 46, 1892, p. 230.
(5) ZIMMERN, op. cit., p. 35 ; BROCKELMANN, op. cit., p. 90.
(6) TROMBETTI : *L'unità d'origine del linguaggio*, l. l., p. 219 ; il ajoute : Nell'Uralo-altaico e Dravidico sono in uso ambedue i processi (la nasalizzzatione et il raddoppiamento delle consonanti), *che si possono considerare come equivalenti* : kapp = kamp.
(7) K. LUICK : Archiv, 1905, 114, p. 78.

**dj*, qui en dorien est représenté par *dd*. Il est donc très probable que *dd* se soit différencié en *zd* et *dz* d'après la structure articulatoire des dialectes différents, ce qui enlève du coup un tas de difficultés.

548. Deux aspirées aussi se différencient. Jamais en indo-européen deux aspirées ne pouvaient vivre côte à côte :

Ou la première dominait et perdait du fait son aspiration : *yudhbhis : skr. yudbhís. En grec et en arménien on évite au moins deux aspirées homorganes; celles-ci en effet ont naturellement une tendance plus marquée à se différencier à cause de leur parfaite similitude. Ainsi : arm. vaththar : vatthar, gr. ἰαχχή : ἰακχή (1). Mais à une époque postérieure on a dû certainement prononcer aussi ἐχθρός comme ἐκθρός, ἀφθιτός comme ἀπθιτός ainsi qu'il ressort de la transition ultérieure : μόροχθος : μορόξος, ἔχθιστον : ἔξιστον, φθίσις : ψίσις, etc.

549. Ou bien la seconde dominait et la première devenait une spirante : *bhebhidhdhi : gr. πέπισθι ; *kudhdhos : gr. κύσθος : lat. custōs : got. huzd. Les groupes i.-e. *dhw* et *dhj* sont représentés dans le dialecte de la Crète par θθ, qui se différencie naturellement en σθ. skr. bháradhv(ē) : φέρεσθε; abharadhvam : φέρεσθον; bharádhyāi : φέρεσθαι. La même chose se passe dans le groupe vieux latin *dht* où c'est évidemment le *t* qui domine : gr. καθαρός : lat. castus, gr. αἴθω : lat. aestus, lat. fendo : infestus, manufestus, gr. πίθος : lat. fistula, got. gazds : lat. hasta.

550. Il se manifeste finalement dans les aspirées la différenciation du canal de l'air : gr. *Τυφφρηστός (2) : Τυμφρηστός, *Παφφλαγόνων : Παμφλαγόνων.

551. Les fricatives aussi sont sujettes à la différenciation, et en premier lieu encore à la différenciation de l'occlusion de la bouche. La dominante ici se fait plosive. La seconde domine dans : gr.m. φθάνω : φτάνω, gr.m. ἐλεύθερος (prononcez elefþeros) : ἐλεύτερος (elefteros), gr.m. εὐχή (efχi) : εὐκή (efki), gr.m. σχίζω : σκίζω, gr.m. αἰσθάνομαι : αἰστάνομαι, dial. σφάζω : σπάζω, dial. σφίγγω :

(1) A. MEILLET : *Sur la prononciation des aspirées grecques*, La Parole, 1901, p. 449 sqq.

(2) Même remarque que plus haut au § 545 n° (2).

σπίγγο, it. pesce, roum. pešte, v.irl. baithis : baitsimse, dothuichsimem : tuicse, loisthiu : cichloiste, taschidetaid : tascido. m.angl. sihþe : sighte; þiefþe : thefte.

552. La première domine dans : gr.m. ἔκλαυσα (eklafsa) : ἔκλαψα, v.gr. Ελευσίς : gr.m. Λεψῖνα, gr.m. κάθισε : κάτσε; got. saihs : ags. six; ags. ohsa : oxa, ags. áhsían : áxían; h.all. sechs : seks, h.all. Ochs : oks, h.all. Fuchs : fuks; ags. héahfore : angl. du nord hekfer; wríhþ : wrikþ; líhþ : likþ; Orrms. whi, whanne, wheþer, whilc, whít (wh = hw) : Gen.-Exod, etc. : quí, quanne, queþer, quilc, quít.

553. Dans le persan moderne l'explosive s'est, de plus, emparée de la seconde place (voir §§ 534 et 541) persan juif. χufsađ : pers.mod. χuspađ, dial. čafsađ : pers.mod. časpađ. Cf. v.h.all. wefsa : m.h.all. wespe.

554. Nous voyons encore d'autres différenciations dans : lat. Alossia : fr. Alorse; gaul. Νεμωσσός : fr. Nemours; fr. Sassey : Sarcé (1), lat. Massilia : fr. Marseille, lat. Cadussa : fr. Chaourse, v.fr. cassaude : m.néerl. corsoude; flam. kassaat : kersaat : m.néerl. as(s)ine : alsine; asselieren : alselieren (2); dans got. *nasjanþs : nasjands, gadēþs : gadēds et dans b.lat. Andossus : Andoxus : lat. Bonossus : Bonoxus, lat. Kalisstus : Kalixtus; lat. miless : milex; lat. viss : vix (Wiener Stud., 1905, p. 241), lat. Ulysses : Ulixes; skr. dvēṣmi : dvēkṣi; skr. vasati : vatsyati, etc.

555. Nous n'avons guère vu jusqu'ici que des fricatives sourdes, mais les mêmes règles s'appliquent aux fricatives sonores : gr.m. αὐγό (avgo) : cyprien : αὐκόν (afkon), gr.m. (ἑ)βδομάδα : cypr. ἑβτομάδα, gr.m. γδέρνω : cypr. γτέρνω, got. *ōg-đa : *ōgta : ōhta, got. baug-đa : *baugta : bauhta, got. *mag-đa : *magta : mahta, got. *brāg-đa : *brāgta : brāhta.

556. De même pour les fricatives sourdes + sonores : ags. ciesđ : ciest, ags. récelíesđu : récelíestu, got. *þaurf-đa : þaurfta, got. *aih-đa : aihta, got. *gamōs-đa : gamōsta, got. *kaupas-đa : kaupasta.

(1) Voir plus d'exemples dans J. Vendryes : MSL., 13, p. 390 sqq.

(2) Pour tous ces mots néerl. empruntés au fr. voir toujours : J. J. Salverda de Grave : *De Fransche woorden in het Nederlands.* Koninkl. Akad., Amsterdam, 1906.

Dans brūhta et þāhta formés de *brūk-đa et de *þāk-đa l'action de l'anticipation les conduisait. comme nous le verrons plus loin, d'abord à *brūh-đa et *þāh-da. après quoi ces formes se comportèrent comme le reste. On pourrait admettre la même chose pour gamōsta et kaupasta, mais le *s* a dû se produire déjà à une époque antérieure par la différenciation des deux dentales. Cf. § 549.

557. Enfin nous voyons aussi dans les fricatives la différenciation du canal buccal : m.néerl. kaffoor : néerl. komfoor; néerl. officie : dial. amfitsie; ar. kāf(f)oer : fr. camfre.

558. Finalement deux fricatives ou plosives différencient leur ouverture buccale en semi-voyelle : v.tch. mlazši : mlajši; v.tch. sežžen : sejžen; v.tch. póžčiti : pójčiti; pol. wies'ski : wiejski; pol. oc'ca : ojca; pol. bezsebe : bejsebe; lat. noctem : nohte : fr. nuit; lat. fructum : fruhte : fr. fruit; lat. lacte : lahte : fr. lait; lat. tectum : tehte : v.fr. teit : fr.mod. toit; v.irl. nocht : inscr. noγt : corn. noyth; lat. captivum : esp. cautivo; lat. baptizare : port. bautizar; skr. váhāmi : (*u̯egdhum : *u̯eudhum) vṓḍhum; skr. sáhāmi : (*segdhu̯m : *seu̯dhum) sṓḍhum; néerl. zegde : zeide; gezegd : gezeid. La même vocalisation se présente quand les fricatives douces rencontrent une nasale ou une liquide. Je me bornerai aux cas où les fricatives se vocalisent. Les exemples pour les nasales et les liquides sont trop connus : b.lat. fragmentum : fraumentum; pegma : peuma : pigmentum : v.it. piumento; b.lat. sagma : saum : ags. seam : v.h.all. soum; got. bagms : ags. beam : v.h.all. baum; ags. frignan : frīnan, etc.; gall.mod. niwl : v.irl. nēl; gaul. Bracagnos : v.irl. Broccān; v.celt. *gegnar : v.irl. ro-gēnar; *tlagm : tlām; *wegno : fēn, etc.

559. Les nasales différencient elles mêmes leur canal d'air (1) : lat. anima : it. esp. alma : prov. sic. arma, v.sl. mene : croat. mle, sorab. *mnogi : mlogi, bulg.mod. mnogo : mlogo, serb. cümna : cümla, esp. pennone : pendon, sarde du sud *lummuru : lumburu, mil. vendemnia : vendembia, skr. gulma : pāl. *gumma : gumbha, pāl. Lumminī : Lumbinī, v.irl. immed : imbed, aith-

(1) M. Grammont : *La dissimilation consonantique*, Dijon, 1895.

chumme : aithchumbe, ags. stemn : stefn, lat. nōmen : v.isl. nafn, lat. Damniorum : ags. Defna scír (Devonshire), ags. samnian : v.isl. safn, ags. emn : got. ibns, lat. -umnia : got. -ubni, -ufni, slov. *lakomnik : lakovnik, slov. *mnoge : vnoge, slov. gumno : gubno, serb. gumno : gúvno, tch. *pisemne : písebne, v.s. lungannian : lungandian, te gānne : te gānde, all.néerl. niemann : niemand, v.irl. cenn : cend. Enfin *nn* devient aussi *nj* en espagnol : annu : año; penna : peña; nonnu : noño.

560. Les liquides : v.h.all. elilenti : v.isl. erlendis, lat. ululare : fr. hurler, esp. pillora : pildora, esp. bulla : bulda, esp. apellar : apeldar; ou bien esp. villa : vilja; castellu : castiljo; v.isl. falla : m.isl. faddla : isl.mod. fadtla; v.isl. vil : m.isl. vill : isl.mod. vidtl, tch. šnorlik : šnodlik, h.all. kerl : tch. khédl.

561. Ces exemples ne sont pas rares. Sont tout aussi fréquentes les relations mutuelles entre liquides, nasales et fricatives, dont l'une se constitue souvent en plosive : zd. mrūⁱđi : skr. brūhí; skr. marmaras : gr. βρέμω : lat. fremo : v.h.all. brimu; skr. mlāyati : gr. βληχρός; fr. *marmre, marbre, m.néerl. marmer : marber, v.isl. mannr : madr; v.isl. horn : m.isl. hoddn, gr.m. ἐργάτης : ἀρκάτης, gr.m. πέρδικα : περτίκιν, cypr. ὀρθός : ὀρτός, gr.m. κολυμβῶ (bo) : καλυμπῶ (bo), gr.m. ἕνδεκα : ἕντεκα, v.fr. corf : fr.mod. corbeau, lat. corvum : it. corbo : roum. corb, lat. infernum : cal. mpiernu, got. nēþla : ags. nædl : v.s. nādla, got. gulþ : ags. v.s. v.h.all gold.

562. Parfois cependant il s'y manifeste *seulement* la différenciation des vibrations des cordes vocales : lat. pingere : sic. pinčiri, lat. angelum : sic. ančilu, lat. spargere : esp. esparcer, got. *kunđa : got. kunþa.

563. On pourrait même avec Meillet mentionner, d'une façon toute générale, la différenciation de deux consonnes sonores et rapporter comme exemples : v.sl. poz-dŭ : zd. pas-ča : lat. post, ou lit. daũg zuvŭ : daũk zuvŭ ou dial. néerl. (Alost) lang genoeg : lank-enoeg, méd vier : mee fier, etc.

564. Nous retrouvons la même chose dans les plosives sonores en relation avec *r* : lat. *taid-ros (taedet) : taeter, gr. ὑδρία : lat. utris, lat. andruare : redantruare, etc. (1).

(1) Thurneysen : KZ., 32, p. 5 sqq.

565. Il se rattache étroitement à ce dernier cas toute une série d'autres phénomènes de même nature, car *tr* a été selon tout apparence formée ici de *ddr*.

Eh bien, nous avons vu déjà par ci par là la consonne dominante se redoubler; mais c'est là à proprement parler le mode de subordination caractéristique des sonantes. Presque partout la consonne est redoublée quand elle se trouve à côte d'une sonante consonne: skr. putrás : puttrás : prākr. puttas; skr. agníṣ : aggníṣ. skr. satyás : sattyás, skr. sarpás : sarppás, skr. ártham : árththam, skr. sárvas : sárvvas; gr. πόλιος : thess. πόλλιος. gr. Παυσανιάς : Παυσαννιάς, gr. ἀλλότριος : gortyn ἀλλόττριος: lat. suprema : supprema, lat. agro : aggro, lat. matrona : mattrona, lat. exempli : exemppli, lat. simia : it. scimmia; lat. vendemia : it. vendemmia; lat. sociorum : soccìorum, lat. quatuor : quattuor; osq. Víteliú : Vítelliú; lat. Decii : osq. Dekkieis; lat. alteram : osq. alttram; v.sl. zelĭje : zil'l'a; v.sl. korenĭje : ukr. korin'n'a; v.sl. bratĭja : ukr. brat't'a; v.sl. sadĭja : ukr. sud'd'a; got. hafja : v.h.all. heffiu; got. saljan : v.s. sellian; got. akris : v.h.all. ackres; got. sitlis : v.h.all. sëttles; v.h.all. lougnen : v.h.all. louknen (k de gg); got. naqaþs : v.h.all. nackot; ags. bitur : bittres; ags. ator : attres.

566. C'est à cette règle générale (qui s'applique parfois aussi au s et au t) que j'ai emprunté dans les cas cités plus haut (§§ 545, 550) le droit de regarder la consonne double comme l'origine de la nasalisation. Je fais suivre ici encore quelques exemples : gr. Ἀδράμυς : Ἀτραμύτειον (τ au lieu de δδ) : m.gr. Andremiti, m.gr. κέδρος : κένδρος, v.gr. ὄβριμος : ὄμβριμος, v.gr. νεβροῦ : νεμβροῦ, v.gr. Ἀνρομάχη : Ἀνδρομάχη, v.gr. Ὄμριχος : Ὄμβριχος; skr. amlás : amblas : néerl. amper; skr. tāmrás : m.ind. tāmbras; arm.mod. manr : mandr, gr. μολεῖν : μέμβλωκα; ombr. seples : lat. simplum, v.fr. eglise : englise. eglentier : englentier, nigremance : ningremance, lat. camera : Cambrianus, lat. eximo : exemplum, lat. numerum : fr. nombre; lat. cumulum : fr. comble; lat. gremiale : it. grembiale; lat. comeatu : it. combiato : ags. fetjan : feččan (fetsjan); ags. ort-geard : orčeard; v.lat. -ātio, etc. : lat. cl. et b.lat. -ātsio, etc., et toutes les palatalisations vont par ce même chemin (kj : tj : ttj : tsj : sj : š : ç); got. timrjan : timbrian; ags. simle : simble; m.h.all. m.néerl.

minre : minder ; got. *svisr : swistr ; v.isl. *As-rāđr : Āstrāþr ; lit. aszrùs : asztrùs : v.sl. ostrŭ ; v.h.all. slief : sclief ; slahen : sclahen ; Slave : Sclave ; gr.m. μηλιά : μπλιά ; v.sl. zemji : *zemjji : zemlji ; lat. jaculatorem : fra. jongleur ; labrusca : lambrusque ; cannabim : chanvre ; Geneva : Genvre ; tenuis : tanve : tanvre. Exemples de *s* et de *t* : lat. hiems : hiemps ; osq. Niumsieís : Numpsi ; lat. sumo : sumptus, demo : demptus, lat. emptus : ombr. emps ; m.h.all. samt : sampt ; h.all.mod. hamster, dial. hampster.

567. Les sonantes *j* et *w* nous offrent, quand elles sont redoublées, un curieux spécimen de différenciation. Elles dégagent d'abord une moyenne qui est redoublée d'après la même règle que ci-dessus : v.h.all. zweii̯o : got. twaddjē : v.isl. tueggia ; skr. dháyati : got. daddjan : v.suéd. dæggia ; v.h.all. glauwēr : glaggwuba : v.isl. gloggr ; v.h.all. triuwi : got. triggws : v.isl. tryggr. Nous constatons ici la même exagération que ci-dessus : la différenciation a été poussée jusqu'à ce point, que le membre subordonné (p. ex. en v.isl.) s'est résolu le plus souvent dans la dominante.

568. C'est ce que nous voyons plus clairement encore dans le groupe kt, qui est déjà devenu kþ dans certains dialectes de la période indo-européenne primitive. La différenciation pouvait ensuite aller jusqu'à ki̯ : ἰκτῖνος : skr. çyēnás (cf. χθές : hyas) ou jusqu'à ku̯ : zd. χsaēta : skr. çvētas. Et ce ki̯ devenait k̑ et ce ku̯ kᵘ̯. Le k̑ s'est généralisé dans le letto-slave. Nous trouvons le kᵘ̯ dans deux parallèles grecs *qu'il est impossible de méconnaitre* : κτήματα : πάματα, κτήσασθαι : πάσασθαι, πολυκτήμων : πολυπάμων, ἔγκτησις : ἔμπασις ; ὄκταλλος : ὀφθαλμός : oculus : ὄπωπα et dans beaucoup d'autres encore (1).

Je suis d'avis qu'il faut traiter pareillement le groupe indo-européen pt. Je regarde en effet comme primitive la classe des verbes grecs en -πτω, et je pense que les formes correspondantes en -pi̯- des autres langues en dérivent en passant encore par -pþ-. De même πτύσσω

(1) C'est en considération de cette origine des palatales et labiovélaires i.-e. que j'ai fait au § 500 à propos des explications de Hirt et d'Uhlenbeck la restriction : *partiellement du moins.*

pyúkṣṇa-, πτύω : lit. spiáuju (v.sl. pljują : lj venant de jj).

Nous trouvons dans les langues romanes et celtiques des transitions sinon de même nature, du moins assez semblables ; du moins jamais je ne serais arrivé à former les hypothèses qui viennent d'être émises, si je n'avais connu les faits du § 558.

En voilà assez sur la subordination de deux consonnes qui se suivent dans le même mot.

569. Toutes ces catégories se rencontrent aussi dans la construction. Qu'on me permette de le prouver succinctement par la petite liste d'exemples isolés que voici : n.gr. ἀπὸ τὸ : ἀπ'τὸ : ἀφ'τὸ, prākr. -ṃ viva : -ṃ piva, ags. hilpes þu : hilpes tu ; hafas þu : hafas tu : skr. pitar mama : pitar mmama ; i.-e. -m i̯ékᵘr̥ : ii̯ékᵘr̥ : ljekᵘr̥ : arm. leard, etc. ; skr. rājan sōma : rājant sōma. skr. vajriñ çnathihi : vajriñchnathihi, v.irl. nī-m-tha : nīmphta (non sum), etc., etc. (1).

570. Nous n'avons traité jusqu'ici que la subordination des articulations qui se suivaient inmédiatement. Tout le monde comprendra après tout ce qui précède que nous devons nous attendre à la même chose pour toutes sortes de consonnes totalement ou partiellement semblables rivalisant entre elles d'énergie articulatoire, pourvu du moins qu'elles se tiennent dans les limites de notre unité secondaire, la construction.

C'est ce point que Maurice Grammont traite tout spécialement dans le livre déjà cité : *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes,* Dijon, 1895.

Lui surtout a recherché avec grand soin à quelles conditions de combinaison semble se rattacher ordinairement l'énergie plus grande de l'une de ces consonnes rivales (2). Bien que son système me semble un peu

(1) Nous reviendrons plus loin à une immense série d'exemples systématisés de la question qui nous occupe. Voir déjà § 563.

(2) La règle principale est la même que celle que nous avons déjà vu confirmer en traitant les autres différenciations : Les sons d'un groupe qui a déjà un autre accent se trouvent dans la condition la plus favorable pour acquérir sous ce point de vue aussi, le plus d'énergie psychique.

trop rigoureux (surtout quand il s'agit des exceptions) sa conclusion de la page 186 ne laisse pas d'être sûre : La dissimilation, c'est la loi du plus fort.

571. Il nous faut donc mentionner ici en premier lieu les cas où les consonnes rivales ne sont séparées que par une seule consonne. Telles surtout les liquides : gaul. vertragos : lat. veltragus : germ. Bertrand : esp. Beltran, bas all. beerbrot : lit. bembrotas, v.sl. velĭbladŭ : russ. verbljud. Mais ensuite aussi toutes les autres qui ont entre eux deux ou plusieurs voyelles ou consonnes, et même des syllabes entières. Ces catégories ayant déjà été étudiées souvent je dois me borner à ne rapporter que les exemples indispensables.

572. Les nasales et les liquides sont de beaucoup les mieux représentées : gr. νεογνός : got. niuklahs ; lat. caelum, caeruleus ; fr. corridor : russ. kolidór ; lat. non magis : it. nomà, lomè ; it. veneno : veleno, etc., etc. ; sur *mermero : bermo : berbelo : mel : bel, etc. voir Grammont, op. cit., p. 162 sqq., soit *m* devenant *b* ; *ἀϝεϝδω : ἀείδω, soit *w* devant *j* ; cat. mentida : esp. port. mentira ; esp. Gaditana : Garitana ; esp. quijada : quijarudo ; hom. Ὀδυσσεύς : att. Ὀλυττεύς, donc une dentale se transformant en liquide ; lat. quinque : rom. cinque ; sur *k̯ᵘer-k̯ᵘero : kerk̯ᵘo : kerkelo : k̯ᵘel : kel, etc., voir Grammont, ibidem, donc une labiovélaire devenant vélaire ; got. wunđufni : fraistubni ; got. gabaurjōþus : wratōđus ; got. agisis : riqizis ; got. walwisōn : hatizōn (1), soit une fricative sonore devenant sourde et inversément ; skr. anaḍudbhyas : anaḍúdbhyas ; skr. *pariṇakṣati : párinakṣati, soit cérébrales devenant dentales ; zd. χuṃba : skr. kumbhás ; lat. fundus : skr. budhnas ; osq. feíhúss : gr. τεῖχος ; v.h.all. deda : gr. ἐτέθην ; véd. bháribhrati : skr. barībharti, soit des aspirées devenant des sonores et des sourdes non aspirées ; gr. Φωσφόρος : lat. Posphorus ; lat. gr. philosophus : lat. philosopus ; lat. gr. Philadelphus : Philadelpus ; lat. gr. chirographum : chirograpum (2), soit des fricatives changées en plosives ; gr. γλάγος : crét. κλάγος ; ἀβλαβές : crét. ἀβλοπές, soit une sonore transformée en

(1) R. Thurneysen : *Spirantenwechsel im Gotischen,* IF., 8, 1898, p. 208-244.

(2) W. Schulze : *Posphorus,* KZ., 33, 1894, p. 386 sqq.

une sourde; lat. titillum : it. ditello; ags. clucce : v.h.all. glocka; i.-e. *pipōmi : skr. píbāmi, v.irl. ibim, donc une plosive sourde qui devient sonore.

573. Nous rencontrons les mêmes phénomènes régularisés dans la formation des mots. C'est ainsi p. e. que dans quelques langues bantoues de l'Afrique orientale tout mot ayant deux syllabes successives qui commencent par une plosive sourde fait changer la première en sonore. v.bantou koka : Nyamwezi gokota, -kati : -gati, -tatu : -datu, tika : dika, pita : bita, pota : bota (1). La dissimilation des préfixes en khasi n'est pas moins caractéristique. Les préfixes *t* et *p* apparaissent constamment comme *d* et *b* avant les thèmes qui commencent avec une plosive sourde : pydet : bytin ; tymoh : dykar, etc. (2). En indo-eur. nous avons peut-être un exemple analogue dans la dissimilation du suffixe *-to- en *-no- chez les thèmes verbaux qui ont un *d* final. *edotóm : ἐδανόν : skr. annam, etc.

574. Finalement nous voyons ici, tout comme nous avons vu pour les subordinations traitées précédemment, que l'élément dominant s'asservit de plus en plus l'élément subalterne, au point qu'en fin de compte il ne reste plus rien du membre différencié.

Il nous convient de mentionner ici en premier lieu les cas où il n'y a qu'une consonne entre les deux concurrentes. C'est ainsi que č(tš) et dž deviennent š et ž devant les dentales : la première dentale tombe donc à proprement parler. Ainsi dial. fr. (3) rètštā : rèštā, ōdždœ : ōždœ, slov. vračĭstvo : vraštvo, slov. četyrije : štirje, slov. četvrŭtyj : štrti ; serb. *zamačĭtati : zamaštati, serb. *počĭtenje : poštenje, serb. čĭto : što.

575. Puis déjà dans beaucoup de langues indo-européennes anciennes ksk, psp, tst, gzgh, bdbh et dzdh se

(1) Carl Meinhof : *Das Dahlsche Gesetz*, ZDMG., 57, 1903, p. 299 sqq.

(2) W. Schmidt : *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi-Sprache*, München (Ak.), 1905, § 5 sqq.

(3) Damprichard en Franche-Montagne. Cette transformation se rencontre aussi en dehors de la limite des mots, mais se confine aux constructions. Ainsi pwò l'ènwōdž dū : pwò l'emwōž dū (pour l'amour de Dieu), etc. Voir M. Grammont : *Le patois de la Franche-Montagne*, MSL., VII, 1892, p. 471. Cf. *La dissimilation*, op. cit., p. 51.

transformaient respectivement en sk, sp, st, zgh, dbh et zdh.

Et ainsi de suite pour toutes les liaisons consonantiques de même nature, pourvu seulement que la première et la dernière eussent l'un ou l'autre élément d'articulation semblable.

576. Puis encore tous les cas où il se trouve dans les commentaires de Grammont : O c'est à dire zéro. Je rappellerai seulement les cas comme : gr. πτύω, *πτυτιζω : πυτίζω, gr. στρατός : dial. σρατός, v.sl. skolĭka : lat. siliqua, v.sl. bratrija : bratija, lat. praestrīgiae : praestīgiae, m.h.all. pfenninc : pfennic, gr. δρύφρακτος : δρύφακτος, skr. várdhras : vadhras, etc., etc.

577. B. et **C.** Mais l'inertie psychique aussi et l'anticipation exercent une influence bien nette sur l'accent articulatoire. Pour le coup je renonce à citer des exemples, puis-que tous les manuels nous les offrent à "bouche que veux-tu?" Il est vrai, qu'ils y revêtent les noms plutôt douteux d'assimilations progressives et régressives, mais on ne saurait nier cependant qu'ils ne s'y trouvent en nombre complet autant qu'on peut le désirer. Je mentionnerai seulement qu'on a trop, a mon avis, perdu de vue que la loi sur les aspirées i.-e. de Bartholomae n'est autre chose qu'une action de l'inertie immédiatement reliée à la différenciation capitale ou expulsion de la première aspirée.

Je rappelle ensuite que ces cas se présentent maintenant surtout hors de la limite des mots *dans* les constructions. Toutes sortes de règles de sandhi ne sont autre chose que des applications (en partie exagérées comme nous le verrons plus loin) de l'inertie et de l'anticipation de l'articulation.

Pour le reste les manuels sont suffisamment complets. Il nous faut cependant faire ici une restriction importante : On y trouve l'assimilation de voyelles à des voyelles, de consonnes à d'autres consonnes, mais n'y rencontre trace de l'influence des voyelles sur les consonnes (1).

(1) Exception faite pour l'influence du timbre, dans les palatalisations par trop significatives, p. ex. Nous en avons parlé plus haut.

578. La chose cependant était toute trouvée. Nous savons en effet depuis longtemps qu'une plosive sonore peut communiquer ses vibrations à une sourde voisine. Nous croyons fermement qu'une aspirée plus ouverte peut transporter son ouverture buccale sur une plosive très fermée (loi de BARTHOLOMAE) et nous n'avons pas l'air de songer seulement que les voyelles qui sont *les sonores* et *ouvertes* par excellence pourraient peut-être bien exercer la même influence.

579. Et ce remords devient plus écrasant quand nous voyons que déjà dès l'année 1854 le professeur BOLLER (1) de Vienne, s'appuyant sur des matériaux respectables empruntés à plus de soixante langues ouralo-altaïques, indo-européennes, chamito-sémitiques, malais-polynésiennes et indo-chinoises, avait conclu à cette même influence amollisante exercée par les voyelles sur les consonnes. Il y avait vu un phénomène d'une portée

---

Seul PAUL PASSY : *Etude sur les changements phonétiques*, Paris, 1890, p. 168, a pénétré plus avant.

(1) *Die Consonanten-Erweichung*, Sitzungsberichte der Phil.-Hist. Classe der k. Akademie der Wiss., Wien, 1854, tome XII, p. 441-467, p. 637-666; tome XIII, p. 184-211. Nous résumons ici ses conclusions principales pour les faire servir d'excellente introduction à notre étude :

1° Die Erweichung der Konsonanten findet sich überhaupt in allen Sprachen. 2° Die Erweichung tritt sporadisch auf. 3° Wo sich die systematisch ausgebildete Erweichung zu ihrem Ausgangspunkte verfolgen läßt, zeigt sie sich auf einen engen, durch erkennbare Grenzen bezeichneten Umfang beschränkt. Über diese schreitet sie erst später hinaus. 4° Die Veränderungen erstrecken sich nicht auf alle Konsonanten gleichmäßig, sondern werden durch die Quantität und Qualität der Laute bestimmt. 5° Die Lautbewegung ist eine continuierlich fortschreitende, sie bricht sich aber an bestimmten Punkten und bildet einen neuen Niederschlag, womit die Bewegung entweder erlischt oder neuerdings in Strömung gerät. 6° Die Bezeichnung ist den neu entwickelten Lauten nicht adäquat. 7° Die Erweichung der Konsonanten hängt mit den umgebenden, und insbesondere mit den vorausgehenden Lauten zusammen, sodaß diese als disponierende Ursachen angesehen werden müssen. *Sie erscheint regelmäßig nur innerhalb eines durch den Akzent abgegrenzten Lautkomplexes (Wort oder durch Konstruktion enger verbundene Satzglieder).* 8° Die Natur jeder einzelnen Sprache bestimmt die Grenzen, innerhalb welcher die bedingenden Momente wirksam werden. 9° Die Erweichung selbst charakterisiert sich dadurch, daß sie der Intension der artikulierenden Muskeltätigkeit Abbruch tut.

tellement profonde et étendue sur le développement des langues que nous avons jusqu'ici recherché presque vainement d'autres lois qui puissent lui être égalées sous ce rapport.

Reconnaissons donc enfin notre faute et honteux de notre négligence redoublons de zèle à réunir les faits longtemps ignorés ou dédaignés et retirons en les leçons qu'ils contiennent.

Il ne saurait évidemment rentrer dans *mon* cadre *à moi* de refaire ici l'ouvrage de BOLLER et de rapporter aussi complètement que possible tout ce qui a été amassé jusqu'ici de matériaux à ce sujet. Je réunirai seulement tout juste assez de faits pour que le caractère général de ce phénomène se trouve suffisamment établi.

580. D'abord donc : la preuve expérimentale.

"Ce que nous ne cherchions pas et que nous avons été bien aises de trouver, c'est l'intervention anormale du larynx pour des consonnes fortes intervocaliques", c'est ainsi que conclut ROUSSELOT à la fin de son introduction aux "Recherches de phonétique expérimentale sur la marche des évolutions phonétiques d'après quelques dialectes bas-allemands" (1).

Dans le dialecte de GREIFSWALD *at-u-rə-noch* (habt ihr deren noch) sonnait comme *ad-u-rə-noch.* La courbe prouve que les cordes vocales ont continué à vibrer entre l'*a* et l'*u*. Dans *op èmól* (auf einmal) le *p* aussi était en grande partie sonore (op. cit., p. 787-88). Nous constatons donc clairement ici l'inertie ou l'anticipation (probablement les deux) des ***vibrations vocales*** des voyelles.

Et l'ouverture de la bouche?

L'occlusion des lèvres pour le *p* de op (auf) et de lópm (laufen) est tout aussi incomplète que pendant le *m* du même mot, tandis que le *b* dans *bereg* manifeste une occlusion complète. "Le *p* tend à devenir spirant. De même, en poméranien le *p* et le *m* de lópm ne sont pas plus fermés que le *v*" (op. cit., p. 781 et 788-89). L'***inertie*** de l'***ouverture buccale*** se laisse ici distinguer clairement.

581. On s'est peut-être demandé non sans quelque

(1) La Parole, 1899, p. 769-791. Cf. aussi ROUSSELOT : *Modifications phonétiques,* p. 109-110.

29

étonnement pourquoi nous n'avons pas traité l'inertie et l'anticipation séparément comme nous l'avons fait dans les chapitres B et C précédents. La raison s'en trouve dans une difficulté que nous rencontrons ici déjà en expliquant la preuve expérimentale. Voici en quoi elle consiste :

C'est surtout dans les consonnes intervocaliques qu'intervient l'amollissement (nous comprenons sous ce terme et l'ouverture buccale et les vibrations vocales). Le fait a lieu souvent aussi quand il n'y a pas de voyelle qui suit, et rarement quand il n'y a pas de voyelle qui précède.

Nous croyons pouvoir conclure de tout ceci que l'inertie constitue à vrai dire le facteur principal, mais que l'anticipation pourtant agit dans le même sens seulement avec une énergie moindre.

582. Si nous recherchons maintenant les différentes possibilités théoriques où pourra se présenter cet amollissement nous trouvons les cas suivants (1) :

1° p, t, k : b, d, g, influence des vibrations vocales.
2° s, f, þ, χ : z, ƀ, đ, g, „ „ „ „
3° p, t, k : f, þ, χ, influence de l'ouverture buccale.
4° b, d, g : ƀ, đ, g, „ „ „ „
5° z, ƀ, đ, g : more vocalique, „ „ „ „

A considérer attentivement tous ces cas, il se présente aussitôt encore quelques possibilités combinées, dont nous citerons seulement les deux principales :

6° p, t, k : ƀ, g, đ, influence et des vibrations vocales et de l'ouverture buccale.
7° b, d, g : more vocalique, influence et des vibrations vocales et de l'ouverture buccale.

N° 6 est une combinaison de 1° et 4° ou de 3° et 2°.
N° 7 „ „ „ „ 4° et 5°.

Eh bien pour tous ces cas théoriquement possibles les langues indo-européennes (et presque toutes les langues non-indo-européennes) nous offrent des exemples nombreux et non équivoques.

---

(1) Il paraîtra plus tard que ces cas admettent encore toutes sortes d'étapes intermédiaires. Notre énumération n'est donc complète qu'en ce sens qu'elle donne toutes les directions possibles, non tous les points d'arrêt.

Souvent je traite, en même temps que les voyelles, les liquides et les nasales aussi, parce que c'est là, me semble-t-il, le meilleur moyen de faire ressortir la transformation et la relation de deux phénomènes apparentés.

Afin de ménager de l'espace, je ne donnerai pas d'exemples de transformations généralement reconnues, à moins qu'un motif spécial ne nous y invite.

583. 1° **Les plosives sourdes devenant sonores.** *Armén.* après les nasales et les liquides (1). *Dial. v.gr.* (Pamphyl.) (ν)δ de ντ. *Gr.mod.* après les nasales (2). *Albanais* après les nasales. *Pruss.* k : g avant le *n* et le *r* sonore (3). *Vieil italique* entre une nasale et une voyelle ou entre une voyelle et une liquide, et après les voyelles quand la sourde se trouve en position finale. *V.irl.* après les nasales. *Pers.mod.* après les voyelles, le *r* et le *n* (4). *Ossétique* après les voyelles, le *r* et le *n* (5). *Apabhraṃça et autres prākr.* après les voyelles, et après les nasales *t* du moins devient *d* (6). *Gallois* après les voyelles. *Irl.mod.* dans les mots d'emprunt après les voyelles (longues) (7). *Roman* (8) (excepté le roumain et l'italien du sud) entre les voyelles accentuées et non accentuées ou entre les voyelles et les liquides (9). *Vieux danois* (1200-1350) en position intervocalique et en position

---

(1) A. Meillet : *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique,* Vienne, 1903, § 11.

(2) A. Thumb : *Handbuch der neugriechischen Volkssprache,* Straßburg, 1903, § 15.

(3) H. Hirt : *Zur Betonung des Preußischen,* IF., 18, 1899, p. 37.

(4) H. Hübschmann : *Persische Studien,* Straßburg, 1895, p. 188 sqq., 237 sqq., 175 sqq.

(5) H. Hübschmann : *Etymologie und Lautlehre der Ossetischen Sprache,* Straßburg, 1887, p. 93, 97, 98.

(6) K. Pischel : *Grammatik der Prakrit-Sprachen,* Straßburg, 1900, § 192, 198, 202, 204, 275.

(7) L. Chr. Stern : *Tec, tegach, teckaf, tecket,* Zeitschr. f. celtische Philologie, III, 1901, p. 148.

(8) Rousselot : *Modifications phonétiques,* op. cit., 268 sqq.

(9) Nous avons procédé dans la liste de nos cas théoriques (§ 582) tout comme si le passage d'une sourde à une sonore n'était autre chose que l'influence des vibrations des cordes vocales. C'est là évidemment le fait le plus fréquent comme le plus important, mais ce n'est pas le seul, puisqu'il ressortait déjà de nos remarques préliminaires que les sonores avaient toujours une fermeture de bouche moins énergique que les sourdes et qu'il peut y avoir donc ici influence

étonnement pourquoi nous n'avons pas traité l'inertie et l'anticipation séparément comme nous l'avons fait dans les chapitres B et C précédents. La raison s'en trouve dans une difficulté que nous rencontrons ici déjà en expliquant la preuve expérimentale. Voici en quoi elle consiste :

C'est surtout dans les consonnes intervocaliques qu'intervient l'amollissement (nous comprenons sous ce terme et l'ouverture buccale et les vibrations vocales). Le fait a lieu souvent aussi quand il n'y a pas de voyelle qui suit, et rarement quand il n'y a pas de voyelle qui précède.

Nous croyons pouvoir conclure de tout ceci que l'inertie constitue à vrai dire le facteur principal, mais que l'anticipation pourtant agit dans le même sens seulement avec une énergie moindre.

582. Si nous recherchons maintenant les différentes possibilités théoriques où pourra se présenter cet amollissement nous trouvons les cas suivants (1) :

1° p, t, k : b, d, g, influence des vibrations vocales.
2° s, f, þ, χ : z, b, đ, g, „ „ „ „
3° p, t, k : f, þ, χ, influence de l'ouverture buccale.
4° b, d, g : ƀ, đ, g, „ „ „ „
5° z, ƀ, đ, g : more vocalique, „ „ „ „

A considérer attentivement tous ces cas, il se présente aussitôt encore quelques possibilités combinées, dont nous citerons seulement les deux principales :

6° p, t, k : b, g, đ, influence et des vibrations vocales et de l'ouverture buccale.
7° b, d, g : more vocalique, influence et des vibrations vocales et de l'ouverture buccale.

N° 6 est une combinaison de 1° et 4° ou de 3° et 2°.
N° 7 „ „ „ „ 4° et 5°.

Eh bien pour tous ces cas théoriquement possibles les langues indo-européennes (et presque toutes les langues non-indo-européennes) nous offrent des exemples nombreux et non équivoques.

---

(1) Il paraîtra plus tard que ces cas admettent encore toutes sortes d'étapes intermédiaires. Notre énumération n'est donc complète qu'en ce sens qu'elle donne toutes les directions possibles, non tous les points d'arrêt.

Souvent je traite, en même temps que les voyelles, les liquides et les nasales aussi, parce que c'est là, me semble-t-il, le meilleur moyen de faire ressortir la transformation et la relation de deux phénomènes apparentés.

Afin de ménager de l'espace, je ne donnerai pas d'exemples de transformations généralement reconnues, à moins qu'un motif spécial ne nous y invite.

583. 1° Les plosives sourdes devenant sonores. *Armén.* après les nasales et les liquides (1). *Dial. v.gr.* (Pamphyl.) (ν)δ de ντ. *Gr.mod.* après les nasales (2). *Albanais* après les nasales. *Pruss.* k : g avant le *n* et le *r* sonore (3). *Vieil italique* entre une nasale et une voyelle ou entre une voyelle et une liquide, et après les voyelles quand la sourde se trouve en position finale. *V.irl.* après les nasales. *Pers.mod.* après les voyelles, le *r* et le *n* (4). *Ossétique* après les voyelles, le *r* et le *n* (5). *Apabhraṃça et autres prākr.* après les voyelles, et après les nasales *t* du moins devient *d* (6). *Gallois* après les voyelles. *Irl.mod.* dans les mots d'emprunt après les voyelles (longues) (7). *Roman* (8) (excepté le roumain et l'italien du sud) entre les voyelles accentuées et non accentuées ou entre les voyelles et les liquides (9). *Vieux danois* (1200-1350) en position intervocalique et en position

(1) A. Meillet : *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique,* Vienne, 1903, § 11.

(2) A. Thumb : *Handbuch der neugriechischen Volkssprache,* Straßburg, 1903, § 15.

(3) H. Hirt : *Zur Betonung des Preußischen,* IF., 18, 1899, p. 37.

(4) H. Hübschmann : *Persische Studien,* Straßburg, 1895, p. 188 sqq., 237 sqq., 175 sqq.

(5) H. Hübschmann : *Etymologie und Lautlehre der Ossetischen Sprache,* Straßburg, 1887, p. 93, 97, 98.

(6) K. Pischel : *Grammatik der Prakrit-Sprachen,* Straßburg, 1900, § 192, 198, 202, 204, 275.

(7) L. Chr. Stern : *Tec, tegach, teckaf, tecket,* Zeitschr. f. celtische Philologie, III, 1901, p. 148.

(8) Rousselot : *Modifications phonétiques,* op. cit., 268 sqq.

(9) Nous avons procédé dans la liste de nos cas théoriques (§ 582) tout comme si le passage d'une sourde à une sonore n'était autre chose que l'influence des vibrations des cordes vocales. C'est là évidemment le fait le plus fréquent comme le plus important, mais ce n'est pas le seul, puisqu'il ressortait déjà de nos remarques préliminaires que les sonores avaient toujours une fermeture de bouche moins énergique que les sourdes et qu'il peut y avoir donc ici influence

étonnement pourquoi nous n'avons pas traité l'inertie et l'anticipation séparément comme nous l'avons fait dans les chapitres B et C précédents. La raison s'en trouve dans une difficulté que nous rencontrons ici déjà en expliquant la preuve expérimentale. Voici en quoi elle consiste :

C'est surtout dans les consonnes intervocaliques qu'intervient l'amollissement (nous comprenons sous ce terme et l'ouverture buccale et les vibrations vocales). Le fait a lieu souvent aussi quand il n'y a pas de voyelle qui suit, et rarement quand il n'y a pas de voyelle qui précède.

Nous croyons pouvoir conclure de tout ceci que l'inertie constitue à vrai dire le facteur principal, mais que l'anticipation pourtant agit dans le même sens seulement avec une énergie moindre.

582. Si nous recherchons maintenant les différentes possibilités théoriques où pourra se présenter cet amollissement nous trouvons les cas suivants (1):

1° p, t, k : b, d, g, influence des vibrations vocales.
2° s, f, þ, χ : z, ƀ, đ, g, „ „ „ „
3° p, t, k : f, þ, χ, influence de l'ouverture buccale.
4° b, d, g : ƀ, đ, g, „ „ „ „
5° z, ƀ, đ, g : more vocalique, „ „ „ „

A considérer attentivement tous ces cas, il se présente aussitôt encore quelques possibilités combinées, dont nous citerons seulement les deux principales :

6° p, t, k : b, g, đ, influence et des vibrations vocales et de l'ouverture buccale.
7° b, d, g : more vocalique, influence et des vibrations vocales et de l'ouverture buccale.

N° 6 est une combinaison de 1° et 4° ou de 3° et 2°.
N° 7 „ „ „ „ 4° et 5°.

Eh bien pour tous ces cas théoriquement possibles les langues indo-européennes (et presque toutes les langues non-indo-européennes) nous offrent des exemples nombreux et non équivoques.

---

(1) Il paraîtra plus tard que ces cas admettent encore toutes sortes d'étapes intermédiaires. Notre énumération n'est donc complète qu'en ce sens qu'elle donne toutes les directions possibles, non tous les points d'arrêt.

Souvent je traite, en même temps que les voyelles, les liquides et les nasales aussi, parce que c'est là, me semble-t-il, le meilleur moyen de faire ressortir la transformation et la relation de deux phénomènes apparentés.

Afin de ménager de l'espace, je ne donnerai pas d'exemples de transformations généralement reconnues, à moins qu'un motif spécial ne nous y invite.

583. 1° **Les plosives sourdes devenant sonores.** *Armén.* après les nasales et les liquides (1). *Dial. v.gr.* (Pamphyl.) (ν)δ de ντ. *Gr.mod.* après les nasales (2). *Albanais* après les nasales. *Pruss.* k : g avant le *n* et le *r* sonore (3). *Vieil italique* entre une nasale et une voyelle ou entre une voyelle et une liquide, et après les voyelles quand la sourde se trouve en position finale. *V.irl.* après les nasales. *Pers.mod.* après les voyelles, le *r* et le *n* (4). *Ossétique* après les voyelles, le *r* et le *n* (5). *Apabhraṃça et autres prākr.* après les voyelles, et après les nasales *t* du moins devient *d* (6). *Gallois* après les voyelles. *Irl.mod.* dans les mots d'emprunt après les voyelles (longues) (7). *Roman* (8) (excepté le roumain et l'italien du sud) entre les voyelles accentuées et non accentuées ou entre les voyelles et les liquides (9). *Vieux danois* (1200-1350) en position intervocalique et en position

(1) A. Meillet : *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique,* Vienne, 1903, § 11.

(2) A. Thumb : *Handbuch der neugriechischen Volkssprache,* Straßburg, 1903, § 15.

(3) H. Hirt : *Zur Betonung des Preußischen,* IF., 18, 1899, p. 37.

(4) H. Hübschmann : *Persische Studien,* Straßburg, 1895, p. 188 sqq., 237 sqq., 175 sqq.

(5) H. Hübschmann : *Etymologie und Lautlehre der Ossetischen Sprache,* Straßburg, 1887, p. 93, 97, 98.

(6) K. Pischel : *Grammatik der Prakrit-Sprachen,* Straßburg, 1900, § 192, 198, 202, 204, 275.

(7) L. Chr. Stern : *Tec, tegach, teckaf, tecket,* Zeitschr. f. celtische Philologie, III, 1901, p. 148.

(8) Rousselot : *Modifications phonétiques,* op. cit., 268 sqq.

(9) Nous avons procédé dans la liste de nos cas théoriques (§ 582) tout comme si le passage d'une sourde à une sonore n'était autre chose que l'influence des vibrations des cordes vocales. C'est là évidemment le fait le plus fréquent comme le plus important, mais ce n'est pas le seul, puisqu'il ressortait déjà de nos remarques préliminaires que les sonores avaient toujours une fermeture de bouche moins énergique que les sourdes et qu'il peut y avoir donc ici influence

finale après une voyelle (1). *Indo-européen,* alternance après les nasales ou dans les verbes, qui manifestent du moins ailleurs un infixe nasal et en position intervocalique, soi-disant "in Wurzelauslaut". En sanscrit comme en arménien, en grec et en italique, pour ne pas parler du celtique et du germanique dont nous ferons mention plus tard, il se rencontre sporadiquement des phénomènes de même nature. Je veux bien qu'on attribue ces exemples pour le sanscrit à la langue populaire, mais est-il toujours nécessaire qu'elle soit plus jeune, moins originale que le védique? Nous trouvons en arménien *auti : awdi (génitif); le démonstratif ayd, -d, renvoie certainement au t i.-e. Pour le grec aussi on s'efforce naturellement d'expliquer tout séparément; et on oublie ordinairement de voir qu'à côté de δεκάδος il faudrait faire entrer en ligne de compte toute une catégorie encore: les nomina agentis en -ας, -άδος. A nous en tenir au skr. bharatas: lat. ferentis en face de φερόντος et du got. bairandins, cette formation avait l'apophonie dans le suffixe: à côté de l'accusatif *bhugóntn̥ il y avait un génitif *bhugn̥tós. Eh bien, à cela correspondent: gr. φυγόντα, et *φυγατος: φυγάδος, après quoi les deux dégageaient un paradigme indépendant. Et le grec. όντα : άδος n'aurait pas son égal dans lat. -entem : -endus? Pour l'italique nous pensons non seulement aux exemples cités, mais encore au lat.: vicesimus: vigesimus, viginti, sucus: sugo, puis surtout au -d du neutre singulier et de l'instrumental (2), mais le plus enfin aux fréquentes alternances de l'osque-ombrien, qui amenèrent CONWAY à voir même dans toutes les sonores des sourdes douces.

584. 2° **Les fricatives sourdes devenant fricatives sonores.** Les exemples d'un *s* intervocalique devenant *z* et passant

---

de l'ouverture de la bouche aussi. Or c'est ce que nous voyons clairement en moyen italien: la sourde lat. s'est conservée après les voyelles fermées; elle s'est amollie en sonore après l'a, la voyelle la plus ouverte: lat. caecum: cieco; mais lat. acum: ago; lat. petram: pietra; mais lat. patrem: padre. Cf. PASSY: *Changements phonétiques,* op. cit., § 396.

(1) A. NOREEN: *Geschichte der Nordischen Sprachen,* PAULS *Grundriß,* I², § 180-182.

(2) A. BEZZENBERGER: *Idg. tenuis im Auslaut,* BB., XIV, 1888.

souvent de là à *r* abondent. Ils sont trop connus pour en faire suivre ici une anthologie. Nous trouvons d'autres cas en *Celtique* passim en position intervocalique. *Port. et Espagnol* f entre voyelles devient ƀ. *Scandinave* après les voyelles et après le *l* et le *r*. *Vieux saxon* "dans un milieu sonore". De même pour l'*anglo-saxon* où cependant la clarté du fait est obscurcie par la négligence de l'orthographe. *Moyen haut allemand* "dans un milieu sonore" *f* passe à *v*. *Ossétique* "entre des sonores" (1). *Afghan* en position intervocalique. Gray (2) dit même d'une façon générale: "In the Iranian dialects a voiceless intervocalic consonant regularly becomes voiced."

585. **3° Les plosives sourdes devenant fricatives sourdes** (la transition est formée par les aspirées). *Vieil-irlandais* après les voyelles. *Latin* "dans un milieu sonore" les plosives deviennent aspirées (plus tard le ph du moins passe à f) (3) gr. ἄγκυρα : lat. anchora; sepulcrum : sepulchrum; lacrima : lachrima; Kartago : Karthago; Cetegus : Cethegus; centurio : centhurio; sulpur : sulphur; gr. κόλπος : lat. plus récent colfus; Trophime : Trofime, etc. *Anglo-irlandais moderne* en position intervocalique : making : maiχing; eating : eaþing; blacking : blaχing. *Dialectes bas-allemands* même chose, comme d'ailleurs nous l'apprenait Rousselot : voir § 580. *Néerlandais* entre voyelles et l : Kiliaen : bokel : néerl.mod. bochel; nijpen : au 17e siècle nijfelen (4). *Grec*, les sourdes entre voyelles et nasales deviennent d'abord aspirées, puis plus tard fricatives : hom. λίπα (skr. limpáti) : ἀλείφω, ion. lesb. dor. δέκομαι : att. δέχομαι; hom. κέκοπα : att. κέκοφα, (ce n'est pas là une pure analogie, cf. skr. suṣvāpa = zd. hušχvafa), χολοκύντη : χολοκύνθη; πέμπελος : δυσπέμφελος; lit. per-leñkis : gr. λαγχάνω, gr. ἀκίς : ἀκαχμένος, gr. ἐξαπίνης : ἐξαίφνης (5). *Arménien :* dans

(1) Wsewolod Miller : *Die Sprache der Osseten*, Straßburg, 1903, § 23, 5; § 29, 2; § 37, 4.

(2) Louis H. Gray : *Indo-Iranian Phonology*, New York, 1902, p. 48.

(3) F. Sommer : *Handbuch der Lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, 1902, § 159.

(4) W. v. Helten : *Iets over de aspiratie in het Nederlandsch*, Taal- en letterbode, 1873, p. 296.

(5) *D'une façon générale* je me rallie pour tous ces cas à Brugmann qui ne peut admettre pour tous les exemples indistinctement l'explication de l'*s* passé à *h*.

le corps d'un mot après des liquides et des nasales et en position intervocalique (1). *Indo-iranien,* en position intervocalique et après les liquides et les nasales : gr. πλατύς : skr. pṛthúṣ : zd. pərəθuṣ ; gr. πόντος : skr. pánthās : zd. paθ- ; lat. rota : skr. ráthas : zd. raθō. *Vieil iranien :* toutes les sourdes aspirées et quelques plosives sourdes précédées de voyelles se changeaient en fricatives sourdes : gāth. stā : χšayaθā : skr. sákhā : zd. haχa ; skr. çaphás : zd. safa ; skr. asmākam : v.perse amāχam ; oss. maχ ; skr. yuṣmākam : oss. smaχ ; skr. tákati : oss. tāχun : skr. suṣvāpa : zd. hušχvafa. *Balūčī-septentrional :* après des voyelles (2) : bal.méridional kapag : bal.sept. khafaγ ; bal.m. sučog : bal.s. sušaγ ; bal.m. dāta : bal.s. dāθa ; bal.m. gwāt : bal.s. gwāθ ou gwās ; bal.m. dap : bal.s. daf : bal.m. rēk : bal.s. rēχ.

586. **4° Les plosives sonores se transforment en fricatives sonores** (la transition est marquée par les moyennes aspirées). *Vieux-celtique :* après les voyelles (3). *Latin* (cent ans après J. C.) en position intervocalique b et g passent à b et g : incomparabili : incomparavili ; triginti : trienta : quibus : quivus ; jubente : juvente. *Roman* par ci par là en position intervocalique (d : dh : đ : r ; g : g : y) lat. fabam : it.prov. fava : fr. fève ; lat. mutum : v.fr. mudho : lat. credere : Montferrat krairir ; lat. rugam : v.rhét. ruye : lat. legat : v.fr. leie. *(Moyen haut allemand :* après les voyelles et les liquides : gëben rime avec lëwen ; Wolvolderode : hess. Wolvolderore ; āge : palatinat āge). *Albanais :* en position intervocalique et après le *r :* d devient đ. *Arménien :* après les voyelles b, ǰ. j deviennent v, ž et z : cf. har-b avec bani-v, in-ǰ avec khe-z, ǰer avec iž, iži (4). *Prākrit :* en position intervocalique b : v, kalebaras : kalevaras ; kabaras : kavalas (5). Les deux

(1) Meillet : *Grammaire comparée de l'arménien classique*, op. cit., § 10 ; Scheftelowitz : *Zur altarmenischen Lautgeschichte*, BB., 28, p. 382 sqq., 29, p. 13 sqq. H. Hübschmann : *Armenische Etymologie,* Leipzig. 1895, passim.

(2) W. Geiger : *Dialektspaltung im Balūčī*, Sitzungsber. d. k. bayr. Ak. d. Wiss., phil.-hist. Cl., 1889, tome I, p. 75 sqq.

(3) Holger Pedersen : *Aspirationen i Irsk, en sproghistorisk undersøgelse, første del,* Leipzig, 1897, p. 171-172.

(4) Meillet, op. cit., § 8.

(5) Pischel, op. cit., § 201.

exemples se présentent déjà en *sanscrit* et dans beaucoup d'autres cas encore nous trouvons là une alternance sporadique entre *b* et *v;* mais la seule règle que WACKERNAGEL (1) ait pu découvrir, c'est celle-ci : il n'y avait confusion des formes verbales bṛh- et vṛh- que *lorsque l'initiale se trouvait entre voyelles.* Il ressort on ne peut plus clairement des formes iraniennes apparentées que les voyelles (et les liquides) ont toujours été dans l'espèce les facteurs qui donnaient le branle. *Vieil iranien:* après des voyelles toutes les sonores aspirées et bientôt après les plosives sonores aussi. *Balūčī sept.* après les voyelles (2) : bal.m. šōdag : bal.s. šudaγ; bal.m. janagā : bal.s. janaγā; bal.m. pād : bal.s. phāδ; bal.m. wāb : bal.s. whāw.

587. 5° **Les fricatives sonores se changent en more vocalique.** *Scandinave:* après les voyelles : got. mag : *mag : v.isl. má; got. maþl. : *maðl : mál. *gh* précédé de *ø* passe en Schonen à *i* et en Seeland à *u;* schon. høi : seel. høu (haut), etc. *Roman* par ci par là en position intervocalique : lat. plagam : Engad. pleya : fr. plaie; lat. cretam : v.fr. crara : fr.mod. craye. *Iranien moderne,* passim après des voyelles : lab : lau, āb : āu, māda : māya, bād : vāi.

588. Eh bien, tous ces changements se présentent aussi en dehors de la limite des mots pourvu que ce soit dans la même construction.

Je ne citerai pas tous les exemples d'euphonie sanscrite et vieil iranienne. Chacun pour soi peut les ramener sous les groupes nommés ou non nommés.

Je ferai seulement remarquer que la grammaire sanscrite classique nous est d'une mince utilité dans la recherche des constructions, vu que l'euphonie sanscrite est devenue par un développement artificiel une plante de serre-chaude, une fleur d'agrément. La chose ressort clairement du védique. BENFEY, OLDENBERG et BARTHOLOMAE (3) ont déjà démontré que dans les hymnes on ne

(1) *Altind. Gramm.,* I, § 161.
(2) GEIGER : *Dialektspaltung,* op. cit.
(3) Voir un court résumé de la vaste bibliographie qui existe sur ce sujet dans WACKERNAGEL : *Altindische Grammatik,* I, op. cit., p. 306 sqq.

collait pas ensemble au moyen du sandhi des mots et des phrases entièrement disparates, mais qu'il fallait pour la liaison des mots une association syntaxique. Mais en pāli et en prākrit aussi, l'euphonie se trouve aussitôt ramenée à ses fonctions naturelles : "In Sandhi stehen nur Wörter, die *der Konstruktion nach* oder sonstwie in der Gliederung des Satzes enger zusammengehören: Substantiv und attributives Adjectiv, Pronomen und Substantiv, Verbalform und der dazu gehörige Casus. besonders das ihr vorausgehende Objekt, die Negation und das negierte Verb, bei Vergleichen das verglichene Wort und die Vergleichungspartikel *iva;* ebenso schließen sich die Partikel *ca* und das hervorhebende *ēva* eng an das vorhergehende Wort an, bisweilen auch ein Adverb an die folgende Verbalform u. a. m." (1)

Partout où les unités secondaires se composent de plusieurs mots il y a sandhi. Les inscriptions grecques et latines en fourmillent. On le rencontre dans toutes les langues modernes. Mais dans les langues indo-européennes il n'est nullement aussi clair, aussi significatif que dans les idiomes celtiques. J. C. Zeuss (2) donnait déjà en 1853 toutes les constructions où il se présente; et cette liste bien fournie vient confirmer derechef la thèse principale de ce quatrième livre. Nous entreprendrons bientôt de tirer de ce sandhi celtique des conclusions excessivement importantes. Donnons cependant d'abord quelques exemples pris au hasard.

589. 1° *Dialectes néerlandais et bas-allemands,* celui de Louvain, p. ex.: ge gūt : ge gūd af (ge gaat af). *Vieil irlandais:* innan tuath : inna duath, innan cert : inna gert. *Breton:* kein : he gein, teod : he deod, pen : he ben, he (= son) = *esi̯o (3). *Logudoro:* sas cosas : una gosa, sos poveros : su boveru, sos tempos : su dempu (4). *Latin:* skr. çravasyám : -glōria. *Ossétique:*

(1) Windisch : *Über die Sandhiconsonanten des Pali,* Ber. d. Sächs. G. d. W., 1893, p. 228. Pour le prākrit voir Pischel, op. cit., § 169 sqq. et § 353.

(2) *Grammatica celtica,* Lipsiae, 1853, I, p. 191-228.

(3) H. d'Arbois de Jubainville : *Éléments de la grammaire celtique,* Paris, 1903, p. 79-80.

(4) H. Schuchardt : *Phonétique comparée,* Romania, III, 1874, p. 10, un article fondamental, dont les résultats ont été apparemment

zd. enclitique tū : du ("d im Satz nach Sonoren" BARTHOLOMAE). *Arménien* : i.-e. tu : du. *Prākrit :* skr. tu : du. *Persan moderne* Pāmir : mu pucik : mu bucik; a pic : a bic. Yaghnōbi : īt wiāra : īd wiāra, rāt ašavār : rād ašavār. *Vieux haut allemand :* canon de NOTKER (p t k : b d g).

590. 2° *Bas allemand* (1) : der brief ist da : də braevis ta ; mach ich : mag ik ; hals ab : halz af. *Néerlandais* (2) : gaf ik ; gav ik mais gaf (h)i : gaffie ; las ik : laz ik, mais las (h)i : lassie ; als ik : alz ik mais als (h)i : assie. *Moyen anglais* (3) : þeos fondunges : ilke vondung ; þet fifte : þe vifte. *Vieux haut allemand :* canon de NOTKER (f : v). *Français :* neuf heures : neuv-eur ; dix heures : diz-eur.

591. 3° *Vieil irlandais :* lat. ō care : ā chara ; lat. duo cari : dā charit ; *do tol : do thol. *Gallois :* calon : ei chalon, troed : ei throed, pen : ei fen. *Florentin* (4) "gorgia fiorentina" : il cavallo : questo χavallo ; in croce : la χroce ; partí contento : sono χontento ; divien celebre : uomo šelebre ; gran gelo : molto želo. *Zend :* gr. εὔπατρις : hufᵊdrīš. *Sanscrit :* çraddhā : suhṛd-.

592. 4° *Irlandais ancien et moderne,* ce que tout le monde sait. *Breton :* breac'h : he vreac'h, dourn : he zourn, gar : he c'har, sae : e zae. *Latin :* gr. δαήρ : lat. lēvir ; v.lat. dingua : lat. lingua ; v.lat. dacruma : lat. lacruma ; v.lat. dautia : lat. lautia. Cf. *mādos : mālus ; odor : olēre ; sedēre : solium ; pedes : peres ; madidus : maridus ; *medidies : meridies ; Ἀδάρειον : Ἀλάρειον (5).

---

négligés par les romanistes. Conférez les matériaux, non les tirades si peu scientifiques du PRINCE LOUIS BONAPARTE : *Initial mutations in the living celtic, basque, sardinian and italian dialects,* Transactions of the philolog. soc., London, 1882-84, p. 155-202.

(1) F. HOLTHAUSEN : *Die Soester Mundart,* Norden-Leipzig, 1886, p. 49.

(2) A. COHEN STUART : *Eene bijdrage tot de Nederlandsche uitspraakleer,* Taal- en Letterbode, III, 1872, p. 298 sqq. ; W. L. VAN HELTEN : *Over de verscherpte uitspraak van zachte en de verzachte uitspraak van scherpe stomme consonanten in het normale Nederlandsch,* Taal en Letteren, V, 1895, p. 229 sqq. ; TH. COLINET : Leuvensche Bijdragen, I, 1896, p. 111 sq. ; L. GOEMANS : Leuvensche Bijdragen, II, 1897, p. 112 sqq. ; W. v. SCHOTHORST : *Het dialect der Noord-West-Veluwe,* Utrecht, 1904, p. 71.

(3) JESPERSEN : *Studier over engl. Kasus,* 1891, p. 173 sqq.

(4) SCHUCHARDT : *Phonétique comparée,* op. cit., p. 21 sqq.

(5) Arch. f. lat. Lexicog., XIV, 1905, p. 284.

593. Nous n'avons étudié jusqu'ici l'action de l'inertie et de l'anticipation de la sonorité et de l'articulation que sur son entourage immédiat. Ici encore il se présente pour l'inertie du moins des cas où une voyelle sépare l'effet de sa cause.

Il est clair en effet, que tout redoublement partiel primitif doit être attribué à l'inertie du son le plus énergique (1). Or c'est un fait hors de doute qu'au cours de l'histoire linguistique les répétitions partielles se sont formées parfois des répétitions pleines, tronquées par la différenciation; mais il ne suit pas nécessairement de là que le redoublement i.-e. ait été primitivement toujours une répétition pleine et entière. Cela d'autant plus que nous voyons continuellement se former dans les langues modernes aussi, de ces redoublements du genre de bébête, fifille, etc. (2). La soi-disant cacophonie est un effet de la même tendance.

Je ne motiverai pas davantage cette inertie des redoublements pour laquelle il me faut renvoyer le lecteur au chapitre de la sémantique.

Seulement un petit mot sur une inertie secondaire des consonnes redoublées. Par ci par là la seconde consonne se dédouble et se différencie ensuite en nasale: fr. bibelot : *bibbelot : bimbelot; briborion : brimborion, bobance : bombance; gr. πίπλημι : πίμπλημι, πίπρημι : πίμπρημι; κίχρᾱμι : κίγχρᾱμι, κίχρημι : κίγχρημι, etc.

594. D. L'analogie aussi a exercé une action profonde sur la sonorité et l'articulation.

Pour nous en tenir au celtique nous comprenons que l'objet ou le complément indispensable reçurent l'aspiration après une forme verbale finissant par une voyelle. C'est là de l'inertie psychique très régulière.

Mais que dire quand déjà dans le code de St. Gall (v.irl.) l'objet aspiré se trouvait séparé du verbe par le sujet et continuait d'être aspirée lors même que le sujet intermédiaire ne finissait *pas* par une voyelle? Que dire quand peu à peu l'objet et le complément manifestaient l'aspiration même après des formes verbales qui ne se terminaient pas par une voyelle, voire que

---

(1) MERINGER-MAYER : *Versprechen und Verlesen*, Stuttgart, 1895, p. 160 sqq.

(2) HULTENBERG, op. cit., p. 24, 25 et 48.

finalement cette aspiration en irlandais moderne devenait de règle pour tous ces compléments et objets, quel que fût d'ailleurs leur place et leur milieu (1)?

Pas autre chose que ceci. L'aspiration s'est associée graduellement d'une façon stable au curieux phénomène que nous avons caractérisé plus haut comme *la transition entre l'adhésion absolue et la relative* (§§ 95-96) par le fait que la grande majorité des formes verbales se terminaient par des voyelles, et c'est ainsi que l'aspiration s'est généralisée partout où ce curieux phénomène se produisait.

Dans HOLGER PEDERSEN e. a. on peut encore constater nombre d'autres exemples d'aspiration déviée ou égarée. Je rappellerai seulement ici l'aspiration qui suit *toutes* les prépositions protoniques (§ 44), l'intervention du *n* éclipse en tant que *n* relatif (§§ 73-75), le génitif des noms propres et d'autres substantifs, le second adjectif suivant un substantif aspirant (§ 95), etc.

En d'autres termes comme le faisait déjà remarquer BOLLER: "Indem diese Gesetze mit gewissen grammatischen Bildungen in ursächlichem Zusammenhange stehen, gewinnen sie eine sekundäre begriffliche Geltung, die ihnen von Hause aus fremd ist", op. cit., p. 203. C'est ainsi que les déclamations du Prince LUCIEN BONAPARTE (Initial mutations) contre HUGO SCHUCHARDT perdent leur dernière lueur de raison d'être; vu que du coup la formation comme l'extension de l'amollissement se trouvent au point de vue psychologique parfaitement justifiées.

595. E. Abordons maintenant la coopération de toutes ces forces dans le vers. Ici l'articulation est inséparable du timbre des consonnes.

En premier lieu vaut naturellement l'allitération.

Mais ce n'est pas seulement l'allitération passablement simple et très connue du vieux germanique, c'est encore et surtout la métrique du nouveau celtique et plus specialement du gallois qui démontre le plus clairement comment la différenciation et l'inertie doivent ici encore marcher de pair pour rendre leurs vers harmonieux. Quelques exemples de *cynghanedd* où seront

(1) HOLGER PEDERSEN: *Die Aspiration im Irischen,* KZ., 35, 1897, p. 315 sqq., § 16-22.

cursivés les sons rimant ensemble me semblent plus explicites qu'une longue description. J'opte donc pour le premier parti : *teg, edrych* | *tuag adref. cawr gerdd* || þe | *cawn un gair. bygwth* || y maer gloew *bigan. saer nid* ðes | cisiaur *un dyn. penllàd* || ar bob | *pennill* ð*edd. fynwes gwàwd* | *fy nysg ydoedd* (1).

Puis encore les rimes enfantines ou populaires. Au § 505 nous n'avons fait attention qu'au timbre. J'inviterai mes lecteurs à en relire encore quelques unes eu égard à la différenciation, à l'inertie et à l'anticipation de l'*articulation* et on concluera encore beaucoup de choses nouvelles et des particularités frappantes (2). Cet art populaire ou enfantin à moitié conscient seulement fournit au psychologue d'abondants et de féconds matériaux.

596. Comme *particularités typiques de l'articulation* qui ne se laissent pas séparer non plus du timbre des consonnes, il me faudrait en premier lieu étudier plus à fond ce que je n'ai fait qu'indiquer dans la note de la p. 184 ; puis je pourrais avec WUNDT (3) rappeler ce fait que les mots devant exprimer *bouche* possèdent presque toujours un *m* tandis que ceux qui traduisent *souffler* ont souvent une *fricative labiale ;* il est indiscutablement vrai aussi que *"les sentiments immédiats du moi"* manifestent une préférence pour les gutturales, que les sentiments des objets qui nous environnent emploient volontiers des dentales (t, s) et que finalement les sentiments des souvenirs et des choses subjectives préfèrent la plupart du temps une nasale *m* ou *n* (4). Mais ce sont toutes autant de questions que provisoirement on ne saurait approfondir davantage et en fin de compte leur importance est minime pour l'histoire linguistique.

---

(1) Voir à ce sujet *non pas* M. LOTH : *La métrique galloise*. I. Paris 1900 (un livre auquel on ne saurait absolument pas se fier pour les derniers siècles), mais J. MORRIS JONES : *Welsh Versification*, Zeitschr. f. celt. Philologie, IV, 1903, p. 106-143.

(2) Cf. à cet égard, surtout G. VERRIEST : *Over de grondslagen van het rythmisch woord*, op. cit., p. 17-22.

(3) *Die Sprache*, I, p. 324-25.

(4) D'abondants matériaux se trouvent dans R. DE LA GRASSERIE : *De l'origine et de l'évolution première des racines de langues*, Paris 1895, p. 17 sqq.

597. Cependant la structure articulatoire ou la forme typique des ondes sonores de chaque langue, dont nous faisions mention en passant, au § 541 est d'une autre importance, car: "There is nothing by which specific human languages are more characterised than by their prevailing habits of syllabification" (1). Une langue a-t-elle l'accent sur les voyelles, c'est la sonorité qui domine. Une langue a-t-elle l'accent sur les consonnes, c'est l'articulation qui prévaut. La sonorité est-elle montante ou descendante, l'accent glottal, l'accent musical ou le timbre suivront ordinairement une marche parallèle. L'articulation est-elle montante ou descendante, l'accent expiratoire d'intensité en ressentira habituellement le contrecoup. Jusqu'à quel point la sonorité ou l'articulation d'une langue peuvent-elles rester stationnaires? en d'autres termes, l'inertie agit-elle plus fortement que la différenciation ou est-ce l'inverse qui a lieu, ou encore, est-ce l'assimilation qui prédomine ou la dissimilation? Voilà quelques questions, qui quoique négligées jusqu'ici pourront devenir importantes dans la linguistique future, mais dont le caractère bien spécialisé ne nous permet pas de les étudier ici.

On a en revanche montré toujours beaucoup d'intérêt pour les mutations consonnantiques et il vaut la peine de se poser au moins la question si on peut les expliquer peut-être par l'accent articulatoire. Mais pour répondre à cette question il nous faudra par-ci par là passer en revue tous les autres phénomènes d'accent. Nous ferons donc bien, en entreprenant cette étude, de commencer un nouveau chapitre qui pourra alors en tant que preuve de la combinaison promise (p. 49) clore notre phonétique historique générale.

Les lois phonétiques (2).

598. Nous nous sommes efforcés dans ces "principes" de démontrer déjà plusieurs lois linguistiques qui à proprement parler ne sont que des lois psychologiques.

(1) Lloyd: *Glides between Consonants in English*, op. cit., p. 84.

(2) Je ne citerai de la bibliographie très vaste qui existe sur la théorie des lois phonétiques que ce qu'il y a de mieux et de plus récent: N. Kruszewski: *Über die Lautabwechslung*, Kasan, 1881;

Ainsi dans notre deuxième livre, lorsque nous avons montré comment partout et toujours, lorsque les conditions étaient favorables, il s'est développé deux formes linguistiques différentes pour l'adhésion absolue et pour la relative, deux aussi pour l'adhésion de réalité et l'adhésion potentielle, deux encore pour l'adhésion indicative et pour la significative.

Dans notre troisième livre nous avons tâché d'insinuer que partout et toujours il se manifeste la tendance à transformer les mots de sentiments en mots d'adhésion par la réflexion sur le sentiment.

Les quatre principes d'automatisme psychologique sont tous de même nature, mais plus généraux encore. Ils agissent en tout temps et en tout lieu, du moment que les circonstances les permettent.

599. Ce sont donc là des lois naturelles. Tout comme la loi naturelle de pesanteur dans le monde physique, tout comme la loi naturelle de la propagation de l'espèce dans le monde biologique, nous avons là les lois naturelles de l'âme humaine; car "ipsas naturales inclinationes rerum in proprios fines dicimus esse leges naturales".

H. Schuchardt: *Über die Lautgesetze*, Berlin, 1885; G. Karsten: *Sprecheinheiten und deren Rolle in Lautwandel und Lautgesetz*, Phonetische Studien, III, p. 1 sqq.; P. Passy: *Etude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*, Paris, 1890; l'abbé Rousselot: *Les modifications phonétiques du langage*, Paris, 1891-93; J. Baudouin de Courtenay: *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen, ein Capitel aus der Psychophonetik*, Straßburg, 1895; Wallensköld: *Zur Klärung der Lautgesetzfrage*, Abh. Prof. Tobler dargebracht, 1895, p. 289 sqq.; Hermann Paul: *Prinzipien der Sprachgeschichte*[3], Halle a. S., 1898, Kap. I, II, III; E. Wechssler: *Gibt es Lautgesetze*, Halle a. S., 1900; W. Wundt: *Die Sprache*, I, Leipzig, 1900, Kap. IV; H. Oertel: *Lectures on the study of Language*, New York-London, 1901; B. Delbrück: *Das Wesen der Lautgesetze*, Annalen der Naturphilosophie, I, 1902, p. 277-309; J. Vendryes: *Réflexions sur les lois phonétiques*, Mélanges Meillet, Paris, 1902, p. 115 sqq.; P. de Reul: *De Klankwetten*, Taal en Letteren, 13, 1903, p. 333-357; H. Schuchardt: Zeitschr. f. roman. Philol., 25, p. 244 sqq., p. 253 sqq.; Eugen Herzog: Streitfragen der Romanischen Philologie, Erstes Bändchen: *Die Lautgesetzfrage*, Halle a. S., 1904; Karl Vossler: *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1904; Idem: *Sprache als Schöpfung und Entwicklung*, Heidelberg, 1905; A. Meillet: *Quelques recherches de linguistique*, L'année psychologique, 1905, p. 462 sqq.

Je fais bon marché de tous les termes de cette définition pourvu que ceci soit sauvegardé : étant données les circonstances voulues, un être de cette nature (physique, biologique ou psychique) *doit* agir de lui-même selon ce norme déterminé, *partout* et *toujours, sans pouvoir agir autrement* et cela *sans exception aucune.*

600. Une loi linguistique psychologique est donc *une tendance,* un effort d'une ou de plusieurs forces psychiques combinées, à engager dans une direction déterminée un fait linguistique ou un groupe de faits linguistiques parallèles, tendance qui est toujours suivie de son effet en tout temps, en tout lieu et chaque fois de nouveau, pourvu que les circonstances requises soient présentes.

C'est ainsi p. ex. que deux sons identiques dans une construction se différencient inévitablement, quand ils ont tous les deux le maximum d'énergie sous tous les rapports; aussi inévitablement qu'une pierre en l'air retombera sur la terre dès qu'aucune force ne la retiendra plus.

601. Mais les lois phonétiques historiques sont-elles aussi de même nature? Non, absolument pas. Qu'est ce en effet qu'une loi phonétique, qu'un Lautgesetz?

Pas autre chose qu'un groupe de changements phonétiques parallèles ayant eu lieu dans une période déterminée, dans un milieu déterminé et s'étant produits une seule fois ou, pour parler psychologiquement : *C'est la suite donnée à une tendance* d'une ou de plusieurs forces psychologiques combinées à changer dans un sens déterminé un fait linguistique quelconque ou un groupe de faits linguistiques parallèles et cela à une époque déterminée, dans un milieu spécial, et une seule fois. C'est ainsi, p. ex. que l'ā grec passait dans l'ionien-attique à η (un seul fait linguistique); ainsi encore que les plosives sourdes i.-e. devenaient en germanique des fricatives (groupe de faits linguistiques parallèles).

602. Mais pareille règle phonétique constitue-t-elle donc une loi? Cela dépend de la définition qu'on voudra bien donner du mot *loi* et est donc une question de mot. Ce qui est certain c'est qu'elles *ne sont pas* le moins du monde *des lois naturelles au sens de notre définition :* Car nos lois naturelles de linguistique psycho-

logique sont aux lois phonétiques ce qu'est la loi de gravité à une seule averse. Car dans une averse aussi nous avons une quantité innombrable de gouttes, qui tombent selon la loi de gravité. Ainsi les lois phonétiques, comme nous l'avons déjà constaté dans l'énumération de nos exemples et comme nous le verrons plus clairement encore par la suite, les lois phonétiques, dis-je, contiennent un nombre infini de faits qui se déplacent sous l'impulsion d'une ou de plusieurs de nos lois linguistiques psychologiques.

603. Delbrück, dans la dernière édition de son "Einleitung" a développé une pensée remarquable, dont Kluyver a déjà montré l'importance dans le Museum: le "bedingter Lautwandel" finirait par repousser de plus en plus "den unbedingten" en raison directe des progrès de la linguistique (1).

Je vais maintenant déjà plus loin et je tiens les lois phonétiques spontanées pour impossibles.

604. En d'autres termes je commence par me ranger entièrement du parti de Wundt — qui avait d'ailleurs mérité de rencontrer beaucoup plus de créance chez les linguistes *en pareille matière,* — et je suis entièrement de son avis quand il dit: "daß generelle, nach denselben Gesetzen in allgemeingültiger Form wiederkehrende Erscheinungen, in dem zufälligen Versprechen oder sogar in dem willkürlichen Einfall eines Einzelnen ihre Quelle hätten, das halte ich nicht nur für unerwiesen, sondern auch für durchaus unwahrscheinlich" (2).

Ou peut-être la pluie peut-elle s'expliquer sans la loi de gravité? Si c'est le cas, on peut — pour demeurer sur un terrain plus voisin — ramener au même titre nos conceptions morales au hasard ou à une idée fantaisiste d'un moraliste reconnu! Certes, ces conceptions se sont partout étendues de plus en plus et systématisées avec plus de précision grâce à la tradition d'une révélation divine; mais dans le fond même des choses elles reposent pourtant sur la conséquence la plus impérieuse de notre nature humaine elle-même.

---

(1) B. Delbrück: *Einleitung in das Studium der Indogermanischen Sprache*[4], Leipzig, 1904, p. 174.

(2) W. Wundt: *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie,* Leipzig, 1901, p. 61.

Il en est ainsi de toutes choses. Si en effet nous nous mettons à nier que des causes *naturelles* sont à la base de phénomènes si généraux et si communs, la science n'a plus rien à dire là-dessus. Que chercherions-nous alors les causes alors que le fait cherché peut reposer sur un pur hasard?

Non, l'auteur des *"Prinzipien der Sprachgeschichte"*, pour ne citer que le maître, aurait dû déclarer franchement dans son chapitre sur les sons que jusqu'ici nous n'avons pu découvrir la cause naturelle plutôt que de finir par une explication qui provoque un fatal conflit avec les Principes fondamentaux de toute science.

605. En deuxième lieu je me range de l'avis de HERZOG et de VENDRYES (cf. aussi MEILLET, op. cit.) quand ils disent: "Ich betrachte nämlich *jede mechanische Lautentwicklung* als eine spezielle Wirkung von Vorgängen, die ihre Gründe in Naturgesetzen haben" (1). "Tout changement phonétique peut donc être considéré comme dû à l'action de forces intimes et secrètes, auxquelles convient assez bien le nom de *tendances*. Ce sont ces tendances qui modifient sans cesse la structure du langage, et l'évolution de chaque idiome résulte en dernière analyse d'un jeu perpétuel de tendances" (2).

Pour moi, je vais plus loin encore et je crois avoir déjà mis en lumière *ces forces intimes et secrètes, ces tendances.*

Car je l'ai déjà dit, voici ma ferme conviction:

Toutes les lois phonétiques trouvent leur dernière et complète explication dans le jeu combiné de nos principes d'automatisme psychologique sur toutes les qualités des phonèmes du langage, disons sur nos cinq sortes d'accent.

606. J'en détaillerai un seul exemple: la mutation des consonnes germaniques.

A cet effet cependant il nous faut remonter un peu plus haut et commencer par les Celtes.

607. Comme la soi-disant aspiration (3) affectait en vieil irlandais les mots empruntés au latin aussi bien

(1) E. HERZOG: *Die Lautgesetzfrage*, op. cit., p. 81.
(2) J. VENDRYES: *Réflexions sur les lois phonétiques*, loc. cit., p. 120.
(3) C'est sous ce nom impropre qu'on désigne dans les grammaires celtiques la plupart des manifestations d'amollissement.

que les mots du pays, on a cru longtemps que ce phénomène était par suite *dans son ensemble* plus jeune que le contact de l'irlandais et du latin.

Holger Pedersen a contesté cette conclusion pour plusieurs raisons. Et cela à juste titre. Seulement pour moi c'est un argument d'une tout autre nature qui fait pencher la balance en faveur de son opinion. Maintenant que nous connaissons la loi d'inertie psychique, dont nous avons vu les nombreuses applications intervenir dans toute l'histoire du développement linguistique celtique, nous concevons que l'aspiration et la mutation nasale du vieil irlandais, ainsi que la mutation sonore du breton ne sont pas des lois phonétiques au sens propre du mot (opérant à une seule époque déterminée, dans un seul milieu, une seule fois), mais une série de lois phonétiques ou plutôt encore une tendance durable d'inertie vocalique dans les constructions. Son action cependant n'était pas égale : tantôt plus forte et tantôt plus faible, mais elle était continuée, elle durait tant que les Celtes étaient Celtes. En d'autres termes, les circonstances requises sous lesquelles l'inertie des voyelles et des nasales se fait sentir sur les consonnes, sont chez eux toujours présentes dans une mesure plus ou moins large. Ainsi les mots aspirés d'emprunt latin ne prouvent pas du tout que la mutation et l'aspiration des mots indigènes ne peuvent pas être plus anciennes. Ils prouvent seulement que l'aspiration et la mutation ont agi encore à une époque postérieure, ce qui d'ailleurs résultait déjà de la "mutation consonantique britannique" et des aspirations du *p* qui ne paraissent qu'à une époque plus récente, fait que Pedersen attribue à tort à l'analogie.

608. Mais une fois que cette barrière de l'ancienne théorie avait été abattue, Pedersen voulut s'engager plus loin encore dans cette voie.

Jusqu'à présent on avait regardé l'aspiration irlandaise et la mutation britannique comme des phénomènes parallèles, comme cela se voit souvent dans des langues apparentées, mais jamais on n'avait osé les situer dans le vieux celtique : parce que dans les textes britanniques les plus anciens (800 ans après J.-Chr. environ) on ne trouve trace de mutation. Pedersen ce-

pendant concluait à très juste titre qu'elle a dû certainement exister déjà dans la langue parlée, puisque les voyelles qui ont causé la mutation, étaient déjà tombées à cette époque. Il s'attache ensuite à prouver pour toutes les consonnes aspirées ou mutées en particulier que leurs représentants en breton et en vieil irlandais remontent *certainement* pour une partie et *très probablement* tous aux-mêmes phonèmes primitifs du "celtique insulaire". Il conclut de là que ces deux évolutions phonétiques doivent être non seulement attribuées à la même cause, mais encore qu'elles ont un rapport historique mutuel, qu'elles sont identiques, bref qu'elles constituent de fait une seule évolution phonétique (1).

609. A notre point de vue cette conclusion doit naturellement se modifier de la façon suivante : l'amollissement des consonnes après des voyelles de la même construction a déjà commencé au temps où les Brittons et les Gôidels ou Irlandais constituaient encore un seul peuple.

610. Mais PEDERSEN ne se contente pas de cela. Il finit par prouver en s'appuyant sur des raisons très plausibles à mon avis que la mutation vocalique du gaélo-brittonique était encore non seulement parallèle, mais de plus identique à la mutation nasale du même époque, en d'autres termes que les nasales précédentes exerçaient la même influence sur les consonnes que les voyelles.

Cette mutation vocalique-nasale eut donc lieu au temps où les Brittons et les Gôidels parlaient encore la même langue. PEDERSEN ne précise pas d'avantage cette chronologie. Au plus tard, tout au plus tard, dit-il, "au 4e siècle après J. C. mais pourquoi pas aussi : plus tôt, beaucoup plus tôt, jusqu'avant la naissance de J. C.?"

(1) On ne peut rien conclure du fait que les restes de la période prélittéraire ne manifestent *point* ou du moins faiblement cette mutation : nous venons de voir ce qu'il fallait penser à ce sujet des textes britanniques les plus anciens. Rappelez-vous ensuite les difficultés qu'entraîne pareille orthographe. Dans sa critique du livre de PEDERSEN : IF., Anz., 9, 1898, p. 46. THURNEYSEN dit lui aussi en ayant l'air d'adhérer à l'opinion du savant susdit : "Daß die irische und brittannische Lenierung zusammenhangen, glaube auch ich."

Ainsi PEDERSEN (1).

Cette dernière question nous invite à aller plus avant.

611. L'époque en effet que les plus grands celtologues assignent à la langue gaélo-brittonique primitive s'écarte assez sensiblement du quatrième siècle après J. C.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, plus entendu en ces matières qu'aucun autre, croit que les Gôidels se sont séparés des Celtes continentaux au 8e ou au 9e siècle avant J. C. pour gagner la Grande Bretagne et que les Belges ou Brittons n'ont passé la mer que 600 ans plus tard, seulement sans exercer une influence sensible sur les Gôidels qui alors s'étaient déjà établis en Irlande (2).

JOHN RHYS (3) croit lui-aussi — et non sans raison — qu'il nous faut compter avec deux invasions celtiques dans les îles britanniques : la première des Gôidels (qui paraissent avoir conservé le $k^{u}_{\circ}$ i.-e. comme *qu* et plus tard comme *c*) au 5e ou au 6e siècle avant J. C.; la seconde des Brittons (chez qui nous retrouvons le $k^{u}_{\circ}$ i.-e. comme *p*) au 2e ou au 3e siècle avant J. C.

ZUPITZA (4) se montre très sceptique à l'égard de cette hypothèse sans cependant produire aucun argument sérieux pour ou contre; mais en tout cas il accorde qu'il s'est conservé sur le continent aussi des mots celtiques, où c'est tantôt un *p* tantôt un *qu* qui correspond au $k^{u}_{\circ}$ i.-e.

Or JOHN RHYS (5) concluait déjà de là comme le fit dernièrement encore EDWARD B. W. NICHOLSON (6) en s'appuyant sur des matériaux beaucoup plus riches et des raisons bien meilleures (puisqu'il démasquait beau-

---

(1) HOLGER PEDERSEN : *Aspirationen i Irsk,* op. cit., Chap. V, Aspirationens Alder.

(2) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE : *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère,* Paris, 1904, p. 17-37.

(3) JOHN RHYS and BRYMMOR JONES : *The Welsh People,* 34-35.

(4) E. ZUPITZA : *Kelten und Gallier,* Zeitschr. f. celtische Philologie, IV, 1903, p. 1 sqq.

(5) JOHN RHYS : Transactions of the philological society, London, 1892-93, p. 116 sqq.

(6) EDWARD B. W. NICHOLSON : *Keltic Researches,* Studies in the history and distribution of the ancient Goidelic language and peoples, London, 1904, p. 127-128.

coup de k^{u} initiales comme n'étant que des *p* i.-e.) que les Celtes continentaux s'étaient déjà scindés eux aussi en un peuple employant *p* et un autre se servant de *qu* (P-Kelten und Qu-Kelten).

Quel est maintenant le parti le plus sûr : admettre que les deux scissions sont historiquement en correlation étroite, ou en d'autres termes identiques; ou bien croire que dans deux pays différents à des époques différentes il s'est développé juste deux dialectes bien caractérisés qui se distinguaient principalement par un seul et même changement phonétique tout spécial? Entia non sunt multiplicanda sine ratione, dit un proverbe sensé et séculaire; et — qu'il paraisse étrange ou non que la même scission se manifeste dans les dialectes italiques aussi — tant que nous n'aurons pas de données plus amples, la logique nous oblige à situer la scission entre les "P-Kelten" et les "Qu-Kelten" dans les temps précédant la première émigration aux îles brittanniques et par suite dans l'unité continentale primitive.

Mais d'après le § 610 l'amollissement consonantique est plus ancienne que la scission entre "P-Kelten" et "Qu-Kelten", elle est donc non celtique-insulaire, mais encore vieux-celtique.

612. Mais alors nous devons trouver cet amollissement dans le vieux gaulois aussi? Distinguo : non pas *devoir;* nous avons déjà vu en effet que les inscriptions vieux-brittoniques et même dans les textes datant de 800 ans environ après J. C. ne nous offrent encore aucun cas de mutation, bien qu'il soit indiscutable qu'elle y existait déjà.

Cela n'empêche pas cependant que *si* nous arrivons à prouver l'amollissement consonantique en gaulois, nous aurons là une forte preuve de plus en faveur de notre thèse, qui ne pourra qu'en profiter. Après l'argumentation quelque peu pratique du paragraphe précédent plus d'un problablement sentira se fortifier encore sa conviction.

613. Eh bien, Thurneysen a indiqué en passant, dans sa critique citée plus haut, que l'amollissement brittonique après les *liquides* (que nous nous étions déjà attendus depuis longtemps à rencontrer aussi en vieil irlandais après les parallèles rapportés ci-dessus) trouve un parallèle frappant en vieux gaulois (Bormo : Borvo).

614. Mais nous y trouvons aussi les autres amollissements. Sans être un spécialiste en vieux gaulois, je risquerai cependant de réunir quelques faits (1) : César Vaçalus : Tacite Vahalis; César Trinobantes : Tacite Trinovantes; v.gr. νῆσοι Πρε(τ)ταννικαί : grec et latin plus récent : Brittannia; Pline Abobrica : Ptolemée Ἀυόβριγα; chronique picte Dorsum Crup : Tacite Mons Graupius; calendrier de Coligny Cantlos : Gantlos; laçit : lagit; cont. (2) κόρμα : κοῦρμι : cervesia; cont. caesa : cesa : gesa : gall. crwth : cont. chrotta : rotta : v.fr. rote; i.-e. komt- : cont. candetum (superficie de 100 pieds) : βελιουκάνδος : bellocandium (Achillea millefolium); skr. upari-(cara-) : cont. οὐέρ-τραγοι : (u)ver-tragus : fr. veltre (*uper- se présente aussi sous les formes ver, vero-, viro-, dans nombre de noms propres) : lat. supernus : irl. fern : cont. Vernus (nom propre); gr. ὕπο : cont. vo dans Vobergensis, Voglanni, Vosolvia; gall. trwyn (nez) : cont. δροῦγγος δέ μυκτήρ εἴτουν ῥύγχος καλεῖται; cont. bettonica : fr. bétoine : vettonica; cont. mascauda : bascauda (b = v ?); cont. leuca : leuga : fr. lieue; cont. ceva : geva; i.-e. *luko- : irl. loch : cont. λοῦγος; cont. δρυνέμετον : νεμητον : nimidae : irl. nemed; cont. tarinca : taringa; i.-e. melō : irl. melim; cont. vela (sorte de céréale); cont. acaunumarga : agaunus; irl. gulba : cont. gulbia : gulvia; cont. capanna : fr. cabane; cont. Setupokios : Setubogios; cont. Orcetirix : Orgetirix.

615. On le voit, l'amollissement se présente dans le celtique continental après les liquides, les nasales et les voyelles, aussi bien dans le corps d'un mot qu'en position initiale.

L'amollissement après les liquides présente les mêmes transitions que celui qui suit les nasales et les voyelles, tant en brittonique qu'en celtique continental ; il s'identifie donc à l'amollissement après les nasales et les

(1) Voici mes sources C. A. Serrure : *Essai de grammaire gauloise*, Louvain-Gand, 1889 ; A. Holder : *Altceltischer Sprachschatz*, Leipzig, 1891-1904 ; Whitley-Stokes : *Urkeltischer Sprachschatz*, Göttingen, 1894 ; Edward Nicholson : *Keltic Researches*, op. cit. ; mais surtout : G. Dottin : *La langue des anciens Celtes*, Revue des études anciennes, VII, 1905, p. 33-65.

(2) J'entends ici par cont. le vieux celtique continental. Voir Dottin.

voyelles. Cette dernière était déjà commencée en vieux celtique, parsuite la première aussi.

616. C'est maintenant seulement après avoir étiré ainsi la conclusion de PEDERSEN que nous pouvons nous poser la question (que lui aussi s'essayait déjà à résoudre), à savoir : Que devinrent primitivement les plosives sourdes vieux celtiques quand elles suivaient dans une construction une nasale, une liquide ou une voyelle?

Cette question en effet a sa raison d'être, puisqu'en vieil irlandais la fricative sourde apparait après les voyelles, la plosive sonore après les nasales et la plosive sourde primitive après les liquides. En vieux gallois au contraire les voyelles étaient suivies de plosives sonores, les nasales d'une fricative sonore ou d'une aspiration (en cornique et en breton la plosive sonore primitive a été aussi rétablie ici), le *r* d'une fricative sourde, le *l* de la plosive sourde primitive; en vieux gaulois aussi paraissent également toutes les formes : plosives sonores, fricatives sourdes et sonores et fréquemment aussi la plosive sourde originale.

617. La fricative sonore en tant qu'amollissement ultérieur de la sourde ou de la plosive sonore ne sera évidemment pas prise en considération.

Les deux sur lesquelles seules on pourrait émettre des doutes sérieux, ce sont la fricative sourde et la plosive sonore. A ce propos encore la triple question connue se pose :

La plosive sonore est-elle primitive? La fricative sourde est-elle primitive? ou les deux dérivent-elles d'une troisième?

618. La première de ces questions peut seule être résolue avec certitude : La plosive sonore n'est pas primitive, puisque la transition immédiate d'une plosive sonore en une fricative sourde est un fait inouï, qu'on ne saurait montrer nulle part et qui ne pourrait trouver son explication phonétique et psychologique qu'au moyen de toutes sortes d'étapes intermédiaires.

619. Les deux autres possibilités *peuvent* être vraies; les données dont nous disposons rendent provisoirement toute solution impossible : la chose importe peu d'ailleurs pour le but que nous poursuivons.

Si la fricative sourde est primitive, nous nous trouvons en présence d'une évolution comme il s'en est faite une dans une langue très apparentée, le latin : les fricatives sourdes du vieil italique se transforment dans le corps du mot en plosives sonores latines et *se conservent* en position initiale, ou comme nous pouvons le constater dans les dialectes germaniques modernes : en anglais le þ persista, tandis qu'il passa à *d* en néerlandais et en allemand.

620. *Si la fricative sourde n'est pas primitive, alors toutes les deux ont été d'abord des sourdes aspirées,* et nous avons alors devant nous une évolution comme on en a une en arménien, où les plosives sourdes vélaires et dentales i.-e. quand elles étaient intervocaliques ou suivies d'une voyelle en position initiale, sont devenues des aspirées et ensuite par ci par là des plosives sonores, tandis que la plosive sourde labiale s'est transformé en *v* en passant par *f* intervocalique. Tout le monde sait qu'une sourde aspirée peut devenir une fricative sourde ; nous voyons de plus en vieux macédonien p. ex. qu'elle peut donner naissance aussi à une plosive sonore : gr. θανεῖν : mac. δανῶν ; gr. θάρσος : mac. Δάρρων ; gr. γνάθος : mac. κάναδοι, etc. (1).

621. A mon avis, la mutation consonantique du germanique est en rapport très étroit avec les faits que nous venons de traiter. Suivant d'ARBOIS DE JUBAINVILLE la plupart des Germains ont vécu de 800 à 400 ans environ avant J.-C. sous la domination des Celtes le long des côtes allemandes de la mer baltique : ils étaient les sujets de ces derniers, beaucoup portaient leurs noms, ils les accompagnaient au combat, ils chantaient avec eux leurs *barditus,* leurs chants de guerre (2).

Eh bien, *ces* Germains de l'Allemagne du nord ont pris à leurs maîtres soit dans leurs chansons guerrières,

(1) G. N. HATZIDAKIS : *Zur Ethnologie der alten Makedonier.* IF., XI. 1900, p. 318.

(2) Voir en résumé les arguments principaux réunis dans : H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE : *Les Celtes depuis les temps les plus anciens,* op. cit., p. 170 sqq. Pour de plus amples détails : Idem : *Les premiers habitants de l'Europe*[2], Paris, 1894. Cf. H. HIRT : *Die Indogermanen,* I, Straßburg, 1905, p. 170 et 174. Cf. aussi l'évolution des dialectes anglo-irlandais modernes au § 585.

soit dans leur langue de tous les jours, cet amollissement des plosives sourdes et des sonores aspirées (1).

Ce changement phonétique est passé par eux aux Scandinaves qui empruntaient à la civilisation celtique de La-Tène presque toute leur culture nouvelle, supposé qu'ils n'aient pas vécu sous la domination celtique (2). KOSSINNA (3) montre sous des couleurs très vives comment pareil changement phonétique pouvait s'étendre ainsi jusqu'au delà de la Baltique et HANSEN dit avec une énergique concision : Lautneuerungen drangen leichter über die See, über Belt und Sund als durch das binnenländische Südgermanien "horrida silvis" (4).

Ceci se laisse prouver jusque dans ses détails.

622. Prenons d'abord la consonne placée dans le corps du mot.

Dans tous les cas où la mutation consonantique a affecté *les plosives sourdes i.-e. dans l'intérieur du mot,* elles sont précédées *d'une voyelle, d'une nasale* ou *d'une liquide,* soit donc des mêmes facteurs amollissants que nous avons trouvés en celtique.

Ce n'est évidemment pas le lieu ici de le prouver avec des matériaux complets, mais chacun pourra s'en convaincre aussi fermement qu'il lui plaît; les exemples en effet ne font pas défaut.

623. Cependant une condition indispensable de cette explication c'est aussi que toutes les plosives sourdes i.-e. dans le corps des mots ont conservée leur articulation primitive après tous les *autres* sons. Nous le constatons dans les faits avec une régularité parfaite : Les consonnes doubles ne sont *point* changées, car les quelques ff, þþ et χχ, qui semblent s'être présentées en vieux ger-

(1) Les plosives sonores indo-européennes avaient sans doute conservé en germanique une articulation plus forte de façon à ne pas être senties comme les sonores et les sonores aspirées qui en celtique s'étaient confondues, à excepter cependant $g^{u}_{\wedge}$ et $g^{u}_{\wedge}h$ dont nous reparlerons au § 643 sqq.

(2) SOPHUS MÜLLER : *Nordische Altertumskunde,* Straßburg, 1897-98, II, p. 20-31. Idem : *Urgeschichte Europas, Grundzüge einer prähistorischen Archäologie,* Straßburg, 1905, p. 157 sqq.

(3) GUSTAF KOSSINNA : *Die ethnologische Stellung der Ostgermanen,* IF., VII, 1897, p. 297-98.

(4) ANDR. HANSEN : *Landnåm i Norge, En utsigt over bosætningens historie,* Kristiania, 1904, Anz. IF. 17, 1905, p. 40-41.

manique sont des contaminations produites par pp, tt, kk, et f, þ, χ (1). Toutes les plosives sourdes restent intactes après le *s*. Mais le *t* demeure tel quel aussi après les fricatives sourdes (formées par une différenciation antérieure) ainsi qu'après les autres fricatives : *gaft*, *magt*, etc. Nous ne saurions être étonnés de rencontrer aussi les formes analogiques *namt* et *rant*, vu que sur sept des classes verbales six n'ont habituellement pas une nasale ou une liquide à la fin du thème verbal.

624. Mais ce n'est pas seulement dans la transformation générale des plosives sourdes i.-e. en fricatives que le germanique et le celtique marchent de pair ; les mêmes phénomènes se manifestent aussi dans la division plus minutieuse des fricatives sourdes et des sonores.

Brugmann les formule tous les deux comme suit (2). Pour le vieil irlandais : t, c wurden nach Vokalen zu þ, χ. Hieraus hinter schwachtonigen Vokalen : đ, g ; et pour le germanique : Die spiranten f, þ, χ wurden stimmhaft (ƀ, đ, g), wenn der unmittelbar vorausgehende Sonant nicht den Wortakzent hatte.

Je ne vois pas pourtant dans ces faits parallèles la nécessité de la simultanéité ou de l'influence directe du celtique (3). Je les cite surtout afin de faire voir que pour le moins l'articulation des plosives amollies a dû être la même dans les deux domaines linguistiques.

625. De plus cette comparaison donnerait enfin un coup mortel à toutes les explications artificielles (4) de la loi de Verner (surtout si l'hypothèse donnée ci-dessus

(1) Kluge : PBB., 9, p. 176 sqq. ; Kauffmann : PBB., 12, p. 511 sqq. ; C. C. Uhlenbeck : PBB., 22, p. 193 sqq.

(2) *Grundriß*, I², § 782, § 792.

(3) La chose cependant est très possible. Depuis l'étude de Meyer-Lübke : *Die Betonung im Gallischen* (Sitzungsber. der Wiener Akad. phil.-hist. Cl., 143, 1900, II. Abhandlung), je tiens la doctrine de l'accentuation initiale en vieux celtique pour insoutenable. D'autre part je ne vois pas de difficulté à admettre le maintien de l'accent alternant i.-e. pour le vieux celtique d'alors tout comme pour le vieux germanique contemporain, avec cette différence cependant que de musical qu'il était cet accent était devenu intensif. Toutes ces fricatives auraient été plus tard nivelées en celtique, à quelques traces près.

(4) H. Gauthiot : *A propos de la loi de Verner et des effets du ton indo-européen*, MSL., XI, 1900, p. 193 sqq. ; H. Pedersen : KZ., 39, p. 243 sqq.

en note se trouvait être la vérité). Or c'est un fait absolument certain que l'accent était en vieil irlandais *intensif*. Eh bien, l'accent musical alternant de l'indo-européen devait donc être passé en un accent d'intensité alternant dans le germanique antérieur à l'époque où se faisait sentir l'action de la loi de VERNER.

Mais alors KARL ADOLF VERNER a produit aussitôt l'explication phonétique juste en même temps que la preuve historique vraiment géniale de sa loi phonétique. VERNER croyait en effet que le renforcement de l'afflux de l'air dans la syllabe accentuée avait fait conserver la fricative sourde (1).

Eh bien, cela est parfaitement juste. Le vieil irlandais nous le prouve comme nous le prouvent aussi le gotique, le moyen anglais, le néerlandais et toutes sortes de dialectes germaniques modernes. Les expériences de ROUSSELOT aussi nous le confirment. Voir § 343.

626. Seule la formule doit être renouvelée et la conception de syllabe doit être précisée.

Tout d'abord cette explication n'implique pas nécessairement une séparation rigoureuse des syllabes bróþ-ar et fađ-ár comme PEDERSEN l'a supposé. La seule chose nécessaire est que le groupe des sons transitoires qui environnent la fricative soient inaccentués dans fađár tandis qu'ils aient l'accent dans brōþar. Eh bien, profitons de ce que nous avons appris aux §§ 539-540. Or d'après Walde (op. cit., p. 131) nous devons admettre pour le v.germ. un accent croissant. Nous pouvons donc écrire ainsi *ᶠfᵃaᵈđaar et *ᵇbʳrooþþᵃaʳr, d'où nous concluons à l'instant que la fricative dans le premier exemple avait moins d'air que dans le second, et que le changement en *fađár est donc facile à comprendre.

627. Finalement nous trouvons en germanique et en celtique un même allongement compensatoire du moins pour le groupe -nχ (2).

Il y a donc pour la position à l'intérieur des mots un parallélisme parfait entre le vieux celtique et le vieux germanique.

(1) KARL VERNER : *Eine Ausnahme der ersten Lautverschiebung,* KZ., 23, 1875, p. 116.
(2) Voir PEDERSEN : *Aspirationen i Irsk,* op. cit., § 147.

628. Voyons maintenant les sonores aspirées dans le corps du mot en germanique.

Eh bien Paul constatait dans le tome premier des Beiträge de lui et de Braune que les sonores aspirées de l'i.-e. étaient *généralement* devenues fricatives sonores en vieux germanique. Cependant à examiner de près les exemples en position intérieure, nous remarquons très vite : que dans tous la sonore aspirée suit immédiatement une voyelle, une nasale ou une liquide (1) ; en d'autres termes que nous avons encore affaire à un amollissement parfaitement semblable à celui du vieux celtique.

629. Mais nous remarquons aussi que là où une consonne précédait, la plosive est demeurée. Le ddh i.-e. est devenu par différenciation articulatoire zdh, puis a passé à zd par différenciation expiratoire. Le dzdh i.-e. a passé par la différenciation des deux sonores à tzdh, puis par inertie du t à tsth, enfin par la continuation de la différenciation le premier t fut éliminé. De même l'i.-e. dzgh : tsgh : tskh par amollissement : þskh : skh : sk ; i.-e. gzdh : ksdh : kst : χst ; i.-e. gzgh : kzgh : kskh : skh : sk. Des exemples celtiques et germaniques se trouvent chez Brugmann (2).

630. Mais ici encore nous retrouvons des parallèles jusque dans les détails. Stokes et Strachan (3), en effet, démontrent avec une grande vraisemblance que le vieux celtique manifeste, dans des conditions pareilles, absolument la même assimilation que celle découverte par Osthoff-Kluge en germanique : i.-e. -ghn-́, -dhn-́, -bhn-́ deviennent en vieux celtique -gg-, -dd-, -bb-. Puis ils ont tous les deux toutes sortes d'amollissements secondaires, d'assimilations et de dissimilations qui leur sont communes : Par ci par là les fricatives sonores en celtique et en germanique deviennent des mores vocaliques ou bien disparaissent complètement. En vieil irlandais mb, d'après le gallois,

(1) Les exemples de prétérits (§§ 555, 556) ont tous la voyelle syncopée : cf. § 346.

(2) *Grundriß*, I^2, § 786 et 796.

(3) Whitley Stokes(-Strachan) : *On the assimilation of pretonic n in Celtic suffixes*, IF., II, 1893, p. 167 sqq. Cf. aussi : BB., 20, p. 2 sqq.

passa par mb à mm. La même chose eut lieu plus tard sur tout le territoire allemand. Vieil irlandais nđ : nd : nn (surtout au milieu du mot). Bas et moyen allemand nđ : nd : nn (ici encore de préférence au milieu du mot). Vieil irlandais ng : ng : ŋŋ. De même sur la plus grande partie du domaine germanique (écrit le plus souvent ng dans les deux cas), etc., etc.

631. Examinons maintenant aussi la position initiale.

La particularité la plus caractéristique du vieux celtique, c'était décidément une forte et saine euphonie (Satzphonetik).

Là une sourde ou une sonore initiales se trouvaient-elles *dans* une unité secondaire après une voyelle, une nasale ou une liquide finales, il y eut le même amollissement que dans le corps du mot.

Eh bien, après tout ce qui précède nous devrions vraiment être étonnés au plus haut point si les Germains celtisés et les Celtes germanisés n'avaient point transporté cette même particularité en vieux germanique du moins pendant l'époque de leur cohabitation.

632. Mais notre étonnement serait peu fondé, car le vieil germanique porte des traces on ne peut plus évidentes du fait en question : *toutes* les plosives sourdes initiales, *toutes* les sonores aspirées initiales se sont transformées respectivement en fricatives sourdes et sonores.

Mais cela a tout l'air de vouloir nous rassasier de bonnes choses. N'est-ce pas exagérer que de rapprocher cette généralité illimitée du phénomène nettement délimité du vieux celtique? Non, à condition cependant d'y ajouter quelques éclaircissements.

633. Premièrement donc toutes les consonnes simples finales étaient tombées excepté le *s* et le *z*. Parmi les nasales et les liquides le *r* avait disparu. De plus la règle qui allait influencer et faire disparaître les voyelles brèves finales n'avait point agi encore (1).

En dehors donc des mots en *s* et en *z* et les quelques

---

(1) Cette chronologie relative ressort clairement 1° du fait que la chute des consonnes finales se présente avec plus ou moins de restrictions dans toutes les langues i.-e. (la chose est surtout évidente en grec p. ex.), par suite elle doit avoir commencé aux époques primitives; 2° du traitement pareil qu'ont subi toutes les voyelles couvertes ou non par les lois germaniques concernant la position finale; 3° du

autres très rares qui se terminaient en consonnes originairement doubles, tous devaient amollir dans la construction les consonnes initiales du membre qui eventuellement les suivait. Et pour ne citer que deux constructions principales : Presque tous les substantifs formaient une construction avec le pronom démonstr. précédant : voir § 504. Et alors il y avait quasi toujours une voyelle ou une nasale en position finale. Tous les verbes se présentaient continuellement avec les préverbes en une seule construction et presque tous les préverbes se terminaient encore par une voyelle, une liquide ou une nasale. Ainsi ces cas authentiques paraissent être déjà en nombre suffisant pour imprimer fortement et d'une façon durable dans les esprits ces séries d'association analogique p : f, t : þ, k : χ, bh : b, dh : đ, gh : g.

634. Mais en second lieu l'ordre traditionnel des mots de la proposition principale était en vieux germanique comme en vieux celtique : sujet-verbe-reste (1).

Eh bien, nous avons vu au § 594 comment dans le celtique postérieur l'aspiration s'associait à cette catégorie grammaticale du *reste,* de sorte que tous les accusatifs et toutes les expressions adverbiales commencèrent à manifester régulièrement l'aspiration. Et c'est ainsi que tous les cas (excepté le nominatif) des noms et des pronoms, avaient déjà très souvent la consonne mutée; car en vieux germanique aussi presque toutes les formes verbales devaient amener un amollissement : *némō, némizi, némiđi, némamiz, némiđi, némanđi, (ne)nama, namt, námi, nēmuma, nēmuđi, nēmun.

635. Mais en vieux et en moyen irlandais une catégorie bien plus générale encore s'est associée à l'amollissement : *les membres d'une construction* tout court, tous les mots qui *appartenaient à une unité secondaire* (2).

---

fait que l'accentuation i.-e. alternée survivait encore en ce moment, laquelle accentuation devait passer d'abord à l'accent initial germanique avant que les voyelles finales pussent tomber.

(1) B. Delbbück : *Grundriß, Syntax,* III, § 29, § 30 a. Depuis la réunion de matériaux par Pedersen : *Die Aspiration im Irischen,* KZ., 38, 1897, p. 315 sqq., § 1-25, c'est l'ordre des mots suivant qui a prévalu pour le celtique : verbe-reste.

(2) Ce n'est pas là une catégorie que j'invente pour le besoin de la cause : nous verrons en effet en traitant l'ordre des mots combien réellement ce facteur a été actif dans l'inversion.

Il nous faut citer ici en premier lieu comment en ressortissait le verbe + reste déjà nommé. Mais s'y rattachent ensuite aussi le substantif + *adjectif* (lors même qu'un autre mot se trouve entre les deux) le substantif + *cas attributif*, toutes les aspirations verbales relatives (1) (qu'est-ce en effet qu'une proposition relative sinon un attribut, cf. le basque), l'aspiration du second membre des composés et last not least l'aspiration non seulement *après* mais aussi *avant* la particule *acus*(et). Dans tous ces cas on faisait abstraction de la désinence réelle du premier membre de la construction. La catégorie déterminée s'était associée à l'amollissement; et cette catégorie n'est *point* — ce que moi même j'ai cru pendant longtemps — l'adhésion potentielle; cela paraît clairement dans la catégorie du *reste* et dans les cas *acus*. Et cependant il nous faut ici un facteur réel qui pût agir dans *tous* ces cas parallèles. Eh bien, ce facteur est tout simplement le sentiment qu'on a en prononçant un mot que ce mot n'est pas prononcé seulement pour lui-même, mais qu'il appartient aussi à un autre et qu'il est senti et voulu avec cet autre mot.

Eh bien, quelque chose de pareil doit avoir agi aussi en vieux germanique. Mais la grande majorité des mots sont employés et l'étaient déjà à ce moment comme partie intégrante d'une construction. Dans la grande majorité des mots donc la mutation des consonnes germaniques devait avoir lieu aussi en position initiale.

636. Avant de traiter les objections qui s'opposent à première vue à cette assertion, il nous faut encore commencer par mentionner un rapport de détails.

Il y a en vieux celtique deux prépositions dont la plosive forte et sourde initiale — du moins quand elles se trouvaient précéder l'accent — s'est transformée non en une fricative, mais en une plosive douce et plus tard en une plosive sonore. I.-e. *to, *tu : v.irl. do-, du-

(1) La particule aspirante *a* de PEDERSEN n'a été admis ni par STRACHAN, ni par THURNEYSEN et cela à juste titre. Le fait que le -n relatif ne serait autre chose que le -n du sandhi ordinaire est apprécié par THURNEYSEN comme étant "auf den ersten Blick kühn, aber vielleicht richtig". Eh bien, pourquoi l'aspiration relative qui a la même fonction ou à peu près, ne serait-elle pas elle aussi l'aspiration du sandhi ordinaire?

p. ex. v.irl. dogáir : tógairm. I.-e. *ko(m), *ku(m) : v.irl. con-, co, irl.mod. go, et en gallois aussi p. ex. gwnâf : cýf- (1).

Mais nous constatons en germanique aussi dans les mêmes conditions avant l'accent, les deux mêmes cas (2) où la même irrégularité se fait *clairement* jour : i.-e. *tu : got. du-, du, p. ex. got. dugínnan : v.h.all. zuó ze : néerl. tót (2). I.-e. *ko : got. ga-, gamáins : v.lat. cómoin(em).

637. Abordons à présent la difficulté qui se présente : Mais si les Celtes avaient toutes les particularités psychiques pour causer chez les Germains dans leurs rapports avec eux une mutation consonantique, ces Celtes devaient a fortiori montrer eux mêmes cette mutation d'une façon bien plus typique. Or nous n'en trouvons rien en celte. Donc.

Donc il nous faut ici bien ouvrir les yeux.

D'abord la mineure. Si nous envisageons attentivement les consonnes de l'irlandais moderne ou seulement du breton ou du gallois moderne, nous constatons là un état de choses qui se rapproche remarquablement du germanique après la mutation des consonnes.

— Oui, mais ce n'était pas le cas en vieux celtique. —

Parfaitement et du coup nous arrivons à la majeure.

638. Avant que la mutation en question puisse s'accomplir, il est nécessaire que l'ouverture de la bouche et les vibrations des cordes vocales aient une énergie plus grande que l'occlusion et le manque de sonorité, en d'autres termes, que les voyelles surtout doivent être affectées de l'accent. Eh bien, nous avons vu précédemment que dans le germanique des vers allitérés l'accent tombe surtout sur les consonnes. Une nouvelle période a donc été inaugurée au cours de cette époque intermédiaire. Or dans cette nouvelle période naturellement il n'y avait plus de raison psychologique pourquoi il se présentait dans un mot tantôt une fricative et tantôt une plosive. Considérées en elles-mêmes les deux étaient en tout temps également bonnes. Il s'engageait une espèce de lutte, de concours entre

(1) R. Thurneysen : IF., Anz. IX, p. 46.
(2) Voir maintenant Delbrück : IF., XXI, 1907, p. 55 sqq.

ces deux et ici encore c'était le droit du plus fort (c'est à dire de la consonne qui se présentait le plus fréquemment) qui l'emporta. La lutte se termina donc en faveur de la fricative qui avait remplacé la plosive quasi invariablement dans le corps du mot et dans la plupart des cas en position initiale. Et la spirantisation se propageait de mot à mot (1), d'une tribu à l'autre (2) et de génération en génération (3).

Ce phénomène ne se manifesta dans les langues celtiques que beaucoup plus tard et n'y devint jamais aussi caractéristique, parce que ces langues n'ont jamais dégagé un accent consonantique aussi prépondérant.

639. On pourrait déduire encore une objection des mots d'emprunt celtique en germanique qui ne manifestent point de mutation: got. kēlikn, sipōneis et peika-(bagms). Mais pour tirer des conclusions des mots d'emprunt celtique, il convient d'établir tout d'abord que ce soient bien là des mots d'emprunt celtique; eh bien, le fait n'est pas du tout prouvé pour sipōneis et peika-(bagms).

Seul kēlikn dérive certainement du gaulois celicnon. Or tout semble indiquer que ce mot a été transplanté chez les Gots à une période bien postérieure par l'intermédiaire des Vandales. Il n'y a donc là pas l'ombre de difficulté.

640. Il reste donc comme conclusion : Le changement germanique des plosives sourdes et des sonores aspirées en fricatives a commencé à l'intérieur des mots et des constructions après des voyelles, des liquides et des nasales, sous une influence vieux celtique, 700 à 800 ans avant J.-C. Il s'est étendu graduellement et s'est associé à différentes catégories grammaticales et psychologiques; mais c'est seulement lorsque les Germains

(1) B. J. Wheeler : *The causes of uniformity in phonetic change.* Transactions of the American Philological Association, 32, 1901, p. 5 sqq.

(2) Rousselot : *Les modifications phonétiques du langage,* op. cit., p. 264 sqq. et passim.

(3) Rousselot : Ibidem. Ensuite : Eugen Herzog : *Die Lautgesetzfrage,* op. cit., § 41, dont je ne saurais absolument pas partager la théorie contenue dans les autres paragraphes.

allemands eurent acquis leur autonomie, lors que l'influence immédiate des Celtes sur toute la civilisation germanique se fût perdue vers l'an 300 avant J.-C., que ce changement est devenu tellement générale qu'il nous est permis de parler d'une mutation consonantique.

641. C'est une opinion très répandue dans les écoles, mais qui n'a jamais été prouvée que cette généralité n'admettrait pas d'exception (1).

C'est un fait établi que la tendance de vouloir rejeter l'existence d'exceptions a rendu de fort bons services en tant que formule de travail; mais dès que la linguistique psychologique aura supplanté les lois phonétiques, on verra clairement que cette tendance a été cause aussi de bien des confusions (2).

Pour moi, personellement, j'en ai fait une expérience significative: j'ai vu comment E. Zupitza, sceptique prononcé pourtant, *n'a pas hésité* un moment *à croire* pour la période indo-européenne primitive (3) à une espèce d'articulation indécise que Sievers a constatée chez un seul Papou (!) et que v. d. Gabelentz a soupçonnée pour beaucoup de langues australiennes (!) et américaines (!). Ne vaudrait-il pas mieux de songer, que les

(1) Les soi-disant *lois phonétiques non conditionnées* seront *alors* sans exceptions: quand l'association décrite plus haut aura pu agir jusqu'à la fin, donc 1° quand elle aura toujours conservé assez d'énergie psychique et 2° quand elle aura eu assez de lieu et de temps. Une telle association en effet peut perdre son énergie par une évolution de l'accent. Le lieu et le temps peuvent faire défaut, quand p. ex. nous avons pour une langue des données d'un certain dialecte ou allant jusqu'à une date déterminée et pas au delà et que juste dans ce dialecte ou à ce moment l'association en question battait son plein. Il va de soi que dans ce cas les matériaux statistiques d'un de ces phonèmes ne manqueront pas de paraître moitié nouveaux, moitié anciens. Les soi-disant lois *phonétiques conditionnées* sont alors sans exception: quand la condition était non seulement le sine qua non, l'occasion ou le motif déterminant, mais encore la cause effective, ou quand à défaut de cela, une association de même nature que pour les lois phonétiques non conditionnées, mais qui soit une association de l'ancien phonème + condition avec le nouveau + condition, a su s'établir et se maintenir ensuite jusqu'à la fin. Nous avons donné plus haut assez d'exemples comme quoi une condition déterminée était *motif*, *occasion* ou *cause*.

(2) Se rappeler, p. ex., le prétérit germanique faible en -đa, -þa et -ta, le supin latin en -tum, et -sum, etc.

(3) E. Zupitza: *Zur Ursprache*, KZ., 37, 1901, p. 387 sqq.

lois phonétiques non conditionnées pourraient bien admettre des exceptions vu qu'elles ne sont autre chose qu'une alternance conditionnée qui a graduellement élargi son domaine grâce à l'analogie. Tous nous savons d'ailleurs que l'analogie ne connaît pas de marche rigoureusement régulière.

Mais je n'insisterai pas là-dessus. Quod gratis asseritur, gratis negatur. Pour la pratique je me tiendrai aux lois phonétiques en tant qu'elles sont formule de travail aussi longtemps que mes conclusions psychologiques ou l'évidence spontanée n'y contrediront pas. Si c'est là le cas, je soumets mes prémisses psychologiques à un nouvel examen, et si je constate de nouveau leur justesse...., ou bien, je recherche si mon évidence spontanée est strictement personnelle et s'il n'en est pas ainsi...., je délaisse le postulat, la formule de travail apprise à l'école pour la vérité reconnue qui m'est imposée par les faits.

642. M'appuyant sur ce raisonnement, j'ajouterai, en dernier lieu, à mes arguments en faveur de l'origine celtique de la mutation des consonnes germaniques un traité succinct des labiovélaires germano-celtiques.

Comme nous l'avons déjà vu plus haut il a dû y avoir une scission en celtique, des siècles avant notre ère, et cela par le fait que certains dialectes perdirent l'élément guttural de leurs labiovélaires, tandis que d'autres le conservèrent.

C'est en tout cas très risqué que d'admettre, sans autres données, que les Germains du nord de l'Allemagne se trouvaient uniquement sous l'influence d'un seul de ces dialectes et on a peine à croire que la civilisation de La Tène ne se soit pas étendue d'abord à *tout le domaine celtique* avant d'avoir passé aux peuples plus au nord.

Si donc le celtique a exercé une influence aussi profonde sur les langues germaniques, ainsi que nous l'avons admis ci-dessus, il *faut* nécessairement que le germanique aussi ait éprouvé le contre-coup de cette scission dialectique celtique et en montre des traces; il va sans dire que ces exemples alors constituent une preuve nouvelle en faveur de notre thèse. Eh bien, ce contre-coup, cette réaction est réelle; elle existe et ren-

voie clairement jusque dans ses détails à une évidente influence celtique.

643. "Fast im Gegensatz zu allen Forschern" (1) ZUPITZA s'est efforcé de nier la transition des labiovélaires sourdes en pures labiales. Certes il a repoussé à juste titre beaucoup d'étymologies hâtives. "Aber doch erscheint die Summe der auftretenden f zu groß, um nicht die Vermutung lautgesetzlichen Entstehens nahe zu legen" (1). Ainsi s'exprime HERMAN HIRT, qui ne craint pas de nier, en faveur de "la conformité aux lois phonétiques" des étymologies évidentes pour tout le monde.

Quant à la règle de KLUGE-BRUGMANN, selon laquelle une autre consonne labiale serait le facteur actif, (comme d'ailleurs toute autre explication conditionnelle) il est impossible qu'elles contiennent un fond de vérité. La chose ressort clairement du fait que labiale et gutturale se présentent précisément *dans les mêmes mots ou thèmes*. Got. wulfs: v.h.all. wulpa: v.isl. ylgr; got. auhns: v.norv. ogn: v.isl. ofn: ags. ofen: v.h.all. ovan: v.h.all. habaro: v.gutn. hagri; v.h.all. zwīfo: zweho. Tacite Fenni: h.all. Quänen; néerl. wreef: dial. mrijf: m.néerl. wrīghe.

644. Voilà pour les sourdes. Abordons maintenant les sonores. Comme nous avons déjà vu plus haut, les plosives sonores i.-e. ont été déjà en v.germanique des sourdes douces ou bien elles se sont distinguées de quelque autre façon des sonores vieux celtiques; selon toute vraisemblance elles ne subirent aucunement l'influence de ces dernières. Eh bien, en parfait contraste avec les sourdes les labiovélaires sonores se présentent en vieux celtique sous forme de *b*, en quoi tous les dialectes concordent; tandis que dans le vieux germanique dont nous parlons *à présent*, c'est *toujours* sous la forme de $g^{u}_{\wedge}$ devant les voyelles claires et de g devant les voyelles foncées. On saurait difficilement produire une confirmation plus éclatante de notre hypothèse antérieure.

645. Finalement les sonores aspirées. OSTHOFF a démontré, dans sa fameuse et despotique étude (2), que la sonore aspirée labiovélaire a perdu dans les langues

---

(1) H. HIRT: IF., Anz., IX, 1898, p. 56.
(2) IF., IV, p. 264 sqq.

celtiques sa labialisation et se manifeste sous la forme de simple vélaire; que ceci fût déjà le cas en vieux celtique, nous pouvons le supposer du moins, bien qu'il n'y ait de certitude (1) que lorsqu'un u suivait: v.celt. Hercynia: querquētum. Or E. Zupitza (2) a démontré la même chose pour le germanique: la sonore aspirée labiovélaire a perdu sa labialisation, souvent dans le corps du mot, le plus souvent à l'initial, surtout devant un u, mais aussi devant d'autres voyelles.

J'admets la parenté de rkr. gharmas: germ. warm, etc., mais ce n'est pas là un motif pour moi de révoquer en doute ou d'imputer à l'analogie des cas tels que v.irl. gellaim: got. -gildan, gild, gilstr; v.irl. gonim: v.isl. gondoll (gandr), norv. gand, et autres (3). Ainsi l'accord des détails, des subdivisions se trouve de nouveau être aussi frappant que possible.

646. Il nous faut cependant traiter encore deux autres mutations: dans certains cas les fricatives sonores sont devenues plosives et les plosives sonores se sont transformées comme règle générale en sourdes.

Comme les deux mutations dont nous avons parlé avaient un trait commun, ainsi en est-il de cette dernière paire. La première mutation trouva son point de départ dans l'énergie des voyelles et produisit une ouverture buccale et parfois même les vibrations des cordes vocales. La seconde provient de l'énergie des consonnes et amène l'occlusion de la bouche et le manque de sonorité.

Ce nouveau phénomène s'appuie sur une tout autre complication des facteurs linguistiques psychologiques et par suite ne saurait s'être présenté à la même époque que le premier. Il réclame une période d'accent consonantique. Nous avons déjà plus haut situé celle-ci dans les derniers siècles de la période vieux germanique.

Cette conclusion psychologique commence par être parfaitement d'accord avec l'opinion généralement admise et uniquement fondée sur des données linguistiques,

(1) Puisque c'est seulement en irlandais aussi que le vieux celtique k$^{u}_{\wedge}$ devient c.

(2) Ernst Zupitza: *Die Germanischen Gutturale,* Berlin, 1896, p. 97-102.

(3) C. C. Uhlenbeck: *Zur Lautgeschichte,* PBB., 22, 1897, 543 sqq.; H. Hirt: IF., Anz. IX, 1898, p. 57.

que ces deux mutations sont les dernières de toute la série et ont dû commencer vers l'an 250 avant J.-C. Examinons cependant de plus près s'il existe réellement en une mesure suffisante des conditions autorisant cette influence d'un accent consonantique.

647. Prenons d'abord les consonnes en position initiale. Selon toute vraisemblance l'accent d'intensité affectant la première syllabe avait déjà pris le dessus vers la fin de la domination celtique du moins dans une partie du domaine celto-germanique. Dans le pays des Celtes eux-mêmes, cet accent devait se borner à quelques tribus. Chez les Germains il s'étendit bientôt sur tout le territoire. Ce fait avait pour conséquence que toutes sortes de voyelles brèves finales tombèrent et que la grande majorité des mots eut des consonnes en position finale. Le second membre d'une construction qui commençait par une fricative sonore ou une plosive sonore se trouvait donc régulièrement précédé d'une consonne. Or l'accent consonantique communiquait tout naturellement à cette rencontre de consonnes l'inertie, l'anticipation et la différenciation. Les nasales et les liquides participèrent à cette action à rebours, puisque c'étaient leurs éléments consonantiques et non plus leurs éléments vocaliques qui avaient, psychiquement parlant, le dessus. Pour citer quelques exemples :

-þ + g- : -þ + g-	-þ + g- : -þ + k-
-m + ƀ- : -m + b-	-n + đ- : -n + t-
-z + đ- : -z + d-	-z + d- : -z + t- (bientôt -s + t-)
-đ + ƀ- : -đ + b- (1)	-đ + b- : -đ + p- (2)

Nous constatons donc de nouveau combien nous avons eu raison de considérer les sonores i.-e. en vieux germanique comme *sourdes douces* ou en tout cas, comme *déviées*. Comment expliquer sans cela, en mettant en regard ces deux mutations parallèles, que l'une eut et conserva comme résultat précisément une liaison de consonnes, qui est devenue dans l'autre le point de départ d'une nouvelle mutation ? Or si nous voyons dans le b, le d et le g de la première série des plosives sonores et dans ceux de la seconde série des sourdes douces ou

(1) Cf. les §§ 551-559.
(2) Cf. les §§ 561-567.

quelque chose de pareil, le fait s'explique tout seul. Il suffit pour cela de jeter un coup d'œil sur les catégories de mots et les constructions que nous avons rapportées aux §§ 632-635 pour voir comment, vers la fin de la période vieux germanique, tout concourait à amener une contrerévolution articulatoire, une réaction contre l'amollissement excessif.

648. La même chose a lieu à l'intérieur des mots.

Le premier exemple caractéristique s'offre à nous, pour les deux cas, dans la mutation des consonnes redoublées.

Il nous faut naturellement admettre

entre ƀƀ et bb un groupe transitoire ƀb
et entre bb et pp un groupe indécis bp,

et ainsi tout s'explique par la différenciation et l'anticipation qui suivait.

Viennent ensuite pour les fricatives sonores les liaisons avec des nasales et des liquides homorganes. Elles passèrent dans tous les dialectes à des nasales ou liquides + plosive sonore. Et nous avons toutes sortes de motifs pour situer la mutation des sourdes douces en sourdes fortes dans la même période, toutes les fois qu'il s'agit des mêmes liaisons.

Nous voyons ensuite beaucoup d'exemples où z + sonore passe d'abord à z + sourde, après quoi de nouveau par anticipation à s + sourde.

Dans le corps des mots aussi les conditions pour les exemples authentiques de la seconde mutation sont donc entièrement différentes des conditions qui ont amené la première mutation.

649. Cependant si le point de départ fut différent, si l'action fut tout juste l'inverse, les deux mutations néanmoins se trouvent être parallèles en ce sens, *que dans leurs cas authentiques ils n'étaient autre chose que la conséquence de nos lois d'automatisme psychologique.*

L'évolution ultérieure des deux phénomènes, bien qu'également une suite immédiate du même automatisme, doit être imputée à des facteurs médiats à tout point différents.

Comme facteur médiat de la première mutation nous avons appris à connaître le fait historique de l'autonomie que reconquirent les Germains. Ici le facteur médiat

n'était autre que la loi de la différenciation subordonnante appliquée dans sa signification la plus primitive, la plus universelle.

650. En étudiant la mutation consonantique nous n'avons jusqu'ici envisagé que la différenciation au contact.

Eh bien, le développement ultérieur de la seconde mutation et plus spécialement, l'extension de la transition des sourdes douces en fortes — car le passage des fricatives sonores en plosives demeura confiné dans les limites données — doit être imputée à la différenciation subordonnante à distance : voir les §§ 570-577.

Car dans la langue de la période que nous allons traiter à présent, il n'y eut en fait de consonnes dans une construction que des fricatives et des sourdes douces. Il n'y avait plus de plosives fortes. Et les consonnes cependant avaient l'accent. Il devait donc y avoir bientôt une tendance à élever certaines consonnes au sommet du groupe ondulant d'articulation, en d'autres mots, à les transformer en plosives fortes. Eh bien les sourdes douces obéissaient à cette tendance dans les conditions que nous avons traitées. Et c'est ainsi qu'il y avait déjà l'association b : p, d : t, g : k. La tendance citée s'engagea tout naturellement dans cette voie ouverte et déjà très fréquentée ; de cette façon, toute sourde douce dans une construction *dépourvue* de forte conditionnée, se transforma graduellement elle-même en forte.

651. A partir de ce moment beaucoup de mots eurent une forte dans une construction et une douce dans l'autre. Une transaction s'imposait. Deux éléments assuraient à la forte le droit du plus fort : 1° la plus grande énergie dans une période d'accent consonantique, 2° comme plus haut : un usage plus fréquent.

652. Par cette dernière explication de la mutation des consonnes en germanique nous nous rapprochons de fort près des idées de celui qui en révéla l'existence.

Jacob Grimm en effet donna comme formule de la mutation consonantique : le mouvement circulaire des fortes sourdes passant par toutes sortes d'affaiblissements et d'aspirations à un point diamétral d'amollissement, pour continuer son chemin en longeant les plosives sonores et redevenir finalement des fortes. Eh bien,

cette formule, tant de fois à tort recusée, contient un fond de profonde vérité.

Les consonnes et les voyelles sont les éléments *naturels* de toute langue humaine parfaite. C'est là une suite d'une différenciation primitive de l'accent d'articulation comme je l'ai déjà dit (§ 538).

Or l'accent des voyelles menace de perdre les consonnes. Mais dans ce cas le besoin naturel fait intervenir la tendance à conserver les consonnes. Si une langue a ensuite assez de forces vitales (1) (ce que p. ex. beaucoup de langues polynésiennes qui se trouvaient dans la situation en question ne possédaient *pas),* les consonnes dégagent par cette différenciation primitive une nouvelle énergie psychique, en d'autres termes, elles s'approprient l'accent pour leur propre compte.

Et c'est ainsi que nous avons enfin révélé la cause — négligée jusqu'ici à dessein — de la transition germanique de l'accent vocalique à l'accent consonantique.

653. Du moment ensuite que les consonnes affaiblies, aspirées et sonorisées parviennent à s'emparer de l'accent, elles arrivent toujours de par la loi de la différenciation à s'élever de plus en plus au-dessus de leur condition inférieure de naguère jusqu'à atteindre dans leur marche ascensionnelle au sommet le plus élevé de leur puissance naturelle : la plosive sourde et forte.

Mais si ces consonnes prétendent alors exercer un pouvoir exorbitant et tyrannique et dans leur insupportable despotisme, se redoublent et se multiplient, ce sont les voyelles qui sont en danger. Ces dernières se soulèvent contre les oppresseurs et la lutte s'engage de nouveau, comme nous pouvons le constater dans les langues germaniques modernes. (Voir les amollissements consonantiques dans le germ.mod. au § 580, 583 sqq., et aussi § 655.

Et c'est ainsi que nous sommes en présence d'un mouvement effectivement circulaire.

654. Si nous avons jusqu'ici reproché à la formule de Jacob Grimm de confondre les aspirées avec les frica-

(1) C'est-à-dire lorsqu'elle est parlée par un grand nombre de générations et de tribus psychiquement saines et ayant des relations mutuelles très suivies.

tives sourdes et d'emmêler les fricatives sonores et les plosives; peut-être nous imputera-t-on un jour de n'en avoir pas compris le sens plus profond.

655. J'étais tout d'abord résolu à traiter ainsi par le menu toutes les mutations consonantiques qui fussent tant soit peu connues jusque dans leurs détails, afin de confirmer de cette façon les évolutions que nous avons étudiées plus haut. A mesure cependant que j'avançais dans ce travail, je m'aperçus qu'il me mènerait trop loin et que j'étais en train de m'égarer bien loin de mon domaine des "principes".

Je ne ferai donc que résumer mes constatations.

I. La mutation consonantique du vieux haut allemand. L'Allemagne supérieure était l'antique patrie des Celtes. L'anthropologie démontre qu'il s'y est développée, après la chute de la domination celtique, une race mêlée de Celtes et de Germains. C'est donc ici que nous pouvons a priori nous attendre à une action et à une réaction plus vives des diverses tendances psychiques. Eh bien, nous n'avons qu'à regarder. A peine la réaction consonantique (§ 638, 646 sqq.) avait-elle passé, que la vieille tendance vocalique des Celtes commençait à revivre: Toutes les plosives fortes (récemment nées des douces) qui dans le corps des mots (et des constructions) étaient précédées d'une voyelle furent encore amollies, en fricatives allongées (1). Cette mutation est plus générale (pour tous les dialectes) et plus radicale (pour les trois lieux d'articulation) que toutes les autres. Ce n'est donc pas sans motif, que nous lui avons attribué la première place dans l'ordre chronologique.

Mais par cet amollissement le vieux haut allemand était encore une fois parvenu à une tyrannie de la sonorité au mépris de l'articulation. Par la différenciation primitive cette dernière allait de nouveau reprendre l'accent. Les plosives fortes et sourdes précédées d'une nasale ou d'une liquide avaient survécu la deuxième fois à l'amollissement; c'est avec elles que la réaction germanique recommence: elles se redoublent (§ 565 sqq.). Mais

(1) Cet allongement des fricatives je voudrais le mettre sur le compte de la propension des montagnards à l'aspiration. Ceci je l'accorde à H. Meyer: *Über den Ursprung der germanischen Lautverschiebung*, ZdfA., 45, 1901, p. 101 sqq., mais rien de plus.

ce n'est pas seulement dans le corps des mots, c'est aussi à l'initiale des seconds membres des constructions que ce redoublement va se répandre, et il y a lieu de croire que dans ce dernier cas encore d'autres consonnes que nasales et liquides en faisaient les frais. Les mutations parallèles de b, g, þ en p, k, t qui commencent encore par les redoublements bb, gg et þþ doivent être expliquées de même par le milieu consonantique. Le canon de Notker est là pour le prouver.

Mais quelle en a été la conséquence? Qu'une foule insupportable de plosives redoublées dominait par leur fréquence tout le système phonétique. Donc encore une fois réaction celtique: toutes les plosives fortes redoublées tant à l'initiale que dans le corps des mots se différencient en une plosive et une fricative, ce qui constitue un amollissement remarquable. C'est alors aussi que nous voyons en vigueur pour la dernière fois l'alternance celtique des consonnes à l'initiale des seconds membres de constructions.

Notker de Saint-Gall, qui a exercé son sentiment linguistique sur le vieil irlandais qu'il lisait ou entendait parler, nous a indiqué avec une clarté indiscutable la naissance et la vieillesse des mutations consonantiques en germanique.

656. II. Les mutations de consonnes en iranien. Celles-ci sont pour moi l'argument pratique qu'il nous faut pour le vieux germanique et le vieux celtique admettre comme moyen terme entre les plosives fortes et les fricatives sourdes: les sourdes aspirées. En iranien primitif les plosives sonores précédées de voyelles étaient déjà passées à des aspirées. Les aspirées tant sourdes que sonores, quand elles étaient précédées de voyelles passèrent graduellement sous l'action de l'inertie à l'état de fricatives. Ceci s'applique aux intérieures comme aux initiales; car un petit tableau statistique me donna pour le zd. 70 %, pour le gāth. 79 %, et pour le v.pers. 85 % de mots se terminant en voyelles. Toutes les aspirées i.-e. et de plus toutes les plosives sonores avaient donc fini par se transformer en fricatives, quand elles étaient précédées de voyelles, comme nous l'avons vu aussi pour quelques plosives fortes i.-e. au § 585. Le point diamétral se trouvait donc ici encore atteint; qu'est-ce qui se passa ensuite en moyen persan?

Au commencement de cette période l'accent sur la première consonne est devenu de règle, du moins dans la province de Persis, et par suite toutes les voyelles finales furent réduites. Aussi une petite statistique me fournit 31 % de désinences vocaliques et 69 % de finales consonantiques. C'est alors que la courbe circulaire se détourna dans l'autre sens. Par différenciation avec les nombreuses nasales, liquides et fricatives sonores finales. le y et le v en position initiale se transforment en ǰ et en b (resp. en g).

Tous les dialectes cependant ne participèrent pas à cette subite transformation et le vieil accent vocalique continuait tranquillement son action. Vu que ces dialectes ont exercé sur le persan moderne écrit une influence au moins égale à celle du dialecte cité de Persis, c'est maintenant une loi phonétique fixe que les plosives sourdes iraniennes épargnées jusqu'ici, deviennent elles aussi des sonores, quand elles sont intervocaliques à l'intérieur ou postvocaliques à la fin des mots. De même après les nasales et les liquides. Pourquoi ne sont-elles pas devenues des fricatives comme plusieurs de leurs congénères l'avaient fait précédemment? A cause de la tendance (particulièrement forte dans le dialecte de Persis) à conserver, dans chaque construction du moins, une occlusion à l'articulation forte.

Les dialectes persans présentent sous ce rapport encore bien d'autres traits intéressants, e. a. l'amollissement des plosives sonores initiales en fricatives en afghan et dans les dialectes du Pamir, le traitement du *p* en ossétique, etc. J'appellerai cependant encore l'attention sur la mutation consonantique dans le Balūčī septentrional. Les plosives intérieures se transforment, quand elles sont intervocaliques, en aspirées d'abord, en fricatives ensuite, ce qui est aussi le cas quand, en position finale, elles se trouvent précédées de voyelles. Se rapproche de ce fait la mutation des plosives sourdes initiales en aspirées, vu que "le Balūčī manifeste une tendance marquée à affaiblir les désinences. en rejetant les consonnes. Cette dernière loi concernant la position finale agit le moins au sud, et le plus fortement dans la tribu des Leghārī, qui est la plus nom-

breuse parmi les Balūči du nord" (1). Aussi une petite statistique des voyelles finales me donna-t-elle 70 % pour le nord et 40 % pour le sud.

657. III. Les mutations consonantiques en arménien.

Force nous est de constater ici une action indo-iranienne, analogue à celle que le celtique a exercée sur le germanique. Ici également il s'est fait sentir plus tard une réaction autonome ou caucasienne.

C'est tout ce que la confusion des faits que HÜBSCHMANN, BUGGE, MEILLET et SCHEFTELOWITZ ont présentés, me permettaient de conclure avec certitude. Le p initial est naturellement disparu par amollissement (2) comme en celtique. Voilà pour les parallèles indo-européens. Allons maintenant un peu plus loin.

658. IV. La mutation consonantique en araméen et en hébreu.

"Die ursprünglichen Verschlußlaute *b*, *g*, *d*; *p*, *k*, *t* wurden im späteren Aramäisch und (vielleicht erst infolge aramäischen Einflusses?) auch im Hebräischen nach vorausgehendem Vokal und im Falle, daß keine Verdoppelung des Lautes vorlag, vielfach als Reibelaute β, γ, δ; φ, χ, θ gesprochen und zwar vermittelt durch die Zwischenstufe einer aspirierten Aussprache des *b*, *g*, *d*; *p*, *k*, *t*" (3).

Au cours de la phrase les "Bᵉgadkephath" se présentent aussi sans "dageš lene" à l'initiale après des voyelles en position finale (4).

659. V. Les mutations ouralo-altaïques.

L'altaïque porte des traces visibles d'une langue primitive dépourvue de sonores et de fricatives. Il n'y avait que des plosives sourdes. Toutes les syllabes étaient ouvertes (5). Actuellement toutes les sourdes deviennent

---

(1) W. GEIGER : *Grundriß*, II, p. 232 et 236. Cf. § 585 ci-dessus.

(2) Le *f* de l'arabe éthiopien pour le *p* du vieux sémitique, et le *f* ossétique pour le v.ir. *p* montrent eux aussi combien la plosive sourde labiale est sensible sous ce rapport. Cela se comprend, puisqu'à la moindre inertie des voyelles à ouverture buccale la partie antérieure de la bouche est aussitôt la plus ouverte.

(3) HEINRICH ZIMMERN : *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin, 1898, p. 33.

(4) GESENIUS-KAUTSCH [26], p. 69-70.

(5) J. GRUNZEL : *Entwurf einer vergl. Grammatik der altaischen Sprachen*, op. cit., p. 29.

sonores dans le corps des mots p. e. en lebed, schor, tuba, küärik, baraba et abakan (1). De même dans le groupe finno-ougrien, où cependant l'accent joue un rôle aussi. C'est ainsi que *p, t, k* intervocaliques ne deviennent *b, d, g,* que si la syllabe suivante est fermée. La cause de ce phénomène est encore l'inertie et l'anticipation des voyelles, mais la condition nécessaire, c'est le manque d'accent de la consonne : elle ne peut pas être le sommet du groupe ondulant! La consonne cependant n'est inaccentuée que lorsque la syllabe suivante est fermée : "Nirgends fällt der Ton jäher ab als in einer mit tonlosem Konsonanten beginnenden offenen Silbe. Der Exspirationsdruck hebt gleichsam die Anlautsilbe auf einen Wellenberg, um sie dann in das tiefe Tal der Tonlosigkeit herabzuschleudern; ist nun aber vor oder nach dem Vokal ein Konsonant vorhanden, auf dem die Stimme etwas aushalten kann, so wird die Disharmonie gemildert" (2). Cette citation a d'autant plus de valeur, quand on voit par le contexte que l'auteur n'a, ce faisant, nullement songé aux langues finno-ougriennes.

Beaucoup d'autres lois phonétiques encore du finno-ougrien pourraient être rattachées à nos lois psychologiques; je le ferais et de bon cœur, n'était-ce mon inexpérience sur ce domaine.

660. VI. Les mutations dravidiques :

"The law, as apparent in the Tamil-Malayālam system of sounds, is as follows : k, ṭ, t, p are always pronounced as tenues at the beginning of words, and whenever they are doubled. The same consonants are always pronounced as medials, g, ḍ, d, b when single in the middle of words." Dans d'autres dialectes les plosives sourdes se sont transformées en aspirées, en fricatives, etc. (3).

Finalement nous pourrions encore ajouter ici le basque, le poul, le peli, le duala, et autres langues bantoues, le malgache, le ostjake du Jenissei, le kotte, et beaucoup de langues américaines, mais nous n'arriverions jamais à être complet.

(1) H. WINKLER : *Das Ural-altaische und seine Gruppen,* Berlin, 1885, p. 61.

(2) RICHARD MEYER : *Germanische Anlautregeln,* ZfdA., 38, 1895, p. 36.

(3) Rev. ROBERT CALDWELL : *A comparative grammar of the Dravidian or South-Indian family of languages* [2], 1875, p. 21-32.

CHAPITRE QUATRIÈME

Principes généraux de sémantique dynamique.

661. La sémantique générale doit donner la réponse à deux problèmes.

1° le problème statique, c.-à-d. comment un mot parvient à avoir d'autres significations à cause de sa première signification en elle-même.

2° le problème dynamique, c.-à-d. comment un mot change ses significations statiques à cause du contexte.

Au premier problème j'ai essayé de répondre dans les livres des représentations, de l'intelligence et surtout dans le livre du sentiment.

C'est le second problème qui nous occupera maintenant.

Nous savons que ces applications nouvelles de nos lois sur l'automatisme vont nous conduire dans un pays peu exploré (1) mais il y avait cependant trop de points de ressemblance avec ce qui précède, trop souvent une conclusion est venue d'une façon aussi inattendue qu'agréable confirmer nos thèses antérieures que nous songerions à biffer de notre plan ces petits chapitres complémentaires, tout incomplets qu'ils puissent être par eux-mêmes.

662. Voyons d'abord l'unité secondaire d'adhésion ou de sentiment dans sa curieuse particularité typique, pour rechercher ensuite comment nos lois sur l'automatisme agissent aussi sur cet acte psychique supérieur.

A quelle particularité pouvons-nous reconnaître que deux ou plusieurs mots pouvant signifier chacun une adhésion ou un sentiment, s'unissent in casu pour ne signifier qu'un seul sentiment, qu'une seule adhésion? Voici: nous le reconnaissons à ce qu'ils ont d'une façon immédiate besoin l'un de l'autre pour être compris exactement, en d'autres termes à ce qu'ils se pénètrent si intimement que la signification de l'un change la signification de l'autre et vice versa. Je dis d'une façon immédiate, non médiate. Médiatement on a besoin aussi de la construction précédente, du milieu, de la culture et des connaissances acquises, d'une manière de penser dans une direction déterminée, etc. (Voir § 48, etc.)

Weil donna déjà cette caractéristique en 1844: This word is modified first by its object, and these two terms form *therefore* one and the same idea (2).

---

(1) C'est pour cela que nous avons choisi pour ces deux derniers chapitres de petits caractères.

(2) Je citerai souvent encore dans la suite le livret très remarquable de Henri Weil: *L'ordre des mots*, Paris, 1844 (2e éd. 1869, 3e 1879), d'après la traduction anglaise: H. Weil: *The order of words in the ancient languages compared with that of the modern languages*, translated with notes and additions by Charles W. Super, Boston, 1887, in casu p. 90.

Ceci s'applique en premier lieu aux cas où l'un des membres a quasi perdu toute signification et ne persiste que pour des raisons de morphologie ou de syntaxe.

Tels p. ex. les sujets, les compléments et les circonstanciels grammaticaux et provisoires : Ainsi : *il* pleut, *c*'est vrai, ce que vous dites, *le* prendre de haut, s'*en* aller, etc. Ils se sont conservés parce que la forme verbale avait aussi dans la plupart des autres cas un sujet, un régime ou un circonstanciel et qu'ainsi, ces derniers manquant, on sentit comme un vide. Cf. § 145.

De même encore les auxiliaires neutres servant à indiquer le temps et le mode : *J'ai* dormi; que signifie ici *j'ai* sans le reste? Absolument rien. Et c'est ainsi que tous les soi-disant mots vides — et ils sont nombreux (1) dans toute langue développée — forment une subdivision d'une unité secondaire d'adhésion ou de sentiment.

663. Mais alors elles *étaient* déjà unes, ces expressions qui laissent tomber plus tard la moitié, parce que cette moitié ne signifiait presque plus rien par elle-même et que l'adhésion ou le sentiment de toute la construction se concentrait donc tout entier dans une seule partie. C'est ainsi que le h.all. emploie *ment* pour Regiment le néerl. *Gym* pour Gymnase, le fr. *vélo* pour vélocipede, l'angl. *pops* pour popular-concerts; suffisent de même à la compréhension néerl. *lager* et *bok* pour Lagerbier et Bockbier; *koozen* et *wijten* dans la signification actuelle pour liefkoozen et verwijten, h.all. *Ober, Mahlzeit* et néerl. *Morgen, Dag!* pour Oberkellner, Gesegnete Mahlzeit, goeden morgen et goeden dag. Rappelez-vous aussi *merum* (vinum), *fête* (festa dies), *foie* (ficatum jecur) et presque tous les exemples des §§ 109-110. De même enfin toutes les vraies ellipses (2) *Quos ego*, m.h.all. *sammir* (sam mir God helfe), h.all.mod. *daß dich* (Lessing), tiré de : daß dich der Teufel hole, néerl. *potver* et *vergimme*, etc. qui sont des jurons déformés.

664. Mais d'un autre côté encore nous ne comprenons presque pas de prédicat ou de verbe subjectif sans sujet et presque pas de verbe objectif sans nous reporter aussitôt vers l'objet et vice versa et finalement ni l'un ni l'autre sans les compléments inhérents (3).

Le cheval marche et *l'homme marche,* mais la marche de l'un n'est pas la marche de l'autre. *Le bœuf est un animal paresseux,* et *le bœuf est un vertébré;* dans chacun de ces jugements le concept de *bœuf* est diversement limité. *On ouvre une porte, une fenêtre, un tiroir, une lettre, un sac, une serrure, un livre, des rideaux, une*

---

(1) B. Bourdon : *L'expression des émotions et des tendances dans le langage,* op. cit., p. 277 sqq. : Partis inutiles du discours; K. O. Erdmann : *Die Bedeutung des Wortes,* Leipzig, 1903, p. 191 sqq. : Gedankenloser Wortgebrauch und sein Nutzen.

(2) Il va sans dire que je n'ai en vue ici que les seuls cas dont il soit dûment prouvé qu'ils reposent sur des expressions plus complètes. Est-ce qu'on ne brisera donc jamais avec cet amour traditionnel pour les ellipses? Chez d'aucuns cela tourne à la démence ou à l'obsession.

(3) Wunderlich : *Der deutsche Satzbau,* l. l., p. 38-40, mais en premier lieu et surtout : P. Peeters : *Langage et pensée,* Revue des questions scientifiques, XI, 1897, p. 139-181.

tranchée, une discussion, une maison de commerce, les yeux, la bouche, les bras. A l'auditeur d'accomoder à chacun de ses usages, le sens du verbe *ouvrir.*

665. On voit peu à peu se dégager ici les catégories que nous avons dérivées plus haut de l'unité de l'acte de volonté : c.-à-d. de l'unité d'accent ou de l'influence qu'exercent les sons d'une construction les uns sur les autres.

666. Nous pouvons donc enfin expliquer plus en détail pourquoi dans notre 3e livre § 95 nous avons attribué *aux compléments nécessaires* du verbe une signification qui n'est pas loin d'être une pure adhésion absolue. Ils forment en effet avec le verbe une unité d'adhésion secondaire qui est certainement une adhésion absolue. Et ainsi il y eut contradiction entre cette unité secondaire nouvelle et son principal élément primaire qui était une adhésion relative. Si cela se présentait exclusivement ou du moins très fréquemment dans cet enchaînement, on finissait par y sentir une adhésion absolue, et au bout d'un certain temps la forme aussi se pliait à cette nouvelle signification : il y eut un dénominatif (1).

Si l'on veut bien jeter encore un coup d'œil sur la définition que nous avons donnée à cet endroit des verbes transitifs, on comprendra aussitôt que ce sont ici essentiellement des fragments d'unités d'adhésion secondaires.

667. Puis nous avons au § 99 renvoyé à l'ample étude de Steinthal (2) pour ce qui regarde l'attraction. Il y avait là cependant une telle profusion et confusion d'explications excellentes qu'après l'avoir lue on était pour le moins rassasié de bonnes choses. Johan Samuelsson a tout dernièrement traité la question et soumis surtout les faits latins à une étude minutieuse (3). Le résultat était un choix entre les déclarations multiples de Steinthal : la signification affaiblie du verbe dans la proposition relative resta maître du terrain en tant que cause de l'attraction. Cependant le fondement psychologique faisait encore défaut. Il est vrai qu'il ne saurait plus causer aucune difficulté : il est clair que le verbe avec le pronom relatif et éventuellement avec d'autres parties de phrase, avait formé une unité d'adhésion secondaire, qui redevint dans son ensemble attribut de l'antécédent, donc *potentialité,* formait ainsi avec cet antécédent une nouvelle unité d'adhésion de second rang et prenait en conséquence l'accord, comme avaient coutume de faire tous les attributs dans les langues classiques.

668. Nous comprenons donc une fois de plus (voir déjà § 404) pourquoi en sanscrit le verbe fut accentué dans les phrases relatives. Ce n'était pas à cause de son importance ; le verbe de la principale lui était supérieur sous ce rapport ; c'était parce qu'il fonctionnait comme dernier membre d'un composé attributif qui précédait, car primitivement la relative se trouvait toujours en tête ; or voilà pourquoi je croyais à l'endroit cité (§ 99) pouvoir qualifier cette

(1) Ce qui ressort surtout de la vaste catégorie des composés verbaux néerl. du type : knarsetanden, knipoogen, etc., où c'est le nom lui-même qui a pris les terminaisons verbales.
(2) Zeitschr. f. Völkerpsych. u. Sprachwissenschaft, I, p. 93 sqq.
(3) *Eranos,* V, p. 53 sqq.

accentuation de nominale. C'est encore, comme plus haut, la lutte entre la partie constituante verbale élémentaire et l'unité d'adhésion nominale secondaire.

669. Je disais enfin au § 101 que les prédicatifs hésitaient entre l'adhésion absolue et l'adhésion relative, parce que d'un côté ils étaient compléments du verbe et de l'autre du sujet ou de l'objet. Le fait d'être partie intégrante de deux unités d'assentiment secondaires hétérogènes est cause de cette hésitation. J'espère qu'après tout ce qui précède la chose sera devenue assez claire.

670. J'ai mentionné encore aux § 93 et 97 que le thème verbal dans les composés *αρχέκακος*, prie-Dieu, avait déjà presqu'une signification nominale. C'était là encore un empiètement graduel de l'unité d'adhésion secondaire sur l'élément primaire d'une autre nature.

Et c'est ainsi que je viens de remplir ici successivement les promesses que le deuxième livre m'avait fait contracter.

671. Nous sommes loin cependant d'avoir énuméré toutes les catégories de mots, dont les significations se déterminent mutuellement au cours de la phrase.

Tous les adjectifs en effet changent de signification selon les *différents* substantifs auxquels ils se rapportent. *Une maison rouge*, c'est une maison dont les murs extérieurs sont rouges; *un homme rouge*, c'est un homme dont le visage est haut en couleur; *un crayon rouge*, c'est un crayon dont la mine laisse un trait rouge, etc. *Une petite armée* n'est pas petite comme *une petite espèce de microbes. La belle affaire* est tout autre chose qu'*une belle strophe. Une lourde tâche* n'a pas besoin d'être *lourde au sens propre. Un arc tendu* n'a rien de commun avec un *style tendu.* Il y a certainement des raisons — nous en avons parlé suffisamment plus haut — pourquoi nous employons ces adjectifs dans ce sens déterminé, mais nous pouvons très bien ignorer ces raisons et saisir pourtant exactement la signification particulière de l'adjectif.

D'ailleurs *nous le sentons* même, quand nous entendons ces constructions nous les comprenons *aussitôt et d'un seul coup.* Adjectif + substantif forment donc encore unité d'adhésion.

672. Il en est de même des prépositions qui régissent différents cas. En tant qu'interlocuteurs cultivés et sachant réfléchir, nous leur attribuons chaque fois une signification toute différente. Mais qui est celui qui voudrait prétendre maintenant qu'en lisant des constructions gotiques de la nature suivante: *in* þizōs manageins, gabaurans warþ *in* fairhwau, gagg *in* gard þeinana, il ait compris l'*in* déjà avant les autres mots?

Non, le connaisseur n'assent l'idée de cause qu'*après avoir lu* et *au moment même où il comprend* þizōs manageins, comme celle de but après avoir lu et en comprenant fairhwau, et celle d'un mouvement dans une certaine direction après et avec gard þeinana, etc. Préposition + substantif forment donc encore unité d'assentiment.

673. Les conjonctions qui régissent divers temps et divers modes avec une signification chaque fois différente ne se comportent pas autrement. Voyez à cet égard le grec *ὅπως* et le lat. si. Personne ne les comprend avant d'avoir vu le verbe. Conjonction + forme verbale forment donc une unité.

674. Mais il en est finalement ainsi de tous les mots grammaticaux qui en régissent d'autres. Les conjonctions ne régissent pas seulement les verbes, parfois elles en dépendent aussi : p. ex. dans „*peto ... ut*" *ut* fait partie de l'expression de la demande, dans *im-* „*pero ... ut*" *ut* contribue à l'expression de l'ordre.

Adjectifs et participes régissent des cas. Les comparatifs un cas ou *quam*.

675. *Bref tout accord se trouve dans le même cas.* Qu'est-ce en effet que l'accord pour la conception de celui qui écoute, sinon la domination d'un mot sur un autre, un signe sensible dans la forme extérieure du mot comme quoi les parties ainsi reliées doivent être réunies et comprises dans une seule adhésion?

676. Mais nous ne devons pas nous borner ici exclusivement aux mots qui exercent réciproquement une influence immédiate sur leur signification respective ; les constructions appelées phrases peuvent manifester elles aussi ce fait de façon à se montrer encore les éléments d'une unité d'ordre supérieur. Il en est notamment ainsi de toutes les phrases enclitiques de Gouin.

Car *peto* ne détermine pas seulement la signification de l'*ut* suivant, il répand sa propre couleur sur toute la proposition subordonnée qui suit.

Et si tous les accords sont à leur place ici, qu'est-ce p. ex. que la *consecutio temporum* du latin sinon un accord des temps? Et celle-ci n'existe pas seulement en latin où forcée encore comme une plante de serre chaude elle vécut pendant la période classique de plus en plus délicate et luxueuse, mais plus ou moins aussi dans toutes les langues indo-européennes. Et *naturellement* avant tout dans les phrases relatives.

katháṃ nu tád avīrâṃ syād yatrāhâṃ syā́m, comment en effet pourrait-il ne pas y avoir de héros là où je suis (serais)? sous l'influence de syāt nous trouvons ici syā́m au lieu de ásmi (1).

gr. *ἔρδοι τις ἣν ἕκαστος εἰδείη τέχνην.* Que chacun exerce l'art qu'il entend(e). C'est ici surtout que ressort clairement l'unité d'adhésion de la principale et de la subordonnée : *ἣν-ἕκαστος-εἰδείη* est l'attribut de *τέχνην* avec lequel mot il s'accorde au moyen de *ἣν* et ensemble ils forment le complément d'*ἔρδοι τις* avec lequel ils s'accordent par *εἰδείη* (2).

Ce sont là des exemples d'attractions modales, mais tout le monde peut en trouver lui-même de l'accord des temps dans toutes les langues modernes qu'il possède (3). *Je ne savais pas qui il était.* Est-ce que je veux dire par là qu'il est quelque autre maintenant? Nullement. *Etait* se trouve là par inertie, et par *savait* seul on comprend qu'il faut entendre la chose ainsi : était et est encore. De

---

(1) Speyer : *Vedische und Sanskrit-Syntax*, op. cit., § 281.

(2) Pour d'autres exemples lat. et germ. voir Brugmann : *Abrégé de gramm. comp.*, op. cit., § 946, qui montre à la suite de Golling comment aussi l'attraction inverse du mode de la principale par la subordonnée est pour le moins possible.

(3) Cf. Behaghel : *Der Gebrauch der Zeitformen im konjunktivischen Nebensatz des Deutschen*, Paderborn, 1899.

même dans les cas cités plus haut. Ni *εἰδείη*, ni syām ne se comprennent lorsqu'on les isole de *ἔρδοι* et de syāt.

Ils forment donc ensemble une unité d'adhésion d'ordre supérieur.

677. Aussi est-on parfaitement en droit de dire: tout mot qui n'est pas mot-phrase n'a pas de signification fixe.

Voilà pourquoi nous ne devrions, à proprement parler, trouver dans les dictionnaires que des mots-phrases — et il y en a bien plus qu'on pourrait croire à première vue — en outre il faudrait à côté un livre de constructions qui fût en même temps syntaxe. On ne saurait nier cependant qu'il y a bien des choses à alléguer en faveur de l'usage actuel du moment qu'on veut cataloguer tout le trésor d'une langue, mais qu'on finisse alors de déduire pour chaque mot une signification abstraite qu'il ne possède *pas* dans la langue, qu'il ne saurait avoir qu'en métaphysique ou dans quelque autre science abstraite. Je ne veux point cependant pénétrer plus avant dans cette question, qui continuera certainement d'appartenir aux pia vota tant que la linguistique n'aura pas subi une révolution générale.

Il existe une bibliographie si vaste sur ce principe sémantique, il se trouvent d'ailleurs des matériaux si abondants sur cette matière dans toute sorte de livres, manquant malheureusement d'idée fondamentale que je m'abstiens de citer d'autres exemples.

678. Je n'ajouterai que *cette seule chose:* Là où les autres données nous laissent parfois dans le doute, le caractère *d'influence immédiate sur leur signification réciproque* suffit souvent à nous montrer avec une évidence marquée l'unité secondaire de deux mots ou constructions. Et voilà pourquoi j'ai cru devoir m'arrêter un peu plus longtemps à cette question.

679. Abordons maintenant de nouveau nos automatismes.

A. La différenciation subordonnante. *De deux adhésions réelles liées ensemble l'une se subordonne en adhésion potentielle.*

Qu'on me permette un petit exemple, mais bien significatif:

Common Prayer Book: for Jesus Christ | his sake: for Christ's sake (déjà en 1712). Cette transition on peut continuellement la saisir sur le vif dans notre langage ordinaire actuel, lorsqu'on passe du ton familier, du ton de conversation employé par le peuple et où dominent les petites constructions à la langue plus cultivée soit parlée, soit écrite.

680. Voici un fait qu'on peut constater également bien partout et en tout temps: la subordination de deux phrases coordonnées: "Tu vas prendre le café toi et moi je me promènerai ici de long en large." Voilà deux adhésions de réalité. Mais c'est ce que nous ne disons pas ordinairement: "Pendant que tu vas prendre le café, je me promènerai ici de long en large." La première est maintenant une subordonnée adverbiale, donc potentielle, la principale est réelle et c'est là la langue parlée ordinairement par les gens de l'Europe occidentale.

681. Je laisse ces exemples empruntés à notre milieu immédiat et passe d'un bond aux temps reculés de la formation des composés dans les langues indo-européennes. Il s'y manifeste la même chose: L'une des deux adhésions de réalité primitives devient adhésion potentielle et le manifeste clairement par un changement de forme.

Commençons par le grec, ce qui nous met à même de puiser dans l'excellente collection de matériaux de JACOB WACKERNAGEL : *Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita,* Basel, 1889. Je dis excellente collection de *matériaux,* car la théorie de l'auteur n'est guère utilisable. WACKERNAGEL en effet en posant le problème tout à rebours, rend par là même impossible toute solution juste. Il commence par se demander: "D'où procède l'allongement initial des seconds membres débutant par une voyelle des composés grecs?" et du coup il exclut de la question une petite moitié des matériaux amassés. Il aurait dû se demander: D'où vient-il que nous rencontrons dans les composés i.-e. toutes sortes d'allongements inattendus, tant dans le premier membre que dans le second (mais quasi jamais dans les deux à la fois) tant dans la syllabe thématique que dans la syllabe finale (item)? Et il aurait dû répondre alors: L'allongement des composés est la vṛddhi des adhésions potentielles. *Deux adhésions de réalité réunies en une unité secondaire se différenciaient.*

682. Je ne citerai point d'exemples grecs. On les trouve à bouche que veux-tu dans WACKERNAGEL, mais j'en donnerai deux ou trois empruntés à d'autres langues i.-e., qui démontrent la même chose: got. fidurdōgs, ahtaudōgs, cf. v.isl. dǿgr (nuit et jour); skr. nidāghás : got. dags; got. taihun-tēhund, niun-tēhund, ahtau-tēhund, sibun-tēhund : got. taihun; skr. çata-çārada- : çarát; skr. dvi-jāniṣ, got. qēns : jániṣ; skr. su-hārt : hṛt; skr. su-pārás, gr. ταλαίπωρος : páras. "Nous croyons", disait déjà DE SAUSSURE (1), "qu'il existe un allongement indo-européen dans le second membre de certains composés"; "et qui en grec se reflète peut-être dans les composés comme εὐ-ήνωρ, φιλ-ήρετμος, où l'allongement n'était pas commandé par une succession de syllabes brèves" (2).

683. Mais non pas seulement dans la syllabe radicale du second membre, mais aussi dans la syllabe finale.

Les composés arméniens du type ən-ker dont le second membre renvoie aux noms d'agent en -ā fournissent ici une preuve magnifique, surtout à cause de leur lien avec les aoristes senti encore comme tel (3).

D'autant plus que sous ce point de vue les seconds membres thématiques des composés à côté des mots athématiques simples deviennent eux aussi significatifs. Ainsi p. ex. skr. ardhnāvás, anudrás, etc. Nous avons évidemment ici un rapport semblable à celui qui existe entre un présent athématique et un aoriste thématique. Nous pouvons donc nous dispenser encore une fois d'invoquer des influences analogiques. Enfin on peut comparer encore les exemples latins : agricola, paricīdas, hosticapas, lēgirupa, Grajugena.

684. Mais le premier membre aussi manifestait souvent un allongement surtout dans la syllabe finale. Tout d'abord skr. pancāçat, πεντήκοντα et lat. quinquāginta, etc., rappellent le got. -tēhund. Puis commençant par le grec nous trouvons encore καλαθοποιός à

---

(1) MSL., 1892, VII, p. 80.

(2) *Mémoire,* loc. cit., p. 165. WACKERNAGEL avait donc ici un confitentem reum : voir note 2 de la p. 139.

(3) Voir MEILLET : *Grammaire comparée de l'arménien classique,* op. cit., p. 70-71. Cf. MSL., 11, p. 391.

côté de *καλαθηφόρος; ἐλαφοκτόνος* à côté de *ἐλαφηβόλος; στεφανοποιός* à côté de *στεφανηφόρος; θανατοφόρος* à côté de *θανατηφόρος*: analogiquement même *ἀσπιδηφόρος* à côté de *ἀσπιδόδουπος*. Brugmann évidemment a recouru encorce à l'analogie pour expliquer cet ā grec primitif. Cependant nous trouvons en skr. aussi satyavṛdh- à côté de ṛtāvṛdh-; çōkas à côté de çōkāpanudas; phalam à côté de phalāharas; turás à côté de turāsáh-, etc. L'ā indo-européen constitue en arménien la voyelle générale de composition; il se manifeste comme différenciation d'une façon à la fois typique et très claire dans les dittologies superlatives du type mecamec, grand-grand. Je crois finalement que le germanique (et peut-être aussi le letto-slave et le celtique, cf. § 442) se trouvent dans le même cas que l'arménien. D'après l'opinion générale, les thèmes féminins en -ā se seraient, en tant que premiers membres de composés, conformés aux masculins en -o. Ne serait-ce pas le contraire qui est vrai? pour autant du moins que tous les premiers membres des composés, indépendamment de l'ā- ou de l'-o qu'ils ont plus tard comme mots simples —, ont eu dans une période plus ancienne un ā long qui était passé à un a bref grâce à un rythme intensif pareil à celui qui opérait dans la loi sur la position finale. Cf. § 346. En voici des indices v.h.all. tagastern à côté de tagosterno; spilaman à côté de spiloman; wegawīso à côté de wegowīso, etc. La voyelle de composition -o- dans les noms vieux germaniques qui nous sont parvenus peut *pour le moins* être aussi bien longue que courte. Les thèmes -i̯e me semblent suffisants pour le *démontrer*. Comment expliquer autrement le parallélisme si remarquable entre les nominatifs féminins *sunja*: *bandi* d'un côté et les membres de composé masculins *alja-kuns* : *arbi-numja* de l'autre?

685. Si nous ne donnions ici comme preuve de la potentialité d'un des membres dans un composé que le *seul* allongement, on ne manquerait pas — malgré la contradiction évidente des faits — de stériliser cet effort en expliquant tout au moyen de l'allongement métrique, de l'analogie ou de beaucoup d'autres petites recettes encore, pas chères et très en vogue. C'est pour couper court à ces travestissements que j'ai déjà mentionné plus haut en passant les formes thématiques à côté des athématiques; c'est pour cela encore que je mentionne expressément ici une autre forme de différenciation : l'-i̯ē indo-européen.

On se rappelle sans doute comment nous avons, à la page 93, expliqué avec Sommer et Hirt le génitif italo-celtique en -ī. Eh bien, ce même -ī nous le retrouvons dans les composés verbaux du sanskrit: RV. akkhalīkṛtya, AV. phalīkáraṇas, vātīkāras, TS. çyētī-akuruta, mithunī-abhavan, ÇB. ēkīkarōti, svīkarōti, brāhmaṇīkarōti, TA. vajrī́bhutvā́, etc. (1).

686. Ces sortes de composés cependant nous ramènent aussitôt à d'autres exemples d'allongement (pour exprimer la potentialité

(1) Whitney : *Indische Grammatik*, § 1093; Delbrück : *Grundriß*, Syntax, I, p. 539-40; Bezzenberger : *Γέρας*, p. 156 sqq., *Über das lange i einiger Ableitungselemente*. Cf. aussi Kluge : *Vorgeschichte*, § 281.

issue par différenciation de la réalité): lat. pūtēfacit, perfrīgēfacit, consuē quoque faciunt (călĕfacio et autres ont été abrégés assez tard par l'inertie ou la fameuse loi iambique) puis agēbam, agēbar, custodiēbam, Enn. convenībo, scībimus, fal. pipafo (bibam), etc. (1). De même v.sl. ląkaachŭ, viděachŭ, nesěachŭ, borjaachŭ; lit. jëszkódavau, penédavau; got. fullnōda; gr. ἐτίμᾱθην, ἐφιλήθην, ἐχολώθην, ἐτίμᾱσα, ἐφίλησα, ἐχόλωσα; τιμᾱσω,φιλήσω, χολώσω; skr. āsāṃcakrē, vidāṃcakāra, undāmāsa, gamayāṃbabhūva, etc. (2).

687. Nous comprenons maintenant aussi beaucoup de formes de l'instrumental. Ce dernier, en effet, de sa nature se présente toujours à l'origine en construction avec une forme verbale réelle ou une adhésion de réalité (par suite l'emploi prédicatif en slave est certainement aussi primitif). Primitivement adhésion réelle lui même, il se différencia en potentialité et ainsi nous trouvons v.sl. ręką (dérivé de *ronkām), lit. vilkù (de *vilkōm), v.sl. zemlją, lit. žemè (de žemįēm) et toutes les formes en dehors du groupe letto-slave qui s'y rattachent, parmi lesquelles πονωπόνηρος et sacrōsanctus se revèlent encore à première vue comme provenant anciennement d'une différenciation.

688. Mais nous comprenons du fait aussi l'instrumental indo-iranien en ā, que nous devons retrouver évidemment dans les absolutifs en -tvā. Et nous voilà de ce chef revenus à notre point de départ: deux propositions principales se différencient en principale et en subordonnée. On pourrait citer ici bien des choses encore, mais en voilà assez, à mon avis.

689. Nous savons donc à présent non seulement que l'adjectif, le genre féminin, le génitif attributif, le collectif, le prédicatif et plus d'une forme instrumentale proviennent d'une adhésion potentielle, mais encore que cette potentialité provient elle-même par différenciation de la réalité, fait qui se voit encore continuellement. Nous savons également que le conjonctif et l'optatif, l'aspect perfectif, le prétérit et le futur présentent tous la même signification fondamentale produite par le même procédé de différenciation.

690. *Lorsque deux adhésions absolues se sont réunies en une seule unité, l'une des deux devient relative.*

Je commencerai encore une fois par un petit exemple significatif: m.néerl. ic sat ende las. Néerl.mod. ik zat te lezen. L'une des deux adhésions absolues ou verbales est devenu relative ou nominale.

---

(1) Peut-être faut-il ranger ici également les voyelles longues précédant la désinence du parfait latin en -v-, qui a été rapprochée de bhávāmi par Pott d'abord (Zeitschr. für Völkerpsych. und Sprachwissensch., 16, 1884, p. 300) dernièrement aussi par Sommer (*Handbuch der Lateinischen Laut- uud Formenlehre,* op. cit., p. 603 sqq.) et finalement, bien qu'en hésitant, par Hirt (IF., 1904, 17, p. 280-281).

(2) Les formes aoristiques βᾱσομαι, ἀήσομαι. γνώσομαι démontrent également la potentialité de leur premier membre, mais d'une façon médiate.

Ensuite : ik zag Jan sliep (je vis Jean dormait, qui est encore la construction courante en arabe) : ik zag Jan slapen. Je veux vous vivez : te volo vivere, tvām vṛṇōmi jivasē. Je pense il se fâchera : *ἦ γὰρ οἴομαι ἄνδρα χολωσέμεν. Τὴν γυναῖκα λέγουσιν ὡς κάθηται χαμαί* (Xen. Cyr. 7. 3. 5.) : *Τὴν γυναῖκα λέγουσιν καθῆσθαι χαμαί. Εἰσί τινες οἵ μ' ἔλεγον ὡς καταδιηλλάγην* (Aristoph. Vespae 1284) : *Εἰσί τινες οἵ μ' ἔλεγον καταδιαλλαγῆναι. Κύριε ἔγνων σε ὅτι σκληρὸς εἶ ἄνθρωπος* (Matth. 25. 24) : Domine, scio te hominem durum esse, etc., etc.

La différenciation va plus loin encore lorsque nous omettons l'infinitif dans des phrases semblables à la dernière : Novi te hominem durum, je vous connais comme un homme dur. C'est ainsi qu'un verbe fini a produit un nom en due forme. De même dans : een borne *heet* Kriekepit : een borne Kriekepit *genaamd*, etc. cf. § 344, note 2.

691. Ce dernier exemple nous conduit au fond même de la question de l'origine du verbe et du nom. La troisième personne en effet est le pivot sur lequel tournent toutes les formes verbales, et la 3ème personne, tant du singulier que du pluriel, est dans l'indo-européen primitif identique aux deux formes participiales, partant nominales, les plus employées, celles en -t- et en -nt.

Or lequel des deux est le plus ancien le verbe ou le nom ? ou pour parler plus exactement : Quel est l'emploi le plus ancien des formes nommées (1), est-ce l'emploi participal ou l'emploi verbal ? C'est sans aucun doute le dernier. Et pourquoi ? Parce que l'adhésion de réalité absolue est la fonction psychique supérieure la plus simple et la plus primitive.

Peut-être qu'en temps opportun je défendrai plus expressément dans une monographie cette solution toute trouvée de la fameuse question des impersonnels. L'espace me manque ici pour résoudre les innombrables difficultés qui paraissent s'y opposer sans parler de la vaste littérature qui existe sur ce sujet. Il suffit de mettre un instant ses préjugés de côté et de réfléchir pour nous convaincre *aussitôt* que les phrases comme : *il pleut, il neige,* sont sensiblement plus primitives pour ce qui regarde leur contenu que *pluie, neige.* Tous les raisonnements ultérieurs peuvent éclaircir la question ou l'illustrer approximativement ; il n'y a que la seule intuition intime de la conscience qui saurait la résoudre. Et celui qui dédaigne ce témoignage là n'est pas capable de recevoir d'autres arguments.

692. *Ventus flat,* voilà deux de ces vieux mots côte à côte, mais déjà ils sont différenciés : La forme primitive signifiait il *vente,* il *souffle,* pas autre chose. Le prototype du sujet-prédicat est une double adhésion absolue de la même réalité (2). Ces deux adhésions étaient primitivement identiques et toujours subjectives : Il souffle, je le sens. Vint ensuite avec l'adhésion subjective une adhésion objective (du mouve-

---

(1) La question suivante est entièrement parallèle : Quelle est la plus ancienne la conjugaison possessive des noms ou la conjugaison subjective des verbes ? Il va sans dire qu'il faut une même réponse aux deux alternatives.

(2) Lazarus : *Leben der Seele,* II, Berlin, 1878, p. 272-78 ; A. Stöhr : *Die Vieldeutigkeit des Urteiles,* Leipzig-Wien, 1895, p. 38 sqq. ; idem : *Algebra der Grammatik,* 1898, p. 51 sqq.

ment des arbres, p.ex.): Il souffle, il vente. Puis toutes sortes d'adhésions objectives ensemble: Il souffle, il rugit, etc. Et ce n'est qu'après cela qu'il se développait peu à peu une unité de deux de ces actes psychiques isolés. Une adhésion passablement neuve et une autre connue depuis longtemps d'une même réalité se constituaient le plus facilement en pareille unité. Le vent souffle, le vent rugit, etc. Nous croyons avoir donné ainsi la raison psychologique plus profonde, pourquoi tous les composés primaires, comme le faisait remarquer DITTRICH avec beaucoup de justesse et, comme nous avons ajouté, pourquoi toutes les phrases simples du parler enfantin, (voir § 316, note 3) se réduisent si facilement en composés d'expérience et de souvenir. Mais la conclusion où nous en voulions venir c'est que le type fondamental de la phrase indo-européenne et — nous ne craignons pas de le dire — de la phrase humaine en général a été produite sinon par la différenciation effective de deux adhésions de réalité absolues en une absolue et en une relative, du moins par ce fait indéniable que notre mentalité préfère une unité de deux membres différenciés à une autre qui n'est pas différenciée.

693. Beaucoup d'autres particularités de la syntaxe des langues plus cultivées trouvent leur explication complète dans le fait qu'une seule adhésion absolue de réalité se maintient comme point culminant d'un groupe ondulé (1) tandis que toutes les autres se trouvent réduites à l'état d'adhésions relatives ou potentielles et rejetées vers les pentes des mouvements montants ou descendants. Ce phénomène peut se comparer en tout point et en détail aux groupes des syllabes accentuées et inaccentuées.

694. *Mais deux adhésions significatives réunies se différencient elles aussi en une significative et une indicative.* Ce fait se rapporte à vrai dire aux représentations: mais puisque les adhésions — du moins dans notre conception — se modifient réellement suivant que les représentations sont in potentia ou non, nous avons cru devoir prendre cette formule.

Eh bien, cette subdivision de la loi nous pouvons à chaque instant l'expérimenter sur nous mêmes dans toutes sortes de phrases et de composés simples, comme nous l'avons déjà exposé aux § 36 et 148.

695. Mais elle se présente aussi avec évidence dans la structure de la langue même: dans la catégorie des pronoms. Ces dernières parties de la phrase en effet doivent leur nom au fait d'être employées *pro nomine,* en d'autres termes au lieu des adhhésions significatives. Cet emploi, il est vrai, ne laisse pas d'être hystérogène et les grammairiens anciens n'avaient pas tort peut-être d'adopter de ce chef le nom en question pour ce groupe de mots de sentiment primitifs, car la transition que nous avons en vue est des plus fréquentes et suffirait comme preuve péremptoire, si du moins nous voudrions encore trouver des preuves historiques en faveur d'un fait qui se présente chez nous mêmes cent fois le jour.

696. Jusqu'ici nous avons traité les trois grandes divisions des assentiments, comme si elles n'avaient rien à faire l'une avec l'autre.

(1) C'est la raison pourquoi les schémas de phrase si bizarres de FRANZ KERN renferment un sens profond.

Et c'est avec intention que nous avons favorisé cette manière de voir, afin de préciser davantage les concepts. Seulement il est temps d'abandonner le schéma théorique pour la réalité complexe. Eh bien les premiers membres de nos trois divisions sont en relation réciproque, sont uns au fond, et les seconds membres de même. L'adhésion réelle, l'adhésion absolue, l'adhésion significative, voilà l'acte primordial de notre conscience objective. L'adhésion potentielle, l'adhésion relative, l'adhésion indicative, en voilà l'évolution. Rappelons-nous seulement quelques détails. Les adhésions indicatives reposent sur les représentations in potentia, mais il est indéniable aussi que les adhésions potentielles et abstraites en profitent tout autant. Les adhésions potentielles constituent l'*essence* en opposition à l'existence, mais nous n'avons qu'à nous rapporter au § 98 pour voir que les adhésions relatives font à peu près la même chose. Faut-il encore insister sur les prédicatifs que nous constatons aussi bien entre les adhésions absolues et relatives qu'entre la réalité et la potentialité? Plus l'une ou l'autre qualité dominait, plus l'une ou l'autre division se faisait sentir, et une catégorie grammaticale plus tranchée en était l'effet. L'association et la différenciation étaient les moyens préférés. Voir encore la note de la p. 86, les pages 76-77 en entier, etc., etc. C'est pourquoi nous trouvons dans les langues anciennes aussi des différenciations des catégories grammaticales. A coup sûr ces catégories avaient dans la mentalité antique une signification bien plus tranchée que pour nous. En védique návyasā vácasā devient návyasā vácas. Triṣú rōcanéṣu se différencient en triṣú rōcanē (1). En sanscrit classique un autre cas se substitue: sukh*ānām* ucitasyaiva duḥkh*air* anucitasya ca (2); nous rencontrons enfin ce même rythme dans les modes des verbes.

697. *De deux adhésions l'une se fait sentiment.*

Nous pouvons pour ce point nous en tenir aux phénomènes que nous avons cité tout à l'heure. Une différenciation ultérieure abaisse indubitablement une pareille adhésion indicative d'un pronom jusqu'au rang d'un petit mot qui exprime le sentiment de connection. Cf. § 240 sqq.

698. *Lorsque deux sentiments ont été réunis, l'un devient adhésion de sentiment.*

Tous les mots servant à exprimer *même* dans les différentes langues i.-e. en sont des exemples frappants: ego-met, tu-te, is-te, *is-pse: Le sentiment du moi ressort d'*ego*, sentiment qui se trouve assenti avec résolution par *met*. Et il en est ainsi dans tous les pronoms composés, dans le temps du moins où leur composition était encore vivement sentie. Cf. p. 213 note et p. 215 note.

699. Que beaucoup d'autres exemples encore de notre troisième livre, où nous avons vu à différentes reprises que les mots de sen-

(1) Voir la bibliographie dans Wackernagel: *Altind. Gramm.*, op. cit., p. XVII, et dans Oertel-Morris: *The Nature and Origin of Indo-European Inflection*, Harvard Studies, 1905, p. 76 sqq.

(2) Speyer: *Vedische und Sanskrit-Syntax*, § 15 Anm., § 18, § 82, § 188 Anm. 2, § 190. Cf. Meisterhans[3], op. cit., p. 243, 15 et nos 1912, 1913.

timent se transformaient toujours en adhésions, puissent être également la conséquence d'une différenciation de deux sentiments simultanés, voilà une supposition que j'ose émettre provisoirement sans vouloir cependant y attacher par trop d'importance.

700. Finalement nous voyons encore la différenciation et cela sous sa forme la plus générale dans le style, dont nous avons déjà dit un mot en passant au § 385. De la même manière en effet que nous recourons à un pronom pour éviter la répétition trop fréquente d'un substantif, nous tâchons de ne pas employer toujours le *même* substantif ou le *même* verbe, là où un pronom ne serait pas suffisamment explicite: nous nous mettons à la recherche *d'un autre mot.* Eh bien, tout comme pour le pronom *cet emploi d'un autre mot* a ses racines dans les lois intimes qui régissent notre vie intérieure: avoir deux fois la même idée ou le même sentiment dans une seule unité consciente, cela ne va pas! L'un des deux doit avoir le dessous et faire place à une forme apparentée. Nous en voyons un autre exemple typique au § 712.

701. B. et C. Mais l'inertie psychique aussi et l'anticipation agissent sur l'adhésion et le sentiment mêmes.

Nous voyons dans le redoublement qu'une énergie plus grande de l'adhésion ou du sentiment peut se communiquer à l'image verbale.

Le petit bambin commence-t-il enfin à parler, l'attention inexpérimentée encore ne passe que *très lentement* d'une adhésion à une autre, elle a quelque peine à se débarrasser de la première. De là toutes sortes de mots *redoublés:* papa, mama, nana, etc.

La même explication psychologique concerne les langues des peuples non civilisés, langues fort riches en toutes sortes de redoublements.

702. Mais outre cette attention qui, tout en se trouvant hors du fait psychique lui-même, peut cependant le faire durer, il peut y avoir aussi dans ces faits mêmes une énergie intrinsèque qui les porte à intervenir trop tôt ou à se maintenir plus longtemps que de coutume (1).

Theodor Lipps (2) cite comme conditions, vraisemblablement même comme causes partielles de cette énergie intrinsèque:

1° La quantité de l'excitation, respectivement son intensité (Intensitätsenergie), sa masse ou quantité (Massenenergie), ses conséquences puissantes (assoziative Energie).

2° Son ton affectif très prononcé (positive bzw. negative Lust-oder Wertenergie).

3° La surprise occasionnée par quelque chose de très ordinaire, mais qui se trouve transplantée dans un milieu où elle n'était nullement attendue (dispositionelle Energie). Cf. § 249 et § 359.

703. Si nous recherchons dans les différentes langues les cas de redoublement total ou partiel, nous constatons 1° que partout où il y a redoublement, il y a aussi énergie psychique, 2° que plus il intervient d'énergie psychique dans certaines adhésions ou représentations, plus

(1) Il est difficile dans beaucoup de cas, dans celui-ci notamment, de savoir s'il faut attribuer primitivement le redoublement à l'anticipation ou à l'inertie.

(2) Th. Lipps: *Leitfaden,* op. cit., p. 41-42.

nous trouvons aussi de redoublement, 3° que moins il y a d'énergie. moins il y a de redoublement et 4° là où il n'y a pas d'énergie, il n'y a pas de redoublement non plus. Nous voyons donc que la cause de tous les redoublements c'est en premier lieu l'inertie psychique ou l'anticipation et en dernière instance l'énergie psychique.

704. Commençons par l'énergie extrinsèque. Il est évident que la civilisation avançant, l'énergie extrinsèque diminue d'autant. Eh bien, nous voyons aussi dans l'évolution des langues i.-e. le redoublement décroître graduellement.

Delbrück s'est donné beaucoup de mal à trouver pour son Grundriß, partout quelque chose d'itératif ou d'intensif dans les verbes de la 3ème classe de Pāṇini ainsi que dans ceux de l'espèce: píbati-*μίμνω*. Après avoir peiné beaucoup pour réunir le tiers des matériaux très incomplets, il s'est permis, histoire de respirer un coup, la petite conclusion qu'il devait en être de même du reste. Mais vraiment il s'est par trop échauffé. Ces deux classes de verbes tels quels sont sans doute très anciens, ce sont tous des thèmes primitifs, les premiers et les plus nécessaires dans toute langue qui se prend à vivre; ils datent donc de l'époque où l'indo-européen devait en être encore à sa "Lall-periode" (1). Peu à peu et sous toutes sortes d'influences ces vieux meubles de famille disparaissaient. Aussi voyons-nous paraître la plupart d'entre eux sans le redoublement dès les sources les plus anciennes, et cela sans la moindre différence de sens.

705. Nous trouvons chez les peuples les moins civilisés des redoublements triples, quadruples, voire même quintuples (2). Cela se voit aussi chez les peuples les plus civilisés lors d'un maximum d'énergie intrinsèque (3). Nous n'avons que le redoublement simple, mais un redoublement de tout le mot (4) cependant, ou du moins de tout

---

(1) On conçoit que je n'entend *pas* par "Lall-periode" une époque de la langue où les hommes ne faisaient autre chose que baraguiner à tort et à travers comme des singes ou des bébés d'un an, mais une période où les hommes ou bien avaient plus de peine à articuler ou bien parlaient toujours avec plus de sentiment; de sorte que chaque représentation orale une fois accentuée avait tant d'énergie qu'elle subissait presque toujours l'action de l'inertie, qui se manifestait au dehors sous forme de répétition ou de redoublement. Cela doit e. a. avoir été le cas au moment où se formaient les noms qui nous sont parvenus de la famille linguistique de l'Asie mineure.

(2) Ces allégations et les suivantes reposent sur les faits réunis par Aug. Pott : *Doppelung als eines der wichtigsten Bildungsmittel der Sprache, beleuchtet aus Sprachen aller Weltteile,* Lemgo-Detmold, 1862; G. Gerland : *Intensiva und Iterativa und ihr Verhältnis zu einander,* Leipzig, 1869.

(3) Pour des exemples de répétition triple, quadruple et quintuple, en français et en italien, voir Hultenberg, op. cit., p. 29-30.

(4) Pour une intéressante répétition du verbe (infinitif + forme personnelle), cf. Meyer-Lübke : *Der intensive Infinitiv im Litauischen und Russischen,* IF., XIV, p. 114 sqq. Le "Norddeutsch" n'a pas besoin d'une "bedeutende Einschränkung" comme le croit Meyer-

le thème, pour exprimer ce que le sentiment linguistique perçoit encore continuellement comme intensif, dans le type dárdarti. Là où la force intensive n'est plus aussi nettement sentie, il y a seulement un redoublement partiel, comme c'est le cas pour presque tous les exemples i.-e. Lorsque la signification avait autrefois une énergie intrinsèque qui s'est perdue graduellement, le redoublement disparaît peu à peu, p. ex. le parfait i.-e., sur lequel nous reviendrons tantôt. Mais là où l'énergie demeure, le redoublement persiste ou si elle se perdait parfois par suite des lois d'accent ou des lois phonétiques, elle se développe toujours de nouveau (1).

Nous avons déjà vu à la fin de notre troisième livre comment le pluriel exprime une appréciation et a, de ce chef, une énergie intrinsèque. Le redoublement primitif des itératifs correspond partiellement à ce fait, mais ce qui s'en rapproche tout specialement c'est l'usage passablement fréquent en Amérique d'exprimer le pluriel d'un mot par son redoublement.

Celui qui trouverait cet exposé trop succinct n'a qu'à ouvrir le livre cité de Pott, livre sur lequel nous basons ces assertions. La table de matière doit seule déjà, nous semble-t-il, frapper le lecteur par l'accord parfait avec nos différentes espèces d'énergie. Peut-être quelqu'un se sent-il appelé à ramener sous les différents points de notre argumentation les matériaux qui y ont été rassemblés ainsi que ceux qu'on a trouvés depuis, c'est tant mieux.

706. Donnons encore pour finir une explication du redoublement du parfait. Pour cela j'ai à prier le lecteur de se rappeler d'abord quelques exemples d'onomatopées tirées des langues qu'il connaît le mieux. Cf. § 475, etc.

Je ne sais pas si j'ai eu la main heureuse, mais la plupart de ceux que j'ai cités me semblaient très pittoresques. Dans le contexte on comprend sans peine ce qu'ils signifient, mais il paraît presque impossible de les rendre par une périphrase: Ils ont presque toujours en soi un éclat de fraîcheur, de vie nouvelle, quelque chose de hardi dans le teint et de piquant sur la langue. Tantôt il nous semble entendre dans la différence de timbre comme un mouvement en divers sens, p. ex. dans bimbam, tingeltangel et zigzag; tantôt c'est le contraste du grand et du petit, du dur et du

---

Lübke. Cf. plutôt Wunderlich: *Unsere Umgangssprache*, 1894, p. 195. Cf. encore Svedelius: *L'analyse du langage*, op. cit., p. 98 note, qui bien que se servant d'un autre terme, donne à très juste titre l'énergie de contraste comme l'une des causes. Cf. encore, en général, Hultenberg, p. 18 sqq.

(1) Rappelez-vous les comparatifs et les superlatifs; néerl. *meerdere*, v.h.all. bezerora, h.all.mod. desterer (Seb. Frank), letzteste (Goethe), esp. muchisísimo, altisísimo, lat. minissimus, pessimissimus (Sénèque); les itératifs doubles: ventitare, cantitare, jactitare, *βοσκέσκοντο* (μ 355); les diminutifs français Babarpe, Bé-bèle, Cha-chale, etc. Cf. à ce sujet Fr. Diez: *Gemination und Ablaut im Romanischen*, Hoefers Zeitschrift f. d. Wissenschaft der Sprache, III, p. 397 sqq. Voir chez Meyer-Lübke: *Einführung in die Rom. Sprachw.*, Heidelberg, 1901, p. 80, encore un exemple de redoublement final: trainana de traina.

doux mélangés ensemble, qui frappe comme p. ex. knibbelknabbel, knipknap, krikkrak, getriptrap, etc., mais toujours et encore le fait dessiné se dresse devant nous comme quelque chose de vif qui nous surprend ou nous déçoit mais qui en tout cas sollicite fortement notre attention.

Eh bien, *l'apperception immédiate d'une chose qui attire vivement l'attention, parce qu'elle se trouve différente de celles qu'on connaissait par une expérience antérieure,* ne pourrait-elle pas être la signification la plus ancienne du parfait indo-européen? (Il va sans dire que ce qui est souligné ici représente une réflexion du 20ème siècle sur le sentiment perçu alors immédiatement et en une seule fois.)

De cette signification se dégageait insensiblement l'explication de la fonction par trop logique pour une période aussi primitive *d'un état constitué dans le passé:* l'adhésion découvrait peu à peu dans ces perceptions sensibles des choses inattendues que ces changements étaient dus tantôt à un fait déterminé connu, tantôt à une action ignorée, jusqu'à ce qu'enfin une réflexion intelligente de "cause" se faisait jour "qui devait en tout cas avoir agi ici et dont les conséquences duraient encore" (1).

707. Mais l'adhésion et le sentiment peuvent eux-mêmes aussi manifester de l'inertie; non pas de façon à faire naître un nouvel acte identique, mais de manière à faire durer, à prolonger le premier acte.

Mais comment découvrir ce fait intime dans la langue? Rien n'est plus simple. L'adhésion ou le sentiment qui persistent continuent de susciter des images verbales et se traduisent bel et bien en paroles toutes les fois que le baromètre est à la parole.

Qui d'entre nous n'a jamais fait un bout de causette avec un bon petit vieux, sans se dire en lui-même: est-ce qu'il n'y aura donc plus rien d'autre?

Chez les personnes vieilles et infirmes tous les actes psychiques revêtent une inertie particulièrement forte non à cause de l'énergie qui leur est propre, mais par la lassitude du milieu psychique qui n'est pas mis expressément en mouvement. Une fois qu'elles sont parties sur une question ou sur une autre, ils ne déparlent plus. Toutes sortes de petites phrases automatiques, se rapportant de près ou de loin au point en question se suivent indéfiniment, souvent des heures entières, parfois même chez ceux qui sont tombés en enfance, pendant toute leur vie.

708. Il y a un cas particulier cependant où ces symptomes se manifestent d'une façon insolite chez l'individu ailleurs parfaitement normal. C'est quand nous traduisons. Nous sentons très vivement la signification du mot étranger, sans cependant pouvoir le rendre. De là une accumulation qui éveille de l'énergie. (Voir § 402.) Nous écrivons la traduction; mais non, nous le sentons, il y manque quelque chose, l'adhésion continue d'agir, le mot devrait dire davantage, il devrait être plus long. Nous en écrivons un autre qui ne satisfait pas davantage. Finalement nous les employons tous les deux et nous trouvons que c'est bien.

---

(1) Ph. Wegener : *Untersuchungen,* op. cit., p. 14, a été trés près de cette explication.

709. Il n'est donc pas étonnant que nous rencontrons pareilles liaisons de mots surtout dans les traductions et en général chez les individus bilingues et qu'elles soient caractéristiques pour les périodes ou pour les pays où deux langues vivaient côte à côte. Ainsi dans la période moyenne anglaise: l'anglo-saxon et le normand (1). Ainsi dans le moyen néerlandais du Brabant méridional: néerl. et français (2). Ainsi dans le français de la Renaissance jusqu'à Vaugelas: français et latin. Dans les dialectes rhétiques: où les mots allemandes fourmillent (3). Je m'imagine que le javanais, qui fournit nombre d'exemples de ce phénomène et contient, comme on le sait, une infinité de mots empruntés au sanscrit, doit être jugée de la même façon. Je n'oserais cependant l'affirmer (4).

710. Le cas néanmoins n'est pas exclusif. En effet tout causeur original, tout écrivain qui s'efforce de rendre exactement sa pensée personnelle, se trouve souvent dans le même cas de sentir quelque chose de *précis* sans cependant pouvoir l'exprimer. Nous devons donc nous attendre à rencontrer ailleurs aussi pareilles liaisons de mots, notamment chez les artistes et dans la langue du peuple.

Et c'est ce que nous voyons aussi. GERBER (5) a réuni une quantité plus que respectable d'exemples empruntés à toutes sortes de poètes et de prosateurs. Cf. DELBRÜCK (6) surtout pour la langue populaire russe et lituanienne, et voyez la dissertation d'ALTENBURG (7), citée à cet endroit, pour le latin. Toutes sortes d'exemples romans ont été réunis par HULTENBERG et par LEIFFHOLDT (8). GUIDO GEZELLE enfin le fait continuellement dans ses contes en prose.

711. De plus l'allitération et la rime finale, en d'autres termes, le redoublement partiel, rendent souvent la dittologie plus intuitive et l'unité de l'adhésion plus incontestable. Nous le voyons dans les

---

(1) LEON KELLNER: *Historical Outlines of English Syntax,* 1892, § 30-33. O. JESPERSEN: *Growth and structure of the english language,* Leipzig, 1905, § 98, qui cite encore d'autres auteurs.

(2) J. J. SALVERDA DE GRAVE: *Over de mnl. vertaling van de Pèlerinage de la vie humaine,* Tijdschrift v. d. Mij., 23, 1904, p. 24 sqq. Idem: *De Franse woorden in het Nederlands,* op. cit., p. 30.

(3) BRANDSTETTER: *Das Schweizerdeutsche Lehngut im Romontschen,* Luzern, 1905, p. 82.

(4) ROORDA-VREEDE: *Beknopte Jav. Gramm.*[3], op. cit., § 164-167. Ma conception cependant n'est pas dénué de tout fondament, puisque des mots étrangers (ngoko, krâmă, arabes ou poétiques), composent souvent l'un des membres.

(5) GUSTAV GERBER: *Die Sprache als Kunst*[2], Berlin, 1885, II, p. 238 sqq.

(6) DELBRÜCK: *Grundriß,* III, p. 155.

(7) O. ALTENBURG: *De sermone pedestri Italorum vetustissimo,* Leipzig, 1898.

(8) H. HULTENBERG. op. cit., 31-42; M. F. LEIFFHOLDT: *Etymologische Figuren im Romanischen* nebst einem Anhange: Wiederholungen betreffend Steigerung und Erweiterung eines Begriffs, Erlangen, 1884, p. 70-88.

expressions telles que : bel et bon, sain et sauf, n'avoir ni foi ni loi, n'avoir ni feu ni lieu, Trojæ res et regna, ad muros et mœnia, lügen und trügen (au lieu de triegen) oranje-blanje-bleu, door weer en wind, in handel en wandel, met schade en schande, tegen heug en meug (1).

Ces liaisons de mots sont des unités secondaires. La chose ressort clairement des dvandvas, où deux de ces mots ont si bien fusionné qu'ils sont sentis, accentués, écrits et déclinés comme s'ils n'en formaient qu'un seul (2).

712. Il me faut cependant revenir encore une fois à la différenciation des adhésions. Car c'est précisément dans les expressions dont il est question ici qu'elle se montre de la manière la plus remarquable. Deux de ces adhésions en effet se différencient au point de former un contraste des plus prononcés (3). Ce phénomène est si fréquent, si général, qu'on a fini dans ces derniers temps de l'appeler d'aprés cette dernière caractéristique *expression polaire.* On trouvera des matériaux et des essais psychologiques en somme assez malheureux dans la brochure de Henrich (4) et dans le gros livre de Kemmer (5). V.fr. ni pou ni prou; par monts et par vaux, ça et là, tôt ou tard, etc., néerl.: jong en oud, arm en rijk, groot en klein, vriend en vijand, lief en leed, nu en dan, door dik en dun, etc. Je renvoie pour les autres langues aux livres cités dont le grand défaut — du moins pour la partie linguistique — consiste précisément en ceci qu'ils ont laissé les dvandvas de côté. Henrich et Kemmer auraient du se servir aussi des matériaux du grec moderne surtout pour leurs "verbale Gegensatz-Verbindungen".

713. Finalement c'est peut être dans l'assimilation des catégories de mots que l'inertie agit le plus clairement, c'est à dire dans l'encadrement d'une espéce déterminée d'adhésion sous l'influence d'une autre qui la précède dans la même unité secondaire.

La chose est surtout évidente là où sous l'influence du verbe de

(1) H. Paul : *Prinzipien* [4], § 230.

(2) Exemples néerlandais sont entre autres, le m.néerl. doof ende stom : néerl.mod. doofstom ; 17e siècle kers en versch : néerl.mod. kersversch ; h.all. gäng und gäbe : m.néerl. gancgave. Cf. J. Verdam : *Uit de geschiedenis der Nederlandsche taal,* Dordrecht, 1902, p. 280-81, 300. Un traité plus général de pareils dvandvas se trouve chez H. C. Muller : *Beiträge zur Lehre der Wortzusammensetzung im Griechischen mit Excursen über Wortzusammenstellung im Idg. und in verschiedenen anderen Sprachfamilien,* Leiden, 1896, un petit livre ne portant pas aussi loin que porterait à le croire le titre de respectable portée.

(3) Bien entendu, je ne veux pas dire par là que ces expressions avaient d'abord *elles-mêmes* deux membres de signification semblable, lesquels se différenciaient *après;* je crois cependant ma conclusion suffisamment motivée par la fréquence avec laquelle se présente ce groupe d'exemples contrairement à n'importe quels autres, *à côté* de ceux où des parties égales se présentent dans les deux membres.

(4) Emil Henrich : *Die sogenannte polare Ausdrucksweise im Griechischen,* Neustadt a. d. H., 1899.

(5) Ernst Kemmer : *Die polare Ausdrucksweise in der griechischen Literatur,* Würzburg, 1903.

la principale l'adhésion réelle de la subordonnée devient potentielle, comme dans les exemples cités ci-dessus : *Je ne savais qui il est*, devient : *je ne savais pas qui il était.*

Je ne m'étendrai pas là-dessus parce que les exemples les plus à portée de main ont déjà été recueillis par BRUGMANN (1) et qu'il me faudrait entreprendre une explication plus profonde qui consisterait à rechercher pour tous les cas et pour toutes les formes la catégorie d'adhésion à laquelle ils appartiennent dans les différentes périodes linguistiques, ce à quoi s'oppose le cadre de notre ouvrage.

714. Je dirai seulement qu'à côté des exemples d'assimilation progressive de BRUGMANN, il y en a aussi d'assimilation régressive et que par suite on peut regarder ce cas comme démontré aussi pour l'anticipation.

715. D. On doit ranger parmi les exemples de contamination de l'adhésion et surtout du sentiment, des cas très nombreux de contamination de mots et d'analogie syntaxique. Car il arrive certainement aussi qu'un seul sentiment, qu'une seule adhésion suscite deux mots ou constructions, qui se fondent alors d'une manière ou d'une autre; mais celui qui s'est déjà surpris très souvent, comme c'est le cas pour le soussigné, à faire de ces combinaisons nouvelles, devra confesser de par sa propre expérience, que la contamination a le plus souvent sa racine dans l'acte complexe d'adhésion ou de sentiment.

716. Beaucoup d'exemples de notre troisième livre sont certainement les effets d'une association ou d'une contamination du sentiment et de l'adhésion comme le montre avec évidence le § 162.

717. Constitue encore une association contaminante tout changement dans la signification d'un mot *dans le corps même* de la construction sous l'influence d'autres parties constructives ou de la construction entière, dont nous avons déjà donné des exemples.

Aussi pourrions-nous insérer ici, sans faire de digression, la plupart des chapitres de *l'Essai de sémantique* de BRÉAL, utiliser PAUL et WEGENER mieux qu'il ne l'a fait, mettre à contribution WAAG et NYROP, mais tout cela ne produirait rien de neuf. J'irai donc de l'avant la conscience en repos, à condition que mon lecteur n'aille pas s'imaginer qu'il n'y a que fort peu de choses à ramener ici sous D.

718. E. Hélas — je ne l'entamerai que pour dire aussitôt que je ne le développerai pas. Prouver amplement que la beauté existe là où la subordination différenciante et l'association, l'inertie et l'anticipation agissent ensemble dans la conscience intime de l'intelligence et du sentiment, ce serait tout simplement entreprendre

---

(1) *Abrégé de Gramm. comparée,* op. cit., § 944 sqq. Voir ensuite H. ZIEMER : *Junggrammatische Streifzüge in Gebiete der Syntax* [2], Colberg, 1883, p. 58 sqq., et G. MIDDLETON : *An essay on Analogy in Syntax,* illustrated chiefly from the classical languages with an appendix containing the instances of syntactical analogy peculiar to Herodotus, London, 1892, p. 39 sqq., M. KERTESZ : *L'analogie dans la construction des phrases.* Mémoires linguistiques, Budapest, 1905, N° 21.

un traité complet sur l'esthétique, traité qui toucherait à toutes les branches et à toutes les formes de l'art qui font valoir plus spécialement l'intimité consciente de l'homme. Ce n'est pas que je ne compte traiter un jour ce sujet in extenso, mais ce serait ici un hors d'œuvre fâcheux. Je me contenterai donc d'indiquer que toutes les figures naturelles du style ont une cause plus profonde dans nos quatre lois psychologiques.

CHAPITRE CINQUIÈME

Théorie générale de l'ordre des mots.

719. Tant qu'il n'y a que des adhésions et des sentiments simples, nous avons seulement à constater que les mots simples se suivent dans l'ordre même où se présentent les adhésions et les sentiments.

Aussi la conclusion d'ADOLF TOBLER s'applique-t-elle pleinement à cet état de choses primitif: "In *allen* Dingen, welche die Wortstellung angehen, ist davon auszugehen, daß Verschiedenheit der Wortstellung *immer* auf Verschiedenheit der Gedankenfügung beruht."

Mais je n'arrive pas à comprendre comment ELISE RICHTER en est venue à choisir ces mots comme épitaphe de son livre (1) sur l'ordre des mots en *roman*, c. à d. dans une langue civilisée et moderne de l'Europe occidentale; ma stupéfaction demeure lors même que le savant romaniste se serait en cela rangé à ses côtés.

Et cependant ils ne sont pas seuls à s'exprimer ainsi. WEIL (2) aussi — qui d'ailleurs a écrit le meilleur petit ouvrage qui existe sur l'ordre des mots et, chose remarquable, n'est pas même cité dans la bibliographie volumineuse d'ELISE RICHTER — est tombé déjà dans la même erreur. BERNEKER (3) même ne s'est pas fait faute de voir là "une doctrine aujourd'hui généralement reconnue".

Cela ne doit pas nous étonner d'ailleurs. En dehors de WEIL, de G. V. D. GABELENTZ (4), de WUNDT (5) de P. BARTH (7) et de FINCK (7) personne ne s'est encore préoccupé des causes plus profondes et de l'origine de l'ordre des mots, et les auteurs cités

(1) Dr. ELISE RICHTER : *Zur Entwicklung der romanischen Wortstellung aus der lateinischen,* Halle a. S., 1903.

(2) WEIL-SUPER : *The order of words in the ancient languages compared with that of the modern languages,* op. cit., p. 21 sqq.

(3) ERICH BERNEKER : *Die Wortfolge in den slavischen Sprachen,* Berlin, 1900, p. 159.

(4) On trouve le résumé de ses différents articles sur ce sujet dans *Die Sprachwissenschaft* ², op. cit., voir Register in voce *Wortfolge.*

(5) WUNDT : *Die Sprache,* II, p. 347-375.

(6) P. BARTH : *Zur Psychologie der gebundenen und der freien Wortstellung,* Philosophische Studien, 19, I, 1902, p. 22 sqq.

(7) FRANZ NIKOLAUS FINCK : *Der deutsche Sprachbau als Ausdruck deutscher Weltanschauung,* Marburg, 1899, sechster Vortrag.

se sont contentés d'émettre quelques explications sur des questions de détail, sans faire des efforts sérieux pour bâtir sur ce point une théorie suivie.

720. L'ordre des mots cependant ne se plie *point* toujours à la succession des adhésions ou des sentiments. La chose nous paraît, après tout ce qui précède, si naturelle qu'une argumentation très courte suffira provisoirement.

Généralement parlant, il est vrai que les *constructions* se suivent dans l'ordre des adhésions et des sentiments qu'elles expriment. Plus loin cependant nous constaterons que des causes de nature diverse peuvent troubler cet ordre. Mais à quel titre peut-on parler de parallélisme avec l'ordre des adhésions et des sentiments quand il s'agit de l'ordre des mots *dans* les constructions, qui sont toujours senties ou assenties d'un seul coup, en une seule fois?

C'est pourtant cela, reprendra peut-être quelqu'un, car l'unité secondaire n'est-elle pas issue d'une succession antérieure d'unités primaires? Et c'est à cela que répond l'ordre actuel des mots. — Mais alors cet ordre ne saurait donc plus être troublé d'aucune sorte? Nous verrons cela. Retenons cependant la différence que nous avons établie entre l'ordre des constructions et l'ordre des mots *dans* les constructions.

721. Il nous faut évidemment traiter ces deux sortes de disposer les mots.

L'ordre syntaxique ou l'ordre des mots *dans* la construction est évidemment *plus récente* et *secondaire.*

L'ordre des adhésions et des sentiments ou la succession des unités *indépendantes* est tout aussi naturellement *plus ancienne* et *primaire.*

Et néanmoins il nous faut user de prudence envers ces deux thèses. Il se pourrait premièrement que l'ordre *dans* la construction eut conservé quelque chose de naturel antique que l'ordre des idées ou des constructions a laissé se perdre au cours d'une civilisation croissante et c'est ce que nous rencontrerons en effet ça et là. Deuxièmement la possibilité existe que les pensées aussi se laissent séduire par un automatisme commode et ne disposent pas leurs expressions dans le véritable ordre psychique; ce fait n'est que trop fréquent.

722. Je crois que nous nous reconnaîtrons encore le mieux dans ce labyrinthe de complications, si nous prenons comme point de départ les changements de l'ordre syntaxique secondaire. Ce dernier est automatique. Et nous avons déjà eu sous les yeux tant d'exemples divers d'automatismes, que nous pourrons reconnaître également ceux-ci sans trop de peine.

723. I. L'ordre automatique ou syntaxique des mots. Nous traiterons donc sous cette rubrique les changements apportés dans l'ordre des représentations orales de celui qui parle, par l'influence de la construction à laquelle elles appartiennent, changements causés par nos lois d'automatisme psychologique.

A. La différenciation.

A côté de (1) *wie niet waagt, wie niet wint* : *wie niet waagt, wint niet.*
„ *wie eerst komt, wie eerst maalt* : *wie eerst komt, maalt eerst.*
„ *komt tijd, komt raad* : als de *tijd komt, komt raad.*

Que voyons-nous donc? Par la différenciation l'ordre des mots dans des *membres* de construction semblables se renverse.

724. Nous comprenons maintenant le *chiasme* des *classiques* et la *disposition inverse des mots* de la subordonnée dans les langues modernes et bien d'autres choses encore.

Ratio nostra consentit pugnat oratio (CICÉRON). v.fr. fierent li un li altre le défendent (ROL.). Weinst du, ich lache. Kom ik hij gaat. Gaat Jan spelen, Piet gaat leeren. Philosophia cupiditatibus liberat, pellit timores (CIC.). Epaminondas *imperantem* patriam Lacedaemoniis *relinquebat* quam *acceperat servientem* (CIC.). Tolle hanc opinionem luctum sustuleris (CIC.). *Graast Mi-merrie* in de wei, *Hector-hengst loopt* in 't gerij. Der Fromme liebt jeden, niemanden der Böse. Le roi est mort, vive le roi. *Jus summum* saepe *summast malitia* (TÉRENCE). Si gladium quis apud te *sana mente deposuerit repetat insanus reddere peccatum* sit *officium non reddere* (CIC.). De Heer is groot, Zijn Naam is groot, Oneindig groot zijn wezen (EV. GEZ.). Si consul Antonius Brutus hostis (CIC.). Das *Recht ist eins,* doch *tausend heißt die Sünde,* drum ist *die Sünde leicht* und *schwer das Recht* (RAUPACH). v.fr. *chevaliers suis* et *vous bregiere.* Cornibus tauri apri dentibus se tutantur (CIC.) Je l'évite partout, partout il me poursuit (RACINE). *Horribilem* illum diem *aliis nobis faustum* putemus (CIC.). To rave with Dennis and with Ralph to rhyme (BYRON). Hearts firm as steel, as marble hard (SCOTT). Ut vehementius *odio libidinis* tuae quam *legationis metu* moverentur (CIC.). Satis loquentiae sapientiae parum (SALLUSTIUS). Et proelio strenuus erat et bonus consilio (SALLUSTIUS). Cum *spe vincendi* simul abjecisti *certandi cupiditatem* (CIC.). *In voorspoed groot, klein in den nood. For your voices I have fought, watch'd for your voices* (SHAKESPEARE). *Fragile corpus animus sempiternus movet* (CIC.). Non video quomodo sedare possint *mala praesentia praeteritae voluptates* (CIC.). Un saint triste est un triste saint (FRANÇOIS DE SALES). *Si hostium* fuit ille sanguis *summa* militum *pietas, nefarium scelus si civium.* Qu'elle s'est servie *de Dieu et du peuple* et qu'elle n'a servi *ni le peuple ni Dieu. Lebt wohl, ihr Berge, ihr geliebten Triften — Ihr traurig stillen Täler lebet wohl* (SCHILLER).

725. Quelle conclusion peut-on tirer de là? Que tous les arrangements de mots opposés ont été formés ainsi par différenciation? Pas le moins du monde; mais que tous *peuvent* avoir été produits de cette manière et que nous n'avons donc nullement le droit de rapprocher l'ordre des mots dans une construction, d'un ordre

---

(1) J'écris ici *à côté de,* non *dérivé de* parce qu'il n'est pas absolument sûr que ces exemples nous montrent l'ordre primitif des mots. Rien ne s'oppose en effet à ce qu'on ait eu dès le commencement : *waagt niet wint niet, komt eerst maalt eerst, tijd komt raad komt,* etc. Dans ce cas ils se seraient différenciés d'abord, puis parallélisés par inertie ou par anticipation : mais cela n'importe guère ici.

des pensées dans une période antérieure ou plus récente. On ne saurait nier que la personne qui écoute construit évidemment ses pensées selon l'ordre dans lequel les mots lui parviennent; mais celui qui parle assentit en une fois une construction (parfois même toute une phrase) et son automatisme — en latin et en grec, où l'attention avait été éveillée là-dessus, il faut faire entrer en ligne de compte aussi le libre arbitre — son automatisme, dis-je, différencie des parties de construction qu'on pouvait dire génériquement identiques quant à leur contenu et la succession de leurs phases (1).

726. Une autre question cependant est celle de savoir, si depuis que deux arrangements opposés des mots s'étaient formés pour toutes les constructions et les parties de constructions de cette nature, chacun des deux ne pouvait pas développer de signification particulière. Car c'est là un fait indiscutable, comme nous aurons l'occasion de constater plus loin.

727. B. L'inertie se manifeste ici surtout par la répétition d'un même arrangement des mots dans deux membres de construction parallèles.

Skr. dṛṣ-ṭa-naṣ-ṭa- aussitôt vu aussitôt perdu. jā-ta-prē-ta- aussitôt né aussitôt mort. Dictum factum, aussitôt dit, aussitôt fait. Zoo gewonnon, zoo geronnen. Hoe langer, hoe beter (plus cela dure, mieux cela vaut). As cold as ice. Zooveel hoofden, zooveel zinnen. Small pains, small gains. Bon capitaine, bon soldat. 's Lands wijs, 's lands eer. First come, first served. Komt tijd, komt raad. Komen de tijden, komen de plagen. Vroeg rijp, vroeg rot. Vroeg wijs, vroeg zot. Uit het oog, uit het hart. Roter Bart, untreue Art. Brune matinée, belle journée. Bonne terre, mauvais chemin. Spijende kinderen, dijende kinderen. Bloo Jan, doo Jan. Longue langue, courte main. Früh gesattelt, spät geritten. Heden groot, morgen dood. Wie eerst komt, wie eerst maalt. Niet en soet, niet en suert. Daer seer daer hand, daer lief daer ogen. Wie niet waagt, wie niet wint. Wat niet weet, wat niet deert. Etc., etc.

728. Mais l'inertie du groupe de mots se manifeste encore d'une autre façon. Si nous voyons dans les exemples cités tantôt comment le groupe de la première phase d'adhésion ou de sentiment exerçait par voie d'inertie *une influence assimilante* sur le groupe de la seconde phase, nous avons déjà mentionné en passant une tout autre inertie dans les groupes de mots, par suite de laquelle la première phase exerce seulement sur la dernière une influence *conservatrice* qu'il nous faut exa-

(1) Bien que je parle ici et ailleurs des phases d'adhésion ou de sentiment, je ne démens nullement par là la simultanéité de ces phases dans les unités secondaires de conscience. Cette simultanéité nous l'avons donnée ci-dessus précisément comme la distinction caractéristique dans la personne qui parle entre ces unités secondaires et les unités tertiaires de sentiment. Nous entendons parler ici uniquement des phases que traverse la prononciation de la construction ou si l'on veut, les phases intimes d'adhésion et de sentiment dans la personne qui écoute.

miner de plus près : je veux évidemment parler ici *du vouloir à terme* ou grammaticalement parlant : des composés à distance, voir les §§ 320-321.

Comment en effet, pour nous en tenir provisoirement à l'exemple cité ci-dessus, pourrions-nous après avoir écrit le plein *ι* et quelques autres lettres, encore laisser échapper soudain après cela un point ; si le groupe complexe de la représentation graphique *d'abord le plein et ensuite le point* était pendant ce temps demeuré inactif ou en d'autres termes n'avait pas possédé d'*inertie?*

Comment, dans le groupe de la représentation orale *ne pas*, la dernière moitié peut nous venir automatiquement sur les lèvres, après un ou plusieurs mots d'intercalés, sinon par l'inertie? Et il en est ainsi de tous les composés à distance.

729. Ces derniers cependant sont bien plus nombreux dans la langue que ne l'ont soupçonné WUNDT et BRUGMANN. Ils s'arrêtaient trop à la conception grammaticale commune du composé. Si WUNDT avait pénétré plus avant dans sa définition (voir § 320), s'il avait mieux compris l'unité secondaire d'adhésion ou de sentiment, il serait déjà arrivé au même résultat.

Nous ne saurions cependant reconnaître les composés à distance à leur *forme* seule telle qu'elle a été comprise jusqu'ici (1). Nous commencerons donc par les grouper en nous basant entièrement sur les caractères traités précédemment; peut-être que nous découvrirons ainsi quelque particularité nouvelle, qui soit propre à cette classe de constructions à distance.

730. En premier lieu donc : l'unité d'accent (dans son acception restreinte). Malheureusement elle nous sert in casu de bien peu de chose pour la raison indiquée au § 322. Seuls les verbes composés séparables sont suffisamment explicites dans l'espèce : voir les exemples au même paragraphe.

731. En second lieu : l'influence réciproque sur leur phonèmes. Ici encore le butin ne vaut guère, pour des raisons très faciles à comprendre. Il n'y a que les exemples cités en irlandais (voir § 594) qui soient significatifs pour le verbe + reste, l'adjectif + substantif, le génitif attributif + substantif, etc. Le fait qu'il y eut aspiration, aussi quand d'autres mots ne provoquant pas d'aspiration fussent intercalés, démontre clairement que les premiers membres de cette construction doivent avoir eu de l'inertie. L'accord prouve la même chose pour toutes sortes de compositions attributives.

732. En troisième lieu : l'influence sur leur signification réciproque. Nous voici enfin en présence d'abondants matériaux. Car cette caractéristique ne confirme pas seulement que les quatre constructions déjà citées sont des unités secondaires, elle nous suscite encore toute une série de cas nouveaux.

La significution de *over* diffère dans : *een plaats overlezen* et *een plaats overslaan,* mais encore dans : Ik *las* die plaats *over* et ik *sloeg* die plaats *over.* Donc préverbe + verbe.

---

(1) Sans faire attention que l'ordre de succession établi des mots est déjà bel et bien une *forme* à lui.

Ouvrir une porte, ouvrir une discussion et ouvrir les yeux sont trois choses différentes, mais quand je dis: *j'ouvrais déjà la porte, j'ouvrais à l'instant la discussion* et *je n'ouvre jamais les yeux sans ....* la différence des significations d'*ouvrir* et partant l'unité d'*ouvrir* avec les différents restes de verbe n'en devient pas moindre. Le groupe préverbe + verbe est au fond une subdivision de celui-ci. La chose ressort clairement en anglais où les préverbes sont devenus postverbes: p. ex. The man I have spoken of. Donc verbe + complément nécessaire ou reste.

Nous avons vu plus haut que la signification de *rouge* dans *une maison rouge* était tout autre que dans *un homme rouge;* mais personne ne s'avisera de dire que cette même influence du substantif sur la signification de l'adjectif a cessé d'exister dans: "*une maison* petite et *rouge*" et dans "*deux hommes âgés, rouges comme des ivrogues.* L'accord d'ailleurs est suffisamment significative ici. Donc attribut + nom.

Mais le cas employé attributivement et le substantif principal se trouvent dans la même situation. *La lumière de la raison* et *la lumière de la lampe* sont très différentes, mais ils n'en deviendront pas plus ressemblantes quand je dirai: „*la lumière* pénétrante de la raison" ou "*la lumière* de la nouvelle *lampe*". D'ailleurs le fait qu'un mot en régit un autre, que nous avons pu signaler pour beaucoup de cas plus haut, suffirait comme argument. Donc cas employé attributivement + substantif (1).

Il en est encore de même des circonstanciels définissant un attribut. Dans *admodum* a *paucis* populis, *zu* ein *dummes* Tier, *sehr* ein *schönes* Kind (cf. § 738), *heel* iets *anders,* etc., les adverbes ont une signification d'adhésion dépendante en tout de l'attribut auquel ils se rapportent, quand même ils s'en trouvent séparés par un autre mot. Donc attribut + adverbe.

Mais le sujet et le prédicat s'accordent toujours. Cette preuve est déjà assez concluante par elle-même; si l'on en veut cependant encore une autre, on n'a qu'à se rappeler la différence entre l'action de marcher s'appliquant à *l'homme* et cette même action s'appliquant au *cheval.* Cette différence subsiste quand même on intercalerait toute une moitié de phrase entre les deux parties constituantes. Donc sujet + prédicat.

Finalement les conjonctions et les prépositions avec les verbes et les noms qui en dépendent respectivement. Les prépositions et les conjonctions régissent; de plus elles n'ont de signification qu'autant qu'elles se rapportent à un verbe ou à un nom. Donc préposition + nom et conjonction + verbe.

On le voit au premier abord, ces groupes ont une très grande portée.

Une liste tant soit peu complète d'exemples remplirait pour le moins de dix à quinze pages lors même que nous ne donnerions que deux échantillons de chaque subdivision. - D'ailleurs tout le monde peut en se donnant seulement un peu de peine, s'imaginer ces matériaux.

---

(1) Pour des raisons multiples tous ces cas sont bien plus clairs dans les langues germaniques qu'en français.

733. Lorsque nous examinons maintenant de plus près *ce qui* s'intercale principalement entre les deux membres d'une de ces constructions à distance, nous nous apercevons immédiatement que c'est toujours, à moins de circonstances particulières, un nouveau complément de l'unité secondaire entre les parties de laquelle il se trouve emprisonné.

Il nous faut ranger en premier lieu sous l'attribut + nom l'article + nom. Eh bien, que voyons nous maintenant en grec : *τῷ τοῦ χοροῦ διδασκάλῳ, οἱ νῦν ἄνθρωποι,* en lat. *plura* proferre possim *detrimenta, magno* vir *ingenio* (1), génitif attributif + substantif principal : lat. *Heri* semper *lenitas* (Térence). *Caesaris* in Hispania *res secundae,* néerl. 's Hemels blauwe luchten. Sous le verbe + reste il faut ranger tout d'abord l'auxiliaire + le verbe principal : Quod *precatus* a Jove Optimo Maximo ceterisque diis immortalibus *sum,* Quirites, néerl. Hij *heeft* de heele wereld *overwonnen,* etc., soit le sujet + prédicat. *Cicero* orationem *habuit,* soit conjonction + verbe, néerl. *Toen* wij de kanonnen *afschoten,* etc., etc,

Presque toutes les phrases de toutes les langues indo-européennes peuvent servir ici d'exemple. Nous avons donc trouvé aussi une caractéristique extérieure des constructions : *die Einklammerung* soit *l'insertion.*

734. J'emprunte ce nom à Georg v. d. Gabelentz qui a attiré l'attention sur ce fait il y a des années déjà (2).

Parlant des attributs nominaux et de l'article, il disait : Hier wird das Nächstzusammengehörige auseinandergerissen, Anderes zwischen hineingeklemmt, so zu sagen umklaftert und eben dadurch recht sinnfällig wie ein Bündel zusammengehalten.

Parlant de la subordonnée commençant par une conjonction, il dit : Der Nebensatz soll aber auch zum Bündel werden, und dies geschieht wieder im Wege der Einklammerung, indem man die Conjunction und das von ihr abhängige Verbum finitum soweit auseinander sperrt, daß alles Übrige dazwischen Platz hat.

735. Je ferai remarquer encore ici que souvent la chaîne des mots insérants et des mots insérés ne forment qu'une seule nouvelle unité d'adhésion secondaire produite par deux autres. Cependant entre les parties de l'unité secondaire, on peut insérèr aussi une *autre* unité indépendante, primaire ou secondaire ; et ainsi on comprendra peu à peu maintenant pourquoi je voudrais proposer la définition suivante de la phrase moderne : *Un assemblage et un emboitement d'unités d'adhésion et de sentiment secondaires, prévues et voulues plus ou moins complètement dans un pressentiment vague.*

---

(1) Louis Havet : *Mélanges Nicole,* p. 225-232, montre qu'en latin lorsque deux mots formant groupe sont disjoints par un corps étranger, la disjonction a pour effet de mettre en relief l'un des deux éléments du groupe. J. Marouzeau : Revue de Philologie, 1906, p. 309-310, pense que cette règle générale est susceptible d'une application particulière, quand il s'agit du groupe déterminant + déterminé : c'est toujours le déterminant qui est mis en relief par la disjonction, quelle que soit sa place par rapport au corps étranger.

(2) *Die Sprachwissenschaft* [2], op. cit., p. 468.

736. Il est vrai cependant, et on pourrait le déduire de la formule de v. d. Gabelentz que c'est seulement dans les unités psychiques les plus étroitement liées, disons les plus unes que les mots peuvent être ainsi disjoints afin de servir à insérer les autres.

Si cela est, Elise Richter doit avair fait fausse route lorsqu'elle allait établir dans son cinquième chapitre une distinction entre: "Engere und weitere syntaktische Verbindungen", et qu'elle déclarait *ces* liaisons les plus étroites, les plus unes qui jamais dans la phrase ne se rompaient.

737. A première vue les deux opinions paraissent aussi vraisemblables l'une que l'autre. Nous cependant croyons que la vérité se trouve entre les deux: Le fait que les mots sont plus ou moins séparés n'a absolument rien à faire avec le caractère plus ou moins *étroit* de l'unité *psychique.* Car toutes les espèces de constructions *séparables* se présentent dans la même période linguistique comme *non séparées* sans différence appréciable. Le fait cependant qu'il existe beaucoup de constructions absolument inséparables à côté d'autres séparables, subsiste et ne saurait être tiré en doute. Eh bien, cette différence a sa racine non dans l'unité consciente plus ou moins étroite, mais dans la cohérence plus ou moins grande du groupe de représentations orales ou dans la *cohésion* plus ou moins étroite de l'ensemble des représentations orales qui signifient une unité secondaire psychique.

738. Ce terme devrait être introduit dans la linguistique (1), car il répond vraiment à une différence réelle et sensible.

Sont des *constructions à forte cohésion* les vrais, les inséparables composés et je ne vois pas une seule raison, pourquoi nous augmenterions la série des termes contradictoires en y ajoutant celui de composés à distance (2).

Sont *des constructions à faible cohésion* toutes les autres qui *peuvent* se disjoindre dans la phrase pour insérer d'autres unités psychiques ou de leurs parties.

C'est ainsi que dans le néerlandais civilisé de la première moitié du XIXe s.: *iets anders* (quelque chose d'autre) n'était pas encore un composé, la cohésion étant trop faible. On pouvait dire à l'occasion: *iets* heel *anders,* (heel = tout) mais pas autre chose. Mais maintenant que

---

(1) Brugmann a senti cette lacune et a essayé dans l'*Abhandlung* citée plus haut et dans son *Abrégé de Gramm. comp.*, § 366, de la combler en employant les termes "Worteinung" et "Univerbierung" qui sont cependant trop vagues et susceptibles de toutes sortes d'explications psychologiques.

(2) Je désirais seulement qu'on appelât composés *toutes* les constructions inséparables, écrites ou non en un seul mot. Cette différence repose sur la tendance si peu scientifique des grammairiens à pousser trop loin les choses et qu'on ferait bien de brider un peu lors d'une réforme orthographique. Je serais d'avis qu'ici encore on prit un moyen terme et qu'au lieu de réunir le mot dans l'écriture on se servît du trait d'union, mais en ayant bien soin alors de faire la même chose pour tous les composés dont les parties composantes fussent encore senties isolément.

cette construction est devenue un composé et qu'elle a acquis beaucoup de cohésion, nous dirons le plus souvent: heel *iets anders*.

Nous retrouvons la même différence entre le haut allemand civilisé et dialectique: h.all. *ein* zu *dummes* Tier, dial. zu *ein-dummes-Tier;* h.all. *ein* sehr *schönes Kind,* dial. sehr *ein-schönes-Kind* (1). Nombre d'exemples pris à toutes les époques du roman se trouvent chez Elise Richter, op. cit.

739. On peut dire en général que la cohésion s'accroît à mesure que les langues se développent. En sanscrit, en latin et en grec, p. ex. la cohésion est beaucoup plus faible que dans nos langues modernes. De là leur liberté à disposer les mots. Finalement pour en revenir à notre point de départ: les mots disjoints ont donc peu de cohésion, et s'ils continuent de ne faire qu'une seule construction, c'est uniquement grâce à l'inertie psychique des représentations orales.

740. Mais du coup nous voyons encore une fois pourquoi la différence entre *ein zu dummes Tier* et *zu ein-dummes-Tier* n'a absolument rien à faire avec l'ordre de succession des pensées.

Zu est pour celui qui parle un mot exprimant le sentiment d'intensité (2), qu'il ressent simultanément avec l'adhésion réelle: ein-dummes-Tier.

L'article en français et en anglais se trouve *précéder immédiatement* le substantif, en scandinave et en roumain *il suit immédiatement* le substantif, en grec, en haut allemand et en néerlandais il s'en trouve séparé quelquefois par plusieurs mots; néanmoins *la personne qui parle* ressent avant de prononcer le membre qui se trouve le premier (que ce soit le nom ou l'article) et l'adhésion et le sentiment *simultanément;* le tout est voulu en une seule fois; vient ensuite par la loi idéo-dynamique le premier membre suivi en son temps du second par la loi d'inertie.

741. C'est de propos délibéré que j'ai choisi ici, afin de démontrer cette simultanéité, *non pas* comme précédemment une unité composée de deux adhésions, mais une unité composée d'une adhésion et d'un sentiment. Ce qui s'applique à l'une, s'applique naturellement aussi à la seconde, mais il se rattache à la réunion du sentiment et de l'adhésion un point souvent disputé et qu'il est bon d'effleurer au moins.

Le grand psychologue américain William James n'avait pas vu entièrement juste, quand il considérait les prépositions comme étant toujours des sentiments transitoires que d'après lui nous éprouverions en passant d'une adhésion à l'autre. Marty (3) éleva des objections contre cette conclusion, mais retomba dans un autre extrême — qui cependant pour notre langue actuelle se rapproche bien plus près de la vérité — lui croyait que le sentiment de connection devait *toujours* coincider avec l'adhésion à laquelle elle se

---

(1) O. Weise: *Syntax der Altenburger Mundart,* Leipzig, 1900, § 291: Die verstärkenden Adverbia *zu, ganz, viel, gar, so* treten oft vor *was* oder *ein* statt vor dem zugehörigen Adjectiv.

(2) Quant à ceux qui persisteraient à voir ici une contradiction avec la "signification d'adhésion" du *zu* de notre § 732, p. 519 ci-dessus, je les renvoie au § 171, où cette distinction entre personne qui parle et celle qui écoute est exposée.

(3) ZPs., III, 1892, 318-19.

rapportait. Le fait est que JAMES esquisse l'état primaire, MARTY l'état secondaire. Nous le constaterons surtout dans les conjonctions après quoi nous comprendrons mieux aussi les prépositions.

742. Dans les conjonctions en effet l'état primaire et secondaire se montre à nu.

Quelle différence y a-t-il entre lat. *quia* et *nam*, fr. *parce que* et *car*, h.all. *weil* et *denn*, angl. *because* et *for*, néerl. *omdat* et *want?* Le grammairien répond que les premières sont des conjonctions *de subordination*, les secondes *de coordination*. Tout écolier sait cela. Mais quelle est la signification plus profonde de ces dénominations?

Quelle est la différence psychologique entre une conjonction de subordination et une conjonction de coordination? MEYER-LÜBKE (1) a répondu à cette question avec beaucoup de sagacité:

"La différence la plus importante entre elles consiste à l'origine, en ce que *nam*, étant indépendant, est tonique et qu'au contraire *quia* est atone, ou bien donc en ce qu'une preuve introduite par *nam* est séparée par une pause de la proposition à motiver. En d'autres termes, *quand celui qui parle a déjà de prime abord l'intention d'ajouter à une énonciation qu'il a en vue de faire une preuve sous forme de proposition, quand en même temps que cette énonciation se présente également à son esprit la nécessité d'en donner la preuve, de sorte qu'il considère aussi celle-ci comme partie intégrante de sa communication*, alors la tournure qu'il emploie consiste à introduire sa preuve au moyen de *quia*. Au contraire, *quand il ne sent qu'après coup le besoin de justifier aussi ce qu'il a dit*, alors il recourt au terme indépendant *nam, qui primitivement se rapporte uniquement à quelque chose d'antérieur*. Sont ensuite apparentées aux propositions introduites par *nam*, celles qui le sont par *enim*. Elles aussi renferment des preuves énoncées après coup .... toutefois .... (*enim* est) en général faiblement accentué."

Pouvions-nous nous attendre à une confirmation plus éclatante de notre théorie, que cette observation philologique d'un réalisme vrai et sincère?

743. Mais tirons maintenant nos conclusions.

Nam est un *mot-phrase* qui exprime le sentiment de connection (et éventuellement l'adhésion de ce sentiment) que celui qui parle éprouve de fait entre les deux phrases; et il en est ainsi de toutes les conjonctions vraiment coordonnantes. Une phrase composée de deux propositions réellement coordonnées se compose de trois unités conscientes au moins: l'unité d'adhésion de la première proposition, le sentiment de la conjonction et l'adhésion de la seconde proposition.

744. *Enim* est une particule qui exprime le sentiment de la connection, en même temps que l'assentiment du motif dans la seconde proposition et en fait partie comme enclitique. Il en est ainsi de toutes les particules: leur sentiment coincide avec l'adhésion de la construction où ils se présentent.

745. *Quia* est une *conjonction* (et on ferait peut-être bien de réserver ce nom pour les conjonctions subordonnantes) qui exprime le sentiment de connection en même temps que l'adhésion de la conséquence et du motif, en même temps que la seule adhésion de la

(1) *Grammaire des langues romanes*, op. cit., III, § 583.

phrase qui précède et de celle qui suit réunies. Il en est de même pour toutes les conjonctions subordonnantes. Les deux phrases qu'elles relient forment une unité secondaire; ou plutot: le squelette, les formes verbales et ce qui s'y rapporte immédiatement qu'elles relient forment une unité secondaire; car il suit clairement de ce qui précède que toutes sortes d'unités psychiques indépendantes peuvent s'insinuer entre les articulations de ce squelette, elles sont alors: "eingeklammert" disons emboîtées dans ce dernier, qui est l'adhésion de la principale et de la subordonnée unies.

746. Il peut se faire cependant que l'importance, l'énergie psychique d'une ou de plusieurs de ces adhésions isolées qui viennent d'être intercalées soit sensiblement plus grande que celle du squelette lui-même. Dans ce cas évidemment *quia* fera peu à peu fonction de *mot-phrase*. Et c'est là la vérité que contient la formule trop généralisée de SVEDELIUS. Plus les phrases s'allongent et plus elles ont donc de peine à se réunir en une seule adhésion, plus aussi la conjonction reprend son ancien caractère de mot-phrase exprimant le sentiment de connection. Cf. pour les exemples l'auteur cité (1).

747. Parallèlement à ce que nous venons de dire, nous pouvons maintenant compléter aussi les opinions de JAMES et de MARTY concernant les prépositions.

Une préposition peut être mot-phrase quand elle est l'expression d'un sentiment spécifique ou éventuellement une adhésion de sentiment, qui devient consciente entre deux adhésions isolées. C'est là e. a. surtout le cas quand deux termes d'adhésion ne se sont presque jamais rencontrés dans cette association, p. ex. (en parlant d'un ami nouvellement marié): *Jean sans sa femme* (2). *Sans* est mot-phrase de *résistance*. Voilà la plus ancienne fonction des prépositions.

748. Une préposition peut-être une particule, exprimant le sentiment de connection, de relation que nous éprouvons en même temps que la seule adhésion à laquelle elle appartient, p. ex. *En France*. Nous avons ici la transition entre la fonction la plus ancienne et la fonction secondaire.

749. Une préposition peut-être *préposition* (il serait à souhaiter qu'on restreignît ce terme à ce dernier cas) et elle exprime alors le sentiment de relation de deux adhésions réunies en unité secondaire en même temps que l'adhésion simultanée de toutes les deux, p. ex. *un navire en détresse.*

750. Nous avons cru devoir nous arrêter un peu plus longtemps à ces cas pour deux raisons. Premièrement parce qu'ils nous fournissent maintenant aussi un exemple bien net comment, dans certains cas, la disposition des mots montre réellement l'ordre de succession des actes conscients et deuxièmement, parce que ce sont eux seulement qui expliquent clairement et complètement la position que nous avons prise vis-à-vis de la thése de WUNDT (voir § 324 sqq., § 735 etc.).

751. Nous avons déjà constaté ci-dessus que malgré l'unité d'adhésion secondaire, il peut se faire cependant que plusieurs des parties pri-

---

(1) SVEDELIUS: *L'analyse du langage*, op. cit., p. 58-59.

(2) Pareille idée se trouve aussi dans SVEDELIUS mais elle y est beaucoup trop générale, op. cit., p. 55.

maires qui la constituent, ont plus d'énergie que les autres. Nous avons vu également que les représentations orales respectives sont alors dans le même rapport. Grâce à son énergie, *dood* fut répété dans l'exemple : dood is-hij dood ; en d'autres termes, l'adhésion avait ici plus d'énergie que le sentiment qui l'accompagnait : is-hij. Cette répartition fut reportée aussi sur les représentations orales ; le mot d'adhésion *dood* était assez fort pour se répéter complètement, tandis que le mot de sentiment *is-hij* demeurait ce qu'il était. Ce rapport entre adhésion et sentiment est, nous l'avons vu, renversé dans : Dis *nooit* waar *ni*, où le mot de sentiment fut redoublé. La même chose peut se constater dans les exemples de différenciation : Weinst du, ich lache. La dernière phase d'adhésion avait le plus d'énergie et conservait sa disposition traditionnelle, la première étant plus faible, la disposition de ses mots se différencia. Même chose encore dans la disposition des mots sujette à l'inertie. Etc.

752. E. Mais l'énergie occasionne en son temps aussi l'anticipation. Nous en avons vu plus haut de nombreux exemples de toute nature. Nous rencontrons la même chose ici.

Il arrive en effet très souvent dans toutes les langues que la partie principale de la phrase, c'est à dire le mot qui exprime l'élément d'adhésion ou de sentiment le plus énergique, quitte souvent sa place traditionnelle pour se mettre en tête et réclamer l'accent initial.

Cette anticipation est tellement générale que Wegener (1) n'hésite pas à la regarder comme la manière normale de disposer les mots, ce que Paul (2) attaque à bon droit. Peut être qu'après de mûres réflexions on pourrait cependant sauver l'assertion de Wegener.

Il nous semble superflu de rapporter à ce sujet des exemples. Toute langue en contient des milliers.

753. D. Nous arrivons maintenant à l'analogie et à la contamination. Cette catégorie est richement représentée. De deux phrases coordonnées c'est la moins énergique qui se différencie (§ 723-24). Or le fait veut que la subordonnée potentielle ou relative ait ordinairement moins d'énergie que la principale réelle ou absolue. Cf. § 751. La disposition intervertie des mots est donc associée à la subordonnée (3).

754. La subordonnée dépourvue de conjonction se trouve toujours en tête, elle a donc l'accent musical ascendant et "la pensée est inachevée", voir § 399. La phrase interrogative a elle aussi un accent musical ascendant, puisque la pensée y est également inache-

(1) Ph. Wegener : *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens,* Halle, 1885, p. 32.

(2) *Prinzipien* [*], p. 118.

(3) Ceci cependant ne s'applique qu'aux subordonnées dépourvues de pronom ou de conjonction subordonnants. L'ordre tout particulier des mots dans les subordonnées sous la dépendance d'une conjonction ou d'un pronom subordonnants a déjà été expliqué plus haut par l'insertion de tout le reste entre la conjonction ou le pronom (l'article phrastique) et le verbe fini.

vée, voir § 401. La disposition des mots de la subordonnée s'associe donc à la phrase interrogative. Nous comprenons maintenant pourquoi l'ordre des mots y est renversé. Le même raisonnement s'applique tout naturellement à la phrase qui exprime un souhait.

755. Lorsque l'anticipation met une des phases d'adhésion en avant, nous voyons dans beaucoup de langues que le reste de la phrase suit dans un ordre inverse. Le fait s'explique par la même association. La pensée contenue dans cette dernière partie n'est pas indépendante; celles que renferment des propositions subordonnées ne le sont pas davantage. L'ordre des mots des subordonnés s'associait à ces parties dépendantes, ce qui explique l'*inversion*.

L'aspiration et le n relatif de l'irlandais confirment merveilleusement cette explication. Ce dernier (formé probablement de l'éclipse ordinaire) s'ajoute à la forme verbale dans toutes sortes de subordonnées; les autres (pour autant du moins qu'elles sont relatives) sont caractérisées par l'aspiration. Or ces deux formes dépendantes du verbe font continuellement leur apparition aussi quand il y a inversion (1).

Comme en français d'ailleurs dans les exclamations : tu es ivrogne : ivrogne *que* tu es. Nous sommes malheureux : malheureux que nous sommes. J'étais insensé de croire à leur bonne foi : Insensé *que* j'étais de croire, etc. Il est un fripon : Le fripon *qu'*il est (2).

756. Tombent sous les mêmes termes aussi les incidentes enclitiques : répondit-il, meinte er, said he, dacht hij, etc. Elles aussi sont dépendantes et c'est la raison pourquoi elles ont subi l'intervertissement de l'ordre des mots.

757. La disposition des mots est associée de toutes façons à l'accent d'intensité dans la phrase. Si cet accent tombe habituellement au milieu de la phrase, la phase d'adhésion la plus énergique qui demande aussi le plus d'accent s'associera à la place du milieu. Si au contraire l'accent d'intensité affecte ordinairement la fin de la phrase, la phase de conscience la plus énergique qui de sa nature réclame le plus d'accent, s'associera à la position finale, etc.

Le contraste de ces deux cas ressort clairement en latin et en roman (3).

L'accent habituel du latin était . . . . . .

L'accent habituel du roman est . . . . . .

C'est pour cela que Pacuve, après le mensonge de Pylade : *Ego*

(1) H. Pedersen : *Die Aspiration im Irischen*, II, op. cit., § 52 et § 69.

(2) Dans les langues germaniques on rencontre de pareilles inversions : beest *dat* je bent, de schurk *dat* hij is.

(3) Weil-Super : *The order of words*. op. cit., p. 90 sqq.; mais surtout Elise Richter : *Zur Entwickelung der Romanischen Wortstellung aus der Lateinischen*, op. cit., p. 81 sqq., qui contient d'abondants matériaux.

sum Orestes, fait protester Oreste lui-même dans ces termes si bien tournés : Immo enim vero ego sum Orestes.

fortissimo

Aussi cette même phrase traduite en français serait-elle conçue ainsi : mais par exemple, Oreste, c'est moi, vous dis-je, c'est moi.

fortissimo

Mais ce n'est pas seulement cette petite phrase typique, c'est la disposition de tous les mots du français qui doit à cet accent son caractère si décidément analytique (1).

758. Nous constatons une dernière action de l'accent dans la différence d'emploi de l'ordre ascendant et de l'ordre descendant, dont WEIL a fait mention (2). Par ordre ascendant il entend celui-ci : attribut-substantif, objet-verbe, etc. Par ordre descendant il entend les dispositions inverses des mots. Le vif et fin sentiment qu'il avait du français lui révéla que l'ordre ascendant est beaucoup plus apte à exprimer une unité secondaire que l'ordre descendant, en quoi il a vu juste.

Un savant aveugle — ordre descendant sans liaison, formant donc deux adhésions isolées — est un savant qui est devenu aveugle. Un savant aveugle — ordre ascendant, avec liaison, ne constituant donc qu'une seule construction — est un aveugle qui est savant.

Si donc on veut mettre l'accent sur l'adjectif, en d'autres termes, s'il l'on veut assentir expressément la potentialité activée, on met l'adjectif à la fin : Voilà pourquoi *un souvenir glorieux* est bien plus glorieux qu'*un glorieux souvenir.*

La raison de cette différence n'est pas difficile à trouver. Ce n'est autre chose que l'association de l'accent d'unité affectant le dernier membre des unités secondaires, voir § 370 sqq. Dans *un glorieux souvenir* l'accent d'unité frappe *souvenir.* Mais on ne veut pas insister sur *souvenir,* de là l'intervertissement.

759. Cette différence n'existe pas en français seulement, elle se rencontre dans toutes les langues où l'accent d'unité existe. Ainsi en latin : tres hómines : homines trés ; h.all. durch groβe herrliche Tâten : durch Taten, gróβ und hérrlich.

C'est là apparemment la cause de ces jurons si peu grammaticalement proférés par les Allemands : Schuft verdammter, Heupferd verfluchtes, etc. HERMANN voudrait même généraliser ce phénomène pour toutes les langues indo-européennes (KZ., 33, p. 503) et BERNEKER (op. cit., p. 156) est parfaitement de son avis du moins pour le slave.

760. E. Ramenons finalement notre différenciation, notre inertie et notre anticipation réunies dans le domaine de l'art.

Parallélisme, chiasme, disjonction de parties étroitement unies, emboîtement par paires, mise en avant des mots essentiels et nombre d'autres manières de disposer les mots se montrent à nous sous un jour clair, lorsque nous écoutons les sveltes rythmes des distiques

(1) Pour les détails voir WEIL et RICHTER, op. cit.
(2) WEIL-SUPER, op. cit., p. 62 sqq.

d'Ovide ou lorsque nous savourons quelques odes piquantes d'Horace. C'est là en général une caractéristique de la poésie classique.

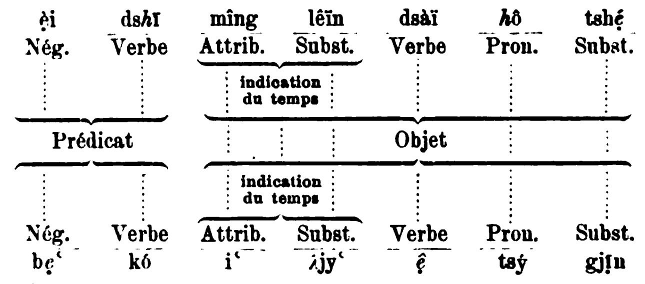
761. L'exemple le plus typique cependant c'est le parallélisme. Le fait ressort clairement de la poésie hébraïque, des Psaumes entre autres, dont je ne donnerai pas d'exemples, tellement ils sont connus.

Plus original encore sous ce rapport est le chinois. Si cette particularité est connue depuis longtemps, c'est à G. SCHLEGEL, professeur à l'université de Leyde, que revient l'honneur d'en avoir donné une explication détaillée et de l'avoir exploitée pour l'explication des vieux textes. "Dans deux phrases parallèles ou juxtaposées, les lois du style chinois exigent que toutes les parties du discours correspondent mutuellement: sujet à sujet, verbe à verbe, substantif à substantif, adjectif à adjectif, adverbe à adverbe, nom de lieu à nom de lieu, signe du génitif à signe du génitif, objet à objet, etc." (1).

J'emprunte à DE LA GRASSERIE la traduction d'un exemple bien simple.

Du courage — comme si Tsz-loong, le héros, était reparu dans le monde.
Des talents — comme si Le-pĕ, le poète, était né de nouveau.

Je trouve dans KÜHNERT la transcription et l'analyse d'un pareil exemple.



762. Ces derniers cas sont des exemples d'une disposition automatique des mots même *en dehors* de la construction. Eh bien, cela se présente aussi en prose.

On ne saurait nier, il est vrai, qu'avec notre libre arbitre nous pouvons vouloir n'importe quelle construction nouvelle, entièrement indépendante de tout ce qui précède; mais en réalité nous sommes très souvent poussés par notre faible *moi* à choisir la route la plus facile, qui est naturellement aussi la plus *actuelle*, c'est à dire très

(1) G. SCHLEGEL: *La stèle du Thégin Giogh,* Mémoires de la société finno-ougrienne, III, Helsingfors, 1892; Le passage cité se trouve à la page 30; Idem: *La loi du parallélisme en style chinois,* Leiden, 1896; Cf. R. DE LA GRASSERIE: *Essai de métrique chinoise,* Revue de Linguistique, 1893, tiré à part, p. 24 sqq.; FR. KÜHNERT: *Über den Rhythmus im Chinesischen,* Wiener Sitzungsberichte, Tome 134, 1896, Separatabdr., p. 38 sqq.

souvent une construction semblable à celle qui précède immédiatement. Ainsi l'inertie amorce l'action d'une construction à l'autre.

Nous constatons ce fait dans le style faible et plat d'écrivains et d'orateurs inexercés ou peu personnels. Leurs phrases se suivent au petit trot comme de dociles brebis allant encore et toujours du sujet au régime et aux circonstanciels en passant par le petit pont du prédicat.

763. Sont actuelles non seulement les constructions qui précèdent immédiatement, mais toutes les constructions plus ou moins distinctement conscientes, bref toutes les constructions ayant de l'énergie psychique. Sous l'influence de cette série de constructions semblables se développent les dispositions fixes de mots. Nous trouvons donc ici la deuxième cause de la différence entre la disposition libre des mots dans les langues classiques et l'ordre des mots fixe dans les langues modernes.

764. Cette tendance des mots à s'aligner dans un ordre déterminé, nous la constatons surtout dans une série de faits, peu importants par eux mêmes, mais que nous mentionnons cependant ici parce qu'ils nous permettent de jeter un coup d'œil sur la psychologie de leur formation. Je veux parler de la "syntaktische Ruhelage" de BEHAGEL (1).

765. Une série indéfinie d'autres exemples où une ou plusieurs unités précédentes ont influé sur la disposition des mots d'une construction, s'offre à nous dans le fait si commun de la mise en avant du sujet psychologique suivi du prédicat psychologique (2).

Je n'entrerai point dans les détails (3) de cette théorie, mais pour être mal choisis, ces noms ne laissent pas de renfermer un fond de

---

(1) O. BEHAGEL : *Die Herstellung der syntaktischen Ruhelage im Deutschen,* IF., 14, 1903, p. 438. Dans la note 2 de la p. 445 il aurait pu citer aussi le zend : Voir W. CALAND : *Zur Syntax der Relativsätze,* KZ., 31, 1892, p. 263-64.

(2) Il ne paraît pas que dans le monde scientifique on soit près de se rendre compte que la théorie du sujet et du prédicat psychologiques a été déjà trouvée un quart de siècle avant que v. D. GABELENTZ l'eut publiée, et cela par HENRI WEIL, qui est là-dessus on ne peut plus explicite dans le petit ouvrage cité déjà plusieurs fois. Ce que v. D. GABELENTZ nomme le sujet psychologique s'appelle chez lui *notion initiale,* tandis que le prédicat psychologique est dit le *but du discours.* Je mentionne cette priorité, d'autant plus que ABEL BERGAIGNE (MSL. 3, 1879, p. 19) l'avait déjà indiquée et qu'aucun des nombreux traités, allemands en grande parties, qui parlent de ce sujet ne contient nulle part le nom de HENRI WEIL.

(3) Outre WEIL-SUPER et BERGAIGNE, op. cit., p. 29-30; G. v. D. GABELENTZ : *Ideen zu einer vergleichenden Syntax,* Zeitschr. f. Völkerpsych., VI, 1869, p. 376 sqq.; Idem : *Weiteres zur vergl. Syntax,* ibidem, VIII, 1871; Idem : Internat. Zeitschr. f. allgem. Sprachwissenschaft, III, 1887, p. 100; Idem : *Die Sprachwissenschaft* ², op. cit., p. 355 sqq.; PH. WEGENER : *Grundfragen,* op. cit., p. 29 sqq.; H. PAUL : *Prinzipien* ⁵, op. cit., p. 111 sqq., p. 260 sqq.; MARTY :

vérité: à savoir que des unités psychiques secondaires parfaitement identiques pour le reste peuvent concentrer leur énergie sur des éléments différents et cela à cause des circonstances déterminantes différentes par lesquelles nous y parvenons. De là suit naturellement une accentuation différente. Le *but du discours* a évidemment le plus d'énergie psychique; la *notion initiale* le moins.

Mais tant que l'énergie du prédicat psychologique n'est pas trop prépondérant, le sujet psychologique se met en tête de la phrase parce que, ayant déjà paru dans une ou plusieurs constructions précédentes, il possède le plus d'actualité psychique.

766. Nous avons donc fini ainsi le traité sur les phénomènes secondaires de la disposition des mots. Chacun voit maintenant l'utilité qu'il y avait à commencer par là. Tant de phénomènes généraux que nous aurions regardés volontiers comme primaires, ont révélé très clairement leur nature secondaire quand nous les avons mis en rapport avec les autres automatismes.

767. II. L'ordre des mots primaire.

Ce qui reste encore maintenant doit être primaire. Ce reste n'est pas grand'chose, mais il est *de la plus grande* importance. Un des chapitres les mieux réussis du grand ouvrage de WUNDT c'est certainement le second chapitre: "Die Geberdensprache", p. 131-244. Et *dans* ce chapitre le plus remarquable et sans contredit le plus original c'est le Nº IV "Die Syntax der Geberdensprache", p. 204-218. WUNDT a observé en effet qu'il y a une syntaxe fixe dans le langage des gestes, une syntaxe, bien entendu, qui se borne à quelques règles sur l'ordre de succession des gestes. Ces règles cependant sont d'une application universelle: non seulement chez les sourds-muets de tous pays, quelles que soient les différences dans la dis-

---

Über die Scheidung von grammatischem, logischem und psychologischem Subjekt resp. Prädikat, Archiv für systematische Philosophie, III, p. 174 sqq.; W. REICHEL: *Sprachpsychologische Studien,* op. cit., p. 20 sqq.; SVEDELIUS: *L'analyse de langage,* op. cit., p. 6 et p. 93 sqq. (chose curieuse il rejette dans son *Introduction* la doctrine du sujet et du prédicat psychologiques et reprend cependant la théorie de WEIL à la p. 93; la différence des noms lui a donc fait méconnaître l'identité des deux théories; c'est là d'ailleurs un cas de nominalisme très fréquent, voir ci-dessus § 35); P. PEETERS: *Langues et littératures anciennes dans l'éducation, Études* (Retaux-Paris), 69, 1896, p. 248 sqq.; W. WUNDT: *Die Sprache,* II, op. cit., p. 259, que DELBRÜCK: *Grundfragen der Sprachforschung,* Straßburg, 1901, p. 150, ne fait qu'approuver partout et toujours, mais à qui SÜTTERLIN: *Das Wesen der sprachlichen Gebilde,* Heidelberg, 1902, reproche avec raison de confondre les termes. Cette confusion cependant a une cause plus profonde et provient de ce que WUNDT n'établit pas de distinction entre *énergie psychique* et *actualité psychique,* le terme de *Dominierende Vorstellungen* les comprend tous les deux. Or la plus grande actualité psychique marche ordinairement de pair avec la plus grande énergie, mais pas toujours cependant. Les choses communes p. ex. ont dans l'association ordinaire toujours de l'actualité mais moins d'énergie que ce qui est nouveau. Voir TH. LIPPS: *Leitfaden,* op. cit., p. 78.

position des mots que présentent les langues qu'on y parle, mais encore dans la mimique des Indiens et ce fait est d'autant plus remarquable que leurs dispositions de mots s'écartent bien davantage de leurs dispositions des gestes que ce n'est le cas en Europe.

Or quelles sont ces règles?

1° Le sujet précède le prédicat (adjectif ou verbe).

2° L'attribut vient après le substantif.

3° Le régime vient après le sujet mais avant le verbe.

4° Les circonstanciels et les adverbes suivent le verbe.

5° Le membre qui a le plus d'énergie se met en tête.

Eh bien, ces règles s'accordent dans les lignes générales d'une manière remarquable avec la disposition des mots que nous retrouvons, en notant toutefois les changements secondaires traités ci-dessus, dans toutes sortes de langues, mais plus spécialement et plus précisément dans les langues indo-européennes les plus anciennes.

Nous pouvons donc conclure avec assez de certitude que c'était là l'ordre des mots primaire de la langue, lorsque chaque mot signifiait à lui seul une adhésion isolée ou un acte de sentiment indépendant.

768. Mais qu'était-ce alors qu'un sujet ou un régime, qu'était-ce à ce moment qu'un adjectif, un substantif, un verbe?

C'étaient tous des adhésions réelles, différenciées seulement d'après le plus ou moins de fréquence dont ils s'étaient présentés.

On percevait continuellement les substances connues, toutes les fois qu'on voulait voir ou sentir.

Les actions, les agissements des substances étaient évidemment perçus moins fréquemment, parce que la plupart des substances n'opèrent pas toujours dans le même sens.

Les qualités aussi étaient assenties moins souvent, isolément du moins, parce que les qualités particulières d'une chose ne sont pas toujours remarquées, sans compter qu'il n'est pas toujours à propos de les exprimer.

Les qualités particulières d'une action sont naturellement plus rares encore que l'action elle-même.

Du coup nous avons trouvé la loi primitive qui présidait dans les temps les plus reculés à la disposition des pensées et des mots: *Le membre qui est le plus commun, le plus actuel, se met en tête,* car d'abord viennent les substances: le sujet, l'objet, chacun suivi ou non de ses attributs ou de ses qualités inhérentes; puis le verbe, le mot qui exprime une qualité passagère: l'action; après quoi la série primitive des adhésions se trouve close par ce qui a le caractère le plus accidentel, c'est à dire par les particularités de l'action.

Mais pourquoi est-ce le sujet, non le régime qui se met en tête? Pourquoi les autres viennent-ils parfois occuper tour à tour la première place quand ils ont beaucoup d'énergie? C'est pourquoi il nous faut à notre loi cette restriction et ce complément à la fois: *toutes les fois que ce qui a le plus d'énergie psychique ne dispute pas le premier rang à ce qui est le plus commun.* Car le sujet était cas actif et impliquait une appréciation, le régime était cas passif et se trouvait mésestimé, le sujet avait donc plus d'énergie psychique.

CONCLUSION

Je viens de finir ma tâche.

Lorsque je commençai mes études, je me suis trouvé en face de beaucoup d'opinions et de théories, de séries de faits et de collections de matériaux. J'ai voulu les réunir dans une synthèse.

Cette synthèse était impossible, si je devais travailler d'après la méthode reconnue sûre par la Science positiviste des langues indo-européennes; cette synthèse m'eût été très facile, si j'avais pu me lancer au hasard dans une théorie simplement idéalistique, comme l'ont fait autrefois Bopp et Pott, et comme le voudraient de nouveau aujourd'hui K. Vossler et B. Croce.

Cette synthèse n'aurait pas été une synthèse, si je m'étais rallié soit à ceux qui, comme H. Paul, ne voient dans la langue que de l'histoire, ou à ceux qui, à l'exemple des phonétistes et des dialectologues, ne s'occupent que des données actuelles : les uns et les autres sont également exclusifs.

Et cependant j'ai voulu emprunter quelque chose de chacun d'eux.

Aux positivistes, leur méthode sûre; aux idéalistes, leur vue de l'ensemble; aux 'historiques' comment la langue naît et change; aux phonétistes et aux dialectologues : comment la langue est faite dans les menus détails.

Mais j'aurais eu beau vouloir, si je n'avais disposé de ressources antérieures : observations personnelles, étude de mon entourage, expérimentation sur les hommes et les animaux, connaissance de la vieille psychologie rationnelle et de la psychologie nouvelle, expérimentale et pathologique.

La psychologie était ici la *virtus in medio:* elle garantit plus de sécurité aux positivistes; elle donne une base aux châteaux en l'air des idéalistes; elle explique et donne des raisons exactes de ce que les langues sont, de la manière dont elles naissent et changent.

Voilà ce que j'ai cherché à réaliser; mais, — naturellement! — le résultat présente des couleurs moins brillantes.

Plus d'une fois je me suis écarté du juste milieu, plus souvent sans doute que je n'en ai conscience...

Néanmoins j'espère que la science linguistique du siècle prochain conservera plus d'une trace de mon essai synthétique.

NOMS D'AUTEURS

Les chiffres renvoient aux pages du volume. — Si l'on cherche le titre complet d'un livre ou la référence détaillée d'un article, voir les chiffres imprimés en gros caractères.

— —

INDEX

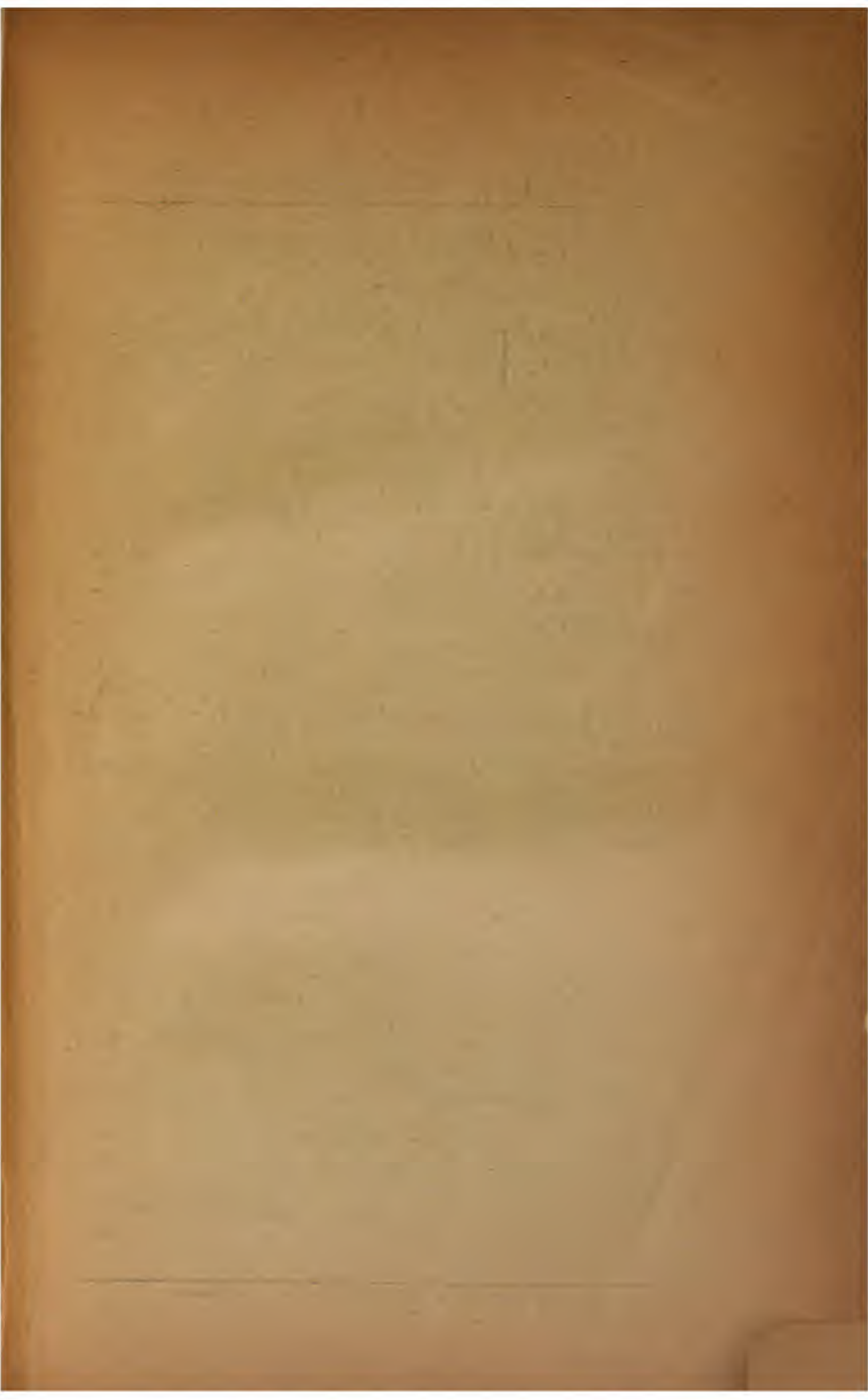
Les chiffres renvoient aux pages du volume.

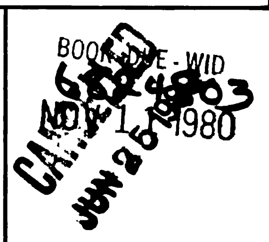
ERRATA

p. 6, l. 14, *lire* par D. C. *au lieu de* par C.
p. 66, l. 16, *lire* répond *au lieu de* réspond.
p. 86, l. 3 du bas, *lire* encore *au lieu de* encorce.
p. 96, l. 10 du bas, *lire* subjonctif *au lieu de* conjonctif.
p. 120, l. 1, *lire* de Ries *au lieu de* le Ries.
p. 139, l. 1, *lire* Conjonctions *au lieu de* Conjections.
p. 153, l. 13 du bas, *lire* dhyáyā *au lieu de* d'hyáyā.
p. 170, l. 8 du bas, *après* Franck *ajouter* Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche Taal. 's Hage, 1892.
p. 175, l. 14, *après* Murray *ajouter* NED.
p. 175, l. 8 du bas, *lire* désagréable *au lieu de* desagréable.
p. 176, l. 2, p. 177, l. 2 et l. 9 du bas, et p. 178, l. 2: item.
p. 187, l. 14 du bas, *lire* auxiliaire *au lieu de* anxiliaire.
p. 191, l. 15 du bas, *après* svōgjan *ajouter* gémir.
p. 197, l. 16 du bas, *lire* passer, consumer le temps *au lieu de* activer.
p. 200, l. 3 du bas, *lire* "moins" *au lieu de* moins.
p. 208, l. 11, *supprimer* 240.
p. 208, l. 8 du bas, *ajouter* 240.
p. 249, l. 1, *lire* contaminations *au lieu de* contamiations
p. 278, l. 20, *lire* (2) *au lieu de* (1).
p. 278, l. 28 du bas, *lire* Dupont-Vernon *au lieu de* Dupont-Vernou.
p. 295, l. 3 du bas, *lire* 1902 *au lieu de* 1901.
p. 346, l. 14 du bas, *lire* R. Gauthiot *au lieu de* E. G—.
p. 346, l. 12 du bas, *lire* 39 *au lieu de* 30.
p. 376, l. 8 du bas, *lire* Bawden *au lieu de* Baroden.
p. 404, l. 17, *supprimer* S.
p. 437, l. 6 du bas, *après* Brockelmann *ajouter* Semitische Sprachwissenschaft. Leipzig, 1906.
p. 468, l. 8 du bas, *lire* Brynmor *au lieu de* Brymmor et *après* People *ajouter* London, 1900, p.
p. 496, l. 10 du bas, *lire* 1900 *au lieu de* 1903.

TABLE DES MATIÈRES

Typographie G. Uschmann à Weimar.




BOOK DUE - WID



